Politiſche Correſpondenz

Karl Friedrichs von Baden.

1783 1806.

Herausgegeben

von der

Badiſchen Hiſtoriſchen Commiſſion

bearbeitet

von

B. Erdmannsdörffer und **K. Obſer.**

Sechſter Band.

Heidelberg.

Carl Winter's Univerſitätsbuchhandlung.

1915.

HG.C
K186p

Politische Correspondenz

Karl Friedrichs von Baden.

1783 1806.

Sechster Band.

Ergänzungsband.

(1783—1806.)

Bearbeitet

von

K. Obser.

289401
7. 33

Heidelberg.

Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.

1915.

Verlags-Nr. 1183.

Alle Rechte, besonders das Recht der Übersetzung in fremde Sprachen, werden vorbehalten.

Printed in Germany

Vorwort.

Zahlreiche unverhoffte Funde, die sich nach dem Erscheinen des fünften Bandes der „Politischen Correspondenz" im Laufe des letzten Jahrzehnts ergaben, haben die Herausgabe des vorliegenden Ergänzungsbandes notwendig gemacht, mit dem wir nunmehr die große Aktensammlung zur neueren badischen Geschichte abschließen.

Die Hauptmasse der im Folgenden mitgeteilten Schriftstücke stammt aus nachgelassenen Papieren des Großherzogs Ludwig, die, mit umfangreichen und wichtigen Bestandteilen der Correspondenz seiner Eltern und Großeltern vermischt, im Schloß Langenstein aufbewahrt, dort durch einen günstigen Zufall von mir entdeckt und durch ihren Besitzer, den verstorbenen Grafen Wilhelm Douglas, in den Jahren 1901—1904 Seiner Königl. Hoheit dem Großherzog Friedrich zur Verfügung gestellt wurden. Sie liegen heute im Großh. Familien- und Großh. Haus- und Staatsarchiv.

Eine weitere Quelle von Bedeutung erschloß sich mir in der reichen Sammlung von Briefen der Markgräfin Amalie von Baden an ihre Tochter, die Kaiserin Elisabeth von Rußland, die nach dem Tode der letzteren nach Darmstadt gelangten und mir mit gnädigster Genehmigung Sr. Kgl. H. des Großherzogs Ernst Ludwig dort zur Einsicht vorgelegt wurden. Was davon für den hier in Betracht kommenden Zeitraum politisch von Interesse ist und zur Kennzeichnung des badischen Hofes und der leitenden Staatsmänner dient, wird im Folgenden mitgeteilt. Ich gebe mich dabei der Hoffnung hin, daß es mir vergönnt sein werde, späterhin unter einem weiteren Gesichtskreise eine größere Auswahl dieser für die Geschichte des badischen Fürstenhauses und Staats höchst bedeutsamen Correspondenz zu veröffentlichen, als Gegenstück zu der in den letzten Jahren erschienenen wertvollen dreibändigen Publikation der Briefe der Kaiserin an die Markgräfin, die wir Sr. Kais. Hoheit dem Großfürsten Nikolaus Michailowitsch von Rußland verdanken.

Wichtige Ergänzungen für die Jahre 1803—1806 boten die hinterlassenen politischen Aufzeichnungen und Briefwechsel der badischen Minister Frh. v. Dalberg und Frh. v. Seckendorff, sowie des Staatsrats J. L. Klüber, die im Frh. v. Heyl'schen Archive zu Herrnsheim, im Frh. von Seckendorff'schen Archive zu Wonfurt und im v. Klüber'schen Familienarchive zu Baden aufbewahrt werden und durch das liberale Entgegenkommen der Besitzer mir zugänglich gemacht wurden.

Meine Absicht, auf Grund der Hinweise, die sich in den jüngst ausgegebenen Bänden der «Inventaires sommaires des archives du département des Affaires Etrangères» finden, im vorigen Sommer in Paris eine Nachlese zu halten, wurde erst durch längere Krankheit, dann durch den unerwarteten Ausbruch des großen Weltkrieges, in dem wir stehen, vereitelt. So konnten nur einige in meinem Auftrage früher dort gesammelte Aktenstücke, die sich im wesentlichen auf die revolutionäre Propaganda am Oberrhein beziehen, Aufnahme finden.

Auf eine orientierende, den Gang der politischen Verhandlungen zusammenfassende Einleitung, wie sie bisher jedem Bande vorausgeschickt wurde, muß bei dem Inhalt und der Eigenart des vorliegenden Bandes, der ja nur eine Ergänzung zu früher Veröffentlichtem bieten soll, verzichtet werden. Für die Zeiten des Fürstenbunds ist, wie man sieht, die Ausbeute an Nachträgen spärlich; an ihrer Spitze steht eine bemerkenswerte Denkschrift Karl Friedrichs über die orientalische und deutsche Frage von 1783. Sie mehren sich mit dem Beginn der Revolutionskriege und werden besonders reichhaltig für die Jahre, die der Gründung des Rheinbundes unmittelbar vorausgehen.

Beim Lesen der Korrekturen unterstützten mich freundlichst Frl. Berta Schmidt und Herr Dr. Franz Schnabel, der auch das Personenverzeichnis mit Sorgfalt anfertigte.

Für hilfsbereite, gütige Auskunft schulde ich Sr. Kais. Hoheit dem Großfürsten Nikolaus Michailowitsch von Rußland, sowie den Herren Professor Arthur Chuquet in Paris und Professor Léonce Pingaud in Besançon aufrichtigen Dank.

Karlsruhe, im Februar 1915.

Dr. Karl Obser,
Geheimer Rat und Direktor des Gr. Generallandesarchivs.

1. Denkschrift Karl Friedrichs.

O. D. (Jan.-Febr. 1783).

[Gerüchte von einer Aufteilung der Türkei und Vergrößerung Österreichs im Osten. Gefahren für die deutsche Sicherheit und Hoffnung auf Rußland. Lage in Nieder- und Oberdeutschland. Pfalz-Bayern. Abtretung der vorderösterreichischen Besitzungen an Baden und Württemberg durch russische Vermittlung zur Stärkung der Unabhängigkeit der vorderen Reichsstände und Durchführung einer bewaffneten Neutralität.]

Un nouvelliste nous donne l'avis suivant: (Inseratur le passage de la gazette écrite, communément nommée secrète du 10 janvier 1783 mutatis mutandis qui regarde le démembrement de la Turquie européenne).

Qu'on me permette de faire quelques réflexions au sujet de la nouvelle susdite. D'abord je conviens qu'il faut se garder d'ajouter foi aux nouvelles de cette espèce qui pour la plupart sont inventées par des têtes oisives et débitées après dans les cafés des grandes villes. Cependant il se confirme que la cour de Vienne fait des préparatifs de guerre qui paraissent menacer la Turquie, et il est sûr que l'empire Ottoman se tirerait bien mal d'une pareille guerre, surtout si la Russie faisait cause commune avec l'Empereur, les Turcs étant restés bien en arrière, pour ce qui regarde la discipline militaire à l'égard de toutes les puissances européennes. La dernière guerre qu'ils ont eu à soutenir contre la Russie est un exemple récent qui peut servir de preuve qu'ils ne sauraient jamais se soutenir contre ces deux puissances qui apparemment seraient d'accord à ce sujet avec le Roi de Prusse.[1]

Je ne suis pas assez au fait de la politique générale de l'Europe pour juger des suites qu'aurait un agrandissement considérable que la cour de Vienne pourrait se procurer par la conquête de plusieurs provinces turques, mais je crois prévoir avec sûreté que S. M. l'Impératrice de Russie prendrait des mesures qui mettraient la liberté de l'Allemagne en sûreté. Cette auguste souveraine a déjà donné des preuves efficaces que le

[1] Vergl. L. v. Ranke, Die deutschen Mächte und der Fürstenbund I, 151 ff.; ebenda I, 156 auch über die Hoffnungen, welche die deutschen Fürsten auf Österreichs Teilnahme an dem Kriege gegen die Türkei setzten.

maintien de la constitution germanique et la sûreté des Etats de l'Empire lui tient à cœur et elle laisse entrevoir maintenant d'une manière non équivoque que les princes et Etats qui se trouveraient lésés ou oppressés peuvent se flatter de son appui et de sa protection. Ces vues salutaires, justes et bienfaisantes de S. M. I. sont capables de tranquilliser les esprits les plus inquiets de sort futur.[1] L'Impératrice pense sûrement à nous donner une existence intrinséquement solide et permanente.

Pour cet effet qu'on me permette de faire quelques observations.

Toute la Basse-Allemagne consiste pour la plupart dans les Etats du Roi de Prusse, les Electorats de Saxe et de Hanovre qui peuvent se suffir à eux-mêmes et s'entr'aider mutuellement, auxquels les maisons ducales de Saxe, de Brunswick, de Mecklenbourg, le Landgrave de Hesse-Cassel[2] et les maisons d'Anhalt, ainsique d'autres Etats et surtout ceux du Cercle de Westphalie peuvent se joindre selon les circonstances. Et toute cette partie est à portée de recevoir les secours du nord avec bien plus de facilité que la Haute-Allemagne. Cette partie de l'Empire, la Basse-Allemagne a donc une consistance intrinséquement solide et énergique; elle peut s'entr'aider, se secourir et se trouve à portée de puissants secours.

La Haute-Allemagne, excepté les pays héréditaires de la maison d'Autriche, la Bavière et (!) consiste dans ce qu'on appelle les cercles antérieurs, celui de Souabe, de Franconie, du Haut-Rhin et le Cercle Electoral. On connait la puissance de la maison d'Autriche. Après elle la maison palatine qui a réuni depuis peu la Bavière possède une belle étendue de pays, pour la plupart fertile et bien peuplé, mais pas aussi réuni qu'il serait à désirer pour établir cette unité d'esprit de gouvernement qui fait que les peuples de plusieurs provinces contigues et gouvernés d'après les mêmes principes se regardent comme un tout inséparable. D'ailleurs les finances et l'état militaire n'ont pu être portées encore au point où il faut espérer qu'elles le seront avec le temps. Le prince qui doit succéder à l'Electeur d'aujourd'hui a des intentions et des vues très justes, équitables et patriotiques; il serait à souhaiter que la maison palatine dont il sera chef fût plus nombreuse pour n'avoir pas des troubles à craindre si elle venait à s'éteindre.

Quelque bien intentionné et quelque puissant que puisse être un Electeur Palatin, il lui sera toujours difficile de réunir à lui seul tous les Etats de cette partie de l'Empire qui sont en si grand nombre et qui ont des vues d'intérêt et une politique si différente, les uns des autres. Il

---

[1] Sic! Zu leſen wohl: de leur sort futur.

[2] Am Rand: Le Landgraviat de Hesse-Cassel fait partie du Cercle de Haut-Rhin, mais sa position géographique le met plus à portée de la Basse-Allemagne.

ne suffit pas d'un seul grand Etat pour cela, il en faut plusieurs qui aient une consistance intérieure qui leur donne assez de force pour pouvoir gagner la confiance et pour se faire estimer et considérer de leurs co-états, se les attacher et les faire entrer dans leurs vues quand il serait question de s'opposer ou de contrebalancer, quand même ce ne serait que pour quelque temps et en attendant qu'un secours puisse arriver, un parti qui aurait en vue de subjuguer la liberté germanique.

Les maisons de Bade et de Wurtemberg situées toutes les deux au Cercle de Souabe seraient très propres à cela, si à l'occasion d'un agrandissement de la maison d'Autriche du côté de la Turquie ou à quelque autre que la haute sagesse de S. M. I.[1] discernera facilement, si elle se présentait. Elle faisait céder à ces deux maisons les possessions autrichiennes en Souabe de manière que S. M. I. de Russie en pût faire un partage entre ces maisons qui les rendit l'une aussi forte que l'autre en étendue de pays et de revenues.

L'arrangement intérieur des cercles est tel aujourd'hui qu'on ne peut guère s'en promettre qu'il puisse servir au maintien de la constitution par les raisons susdites. Mais s'il y avait quelques princes qui puissent donner le ton au Cercle de Souabe qui est le principal des quatre et qui est capable d'entraîner les autres, on pourrait empêcher ces cercles d'être entraînés dans une guerre malgré eux et contraire à leur intérêt. Le Duc de Wurtemberg et le Margrave de Bade ayant chacun 7—8 mille hommes sur pied et en bon état et un trésor assez bien garni pour faire du moins les frais extraordinaires d'une campagne, pourraient rassembler dans peu un corps de 24 mille hommes en y joignant les troupes du Cercle de Souabe. Ce serait déjà une masse assez forte, non pas à la vérité pour se soutenir longtemps seule contre des forces majeures, mais du moins pour se tenir en panne sur la défensive et pour donner le temps à d'autres Etats de s'y joindre, s'opposer à une première invasion ou bien pour former une armée d'observation, en état de soutenir, de concert avec d'autres alliés et surtout par le puissant appui de la Russie, une neutralité armée. On pourrait faire des traités défensifs avec un Electeur Bavaro-Palatin, bien intentionné pour le salut de la patrie et les Etats de la Basse-Allemagne qui y trouveraient leur intérêt. On pourrait m'objecter qu'un Electeur Palatin serait en état d'être à la tête d'une telle neutralité armée. Mais j'y répondrais qu'à la vérité il a bien assez de puissances dans cette partie pour cela dont il est fort à portée, mais il peut être forcé de prendre partie à la guerre lui-même ou de garder ses frontières d'un autre côté. D'ailleurs quoiqu'il ait une voix au Cercle de Souabe, il n'y peut point

[1] Die Kaiserin von Rußland.

avoir l'influence qu'ont les maisons de Bade et de Wurtemberg qui ont travaillé depuis longtemps à s'y mettre en crédit.

Mais la cour de Vienne consentira-t-elle à une pareille cession? J'ai la raison suivante pour ne point croire la chose impossible. Ces pays ne tiennent au gros de la monarchie autrichienne que par une langue de terre du côté du Tyrol. Ils sont éparpillés dans toute la Souabe. Le Brisgau touche à l'Alsace et le tout n'est pas assez considérable pour qu'on puisse employer une armée pour le couvrir en cas de guerre avec la France, pour peu qu'on soit occupé ailleurs. Je crois donc qu'un équivalent plus à portée de la masse générale et moins exposé à être abandonné et perdu en cas de guerre avec la France ne serait peut-être pas désagréable.

Eigenhändiges Konzept.

---

2. Beilage:

Extrait de la Gazette écrite de Vienne dite secrète, le 10 janvier 1783.

Nos préparatifs continuent ici. On travaille sans relâche et il n'y a que le mauvais temps qui ait empêché les transports ultérieurs. Nos raisonneurs prétendent qu'il s'agit du partage de quelques provinces turques européennes, que les cours de Vienne et de Pétersbourg sont convenues d'exiger à la Porte Ottomanne une forte barrière pour mettre dorénavant leurs Etats à l'abri des brigandages des sujets turcs, dont les frontières autrichiennes viennent de faire l'expérience. La partie cédée à S. M. l'Empereur servirait en même temps de mur de séparation entre les États de la Russie [et] de la Porte et sauvera probablement les Turcs d'être chassés de Constantinople à une nouvelle guerre. En revanche la Russie aiderait la Porte à étendre ses frontières vers la Perse du côté d'Erzerum, bien entendu qu'elle aurait aux dépouilles persanes la part qu'elle voudrait retenir pour elle-même. De ce traité de partage la France et le Roi de Prusse prendraient la garantie et comme on n'est pas accoutumé à voir le Roi de Prusse perdre ses peines et faire des démarches gratuites, ces mêmes raisonneurs lui attribuent ou la Lithuanie russienne ou la Courlande ou la ville de Danzig. La République de Venise aurait part au gâteau dans l'Archipel. La France seule se contenterait de la gloire d'avoir gardé l'empire muselman de sa ruine entière au moins pour quelque temps.

3. Fürst Leopold Friedrich Franz von Dessau an Karl Friedrich.

Dessau, 2. Mai 1783.

[Teilnahme beim Tode der Markgräfin.]

Herzlich Geliebter, Teuerer!

Leid und Freude seind in diesem kurzen Erdenleben so verwebt, daß ich von beiden Leidenschaften bei den Empfang [von] Edelsheims Schreiben auf das lebhafteste gerühret ward. Hätte ich von ersteren nichts empfunden, so betrögen Sie sich, Liebster, in der vorteilhaften Meinung, die Sie von mich haben, mich als Ihren Freund zu achten, und wie sollte ich mich nicht herzlich freuen, daß ich sehe, daß Sie sogar bei denen Ihnen wichtigsten Begebenheiten meiner gedenken. Gott! was könnte mein Glück alsdann noch vermehren, wenn ich Sie einigen Trost und Beruhigung verschaffen könnte. Ich sage mich aber selbst, daß es zu großer Stolz sein könnte zu glauben, nur einiges ausfindig machen zu können, es zu Deines Freundes Trost zu sagen. Was du ihm auch sagen kannst, weiß er ja besser als du, weil er selbst besser ist. In jenem besseren Leben sehen wir uns gewiß mit denen, die wir hier liebten, wieder. Mein Wunsch, den ich Ihnen einmal äußerte und Sie dadurch rührte, ist immer stärker in mir, dort in Ihrer Nähe sein zu können. In diesem Leben zähle ich wahrhaftig die Tage für die glücklichsten, an welchen ich Ihnen persönlich zu sagen imstande bin, wie sehr Sie mein Herz und Liebe besitzen. Gott lasse uns doch bald noch in diesen Hüllen uns von Angesicht zu Angesicht schauen.

Eigenhändig.

---

4. Karl Friedrich an Fürst Leopold Friedrich Franz von Dessau.

O. D. [Mai 1783].

[Dank für Teilnahme. Wunsch nach Begegnung.]

Was könnte aufrichtender in meiner jetzigen Lage vor mich sein, als Ihre Teilnehmung an meinem innigen Schmerz, mein teurer Freund; und besonders Ihre Bemerkung, daß wir uns in einem bessern Leben mit denen, die wir hier liebten, gewiß wieder sehen werden! Ja, wir werden nach dem Tode mit unsern Freunden und Geliebten ewig bei Gott leben, uns wiedersehen und uns freuen! Lassen Sie uns, lieber, treuer Freund, an diesem großen Endzweck einmütig arbeiten. Ich weiß es, Sie tun's bei sich und kommen auch mir mit Ihrem guten Rat und Gebet zu Hülfe. Sie sehen, daß ich ganz als Freund mich in Ihre Arme werfe, nicht nur als Freund dieses kurzen Erdenlebens; nein, als Mitgenoß jenes bessern ewigen, wo erst wahrer, reiner, unaufhörlicher, immer wachsender Genuß der rechten Liebe und Freundschaft sein wird.

Verzeihen Sie, daß ich Ihnen nicht eher geschrieben habe; allein ich studierte an einem Vorschlag, den ich Ihnen tun wollte, wie wir uns auf eine Ihnen am

wenigsten beschwerliche Art sehen könnten, und nun beziehe ich mich deswegen auf Edelsheims Brief.[1]

Beschämen Sie doch Ihren Freund nicht dadurch, daß Sie ihm einen Wert beilegen, den er nicht hat. Sagen Sie ihm lieber, daß Sie Geduld mit seiner Schwachheit tragen wollen.

Eigenhändiges Konzept.

5. Wilhelm von Edelsheim an Erbprinz Karl Ludwig.

Haslach, 12. Juli 1783.

[Verhältnis des Erbprinzen zu seinem Vater und zu seinen Brüdern. Vermittlung Lavaters und Mahnungen Edelsheims.]

. . . Lavaters Brief[2] werde ich E. Hf. D. lesen lassen, sobald wir uns sehen. Er enthält aber nichts, was Sie mir nicht in Ihrem Brief gesagt hatten, außer die nähere Veranlassung zu seiner Unterredung. Heil dem Mann, der Frieden stiftet! Doppelt Heil dem, der an der Richtung des Verhältnis[ses] zwischen Ihnen, Ihrem Herrn Vater und Ihren Herrn Brüdern so arbeitet, daß Glück, Vergnügen, selbst Genuß und Wirksamkeit für jeden daraus entspringen könnte und so viele unnötige Sorgen, Vorsichten, Rücksichten, Vermutungen und Lästigkeiten auf ewig vergraben, verbannt und vernichtet würden! Alles kömmt auf Vorsatz, Richtung, Mut und NB. Festigkeit an. Der Grundstein scheint mir gelegt zu sein, aber nur mit großer Geduld und Festigkeit ausgeharret! Die Liebe, die Sie zu Ihrem Herrn Vater und Brüdern haben, ist, ich weiß es wohl, rein. Die Ihres Herrn Vaters gegen Sie ist von der zärtlichsten Art, die zwischen Vater und Sohn je Bestand haben. Sie sind gewiß von Ihren Herrn Brüdern geliebt. Aber die reinste Liebe ist, wie die köstlichsten Sachen in der Natur, aus denen ein Gift entstehet, sobald sie verdorben sind. Um sie in ihrer Vollkommenheit zu erhalten, muß man Aufrichtigkeit, Nachsicht, Geduld ausüben und ja alle Furcht, auch selbst die kindliche, und alles Mißtrauen, ja selbst das von einem Liebhaber, verbannen. Beides sind, — Sie erlauben mir, gnädiger Herr, diese ewige Leier, — die Klippen, woran das Vergnügen bei Ihnen so oft scheitert und die Sie vorzüglich aus dem Weg räumen müssen, es koste, was es wolle; denn es muß ganz unumgänglich doch sein, wenn Sie nicht aus Ihrem ganzen Leben eine Höllenpein machen wollen, die Ihnen sicher Ihr Leben verkürzen wird. Denn die paradiesischen Augenblicke, die Sie bei Ihrer Frau Gemahlin nach dem Maße

[1] Fehlt.

[2] Lavater war im Juli auf der Rückreise von Piemont in Langensteinbach bei Karl Friedrich zu Besuch. Auch mit der Erbprinzessin besprach er dort ihr und des Erbprinzen Verhältnis zum Markgrafen, das er harmonischer zu gestalten bemüht war. S. Funck, Lavaters Besuche bei Karl Friedrich von Baden im Jahre 1783. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 20, 426 ff. Ebenda auch Edelsheims Antwort auf den fehlenden Brief Lavaters.

des glücklichen Verhältnis[ses] zubringen, in welchem Sie mit ihr stehen, wiegt das Ungemach der übrigen Stunden nicht auf, und wenn das Unkraut überhand nimmt, so erstickt es auch den schönsten Rosenstock.

Gott stärke und segne E. Hf. D. in Ihrem Vorhaben!

Ich schreibe deutsch, weil Sie mich durch Ihr Beispiel dazu angewiesen zu haben scheinen, und es fließt mir so frei und treu von der Brust, daß ich nicht übersetzen kann . . .

6. Wilhelm von Edelsheim an Erbprinz Karl Ludwig.

Emmendingen, 11. Juli 1784.

[Unterredung mit dem Prinzen Heinrich von Preußen.]

Ma matinée a eu, Monseigneur, le même succès que ma soirée d'hier au soir. Je fus admis chez Msgr. le Prince Henri[1] à 8 heures moins un quart et la conversation a duré jusque vers les 10 heures dont les chevaux de poste et les postillons et mes pauvres pieds n'ont pas mal juré. Si j'avais une montgolfière, j'y monterais tout de suite pour rendre un compte exact de notre entretien dans lequel cependant j'ai bien plus joué le rôle d'auditeur que celui de parleur. Je suppose que S. A. R. aura dit à Carlsruhe en confidence toutefois l'objet de son voyage. Elle me l'a de même confié, en m'ordonnant de le publier sous main tant que je pourrais en assurant à tout le monde que j'étais persuadé que ce voyage n'était aucunement politique. La conclusion a été, comme V. A. S. le suppose aisément, des assurances des plus sincères respects à Msgr. le Margrave, à V. A. S., à Mme la Princesse et aux Princes. Je lui ai demandé, si on aurait le bonheur de le voir à Carlsruhe à son retour, sur quoi il m'a répondu que son projet était de descendre du côté de l'Alsace, mais qu'en me revoyant à Strasbourg nous arrangerions cela.

Il m'a demandé une carte du Rhin sur quoi je lui [ai] présenté la belle carte ancienne du margraviat qu'il a acceptée comme un souvenir de ma rencontre à ce qu'il m'a dit très poliment.

En me parlant de la guerre bavaroise il me dit: Je vous conte tout cela à propos rompu, mais il me parait que si nous restions ensemble, je n'avalerais bientôt rien du tout. En me parlant du Roi, il me dit: Je ne puis dans ma position rien entreprendre, sans en avertir mon sexagénaire qui m'a toujours traité avec une barre de fer, mais je lui présente toujours un éperon d'airain . . .

Il ne me paraît pas incliner d'aller aux Deux-Ponts, ni avoir envie de faire la connaissance du Duc. Je ne veux absolument plus entendre

[1] Über diese Begegnung mit dem Prinzen Heinrich von Preußen bei dessen Durchreise nach Paris s. Pol. Corr. I, 78.

lire un livre d'histoire, me dit-il, depuis la guerre bavaroise; car ayant vu les choses de si près et voyant combien l'histoire nous les rend mal, je me défierai à jamais de tous les faits qu'elle nous conte . . .

7. Prinz Ludwig von Baden an Karl Friedrich.

Potsdam, 1. Oktober 1787.

[Württemberg und der Fürstenbund.]

. . . Obrist Bischoffswerder sagte mir neulich, daß sich der Herzog von Würtemberg angeboten hätte, dem Fürstenbund beizutreten, wenn man die Herzogin anerkennen würde . . .

Was den Beitritt Württembergs zum Fürstenbunde betrifft, so war, wie ergänzend zu den oben Band I mitgeteilten Aktenstücken bemerkt sei, der französische Gesandte Baron Mackau schon im April 1785 angewiesen worden, in Stuttgart nicht zu verhehlen, daß Frankreich seinen Anschluß an die Union gern sähe, doch mit Vorsicht, damit Österreich nicht Argwohn schöpfe, als ob Frankreich seine passive Rolle aufgebe. Versailles, 27. April 1784. Paris, Arch. des Aff. Etr. (Mém. et Doc., Wurtemberg, vol. 7, fol. 137 ff.).

8. Georg Ludwig von Edelsheim an Freiherrn von Diede.[1]

Karlsruhe, 25. November 1787.

[Vermählung des Markgrafen mit der Freiin von Geyer. Früheres Gerücht von einer Schweizer Verlobung. Gerücht von Wilhelm v. E.'s Rücktritt und sein Anlaß: die Übertragung der Verwaltung der oberen Markgrafschaft.]

Puisque vous ne voulez pas m'instruire du prix des vaches, je vais vous régaler d'une nouvelle bien fraîche. C'est que le Margrave vient de se marier hier au soir — en bel[le] et bonne forme avec Mlle de Geyer, cadette des dames d'honneur de Mlle la Princesse héréditaire, sa belle-fille. Il y a déjà quelque temps qu'on a pu remarquer le goût efficace que cette jolie demoiselle inspirait à S. A. S. et, sa probité n'admettant pas d'autre tempérament que l'offre d'un lien sacré, la résolution en a été prise et promptement exécutée.

Peut-être aviez-vous déjà entendu parler d'un bruit qui s'était répandu dans le public — que le Margrave avait fait un voyage en Suisse pour y épouser la sœur d'un jeune homme de ce pays qu'il a à son ser-

[1] Wohl der dänische Geh. Rat und Reichstagsgesandte Wilhelm Christoph Freiherr von Diede.

[2] Vom Schweizer Adel befand sich 1786 niemand im badischen Dienst, der in Betracht kommen könnte. Vielleicht bezieht sich die Stelle auf die 19jährige schöne Tochter der Frau v. Marsens auf Ropras, einer Jugendfreundin des Markgrafen, deren Eltern Karl Friedrich im Oktober 1787 auf einer Schweizerreise in Lausanne besucht hatte. Tagebuch des Leibarztes Dr. Maler im Gr. Familienarchiv.

vice — on y a ajouté un conte sur la prétendue retraite de mon frère, mais ce qui a donné lieu à cette dernière assertion c'est que le grand-baillage de Loerrach qui avait de tout temps été assuré à mon frère comme une retraite eventuelle, choisie par lui-même par rapport à sa charmante situation, à deux lieues de Bâle, est devenu vacant; que mon frère, qui également passe la majeure partie de ses étés dans ce qu'on appelle le Haut-Margraviat s'est prévalu des anciennes promesses qu'on lui avait faites à cet égard et qu'après un petit combat de représentations et protestations réciproques, le Margrave a chargé mon frère de la direction supérieure des trois grands-baillages du Haut-Margraviat[1] avec un chez-soi à son siège favori à Lœrrach — mais à condition qu'il ferait rebâtir et arranger à son goût deux maisons jumelles que le Margrave lui destinait également depuis longtemps ici et qu'il s'y viendrait fixer au moins les hivers, en conservant sa place au conseil et le choix libre des affaires qu'il jugerait à propos de se réserver privativement pour son département. Tout cela est infiniment flatteur et touchant, mais je comprends si peu encore la possibilité de toutes ces combinaisons que je présume que cela se réduira à la fin à l'augmentation des appointements que ce grand-baillage rapportera à mon frère et à l'occupation d'une meilleure maison ici, d'un établissement plus commode ailleurs pendant l'été; mais qu'à cela près, son train de vie sera absolument le même . . .

Sammlung Marc Rosenberg, Karlsruhe.

9. Herzog Karl August von Sachsen-Weimar an Karl Friedrich.

Weimar, 3. März 1788.

[Mitteilung der preußischen Antwort bezüglich der Gesinnung Württembergs für die Union. Der König, an sich damit einverstanden, wünscht zunächst Sondierung des Thronerben.]

Gestern erhielt ich, teuerster Freund, ein königliches Handschreiben, woraus ich Beiliegendes auszog.[2] Herr von Edelsheim ist im Besitz des Chiffre. Haben doch E. D. die Güte, mir auf eben diese Art zu antworten und mir zu schreiben, inwieferne der König auf Ihre Beihülfe rechnen kann. Vergessen Sie doch auch einen gewissen versprochenen Plan nicht, auf den ich doch sehr neugierig bin[3] . . .

Eigenhändig.

[1] Vergl. Lenel, Badens Rechtsverwaltung und Rechtsverfassung unter Karl Friedrich, 23 ff.

[2] Wohl die Antwort auf Karl Augusts Schreiben vom 17. Februar. Polit. Corr. I, 178.

[3] Gemeint ist eine Denkschrift über einen militärischen Defensivplan für den Schwäbischen Kreis. Vergl. ebenda 1, 190 Anm. 1.

Beilage.

Auszug aus einem Schreiben König Friedrich Wilhelms II. von Preußen an Herzog Karl August von Sachsen-Weimar.

: Je vous ai beaucoup d'obligation des nouvelles que vous me donnez. Il serait utile pour l'Union que le Duc de Wurtemberg y entre, si son âge ne faisait craindre que l'on ne pourrait compter pour longtemps sur cette accession, puisqu'il serait difficile de s'assurer de la voix de ses successeurs, dont les sentiments pour l'Empereur sont assez connus ainsi que le peu de fermeté de leur caractère. Je serais donc d'avis que le Margrave de Bade ne fasse la démarche auprès du Duc que vous me proposez qu'après avoir du moins fait sonder ses frères s'ils persistaient dans le système que le Duc pourrait embrasser.[1] D'ailleurs toute la chose ne serait que précaire. :

10. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Reichenthal, 27. April 1788.

[Tod des Präsidenten von Hahn.]

... Der Präsident von Hahn ist den 18. dieses nach einer kurzen Krankheit gestorben. Es ist ein wahrer Verlust für mich und mein liebes Land. Er war ein rechtschaffener, unermüdet fleißiger und in den Geschäften sehr geübter Mann. Ich bitte Gott, daß er uns den Verlust ersetzen wolle ...

Eigenhändig.

11. Herzog Karl August von Weimar an Karl Friedrich.

Aschersleben, 25. September 1788.

[Nachrichten über Württembergs Verhältnis zur Union. — Belebung des Reichstags. Schwerfälligkeit Sachsens. Eifersucht Hannovers auf Preußen.]

... Die württembergischen Nachrichten[2] sind sehr interessant. Ich werde insoferne Gebrauch davon machen, daß ich dasjenige an die Behörde mitteilen werde, was nicht durch seine Einzelnheiten zu sehr die Quelle verraten möchte, aus welchen die Übersicht des ganzen geschöpft ist.

Wie wenig Hoffnung vorhanden sei, in Deutschland irgend etwas zustande zu bringen, das an die Genialität grenzet, hievon habe ich mich bei meinem jetzigen Aufenthalt in Dresden völlig überzeugt. Dieses beweist die erschwerende Weise, womit Hannover bei [den] letzten Vorfällen auf dem Reichstag sich handelnd zeigte.[3] In Dresden finden sie überall unübersteigliche Schwierigkeiten. Sie

[1] Vergl. dazu die Weisung an Stein vom 3. März (Polit. Corr. I, 187), wo der König diesen Vorbehalt allerdings nicht mehr ausspricht.

[2] Vergl. Polit. Corr. I, 195, 197.

[3] Vergl. zum Folgenden L. v. Ranke, Die deutschen Mächte und der Fürstenbund I, 402 ff.

können keinen neuen Gedanken ertragen. Sie meinen, es hätte sich alles schon so lange fort erhalten; man wolle dieses nicht stören. Die Hannoveraner sind eifersüchtig, daß man im Reiche jetzt an Preußen so viel Zutrauen bezeigt, als wie sie es sonst nur allein gewohnt waren zu empfangen. Sie glaubten alleine die arbitres der Reichsconstitution zu sein und können sich nun nicht gewöhnen, diesen Vorzug mit jemanden zu teilen. Am Ufer der Elbe legte man mir sehr hypochondrische Principien vor.

Zum Glück Ihrer Untertanen und Ihrer Familie erhalte Sie der Himmel noch lange; Fürsten Ihrer Art sind in Deutschland klar gesät . . .

Eigenhändig.

12. Oberst von Freystedt an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 24. Juli 1789.

[Verteilung des Militärs zum Schutz der Rheingrenze.]

Da das markgräfliche Ministerium die Deckung der Grenzen gegen Frankreich wegen des dort sich herumtreibenden Gesindels für nötig befunden, hat er, wie eine beiliegende „Disposition" zeigt, sofort entsprechende Anordnungen getroffen. Vom Bataillon Rastatt werden ein Kapitän mit 55 Mann nach Kehl, und zwei Unteroffiziere mit 10 bezw. 13 Mann nach Bühl und Stollhofen kommandiert und angewiesen, die Uferorte durch Streifpatrouillen regelmäßig begehen zu lassen. Die Rheinfährten bei Hügelsheim, Plittersdorf, Iffezheim, Oos, Neuburgweier, Daxlanden, Knielingen und Schröck werden durch Posten des gleichen Bataillons und des Leibregiments besetzt. Husarenpatrouillen von Rastatt und Karlsruhe streifen gleichzeitig die Dörfer der Rheinebene ab.

13. Kammerpräsident von Gayling an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 25. Juli 1789.

[Sicherheitsmaßregeln wegen der Unruhen im Elsaß.]

Aus der Anlage werden E. Hf. D. des mehreren zu ersehen gnädigst geruhen, welche Anstritte sich seit kurzem in Straßburg ergeben haben. Da bei der Einziehung und Bestrafung der vielen Vagabunden, die sich in gedachte Stadt nur zum Stehlen und Brennen eingeschlichen haben, zu besörchten ware, daß die Sicherheit in den hiesigen Landen etwas notleiden dörfte, insoferne man nicht gleich balden mit Abweisung und Arretierung gedachten Gesindels zu Werk ginge, so habe ich gestern unter Zuzug des Herrn Obrist von Freystedt und Geh. Hofrat Braner solches gleichbalden im Geheime Rats Collegio in Überlegung genommen und man hat unter Anhoffung E. Hf. D. höchsten Genehmigung vor nötig gehalten, die Veranstaltungen dahin zutreffen, daß ein Commando von 50 Mann nach Kehl marschiere, ein kleines Commando aber nach Bühl und Stollhofen wegen der angrenzenden Ortenau- und Hanauischen Landen, wo die Sicherheitsanstalten eben nicht die besten sind, geleget werde, sodann daß die Rheinfährten ebenfalls mit einigen Mann besetzet würden. Man hat überdies

vonseiten der Regierung denen Ober- und Oberforstämtern die dienliche Weisung gegeben, die Husarenpatrouillen längst dem Rhein und denen Grenzen verdoppelt, die benachbarten Regierungen davon benachrichtiget und um die Mitwirkung ersuchet, auch dem Rat Krauß aufgetragen, von denen wegen Kehl getroffenen Anstalten bei der Behörde in Straßburg schickliche Eröffnung zu tun. In die Oberlande ist ein gleiches geschehen und, da dorten kein Militare ist, die doppelte Aufsicht empfohlen worden. Durch dies verhoffet man, das Land sicherzustellen, das Gesindel gleich in Empfang zu nehmen und nach denen Gesetzen sodann bestrafen zu lassen. Von der Herstellung der Ruhe oder weiteren Auftritten in Straßburg werde ich alle Tage Nachricht erheben, um nach Befinden den Rückzug des Commandos anordnen zu können. Ich hoffe, daß E. Hf. D. wegen der Sicherheit des Landes beruhiget sein werden, und Höchstdieselben können sicher darauf zählen, daß zur Erreichung dieses Endzwecks nichts wird versäumet werden. Die Anlage von Herrn Obrist von Freystedt zeiget an, wie die Commando marschiert und verleget sind. Alles ist von dem stehenden Commando in Rastatt genommen worden; nur 15 Mann vom Leibregiment, um die Rheinfährten in dem Amt Ettlingen und Oberamt Karlsruhe zu besetzen . . .

---

14. Kammerpräsident von Gayling an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 30. Juli 1789.

[Nachrichten aus dem Oberland. Entsendung von Truppen zur Bewachung der Rheingrenze.]

Von dem Oberamt Rötteln ist heute per Estafette die Nachricht eingegangen, daß beständig die Unruhen im obern Elsaß zunehmen und die Sundgauer Bauern vorhaben, alles zu ruinieren, auch nach Möglichkeit bewerkstelligen, so daß von den Nachbarn, besonders Stand Basel zu Verhinderung der Passage über den Rhein nötige Vorkehr mittelst des Militairs getroffen worden. Das Oberamt bittet zugleich, da die Bauern wegen der Ernte nicht viel zur Bewachung der Grenzen, besonders an den Rheinorten, zu gebrauchen sind, um militärische Unterstützung. Man hat daher sogleich unter Anhoffung E. Hf. D. höchsten Genehmigung die in anliegendem Extrakt Geheime Rats Protokolls[1] bemerkte Anstalten getroffen und auf diese Nachricht als auch den Kehler Amtsbericht, der keinen besonderen Détail enthaltet, hat die Regierung die weitere Schreiben und Anordnungen erlassen . . .

[1] Vom gleichen Tage. S. Polit. Corr. I, 337.

---

15. Oberst von Freystedt an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 30. Juli 1789.

[Verteilung des Militärs im Oberlande. Einberufung der Urlauber.]

Die sich in dem Elsaß immer mehr ausbreitenden Unruhen haben das Ministerium veranlaßt, zum Schutz der oberen Markgrafschaft noch folgende Mannschaft zu verlangen als:

in die Röttler Herrschaft: 1 Capitain, 2 Lieut., 8 Unterofficiere, 100 Gemeine, 3 Spielleute;

in Badenweiler: 1 Officier, 2 Unterofficiere, 30 Gemeine, 1 Tambour — vom Leib-Regiment;

in die Markgrafschaft Hochberg: 1 Capitain, 1 Lieut., 6 Unterofficiere, 60 Gemeine, 2 Tambours — von Erbprinz;

in das Mahlbergische: 1 Officier, 2 Unterofficiere, 30 Gemeine, 1 Tambour — von Rastatt,

die denn auch soeben abmarschiert sein. Da man nicht wissen kann, ob nicht noch ferner für die Sicherheit des Landes schleunige Commandos abgehen müssen, und Carlsruhe bei solchen Zeiten denn doch auch nicht ganz ohne Besatzung bleiben kann und es mit den übrigen Garnisons die nämliche Beschaffenheit hat, so sein[1] alle Beurlaubte des Leib-Regiments und der stehenden Füsiliers einbeordert.

---

16. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Pyrmont, 12. August 1789.

[Rückkehr nach Karlsruhe wegen der Gefährdung des Landes.]

... Wie leid es mir tut, Dich, mein lieber Louis, auf dieser Reise[2] nicht sehen zu können, kann nur der fühlen, der Vater ist, wie ich es bin. Aber die im Elsaß ausgebrochenen Unruhen und diejenigen, die man in dem österreichischen Breisgau befürchtet, sobald das Regiment von Bender, welches in diesen Tagen nach Luxemburg marschiert, entfernt sein wird, dieses zusammengenommen läßet mir keine andere Wahl, als den geraden Weg nach Haus zu gehen. Ich würde es mir nicht verzeihen, das Land in einiger Gefahr zu wissen und abwesend zu sein ...

Eigenhändig.

---

[1] Sic! = seind, sind.

[1] Der Markgraf hatte Mitte Juli eine Reise nach Spaa angetreten und von dort aus seinen Sohn, den Erbprinzen, in Pyrmont besucht, um mit diesem dann heimzukehren. Die Abreise von Pyrmont erfolgte am 18. August.

17. Landvogt von Blittersdorff[1] an den Präsidenten von Gayling.

Staufenberg, 30. August 1789.

[Bauernaufstand in der Ortenau.]

Über den ersten Aufstand in der Ortenau übersende ich Ew. Exc. eine Abschrift von einem Schreiben[2], worinnen das Wahre vorgeleget ist. Es gehet dorten zum Erbarmen zu. Landvogt v. Axter ist zu Straßburg. O. A. Rat Wellenburg darf nicht auf das Land. O. A. Rat Dürfeld ist krank. Bloß allein den O. A. Rat Kleinbrod mögen sie. Den 28. d. war er zu Appenweier. Der größte Teil der Bürgerschaft hat sich entschlossen, den Vogt Barker, gewesenen Amtskeller zu Bühl, wieder als Vogt anzunehmen, zu Nußbach aber durchaus nicht. Die Untertanen, nämlich die 3 untern Gerichte, wollen lediglich nichts mit dem Oberamt zu tun haben. Sie wollen, daß Kleinbrod ihr Landvogt sein soll. Sie bestehen darauf, daß ihnen das Huldigungsprotokoll von 1771 herausgegeben wird und sie nach diesem behandelt werden. In vielen Sachen sollen sie nach dem Urteil von Sachkundigen Recht haben; aber es so zu erzwingen, ist doch gegen alle Pflichten. Sie sollen sogar den Gedanken gefasset haben, den Pfandschilling rückzuerstatten, und wollen dann eine eigene Reichsstandschaft ausmachen. Das einzige Gericht Ortenberg hat an den Unruhen kein[en] Anteil genommen bis auf einige wenige Örter, so gezwungen worden. Die aufgestandene Örter wenden sich nicht mehr an das Oberamt, sondern an den Kleinbrod, der durch sein kluges Betragen doch dem vollen Ausbruch des Stromes widerstehet. Die Geschäfte bleiben bei allen Amtern erliegen; die Unordnungen reißen ein und werden kaum hernach zu heben sein. Der Bürger kommet durch das beständige Herumziehen in seinem Nahrungsstand zurück, und jetzt ist der Winter vor der Tür. Der Herbst fehlet; der Hanf, ein Hauptproduct, ist auch nicht geraten. Das Wasser hat vielen Schaden getan. Was sind das vor traurige Aussichten? — . . .

18. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 6. September 1789.

[Unruhen in der Ortenau und der Markgrafschaft. Maßregeln zur Unterdrückung. Persönliches Eingreifen des Markgrafen in Bühl. Hilfegesuch von Frauenalb.]

. . . Ob Du wohl Nachricht von dem, was sich seit dem Anfang der Unruhen, die im Elsaß entstanden sind, in unsern Gegenden diesseits Rheins zugetragen hat, wirst empfangen haben, so glaube ich doch, daß es Dir nicht un-

[1] Josef Wilhelm Freiherr von Blittersdorff, seit 1771 in badischen Diensten, seit Herbst 1788 Landvogt zu Mahlberg, gestorben 1798.

[2] Fehlt. Zum Folgenden vergl. H. Baier, Die revolutionäre Bewegung in der Landvogtei Ortenau im Jahre 1789. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 23, 301 ff.

angenehm sein wird, wenn ich Dir sage, wie ich die Sache bei meiner Ankunft gefunden habe und was seitdem geschehen ist.[1]

Am Rhein war ein Cordon teils mit Truppen, teils mit Bauern gezogen worden. Im Oberamt Rötteln stand der Hauptmann von Harrant mit 90 Mann, in Badenweiler der Lieutenant von Stetten mit 40 Mann vom Leibregiment, in Hochberg Hauptmann Kreußler, welcher wegen Krankheit von Eichrodt abgelöset werden mußte, mit 60 Mann von Erbprinz, in Mahlberg Lieutenant Brückner mit 30 Mann von Rastatt; in Kehl war anfangs der Major von Marschall gestanden mit 300, dann mit 200 Mann und 2 Kanonen, teils vom Leibregiment, teils von Rastatt. Weil aber da nicht viel mehr zu befürchten war, ließ man ihn mit Zurücklassung des Hauptmann von Herwarth mit 50 Mann von Rastatt abgehen und schickte von seinem Commando den Hauptmann von Göler mit 50 Mann nach Schopfheim, den Lieutenant von Bodman[2] den ältern mit 30 Mann ins Hochbergische und den Lieutenant [v.] Olizy mit 30 Mann ins Mahlbergische. Den Tag von meiner Ankunft, welche den 21. gegen Mittag erfolgete, erfuhr ich schon in Schwetzingen, daß die Ortenau und die bischöflich Straßburgischen diesseits Rhein liegenden Ämter Renchen und Oberkirch in vollem Aufruhr wären und gesonnen seien, die Schleußen in den Windeckischen Waldungen zu ruinieren, die Herrenwies und das Bühlertaler Eisenwerk zu verbrennen, auch in die Ämter Bühl und Steinbach einzufallen und vielleicht die dasigen Untertanen mit in ihren Aufruhr zu verwickeln; wie sich denn wirklich im Neusatzer Tal etwas dergleichen begeben hatte, indem die Bauern daselbst ihren Schulzen davongejagt hatten. Der Amtmann von Bühl, aus unnötiger Furcht hingerissen, flüchtete sich nach Rastatt. Um nun diesem Unfug zu steuern, marschierte der Oberst von Freystedt mit ungefähr 400 Mann, welche aus 140 Mann Leibregiment und die übrigen vom Bataillon Rastatt bestunden, nebst den 2 Kanonen, die in Kehl gewesen waren, nach Bühl. Der Oberforstmeister von Tettenborn ging mit 50 Jägern, die er in der Eile zusammengebracht hatte, nach der Herrenwies. In Rastatt blieb die Compagnie von Klock und 100 Mann von „Erbprinz", die von hier dahin geschickt worden waren, um auf alle Fälle das Schloß und Archiv nebst der Stadt zu verteidigen. So waren die Sachen beschaffen, als ich Freitag den 21. gegen Mittag hier ankam. Ich konnte nicht anders, als allen diesen Vorkehrungen, durch welche das Land von den Einfällen rebellischer Nachbaren und dem aus den Gefängnissen und Zuchthäusern befreiten Gesindel gedecket war, Beifall zu geben. Unterdessen unternahmen die Ortenauer und bischöflich Straßburgischen, vielleicht durch die schleunigen Gegenvorkehrungen abgeschrecket, nichts gegen unsere Grenze. Auch die Neusatzer baten ihres Unfuges wegen um Ver-

[1] Zum Folgenden vergl. K. Obser, Baden und die revolutionäre Bewegung auf dem rechten Rheinufer im Jahre 1789. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 4, 213 ff.

[2] Ein Leutnant von Bodman findet sich im bad. Hof- und Staatskalender von 1790 nicht; vielleicht ist von Bothmer gemeint.

gebung, doch wurde der Assessor Eichrodt dahin geschicket, um die Sache zu untersuchen . . .

Ich fahre in der Erzählung, die ich letzthin angefangen habe, fort. Ich war nämlich den 21. angekommen. Nachdem ich Sonnabend den 22. teils um auszuruhen, teils um von dem, was geschehen war, Erkundigung einzuziehen, welches sich mündlich vollständiger als durch Briefe tun läßt, zugebracht hatte, so beschloß ich Sonntag abend nach Rastatt und von da Montag früh nach Bühl zu gehen, um selbst zu sehen, wie da die Lage der Sachen sich befände. Sonntag mittag kam die Äbtissin von Frauenalb hier an, um Hilfe gegen ihre Bauern zu suchen, die, wie sie sagte, das Kloster stürmen wollten. Da es aber nicht halb so arg war, wie sie glaubte, aber doch allenthalben Ruhe erhalten werden mußte, so mußte der Lieutenant Wieland mit 40 Mann von „Erbprinz" unter dem Vorwand einer Patrouille gegen Spitzbuben dahin gehen, welcher in Zeit von zween Tagen, ohne daß sich etwas zugetragen hatte, sowie der Hofrat von Harrant, der als Commissarius dabei war, wieder zurückkam. Ich ging nun Sonntag abends mit dem Präsidenten von Gayling nach Rastatt und den andern Tag früh nach Bühl, wo ich den Oberforstmeister von Tettenborn hinbestellt hatte. Ich fand bei meiner Ankunft, daß alles ruhig war und die aufrührischen Bauern der Ortenau und des bischöflich straßburgischen Distriktes den Vorsatz, ins Land einzufallen, seit der Anwesenheit der Truppen mochten aufgegeben haben, obwohl einige Sasbacher während meiner Anwesenheit sich hatten verlauten lassen, daß, wenn ihnen nicht Recht geschafft würde, sie ihre Leute nicht zurückhalten könnten, worauf ihnen geantwortet wurde, daß man ihnen in allen billigen Dingen würde Gerechtigkeit widerfahren lassen, wenn sie aber dem ohngeachtet etwas unternehmen würden, sie dergestalt würden empfangen werden, daß sie sich darüber verwundern würden.

So viel für diesmal, ein andersmal ein mehreres . . .

Eigenhändig.

---

19. Landvogt von Blittersdorff an Gayling.

Mahlberg, 13. September 1789.

[Unterredung mit Greiffenegg wegen der Ortenauer Unruhen. Vorschläge zur Beschwichtigung der Untertanen.]

Gott seie es gedankt, daß ich Ew. Exc. einmal von hier aus wieder schreiben kann. Mit dem morgenden Postwagen gehen die Stansenberger Untersuchungsacten ab.

Gestern war ich bei meiner Durchreise über eine Stunde in Offenburg bei dem Regierungsrat v. Greiffenegg.[1] Er hat sehr vertraulich mit mir geredet, mich aber auch zugleich ersuchet, keinen offenen Bericht über unsere Unterredung zu erstatten.

[1] Greiffenegg war von der Freiburger Regierung mit der Untersuchung der Vorgänge in der Ortenau betraut. Baier a. a. O. 23, 304.

Er siehet es jetzt wohl ein, daß seine ihm vorgeschriebene Verfassungsart im Ortenauischen keine gedeihliche Wirkung hervorbringen kann. Ich habe ihm ohnverhalten, daß ich zuverlässig wüßte, die Ortenauischen wünschten nunmehr selbst, man schlüge die Wege so ein, wie im Staufenbergischen. Dort wissen die Untertanen doch noch, woran sie seien, im Ortenauischen hingegen nicht. Man verwillige zwar einiges mündlich, einiges lasse man zu; aber schriftliche Versicherungen gebe man keine. Was Hauptbeschwerden seien, darüber gehe man hinaus. Bald würden sie auf die Decision des Kaisers, bald die Regierung, bald das Oberamt verwiesen und so geschehe soviel als gar nichts, und die Kommission suchte die Sache nur zu verlängern, um vielleicht nur Zeit zu gewinnen, wo dann die große Strafen zu besorgen stünden. Ich sagte dem v. Greiffenegg ferner, wenn denen Ortenauischen eine gewisse Kapitulation von etwa 8, auch 10 Jahren bei dem Militaire und die Belassung der Heiligenfonds, die nach Wien gesendet werden sollen, zugesichert, die Conscription und der Stempelpapiertax aufgehoben werden könnte, nachdem unter Verkündigung einer allgemeinen Amnestie die Hauptaufwiegler bestraft würden, so wäre zuverlässig eine dauerhafte Ruhe zu hoffen. Der v. Greiffenegg antwortete mir, die angeführte Beschwerden beträfen Generalien; davon würde der Kaiser nicht leicht abgehen. Der Kaiser habe den Breisgauer Ständen Capitulation vor den Untertan zugestehen wollen; die Stände hätten hierauf über 100 Punkten noch übergeben. Hierüber seie der Kaiser unwillig worden und habe befohlen, daß die V. Ö. Lande hierunter mit den übrigen gleich gehalten werden sollen. Zur Auswirkung einer Amnestie seie er mit Ausnahme der Hauptaufwiegler geneigt, um so mehr, da bei der vorgestrigen Commission einige Gemeinden um die Bestrafung der Hauptaufwiegler selbsten gebeten. Er vertraute mir hierbei an, Präsident v. Posch wolle fast vor Angst verzagen.[1] In Freiburg heiße es wieder, die Hauensteiner kämen. Präsident v. Posch habe die herrschaftlichen Gelder, auch seine kostbarsten Sachen geflüchtet. Der v. Greiffenegg gabe mir noch nebstdeme unter nochmaliger Bitte, keinen offenen Gebrauch davon zu machen, zu erkennen, daß es das fürträglichste sein würde, wenn Ihro Durchlaucht der Herr [Markgraf] ein Estafette an den Kaiser absendeten und dem Monarchen Höchstdero Gesinnungen für das Wohl deren beiderseitigen Länder vorlegten, auch den Aufstand so beschrieben, wie er seie, da man ihn in Wien von weit gefährlichern Folgen zu sein glaubte.

Der v. Greiffenegg hat sich diesmal als ein Diener betragen, der Kopf und Mut hat und dem man es angesehen, daß ihme die Hände gebunden sind . . .

[1] Über Poschs schwächliche Haltung s. Baier a. a. O. 306ff.

20. Landvogt von Blittersdorff an Gayling.

Mahlberg, 16. September 1789.

[Kritik des vorderösterreichischen Aufruhrmandats. Stimmung im Oberamte Hochberg. Besorgnisse wegen Mahlberg. Lage im Straßburger Oberamt Ettenheim. Unwürdiges Verhalten des Amtsvorstandes.]

Die V. Ö. Regierung hat das anliegende Plakat[1] in den Vorlanden verkünden lassen. Es ist das nämliche, so der Regimentsrat v. Greisenegg in der Ortenau mitgebracht, dessen Verkündigung aber auf den klugen Rat des Oberamtsrats v. Kleinbrod unterblieben ist. Die österreichische Regierung gestehet darinnen ihre Ohnmacht ein und glaubet dann gerechtfertiget zu sein, daß sie künftige Strafen drohet, und eben dieses befürchten die Ortenauischen, da v. Greisenegg nur mündliche Bewilligungen in denen ihm anscheinend minder wichtigen Gegenständen gibt. Ob die Rädelsführer und alle jene, so strafbar zu sein selbsten überzeugt sind, nicht dadurch zur Verzweifelung und folglich nicht zu einem weit gefährlicheren Aufstand gebracht werden, stehet dahin.

In denen Ortschaften des O. A. Hochberg soll es nicht so ruhig aussehen. Selbst in Emmendingen soll heimliche Gährung vorwalten. Der Stadtpfarrer Gockel zu Emmendingen hat dahero verflossenen Sonntag den 13. d. ein Vorbereitungspredigt gehalten und künftigen Sonntag den 19. (!) d. wird er über die Pflichten der Untertanen gegen ihren Landesfürsten und der (sic!) von Höchstdenenselben angeordneten Obrigkeit predigen.

In unsern Gegenden ist es noch nicht ganz ruhig, und bei dem furchtsamen Verfahren der V. Ö. Regierung können sich die grausamsten Auftritte ergeben, wenn die hiesige Lande von dem Militär gänzlich entblößt werden. Wenn nur 150 Mann von dem Leibregiment mit 2 Kanonen in Emmendingen diesen Winter über verblieben! Damit könnte man doch allenthalben einstweilen zur Not bis auf weitere Hilfe dem ersten Auflauf steuern und deren bloßes Dasein wird manche Gemeinde in Schranken halten, da sie den Ernst gesehen, wie der Herr zu Werk gehen.

Der Oberamtmann v. Bruder zeiget sich in Ettenheim so, wie ich ihn beschrieben. Weder die Stadt noch das Oberamt haben das mindeste von dem Herrn Cardinal begehret. Nichtsdestoweniger hat er, wie ein Mann ohne Kopf, die Bürgerschaft angeredet, der Cardinal habe dem Oberamt alles gewähret. Er hat diesem hinzugesetzt: „Wollet Ihr, daß ich, der Oberamtsverweser, der Amtsschreiber und der Pfarrer abgesetzt werden solle, sprecht nur, so wird es gleich geschehen.“ Sodann hat er ihnen die nichtbestehende Gnade, weil das Domkapitel nicht eingewilligt, verkündet, daß der Accis, und die Salzadmodiation

[1] Ein Mandat der Freiburger Regierung vom 24. August 1789, das unter Androhung der schärfsten Strafen vor jeder Beteiligung am Aufruhr warnt und die Behörden, insbesondere den Klerus ermahnt, die Untertanen auf den Weg der Pflicht zu verweisen.

aufgehoben werden sollen. Mit dem Kloster Ettenheimmünster spricht er jetzt in dem hochtrabendsten Ton und zwar so, daß man glauben muß, die Ettenheimer Bürgerschaft werde nur durch ihn angefeuert. Dieses ist die Folge seines elenden Characters, da er nur auf seine Erhaltung Rücksicht nimmt und für das alles aufopfert. Sonst würde er wenigstens andere Einleitungen treffen, zumalen gegen diesem Kloster, auf dessen Kosten er sich beim Antritt des Oberamts hat vorstellen lassen, wo er mit seiner ganzen Familie und mehreren mitgebrachten Gästen ganze 6 Wochen gelegen, und welches Kloster die Hochzeit des jetzigen Oberamtsverwesers, der seine Schwesterstochter geheuratet, ausgehalten. Die Schreiben des v. Bruder, die der Major v. Beck eingesendet, geben von allem den vollen Beweis.

Das Füsiliercommando wird morgen von Sausenberg abgehen. Die armen Leute dauern mich, des mir gemachten vielen Kummers ohngeachtet, doch. Ich weiß nicht, wie ich die diesjährige Schatzung- und Monatgelder beitreiben werde. Dennoch aber habe ich den Mut nicht, es wegen denen entstandenen Unruhen zu wagen, die Amtsgemeinde auszuweisen, um einigen Nachlaß zu bitten . . .

21. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 19. Dezember 1789.

[Tod des Prinzen Christoph von Baden.]

Gestern haben wir den guten, ehrlichen Prinz Christoph[1] verloren. Er starb nachmittag um $2^3/_4$ Uhr und blieb beinahe bis zum letzten Atemzug bei vollkommener Vernunft. Da ich ihn von meiner Jugend an als einen Freund und Verwandten unsers Hauses kannte, so ist mir sein Absterben empfindlich. Nach seinem letzten Willen soll er in der Durlacher Stadtkirche militärisch mit 200 Mann, einer Fahne, mit 3 Salven aus dem kleinen Gewehr und jedesmal 24 Kanonenschuß begraben werden, welches denn, wann die Gruft fertig werden kann, auf künftigen Montag geschehen soll . . .

Heute Sonntag den 20. sind wir zum heiligen Abendmahl gegangen. Ich hoffe, du werdest auch dieses Gnaden- und Vereinigungsmittel unseres Heilandes zu gebrauchen nicht unterlassen. Gott seie mit Dir und segne Dich, so wie es von Herzen wünschet und ihn darum anflehet

Dein treuer Vater . . .

Eigenhändig.

[1] Markgraf Christoph von Baden-Durlach (1717—1789), ein Vetter Karl Friedrichs, Kaiserl. Generalfeldmarschall, der sich in den schlesischen Kriegen in österreichischen Diensten ausgezeichnet hatte und seit 1762 im Ruhestande, meist zu Durlach, lebte.

22. Landvogt von Glittersdorff an Gayling.

Durbach, 6. November 1789.

[Reichskammergerichtliche Exekution wider die Aufrührer im Oberamt Oberkirch. Lage in der Ortenau. Halbe und schwächliche Maßregeln der Regierung.]

In dem dahiesigen Amt ist die Ruhe bis nun zu fürdauernd. Aber leider, Ernst bedarf es annoch, zumalen das Amt mit lauter Nachbaren umgeben ist, wo die Obrigkeit das Ansehen und die Ordnung noch nicht hergestellet hat.

Im Oberkirchischen ist vorgestern den 4. d. ein Reichskammergerichtsmandat angeschlagen und die Execution auf Churpfalz und Worms als Oberrheinischen Creisausschreibenden Fürsten erkannt worden. Ohne wirkliche Execution und Commission zu Untersuchung wird schwerlich das Mandat nützen, zumalen das Domcapitel sich derer Oppenauer annimmt, wie aus dem „Journal von und zu Deutschland" von diesem Jahre erhellet, indem der Fürstbischof dieserhalb Beschwerde bei der Reichsversammlung geführet.

In dem ortenauischen Aftergericht Ottersweier stehet wieder ein Ausbruch bevor, welches der Schultheiß dem Oberamt angezeiget haben soll. Regimentsrat v. Greifenegg hat seine Commission mit einem Wagen voll Acten und schweren Kosten beschlossen. Entschieden hat er auf die Beschwerden deren Gerichten nichts, die Aufruhr nicht untersuchet, vielmehr denen Aufwieglern die besten Wörter gegeben. Alles, was er getan, ist, daß er in geringfügigen Sachen mündliche Bewilligungen erteilet. Die Hände waren diesem Mann gebunden, sonsten würde er vielleicht anders verfahren haben. Bei dem Auflauf am 19. August haben die Aufrührer dem O. A. Ortenau das sogenannte Stockurbarium abgedrungen. Zu Oberachern in dem Tabernakel wurde es hingeleget und von denen Bürgern bewachet. In der Kirche haben sie es auch abschreiben lassen und nun dem Oberamt wieder zugestellet.[1] Die Regierung zu Freiburg will, wie man sagt, temporisieren, den Frieden abwarten und dann ein paar Regimenter Croaten in die Ortenau abschicken. Mir scheint es, die Herren haben weder Kopf noch Mut. Solcher Veranstaltungen bedarf es nicht. Mit 300 Mann ordentlicher Truppen ließe sich zuverlässig alles richten. Das Totschießen muß man freilich wagen . . .

23. Aufzeichnung Karl Friedrichs.

Karlsruhe, 18. Juni 1790.

[Die Reichsexekution gegen Lüttich. Vorsicht geboten.]

Die Lütticher Exekutionssache[2] sollte wohl denen durch K[ammer]G[erichts] Auxiliatorium aufgeforderten Kreisen zu einigen Vorfragen und Deliberationen Anlaß geben.

[1] Baier a. a. O. 23, 312.

[2] Über den Lütticher Streit vergl. Häusser, Deutsche Geschichte[4] I, 287ff.; Heigel,

1°. Wieviel sind Truppen erforderlich, um die Lütticher aufrührischen Untertanen zum Gehorsam zu bringen? Kann man mit Sicherheit behaupten, daß man sie dazu zwingen werde, ohne ein Corps von 20000 Mann dazu zu gebrauchen?

2°. Aus wieviel Infanterie, Kavallerie und Artillerie muß das Corps bestehen, um mit gutem Erfolg in dem Land, in dem es gebraucht werden soll, agieren zu können?

3°. Was wird wegen der Subsistenz, also der Magazine, dem Proviantfuhrwesen, der Spitäler u. s. f. vor Vorkehrungen erforderlich?

4°. Hat man einen General, dem man ein solches Corps anvertrauen und auf dessen Kenntnis und Erfahrung man zählen könne?

Es ist von der äußersten Wichtigkeit, sich einen unfehlbar glücklichen Erfolg zu versichern, ehe man daran teilnimmt. Sollte die Expedition fehlschlagen oder auch nur sich in die Länge ziehen, so könnten andere Länder zu gleichem Aufruhr dadurch angefrischet werden, ohne zu gedenken, daß es der Ehre des Vaterlandes und der Waffen sehr nachteilig sein würde.

Schwaben kann seiner Lage und Verfassung nach nur wenige Truppen geben, aber auch diese wenigen sollten doch nicht dem Ruin und der Schande ausgesetzet werden.

Eigenhändig.

24. Comte de Montjoye an Karl Friedrich.

Basel, 31. Dezember 1790.

[Gesuch elsässischer Emigranten um Aufenthaltsbewilligung.]

Eine Anzahl junger Leute aus dem Elsaß, «l'élite de la jeunesse de Colmar», hat auf das Gerücht von einer bevorstehenden Kontrerevolution die Heimat verlassen, um nach Savoyen zu gehen. Als Sammelplatz diente ihnen das Grenzacher Horn in dem Oberamte Rötteln. 48 von ihnen sind gestern nach dem Pays de Vaud weitergereist, fünf aber zurückgeblieben, um andere Landsleute zu erwarten. Sie wollen für die Wiederherstellung der Monarchie kämpfen. Bittet daher, ihnen für einige Zeit den Aufenthalt im Lande zu gestatten, und ersucht um Geheimhaltung des Schreibens. «L'inquisition des comités de recherche fait frémir, je désire éviter leurs poursuites, raison qui m'a déterminé à m'établir à Basle.»

Deutsche Geschichte 215 ff.; 366 ff. Auch an den Schwäbischen Kreis war eine Aufforderung zur Hilfeleistung ergangen; der Ulmer Kreistag beschloß darauf, ein Hilfskorps von 1200 Mann zu stellen, die Vorbereitungen zogen sich aber in die Länge, bis dann im Januar 1791 durch den Einmarsch der preußischen Exekutionstruppen und die Wiederherstellung der Ordnung jede weitere Intervention überflüssig wurde.

25. Wilhelm von Edelsheim an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 19. Januar 1791.

[Entlassungsgesuch. Motive.]

Endlich rückt der 23te Jenner näher, an welchem ich nach der im Dienst vorgeschriebenen Formalität Ew. Hf. D., unterthänigst um die Entlassung aus denen hiesigen Hochfürstlichen Diensten auf den 23. April dieses Jahres bitten muß. Ich habe die Freiheit genommen, Hochdenenselben bereits für etlichen Monaten anzuzeigen, daß mich Ursachen allerlei Art zu diesem Schritt nöthigen würden. Er hat mich viele Überwindung gekostet. Ich habe erfahren, wie schwer es sei, die Art der Fesseln zu zerreißen, die mich bisher an den Badischen Dienst und an die Markgrafschaft angekettet haben.

Es giebt noch eine andere Art von Banden, durch welche mein Herz mit der Person Ew. Hf. D. verbunden ist. Diese werden immer unauflösbar bleiben. Ich verlasse Ew. Hf. D. Dienst mit dem Bewußtsein, daß ich die Geschäfte, die mir bisher anvertraut waren oder die ich aus Diensteifer übernahm, mit der Treue eines rechtschaffenen Dieners, mit der Redlichkeit eines ehrlichen Mannes und mit der Anstrengung aller meiner Kräfte besorgt habe.

Um aber auch diesen Lohn meiner Arbeit recht in mir zu befestigen, habe ich mir vorgenommen, nach dem 23ten April noch einen Monat als Privatmann hier zu leben: um jeden, der hierzu ein Interesse oder ein Recht hätte, in den Stand zu setzen, Ew. Hf. D. zu bitten, daß Sie geruhen möchten, mir über einen anzuzeigenden Fehler Rechenschaft abzufordern.

Fällt diese Probezeit so aus, wie ich zuversichtlich hoffen darf, so glaube ich in dem Fall zu sein, in welchem man für geleistete Dienste von den Staatseinkünften eine lebenslängliche Pension erwarten kann. Der Eindruck aller Gnaden, die ich seit drei und dreißig Jahren von Ew. Hf. D. genossen habe, ist so tief in mein Herz eingedrückt, daß die daher entstandene Empfindung der Dankbarkeit allein die ohnabänderliche Treue und Devotion sichert, womit ich zeitlebens zu sein die hohe Ehre habe[1] . . .

[1] Das Entlassungsgesuch des Ministers ist, wenn er es auch nicht zugeben will, wesentlich durch Erwägungen über seine materielle Lage veranlaßt. Er hatte im Dienste des Markgrafen durch Reisen und Repräsentationspflichten viel von seinem eigenen Vermögen zugesetzt und war, wie er selbst andeutet, dadurch in Schulden geraten. Auf Drängen Karl Friedrichs hatte er im Oktober 1789 dem Markgrafen dies Alles in einer Note auseinandergesetzt, einen Bescheid darauf aber nicht erhalten. Im November 1790 war es dann zu einer weiteren Aussprache gekommen; Zusicherungen allgemeiner Art, die er dabei empfing, hatten Edelsheim nicht befriedigt, zumal in der Sache selbst nichts Weiteres geschah. Dazu mögen dann noch andere Erwägungen getreten sein, die sich meiner Kenntnis entziehen. In einem Schreiben vom 23. Januar, worin E. seinen Entschluß aufrecht erhält, verweist er wenigstens, ohne näher darauf einzugehen, noch auf „viele andere wichtige Momente", die ihn zu dem Schritte bestimmen mußten, „welchen ich gestern, zwar mit Thränen in den Augen, aber nach einer sehr reifen Überlegung getan habe". „Die wenigen Tage — heißt

26. Wilhelm von Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Karlsruhe, 23. Januar 1791.

[Rücktrittsgedanken Edelsheims. Widerſtreben des Markgrafen.]

Une migraine affreuse m'a empêché de me rendre ce matin auprès de V. A. S. Elle me permettra de Lui notifier que j'ai mis hier ma place aux pieds de S. A. S. Msgr. le Margrave, comme j'en avais prévenu V. A. S. depuis quelque temps.

Je me flatte d'emporter avec moi l'estime de V. A. en quittant le service de Sa maison. Elle m'en a bien voulu assurer en différentes occasions.

Je dois ne point cacher Monseigneur que j'ai reçu aujourd'hui des marques bien flatteuses de la continuation des anciennes bontés de Msgr. le Margrave et l'assurance du déplaisir que lui causa ma retraite. Mais quoique mon coeur souffre infiniment en prenant un parti que Monseigneur n'approuve point, je continue de croire que c'est le seul qui me reste à choisir dans ma situation présente et j'ai lieu de croire que S. A. S. en sera persuadée Elle-même, en cas au moins qu'Elle trouve bon d'entendre mes raisons . . .

---

27. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 5. März 1791.

[Aufnahme am Berliner Hof. Gerücht von Anknüpfung neuer Entſchädigungsverhandlungen durch eine Deputation der Nationalverſammlung. Mahnung des Königs zur Zurückhaltung.]

. . . Von meinem Berliner Aufenthalt habe ich alle Urſache, zufrieden zu ſein. Die Königin hat mich mit Gnade überhäuft und mir befohlen, Ihnen viel Complimente zu machen und zugleich zu ſondieren — dies ſind ihre eigene Worte — ob ſie nicht einmal das Vergnügen haben würde, Sie zu ſehen. Der König war ſehr gnädig, geſprächig und gegen mein Vermuten luſtig, weil er innerlich eher traurig als vergnügt iſt, wegen der vielen Widerſprüche, die unaufhörlich auf ihn wirken. Die neuſten Depeſchen aus dem Reich ſprechen von einer Deputation der Nationalverſammlung, die nach Stuttgart, Karlsruhe, Bruchſal und an alle Reichsfürſten, welche Beſitzungen im Elſaß haben, geſchickt geworden ſind, um die Anſprüche und Souveränität dieſer Beſitzungen für eine darüber zu convenierende Summe zu überlaſſen, vorſchlagen ſollen. Solange mir der Inhalt

---

es darin weiter —, die ich noch zu leben habe, werde ich immer bedauern, durch Nebenumſtände, die mir aber unüberwindbar waren, an dem Vorſatz meines ganzen Lebens behindert geworden zu ſein, Menſchenglück durch einen Regenten zu befördern, der der Vater ſeines Volkes, die Zierde ſeines Zeitalters, der Ruhm meines Vaterlandes und der Freund meines Herzens, ja der Gegenſtand meines Enthuſiasmus war. Ich habe aber Pflichten gegen Gott und gegen mich ſelbſt, gnädigſter Herr, die entſcheiden."

dieser Depeschen als eine Neuigkeit erzählet wurde, nahm ich es für eine Mitteilung einer sich so eben zugetragenen Begebenheit an mit dem festen Vorsatz, nichts davon zu schreiben, als eine Sache, die mich durchaus nichts angehet. Da aber der König mir vor einigen Tagen sagte: „Es sind Commissarien von der Nationalversammlung an verschiedene Reichsfürsten, auch an Ihren Herren Vater geschickt worden, um die Besitzungen und Ansprüche, die er im Elsaß hat, für eine Summe Geld abzukaufen.[1] Ich glaube aber nicht, daß er sich mit dieser Sache übereilen wird", so halte ich es für meine Pflicht, es hier zu erzählen ...

Eigenhändig.

28. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 19. März 1791.

[Seit Ternant kein französischer Abgesandter in Karlsruhe. Von einem Separatabkommen mit Frankreich kann nicht die Rede sein.]

... Da der König Dir von einem Abgeordneten der Nationalversammlung Erwähnung zu tun geruhet hat, welcher an alle Fürsten, die Besitzungen im Elsaß haben, abgeschicket seie, so dienet folgendes zu Deiner Belehrung, wovon Du bei schicklicher Gelegenheit Gebrauch machen kannst.[2]

Seit dem Chevalier de Ternant war kein französischer zu den Elsasser Angelegenheiten Bevollmächtigter hier. Von den drei Commissarien aber, welche in das Elsaß geschickt worden sind, sollte einer dazu bestimmet sein, wie man sagt, denen Fürsten, welche Besitzungen in Elsaß und Lothringen haben, neue, wiederholte Vergleichsanträge zu machen. Allein bis jetzo ist er nicht erschienen. Ich zweifle auch, daß er kommen werde, da man sich bei der Lage der Sache, wie sie ist, nicht mit ihm einlassen könnte. Dann 1°. sind die Fürsten übereingekommen, nicht einer ohne den andern mit Frankreich zu tractieren, 2°. ist es an dem, daß die Sache nächstens am Reichstag vorkommen wird. Es geziemet sich also nicht, dem Kaiser und Reich vorzugreifen, ebensowenig als 3°. den Mitteilhabern und Garants des Westphälischen Friedens, worunter denn Preußen einer der mächtigsten ist, auf dessen Beistand und Unterstützung man zu zählen und sich zu verlassen hoffen darf ...

Eigenhändig.

[1] In Wahrheit war nur davon die Rede, daß die deutschen Fürsten ihrerseits Bevollmächtigte nach Paris schicken sollten. Polit. Corr. I, 387; Ludwig, Die deutschen Reichsstände im Elsaß und der Ausbruch der Revolutionskriege 155.

[2] Der Prinz teilt darauf mit, man billige in Berlin die Haltung des Markgrafen durchaus, da sie der dortigen Politik entspreche. 9. April.

29. Wilhelm von Edelsheim an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 6. April 1791.

[Finanzielle Zusicherungen des Markgrafen. Verzicht des Ministers auf Rücktritt.]

Der Markgraf hat ihn in einer Unterredung am 5. dringend gebeten, sein Entlassungsgesuch zurückzuziehen, und in Aussicht gestellt, daß er seine lebenslängliche Leibrente von 1000 fl. auf das Doppelte erhöhen, ihm zur Repräsentation jährlich 1200 fl. Tafelgelder aussetzen und für die seit Jahren „in Hochdero Angelegenheiten auf Reisen" usw. verursachten Auslagen eine Entschädigung von 12000 fl. bewilligen werde. Edelsheim will sich nicht entscheiden, ehe er versichert ist, daß der Erbprinz damit einverstanden sei, und ersucht um eine Erklärung darüber.[1]

---

30. Aufzeichnung Karl Friedrichs.

O. D. (April 1791).

[Bemerkungen zu dem Kaiserl. Kommissionsdekret vom 26. April. Zurückhaltung der deutschen Großmächte. Schutzmaßregeln der Reichskreise gegen Frankreich notwendig.]

Einige Reflexionen bei Gelegenheit des Kaiserlichen Kommissionsdekretes, die französischen Beeinträchtigungen betreffend.

Ich glaube in dem Kommissionsdekret[2], sowie in dem Bericht des Herrn Grafen von Görtz, der dessen Einsendung begleitet, verzögernde Absichten sowohl von seiten des Kaisers als der übrigen großen Reichsstände zu bemerken, und dieses kommt mir ganz natürlich vor. Denn ehe der Frieden zwischen Rußland und den Türken hergestellt ist und Österreich und Preußen freie Hände haben, nach Gutfinden zu handeln, diese beiden Mächte auch unter sich einverstanden sind, die französischen Angelegenheiten mit Ernst zu behandeln, so läßt sich wohl nichts Gedeihliches erwarten. Der Kaiser ließ also das Kommissionsdekret an den Reichstag kommen, um die beeinträchtigten Stände einigermaßen zu beruhigen, während daß die Negotiationen auf der andern Seite ihren Gang fortgehen. Erst wenn der Ausgang dieser Negotiationen friedlich ist, läßt es sich denken, daß der Kaiser und der König von Preußen nicht nur als des Reichs Oberhaupt und als Kurfürsten, sondern auch als europäische Mächte mit dem Reich gemeinsame Sache machen werden, um dem französischen Unwesen zu steuern.

Alle Reichsberatschlagungen werden also bis dahin von den mächtigen Ständen verzögerlich behandelt werden. Dadurch kommt Frankreich der Auflösung in seine ersten Bestandteile immer näher.

---

[1] Die Zustimmung des Erbprinzen scheint erfolgt zu sein, denn am 5. Dez. d. J. erfüllt Karl Friedrich durch ein Dekret an die Rentkammer alle obigen Zusicherungen. Von dem Rücktritt des Ministers ist weiterhin nicht mehr die Rede. Vergl. Obser, Zur Erinnerung an Wilhelm v. Edelsheim. Beilage der Karlsruher Zeitung vom 7. Dez. 1893.

[2] Über dieses Kaiserl. Kommissionsdekret vom 26. April 1791, mit dem die Verhandlungen über die elsässischen Angelegenheiten am Reichstage eröffnet wurden, und die zögernde Haltung Österreichs und Preußens vergl. Polit. Corresp. I, 391; Ludwig, a. a. O. 161 ff.

Um aber die Grenzen des Reichs vor allen Einfällen räuberischen Gesindels zu decken, sollten sowohl die Kreise als die unierten Fürsten, ohne vieles Aufsehen zu machen, die nötigen Vorkehrungen treffen und das zwar noch zurzeit bloß verteidigungsweise.

Eigenhändig.

31. Aufzeichnung Karl Friedrichs.[1]

O. D. (April 1791).

[Vorschlag zur Aufstellung eines neuen Kreiskorps auf Kosten des Schwäbischen Kreises durch Württemberg und Baden.]

Proposition.

1. Da jeder Stand im Kreis bei denen gegenwärtigen Zeitläufen sein auf $1^1/_2$ Simpla gestelltes Kreismilitare zur eigenen Sicherheit nötig haben möchte, so behält er solches bei sich.

2. Zur allgemeinen Sicherheit des Kreises wird ein neues Corps aufgestellt und aus der Kreiskasse unterhalten.

3. Wie hoch sich solches an Infanterie, Cavallerie und Artillerie belaufen soll, darüber wird nähere Übereinkunft zu treffen sein. Unter 4000 Mann Infanterie und . . . Cavallerie kann aber solches die Bedeckung des Kreises nicht bewirken.

4. Dessen Unterhalt wird aus der Kreiskasse resp. nach dem Kreiskriegs- und Friedensfuß gezahlt.

5. Auf solches wird wegen der Aufstellungskosten

per Infanterie: —[2]
per Cavallerie: —
wegen der Requisiten: —
Mobilmachungsgelder: —

gezahlt, welche Summe aber so mäßig zu bestimmen wäre, daß die Kreiskasse wenigstens die Hälfte der Kosten gewinnen würde.

6. Dieses Corps stellten und unterhielten Württemberg und Baden in der Proportion von $^2/_3$ und $^1/_3$; wollte aber Württemberg, jeder zur Hälfte.

7. Ihnen würde die Formation der Regimenter und Bataillons überlassen, und der Kreis verlangte nur, daß die Anzahl der bedungenen Mannschaft vorhanden wäre und das zwar marschfertig.

8. Es müßte ein Terminus a quo und ad quem bestimmt, sodann

9. bedungen werden, daß so lang dieses Corps nicht aus seinen Stand-

[1] Die folgenden gleichfalls undatierten Aufzeichnungen stehen nahe im Zusammenhang mit den vorhergehenden (Nr. 30) und dürften daher auch annähernd in dieselbe Zeit zu verlegen sein.

[2] Die Zahlen sind nicht eingesetzt.

quartieren marschiert, es nach dem Friedensfuß, wenn es aber auf Postierung stehet, nach dem Feld- und Kriegsfuß bezahlet würde.

10. Württemberg und Baden verbänden sich dagegen, ihre 3 Simpla ohnentgeltlich, doch mit Ausnahme der Zahlung der Feldrequisiten aus der Kreiskasse zu diesem Corps stoßen zu lassen und zu unterhalten, wodurch ein Corps von 6000 Mann Infanterie, . . . Cavallerie entstünde.

Von diesem Corps würde fallen:

		Ohngefähr
Infanterie	auf Württemberg . . .	4000
	auf Baden	2000
Cavallerie	auf Württemberg . . .	—[1]
	auf Baden	—.

Eigenhändig.

---

32. Anonymer Bericht.[2]

O. D. (April 1791).

[Verteilung der französischen Truppen im Elsaß. Panik unter denselben. General Kellermann.]

Je suis revenu de Strasbourg hier et voilà ce que j'en sais sur les garnisons et les troupes en Alsace: à Belfort 2 bataillons, à Huningen 2 bataillons, au Neuf-Brisack 2 bataillons, à Sélestat 2 bataillons, à Phalsbourg 2 bataillons, à Landau 2 bataillons, à Wissembourg 2 bataillons, au fort Louis les débris des deux bataillons du régiment de Bourbonnais dont Victor Broglie est colonel, y arriveront le 17. Ainsi il y aura 10 bataillons, en total 26 bataillons et 8 régiments à cheval soit cavalerie, dragons ou hussards, y compris les 2 escadrons de dragons du régiment de Monsieur qui arriveront vers le 15. Lorsqu'en 1770 j'ai été en garnison à Strasbourg, il y eut 14 bataillons et en total 34 bataillons dans la province. La totalité des troupes qu'il y aura le 17 avril ne saurait être évaluée qu'à 16 à 17000 hommes. Aucun régiment n'est complet, les 4 bataillons de Bourbonnais et Salm ne font pas douze cent hommes en tout. C'est de ces différentes garnisons qu'on a tiré des détachements distribués tout le long du Rhin et qui forment la première ligne. Sur la chaussée de Bâle à Strasbourg il y a des détachements de cavalerie distribués par 6—10 et 12 et qui forment la seconde ligne, mais bien entendu que ces détachements sont compris dans l'évaluation des 16 à 17 mille hommes.

---

[1] Die Zahlen sind nicht eingesetzt.

[2] Der Verfasser des vermutlich an den Präsidenten v. Gayling gerichteten, übrigens nur abschriftlich vorliegenden Schreibens wird nicht genannt; er war, wie er selber sagt, früher französischer Offizier. Vielleicht ein Emigrant. — Die Datierung ergibt sich aus den Angaben über Kellermann und Vietinghoff.

L'on ne peut se faire une idée de la terreur panique qui tourmente nos braves patriotes. Avec trois mille pandours et hussards je me ferais fort de conquérir l'Alsace. Il faut vous donner une petite idée de ce qui s'est passé, il y a quelque temps, au Neuf-Brisack où le fameux général Kellermann commanda.[1] Le bruit venait de se répandre, lors de l'arrivée du régiment de Neugebaur, qu'il y avait dix mille hommes d'arrivés avec un train d'artillerie, sur quoi le général Kellermann, ses aides de camp et les chefs de l'armée patriotique ont patrouillé jour et nuit, ils ont découvert du côté de Vieux-Brisack une patrouille de 5 hussards, et à même temps une vingtaine de dragons firent boire leurs chevaux dans cette même direction où passa la patrouille. Je ne sais qui fit à croire au général que le Rhin étant fort bas qu'il serait très facile à la cavalerie de le passer à la nage; son courage civique le fit trembler comme une feuille; il envoya au-devant du régiment de Saintonge qui venait d'arriver à Sélestat pour se rendre à Belfort et lui ordonna d'arriver par une marche forcée à Brisack. Il fit également venir tous les détachements des différents régiments de cavalerie répandus en Haute-Alsace pour le renforcer. Il fit mener 12 pièces de canon au fort Mortier et environ et fit passer les troupes. Cela pour vous faire connaître les qualités de ce général Kellermann qui maintenant commande à Landau pour exterminer le Prince de Condé et le grand général Wittinghoffer[2] l'a remplacé à Brisack.

Son père a éte commis du magasin de sel à Strasbourg et sa mère fut femme de chambre de la vieille madame de Güntzer. Il a fait sa première campagne dans les volontaires d'Alsace commandés par mr. Beyerlé en 1758. Il fut pris en robe de chambre et en pantoufles auprès de Hesse-Cassel. Il fut échangé la même année et, son corps ayant été réformé, il fut placé en 1759 dans les volontaires de Flandres, mais en changeant de corps il ne changea que d'uniforme et fut encore pris en robe de chambre et pantoufles en 1760. C'est un mignon du Duc d'Orléans qui lui-même en brave capitain sait apprécier les qualités et faire récompenser le mérite des militaires distingués; il le fit faire maréchal de camp et vient de l'opposer aux Condé etc. Ce général de pantoufles me reprocha, il y a trois mois à Strasbourg, pourquoi que je ne portais pas ni cocarde ni ruban national. Ma réponse fut que «les couleurs m'en déplaisent puisque c'est la livrée du Duc d'Orléans». Il y a mille hommes

[1] General Kellermann erhielt am 3. Februar 1791 das Kommando über die Truppen im Departement Haut-Rhin, wurde aber schon am 19. März als Generalleutnant nach Landau geschickt und in Kolmar durch General Vietinghoff ersetzt. Nach gütigen Mitteilungen von Herrn Professor Arthur Chuquet.

[2] Vietinghoff. Die folgenden Angaben über Kellermann bedürfen wohl sehr der Nachprüfung. Vergl. Chuquet, La première invasion prussienne 201.

d'employés aux environs de Strasbourg pour réparer les fortifications, l'on détruit les forêts pour se procurer des palissades, enfin tout annonce qu'on a diablement peur.

33. Georg Ludwig von Edelsheim[1] an Karl Friedrich.

Ulm, 6. Juni 1791.

[Unterredung mit dem Grafen v. Artois. Mitteilungen über die Stellung des Kaisers und des Preußischen Hofes gegen Frankreich. Der Kaiser, geneigt einzuschreiten, wünscht Zusammenschluß der Kreise und vorderen Reichsstände. Auch in Berlin die Stimmung günstig. Lage in Frankreich. Kurmainz und Württemberg.]

C'est en conformité des ordres de Monseigneur le Comte d'Artois[2] que je m'empresse de rendre compte à V. A. S. d'un entretien infiniment intéressant que ce prince a bien voulu m'accorder ou plutôt que le hasard m'a procuré hier au soir, à un bal public, où S. A. R. est venue passer quelques heures avant le souper.

D'abord Elle me permettra de Lui rapporter en raccourci, comment cette gracieuse apparition au bal a été amenée.

Le ministre impérial Comte de Lehrbach ayant insisté a oser venir faire sa cour à Monseigneur le Comte d'Artois et s'étant prêté à ma réquisition avec beaucoup de complaisance à témoigner à S. A. R. le désir respectueux de tous les ministres des princes du Cercle de Souabe qui se trouvent actuellement ici à la Diète, de lui être présenté, ne fût ce que dans la loge du Comte Lehrbach, au cas que ce prince vint au spectacle, S. A. R. a consenti avec une grâce infinie à cette proposition en nous faisant réitérer ses regrets de n'avoir pas pu nous recevoir chez lui, voulant éviter de donner une alerte indiscrète aux malintentionnés qui prêteraient peut-être volontiers à cette démarche innocente l'apparence d'une prétendue envie de manigancer auprès de la Diète du Cercle présentement assemblée.

Dès la fin du premier acte de l'opérette qu'on donna le même jour, tous les susdits envoyés ont été successivement présentés à Monseigneur le Comte d'Artois, et comme une circonstance favorable m'avait déjà procuré cet honneur quelques jours auparavant, mes collègues m'en ont su d'autant plus de gré de m'être appliqué à leur faire partager à tous également le même avantage.

L'affabilité de Monseigneur le Comte d'Artois lui a acquis tous les cœurs, dès qu'il s'est présenté dans la loge du ministre impérial, les hommages du public lui ont été exprimés par des applaudissements infiniment

[1] Edelsheim nahm als badischer Kreisgesandter am Ulmer Kreistage teil.

[2] Charles-Philippe Comte d'Artois, der vierte Sohn Ludwigs XV., der 1824 als Karl X. den französischen Königsthron bestieg.

empressés auxquels il a répondu avec les marques de la sensible reconnaissance dont il semblait véritablement pénétré.

L'accueil qu'il a fait à chacun de nous a été des plus gracieux et lorsqu'on a eu ensuite l'honneur de l'approcher au bal, il n'y a sorte d'attentions et de bontés qu'il n'ait marquée aux dames et aux envoyés qui se trouvaient déjà être de sa connaissance. Après nous avoir plusieurs fois fait l'honneur de nous adresser la parole, au baron de Wœllwarth et à moi, et nous avoir demandé avec un véritable intérêt des nouvelles de V. A. S. et de Sa Sérénissime famille, il me fit l'honneur de me charger tout particulièrement de Vous témoigner, Monseigneur, son regret de ne pas pouvoir faire entrer dans ses présents projets celui de venir voir un prince qu'il avait appris à apprécier depuis longtemps, et qu'il regardait encore bien davantage comme le véritable ami des princes malheureux et de la bonne cause, depuis ce qu'il avait appris de la façon de penser de Votre Altesse à cet égard, non seulement par le Prince de Condé, mais surtout de la bouche même de Sa Majesté l'Empereur qui faisait un cas indicible des lumières, des sentiments et de la pénétration de V. A. S., que comptant sur la confiance qu'il prenait en ce moment dans un de Vos ministres, Monseigneur, il ne balançait pas de me charger expressément de rapporter à Votre Altesse jusqu'aux moindres confidences qu'il allait me faire, que je devais assurer Votre Altesse de sa part que l'Empereur n'avait jusqu'à présent été retenu que par les circonstances défavorables du côté du nord et du levant, autant que par les sollicitudes qui avaient affecté ce monarque depuis le commencement de son règne dans l'intérieur de ses Etats, de faire une démarche éclatante et de prendre des mesures vigoureuses pour arrêter le bouleversement qui régnait en France et qui ne manquerait pas de s'emparer successivement de tous les Etats de l'Europe, si on n'y portait pas bientôt des remèdes salutaires et efficaces, que nommément l'Empereur désirait que les cercles de l'Empire d'Allemagne voulussent provisoirement se réunir et faire cause commune relativement à cet objet, et supposé que cette réunion générale rencontrât trop de difficultés ou de retards auprès de l'un ou de l'autre des dits cercles, l'Empereur pensait que, pourvu qu'il en eût quelques-uns qui fussent d'accord à ce sujet, qu'alors les princes bien intentionnés des autres cercles pourraient former une coalition avec les cercles voisins pour ne pas rester isolés peut-être par le caprice ou l'insouciance des co-états de leur cercle, que l'Empereur — qu'il venait de voir à Mantoue[1] — lui avait

[1] Über dieſe Begegnung zu Mantua (18. Mai), bei der Kaiſer Leopold vor allen voreiligen Schritten warnte, vergl. Heigel, Deutſche Geſchichte vom Tode Friedrichs des Großen bis zur Auflöſung des alten Reichs I, 424.

permis d'assurer tous les princes qui voudraient s'intéresser pour la bonne cause, que S. M. I. ne les abandonnerait certainement pas et qu'au contraire elle les seconderait et protègerait sans faute et d'une manière efficace aussitôt que ses propres embarras le lui permettraient. Monseigneur le Comte d'Artois continua que maintenant, que selon toutes les apparences la paix dans le nord et avec les Turcs ne semblait plus beaucoup éloignée, on avait tout lieu d'espérer que le grand moment de la délivrance approcherait davantage.

Passant ensuite légèrement sur la situation présente de presque tous les Etats de l'Europe, Monseigneur le Comte d'Artois s'arrêta particulièrement sur le sujet du Roi de Prusse, m'assurant qu'ayant entretenu pendant bien longtemps une correspondance intime avec ce monarque, il l'avait toujours trouvé d'un caractère infiniment loyal et qu'on pouvait d'autant plus compter maintenant sur ses bonnes dispositions pour la cause de tous les souverains, parce que non seulement depuis le changement de son ministère des Affaires étrangères, le Roi de Prusse était parfaitement d'accord avec l'Empereur, mais que Bischoffswerder qui avait opéré l'un et l'autre de ces heureux changements, était tout à fait dans le bon système — ce dont lui, Comte d'Artois, avait directement des preuves convaincantes de la part du dernier —, qu'en France tout était à cette heure dans une fermentation presque générale, que sur 24 millions d'hommes il y en avait à peu près 20 millions qui gémissaient sous le nouveau système de la révolution et qu'ils ne demanderaient pas mieux que de secouer le joug qui les accablait, mais que les 4 autres millions étaient armés et avaient la force et tant d'autres moyens en main pour tenir encore la nation enchaînée et pour disposer arbitrairement de son sort, qu'il était à espérer qu'enfin la providence amènerait pourtant les choses à un terme propice pour pouvoir entreprendre avec une pleine certitude de succès ou du moins avec une espérance presqu'assurée le salut de ce malheureux royaume dont peut-être le repos de l'Europe entière dépendrait indirectement.

Ensuite le Comte d'Artois revint à parler encore une fois des princes qui marquaient un zèle plus particulier dans les circonstances présentes. S. A. R. toucha quelques choses des vues patriotiques de l'Electeur de Mayence et mit en opposition la conduite vraiment indécente, dit-il, du Duc de Wurtemberg. Cependant, ajouta ce prince, le Duc vient de changer si parfaitement de système à cet égard que j'ose presque me flatter qu'il me marquera des dispositions plus favorables pour la bonne cause parce qu'il veut absolument que je le vienne voir; il m'en a fait faire les instances les plus honnêtes et les plus obligeantes par le marquis de Saint-Simon, aussi je compte de me rendre chez lui pour un jour ou deux en partant d'ici.

Il m'a semblé alors qu'il ne pouvait y avoir aucun inconvénient d'informer confidemment Msgr. le Comte d'Artois de l'entrevue de Votre Altesse avec l'Electeur de Mayence à Waghaeusel[1] des propositions de l'Electeur aux Cercles Electoral et du Haut-Rhin, du zèle que Votre Altesse apportait à la réussite de ce projet et de l'éloignement que le Duc de Wurtemberg marquait à se prêter aux moindres démarches qui pourraient donner quelque ombrage en France; j'ajoutais que la prochaine entrevue de S. A. R. avec le Duc lui fournirait peut-être l'occasion la plus favorable pour déterminer le Duc à l'union des cercles qui lui serait bientôt proposée formellement. Cette idée frappa le Comte d'Artois et parut être si fort de son goût qu'il m'en remercia de la manière du monde la plus affectueuse jusqu'à me serrer le bras, en m'assurant encore en se retirant qu'il s'en reposait avec autant de confiance sur l'exactitude du compte que je rendrais à V. A. S. de tout notre entretien, que de mon côté je pouvais être bien assuré qu'il n'en oublierait jamais la plus petite circonstance.

Voici, Monseigneur, le précis de ce que Msgr. le Comte d'Artois m'a fait l'honneur de me dire de plus essentiel en faveur du caractère dont il a plu à Votre Altesse de me revêtir ici. Je n'ai élagué que le superflu principalement à l'égard de ce que j'ai pu fournir de mon côté à cette conversation et je me dispense également d'y ajouter aucune réflexion. Votre Altesse en fera d'infiniment plus judicieuses que ne pourraient être les miennes, mais Elle n'aura pas de peine à se persuader que cet entretien a causé une grande sensation et par sa durée et par l'air animé que lui prêtait tout naturellement la matière qui en faisait le principal sujet, les yeux de tous les assistants découvrés à ce bal suivaient déjà chaque geste du Comte d'Artois, mais tant que cette conversation a pu être observée, le ministre de Bade a partagé l'intérêt et probablement l'envie d'une bonne partie de ceux qui y ont fixé leur attention. Il n'y a pas jusqu'au Comte Lehrbach qui n'en ait paru un peu gêné.

Le départ de Msgr. le Comte d'Artois est fixé à mardi matin. Il se propose de rester mercredi incognito à Stuttgart, de ne se faire annoncer à Hohenheim que jeudi et d'en repartir vendredi. Ensuite il se rendra en droiture chez l'Electeur de Trèves à Coblence. Mr. Calonne, le Comte d'Escart, capitaine des gardes du Comte d'Artois, et le Marquis de Castelnau sont les principaux de sa suite.

Le Duc de Condé et le Duc de Bourbon sont repartis d'ici lundi pour Worms, sans que nous ayons pu rencontrer l'occasion de leur faire notre cour.

[1] Über dieſe Zuſammenkunft in Waghäuſel, bei der man ſich offenbar über Maßregeln zum Schutz der vorderen Reichslande beſprach, geben die Karlsruher Akten weiter keine Auskunft. Die darauf bezügliche Korreſpondenz ging wohl verloren.

34. Georg Ludwig von Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Frankfurt, 14. August 1791.

[Sendung nach Aschaffenburg und Kassel. Der Comte d'Artois auf dem Wege nach Pillnitz.]

. . . Quant à la politique, Monseigneur, je m'achemine précisément vers Aschaffenburg conformément aux ordres qu'on m'a expédiés.[1] Je viens d'en demander d'ultérieurs relativement à Msgr. le Landgrave de Cassel pour savoir, si je l'attendrai à Hanau où il ne viendra . . . . . pas avant le commencement du mois de septembre, ou bien si je dois pousser jusqu'à Cassel pour lui faire ma cour.

La nécessité de me procurer préalablement quelques renseignements utiles a retardé jusqu'à présent mon début à Aschaffenburg et je suis en quelque façon charmé que le hasard des circonstances m'y ait épargné la rencontre des princes français qui y sont venus aujourd'hui fort à l'improviste. Monseigneur le Comte d'Artois n'a fait qu'y dîner et en est reparti en grande hâte, accompagné de Mr. de Calonne et d'une très petite suite pour se rendre à Vienne ou Prague où il est infiniment pressé de s'informer par lui-même des intentions définitives de S. M. l'Empereur relativement aux affaires françaises. On se persuade que le Roi de Prusse aura une entrevue avec l'Empereur en Saxe près des frontières de la Bohême et que le Comte d'Artois y assistera . . .

35. Karl Friedrich an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Kandern, 16. August 1791.

[Besuch beim Fürstabte Martin Gerbert in St. Blasien.]

. . . Freitag den 12. ging ich von Lörrach nach Schopfheim, Sonnabend frühe 5 Uhr ritten wir, der Louis und ich nebst dem Oberforstmeister von Stetten, über Gersbach und Todtmoos nach St. Blasien, wo wir nach einem kurzen Aufenthalt in Todtmoos gegen 12 Uhr ankamen. Die Hochbergin, Edelsheim und Geusau fuhren über Zell und Schönau und kamen eine gute Viertelstunde nach uns an. Der alte Fürst, der vor einigen Tagen sein 72. Jahr angetreten hatte[2], sich aber noch wohl befindet, schien sehr erfreut über unsere Ankunft. Nachmittag wurde die Kirche besehen. Es ist eine Rotunde von edler Bauart, die sowohl den Baumeistern Dinart[3] und Pigage als der Wahl und dem Geschmack des Fürsten Ehre macht. Alles ist darinnen einfach und edel und ganz frei von dem chargierten Pfäffischen. Von der Kirche ginge man in die Bibliothek. Es

[1] Diese Weisungen fehlen.

[2] Vergl. hierzu künftig G. Pfeilschifter in der von ihm vorbereiteten Ausgabe der Korrespondenz des Fürstabtes Martin Gerbert.

[3] Sic! lies: D'Ixnard.

wurden einige Manuscripte und die Haupteinteilung der Bücher gezeiget.[1] Es sind teil Überbleibsel der alten Sammlung, die vor 23 Jahren, als das ganze Kloster verbrannte, gerettet wurden, teil neuangeschaffte Bücher. Von da ging ich in mein Zimmer, um mich von der Hitze und Ermüdung des Tages abzukühlen und um 9 Uhr schlafen zu gehen. Am Sonntag hörten wir eine Predigt, den Choral der Mönche, wobei ein Hohes-Amt oder eine Messe gesungen wurde.[2] Nachmittag das Münz-Kabinett, dann ein Spaziergang zu einem Lusthaus, unter dem ein schöner Wasserfall herstürzet, von dem der Ort Klein-Laufen genennet wird. Nun um 9 Uhr wieder zu Bett und frühe vor 5 Uhr zu Pferd . . .

Eigenhändig.

---

36. Georg Ludwig von Edelsheim an Wilhelm von Edelsheim.

Aschaffenburg, 19. August 1791.

[Bevorstehende Zusammenkunft Karl Friedrichs mit dem Kurfürsten von Mainz. Vorläufige vertrauliche Mitteilungen des letzteren über die politische Lage. Abneigung gegen die demokratischen Ideen der Gelehrten, insbesondere gegen Schlosser. Klage über die Gleichgültigkeit der Kreise. Verständigung mit Hessen-Darmstadt und Hessen-Kassel. Hoffnungen auf die Pillnitzer Zusammenkunft. Haltung Preußens und Englands. Assoziation der vorderen Reichskreise. Der Kaiser um Schutz der Markgrafschaft zu ersuchen.]

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis en état de mander quelques nouvelles un peu intéressantes relativement à l'objet de ma mission auprès de l'Electeur.

Jusqu'à ce moment l'annonce de la prochaine visite de notre Sérénissime Maître que le général Gmelin[3] a faite à l'Electeur, en lui envoyant les deux lettres par lesquelles il doit avoir été chargé particulièrement de prendre des informations analogues à cet égard[4], et l'ignorance parfaite dans laquelle je me trouvais de ce dessein auraient presque rendu présentement mon apparition ici d'autant plus inutile que je ne me trouvais d'ailleurs pas muni d'aucune autorisation formelle.

Cette considération semblait devoir me faire abréger mon séjour sans le moindre préjudice, Monseigneur se trouvant vraisemblablement bientôt

---

[1] In der Bibliothek überreichte man dem Markgrafen eine gedruckte Ode auf seine glückliche Ankunft. «S. A. S. n'ayant fait avertir son dessein de venir ici que le vendredi soir, il m'est inconcevable — bemerkt Edelsheim — comme cette poésie qui est très bien faite, a pu être composée, imprimée et reliée en si peu d'heures». An den Erbprinzen, St. Blasien, 14. August.

[2] Pour faire entendre le chant introduit par le prince-abbé d'après ses principes de musique.» Edelsheim an den Erbprinzen, ebenda.

[3] Georg Adam Gmelin, aus Badenweiler (1721—1799), früher als Hauptmann in englischen Diensten, dann im Dienste der ober- und kurrheinischen Kreise, zuletzt als Generalmajor.

[4] Die beiden Schreiben fehlen, ebenso alle weiteren auf die geplante Begegnung bezüglichen Aktenstücke.

à portée de se procurer par lui-même des renseignements bien plus importants et plus complets que ceux que je pouvais espérer qu'on voudrait me confier à moi.

Mais quoique mes premières ouvertures n'eussent pas été accueillies par une réponse infiniment encourageante vu qu'elle renfermait en propres termes:

> «que comptant positivement d'avoir bientôt la satisfaction de s'entretenir bouche à bouche avec Monseigneur le Margrave, Son Altesse Electorale lui communiquerait alors avec autant d'empressement que de franchise et de sincérité toutes ses idées sur les circonstances présentes»

le retour sensible de la confiance personelle de l'Electeur m'a engagé d'en profiter un peu davantage et ce parti m'a procuré successivement quelques éclaircissements assez dignes d'attention relativement aux différents points sur lesquels j'étais chargé de me procurer des renseignements exacts.

Je tâcherai d'en présenter le résultat avec autant de précision que de franchise, mon devoir ne me permettant pas d'en élaguer la moindre circonstance essentielle, mais elles ne sont pas toutes également communicables en *plein conseil* comme le prouvera l'exorde qui après m'avoir été expressément insinué par l'Electeur lui-même, m'a encore été répété par les deux personnes qui possèdent le plus intimement sa confiance.

C'est ce qui m'oblige de substituer à un rapport officiel le présent précis secret et particulier dont après en avoir rendu compte à notre Sérénissime Maître en me mettant très respectueusement à ses pieds, l'Electeur se flatte que le contenu ne passera pas indistinctement à la connaissance de tous les membres du conseil privé.

L'opinion de ce prince par rapport aux principes démocrates et d'après l'expression dont il s'est servi inconstitutionnels de la plupart des savants modernes semble le confirmer encore davantage dans le préjugé infiniment défavorable qu'il a conçu personnellement contre Mr. Schlosser. S. A. E. croit avoir pénétré plus particulièrement sa façon de penser dans une conversation assez courte, mais apparemment fort significative qu'Elle eut avec lui l'année passée à Carlsruhe.

Cette considération fait regarder ici comme une précaution aussi essentielle qu'indispensable dans les circonstances présentes, de redoubler de circonspection et de réserve envers ces prétendus philosophes qui paraissent plutôt ambitionner de s'arroger partout une sorte de supériorité dominante par la célébrité de leurs extravagances, au lieu de mériter une confiance salutaire par leur zèle et leur application à seconder véritablement le maintien du bon ordre et de la tranquillité publique et spéciale-

ment la conservation des principes du gouvernement et des constitutions légitimement établies, en quoi le conseiller privé Müller entr'autres qui a derechef auprès de l'Electeur le rapport du cabinet et particulièrement celui des Affaires étrangères comme ci-devant, trouve que la conduite des savants modernes contraste assez généralement d'une manière bien condamnable avec la sagesse et l'intégrité des principes patriotiques des anciens philosophes dont l'étude, les soins et la doctrine tendaient toujours à affermir l'autorité du gouvernement et à y attacher les peuples, au lieu que maintenant on s'appliquait plutôt à les en aliéner, à égarer toute disposition naturelle à l'observation des devoirs socials et à sapper entièrement les fondements de tout pouvoir légitime.

Ce théorème n'a pas besoin d'un corollaire pour mettre en évidence les conséquences qu'on m'a suggérées à ce sujet, cependant ce n'est qu'après les avoir établi préliminairement, en y ajoutant que l'Electeur ne dissimulerait pas son opinion relativement à cet objet envers notre Sérénissime Maître directement, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, que ce prince lui-même et ensuite ses principaux agents susmentionnés, Me. de Coudenhoven et Mr. Müller m'ont témoigné confidemment, combien on avait lieu d'être dégoûté ici des délibérations aux cercles de l'empire relativement aux mesures salutaires qu'il y aurait à prendre dans les circonstances présentes, voyant le peu de succès des propositions vraiment patriotiques que l'Electeur avait faites auprès du Cercle électoral et de celui du Haut-Rhin.

Quoiqu'à cet égard on croit avoir à se plaindre principalement de la Cour Palatine, il semble néanmoins qu'aucune des déclarations des autres Etats et membres de ces deux cercles n'ait parfaitement répondu à ce qu'on en attendait et espérait ici.

On a donc cherché à se procurer une ressource plus prompte et plus efficace dans le besoin pour la sûreté particulière de cet électorat et de ses possessions les plus exposées, en contractant une garantie réciproque pour les Etats respectifs avec Monseigneur le Landgrave de Darmstadt, à laquelle on se flattait que Monseigneur le Landgrave de Cassel accèderait également sans aucune difficulté.[1] Cependant des engagements majeurs ont apporté un obstacle à cette attente que j'aurai occasion d'expliquer l'ordinaire prochain.

Toutefois la décision définitive des mesures générales qu'on prendra relativement aux affaires de France semble ne plus dépendre que du ré-

[1] Über dieſe zur Aufrechterhaltung der Ordnung und Unterdrückung revolutionärer Umtriebe in den beiderſeitigen Landen zwiſchen Kurmainz und Heſſen-Darmſtadt abgeſchloſſene Konvention vom 3. Juli 1791 und die Verhandlungen wegen des Beitritts von Heſſen-Kaſſel vergl. Strippelmann, Beiträge zur Geſchichte Heſſen-Kaſſels I, 7 ff.

sultat de l'importante entrevue de l'Empereur avec le Roi de Prusse et l'Electeur de Saxe à Pillnitz, fixée au 25 et 26 de ce mois, et à laquelle le Comte d'Artois comptait devoir assister, en autant du moins qu'on s'y occupera de l'objet qui le concerne. D'après des avis préalables qu'il a communiqués confidemment à l'Electeur en passant par ici en grande hâte le 13 du courant, pour se rendre à Vienne, accompagné de Mr. de Calonne et d'une petite suite, il est à croire que l'entrevue susmentionnée dans laquelle on présume que les Majestés Impériales et Royales et l'Electeur de Saxe se concerteraient également sur les affaires de Pologne en général et sur la perspective de la succession à ce trône, serait suivie incessamment de démarches promptes et vigoureuses pour le rétablissement de la constitution monarchique en France.

La déclaration préalable du Roi de Prusse à ce sujet doit être si précise et si déterminée qu'on ne souhaite rien davantage que de voir partager avec le même zèle à l'Empereur les mesures efficaces que Mr. de Bischoffswerder doit avoir proposées pour parvenir à ce but et généralement pour la sûreté et le maintien des constitutions et gouvernements, pour ainsi dire, de toute l'Europe.

En substance l'opinion de Sa Majesté Prussienne se réduit à peu près à ceci.

Qu'il voudrait mieux ne pas se mêler du tout du rétablissement des affaires en France que de ne vouloir s'en occuper que faiblement, qu'il est de l'intérêt de chaque souverain, on peut dire même de tout gouvernement sage quelconque, d'employer pendant qu'il en est temps encore, les moyens les plus propres à porter promptement un remède efficace aux conséquences qui résulteraient nécessairement partout de la révolution française, si on lui laissait gagner une consistance plus solide; que Sa Majesté s'engagerait volontiers à seconder les mesures que l'Empereur voudrait prendre à cet égard d'un corps respectable de ses troupes jusqu'à 50 mille hommes, s'il en était besoin, pourvu que Sa Majesté Impériale voulût donner la première l'exemple d'une résolution non moins vigoureuse et proportionnée à l'intérêt infiniment plus pressant qui semblait devoir l'y déterminer.

On se croit également assuré du concert parfait des autres grandes cours, nommément celles de Pétersbourg, de Londres, de Madrid, de Naples et de Turin, auxquelles l'Empereur avait spécialement adressé, il y a environ un mois ou six semaines, une insinuation à celle-ci par rapport à l'important objet de la contre-révolution . . .

Folgen Mitteilungen über den Inhalt des bekannten Rundſchreibens von Padua vom 6. Juli.[1]

[1] Vivenot, Quellen zur Geſchichte der deutſchen Kaiſerpolitik Öſterreichs I, 185.

Les doutes qu'on semblait avoir conçus particulièrement de la conduite qu'observerait peut-être l'Angleterre dans cette crise, se dissipent aussi et on se persuade avec une confiance fondée sur quelques promesses personnelles du Roi d'Angleterre, à ce qu'on assure que sans vouloir participer ouvertement aux mesures qu'on jugera à propos de prendre présentement relativement à cet objet, on tâchera à les seconder sous main plutôt que de les contrarier comme on l'appréhendait.

Il faut donc attendre maintenant le résultat de l'entrevue de Pillnitz, avant qu'on puisse aviser à aucune mesure ultérieure. Le Comte d'Artois informera l'Electeur le plutôt possible de tout ce qui en parviendra à sa connaissance, et comme il compte d'être lui-même de retour ici dans les premiers jours du mois prochain, l'Electeur pense que la visite de Msgr. le Margrave à laquelle il s'attend à peu près vers le même temps, le mettra à portée d'apprendre à Son Altesse Sérénissime les nouvelles les plus fraîches et les plus certaines à ce sujet.

Quant à la correspondance à établir entre les cercles de l'Empire et principalement avec celui de Souabe, aussitôt que les choses auront pris plus de consistance, il semble qu'elle soit tout à fait conforme aux vues de l'Electeur, et le conseiller privé Müller a même quelqu'idée qu'il pourrait être question ensuite de renouveler l'ancienne association des cercles antérieurs. Mais à moins d'un danger éminent et manifeste, il n'y a pas grande apparence qu'on parvienne à la rétablir de si tôt, n'y qu'elle ne soit réellement efficace pour la tranquillité des cercles les plus exposés. Quoiqu'il en arrive cependant, notre Sérénissime Maître sera toujours tout des premiers prévenu et averti de tout ce qui pourra être analogue aux objets que les circonstances présenteront et aux mesures qu'on concertera en conséquence.

En attendant l'Electeur pense que Monseigneur ne pourrait rien faire de plus convenable pour la sûreté instante de ses frontières que de demander directement à l'Empereur de munir d'avance les commandants des troupes autrichiennes dans le Brisgau des ordres nécessaires pour pouvoir se porter à la première réquisition partout où il en serait besoin, ou même de faire avancer un corps de quelques mille hommes pour couvrir et protéger les parties ou districts les plus exposés et surtout pour en imposer aux Français de ce côté-là. Selon Mr. Müller l'Electeur a déjà fait faire des insinuations analogues à Vienne en faveur des chanoines de Strasbourg retirés à Offenburg qui lui avaient demandé son intercession pour cet objet, et on croit que le Prince-évêque de Spire fera tout à l'heure une démarche semblable auprès de l'Empereur pour son propre compte. Il semble à l'Electeur que Sa Majesté Impériale pourrait d'autant moins refuser à notre Sérénissime Maître son puissant appui dans

cette circonstance, que l'on avait bien reconnu à Fribourg les services essentiels que l'Autriche antérieure avait éprouvés en 1789 du cordon militaire des troupes de Bade contre l'effet des désordres qu'on appréhendait alors du côté de l'Alsace . . .

---

37. Georg Ludwig von Edelsheim an Wilhelm von Edelsheim.

Hanau, 25. August 1791.

[Mitteilungen des dänischen Gesandten v. Wächter. Subsidienvertrag der französischen Prinzen mit Hessen-Kassel. Beteiligung Hessen-Darmstadts und Bedenken dagegen. Schwedische Anträge. Allgemeiner Offensivplan gegen Frankreich. Schweden und Kurpfalz. Vertrauen des Kaisers auf Kurmainz. Der Herzog von Württemberg und seine Rüstungen. Unruhen in Trier. Französische Emissäre in Baden.]

Les bontés de l'Electeur et la grâce toute particulière qu'il y a mises dans plusieurs occasions, m'ont engagé à prolonger mon séjour à Aschaffenburg jusqu'à hier matin. S. A. E. voulait me persuader d'y attendre l'arrivée de notre Sérénissime Maître sur laquelle il compte bien positivement au commencement de septembre, mais outre que je n'avais aucun ordre pour cela, j'ai jugé que d'ici à ce terme qui répondra à peu près au retour du Comte d'Artois, il n'arrivera guère des nouvelles assez intéressantes à Aschaffenburg pour mériter une vigilance particulière et qu'en attendant je pourrais peut-être guetter ici l'arrivée du Landgrave à Wilhelmsbad qu'on dit maintenant assez prochaine quoique le jour n'en soit pas encore fixé définitivement.

D'ailleurs je suis convenu avec le Baron de Wächter[1] qui peut bien passer pour un des grands faiseurs en ce moment, qu'il m'informera confidemment et le plutôt possible des circonstances les plus intéressantes qu'on pourra apprendre des conférences de Pillnitz sous la condition expresse que j'en rendrais compte de *sa part* à Monseigneur le Margrave.

C'est également à lui que je dois la plupart des développements intéressants que je vais rassembler présentement. Sa participation secrète à des opérations très essentielles des princes, et la confiance particulière que lui marquent le Comte d'Artois et Mr. de Calonne à cet égard, m'ont paru mériter dans les conjonctures présentes de cultiver un peu plus soigneusement une sorte de liaison avec lui pour être d'autant mieux au courant de tout ce qui se passe.

Les relations du Baron de Wächter avec la cour de Cassel l'ont mis à portée de s'approprier une grande influence dans la négociation pour un

[1] Karl Eberhard v. Wächter, dänischer Gesandter beim Schwäbischen und Oberrheinischen Kreis. Über seinen Anteil an den im Folgenden erwähnten Verhandlungen s. Strippelmann a. a. O. I, 15 ff.

traité de subsides qui vient d'y être conclu[1] au gré et à la satisfaction de toutes les parties intéressées et c'est principalement sur ce service éminent que se fonde la reconnaissance des princes envers lui. L'agent formellement autorisé de la part des princes pour cet objet et qui est chargé spécialement des détails militaires qui y sont relatifs est le Marquis de Saint-Simon, maréchal de camp, qui a servi avec distinction en Amérique.

Monseigneur le Landgrave de Cassel s'engage à fournir aux princes un corps de quinze mille hommes de ses troupes à $^1/_3$ de moins que les subsides que lui payait jusqu'à présent l'Angleterre dont la dernière echéance vient d'expirer. Ce n'est toutefois que sous la garantie expresse de S. M. l'Empereur et quoiqu'on prétende que celle-ci soit déjà préalablement assurée, je présume que vraisemblablement elle fait partie des objets que le Comte d'Artois est allé solliciter auprès de l'Empereur. Mais cette condition dûment contractée, le Landgrave se charge de faire l'avance de toutes les dépenses qui concerneront son corps de troupes, ne s'attendant à en être remboursé à ce que S. A. S. doit avoir témoigné dans le transport d'un zèle infiniment patriotique que devant les portes de Paris. Quoiqu'il en soit le Landgrave doit être si bien en état de faire marcher ce corps qu'il ne lui manque absolument plus que les chevaux d'artillerie et ceux pour les bagages.

L'Electeur de Mayence en apprenant cette nouvelle dans une audience particulière qu'ont eue en commun auprès de lui le Baron de Wächter et le Marquis de Saint-Simon le jour de leur arrivée à Aschaffenburg a témoigné avec enthousiasme à ce dernier que s'il avait 15 mille hommes à sa disposition, il se mettrait lui-même à leur tête pour le service de la bonne cause.

Le Landgrave de Cassel paraît également souhaiter qu'on lui propose de préférence de conserver lui-même le commandement de ses troupes dans l'expédition à laquelle on pourra le destiner. Mais il est bien douteux comment cela s'arrangera à force de concurrents. C'est Msgr. le Landgrave de Darmstadt qui dans son dernier voyage à Cassel doit avoir eu le premier l'idée de réunir en commun un corps de troupes hessoises en faveur du parti des princes dont les Landgraves de Darmstadt et de Cassel partageraient entre eux le commandement, mais soit qu'on ait appréhendé à Cassel que les avances pour l'une et l'autre partie de ce corps pourraient bien tomber seules à la charge des caisses les mieux-fournies, ou bien que d'autres considérations aient empêché cette réunion de troupes, il pa-

[1] Die Angabe iſt unrichtig; ein Abſchluß iſt weder damals noch bei den ſpäteren, bis in den Sommer 1792 hineinreichenden Verhandlungen zuſtande gekommen, da der Landgraf gegen den vorgeſchlagenen Subſidienvertrag verſchiedene Bedenken hegte. Strippelmann a. a. O. 16ff.

rait bien qu'il n'est plus question de l'emploi de celles du Landgrave de Darmstadt pour cet objet, puisque celui-ci vient de s'engager à une garantie réciproque avec l'Electeur de Mayence ainsi que je l'ai rapporté dans ma précédente dépêche.

Enfin le Roi de Suède est sans contredit un des plus empressés à faire une diversion éclatante en faveur du parti aristocrate en France. Outre ses démarches publiques à cet égard il vient d'envoyer un de ses aides de camp, le Comte de Sparre, au Landgrave de Cassel pour lui proposer de joindre les troupes hessoises aux siennes et de les confier à son commandement pour une invasion en France.[1] Le Landgrave a été extrêmement dérouté par cette proposition inattendue et a expédié tout de suite un courrier au Baron de Wächter à Aschaffenburg. En se plaignant infiniment de la manière dont on semblait vouloir le jouer dans cette affaire, il lui déclare qu'il se dédira de tous ses engagements avec les princes français, si aucune autre puissance que S. M. l'Empereur intervenait dans son traité de subsides. Mr. de Wächter a employé d'un côté les persuasions les plus propres à apaiser le Landgrave, mais de l'autre il a incessamment dépêché un autre courrier à Pillnitz pour avertir le Comte d'Artois de cet incident. J'apprendrai sans faute les mesures ultérieures qu'on prendra à cet égard aussi bien que les autres nouvelles intéressantes que le retour de ce courrier apportera au Baron de Wächter.

Autant qu'on peut juger jusqu'à présent du plan général relativement aux mesures offensives qu'on veut employer contre la France, l'attaque sera faite par trois points principaux, savoir les Pays-Bas, Sedan et le Brisgau. Le Roi de Suède proposait une quatrième attaque depuis Ostende où il voulait débarquer avec 12 mille hommes de ses troupes comptant s'y faire joindre par les Hessois. Sa Majesté avait avancé aussi que l'Impératrice de Russie enverrait un renfort de 8 mille hommes à ce corps d'armée et que l'Angleterre y fournirait l'argent, mais les assertions royales ne se sont nullement confirmées jusqu'à présent.

Outre les attaques susmentionnées l'Espagne et la Sardaigne en feront également de leurs côtés lorsqu'il en sera temps.

On compte que ce sera vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre que toutes ces différentes invasions pourraient avoir lieu. Cependant le résultat des conférences de Pillnitz déterminera sans doute les choses plus précisément.

L'Electeur Palatin auquel le Roi de Suède s'était aussi adressé il y a quelque temps pour l'engager à se mettre de la partie avec ses troupes

[1] Vergl. Polit. Corresp. I, 397 ff.; Strippelmann I, 23 ff. Der schwedische Unterhändler war übrigens ein Graf Barck.

s'y est refusé absolument, prétextant que si les choses en venaient à l'obliger peut-être de fournir son contingent à une armée de l'Empire, il se trouverait déjà suffisamment embarrassé parce que ce contingent monterait à près de 10 mille hommes et lui coûterait alors au delà d'un million pour le mettre en mouvement. Le Baron d'Oxenstjerna qui avait été chargé de cette commission de la part de Sa Majesté Suédoise, a été en général fort surpris de l'insouciance qui lui a semblé régner à Munich relativement à toute affaire et considération politique.

Au surplus le Baron de Wächter m'a assuré que dans les circonstances présentes l'Empereur marquait une confiance indicible à l'Electeur de Mayence pour tout ce qui concernait la grande affaire, que non seulement la déclaration impériale à quelques-unes des grandes cours dont j'ai fait mention précedemment avait été communiquée tout des premiers à l'Electeur, mais que le Prince Kaunitz l'avait même consulté confidemment sur cet objet, avant que cette déclaration eût été expédiée, que dans une autre circonstance l'Electeur ayant été dans le cas de témoigner au Prince Kaunitz, combien les ministres autrichiens à Ratisbonne répondaient mal au concert qu'il avait attendu de leur part à l'égard de ses principes à lui dans les circonstances présentes, ils avaient tout de suite reçu une réprimande des plus vives du chancelier de la cour avec injonction expresse de seconder sans balancer toutes les propositions de l'Electeur jusqu'à nouvel ordre.

Cependant l'Electeur doit avoir si bien caché la confiance particulière que lui marque l'Empereur présentement qu'il a affecté envers Madame de Coudenhoven et le Baron de Stein de n'être nullement content du peu de zèle et d'intérêt que marquait Sa Majesté Impériale généralement dans l'affaire concernant la révolution française tandis qu'il avait pourtant déjà la déclaration susmentionnée depuis longtemps en poche . . .

D'après les nouvelles que le Baron de Wächter a directement du voyage du Duc de Wurtemberg à Vienne dont Son Altesse doit être de retour depuis peu de jours, L. L. M. M. I. I. ont fait un accueil infiniment flatteur et gracieux à Msgr. le Duc et à Madame la Duchesse traitant celle-ci partout en Duchesse régnante, selon ce que le Duc a assuré particulièrement au Baron de Wächter dans une lettre immédiate. Il paraît apparent au dit ministre danois que le Duc se sera empressé d'offrir à l'Empereur ses services pour le commandement de l'armée de l'Empire au cas qu'il fût question d'en assembler une, mais il ne doute pas que cette proposition n'ait été déclinée convenablement. Cependant les troupes wurtembergeoises seront mises maintenant sur le pied de 6 mille hommes, comme les états doivent l'avoir exigé payant annuellement environ 400 000 fl. pour l'entretien de ce corps.

Des lettres particulières arrivées à Aschaffenburg encore avant mon départ annonçaient une seconde émeute des compagnons et garçons de plusieurs métiers à Trèves, ce qui avait engagé l'Electeur de requérir le commandement autrichien à Luxembourg d'y envoyer 500 hommes et que depuis leur arrivée une partie de ces troupes formaient avec celles du Duc de Deux-Ponts un cordon pour prévenir d'autres désordres dans le pays et empêcher la communication des rebelles avec leurs voisins démocrates.

Enfin on venait aussi d'être informé à Aschaffenburg par des lettres du Brisgau que deux émissaires français chargés particulièrement de susciter des troubles dans quelques parties des Etats de notre Sérénissime Maître s'étaient arrêtés quelque temps à Baden munis d'un fond de 2 millions de livres pour appuyer leurs tentatives, que croyant avoir lieu d'espérer qu'il n'échoueraient pas entièrement dans cette entreprise, ils avaient repassé le Rhin dans l'intention de revenir bientôt[1] . . .

38. Georg Ludwig von Edelsheim an Wilhelm von Edelsheim.

Büdesheim, 31. August 1791.

Vorstellungen bei dem Grafen Schlick wegen Sicherung der Markgrafschaft durch kaiserliche Truppen. Der Hessen-Kasselsche Subsidienvertrag. Anerbieten Hessen-Darmstadts.]

Nachtrag zu dem Berichte vom 19. August.

. . . A la suite du conseil de l'Electeur que j'ai rapporté dans ma première dépêche relativement à ce qu'il lui semblait de plus convenable pour l'objet de la sûreté de nos frontières, S. A. E. me fit avertir après l'arrivée du Comte de Schlick que ce ministre n'était pas précisément en passe de pouvoir déterminer les résolutions de sa cour, mais que je pouvais compter qu'il manderait bien exactement les moindres choses que je jugerais à propos de lui dire. Sapienti sat. Je ne négligeais donc pas de lui faire les insinuations les plus propres à lui faire observer, combien les Etats de Msgr. le Margrave se trouvaient particulièrement exposés dans les circonstances présentes aux *Luckneriades* que nos voisins pourraient entreprendre, ne fût-ce que dans le dessein de prévenir et rendre d'autant plus impraticable de ce côté-là une invasion en France, en dévastant complètement une étendue de pays intermédiaire nullement encore en état de se défendre suffisamment jusqu'à présent, j'ajoutais que comme ces réflexions ne pouvaient certainement pas avoir échappé à S. M. l'Empereur, il ne fallait pas douter que la marche des troupes autrichiennes vers ces cantons n'en serait que plus hâtée et que la protection des Margraviats de Bade leur serait d'autant plus particulièrement recommandée que non seulement notre Sérénissime Maître avait le bonheur d'oser prendre une con-

[1] Es handelt sich wohl nur um ein Gerücht; die Karlsruher Akten melden nichts davon.

fiance entière dans la bienveillance personnelle de S. M. I. envers lui et sa Sérénissime Maison, mais que Son Altesse avait aussi eu la satisfaction de rendre — de l'aveu même de la régence de Fribourg — des services assez essentiels au Brisgau et particulièrement à l'Ortenau par le cordon préservatoire que les troupes de Msgr. le Margrave avaient entretenu et prolongé en faveur de ce dernier objet, lors des premiers troubles en Alsace, il y a 2 ans. Le Comte de Schlick qui en général m'a comblé de marques infiniment obligeantes de cordialité et de confiance a parfaitement senti la force et la justice de ces raisons et en m'avouant avec beaucoup de franchise que dans sa position actuelle il ne pouvait guère se flatter d'influer essentiellement dans les résolutions de sa cour relativement au grand objet qui semblait l'occuper présentement, mais que du moins je pouvais compter qu'il ne négligerait pas le bon usage qu'il pourrait faire de notre conversation. En effet pas plus tard que la même après-dînée il s'enferma jusqu'au soir pour dépêcher un rapport qu'il expédia le lendemain. L'Electeur qui avait bien observé de loin notre entretien, parut fort satisfait de mon empressement à mettre à profit ses obligeants avis . . .

Hat über die Abmachungen in Pillnitz noch nichts erfahren. Vermutlich wurde am 14. oder 15. August in Wien zwischen dem Kaiser und Preußen ein Bündnis abgeschlossen.

On parle maintenant de 18 mille hommes auxquels on disposerait le Landgrave de Cassel de porter le corps qu'il donnerait en subside aux princes français; ils doivent le lui avoir demandé d'abord pour trois ans et désirent de le conserver plus longtemps, croyant même qu'il serait nécessaire d'augmenter ce corps d'autres troupes allemandes bien disciplinées, afin de pouvoir servir de modèle aux troupes françaises qu'il faudrait entièrement régénérer après la contre-révolution. Il paraît par ces mesures que les princes se croient déjà bien sûrs de disposer de tout cela à l'avenir; j'ai de la peine à me persuader que l'Empereur voudra garantir des engagements si étendus et si indéterminés[1], et cela me fait douter encore un peu de la solidité des espérances qu'on fonde sur ce traité de subsides avec le Landgrave de Cassel qui ne marchera qu'à bonnes enseignes.

Supposé cependant que tout cela prenne une consistance parfaite, il en résultera que le Landgrave deviendra tout à fait nul, pour les mesures communes à prendre au Cercle du Haut-Rhin aussi bien qu' avec les autres Cercles.

Le Landgrave de Darmstadt doit avoir aussi offert de fournir un corps de 6 mille hommes pour le même objet et sur le même pied que les troupes de Cassel, mais n'étant pas en fond pour rendre son corps mouvant et les princes n'étant pas en état d'en fournir les avances, on ne voit pas moyen d'arranger cette affaire . . .

[1] Auch Preußen riet davon ab. Strippelmann I, 19.

39. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 17. September 1791.

[Die Pillnitzer Zusammenkunft. Kein Operationsplan.]

. . . Von der Zusammenkunft in Pillnitz habe ich folgendes mit größter Gewißheit und aus sicheren Quellen erfahren.[1] Der Kaiser ist schlechterdings nicht davor, dieses Spätjahr eine Armee an Rhein zu schicken, verwirft daher alle dahin abzweckende Vorschläge. Hauptsächlich hält ihn der Feldmarschall Lacy zurück. Der König wäre vor seine Person viel leichter dazu zu bewegen, hat auch dem Kaiser einige fruchtlose Vorschläge getan. Diejenigen, welche ihn umringen, sind aber durchaus nicht davor und wollen nicht eher marschieren lassen, bis Tätlichkeiten auf dem Reichsboden vorfallen. Der Prinz von Hohenlohe erlaubte sich allerhand Geniezüge, um die Erlaubnis zu erhalten, in Pillnitz mit Lacy, Bouillé, Calonne und dem Comte d'Artois einen Operationsplan zu entwerfen, welches ihm von unserer Seite erlaubt wurde, aber Lacy wollte nicht beitreten, weil er wiederholend versicherte, der Kaiser, sein Herr, hätte ihn hierüber nicht bevollmächtiget. Also ist bis nun wegen den französischen Angelegenheiten kein fester Plan entworfen. Der Prinz von Hohenlohe ist mit Urlaub nach Prag zur Krönung und gibt sich dort das Ansehen, als ob er Aufträge hätte. Es ist aber dem Herrn von Jacobi, unserem Gesandten, die Weisung zugegangen, es öffentlich zu widersprechen . . .

Eigenhändig.

40. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 1. November 1791.

[Man sucht in Berlin eine Gemahlin für den Kronprinzen und denkt an eine badische Prinzessin.]

. . . Eine Sache, die ich für Pflicht halte zu berichten, aber untertänig bitte, für sich zu behalten, ist: man sucht eine Prinzeß von einem altfürstlichen Haus, um sie dem Kronprinz in anderthalb Jahren ohngefähr zur Frau geben zu können, und es ist mehr als Vermutung von mir, daß die beiden ältesten Töchter von meinem Bruder Karl mit auf der Liste stehen, besonders die Karoline aber als dazu tauglich vorgeschlagen ist.[2] Nur ist das Alter ein Anstand. Ich würde meine Vermutungen noch nicht mitgeteilt haben, bis ich nicht in ein paar Monaten vollkommen gewiß gewesen wäre, daß einige ernsthafte Überlegung auf sie gemacht würde und zum Voraus zu vermuten stünde, daß auf sie die Wahl fallen möchte; dann bis itzt macht sie nur das Dutzend voll und könnte

[1] Vergl. zum Folgenden Vivenot a. a. O. I, 236ff.; Heigel a. a. O. I, 422ff.

[2] Vergl. dazu K. Obser, Ein badisch-preußisches Vermählungsprojekt aus dem Jahre 1792. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 17, 670—679.

sehr leicht eine andere gewählt werden. Aus diesem Grund hätte ich also noch nichts davon geschrieben, wenn es nicht gewiß wäre, daß die Heirat mit der Tochter des Prinzen Ferdinand und dem Erbprinzen von Dessau aufgehoben ist, und da mir nicht unwahrscheinlich scheint, daß vielleicht der Fürst von Dessau die Karoline für seinen Sohn verlangen könnte, in diesem Fall bitte ich untertänig, wenn es Ihnen anders recht ist, sie hier zu verheiraten und mir die Negociation anvertrauen wollen, mich davon zu benachrichtigen, ohne den Fürsten abzuweisen, um daß ich es hier alsdann auf dem rechten Fleck anbringen könnte und dadurch vielleicht alsdann die Sache zur Entscheidung käme. Dann bis itzt ist es nur Vermutung von mir und die Sache noch in weitem Feld, derowegen ich untertänig bitte, dem Karl und der Erbprinzeß ja nichts davon zu sagen, um daß durch diesen Canal die Königin nichts davon erführe . . .

Eigenhändig.

41. Gutachten des Ministers Wilhelm von Edelsheim.

Karlsruhe, 11. November 1791.

[Militärische Anordnungen Luckners und ihre Veranlassung. Ein französischer Einfall nicht zu besorgen. Eventuelle Gegenmaßregeln.]

Die Anordnungen Marschall Luckners, wonach in den unterelsässischen Garnisonen 35 Mann von jeder Kompagnie sich bei Nacht mit schußfertigem Gewehr und 30 Patronen marschbereit halten sollten, sind offenbar lediglich durch die Demonstrationen der Emigranten in Ettenheim, Worms und Koblenz veranlaßt. „Zu einem Anfall auf das Reichsterritorium scheint mir aber gar kein Anschein oder Vermutung zu entstehen, um so weniger als diese Misère bei der jetzigen Stimmung der Truppen und eines großen Teils des Landvolkes im Elsaß für die innere Sicherheit der Provinz äußerst gefährlich werden könnte." Zuzugeben ist allerdings, daß den Emigranten in Worms und Ettenheim „der Lusten kommen könnte, ihren mit so vielem Gepränge ausposaunten Anschlag auf das Elsaß auszuführen, und daß bei dem alsdann wahrscheinlich ohnglücklichen Ausgang in der Hitze der Verfolgung das Gebiet des teutschen Reichs verletzet werden könnte". Edelsheim empfiehlt daher, das Schwäbische Kreisausschreibeamt und die vorderösterreichische Regierung in Freiburg[1] von den französischerseits getroffenen Maßregeln schleunigst zu unterrichten und um Angabe der Vorkehrungen zu ersuchen, „die sie zur Abwendung der möglichen Gefahr zu nehmen belieben wollten".

Auch die übrigen Mitglieder des Geheimen Rats, die auf Wunsch des Markgrafen darüber befragt werden sollen —, Brauer, Meier, v. Gayling und v. Wöllwarth — äußern sich in ähnlichem Sinne und halten einen französischen Einfall für unwahrscheinlich, stimmen aber dem Vorschlage Edelsheims zu, um für alle Eventualitäten gesichert zu sein.

[1] In dem Schreiben an Sumeran vom gleichen Tage bemerkt Edelsheim, angesichts der Frage und da auch ein Einfall der Emigranten im Elsaß bei der winterlichen Jahreszeit wenig wahrscheinlich sei, könne sich der Markgraf noch nicht entschließen, seine Truppen „zusammenzuziehen und vorrücken zu lassen".

42. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 12. November 1791.

[Überlassung eines preußischen Generalstabsoffiziers zur militärischen Beratung des Markgrafen.]

. . . Wegen einem Officier aus dem Generalstab habe ich bereits mit dem General Bischoffswerder gesprochen. Er hat mir den Major Massenbach[1] dazu vorgeschlagen, weil dieser hier und im Reich am wenigsten Aufsehen macht. Der General bietet sich an, so wie er verlangt wird, es dem König auf diese Art vorzutragen, daß Massenbach einen unbestimmten Urlaub bekommt, um seine Verwandte in dem Badischen zu besuchen, ihm aber zugleich erlaubt wird, wann er, um ein militärisches Gutachten zu geben, die Rheingegenden bereisen müßte, solches ihm erlaubt seie, niemals dörfte er sich aber als commandiert dazu vom König angeben. Massenbach ist wieder seit einigen Tagen im Generalstab. Sollten Sie nun lieber Knobloch befehlen und er wieder hier sein, so werde ich mir alle Mühe geben, ihn für Massenbach zu begehren[2] . . .

Eigenhändig

---

43. Präsident von Sumeran an Wilhelm von Edelsheim.

Freiburg, 14. November 1791.

[Keine Gefahr eines französischen Einfalls. Militärische Gegenvorkehrungen.]

Dankt für die Mitteilungen vom 11. November und ist ebenfalls überzeugt, daß die Anordnungen Luckners nur zur Abwehr eines etwaigen Angriffs der Emigranten getroffen seien. „Ich kann mir einmal nicht vorstellen, daß die französische Nation durch einen solchartigen Schritt und Verletzung des Reichsterritoriums die Beschwerden der deutschen Reichsstände gegen sich, vorzüglich bei der itzigen Lage, werde häufen wollen." Aber auch wenn die Franzosen einen solchen Schritt wagten, werde er nur gegen die Reichsstände gerichtet sein, deren Gebiet ein Sammelplatz für die Emigranten bilde, vom Oberrhein also gegen den Kardinalbischof von Straßburg. In dem Falle werde „das diesseitige Militäroberkommando bedacht sein, die herwärtige und nach der bestehenden Verabredung auch die markgräflich badischen Ortschaften gemeinschaftlich mit dem dortigen Militäre, nach Umständen unter Beiziehung der Gemeindshilfen zu bedecken".[3] Vorläufig aber halte das Freiburger Oberkommando weitere Maßregeln nicht für geboten. Durch die Verlegung von vier weiteren Kompagnien des Infanterieregiments Neugebauer nach dem Breisgau, von denen

[1] Major Christian v. Massenbach, der bekannte spätere preußische Generalquartiermeister und Verfasser der „Memoiren zur Geschichte des Preußischen Staates", ein naher Verwandter des badischen Ministers Georg Ludwig v. Edelsheim. Er stand dem Prinzen persönlich nahe und blieb mit ihm lange Jahre in brieflichem Verkehr. Memoiren I, 31.

[2] Von der Sache ist weiter nicht die Rede; Massenbach hat dann den Feldzug im Stabe des Fürsten Hohenlohe mitgemacht.

[3] Über diese im Juli getroffene Vereinbarung wie über die Defensivanstalten überhaupt s. W. Wendland, Versuche einer allgemeinen Volksbewaffnung in Süddeutschland während der Jahre 1791—1794, S. 27 ff.

zwei zu Kenzingen und Endingen postiert werden, und einer Eskadron des im Anmarsch befindlichen Kürassierregiments Zollern nach der Ortenau werde das rechtsrheinische Straßburgische Gebiet genügend überwacht.

44. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 19. Dezember 1791.

[Unterredung mit Bischoffswerder wegen des Heiratsprojektes.]

. . . Der Kammerdirektor Hofmann, den Sie kennen, erzählte dem König, daß der Fürst von Dessau ein Rendez-vous mit dem Herrn von Edelsheim hätte, daß der Beweggrund davon eine Heirat mit dem Erbprinzen und einer badischen Prinzessin vermutlich zu Grunde hätte. Das bewog den König, den General von Bischoffswerder heute, unter dem Vorwand, mich zu besuchen, hierher zu schicken, um mich um die Wahrheit zu sondieren.[1] Anstatt dieses zu tun, sagte er mir ganz natürlich die Sache, die darin bestehet: des Königs Wille ist, daß der Kronprinz die Karoline zur Frau bekommen soll. Indessen will er seine Söhne nicht zwingen, daher der Kronprinz eine Reise ins Reich machen soll. Wann? ist aber nicht bestimmt, vermutlich gegen das künftige Spätjahr. Bei dieser Gelegenheit wird er sie sehen, ohne daß er weiß, daß sie vor ihn bestimmt ist. Gefällt sie ihm, alsdann so ist die Sache richtig. Das ist der Wunsch des Königs. Weil er aber fürchtet, daß man sich schon zu weit mit dem Fürst von Dessau eingelassen habe, so verlangt der General von Bischoffswerder, daß ich durch eine Staffette Ihnen benachrichtigen solle, daß Sie sich nicht übereilen möchten, und zugleich zu erkennen geben solle, daß der König reelle Absicht auf die Karoline für einen seiner Söhne hätte. Ich versprach dem General, sogleich eine Staffette abzuschicken, und versicherte, daß man sich gewiß in keinen Heiratsvorschlag irgendeiner Art einlassen würde, ohne vorher angefragt zu haben. Ferner bat ich den General, den König zu versichern, daß Sie nichts mehr wünschten, als eine Ihrer Enkelinnen hier versorgt zu wissen, wie ich ihn an eine Unterredung, die ich diesfalls mit ihm hatte, erinnerte. Er versprach mir, alles aufs beste und anständigste bei dem König zu besorgen; nur bittet er mit mir, daß Sie die einzige Gnade haben, die Sache so geheim als möglich zu halten und daß besonders die Eltern der Karoline nicht das mindeste erfahren, bis daß alles fest und richtig ist, wie auch hauptsächlich der Fürst von Dessau, weil diese Sache von dem Geheimnis abhängt. Erfährt der Kronprinz, daß er sie haben soll, so nimmt er sie positive nicht. Glaubt er aber, daß man gar keine Absicht auf sie habe, so verlangt er sie gewiß . . .

Eigenhändig.

[1] Vergl. Obser a. a. O. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 17, 674.

45. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 3. Januar 1792.

[Das preußische Heiratsprojekt. Geplanter Besuch des Kronprinzen in Karlsruhe.]

. . . Gestern hatte ich die Gelegenheit, den General von Bischoffswerder zu sprechen, dem ich die Einlage Ihres Briefes an den Herrn von Edelsheim zu lesen gab, weil ich glaube, daß dies die Absicht war, warum sie dem Brief beigelegt wurde. Er schien sehr zufrieden zu sein, da er nun gewiß überzeugt ist, daß der Fürst nicht zuvorgekommen ist. Er versicherte mich, daß ich versichert sein könnte, daß die Sache so eingeleitet seie, daß es ein wahres Unglück wäre, wann sie fehl schlüge. Wann es irgend die Umstände zulassen, so wird der Kronprinz in der Mitte des kommenden Monat eine Reise ins Reich machen, bei welcher Gelegenheit er nach Karlsruhe kommen wird unter dem Vorwand, die Rheingegenden zu sehen. Da aber dieses noch nicht gewiß ist, so hat man mir es zu schreiben ausdrücklich verboten mit dem Versprechen, sobald als die Reise beschlossen ist, mir es bekannt zu machen, um daß ich Ihnen davon benachrichtigen kann.

Mit den französ[si]schen Angelegenheiten scheint es täglich ernstlicher zu werden. Allein hier will man diesen Gerüchten durchaus keinen Glauben beimessen. Der Mr. de Ségur[1] wird täglich hier erwartet, der nichts als gute und befriedigende Nachrichten mitbringen soll . . .

Eigenhändig.

46. Resident von Mühl an den Geheimen Rat.

Wien, 4. Januar 1792.

[Die österreichische Verbalnote. Erkundigung nach der Stärke der badischen Haustruppen.]

War heute bei dem Grafen Cobenzl und dem Baron Spielmann und übersendet die ihm zugestellte eingerückte «Note verbale» als Antwort auf das von ihm überreichte Promemoria.[2] „Eines glaube ich noch hinzufügen zu müssen, daß ich nämlich befraget worden bin, wie hoch sich ungefähr das hochfürstliche Militär belaufen möchte. Ich habe solches nicht beantworten können, vielleicht wäre es aber doch gut, hierüber künftig eine kleine Idee geben zu können."

47. Der Geheime Rat an Mühl.

Karlsruhe, 12. Januar 1792.

[Konferenzen in Ottersweier und Freiburg. Bestand der badischen Haustruppen. Ersatz des Aufwandes durch den Schwäbischen Kreis.]

Dankt für die in der Verbalnote vom 4. Januar ausgesprochenen Gesinnungen des Kaiserlichen Hofes und teilt den «Précis» der Ottersweierer Verhandlungen vom 7. Ja-

[1] Über die mißglückte Sendung des Marquis de Ségur an den Berliner Hof s. Sorel, L'Europe et la révolution Française II, 352 ff., 364; Heigel a. a. O. I, 498 ff.

[2] Polit. Corresp. I, 409 ff. Als Datum ist bei der Verbalnote dort versehentlich der 7. statt der 4. Januar angegeben.

nuar[1] mit. Präsident v. Gayling und Major v. Beck sind nach Freiburg abgegangen, um mit den dortigen Behörden wegen der im Notfalle gemeinsam zu ergreifenden Defensivmaßregeln das Erforderliche zu vereinbaren.[2] „Indessen scheint des Herzogs von Württemberg Hf. D. sich zu bemühen, durch Ihre Reise nach München und Konstanz, wenigstens den Anschein einer Fürsorge für des Kreises Sicherheit zu erhalten."[3] Da er wohl nicht verfehlen werde, beim Kreistage „einen Ersatz der deshalb verwendeten Kosten" zu beantragen, wäre es unbillig, in diesem Falle nicht auch „an das hiesige fürstliche Haus" zu gedenken, „welches mit seinem aus 2000 Mann Infanterie[4] und 100 Mann Kavallerie bestehenden Militär von 1789 an bereits für die Sicherheit des vorliegenden Kreises allein gewacht und darauf beträchtliche Summen verwendet habe, weil ein ansehnlicher Teil der sonst Beurlaubten bis anhero habe müssen unter dem Gewehr versammelt bleiben". Man hoffe daher, der Wiener Hof werde einen etwaigen dahin gehenden Antrag beim Kreise unterstützen.

48. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 2. Februar 1792.

[Werbungen der Pariser Nationalversammlung. Entfernung der Emigrantenkorps aus dem Schwäbischen Kreis. Marschall Luckner.]

. . . In Ansehung der französischen Sachen wissen wir immer noch nicht recht, woran wir sind. Du wirst aus den Zeitungen sehen, daß die Nationalversammlung nun dem Kaiser einen Termin auf den 1. März setzen will, um sich zu entschließen über verschiedene Gegenstände, so wie sie es verlangen, oder mit ihnen Krieg zu führen.[5] Ob diese Zumutung der Kaiser so werde hingehen lassen, wird sich zeigen. Unterdessen spricht man von einem Corps von 6000 Mann, das die Truppen in Vorderösterreich verstärken soll.

Die Mirabeau's und Berwick's nebst dem Prince de Condé und den Emigranten sind noch in Oberkirch, Renchen und Sasbach. Wie wir sie da wegkriegen wollen, darüber wird nächstens in Hornberg mit einigen Kreisständen und der Regierung in Freiburg eine Conferenz gehalten werden.[6]

---

[1] Polit. Corresp. I, 413.

[2] Die dortigen Verhandlungen und Abmachungen, an denen auch General v. Welsch teilnahm, bezogen sich auf den Fall eines feindlichen Rheinübergangs und den Fall der Entwaffnung und Auflösung des Korps Mirabeau. Man war darüber einig, daß man auf letzterer unbedingt bestehen und zu dem Zweck eine Konferenz der benachbarten Kreisstände ausschreiben müsse. Dagegen hielt man es nicht für angezeigt, daß badische Truppen an den Grenzen der Ortenau zusammengezogen oder in deren Gebiet verlegt würden, da der Wiener Hof nach eben eingelaufenen Weisungen in den Vorkehrungen gegen Frankreich alles Aufsehen zu verhüten wünsche. Berichte v. Gaylings vom 31. Januar und v. Becks vom 1. Februar, nebst Beilagen. Vergl. auch Wendland a. a. O. 21 ff.

[3] Polit. Corresp. I, 419.

[4] Davon befanden sich 1200 Mann in der Regel in Urlaub. Wendland a. a. O. 44

[5] Die bekannten Beschlüsse der Nationalversammlung vom 25. Januar.

[6] Polit. Corresp. I, 421 ff.

Aus der Beilage wirst Du ersehen, was für eine Unterredung Luckner mit Medicus auf der Kehler Brücke, wohin jener diesen durch einen Adjutanten hatte rufen lassen, gehabt hat . . . Luckner hatte einen Rausch und hat also tüchtig Wind gemacht . . .

Eigenhändig.

49. Beilage. Unterredung zwischen dem bad. Husarenrittmeister Medicus und dem französ. Marschall Luckner.[1]

[Drohungen Luckners.]

Luckner: Herr Rittmeister, sagen Sie dem Herrn Markgrafen und allen andern Fürsten, sie möchten mir Ruhe schaffen, keine Emigranten bei sich dulden, ihnen keinen Durchzug verstatten, oder ich würde bei dem mindesten Affront mit 60 000 Mann hinüberkommen und alles verwüsten.

Medicus: Der Herr Markgraf zu Baden, mein gnädigster Herr, ist weit entfernt, sich in fremde Angelegenheiten zu mischen. Er regiert nach aller Welt Zeugnis sein Land mit Weisheit, ist gastfrei gegen Fremde und verdient die Drohung einer Verwüstung bei weitem nicht.

L.: Aber der Kurfürst von Trier . . .

M.: ist nicht der Markgraf von Baden. Beide leben in großer Entfernung.

L.: Gleichviel. Der erste Affront, welcher mir geschiehet, wenn ein Schiff den Rhein passiert, wenn ein Schuß geschiehet, so komme ich mit 60 000 Mann über den Rhein und verwüste alles. Sagen Sie das der ganzen Welt.

M.: Meinem Herrn werd' ich's sagen. An andere Herrn kann ich keinen Auftrag übernehmen.

L.: Ich habe von der Nation, dem König und der Municipalität den Auftrag, mich ruhig zu verhalten. Aber ich habe auch die Erlaubnis in der Tasche, bei dem geringsten Affront mit 60 000 Mann, s. . . . mit 60 000 Mann.

M.: Ich bitte, teutsch zu sprechen.

L.: Aha! Über den Rhein zu gehen und alles zu verwüsten, wenn mir der geringste Affront geschieht: Bis die von der Nation und der Municipalität gegebene Frist nicht verstrichen ist, habe ich Ordre, ruhig zu sein; aber beim geringsten Affront kommt ganz Europa in Flammen, und dann marschiere ich als fort und fort.

M.: Dieses kann meinen Herrn nicht treffen, denn der gab zu solchen Drohungen bisher keinen Anlaß und wird es ferner nicht tun. Ich an meinem kleinen Teil hoffe, mich bisher so betragen zu haben, daß keine Klage über mich zu führen ist.

[1] Vergl. zum Folgenden v. Gulat, Das Auftreten des Marschalls Luckner in Kehl 1792. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 22, 336 ff.; Polit. Korresp. I, 421.

L.: Das haben Sie, continuieren Sie und — *(bisher beide unbedeckt)* — setzen Sie auf!

M.: Ich kenne den Respect, den ich einem Marschall von Frankreich schuldig bin.

L.: Setzen Sie auf, sonst kann ich nicht aufsetzen. *(Beide bedeckt; beruhigter:)* Ich bin ein Christ und möchte gern das Unglück verhüten, das aus der mindesten Beleidigung entspringen könnte. Wir sind ruhig. Seien Sie es auch! Wir wollen als Freunde zusammen leben.

M.: Das will mein Herr und das tun nach seinem Befehl alle seine Untertanen, und ich meines wenigen Orts habe erst einen Beweis hiervon gegeben. (Betraf Deserteurs.)

L.: Ich habe Ihnen Obligation. Sie haben mir auch etwas sagen lassen.

M.: Sie möchten Ihre Leute nicht auf der Brücke spazieren lassen, so könnte keiner desertieren. Meine dürfen dies nicht tun, oder wenn sie das Gebot übertreten, so werden sie auf den Kopf geschossen.

L.: Recht! Der erste Offizier, so mir wieder einen auf die Brücke gehen läßt, sitzt 4 Wochen im Arrest.

M.: Ich bin ein alter Soldat und weiß, daß es einem Offizier unangenehm ist, wenn ihm dergleichen arriviert. Aber ich mußte drum bitten, um zu zeigen, daß wir gern gute Nachbarschaft halten. Jedermann, so von Straßburg hieher kömmt, gibt mir das Zeugnis, daß ich gerade durchgehe.

L.: Das weiß ich. Die Nationalgarden sollen Sie nicht mehr incommodieren. Dafür stehe ich.

Ich kenne Ihren Herrn nicht. Doch, es kann sein, daß ich ihn kenne. Ist er alt?

M.: Nicht so alt als der Herr Marschall.

L.: Es soll mir besonders angenehm sein, wenn wir ferner in Freundschaft leben können. Am Tage geschieht wohl nichts, aber man sieht durch die Finger, und in der Nacht fahren Leute, Emigrierte, über den Rhein.

M.: In der Stadt Kehl ist kein Schiff, kein Schiffer; ich weiß von nichts.

L.: Aber ich weiß; ich habe einen erwischt.

M.: Das ist ein Straßburger, den Sie arretieret haben.

L.: Machen Sie mein Compliment an Ihren Herrn. Wir wollen gute Freunde bleiben. Er soll keine Gelegenheit geben.

M.: Das wird er nicht.

L.: Leben Sie wohl, Herr Rittmeister, wir bleiben gute Freunde.

M.: Dieses ist meines Herrn und mein Wunsch. Ich gratuliere mir, das Glück gehabt zu haben, Sie zu sprechen.

L.: Leben Sie wohl!

Und so ritt er fort.

50. Präsident von Sumeran an Karl Friedrich.

Freiburg, 23. Februar 1792.

[Anerkennung der patriotischen Haltung des Markgrafen. Verhandlungen wegen der Truppendislokation in Freiburg. Besetzung der Rheinlinie. Mitwirkung Hessen-Darmstadts.]

Der tätige Beitritt, mit welchem Ew. Hf. D. die hieraus bereits getroffenen Defensivanstalten zu verstärken geruhen, gereichet Höchstdemselben in der hohen Eigenschaft eines der mächtigeren Reichsstände des Schwäbischen Kreises zum vorzüglichen Ruhm und verdienet von Höchstdero Kreismitständen vereinigt mit Österreich großen Dank.

Ein neues Merkmal hiervon ist die Sendung v. Gaylings und des Obersten v. Freystett nach Freiburg.[1] „Der Erfolg hat auch dieser Erwartung voll entsprochen, da die Äußerungen obbemelter Herren Abgeordneten so zweckmäßig und den obwaltenden Umständen so anpassend gewesen, daß sie den lautesten Beifall allgemein und einstimmig erworben haben."

Der Staatskanzler Fürst Kaunitz wünscht, man möge versuchen, ob nicht auch der Landgraf von Hessen-Darmstadt bewogen werden könne, sich an den gemeinsamen Verteidigungsanstalten zu beteiligen. In seinem Auftrage ersucht daher Sumeran den Markgrafen, sich in dem Sinne bei Hessen-Darmstadt zu verwenden, dessen Beitritt nicht nur nützlich, sondern auch notwendig sei, „da bekannter Dinge die Hanau-Lichtenbergischen Besitzungen gerade am Rhein zwischen der Ortenau und den Badenschen Landen liegen, selbst ohne alle Bedeckung sind und gleichwohlen wegen der bekannten widrigen Stimmung dortiger Untertanen alle Aufmerksamkeit verdienen.[2]"

---

51. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 26. Februar 1792.

[Durchmarsch des Mirabeauschen Korps nach Franken. Sendung Gaylings nach Freiburg.]

Heute vor 8 Tagen ist der Prinz von Condé durch Durlach passiert auf seiner Reise nach Koblenz. Die franzö[si]schen Edelleute und Officiers sind vor und nach ihm durchgekommen, um in die nämliche Gegend zu gehen. Das Mirabeausche, nun in Hohenlohe-Waldenburgische Dienste überlassene Corps marschieret in vier Abteilungen dahin.[3] Sie haben drei Nachtquartiere im Land, nämlich Rastatt, Durlach und Pforzheim. Sie folgen unmittelbar aufeinander.

[1] Über diese Freiburger Konferenz, an der auch Abgesandte des Fürstbischofs von Basel teilnahmen und bei der man über die Verteilung und Verpflegung der österreichischen und badischen Truppen Vereinbarungen traf, s. Wendland a. a. O. 44 ff. Danach sollten zwischen Basel und Schwarzach österreichische, zwischen Stollhofen und Philippsburg badische Truppen und zwischen Kehl und Stollhofen Kreismilitär für die Sicherung der Grenzen sorgen.

[2] Karl Friedrich wendet sich infolgedessen mit einem entsprechenden Ersuchen an Hessen-Darmstadt, Nassau-Usingen (wegen Lahr) und die Reichsstädte der Ortenau, 27. Februar. Freilich ohne Erfolg. S. Wendland, S. 46 ff.

[3] Vergl. Polit. Corresp. I, 427 ff.

Den 23. war die erste Abteilung in Rastatt, den 29. verläßt die vierte, welche aus Kranken und Traineurs bestehet, das Land. Sie gehen durch das Württembergische in. Franken. Sie haben zumteil schöne Leute, aber auch sehr kleine. Gestern und vorgestern Nachmittag habe ich etwas davon in Durlach gesehen. Sie bestehen aus Volontairs, Grenadiers, Musquetiers, Grenadiers à cheval, Ulanen, Husaren, Jägern, sogenannten «enfants perdus» und Artilleristen. Nur die Volontairs marschieren mit Gewehr durch den Kreis, die übrigen ohne. Läßt man sie nach Franken, so sind wir sie los. Die Garnison von Rastatt hat 60 Beurlaubte eingezogen. In Durlach stehen 100 Mann vom Leibregiment und in Pforzheim 100 Mann von Erbprinz, um Unordnung zu verhüten. Das Corps ist zwischen 14 und 1500 Mann stark.

Heute erwarte ich den Präsidenten von Gayling und den Obristen von Freystedt von Freiburg zurück, wo sie Verabredung wegen der Verlegung der kaiserlichen Truppen, die nun im Marsch sind, genommen haben.[1] Es wäre zu wünschen, es möchten so viele Truppen am Rhein sein, als nötig wäre, den Franzosen Respect einzuflößen. Sie sind nun daran, ihre Festungen mit allem Notwendigen zu versehen . . .

Eigenhändig.

52. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 22. März 1792.

Bedauern über den Tod des Kaisers. Österreichische Truppen im Anmarsch. Dislokationsplan. Zusammenwirken Österreichs und Preußens beim Schwäbischen Kreis.]

Wie sehr mir der traurige Fall von dem Tode des Kaisers zu Herzen gegangen seie, kannst Du, mein Lieber, Dir leicht vorstellen. In den jetzigen Zeiten war es besonders bedenklich. Gott erhalte uns den König von Preußen! Tätigkeit und Eintracht ist nun vor die Aufrechthaltung und die Ruhe unseres Vaterlandes über alles zu wünschen. Von Wien ist unterdessen die tröstliche Nachricht eingekommen, daß die Sicherheitsanstalten in Vorderösterreich, so wie sie angeordnet waren, und die Übereinkunft mit uns, fest bestehen bleiben.[2] Vor die auf dem Marsch begriffenen österreichischen Truppen ist ein Interimsdislocationsplan entworfen worden, welcher von Rheinfelden bis Schwarzach gehet,

[1] Über diese Sendung s. Polit. Corresp. I, 429.

[2] Im Herbst 1791 waren die im Breisgau stehenden österreichischen Truppen durch das Kürassierregiment Hohenzollern und zwei weitere Infanteriebataillone auf etwa 6000 Mann verstärkt worden. Weitere Verstärkungen gingen unter dem Kommando des F.M.L. Grafen Olivier Wallis Ende März dahin ab und trafen anfangs Mai dort ein, so daß um diese Zeit etwa 115000 Mann Infanterie und Kavallerie im Breisgau versammelt waren. Hausenblas, Österreich im Kriege gegen die französische Revolution 1792 (Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchivs, N. F. VII, 1). Über die Verteilung dieser Streitkräfte Ende April 1792 vergl. die Dislokationskarte in Band V der Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchivs.

von da bis an die Grenze des oberrheinischen Kreises ist unsern 2000 Mann überlassen. Nach der Ankunft des Feldmarschallieutenant Wallis wird erst die fernere Disposition gemacht werden. Vor jetzo bekommen wir einen Teil von Hohenzollern Cürassier[en] und etwas Infanterie ins Oberland und etliche und 80 Pferde von Kaiser Chevauxlégers in den Stab Schwarzach.

Der schwäbische Kreis wird sich schwerlich vor Mitte künftigen Monats versammeln. Wäre der Kaiser bei Leben geblieben, so hätte man durch seinen Einfluß einen guten Erfolg der Beratungen hoffen können. Der neue König von Ungarn kann diesen Einfluß so wirksam nicht geben. Es wäre daher zu wünschen, daß die Schritte, die er bei dem Kreis machen wird, durch Preußen unterstützet werden möchten; denn sonst haben wir Auftritte zu gewarten, die das Gute mehr verhindern als befördern dürften . . .

Die Herzogin von Weimar hat der Erbprinzeß geschrieben, die Karoline sei für den Kronprinzen bestimmet; deswegen habe sie nicht dem Prinzen von Dessau werden dürfen. Was ist dabei zu tun? Ich habe es durch die zweite Hand erfahren.

Eigenhändig.

53. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 3. April 1792.

[Das preußische Heiratsprojekt. Bekanntwerden in Weimar. Besorgnisse.]

Ihr gnädiges Schreiben vom 22. März habe ich gestern zu erhalten das Glück gehabt. Die Nachricht, welche die Herzogin von Weimar der Erbprinzeß wegen der Karoline gibt, setzt mich in keine geringe Verwunderung und Besorgnisse für die Folgen. Von hier ist die Nachricht ganz gewiß nicht nach Weimar gekommen. Der Erbprinz von Dessau ist aber einige Wochen, nachdem er zum ersten Mal aus dem Reich kam, in Weimar gewesen. Daher scheint es mir wahrscheinlich, daß es von ihm kommt. Hat er es erzählt, so will ich es bald heraus haben, oder hat man ihm in Weimar davon gesprochen, so sagt er mir es gewiß, wobei ich nicht ermanglen werde, ihm zu beweisen, daß nicht die geringste Wahrscheinlichkeit an der ganzen Sache ist. Sobald der General von Bischoffswerder zurück sein wird, werde ich ihn davon benachrichtigen und hören, wie er will, daß man sich dabei benimmt. Bis dahin wünschte ich, daß man die Erbprinzeß in der Ungewißheit ließe, wodurch ich hoffe, daß sie die ihr gegebene Nachricht für unwahrscheinlich halten wird und daher glauben wird, daß die Karoline für den Herzog von Clarence bestimmt ist . . .

Mit Sehnsucht sehe ich der Rückkunft des Generals von Bischoffswerder entgegen, um wegen dem Kronprinz bestimmtere Nachricht geben zu können. Ende Juli oder Anfang August wird er im Ansbachischen sein . . .

Eigenhändig.

54. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Potsdam, 17. April 1792.

[Das preußische Heiratsprojekt. Unterredung mit Bischoffswerder.]

. . . Vor einigen Tagen hatte ich Gelegenheit, ausführlich mit dem General Bischoffswerder wegen der Karoline zu sprechen. In der nämlichen Unterredung teilte ich ihm die aus Weimar gekommene Nachricht mit, um auf alle Fälle gedeckt zu sein, daß dieses Geheimnis nicht in Karlsruhe, noch von mir hier ausgekommen wäre. Dieser hatte Gelegenheit, es dem König zu sagen, und dieser will nach seinem eigenen Ausdruck, daß man die Sache für Weibergeklatsch ansehen soll und dieses auch der Erbprinzeß als eine solche Nachricht, die keinen Glauben verdient, ausreden möchte. Ferner ist des Königs fester Vorsatz, daß der Kronprinz von Ansbach aus eine Reise nach Karlsruhe und dortige Gegenden machen soll. Zeigt er alsdann keine bestimmte Abneigung für sie, so ist die Sache richtig. Dies ist, was man mir auf meine verschiedene Fragen geantwortet hat, und nun hoffe ich, wann sich kein besonderes Unglück in die Sache mischt, aufs späteste bis künftiges Frühjahr meine Wünsche erfüllt zu sehen . . .[1]

Eigenhändig.

55. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, Mai 1792.

[Kriegserklärung und Neutralitätsfrage. Sendung Maisonneuves.]

Luckner ist aus dem Elsaß abberufen worden; ein Gleiches erfolgt mit den regulären Truppen, die durch Nationalfreiwillige ersetzt werden.

. . . Wir sind also hier noch ganz ruhig, um so viel mehr, als die Kriegserklärung nur eigentlich den König von Ungarn betrifft. Nun aber begehret der französische Gesandte, daß man eine unbedingte Neutralität annehmen soll.[2] Man [kann] ihm aber nur ein friedliches Betragen versprechen, in solang das Reich, von dem man sich nicht trennen kann und wird, nicht ein anderes beschließet. Dazu kommt noch die Association der Kreise und die Vermehrung der Kreistruppen. Was nun die Herrn mit den roten Mützen dazu sagen werden, wird die Zeit lehren. Wie die Östreicher stehen, wirst Du aus der Anlage sehen. In dem Lauf des künftigen Monats erwarten wir noch 16000 Mann und dann noch 26000 . . .

Eigenhändig.

[1] Über den weiteren Verlauf der Angelegenheit s. Obser a. a. O. Zeitschrift f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 17, 676ff.

[2] Über die Verhandlungen darüber mit dem französischen Gesandten Baron Maisonneuve s. Polit. Corresp. I, 448ff.

56. G. L. von Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 25. Mai 1792.

[Aufstellung von vier Kreiskompagnien. Ein Kommando für den Erbprinzen nicht wünschenswert.]

Les gracieux ordres de V. A. S. ne me sont parvenus qu'hier au soir. Elle aura daigné voir par mes rapports ultérieurs que l'espérance d'un rassemblement de deux mille hommes de troupes de Cercle vers ses frontières n'a pas été accomplie jusqu'à présent, mais qu'on s'est contenté de n'y destiner que 4 compagnies, qu'on tirera de tous les contingents du Cercle.[1] Ce sera donc un ramassis bien bigarré qui ne portera guère que le nom d'une troupe réglée. En conséquence V. A. S. approuvera sans doute que je me sois bien gardé de faire une démarche pour obtenir en Sa faveur une invitation en égard du commandement de cette chétive troupe. On n'y emploiera qu'un officier inférieur de l'état-major qui n'est pas nommé encore et qui sera relevé de six en six semaines ou de trois en trois mois . . .

---

57. Der vorderösterreichische Regierungspräsident v. Sumeraw an Karl Friedrich.

Freiburg, 26. Juli 1792.

[Antrag auf Überlassung von Truppen. Zusicherung einer Entschädigung im Frieden.]

. . . Zwischen S. K. K. Apostol. Majestät und S. K. Preußischen Majestät ist . . . zu Mainz bei Gelegenheit der dortigen Entrevue beider Monarchen die Verabredung getroffen worden, sich bei den mächtigeren höchsten Reichsständen um einen Truppenzuschuß zu bewerben, welcher unter Befehl des Herrn Herzogs von Braunschweig Durchlaucht zur Unterhaltung der Communication angewendet werden sollte.[2]

Die Absicht ist hiebei einzig und allein dahin gerichtet, die beiderseitigen Armeen bei ihrer Vorrückung so wenig als möglich zu schwächen, welches geschehen würde, wenn man von eigenen Truppen jenes zurücklassen müßte, was notwendig ist, um die Communication hinter dem Rücken der Armeen zu decken. Es kömmt also lediglich darauf an, diese Communikationssicherstellung durch die bemelte Truppen der hohen Reichsstände zu erhalten, zu welchem Endzwecke nicht erforderlich ist, daß gedachte Truppen wie eigentliche Feldtruppen kampieren;

[1] Über die Beschlüsse des Ulmer Kreistags s. Polit. Corresp. I, 457 ff.

[2] Vergl. Vivenot, Quellen II, 148, sowie Polit. Corresp. I, 494 ff.; über die daran anknüpfenden Verhandlungen wegen Überlassung badischer Truppen ebenda I, 499. Dabei ist indes zu beachten, daß die Militärkonvention vom 18./21. September 1792, die den Abschluß dieser Verhandlungen bildete, niemals zum Vollzug gelangt ist, da die Voraussetzung des Artikels 2 (Sicherheit der Markgrafschaft vor feindlichem Überfall) sich infolge des Vorstoßes Custines am Mittelrhein und der Kapitulation von Mainz nicht erfüllte.

sondern da sie nur Kantonierungsquartier zu nehmen brauchen, so wird der Unterschied ihrer Beköstigung und der andurch den betreffenden hohen Reichsständen zufallende Last nicht beträchtlich sein. Eben hierauf gründet sich aber auch die Billigkeit der Erwartung der beiden höchsten Höfe, daß sie bei ihren ohnehin enormen Ausgaben mit direkten Entschädigungsforderungen von den betreffenden hohen Reichsmitständen gegen die feierliche Zusage der nachdrucksamsten Verwendung um eine dereinstige Entschädigung auf Unkosten Frankreichs verschonet bleiben. Da also der Unterhalt dieser Truppen von den erwähnten hohen Reichsfürsten selbst gegen dem zu bestreiten sein würde, daß sie dafür nachmals von dem französischen Hofe die Entschädigung empfingen, so wurde zur Erleichterung der hierüber seiner Zeit mit Frankreich zu treffenden Abrechnung die Einleitung für diensam gefunden, daß über diesen Truppenunterhalt monatliche Rechnungen des Herrn Herzogs von Braunschweig Durchlaucht zugestellt werden sollten.

Mir ist nun der Auftrag beschehen, hierwegen mit E. Hf. D. die nötige Unterhandlung zu pflegen und unter der unmittelbaren Direktion des regierenden Herrn Herzogs von Braunschweig Durchlaucht die diesfällige Übereinkunft mit Höchstdenenselben zu berichtigen . . .

Der patriotische Eifer, mit dem E. Hf. D. die heilsamen Entschließungen der Kreisversammlung zu bewirken sich angelegen sein ließen, wird von allen Mitständen gerühmt, denen bei diesen in mehrerer Rücksicht bedenklichen Zeiten die Erhaltung der guten Ordnung und Sicherheit angelegen ist; insbesondere sind S. K. K. M., mein allergnädigster Herr, Ew. Hf. D. Dank schuldig für die Bereitwilligkeit, welche Höchstdieselbe in der Aufnahme und Verpflegung der k. k. Truppen an Tag legen.

Ich halte es vollkommen überflüssig, Ew. Hf. D. gehorsamst zu bemerken, daß Höchstdieselbe nach Ihrer erlauchten tiefen Einsicht selbst wohl überzeuget sein, daß die Veranlassung und die Absichten der Operationen der Truppen beider verbundenen hohen Mächten einzig auf das unverkennbare wahre Beste unseres deutschen Vaterlandes gerichtet sei; ebensowenig entgehet Ew. Hf. D., daß diese notgedrungene Unternehmungen vorzüglich zum Schutze der hohen Reichsmitstände selbst gereichen. Ich bin daher von Ew. Hf. D. schon so oft betätigten patriotischen Gesinnungen bereits im voraus vollkommen versicheret, daß Höchstdieselben in der Art und Maß, als es ohne Höchstdero Beläftigung geschehen kann, hierunter mitzuwirken gewiß nicht entstehen werden . . .

58. Hauptmann Götz[1] an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Aus dem Lager bei Montfort, 14. August 1792.

[Einnahme von Sierck.]

Gestern mittag kamen wir bei der größten Hitze hier an; wahrscheinlich bleibt die Armee bis 17. stehen.

Den 11. morgens um 3 Uhr machte der Prinz von Hohenlohe mit einem Teil seiner Avantgarde die ersten Gefangenen in dem Städtchen Sierck.[2] Er bekam 32 gefangene Nationalgarden und darunter einige Bürger, 1 Kanone, 80 Gewehre. Der Feind hatte 40 Tote und 8 Blessierte. Von unserer Seite ist 1 Toter von Wolfradt Husaren, kein Blessierter. Bei Annäherung der Stadt ließ der Prinz sie auffordern. Sie wollten sich nicht ergeben und taten 4 Schuß aus ihrer Kanone. Die Wolfradtschen Husaren sprengten die Tore, kamen in die Stadt; sogleich wurde aber auch von den Bürgern aus den Fenster nach ihnen geschossen. 1 Bürger, der auf der Straße nach einem Officier schoß, wurd auch sogleich von ihm niedergehauen. Eine Frau tat auf der Straße 4 Schuß, wurde aber von einem Husaren vor den Kopf geschossen, daß sie auf der Stelle blieb. Das Füsilierbataillon, welches mit in die Stadt kam, soll alles verwüstet haben. Sie schlugen sogleich alle Fenster und, was in ihre Hände kam, zusammen. Die Beute der Husaren ist übrigens nicht sehr groß, 3 Sackuhren und 4 Pferde nebst einer sehr schönen Nationalfahne. Nachts 10 Uhr kamen die Gefangenen in dem Hauptquartier an; sie waren aber auch ganz rein von den Husaren ausgezogen. Der linke Flügel des Prinzen Brigade mußte solche bei dem Marsch mit sich nehmen. Ein paar Stunden nach unserer Ankunft kam abermals ein Transport Gefangener von 1 Officier und 9 Husaren in unserem Lager an. Sie wurden von einer Patrouille von Wolfradt bei dem Recognoscieren weggenommen. Dieses sind sehr schöne Leute, mehrenteils Elsässer. Heute früh wurden sie alle nach Luxemburg, wovon wir nur 2 Stunde stehen, transportiert. Die in Sierck gefangen Genommenen sagen, sie hätten das Manifest des Herzogs nicht zu sehen bekommen.

Heute hörten wir den ganzen Tag ein starkes Kanonieren, wie auch Bataillons- und Pelotonsfeuer. Nach eingezogener Nachricht war es die Garnison

[1] Theodor Friedrich Götz, militärischer Begleiter des Prinzen Ludwig, geboren 1750 zu Karlsruhe, trat als Kadett in holländische Dienste, wurde dann 1776 Leutnant im badischen Leibregiment und Leiter der Militärschule, ging als Hauptmann 1787 mit dem Prinzen Ludwig nach Preußen und nahm mit diesem an den Feldzügen von 1792/93 teil. Nach der Rückkehr Major, 1803 Oberst, 1805 Generalmajor, folgte er 1807, als Markgraf Ludwig bei Napoleon in Ungnade fiel, in treuer Ergebenheit seinem fürstlichen Freunde nach Salem in die Verbannung. Nach dem Regierungsantritt Großherzog Ludwigs 1818 zum Generalleutnant befördert und in den Freiherrnstand erhoben, starb er hochbetagt 1824. Personalakten.

[2] Chuquet, La première invasion Prussienne 164.

von Thionville, welche Vor- und Nachmittag bis gegen Abend manoeuvrierte. Morgen früh reiten des Königs Majestät nach Luxemburg. S. Hf. Durchlaucht, mein gnädigster Herr, reiten ebenfalls mit . . .

59. Hauptmann Götz an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Aus dem Lager bei Mexy[1], 24. August 1792.

[Unbilden der Witterung. Militärische Ausschreitungen. Belagerung und Einnahme von Longwy.]

Ew. Hf. D. melde ganz untertänigst, daß wir am 20. dieses abends nach 4 Uhr hier in dem Lager eingerückt sind. Den 19. mittags 12 Uhr kamen wir über die Grenzen. Solche schlimme Witterung hatten wir noch auf keinem Marsch. Ein entsetzlicher Sturm mit Regen plagte uns den ganzen Tag. Keine andere Bagage als die Zelten hatten wir; solche blieb schon den Tag vorhero wegen den schlimmen Wegen zurück. Wir standen bis über die Schuhe in den Zelten in Morast und Wasser. Des Nachts mußten wir, um uns nur einigermaßen vor dem Sturm zu schützen, in dem Reisewagen zubringen. 48 Stunden lang war des Prinzen ganze Nahrung ein paar Grundbirnen aus der Soldatenmenage. Unsere Leute waren aber auch so wütend gegen die Franzosen aufgebracht, daß sie nicht mehr zu bändigen waren. Sie plünderten sogleich die benachbarten Dörfer rein aus, zerschlugen alles, verbrannten die Meubles, zerschnitten die Betten, führten das Vieh hinweg und schlachteten es vor der armen Leute Augen. Das Schreckliche des Ganzen zu beschreiben erforderte mehrere Bogen. Die Soldatenweiber liefen mit armdicken Knütteln in die Häuser, zogen den französischen Baurenweibern ihre Kleider aus und warfen ihnen ihre durchnäßte dafür hin. Der König war äußerst aufgebracht darüber und cassierte den Oberst von Bamberg von dem von Borckischen Regiment auf der Stelle. Nun wird aller Schaden untersucht und ersetzt. Viele Gewehre nebst Pulver und zerhacktem Blei fand man in den Scheunen unter dem Stroh, wie auch in den Büschen versteckt. Allein alle Mannspersonen waren entflohen; es waren nichts als Weiber in den Häusern.

Montag gegen Mittag marschierten wir weiter. Alle Dörfer, welche wir passierten, hatten schon die weiße Schnupftücher auf ihren Kirchturm aufgesteckt und ihre Gewehre und Fahnen abgegeben. Die Weiber mit den Kindern liefen dem König entgegen, fielen zu Füßen und baten um Schonung und Gnade. Sie bekamen auch auf der Stelle eine Sauvegarde. Die Brigade des Durchlauchtigsten Prinzen stehet hier ganz allein gerade vor der Festung Longwy.[2] Sie haben

[1] Östlich von Longwy.

[2] Über die Belagerung und Einnahme von Longwy vergl. Hausenblas a. a. O. (Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchivs, N. F. VII, 78 ff. Ebenda auch Karte.) Chuquet a. a. O. 175 ff.

noch eine Verstärkung durch das Küraſſierregiment von Ilow erhalten nebſt 1 Officier und 30 Jäger, wie auch eine Batterie. Der König kampiert mit dem Reſt der Armee links auf einem Berge 3/4 Stunden von uns. Auf der anderen Seite der Stadt ſtehet die Armee des General Clerfayt. Den 21. nachts 11 Uhr wurde der Anfang öſterreichiſcherſeits mit unſerem geliehenen Geſchütz unter der Direction des Oberſt Tempelhoff gemacht. Die Leuchtkugeln machten bei der finſterſten Nacht einen prächtigen, das Zerplatzen der Bomben aber einen ſchrecklichen Effect. Das Kanonieren dauerte bis gegen Mittag continuierlich fort. Gegen Abend erhielten S. Durchlaucht ebenfalls die Ordre, die Feſtung auf unſerer Seite beſchießen und bombardieren zu laſſen, allein die Mortiers konnten wegen den äußerſt ſchlimmen Wegen und einbrechender Nacht nicht mehr herbeigebracht werden. Schon um 7 Uhr ſteckte die Garniſon die weiße Fahne aus und ergab ſich. Geſtern wurden die Tore geöffnet und heute vormittag zogen die Kriegsgefangenen, ungefähr 2400, in 3 Kolonnen heraus. Eine Kolonne von dem Regiment von Angoulême nebſt 50 Huſaren, von einem Kommando der Flowiſchen Küraſſiers geführt, marſchierte unſer Lager vorbei. Des Prinzen Durchlaucht mußten ihre Brigade 2 Mann hoch die Straße, welche ſie paſſierten, links und rechts beſetzen laſſen. Es ſind lauter ſehr ſchöne Leute. Sie verſicherten laut, daß ihre Anführer — wären; hätten ſie preußiſche Generals gehabt, ſobald hätten ſie ſich nicht ergeben. Sie ergeben ſich auch nur an den König und nicht an die Öſtreicher. Die Kaiſerlichen beſetzen die Feſtung und 1 Grenadierbataillon von des Prinzen Brigade die untere Stadt.

Vorgeſtern kam hier die Nachricht an, daß die öſtreichiſchen Vorpoſten den General Lafayette nebſt 15 Generals, Stabs- und anderen Officiers aufgehoben hätten. Sie gaben vor, nach Holland zu gehen. Wirklich iſt er in Bruxelles. Man glaubt, der König werde ihn hieher in das Hauptquartier kommen laſſen. Auch geſtern abend kamen einige Bauern mit der Nachricht in das Lager, Metz und Thionville hätten ſich ergeben, welches uns aber bis nun zu unglaublich iſt. Gott gebe, daß dem ſo wäre, ſo würde ich in kurzer Zeit ſo glücklich ſein können, Ew. Hſ. D. von Paris aus ſchreiben zu können.

Die hieſigen Landleute ſind äußerſt gefällig gegen uns. Sie bringen alles in das Lager. Ihr Jammern und Klagen vor die Zukunft, wo ſie den Winter Nahrung hernehmen ſollen (ihre ganze ſchöne Ernte iſt völlig ruiniert), iſt unbeſchreiblich.

Die Geſundheit Sr. Durchlaucht iſt, Gott ſei Dank, trotz aller Beſchwerden recht gut. Dieſe vergangene Nacht haben Sie ſeit 6 Nächten das erſtemal 6 Stunden in dem Bett gelegen. Sturmwind und Regen continuieren beſtändig. Wir können uns vor Näſſe und Moraſt bald nicht mehr helfen . . .

60. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 25. August 1792.

[Russisches Heiratsprojekt. Bedenken.]

Schon vor einiger Zeit wurde begehret, daß die Portraits meiner zween Enkel Louise und Friederike sollten nach Petersburg geschicket werden, welches auch geschehen und zwar durch den Graf Romanzow.[1] Ich hätte es Dir in Koblenz sagen sollen, vergaß es aber wegen vieler andern Gegenständen sowohl, als weil ich die Folgen davon für entfernt hielte, obwohl Graf Romanzow zu verstehen gegeben hatte, daß die Kaiserin vielleicht begehren würde, daß beide sollten nach Petersburg kommen, um sie einige Jahre unter ihren Augen zu haben, um daß so dann eine Wahl getroffen werden könnte. Einige Tage nach meiner Rückkunft von Koblenz kam Graf Romanzow hier an, declarierte nun Obiges aus Auftrag von der Kaiserin, von welcher er ein Schreiben an die Erbprinzeß übergab, versicherte dabei, daß diejenige, welche nicht für den Großfürst Alexander würde gewählt werden, *ein anderes schickliches Établissement durch Vermittlung der Kaiserin erhalten würde.*[2] Hierbei fanden sich nun zween Anstände, 1° der Religionspunct und 2°, daß zween sollten hingeschicket werden, wovon die Friederike noch so jung und eben nicht von der stärksten Gesundheit ist. Was den ersten Punkt betrifft, so wurden Walz Vater[3] und Sohn zu Rat gezogen, welche davor hielten, daß man mit gutem Gewissen sich zur griechischen Kirche bekennen könnte, weil ihre Lehrsätze, so wie Abt Plato und andere vernünftige griechische Geistliche sie auslegen, mit den Lehren unserer Religion und selbst der ersten Kirche so übereinkämen, daß kein wesentlicher Unterschied seie, simple Ceremonien und Gebräuche aber doch keinen wesentlichen Unterschied machen. Den zweiten Anstand wegen der Friederike hat die Erbprinzeß an die Kaiserin geschrieben und ihr vorgestellt, und Graf Romanzow schickte damit einen Courier nach Petersburg und man glaubte, die Antwort abwarten zu können, als auf einmal Graf Romanzow die Ankunft der Gräfin Schuwalow und des Staatsrats Strekalow in Frankfurt meldete und nun selbst hier ist und sagt, sie würden ihm in 8 Tagen folgen. Wir wünschen nun die Antwort abwarten zu können.

Besonders ist die Erbprinzeß wegen der Friederike in Verlegenheit. Wenn von der Karoline die Rede gewesen wäre, so würde ich ohne Vorwissen des

---

[1] Im März 1791. Vergl. zum Folgenden Grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch L'impératrice Elisabeth I, 4ff.

[2] Am Rand: Das Unterstrichene bleibt unter uns.

[3] Oberhofprediger Johann Leonhard Walz († 8. September 1792) und sein Sohn, Johann Leonhard, damals Kirchenrat, s. Weech, Badische Biographien II, 421 ff. und Personalakten. Das erwähnte Gutachten liegt bei den Akten.

Königs in nichts gewilliget, vielmehr alles ausgeschlagen haben. Es ist nur von der Louise und Friederike die Rede. Die älteren sollen auch nicht mitgehen . . .[1]

Eigenhändig.

61. Hauptmann Götz an Erbprinz Karl Ludwig.

Aus dem Lager bei La Lune, 22. September 1792.

[Kanonade von Valmy. Prinz Ludwig zum erstenmal im Feuer.]

. . . Vorgestern waren Sie [Prinz Ludwig] mit Ihrer Brigade das erste Mal in dem Kanonenfeuer. Den 19. abends erfolgte plötzlich die Ordre zum Marschieren. Die Avantgarde brach sogleich auf; die Armee des Königs folgte in aller Stille nach. Es wurde bis 11 Uhr marschiert und dann unter freiem Himmel Halt gemacht. Gegen Tag wurde wieder aufgebrochen und bis auf die Höhen von Valmy marschiert.[2] Gegenüber stand der Feind in einem starken Lager. Um 6 Uhr fing die Kanonade an; solche dauerte bis 2 Uhr fort. S. Durchlaucht hatten den linken Flügel der Avantgarde. Sowie avanciert wurde, ließen der Prinz ihre Hautboisten frischweg blasen, druckten den Hut in Kopf, hielten ihren Degen fest und empfahlen sich in Gottes Schutz. Wegen der äußerst guten Position des Feindes war mit dem kleinen Gewehrfeuer nicht anzukommen. Um 2 Uhr fing die Kanonade unsererseits so erschröcklich an, daß die Erde erbebte. Die Kugeln der Feinde fielen und flogen links und rechts vor Sr. Durchlaucht. Gott hat Sie geschützt und glücklich herausgebracht. Wir haben gegen 200 Mann und einige brave Officiers verloren; der Feind soll gegen 600 Mann verloren haben. Noch stehen sie gegen uns über. Was ferner vorgenommen wird, ist noch unbekannt. Des Königs Majestät waren überall gegenwärtig und blieben, so wie der Geringste, ohne Nahrung und Dach unter freiem Himmel. Das Unwetter ist das schrecklichste, so man sich denken kann. Vorgesteren Nacht waren die Leute so erstarrt vor Nässe und Kälte, daß viele laut aufschrien. Des Königs Majestät haben dem Prinzen das Compliment gemacht, daß Sie nun Ihre Jungferschaft in der ersten Kanonade verloren hätten, es seie vor das erste Mal ziemlich heftig hergegangen . . .

[1] Charakteristisch für des Prinzen Ludwig damalige Gesinnung ist es, daß er im Hinblick auf die russische Verlobung gelegentlich bemerkt, er hätte seine Nichte gerne beglückwünscht, sie liebe aber das Deutsche nicht, und er habe sich „fest vorgenommen, nie mehr französisch zu schreiben". An Karl Friedrich, 7. Februar 1793.

[2] Chuquet, Valmy 188 ff.

62. Erbprinzessin Amalie an Prinzessin Luise.

Karlsruhe, 25. September 1792.

[Abreise der Prinzessinnen nach Petersburg. Tod des Marquis Viktor de Mirabeau.]

Ist gestern Abend eingetroffen, nach kurzem Besuch in Mannheim. Die Schwestern noch in voller Trauer seit Luisens Abreise[1]: «elles pleurent tous les jours et je fais souvent chorus».

Pensez, le pauvre Mirabeau est mort à Fribourg d'une fièvre chaude.[2] Sa femme est désolée. On l'a enterré magnifiquement. Le Prince de Condé et toute son armée et même un bataillon autrichien ont été du convoi. Son cœur a été embaumé, mis dans une boîte d'argent et attaché à l'étendart pour être porté toujours devant la troupe . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

63. Erbprinzessin Amalie an Prinzessin Luise.

Karlsruhe, 2. Oktober 1792.

[Blinder Lärm und Panik in Karlsruhe. Flucht der fürstlichen Familie.]

. . . Nous avons eu hier une nouvelle alarme, on vint nous apporter la nouvelle que les Français avaient passé le Rhin à Philippsburg; on se mit à empaqueter en toute hâte, on battit la générale pour rassembler les soldats, enfin c'était un tumulte et un bagarre effroyable.[3] Les gens criaient et se lamentaient dans les rues. J'ai fait partir vos sœurs grandes et petites, votre frère et tout ce qui leur appartient pour Rastatt. Mme de Hochberg avec sa famille, le Prince Frédéric et sa femme y allèrent aussi. Pour moi, je comptais partir le plus tard possible, parce que votre père et grand-père ne voulaient pas quitter la ville, à moins que la danse fût inévitable.[4] Heureusement que vers sept heures du soir arriva la nouvelle que c'était un faux bruit, occasionné par des soldats de l'Evêque de Bruchsal qui étaient à Philippsburg pour garder un petit magasin autrichien et qui prirent une terreur panique à cause de malheur qui

---

[1] Die Abreise der Prinzessinnen Luise und Friederike nach Petersburg, in Begleitung der Gräfin Schuwalow und des Senators Staatsrat Strekalow, war kurz zuvor erfolgt.

[2] Der bekannte Emigrantenführer. Vergl. Sarrazin, Mirabeau-Tonneau, S. 71 ff.; Crétineau-Joly, Histoire des trois derniers Condés II, 56.

[3] Polit. Corresp. II, 7; v. Weech, Karlsruhe I, 104.

[4] Für den Fall eines Rheinüberganges der Franzosen und einer feindlichen Invasion war, wie aus Aufzeichnungen des Geh. Rats v. Wöllwarth zu ersehen ist, auf Wunsch des Markgrafen, der in dem äußersten Notfalle das Land mit den Seinigen zu verlassen gedachte, die Veröffentlichung dreier Manifeste in Aussicht genommen, die für die Untertanen, den französischen General und die Ortsbehörden der angrenzenden Lande bestimmt waren.

était arrivé à Spire qui est pris par les Français.[1] Il y avait deux mille hommes de Mayence et mille hommes du régiment de Giulay, hongrois, que nous avons vus au camp de Philippsburg. Ce pauvre bataillon a été presqu'entièrement tué parce que ces vilains Mayençais se sont sauvés comme des lâches; et ces malheureux Hongrois ont été la victime de leur bravoure, parce qu'ils n'avaient aucun soutien, car même une partie des bourgeois de Spire ont tiré sur la garnison . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

64. Erbprinz Karl Ludwig an die Erbprinzessin Amalie.

Ettlingen, 8. Oktober 1792.

[Aufforderung zur Rückkehr. Keine Gefahr mehr.]

. . . Vous pouvez revenir demain à Carlsruhe[2], puisqu'il paraît qu'il n'y a plus rien à craindre pour le moment. Il y a déjà des détachements du régiment de l'Empereur-dragons[3] à Carlsruhe, à Blankenloch et tout le long du Rhin. Mon bataillon cantonnera demain à Mühlburg et Grünwinkel et le régiment retourne avec nous demain l'après-midi. Nous allons demain matin à Rastatt pour parler au général Kospoth. Le bataillon de Giulay restera en garnison à Rastatt . . .

Eigenhändig.

65. Großfürst Paul an Erbprinzessin Amalie.

Petersburg, 3./14. November 1792.

[Befriedigung über den Besuch der Prinzessinnen in Petersburg. Günstiger Eindruck.]

Madame, c'est hier que j'ai fait la connaissance des Princesses, filles de V. A. S., connaissance si intéressante à mon cœur. Ne croyez point, Madame, que je veuille flatter en faisant l'éloge, je dois cet hommage à la vérité, à ce qu'elles m'ont inspiré. Je me croirais bien heureux si je pouvais de mon côté le moins du monde contribuer à leur satisfaction et vous prouver, Madame, combien je suis touché de ce que vous me dites, de même que les sentiments que je vous ai voués depuis que j'ai eu l'avantage de vous connaître, sentiments avec lesquels je suis et serai toute ma vie . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Über Custines Unternehmung auf Speyer s. Chuquet, Les guerres de la révolution 52ff.; Christen, Österreich im Kriege gegen die französische Revolution (Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchivs, N. F. X, 18ff.).

[2] Die Erbprinzessin hatte am 7. Oktober, als man einen Rheinübergang der Franzosen bei Au befürchtete, vorübergehend Karlsruhe verlassen, kehrte jedoch alsbald wieder zurück und blieb entschlossen während der folgenden Kriegswirren an der Seite ihres Gemahls.

[3] Kaiser-Dragoner. Zur Truppenverteilung s. Christen, Mitteilungen des k. u. k. Kriegsarchivs, N. F. X, 37.

66. Wilhelm von Edelsheim an ? ?[1]

Karlsruhe, 4. Dezember 1792.

[Einnahme von Frankfurt. Bevorstehende Entscheidung. Schwierige Lage des Markgrafen. Forderungen der Franzosen und Österreicher wegen der Kehler Rheinbrücke.]

Euer ꝛc. mir gestern Abend gegebene Nachricht habe ich wohl erhalten. Dieses wichtige Evenement war mir durch 5 von Frankfurt angekommene Briefe angekündiget worden. So groß war die Freude in Frankfurt, [die Stadt] wieder in deutschen Händen und sich frei zu sehen, daß alles schrieb, was schreiben konnte.[2] Das Leibregiment des Landgrafen von Cassel an einem Thor, und die Darmstädter Truppen am anderen haben den Sturm ausgeführt. Prinz von Hessen-Philippsthal, der es commandirt, ist schwer verwundet. Aber wie sie auch eingedrungen waren, so wollten sie keinen Pardon geben und streckten in allen Straßen und Gäßchen nieder, was französische Cocarden trug; verwunderlich, sagt man, seie die Erhaltung der Ordnung gewesen, denn keinem Frankfurter ist ein Haar gekränkt worden. Der Commandant und alle Officiers sind gefangen. Auf eine andere Art konnte sich solcher auch wohl nicht ergeben, ohne zu befürchten, daß er nach dem Inhalt des Dekrets des Kopfs verlustig erklärt würde. Jetzt muß eine nahe Schlacht das Schicksal Deutschlands entscheiden . . .

Geht es bei Höchst glücklich, so wird sich wohl Mainz nicht halten. Alsdann aber gute Nacht allen Maires, und besonders dir, du armseliger Schlucker Petersen.[3] Weinen thut der Pursch immer: mögte er doch genötiget sein, sein Schicksal im Zuchthaus, am Karren oder auf dem Echaffaud zu behaupten . . .

Der Anmarsch der Österreicher geht nur langsam von statten.

Man sagt, Hindernisse, die sie in Bayern fänden, wären daran Schuld. Bis sie kommen, sind wir vor keinem Ueberfall gesichert. Zum Glück glaubt man sie über Rhein viel näher, als sie sind. Doch sind wir mit Biron stark im Gedränge.[4] Er verlangt in einer peremtorischen Frist von dem Markgrafen und dem Herzog von Württemberg die Wiederherstellung der Kehler Rheinbrücke, will sich nicht verbinden, solche blos für das Commercium gebrauchen zu lassen, will kein wechselseitiges pactum mit Oesterreich eingehen, wodurch sich beide feindliche Generäle verbänden, sich über die Kehler Brücke nicht zu attaquiren, will nicht zugeben, daß die Kreistruppen Kehl anders verlassen, als wenn Frankreicher (sic!) solches occupirt: dabey declarirt er: ich werde nach einer abschlägigen Antwort Kehl forciren und alsdann, es mögen Kreis- oder Oesterreichische Truppen da-

[1] Abschrift von unbekannter Hand bei den Akten der Bruchsaler Regierung. Jedenfalls an einen der bischöflichen Beamten oder ein dort weilendes Mitglied des Domkapitels (Beroldingen?) gerichtet.

[2] Die Erstürmung von Frankfurt erfolgte am 2. Dezember.

[3] Karl Ludwig Petersen, seit Ende November provisorischer Kommissär und Maire zu Speyer. Remling, Die Rheinpfalz in der Revolutionszeit I, 109 ff.

[4] Vergl. Polit. Corresp. II, 14.

selbst liegen, die markgräflich- und herzoglichen Lande als feindliche behandeln und Namens der französischen Nation occupiren. Wird aber die Passage wiederhergestellt, und ich gehe mit meinen Truppen über den Rhein, alsdann handle ich in diesem neutralen Lande als Freund. Oesterreich antwortet uns: das Kreisdirectorium hat uns zugesagt, daß die Brücke in statu quo bleiben soll. Wird sie hergestellt, so ist dieses eine Declaration der Vorliebe für Frankreich, und wir müssen alsdann die Schwäbischen Kreislande als feindliche ansehen. Hieraus sich zu winden, ohne Haar zu lassen, wird schwer sein, wenn die Vorsehung nicht durch Ereignisse uns schützt, die den Uebergang besonders im Dezember unmöglich machen . . .

Copie.

67. Kaiserin Katharina II. von Rußland an den Erbprinzen Karl Ludwig von Baden.

Petersburg, 20. Dezember 1792.

[Wirbt für den Großfürsten Alexander um die Hand der Prinzessin Luise.]

Monsieur mon cousin! Je me flatte que V. A. S. voudra bien joindre son aveu à celui du Margrave, son père, pour l'union que je lui propose entre le Grand-duc Alexandre, mon petit-fils, et la Princesse, sa fille aînée qui se trouve présentement à ma cour. Cette union sera d'autant plus fortunée qu'une inclination, à ce qu'il paraît mutuelle, semble en former les nœuds et en assurer le bonheur. Je ne négligerai rien pour en accroître la félicité par les sentiments d'intérêt et de tendresse que la jeune Princesse a su m'inspirer et dont ses belles qualités la rendent digne . . .

Eigenhändig.

68. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Igstadt[1], 29. Dezember 1792.

[Kleines Vorpostengefecht. Beförderung zum Generalmajor.

. . . Heute frühe habe ich zum erstenmal während meines Hierseins ziemlich nahe Bekanntschaft mit die französchen (sic!) Jägers zu Fuß und zu Pferd gemacht. Sie fingen an, ziemlich vertraut mit meinen Vedettes zu werden und ihnen Zettels und Bücher von der Freiheit zuzuwerfen. Um sie nun ein wenig schüchterner zu machen, und aus Neugierde, Castel recht in der Nähe zu sehen, ging ich heute früh vor Tag mit 40 Husaren, 10 Jägern und 20 Füsiliers bis an ihre Wachtposten, die sie bis dicht an Castel des Nachts zurückziehen, vor, legte einige Versteck in die Weinberge von Jägern und ließ auch einige Trupps

[1] Regierungsbezirk Wiesbaden. Mitte Dezember hatte die preußische Armee auf dem rechten Rheinufer zwischen Frankfurt und Kastel Winterquartiere bezogen; ihre Sicherung übernahm das Korps des Erbprinzen v. Hohenlohe, dem die Brigade des Prinzen Ludwig zugeteilt war.

Husaren hinter mir stehen, auf die ich mich zurückziehen konnte. So ließen sie mich eine gute Viertelstunde stehen. Wie es Tag wurde, kam die Spitze ihrer ersten Patrouille, die aus 3 Mann bestand, zum Vorschein. Die warf sich sogleich auf ihren Haupttrupp zurück und die ganze Patrouille, die zum wenigsten aus 30 Pferd bestand, riß aus und ich hatte nur 14. Es dauerte aber nicht lange, so kamen sie stärker und suchten mich abzuschneiden. Da mußte ich mich im Schritt zurückziehen, aber so daß ich beständig mit ihnen engagiert blieb. Dieses Geschieß hatte die Wirkung, daß die Franzosen in Mainz Allarm schlugen, einige Signale mit Kanonen gaben und bis gegen Mittag in der Ungewißheit blieben, ob sie ernstlich attaquiert würden oder nicht. Von mir wurde kein Mann erschossen noch blessiert, sie hatten einige Leichtblessierte. Diese und ähnliche Neckereien werden für dieses Jahr meinen Carneval ausmachen. Wann Sie, liebster Vater, diesen Brief erhalten, wird Ihr Sohn Generalmajor sein. Es soll auf den Neujahrstag eine große Promotion sein, wobei, wie man mich von verschiedenen Orten versichert, ich mit begriffen sein soll[1] . . .

Eigenhändig.

69. Bericht des Prinzen Ludwig von Baden über das Gefecht bei Hochheim.[2]

O. D. (7. Januar 1793).

Seitdem das erstemal Hochheim durch unsere Husaren von den feindlichen Truppen gereiniget wurde, besetzten es beede Teile nicht. Es wurde bloß in den ersten Tagen vom Feind und Freund patrouilliert; nachher aber setzte Custine eine Art von Vorposten von 150 Mann Infanterie in dieses Städtchen. Zu der Zeit glaubte aber der Herzog und Graf Kalkreuth, der in diesem Teil commandierte, daß wegen der Nähe von Cassel[3] und Kostheim es nicht von uns behauptet werden könnte.

Den 4. Nachmittag benachrichtigte der in hessischen Diensten gestandene G. Lt. von Schönfeld, der das Kommando des Graf Kalkreuth übernommen hatte, unsere ganze Chaine, daß der Feind um 1 Uhr Mittag Hochheim stärker besetzt habe und nach der Aussage des Capitaine von Raumer, der den nämlichen Tag diesen Ort passierte, da er aus der Gefangenschaft kam, wären 3000 Mann Infanterie, 800 Kavallerie und 13 Canons in dem Anmarsch auf der Chaussée unter Kommando des Generals Houchard. Dieses ließ uns einen Angriff auf unsere Postierung vermuten, daher wir die Nacht vom 4. auf den 5. sehr aufmerksam waren. Ich meines Orts recognoscierte ihr Feuer schon morgens 4 Uhr,

[1] In einem Schreiben vom 2. Januar 1793 teilt der Prinz seinem Vater die zu Neujahr erfolgte Beförderung zum Generalmajor mit.

[2] Beilage zu dem Polit. Corresp. II, 18 mitgeteilten Schreiben des Prinzen an seinen Vater, d. d. Igstadt, 7. Januar 1793, dort nur in kurzem Auszuge wiedergegeben.

[3] Gemeint ist hier, wie im folgenden, stets Kastel gegenüber von Mainz. Im übrigen vergl. Chuquet, Custine 207 ff.

fand aber alles sehr ruhig, nur mehr Feuers wie gewöhnlich. Wie es Tag wurde, bemerkte man, daß wegen dem Grundeis die Rheinbrücke weg war. Es liefen verschiedene Nachrichten ein, daß der Feind Hochheim stark besetzt habe. Der Herzog, welcher vorgestern nach Wicker gekommen war, beschloß auf verschiedenes Bitten und Vorstellungen des Prinzen von Hohenlohe, Hochheim den 6. zu attaquieren. Er übernahm den einen Angriff und übertrug den anderen dem Prinzen von Hohenlohe. Es wurde abgeredet, daß die Attaquen um 5 Uhr morgens anfangen sollten. Auf einen Signalschuß von einer Haubitze von der Seite des Prinzen würde eine Haubitzenbatterie des Herzogs anfangen, Hochheim zu beschießen und so die Attaque auf die Stadt und das, was weglaufen würde, den Anfang nehmen. Zu dem Ende brachen unter dem Befehl des Prinzen von Hohenlohe den 6. morgens folgende Regimenter auf mit dem Befehl, um $^1/_2$3 Uhr bei der Delkenheimer Straßenmühle, allwo das Rendezvous war, zu sein: Kavallerie das Regiment Wolfradt, 2 Schwadrons von Eben, Dragoner von Schmettau, 3 Jäger Compagnien, die Füsilierbataillons von Renouard, von Tadden, Martini, das 1. Bataillon von Hohenlohe, das Grenadierbataillon von Borck und das 2., die reitende Batterie von Schönermann. Alle Kavallerie commandierte der General von Wolfradt, sämtliche 6 Bataillons Infanterie nebst der reitenden Batterie stand[en] unter meinem Kommando. Die Jäger führte der General von Voß an; sonsten hatten wir keinen General bei uns. Alle übrige Truppen besetzten unsere Postierungen, teils zu unserem repli, anderenteils den Feind en échec zu halten, daß er aus Cassel aus nichts auf uns unternehmen konnte Da das Grenadierbataillon von Borck in der Nacht den Weg auf den Rendezvous verfehlt hatte, marschierten wir erst um $^3/_4$5 Uhr von der Delkenheimer Mühle in einer Kolonne, wie die Regimenter oben beschrieben sind, ab. Unser Marsch ging mit möglichster Stille bis gegen Hochheim über fort, wo wir auf eine feindliche Vedette stießen, die Feuer gab. Hierauf geschahe ein Kanonenschuß bei der bei Hochheim etablierten feindlichen Batterie. Dieses nahm der Herzog für unsere Signalschüsse und fing zu attaquieren an. Diesem eben erwähnten Schuß folgte eine starke Kanonade, die $^3/_4$ Stunden dauerte, und als wir noch in Sections waren, verloren wir verschiedene Leute. Wir schwenkten ein unter dem Kartätschen- und Haubitzenfeuer. Ich nahm sogleich das mittelste Bataillon zur ersten Attaque und ließ die anderen en échelon folgen. Ich war ungefähr 500 Schritte avanciert, als mich der Graf Fürstenberg, natürlicher Sohn des Herzogs, der beim Prinz Hohenlohe als Volontair ist, avertierte, daß sich die Feinde aus Hochheim heraus gegen Cassel zögen und mir dadurch in meine rechte Flanque kämen. Ich nahm also, ohne weitere Befehle abzuwarten, das Füsilierbataillon von Martini, welches die zweite Attaque machte, schwenkte mit Bataillons rechts, warf den Feind von der Chaussée herunter in die Weinberge, welche stufenweis angelegt sind, und so von Stufe zu Stufe mit ihm herunter, bis er anfing, recht auszureißen. Mein Adjutant brachte mir noch mit vieler Geschwindigkeit

das Grenadierbataillon von Borck, womit wir sie dann zum völligen Laufen brachten. Der Prinz von Hohenlohe, der herbei eilte, hatte hinter mir die reitende Batterie auf dem Berg etabliert, die über mich wegschoß, und beim Ende waren auch die zwei anderen Füsilierbataillons. Ich hatte das Glück, 8 Kanonen zu erbeuten. Im ganzen bekamen wir 12 Kanonen; eine bekamen die Wolfradter, 2 das Bataillon von Tadden und eine die reitende Artillerie, die von ihr so zusammengeschossen wurde, daß die Feinde sie nicht mehr fortschleppen konnten. Von dem Grenadierbataillon von Borck und Martini habe ich dem König zu Gnadenbezeugungen empfohlen als Leute, die sich besonders hervortaten, den Prinz von Pleß vom Bataillon von Martini, den Major Martini und 2 Subalternofficiers, von dem von Borck den Commandeur. Der Herzog von Braunschweig empfahl meinen Adjutanten, weil er mir so à propos das Bataillon von Borck zuführte, das 5 von denen 8 Kanonen nahme. Wir haben 120 Gefangene gemacht. Sie hatten viele Toten, und die Gefangenen waren meistens blessiert. Wir hatten 100 Tote und Blessierte. Dem General Wolfradt wurde das Pferd unter dem Leibe erschossen. Ich hatte vergessen, daß, ehe noch die Affaire anging, das Bataillon von Hohenlohe und 2 von Borck unter dem Oberst von Knobelsdorff, Commandeur von Hohenlohe, mit einigen Husaren gegen Cassel detachiert wurden, um den Feind zu beobachten.

Der König, der gegenwärtig war, dankte uns allen aufs artigste und schien mit unserem Betragen zufrieden zu sein.

70. Wilhelm von Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 19. Januar 1793.

[Das schwäbische Kreiskontingent und die Absichten des Herzogs von Württemberg. Besorgnisse und Bedenken in Karlsruhe.]

Je ne tarde point, ma chérissime Excellence, de vous donner part d'une nouvelle démarche que va tenter Msgr le Duc de Wurtemberg. Le projet de S. A. S. est d'empêcher que les troupes du Cercle de Souabe ne joignent point l'armée de l'Empire, mais reste[nt] comme un corps détaché sous ses ordres dans les Cercles pour sa défense, en déclarant qu'il fera augmenter ce corps par nombre indéterminé de ses troupes qui consisteront au moins en 1500 hommes jusqu'à 2500.[1] Msgr le Duc envoie pour faire goûter ce projet le colonel de Mylius à Vienne et l'a fait passer par ici pour prévenir Msgr le Margrave sur sa démarche et l'engager de l'étayer de son crédit à la cour impériale. Il a fait proposer en même temps au Margrave de donner 1000 ou 1500 hommes à la solde du Cercle pour être employés avec les troupes du Cercle et celles de Wurtemberg, suppo-

[1] Vergl. Polit. Corresp. II, 22.

sant que le Margrave s'emploierait de même auprès du Cercle pour que celui-ci donnât audit Duc des subsides pour les 2500 hommes susdits. Nous avons soigneusement évité ici de donner une réponse verbale et je joins au pli celle par écrit que j'ai envoyée aujourd'hui à Mr de Mylius en l'adressant à Fribourg où il s'est préalablement transporté pour concerter avec le général Comte de Wallis la position à prendre sur le Rhin avec ce corps de troupes qu'il imagine de former. Cette réponse contenant au long nos idées, je n'ai pas besoin d'arrêter V. E. avec un détail ultérieur à cet égard. Mais quoique j'ose supposer que cette démarche vous fera naître les mêmes réflexions que nous avons faites à son début, je ne saurais cependant m'empêcher d'en faire mention. Il y a plusieurs motifs qui ont pu entraîner Msgr le Duc à prendre ce parti. S'il était jamais praticable, il lui vaudrait la gloriole du commandement d'un corps de troupes dont l'entretien ne lui coûterait rien. Il retirerait des subsides considérables pour un corps qui ne serait jamais complet, car on m'assure qu'après avoir fait joindre son contingent aux troupes du Cercle il ne lui restera pas 500 hommes à mettre en campagne. Il garantirait surtout son duché de toute attaque, car comme les ordres qu'il a donnés aux différents postes des troupes du Cercle, qui forment maintenant une espèce de cordon entre Bühl et Rastatt, portent expressément que, dès que les troupes françaises passeraient le Rhin, ils eussent à envoyer un officier pour demander s'il comptait[1] traiter le Cercle en ami et de ne pas bouger en cas de l'affirmative, mais bien de les[2] retirer précipitamment dans la Forêt-Noire en cas d'une réponse négative, on peut aisément prévoir que dès que les troupes françaises tenteraient un passage du Rhin avec une force suffisante, le Duc ferait retirer incessamment toutes les troupes du Cercle, les siennes et les nôtres pour couvrir du haut de la Forêt-Noire son duché en abandonnant le Margraviat aux ennemis et à la Providence.

Ce n'est cependant pas tout encore. Maître des troupes du Cercle et des nôtres le Duc se flatte probablement qu'il pourra alors conclure à la sourdine une neutralité avec la France, objet qui lui a toujours [été] à cœur, et qu'il fournira par les passages du Rhin qui seraient à sa disposition toutes les denrées, munitions et marchandises y compris le bétail dont l'armée française, leurs forteresses et la province ci-devant d'Alsace pourrait avoir besoin. V. E. sent qu'il y aurait beaucoup à gagner à ce commerce, surtout si on le conduirait en monopoliste, ce qui serait très facile d'arranger. Je n'ai pas besoin de remarquer à V. E. que dans les communications qu'Elle trouvera nécessaire de faire de mon avis, il sera nécessaire de ménager l'endroit d'où il vous vient et qu'il serait diamétralement con-

[1] Sic! lies: si elles comptaient. — [2] Sic! lies: se.

traire au bien public, si la cour de Bade romprait en visière avec celle de Stuttgart avant l'assemblée du Cercle qui est très prochaine et où [nous] ne pourrons pas manquer d'entrer dans une furieuse lice avec le directoire vis-à-vis duquel nous devons toujours nous trouver en mesure et conserver un ton d'amitié et de confiance . . .

Gräfl. Rechberg'sches Archiv zu Donzdorf.

71. Wilhelm von Edelsheim an den Obersten v. Mylius.[1]

Karlsruhe, 19. Januar 1793.

[Bedenken gegen die württembergischen Vorschläge.]

Der Markgraf hat die Vorschläge des Obersten in Erwägung gezogen, ist aber der Ansicht, „daß der Kreis in dem gegenwärtigen Zeitpunkt keine Ursache habe, sich einer Pflicht zu entziehen, welche ihm der neueste Reichsschluß auferlegt oder denjenigen Anordnungen vorzugreifen, welche Kais. Majestät in dem vorhergegangenen Reichsgutachten vor gesamtem Reich anheimgestellet worden sind". Zumal, da der Schwäbische Kreis, wenn er jetzt sein Kontingent der Reichsarmee entziehe, im Fall eines feindlichen Angriffs umgekehrt auch weder von der Reichsarmee, noch von den österreichischen und preußischen Truppen die Unterstützung erwarten dürfe, deren er zur Verteidigung der Rheinlinie bedürfe.

Wegen der Übernahme der badischen und württembergischen Haustruppen in des Kreises Sold werde man sich am besten auf dem nächsten Kreistage verständigen. Daß der Markgraf seine Haustruppen zum Schutze des Kreises „ohne alle Beschwerung der Kreiskasse" schon seit 1789 verwendet habe, sei im übrigen offenkundig.

Abschrift.

72. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 26. Februar 1793.

[Gute Aufnahme der Österreicher in der Markgrafschaft. Mannszucht.]

. . . Der General Kospoth, der mit 3 Bataillons und 5 Escadrons in der Gegend stehet, hat sein Quartier in Mühlberg[2] genommen. Die Truppen sind mit ihren Quartieren und dem guten Willen der Einwohner sehr wohl zufrieden, und es wird die beste Manneszucht gehalten. Kospoth ist ein sehr würdiger Mann, ein Bruder des hessischen Generals, der in Hanau kommandiert. Unsern Bauern muß ich die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß sie den Soldaten alle Gefälligkeit ohne Zwang erweisen und fast enthusiastisch für die gute Sache sind. Letzthin entstand ein kleiner Lärmen bei Daxland[en]. Die Compagnie von Giulay, die da im Quartier stehet, rückte aus, und die Bauern wollten sich nicht abhalten lassen, alle Arten von Waffen, die sie aufbringen konnten, zu ergreifen, um die Ufer des Rheins zu verteidigen . . .

Eigenhändig.

[1] Beilage zu Edelsheims Schreiben an Görtz, vom gleichen Tage.

[2] Mühlburg, heute Vorort von Karlsruhe.

73. Erbprinzessin Amalie an die Prinzessin Luise von Baden.

Karlsruhe, 23. März 1793.

[Ihre Heiratspläne gescheitert. Verlobung des Kronprinzen von Preußen mit der Prinzessin Luise von Mecklenburg.]

. . . Ah, chère Louise, tous mes beaux projets pour Caroline que j'avais lieu d'espérer sont évanouis. Le Prince Royal et le Prince Louis épousent les deux Princesses de Mecklembourg. Ma tante Georges[1] est arrivée à Francfort et le lundi d'après le Roi est venu en personne chez elle demander les Princesses pour ses fils. On prétend que bien du monde s'est mêlé d'arranger ce mariage et entr'autres le Duc de Weimar y a travaillé de toutes ses forces. Je ne sais quel intérêt particulier il peut y avoir. Enfin un motif de consolation, c'est que Caroline n'a point été vue, ainsi cela ne peut pas lui faire tort. Et si le genre de ces Princesses de Mecklembourg (qui sont très coquettes) a pu enflammer si vite ces Princes, l'opposé leur aurait sûrement déplu.

Der Markgraf und der Erbprinz sind am Mittwoch von Frankfurt zurückgekehrt, wo sie Zeugen der Verlobung waren.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

74. Erbprinzessin Amalie an die Prinzessin Luise von Baden.

Karlsruhe, 24. April 1793.

[Der Leibarzt Dr. Leuchsenring bekennt sich als Jakobiner. Ausweisung und Mißhandlung. Mißbilligung dieser Maßregeln durch die Erbprinzessin.]

. . . Pensez, le pauvre Leuchsenring a été bien maltraité.[2] Comme vous savez que depuis plusieurs années il avait en hiver quelquefois des

[1] Prinzessin Marie Luise Albertine, geb. Gräfin von Leiningen-Heidesheim, Gemahlin des Prinzen Georg von Hessen-Darmstadt, Großmutter der beiden Bräute, Prinzessinnen Luise und Friederike. Über die Verlobung s. Baillen, Königin Luise 28ff. Danach scheint eine Mitwirkung Karl Augusts von Weimar ausgeschlossen.

[2] Hofrat Dr. Ludwig Leuchsenring, früher in Pfalz-Zweibrückenschen Diensten, seit 1775 Leibarzt des Markgrafen, wohl ein Verwandter des ebenfalls aus Langenkandel gebürtigen bekannten Literaten Franz Michael L. Er lebte seit langer Zeit in höchst unglücklichen Familien- und völlig zerrütteten Vermögensverhältnissen. Schon im November 1791 hatte Karl Friedrich, der zu seinen ärztlichen Leistungen kein Vertrauen mehr hatte und ihn revolutionärer Gesinnung für verdächtig hielt, ernstlich daran gedacht, ihn zu verabschieden und wohl nur wegen der rechtlichen Bedenken Brauers darauf verzichtet. Anfangs März 1793 schrieb dann L. den oben erwähnten Brief an den Minister v. Edelsheim, in dem er mitteilte, er wolle den Rest seines Lebens in Frankreich, dessen Bürger er geworden, zubringen und auf Stellung und Gehalt Verzicht leisten. Daraufhin wurde er durch Dekret vom 18. April als ein „gefährlicher Mensch, dessen Absicht und Bemühen auf Störung der Ordnung abzweckt", von des Reiches Boden ausgewiesen und dem General Wurmser zur Ablieferung „in sein angenommenes Vaterland" übergeben. Nach den Dienstakten.

accès de folie, dans un moment pareil il écrit au Margrave, se déclare démocrate, Jacobin etc., dit qu'il veut aller en France, vivre de l'aumône de ses frères et concitoyens. On le transporte à Spire où est le quartier général du Comte de Wurmser, général autrichien, que l'on prie de faire transporter Leuchsenring jusqu'aux avant-postes français. Il le fait rosser de coups que le pauvre malheureux doit avoir jeté des cris horribles, lui fait mettre un bonnet rouge sur la tête, une corde au cou et le fait promener comme cela dans toute la ville. Il m'a fait une peine cruelle. On en aurait bien mieux agi ici, si on l'avait enfermé à Pforzheim[1] . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

75. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 18. Mai 1793.

[Alarmnachrichten. Sorge vor feindlichem Überfall.]

Ich kann Dir, mein Lieber, heute nur einen kurzen Brief schreiben, weil wir am Rhein von denen Franzosen seit einigen Tagen beständig alarmiert werden. Meine Truppen besetzen den Rhein von Schröck bis Au nebst Oberst-Division von Kaiserdragoner. Thurn und Major-Division stehen gegenüber von Fort Louis, wo sich am Donnerstag abends der Vorfall ereignete, wovon die Relation hier liegt.[2] Diesen Morgen ging ich mit dem Leibregiment nach Neuburgweier, wo man einen Übergang für gewiß hielte, es erfolgte aber nichts als vieles Schießen. Was diese Nacht und morgen geschehen wird, wird die Zeit lehren. Gestern war jenseit Rheins eine starke Affaire, welche auf beiden Seiten viel Leute kostete . . .

Eigenhändig.

76. Beilage. Bericht des Majors Grafen von Uostitz über das Gefecht bei Fort Louis am 16. Mai 1793.

[Zurückweisung eines Versuchs der Franzosen, bei Fort Louis über den Rhein zu gehen.]

Gestern abends um 1/27 Uhr fingen die Franzosen an, von dem Damm bei Fort Louis gleich unterhalb Söllingen herüber zu feuern. Auch versuchten es einige ziemlich große Schiffe zu landen, wurden aber von den mit 12 Mann dort auf Piquet stehenden Corporal von Thurn zurückgetrieben. Die in Söllingen und Stollhofen liegenden Compagnien, die Husaren und meine Division wurden zum Ausrücken beordert. Das Kanonenfeuer dauerte fort. Der Feind hatte 8 bis 10 Kanonen meist von schwerem Caliber. Drei von uns aufgeführte

[1] D. h. in dem dortigen „Tollhaus". Die Erbprinzessin hatte sich dringend hierfür verwendet und gebeten, ihm Bücher und Bewegung im Freien zu gestatten.

[2] Siehe die Beilage. Vergl. dazu v. Weech, Karlsruhe I, 111; Badischer Militäralmanach V, 15.

Sechspfünder antworteten ihm sehr lebhaft. Um $^3/_4$ auf acht kamen wieder einige mit Mannschaft beladene Schiffe und mehrere drei und drei zusammengehängte und mit Brettern belegte, zum Brückenschlagen gerichtete Pontons. Einige, die zu nahe an unser Ufer kamen, wurden von denen schon bereitstehenden Compagnien mit Musquetenfeuer empfangen und zurückgewiesen. Unsere Artillerie schoß einem Schiff das Hinterteil ab, drei zusammengehängte Pontons in Grund, daß die darauf befindliche Mannschaft in das Wasser springen und sich so retten mußte, und beschädigte mehrere andere. Die Schiffe, die fortkommen konnten, schwammen den Fluß hinab, so daß [man] mutmaßte, sie werden tiefer unten etwas unternehmen. Da dieses aber nicht erfolgte, sie im Gegenteil heute Nacht trachteten, wieder herauf zu kommen, durch das Feuer aber unserer Piquets wieder zurückgeschreckt worden, so möchten sie sich dem Strom überlassen haben, um unserm Feuer zu entkommen. Unsererseits ist ein Artillerist erschossen worden. Einem Stücknecht ist der Fuß und einem Gefreiten von Thurn die Ferse abgeschossen worden. Zwei Pferde von der Artillerie sind tot und eines blessiert. Der feindliche Verlust muß beträchtlich sein, da sowohl das Musqueten- als auch Canonen- und besonders Cartätschenfeuer sehr gut angebracht wurde. Auch sind mehrere erschossen. Da die Artillerie und Infanterie sich so gut hielt, so bekam die in Bereitschaft stehende Cavallerie nichts zu tun. Heute ist wieder alles ruhig. Wo die hinuntergefahrenen Schiffe eigentlich stehen, weiß man nicht. Die beschädigten ist der Feind beschäftiget auszubessern, woran man ihn nicht hindert, da er nicht herüberfeuert; das in Grund geschossene stehet aber noch auf seinem alten Platz. Heute Nacht hat der Feind auf dem Damm auf zwei Orten einige Bäume aus der Allee abgehauen und sich da eingegraben . . .

Abschrift.

77. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 18. Juni 1793.

[Die Rheingrenze ohne genügenden Schutz.]

Dankt für die Nachrichten vom Kriegsschauplatze, die Hauptmann Götz überbracht.

. . . Soviel wußte ich aber schon, daß der Rhein wieder schwach besetzet bleiben würde und daß, wenn nicht alles zwischen Rastatt und hier dem Feind offenstehen sollte, ich mit meinen Truppen noch ferner die wichtigsten Posten besetzen müßte, weil vier kaiserliche Bataillons und die Kreistruppen, welche letztere noch nicht recht zu gebrauchen sind, nicht hinreichen, um den Distrikt zwischen Philippsburg und Kehl zu besetzen und noch hinreichende Reservecorps zu haben. An letztere ist nun gar nicht zu denken, weil ein Bataillon, das ich hier behalte, dazu nicht hinreichend ist . . .

Eigenhändig.

78. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 4. August 1793.

[Truppenbewegungen am Oberrhein.]

. . . Heute treten die 2 Divisionen von Kaiserdragoner, die noch von Liedolsheim bis Bietigheim cantonierten, den Marsch an, um bei Philippsburg über den Rhein zum Wurmserischen Corps zu gehen, und werden durch zwei Divisionen Husaren vom Wurmserischen Freicorps ersetzet, die erst aus den croatischen und slavonischen Grenzregimentern errichtet worden sind und denen es noch an Vielem, besonders an Armaturstücken fehlet, übrigens ganz gute Leute sind . . .

Eigenhändig.

79. Hauptmann Götz an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Lager bei Pirmasens, 17. August 1793.

[Einnahme der französischen Verschanzungen beim Ketterich.]

Gestern mittag 12 Uhr ist die Armee des Herren Herzogs hier in das Lager eingerückt. Nachts 11 Uhr brach solche auf, um das feindliche Lager bei Felsenbrunn zu attaquieren.[1] Die Attaque nahm diesen Morgen gegen 4 Uhr ihren Anfang. Der Feind, welcher, wie man versichern will, gegen 10000 Mann stark sein soll, hielt nicht lange aus, sonderen lief sogleich nach Bitsch zurück. Verloren hat solcher weiter nichts als 1 Canone, ziemlich viel Bagage, aber äußerst wenig Gefangene. Unsererseits blieb nur 1 Unterofficier und 1 Gemeiner von Wolfradt, welches Unglück durch einen feindlichen Pulverwagen geschahe, der, als sie solchen nehmen wollten, in die Luft flog. Jedermann, welcher die feindliche Position und Verschanzung gesehen hat, ist äußerst verwundert, daß solcher[2] nicht langen Widerstand geleistet hat, indeme solche nicht anders als mit großer Mühe und Verlust hätte genommen werden können. Ich danke Gott vor die abermalige Erhaltung des Durchlauchtigsten Prinzen. Des Herren Erbprinzen von Hohenlohe Durchlaucht canonierten zu gleicher Zeit den Feind aus seinen Besitzungen so, daß solcher, Gott sei Dank, nun einmal aus dem Reich vertrieben ist. Der Herzog ließ gegen diesen Mittag 3 Uhr das hiesige Lager wiederum beziehen, nachdeme die feindlichen Schanzen vorhero zerstöret wurden. Von den ferneren Operationen ist noch nichts bekannt.

Wir stehen hier auf Badenschen Grund und Boden campiert. Das Lager Sr. Durchlaucht ist 1/2 Stunde von Rodalben[3] . . .

[1] Über diesen Angriff, mit dem der Herzog von Braunschweig den Feldzug am Mittelrhein eröffnete, vergl. Colin. Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat I, S. 117 ff.; Chuquet, Wissembourg 98 ff.

[2] D. h. der Feind.

[3] Heute in der Bayr. Rheinpfalz, B.-A. Pirmasens, damals zur linksrheinischen badischen Herrschaft Gräfenstein gehörig.

80. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 29. August 1793.

[Besuch des Königs von Preußen in Karlsruhe.]

Vorgestern den 27. dieses hatte ich die Ehre, den König hier zu bedienen.[1] An Sonntag abend kam Gualtieri von dem König mit einem ganz eigenhändigen Schreiben geschicket, um ihn anzusagen, hier an. Ich war in Steinbach, wohin mir der Karl das Schreiben hinschickte, mit welchem ich nachts 12 Uhr sehr angenehm aus dem Schlaf überraschet wurde. Morgens bei guter Zeit war ich hier und fertigte Gualtieri ab. Dienstag ging ich dem König bis Graben entgegen. Er war eben angekommen, als ich dahin kam. Nach seinem Schreiben wollte er um 10 Uhr hier sein, und es war noch nicht 8 Uhr, als ich nach Graben kam. Um $9^1/_2$ Uhr war er hier, ich war 7—8 Minuten vor ihm angekommen. Er machte einen Spaziergang im Garten und der Fasanerie. Dann ging es zur Tafel. Nach Tisch retirierte er sich. Dann wurde eine Spazierfahrt um die Stadt gemacht, um die Gegend zu zeigen. Im Erbprinzengarten wurde abgestiegen. Nach der Zurückkunft ins Schloß und genommenem Tee wurde eine Musik angehört; dann zum Abendessen. Der König retirierte sich früh. Gestern morgen vor 6 Uhr reisete er wieder ab. Im Gefolge waren Luccheſini, Bischoffswerder und Lindenau. Der König schien mit seinem kurzen Aufenthalt zufrieden zu sein.[2] Am Tag der Ankunft des Königs hörte man von morgens 3 Uhr stark feuern, sowohl aus Kanonen als Kleingewehr, welches bis Mittag dauerte. Ich hoffete, der König würde hier die Nachricht von der Eroberung der Linie von Weißenburg bekommen, allein alles reducierte sich auf eine starke Vorpostenaffaire, welche sich mit einer Kanonade endigte . . .

Eignehändig.

81. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Bergsimten[3], 11./13. September 1793.

[Gefechte bei Pirmasens.]

. . . Wie ich vorgestern [11. September] Abend mit Endigung dieser Zeilen beschäftigt war, bekam ich die Nachricht, daß ich am anderen Morgen sollte angegriffen werden. Diese nämliche Nachricht hatte der Herzog auch, worauf er des Abends um 8 Uhr hierher kam und mir befahl, mit einer halben reitenden Batterie, einem Bataillon Infanterie und 2 Schwadrons Dragoner ihn zu be-

[1] Vergl. v. Weech, Karlsruhe I, 111.

[2] «Le roi — schreibt die Erbprinzessin — était fort gracieux, mais comme il est difficile à entretenir, je me suis mise en quatre pour lui parler, car vous savez que le Margrave est plus silencieux que jamais dans ces occasions.» An die Großfürstin Elisabeth, 1. September 1793.

[3] Heute Obersimten in der Bayr. Rheinpfalz.

gleiten.[1] Wir marschierten des Abends um 10 Uhr auf unsere äußerste Cavalleriefeldwache, wo wir bis gegen Tag liegen blieben. Ein Deserteur, der die Nacht zu uns kam, versicherte, daß alles ruhig seie. Dieses bewog den Herzog, sowie der Tag graute, vorwärts gegen einem Walde zu marschieren, um sich da zu verstecken, weil die Patrouillen immer da vorbeigingen, um solche aufzuheben. Wir waren nicht 1000 Schritte marschiert, so stoßten (sic!) wir auf die Tête einer beinahe 10 000 Mann starken Kolonne. Wir hatten alle Mühe, uns zurückzuziehen, bekamen ein außerordentliches Haubitzenfeuer, welches 8 Mann teils tötete, teils blessierte, worunter der Oberst Kameke vom Regiment von Borck war. Wir zogen uns in größter Ordnung bis in das Lager zurück.[2] Alles setzte sich instand, den Feind zu erwarten. Er marschierte auf, canonierte ohne sonderliche Wirkung, fand wahrscheinlich die Stellung unangreifbar. Daher zog er sich nach 2 Stunden wieder zurück in sein altes Lager, wo er heute, so wie immer, postiert ist. Der Herzog schenkt mir viel Zutrauen. Der G. Lt. Courbière stehet mit mir hier und commandiert mich eigentlich. Der Herzog verlangt aber alles von mir und schickt mir alle Befehle, welches mich öfters in Hinsicht des G. Lt. Courbière in die größte Verlegenheit setzt . . .

Eigenhändig.

82. Großfürst Alexander an Erbprinzessin Amalie.

Petersburg, 7./19. Oktober 1793.

[Anzeige der Vermählung. Beteuert seine Liebe und Verehrung.]

Ma très chère mère! Vous étant uni depuis le $\frac{28 \text{ sept.}}{9 \text{ oct.}}$ de si près je me fais un bonheur de vous renouveler l'assurance de mon attachement et de mon respect pour vous. Vous connaissez déjà mon amour et mon attachement pour votre chère fille, ainsi j'ose croire que vous êtes assurée que j'emploierai tous les moyens possibles pour contribuer à son bonheur qui est celui de ma vie. Soyez aussi persuadée, ma chère mère, des sentiments de la considération la plus distinguée que je vous porte et avec lesquels j'ai l'honneur d'être . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Colin a. a. O. I, 395 ff.; Pirmasens und Kaiserslautern, kriegsgeschichtliche Einzelschriften, her. vom Gr. Generalstab, Heft 16, S. 298 ff.

[2] Näheres über den Anteil des Prinzen, der durch einen Flankenangriff am 12. September wesentlich zum Erfolge beitrug, bei Colin I, 401, 404. Darauf beziehen sich auch die folgenden Verse, die damals im Umlauf waren:

„Bei Roßbach schrieb einst Friederich ein Buch in einem Band,
Wozu sich für den zweiten Teil schon lang kein Autor fand;
Doch endlich hat's sein Neffe Carl mit einem Tom vermehrt:
Es ist zu Pirmasens gedruckt und durch Censur bewährt.
Man sieht dem Werk Vollständigkeit auf allen Blättern an,
Und den Appendix machte noch der Prinz von Baden dran."

83. Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 23. Oktober 1793.

[Erstürmung der Weißenburger Linien durch Wurmser. Siegesfeier in Karlsruhe.]

. . . Der 13. war für mich ein interessanter Tag. Ich wußte, daß der Angriff der Linie geschehen und Prinz Waldeck bei Plittersdorf den Rhein passieren sollte. Vor Tag hörte man das Feuer. Nach 8 Uhr kam Nachricht vom Übergang, um 11 Uhr sahe man Selz brennen, um 5 Uhr erfuhren wir, daß Lauterburg über war. Den 14. morgens kam der glückliche Erfolg auf dem rechten Flügel nebst der Einnahme von Weißenburg in Erfahrung[1] . . .

Nachschrift: Am vergangenen Sonntag haben wir das Te deum laudamus auf das feierlichste unter Abfeuerung der Kanonen und des kleinen Gewehrs gehalten.[2]

Eigenhändig.

84. Major Götz an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Schweigen, 17. November 1793.

[Mißglückter Angriff des Herzogs von Braunschweig auf Bitsch.]

. . . Ich eile, um Ew. Hf. D. einige Nachricht von dem die vorige Nacht unglücklichen Unternehmen auf Bitsch zu geben.[3] Durch schlechte Spionen und Ehrgeiz von einer anderen Seite verführt, ließen sich S. Hf. D. der Herzog endlich bereden, vor unserem Abzug in die Kantonierungen Bitsch mit Sturm einzunehmen. Gestern abend wurden von der Armee 100 Mann per Compagnie unter Anführung des Obersten Grafen von Wartensleben, deme der Oberst von Hirschfeld zugegeben war, commandiert, dieses zu unternehmen. Diese Nacht um 2 Uhr geschahe der fürchterliche Angriff und dauerte bis 5 Uhr. Alles war verraten; der Feind war präpariert. Der Mut und Tapferkeit der Soldaten war von unserer Seite über alle Beschreibung. Die Grenadiers von Rohdich unternahmen zuerst den Sturm und drangen trotz allem Widerstand bis an das letzte Tor des Schlosses; allein hier konnten solche nicht weiter durchdringen. Der Feind schmiß Bomben mit Granaten nebst großen Steinen von oben auf sie herunter: es war ein gräßliches Feuer. Der Widerstand unserer Truppen dauerte 3 Stunden, bis sie weichen mußten. Von Rohdich ist 1 Capitain tot, 2 Officiers schwer blessiert, überhaupt 18 Officiers tot und blessiert, und bei 300 Gemeine. Die Bestürzung des Herzogs ist erstaunend. Alles jammert und wehklaget über den Verlust der braven Leute, die hier abermals, leider zu ihrem Unglück, ihre wahre Tapferkeit bewiesen haben . . .

---

[1] Chuquet, Wissembourg 206 ff.; Österr. militär. Ztschr., J. 1834, S. 123 ff.

[2] v. Weech, Karlsruhe I, 113.

[3] Chuquet, Hoche et la lutte pour l'Alsace, S. 14—20.

85. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 6. Dezember 1793.

[Tod des Ministers Wilhelm v. Edelsheim.]

Mein lieber, bester Ludwig,

ich habe Dir heute eine traurige Nachricht zu schreiben. Der Minister von Edelsheim starb diesen Morgen um 5¼ Uhr an einem hitzigen Gallenfieber am neunten Tag der Krankheit.[1] Ich hatte immer noch Hoffnung, bis gestern, da kein rechter Schweiß erfolgen wollte, auch die Blasen nicht vollständig zogen. Es ist ein wahrer und in diesen und andern Zeiten vor Menschenaugen nicht zu ersetzender Verlust, sowohl für mich als für Dich und Deinen Bruder Friederich, aber Gott kann helfen und wird helfen. Wir wollen ihn darum anflehen . . .

Eigenhändig.

86. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Karlsruhe, 23. Mai 1794.

[Verlegung des Korps Condé nach der Markgrafschaft. Verhalten.]

. . . Die Condéischen kommen ins Land. Der Prinz bekommt sein Quartier in Rastatt. Zum Glück commandiert der Feldzeugmeister Graf Colloredo, welcher heut hier ankommt, an dem rechten Rheinufer, welcher versprochen hat, die Herrn in Ordnung zu halten[2] . . .

Eigenhändig.

87. Major Götz an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Deidesheim, 3. Juni 1794.

[Angriff auf die französische Stellung bei Kaiserslautern.]

. . . Bei dem Angriff am 23. v. M.[3] hat Gott abermals sichtbarlich über unseren gnädigsten Prinzen gewachet. Höchstdieselben standen von morgens 4 Uhr bis in die Nacht im stärksten Feuer. Der Herr Erbprinz von Hohenlohe verlor durch eine Kanonenkugel einen seiner Adjutanten, den Lieutenant Schipp, einen schönen, hoffnungsvollen jungen Menschen, der allgemein bedauert wurde . . .

[1] Obser, Zur Erinnerung an Wilhelm v. Edelsheim. Beil. zur Karlsruher Zeitung vom 6. Dezember 1793, Nr. 336; Polit. Corresp. II, 105.

[2] Über den Erfolg dieser Bemühungen schreibt Karl Friedrich am 7. Juni 1794 an Prinz Ludwig: „Diesmal betragen sich die Condéischen erträglich, welches ich größtenteils dem Grafen Colloredo zu danken habe". Vergl. dazu Polit. Corresp. II, 100 ff.

[3] Auf die französische Stellung bei Kaiserslautern. Hennequin, La campagne de 1794 entre Rhin et Moselle, S. 254 ff.

88. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth von Rußland.

Karlsruhe, 4. Juni 1794.

[Beſuch der franzöſiſchen Prinzen in Karlsruhe. Der Herzog von Enghien.]

Prinz Condé war am Sonntag in Karlsruhe, hat ſich lebhaft nach der Großfürſtin erkundigt; ebenſo der Herzog von Enghien.

. . Mr de la Ponape qui était présent à cette conversation s'est étendu en éloge sur votre beauté, amabilité etc. et le Duc d'Enghien a fait chorus, mais avec beaucoup de «Beſcheidenheit», ce qu'il est devenu à ce que je trouve. Il a repris un air réfléchi et paraît sentir vivement leur malheureuse situation. Il a un peu grandi, fort brun et plus de couleur et de la barbe, en général l'air plus robuste et plus ferme, mais plus du tout cet air délicat. Il aime encore infiniment la danse à ce qu'il m'a dit . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

---

89. Georg Ludwig von Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 11. Juni 1794.

[Patriotiſche Haltung des Markgrafen. Bewilligung von Römermonaten. Verzicht des Prinzen Ludwig auf ein Reichsgeneralat.]

Weiſungen für die Abſtimmung am Reichstag.[1]

. . . Elle [scil. V. E.] sera également satisfaite des directions qu'on lui suggérera relativement à l'affaire du nombre des mois romains à accorder toute à l'heure. Persuadé comme Msgr le Margrave l'est, que les circonstances présentes exigent sans doute des efforts extraordinaires de tous les princes et Etats de l'Empire qui comme lui ont le bien être public en général et la conservation de la constitution germanique particulièrement à cœur, S. A. S. souhaite de donner aussi dans cette occasion des preuves de son patriotisme et de son zèle ainsi que de sa parfaite reconnaissance des généreux efforts que les puissances coalisées réunissent, maintenant surtout avec de si heureux succès pour les mêmes objets. Toutefois la position précaire de Msgr le Margrave relativement à la situation infiniment exposée de ses Etats pourrait aisément le faire soupçonner de ne consulter que son propre intérêt en se montrant trop libéral. Je crois que V. Exc. approuvera les modifications qu'on a soumises à Son choix et à Sa disposition, Msgr le Margrave ne voulant pas laisser d'un côté le moindre doute sur son zèle à coopérer de toutes ses facultés à la prospérité de la bonne cause, de l'autre cependant pas non plus s'exposer vis-à-vis de ses

[1] Zur Fortführung des Reichskriegs. Vergl. Polit. Correſp. II, 129; v. Vivenot, Herzog Albrecht von Sachſen-Teſchen I, 4, 171 ff.

co-états de l'Empire au reproche de vouloir l'emporter sur eux en prévenances envers le chef de l'Empire etc.

Quant à ce qui concerne la nomination de notre Prince Louis au généralat de l'Empire, Msgr le Margrave n'a pas voulu sans doute qu'il s'établisse la moindre discussion désagréable sur cet objet et a préféré en conséquence d'y renoncer préalablement[1]; cependant je conviens que les réflexions que V. Exc. me fait l'honneur de me communiquer à ce sujet, favorisent infiniment la réussite ou l'admission de ce candidat très recommandable à bien des égards . . .

Gräfl. Rechberg'sches Archiv zu Donzdorf.

---

90. Prinz Ludwig von Baden an Karl Friedrich.

Herxheim, 16. Juli 1794, abends 4 Uhr.

[Kämpfe um das Schänzel. Erstürmung durch die Franzosen. Rückzug der Verbündeten.]

. . . Sie werden sich zu erinnern wissen, daß ich in einem der ersten Briefe aus St. Martin schrieb, daß mir die Stellung nicht gefalle. So wie ich sie beurteilte, so handelte der Feind. Er machte verschiedene Tage vorher falsche Angriffe, um unsere Stellung zu prüfen. Den 13. aber griff er uns abermals auf allen Punkten an und richtete seinen Hauptangriff auf das Schänzel im Gebirg.[2] Er stürmte 5 mal diesen Ort von des morgens 3 Uhr bis des abends um 6 Uhr, ermüdete die 7 und 1½ B[ataillons][3] durch diese verschiedene Angriffe, die er immer mit frischen Truppen unternahm, so sehr, daß es ihm gelang, um 6 Uhr abends diesen Posten abzuschneiden und wegzunehmen. Diejenigen, die davonkamen, mußten sich durchschlagen. Wir verloren 8 Kanonen, verschiedene Pulverwagen. Verschiedene Officiers wurden auf der Stelle totgestochen, der General Pfau blessiert und gefangen[4] nebst einigen Stabsofficiers. Da diese Stellung meinem Posten den Rücken deckte, so wurde ich bei eintretender Nacht beinahe von dem Corps des Prinzen abgeschnitten, und nur die Dunkelheit der Nacht half mir, mich durchzuschlagen, welches mir mit dem Beistand Gottes sehr gut glückte. Der Generallieutenant von Kleist, der von dem Schänzel rechts stund, wurde den nämlichen Nachmittag angegriffen und zum Weichen gezwungen. Er verlor viele Leute, wurde blessiert nebst dem Generalmajor von Knnitzki und

---

[1] Polit. Corresp. II, 126—128.

[2] Vergl. Hennequin, La campagne de 1794, S. 333 ff.; Tagebuch des Erbprinzen von Hohenlohe im Jahre 1794 (Militär-Wochenblatt 1841, S. 122 ff.); Lufft, Feldzug am Mittelrhein 1794, S. 104 ff.

[3] Sic! Soll wohl heißen 7½. Über die Zusammensetzung und Stärke der das Schänzel verteidigenden Truppen s. Hennequin a. a. O. 326.

[4] Ein Irrtum. Generalmajor v. Pfau weigerte sich, sich zu ergeben, und fiel im Handgemenge. Hennequin a. a. O. 346.

mußte seine Batterie nebst einigen Regimentskanonen dem Feinde überlassen. Die Österreicher haben heute den Rhein passiert, und wir sind in vollem Rückzuge, weil wir fürchten, sonst von unserer Kommunikation abgeschnitten zu werden. Morgen marschiert der Prinz bis Dirmstein, der Feldmarschall[1] bis Göllheim; wo wir weiters hin kommen werden, weiß Gott. Unsere Lage ist die traurigste, weil wir schwach sind und der Feind sehr stark ist. Eine solche Wut und Bravour, wie der Feind hat, ist mir und den ältesten Officiers nicht vorgekommen. Sie scheuen keinen Widerstand, er mag so hartnäckig sein, als er will . . .

Eigenhändig.

91. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Heppenheim an der Wiese, 18. Juli 1794.

[Stellungen und Absichten der Preußen. Mißtrauen gegen Österreich.]

. . . Morgen frühe um 3 Uhr marschieren wir in die Stellung von Pfeddersheim, und der Feldmarschall in die von Bockenheim, wo wir so lange stehen bleiben, um des Feindes wahre Absicht abzusehen und das Magazin von Worms fortzuschaffen. Wo wir hernach hingehen, wann uns der Feind drückt, ist noch nicht bestimmt. Über den Rhein gehen wir nicht, ohne eine Schlacht verloren zu haben, worinnen wir als ehrliche Deutsche fechten werden; ich habe mir zum wenigsten vorgenommen, lieber zu sterben, als nicht zu siegen.

Des Feindes wahre Absicht scheint, uns rechts über Meisenheim und Kreuznach zu umgehen, auch Koblenz durch eine Kolonne zu bedrohen. Die Österreicher sind nicht diesseits des Rheins zu halten gewesen, aller Mühe ohnerachtet, die man sich diesfalls von unserer Seite gegeben hat. Man spricht laut von einem einseitigen Frieden, den Österreich soll geschlossen haben. Ob es wahr ist, kann ich nicht beurteilen.

Ich seufze recht nach dem Ende dieses Feldzuges. Gott gebe, daß der Feind keinen Übergang des Rheins irgendwo unternimmt . . .

Eigenhändig.

92. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Langensteinbach, 15. August 1794.

[Fall von Trier. Zusammenwirken aller Reichsstände zur Abwehr des Feindes.]

Nachricht von der Besetzung Triers durch die Franzosen.

. . . Wären alle Deutschen zum gemeinsamen Zweck ihrer Verteidigung und der Wiederherstellung der Ruhe und Ordnung vereiniget, so würden die Franzosen bald wieder in ihre Grenzen zurückgetrieben und zu einem für Deutschland ehrenvollen und dauerhaften Frieden gezwungen werden. Aber die äußersten

[1] Erbprinz von Hohenlohe-Ingelfingen und Feldmarschall v. Möllendorf.

Kräfte müssen aufgeboten und harmonisch verwendet werden. Gott wird gewiß noch der guten Sache beistehen . . .

Eigenhändig.

93. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 17. August 1794.

[Werbung des Prinzen Friedrich von Württemberg um Prinzessin Karoline. Abneigung.]

Nach kurzem Besuch in Stuttgart zurück aus Teinach.

. . . Je vais vous faire une confidence, mais à vous seule. Le Prince Frédéric Guillaume [de Wurtemberg][1] a demandé Caroline en mariage. Je sens tout l'avantage de cet établissement, mais je ne peux parvenir à y persuader votre sœur; la pauvre enfant est dans les larmes, depuis qu'elle sait les intentions du Prince. On lui a parlé de ses emportements qui l'effraie[nt] terriblement, puis elle le trouve si gros ce qu'il est en effet excessivement. Enfin elle dit qu'il lui est impossible de s'y déterminer. Le Margrave et le Prince héréditaire le désirent par politique, espérant que cette alliance formerait une liaison entre le Wurtemberg et le pays de Bade dont il n'en (sic!) pourrait résulter que du bien pour l'avenir. Mais je prévois qu'elle ne pourra pas s'y résoudre et pour la forcer je conviens que le parti n'est pas assez avantageux pour employer ce moyen là. Jugez de mon embarras et de ma peine. Dans 3 semaines il faut une réponse décisive . . .

Original Staatsarchiv Darmstadt.

94. Prinz Ludwig an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Pfeddersheim, 18. August 1794.

[Bevorstehende Räumung der Grafschaft Sponheim und Rückzug der Preußen über den Rhein. Hoffnungen auf die Österreicher.]

. . . Die Grafschaft Sponheim ist noch zum Teil von unseren Truppen besetzt; es ist aber mehr als wahrscheinlich, daß diese sich nächstens zurückziehen werden, wo sie der Feind alsdann besetzen wird. Es ist gewiß für das Badische ein fataler Vorfall. Ich wünschte sehr, daß es zu verhüten gewesen wäre; trifft indessen kein härterer Streich dieses Haus, so sollte ich glauben, daß es zu verschmerzen wäre in Hinsicht auf andere fürstliche Häuser.

Du scheinest wenig Hoffnung auf das Glück der teutschen Waffen zu setzen, indem Du vermuten lässest, daß der Feind über den Rhein bis in das Badische seine Vorteile ausdehnen könnte, und doch ist dieser Fluß von dem Kern unser teutschen Nation verteidigt. Wie wäre es möglich, daß die kaiserlich königlichen

[1] Der spätere Kurfürst und König. Seine Anfrage erfolgte in Teinach, 14 Tage vor der Abreise. Auf ihn, nicht auf den Herzog von Pfalz-Zweibrücken beziehen sich auch die Bemerkungen Elisabeths bei Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitsch I, 170, 176.

Truppen und ihre durch Erfahrung und mutvolles Benehmen ganz Europa bekannt wordene Anführer es zugeben könnten, daß der Feind über den Rhein gehen könnte? Ich denke mir dieſen Unglücksfall unter dieſen Rückſichten platterdings unmöglich. Wohl ahndet es mir, daß die preußiſche Armee das rechte Rheinufer noch ſehen wird; dieſes liegt aber an der Anführung . . .

Eigenhändig.

95. Tableau de l'Administration de la Cour actuelle de Baden-Durlach.[1]

28 Thermidor an 2 (15. Auguſt 1749).

[Charakteriſtik des Hofes und der Beamten. Winke zur Anknüpfung geheimer Verbindungen.]

Les principales personnes dont cette Cour est composée, sont:

1. Le Margrave régnant Charles-Frédéric, né le 22 novembre 1728.
2. Son épouse d'à présent est une de Geyer, Comtesse de Hochberg, née en 1768, mariée le 24 novembre 1787.
3. Le Prince héréditaire Charles-Louis, né le 14 février 1755, dont la femme est une Princesse de Hesse-Darmstadt, Amélie-Frédérique, troisième fille de Louis IX, Landgrave régnant de H.-D., née le 20 juin 1754, mariée le 15 juillet 1774. Sept enfants sont le fruit de ce mariage fécond.
4. Le Prince Frédéric, né le 29 août 1756, sa femme Chrétienne-Louise, fille aînée du Prince de Nassau-Usingue Frédéric-Auguste, née le 16 août 1776, mariée le 9 décembre 1791.
5. Le Prince Louis-Guillaume-Auguste, né le 9 février 1763, colonel prussien qui cantonne dans les environs de Spire.

Le Margrave régnant est un être phlegmatique, qui n'a pas de penchant prédominant et point de passions. Chacun de ses ministres le gouverne, comme bon lui semble, et peut par conséquent le diriger à son gré. Il ne serait pas bien difficile pour un étranger de qualité et d'esprit, de s'emparer de cet automate et de l'endormir comme le font ses ministres. Sa femme quoiqu'épousée du côté gauche a un grand ascendant sur lui, elle le mène entièrement à la lisière où elle veut et comme elle veut. Elle est jeune et pleine d'esprit et de feu, et lui un vieux magot de la Chine.

Le Prince héréditaire de Bade est un homme d'un tempérament très vif; il est beaucoup moins porté que son père pour la noblesse, il soutient

[1] Beilage zu einem Berichte des franzöſiſchen Geſchäftsträgers in der Schweiz, Bacher. Verfaßt von einem ungenannten Agenten desſelben, der das Land bereiſt hatte. Die Schilderung, die er entwirft, iſt, wie leicht erſichtlich, ein grobes Zerrbild und verrät überall Mangel an Kenntnis von Perſonen und Verhältniſſen. Seine Informationen ſind aus trüben Quellen geſchöpft. Vielleicht haben ihm einige untergeordnete Beamte, wie Krauth und Weiſinger, die er beſonders empfiehlt, dabei Dienſte geleiſtet.

et il défend de son mieux la bourgeoisie, autant que cela peut dépendre d'un Prince héréditaire quelconque qui n'a rien à commander. Il aime le jeu, la chasse et, outre sa femme, il a plusieurs maîtresses, il est fort attaché à Mlle Wagner, marchande de mode, qu'il ne voit cependant que secrètement.

Son apanage se monte à 10000 florins d'Allemagne, ce qui ne lui suffit pas, à beaucoup près, pour ses dépenses. Il est surchargé de dettes; le long règne de son père remplit sa vie de dégoût et d'amertume.

Mr Geneye, son écuyer, endetté comme un boucher, et Kayser, mauvais sujet [qui] lui sert de valet de chambre, ont beaucoup d'influence sur ce jeune prince.

La Princesse héréditaire de Bade est d'une hauteur repoussante, elle se croirait déshonorée, si un roturier s'approchait d'elle, elle ne s'entoure que par la haute noblesse et les émigrés. Elle aime beaucoup le jeu et la toilette, ce qui lui prend tout son temps.

Elle n'a que 10000 florins à dépenser par an, qu'elle mange en six mois de temps; elle vit d'emprunt le reste de l'année.

La noblesse a beaucoup d'ascendant sur elle. Mme de Sternenfels et Mlle de Roussillon, ses dames d'honneur, de même que Mlle Hertzberg, sa première femme de chambre, jouissent de sa confiance intime.

Le Prince Frédéric de Bade est farouche et sauvage. Il hait son père et son frère, par la seule raison qu'ils sont un obstacle à ce qu'il règne un jour; il vit très familièrement avec une demoiselle d'honneur, qui est pauvre, mais d'une ancienne famille.

Ses passions dominantes se manifestent en chevaux, tableaux, peintures, antiques. Personne au monde n'est capable de l'influencer, puisqu'il ne se fie pas même à lui-même; sa femme est une belle et bonne femme, mais très malheureuse, à cause des caprices de son mari.

Le Prince Louis, au service de Prusse, est très despotique, il entretient des maîtresses et fait une grande dépense.

Il a auprès de lui un major au service de Bade, nommé Götz, le plus bas, le plus méchant et le plus ladre des hommes, qui, avec tous ses grands différents défauts, gouverne le Prince parfaitement comme cela lui plaît.

Quant aux autres enfants, princes et princesses de Bade, on s'abstient d'en parler, vu qu'ils sont encore trop jeunes pour que l'on puisse prononcer sur leur compte.

Les ministres de la Cour de Bade sont:

1. Le Baron de Gayling, conseiller intime et président de la chambre.

2. Le Baron d'Edelsheim, conseiller intime, premier chambellan et ministre des Affaires Etrangères.
3. De Wœllwarth, conseiller intime et grand-prévôt.

Les conseillers intimes de la classe roturière sont:

4. Le conseiller intime Meier.
5. Le conseiller intime Brauer, secrétaire privé du Cabinet.
6. Conseiller de cour Posselt.
7. Conseiller de cour Hertzberg.
8. Secrétaire privé Wielandt.
9. Secrétaire privé Krauth.

Le Baron de Gayling est de la ci-devant Alsace, où il a eu des possessions, sa femme est de la famille de Berstett de Strasbourg. Il est très bête, n'entend rien du tout aux affaires. Les habitants de Bade en général le maudissent, parce qu'ils le regardent comme le principal auteur de ce que le Margrave a fait pendant toute la guerre contre les Français.

Entre autres il est cause que le Margrave a lâchement vendu un de ses bataillons aux Anglais. Le plus grand nombre des soldats de ce bataillon viennent de déserter et on leur a défendu l'entrée dans le Margraviat. Gayling est celui qui a effectué la confiscation de tous les biens-fonds des déserteurs. Dans mon voyage par le pays de Bade, j'ai pu observer que les cultivateurs auxquels il a enlevé les fils pour les vendre et les rendre malheureux sont très aigris contre lui et qu'ils ne cherchent qu'une occasion pour se venger.

Le conseiller intime d'Edelsheim a été ci-devant au service de Prusse en qualité d'envoyé à la Cour de Vienne. Sa femme fut autrefois dame d'honneur de la Reine de Prusse et en même temps maîtresse du Roi d'à présent. Néanmoins ce Mr d'Edelsheim a la tête vuide, sèche et stérile, et toutes les affaires qu'il a négociées à la Cour de Vienne furent traitées par d'habiles secrétaires, ce qui est aussi le même cas dans ce moment-ci à la Cour de Bade.

Son secrétaire à Carlsruhe se nomme Gerwig.

Le conseiller intime et grand-prévôt de Wœllwarth est à Rastatt depuis que le Prince de Condé et le général autrichien Wenzeslas Colloredo y habitent le joli château du Margrave. Condé s'y fait bien garder de peur d'être assassiné, de sorte que les sentinelles sont triplées et quadruplées. Le Prince de Condé, ainsi que le Duc de Bourbon et le Duc d'Enghien, montent tous les jours à cheval, vers les onze heures pour aller se promener, quand il fait beau, accompagnés de quelques nobles et de quelques domestiques. Le tour qu'ils font est dirigé ordinairement vers le bois de Hügelsheim.

Le conseiller intime Meier est pénétrant et plein de connaissances, mais fort intéressé et avide; sa capacité et son air d'assurance lui donnent beaucoup d'influence sur les ministres et sur le Margrave même.

Le conseiller intime Brauer est misanthrope, et ne manque pas de talents et d'habileté, il a beaucoup d'influence dans les affaires de la régence, mais il est sans caractère, il tourne à tout vent et peut être regardé comme une véritable girouette.

Le conseiller de cour et secrétaire privé du Cabinet Posselt a beaucoup d'esprit et pourrait, s'il le voulait, rendre des services importants, mais il faut le pratiquer avec beaucoup de prudence et de circonspection.

Le conseiller de cour et secrétaire privé Hertzberg possède parfaitement bien tous les talents que son emploi exige; il néglige et méprise même la noblesse, on pourrait par son entremise tenter bien des choses, principalement si l'on voulait courtiser un peu sa femme, pour se l'attacher. Elle est très galante et aime les plaisirs, c'est par ce canal qu'on pourrait apprendre des choses d'importance.

Le secrétaire privé Wielandt a donné assez de preuves que son inclination est l'intérêt et sa plus grande passion d'amasser du métal.

Le secrétaire Krauth[1] croupit dans la pauvreté, mais c'est un homme très habile, qui manque souvent du nécessaire, c'est pourquoi il est fort en peine de nourrir sa famille; pour gagner de l'argent il ferait tout ce qu'on exigerait de lui et pourrait rendre au moins d'importants services.

Outre les susdits, il y en a encore à la cour qui ont quelqu'influence sur le Margrave, nommément un de ses écuyers, homme d'un très mauvais caractère et, outre cela, très avide d'argent; il s'appelle Obermeyer; puis le secrétaire du Margrave, le conseiller de cour Griesbach, sur qui on peut tout moyennant de l'argent.

Enfin ce serait principalement le conseiller des comptes Weisinger[2], qui pourrait être d'une grande ressource; c'est un homme d'une grande pénétration et d'une éloquence inimitable, et comme il est très porté pour les citoyens français, ainsi que pour les bons Allemands, on pourrait se servir de lui dans les choses les plus difficiles et les plus importantes pour les bien conduire. C'est l'homme qui, par son grand esprit et ses réflexions mûres, peut opérer le plus grand bien possible; il est très à son aise, pense noblement et, s'il entreprend une affaire, ce ne sera jamais que pour le bien de ses concitoyens . . .

Paris. Arch. des Aff. Etr.

[1] Friedrich Jakob Krauth, seit 1792 Geheimer Kanzleirat und Sekretär, 1807 Geheimer Expeditor, † 1817.

[2] Rechnungsrat Jakob Weisinger, später (1810) Ministerialrat im Polizeidepartement, † 1833.

96. Major Götz an Erbprinz Karl Ludwig.

Münchweiler, 21. September 1794.

[Sieg des Erbprinzen von Hohenlohe bei Kaiserslautern.]

Gestern war vor das combinierte Corps des Herren Erbprinzen zu Hohenlohe ein glücklicher Tag. Das Unternehmen auf Kaiserslautern glückte vollkommen.[1] In der Nacht vom 17. auf den 18. unternahm der Prinz mit General Wolfradt, Voß und Blücher, den Feind auf dem Scharliberg[2] zu verdrängen. Solches gelang auch nach dem hartnäckigsten Widerstand. Wir hatten ziemlich Tote, worunter 2 Officiers waren. Den 18. rückte die Armee hier ins Lager. Den 19. war Ruhetag. Der Feind wollte morgens den Scharliberg wieder nehmen, wurde aber zurückgeschlagen. Noch muß ich nachholen, daß der Feind den 18. früh 2 Pulverwagen, 2 Officiers und gegen 70 Mann Gefangene verloren hat. Den 20. als den 2. Jahrstag der unglücklichen Canonade bei Valmy gingen der Prinz mit Tagesanbruch mit der ganzen Armee vor, um den Feind auf allen Seiten anzugreifen. Es war die abscheulichste Witterung; den ganzen Tag Regen und Schlossen. Der Feind kame entgegen und wollte ebenfalls angreifen. Dieses war ihme also unerwartet. Die Armee hatte das Glück, solchen an allen Orten zu schlagen und nachmittags gegen 3 Uhr Meister von Kaiserslauteren zu sein. Der Feind verlor 3000 und einige 50 Gefangene, 5 Canonen und über 3000 Tote. Der Sieg war vollkommen. Unter den Gefangenen sind 100 Officiers; auch sind einige Fahnen erbeutet.

Unsere Infanterie hatte nicht viel zu tun. Die Cavallerie des ganzen Corps d'armée hielt sich vortrefflich. Es wollte immer einer dem andern an Bravour zuvorkommen. Der Oberste von Strantz mit dem Dragonerregiment Katt hat Wunder der Tapferkeit bewiesen, wie auch Waldeck-Dragoner. Der Feind, welcher hinter der Eselspforte[3] bei Lautern völlig umringt war, formierte ein Carré. Strantz hieb mit der Cavallerie ein und tötete 2 ganze Bataillons und nahm die Canonen. Die Massacre war schrecklich; die Wälder und Wege liegen voll Toten. Man will glauben, dieser Tag habe dem Feind gegen 7000 Menschen gekostet. Unser Verlust war, Gott sei Dank, diesmal sehr gering. Das Kattsche Regiment hat etlich 30 tot und blessiert. Der Graf von Forstenburg, Adjutant des Prinzen von Hohenlohe[4], ist schwer blessiert; er hat einen Schuß und 2 Hiebe. Der Tag war glücklich und, Gott sei ewig Dank, S. Hf. Durchlaucht der Prinz sind wohl und vergnügt . . .

[1] Hennequin a. a. O. 400ff., 408ff.; Tagebuch des Erbprinzen von Hohenlohe im Jahre 1794 (Preuß. Militär-Wochenblatt, J. 1841, S. 129—131).

[2] Schorlenberg.

[3] Eselsfürth. Über diesen Angriff Hennequin 415.

[4] Er erlag seinen Wunden. v. Massenbach, Memoiren II, 30ff.

97. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 26. Oktober 1794.

[Friedensgerüchte und -wünsche. Exzesse der Franzosen in der Grafschaft Sponheim. Die französischen Prinzen.]

. . . On parle de paix. Je ne conçois pas avec qui on traitera, car celui qui signera les articles un jour, peut-être n'existera plus le lendemain. Mais nous sommes obligés de la désirer, car que deviendrait l'Allemagne, si les excès de ces infâmes brigands se soutiennent? Le pauvre pays de Sponheim souffre cruellement de ces brigandages, ils enrôlent les jeunes gens dans leurs troupes, prennent les bestiaux, le blé, le vin, enfin tout aux habitants et ruinent le pays pour bien longtemps.

. . . Le Duc de Bourbon paraît désolé de ces bruits de paix. Il est sûr que ces pauvres princes sont bien à plaindre si cela se confirme.[1]

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

98. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 20. Dezember 1794.

[Der Herzog von Enghien und Prinzessin Karoline.]

. . . Le Duc d'Enghien est plus ici qu'à Ettlingen, au moins je le vois presque tous les jours. Soit dit à vous, il paraît s'attacher — autant qu'il en est capable avec sa légèreté — à C[aroline].[2] J'avoue que cela ne me fait pas plaisir, car, à moins de rentrer dans ses anciens droits, cela ne peut jamais avoir des suites sérieuses. Il me disait dernièrement qu'il désirait extrêmement d'aller en Russie, comme aussi le Prince de Condé . . .

Die Herzogin von Caylus, Ehrendame de Madame, hat sich in Karlsruhe niedergelassen.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

99. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 26. Februar 1795.

[Austritt des Prinzen Ludwig aus preußischen Diensten.]

. . . Pensez, votre oncle Louis a demandé son congé et l'a obtenu.[3]

[1] Dazu die Antwort der Großfürstin Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch I, 177.

[2] Über die Neigung des Herzogs für die junge Prinzessin vergl. Crétineau-Joly, Hist. des trois derniers princes de la maison de Condé II, 130, 197; v. Freystedt, Erinnerungen aus dem Hofleben, ed. Obser, S. 17.

[3] Polit. Corresp. II, 153ff. Daß der Markgraf ihn zu dem Schritt bestimmte,

C'est inouï de quitter avant la paix, surtout avec la réputation qu'il s'était faite, étant chéri et considéré de toute l'armée prussienne. J'avoue que cela me passe et me surpasse. On dit que c'est le Margrave qui l'a exigé et qu'il doit se marier, parce que le Prince Frédéric n'a point d'enfants. Il me paraît aussi que ce n'est pas le moment de se marier . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

100. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Ulm, 9. März 1795.

[Ersucht um Mitteilung, ob es ratsam, auch Baden in den preußisch-französischen Separatfrieden einzuschließen.]

Eingelaufenen Nachrichten zufolge hat der Landgraf von Hessen-Kassel, durch Preußen veranlaßt, um Einschließung in den bevorstehenden Frieden zwischen Frankreich und Preußen nachgesucht.

. . . Ich säume nicht, Ew. Exc. hiervon im engsten Vertrauen zu praevenieren und erbitte mir in gleicher wechselseitiger Vertraulichkeit Dero gutächtliche erleuchtete Meinung, ob Dieselbe für S^mum^ nostrum wohl einen ähnlichen Schritt für rätlich erachten würden und ob daher keine Collisionen mit denen von Kais. Majestät auf Bitten des gesamten Reichs übernommenen, unter Rücksprache mit des Königs Majestät anzugehenden Friedensunterhandlungen zu besorgen seien, indem ein Separatfrieden mit einzelnen Ständen ausschließlich des Reichsoberhauptes und des gesamten Reichs ohne Collisionen sich vor der Hand meines geringen Ermessens doch nicht wohl gedenken läßt[1] . . .

Gräfl. Rechberg'sches Hausarchiv in Donzdorf.

101. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Ulm, 17. März 1795.

[Hessen-Kassel empfiehlt Baden und Württemberg Beitritt zu dem preußischen Separatfrieden. Geneigtheit in Karlsruhe und Stuttgart. Antrag beim Schwäbischen Kreis. Hardenberg.]

. . . Seit meinem erstgedachten Schreiben an Ew. Exc. vom 9. curr. hat das Hessen-Kasselsche Ministerium in höchstem Auftrag den Schritt, welchen der Herr Landgraf schon wirklich getan hätten, unserm Ministerio unter Anführung der triftigsten Beweggründe bekannt gemacht, dabei aber auch ersucht, Serenissimum im Namen des Herrn Landgrafen, welcher eben nach B. abgereiset seie, durch die dringendsten Vorstellungen zu vermögen, ein gleiches zu tun und ebenfalls den Herrn Herzog von Württemberg darzu zu bewegen.[2] Von Karlsruhe aus ist

ist nicht richtig. Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden, ed. Obser, S. 7.

[1] Die Antwort von Görtz in der Polit. Corresp. II, 311.

[2] Die betreffenden Schreiben von und an Hessen-Kassel Polit. Corresp. II, 306 ff.

dieſes ſogleich in den verbindlichſten Ausdrücken beantwortet und verdankt, doch aber aus fürſorglicher Behutſamkeit geäußert worden, wie man zur näheren Beſtimmung des diesſeitigen Benehmens den Erfolg des dortſeitigen Erſuchens am B[erliner] Hof vorher noch zu vernehmen wünſche. Der Auftrag hingegen, der desfalls an mich ergangen, um die Erklärung des Herrn Herzogs von W. darüber einzuholen, hat einen über alle Erwartung reichenden erwünſchten Succès gehabt, ſo daß nicht nur durch die mir von daher geſtern zugegangene miniſterielle Äußerung der Herr Herzog mich haben verſichern laſſen, wie ſie bereits unterm 13. d. ein nach meinem Antrag abgefaßtes Erſuchſchreiben an des Königs Majeſtät oder deſſen Miniſterium, um in den Frieden mit Fr[ankreich] eingeſchloſſen zu werden, erlaſſen hätten, ſondern auch wünſchten, daß ich einen Antrag, den Sie hierüber bei dem jetzt verſammelten Kreis dahier zu machen willens wären, nachdrücklichſt unterſtützen möchte. Ich habe noch geſtern Abend eine Staffette dieſerwegen abgefertiget und zweifle um ſo weniger an prompteſter Beiſtimmung und Vollziehung der höchſteigenen Schritte, als des Herrn Miniſters von H[ardenberg] Excellenz auf Ihrer Reiſe nach B[aſel], wohin Sie am 12. von Frankfurt abgegangen, dieſer Tage in Karlsruhe ſehnlichſt erwartet wurden und ſomit alsdann alles bereits präpariert worden ſein wird. Wenn nun nur auch ein gedeihlicher Friede uns bald die ſüßen Früchte dieſes ſo wichtigen als notwendigen Schritts bald möglichſt genießen läſſet! . . .

Gräfl. Rechberg'ſches Hausarchiv zu Donzdorf.

---

102. Großfürſt Alexander von Rußland an die Erbprinzeſſin Amalie.

St. Petersburg, Palais Taurique, 9. Mai 1795.

[Empfiehlt und rühmt Laharpe. Ergebenheitsverſicherungen.]

Je vous écris, chère et bonne maman, par Mr de Laharpe, mon précepteur, que j'ose recommander à vos bontés comme mon ami intime et comme un homme auquel je dois tout hors la vie. Il a été auprès de moi depuis l'âge de 7 ans. C'est un homme d'une intégrité et d'une probité intacte; avec cela des lumières et des connaissances peu communes. Je dois vous avouer, chère maman, que c'est lui seul qui ne m'a jamais flatté et dont les conseils n'étaient pas fondés sur son intérêt personnel, mais qui parlèrent seulement de l'attachement qu'il a toujours eu pour moi. Aussi ma reconnaissance est-elle sans bornes pour lui.

Enfin comme je vous l'ai dit déjà, chère maman, c'est un homme auquel je dois tout. Il [a] toute ma confiance et il peut vous satisfaire sur tous les points qui regardent ma femme ou moi.

Je le trouve bien heureux d'avoir le bonheur de vous voir. Vous ne sauriez croire, combien ce désir me tourmente et il devient de jour en jour [plus] pressant.

J'espère que l'Etre suprême exaucera un jour mes vœux et que je serai assez heureux de venir passer mes jours avec vous, ma chère maman, car tels sont mes projets et mes désirs les plus ardents. Au nom du ciel, n'en parlez pas, car je pourrais être perdu.

Adieu donc, chère maman; puissiez vous m'aimer le quart autant que je vous aime.

Daignez me continuer vos bontés. Adieu encore une fois, chère maman. Je vous baise les mains avec toute la tendresse possible.

Quand serai-je assez heureux de le faire en réalité?

P.-S. Je languis après votre portrait.

Je présente mes hommages à mon tres cher père et à mes chères sœurs et j'embrasse Charles.[1]

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

103. Der französische Botschafter Barthelemy an den Wohlfahrtsausschuß.

Basel, 23. Juni 1795 (5 messidor).

[Schwierige Lage des Markgrafen, der aufrichtig den Frieden wünscht. Gute Beziehungen zwischen Elsaß und Baden.]

. . . Votre observation sur la note du ministre prussien concernant le Margrave de Bade[2] est infiniment juste. Ce prince se manifeste avec énergie à Ratisbonne, ainsi que vous avez pu voir par une pièce allemande que je vous ai envoyée il y a peu de jours, et en Allemagne, ainsi qu'en fait foi la copie ci-jointe d'une lettre de Stuttgart.[3] Il ne lui est pas encore possible de faire davantage et d'envoyer ici un ministre pour traiter avec la République Française, parce que tout son pays est encore inondé de soldats autrichiens, mais ses sentiments bien connus, qu'il partage avec tous les habitants de son pays, nous assurent qu'il fera les efforts les plus patriotiques pour déterminer toute l'Allemagne à faire la paix avec la France, ou au moins pour conclure la sienne particulière. Ce prince a une façon de penser très estimable et il règne habituellement dans les temps de paix la meilleure harmonie entre les deux départements du Rhin et le marquisat de Bade. Mais ces sentiments ne doivent point influer

[1] Ein weiteres Billett des Großfürsten an die Erbprinzessin vom 17./28. August 1795, worin er für einen Plan von Karlsruhe dankt und erneut um ihr Bildnis bittet, s. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. I, 214.

[2] Polit. Corresp. II, 329ff. — Der vorliegende Bericht nebst Beilagen gedruckt bei Kaulek, Papiers de Barthélemy V, 347ff.

[3] In dieser Zuschrift wird darauf hingewiesen, daß Baden und Württemberg fest entschlossen seien, Frieden zu schließen, und ein Schreiben des Markgrafen an General Melas mitgeteilt, worin Karl Friedrich sich gegen weitere Lieferungen für die Österreicher verwahrt, da das Land völlig erschöpft sei. Kaulek V, 354.

sur la marche des engagements stipulés dans notre traité avec la Prusse. Au reste, rien ne peut gêner notre droit actuel de passer le Rhin, et puis, les trois mois fixés par l'article XI s'écoulent rapidement . . .

Paris. Arch. des Aff. Etr.

104. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 27. Juni [1795].

[Begegnung mit Hardenberg. Mißtrauen des Wiener Hofes. Mißliche Lage.]

. . . Daß ich seiner Zeit das Vergnügen gehabt habe, unsern biedern Freund[1] dahier bei seiner Durchreise nach Berlin zu umarmen und zu sprechen, wird Ew. Exc. wechselseitiger Abrede gemäß durch sicherere Wege, als die ich dazu hätte gebrauchen können, gleich dermalen hinterbracht worden sein. Inzwischen hat, nach allem Anschein, diese zufällige Entrevue und vielleicht noch mehr unsere unumwundene Abstimmung in der wichtigen Friedensmaterie uns überall bei denen Kaiserlichen Ministern in ziemlich ungleichen Verdacht gesetzt. Allein das patriotische Benehmen des Durchl. Herrn Markgrafen von dem ersten Ursprung der französischen Revolution an bürget bis ans Ende für die Lauterkeit seiner unverfänglichen Absichten, sowie für die standhafte Erfüllung seiner reichsständischen und Regentenpflichten im engsten und weitesten Verstande.

Nichts desto weniger ist und bleibt unsere physische und politische Lage bis zu einer glücklichen Beendigung dieses leidigen Kriegs und vielleicht noch weit späterhin eine der mißlichsten, die man sich nur immer denken kann . . .

Gräfl. Rechberg'sches Hausarchiv zu Donzdorf.

105. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 29. Juli 1795.

[Laharpe in Karlsruhe. Günstiger Eindruck.]

Laharpe hat ein Schreiben der Großfürstin überbracht.

Vous ne sauriez croire le plaisir que m'a procuré sa connaissance et tous mes regrets de ne l'avoir vu qu'un jour. Il n'a absolument pas voulu s'arrêter plus longtemps, quoique sa femme [fût] malade; il prétendait que plus il approchait de la Suisse, plus grand devenait son désir de revoir son pays natal. Je l'ai accablé de questions et j'étais enchantée de la franchise avec laquelle il me répondait. Je trouve que c'est un homme rare, je voudrais en avoir un pareil pour votre frère.

Nachmittags hat Laharpe in Begleitung des Herrn von Münzesheim einen Ausflug nach Langensteinbach gemacht, um Mlle d'Arnay zu besuchen.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Gemeint ist der Minister von Hardenberg, der auf der Rückreise von Basel Ende Mai durch Karlsruhe kam. Über seine dortigen Verhandlungen s. Polit. Corresp. II, 323, 325.

106. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Pforzheim, 26. September 1795.

[Flucht der markgräflichen Familie nach Ulm. Widerstrebend folgt die Erbprinzessin.]

. . . Vous n'avez pas d'idée de ce qu'il m'en coûte de quitter Pforzheim; car une fois hors du pays, nous n'y retournerons pas de si tôt.[1] Il y a trop de gens intéressés à nous savoir éloignés. Qui croirait que ce sont *deux généraux* qui empêchent votre père de retourner dans son pays, c'est réellement inouï. Enfin il faut s'y soumettre, mais j'avoue que c'est bien à contre-cœur; car au dire de tout le monde nous n'avons rien à risquer ici, car si les affaires allaient au plus mal, nous avons toujours le temps de partir. Cela fait beaucoup de peine aux habitants de Pforzheim de ce que nous les quittons sans nécessité. Je crois que le Prince Frédéric restera encore pour attendre les événements; il a bien raison . . .

Eigenhändig.

107. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 7. Oktober 1795.

[Drängt auf baldige Rückkehr. Die übereilte, durch Edelsheim veranlaßte Flucht des Markgrafen wird im Lande übel vermerkt.]

. . . Je suis plus que jamais de l'avis que l'on retourne au moins à Pforzheim; car tout le monde chez nous murmure de cette fuite précipitée. J'ai vu même hier une lettre d'Edelsheim à Foucquet où il lui dit entre autres *que l'on tenait différents propos sur la fugue de Leurs Altesses Sérénissimes, qu'il serait nécessaire qu'ils* (sic!) *retournent le plus tôt possible dans leur pays;* et qui est-ce qui en est la première cause, si ce n'est pas lui? Connaissant le courage de son Sérénissime Maître il n'en fallait pas davantage pour le faire partir que de lui donner 3 ou 4 fausses alarmes dans l'espace de 24 heures. Il ne peut réparer la chose qu'en pressant le Margrave de retourner sur ses pas. Je le désire ardemment de toute manière; le retard du courrier me donne quelque espoir . . .

Eigenhändig.

[1] Der Markgraf hatte zwei Tage nach dem Fall von Mannheim, am 22. September Karlsruhe verlassen und sich mit seiner Familie und seinem Gefolge nach Ulm begeben. Die Erbprinzessin, eine mutige, entschlossene Frau, bat wiederholt dringend, man möge ihr gestatten, so lange als irgend möglich im Lande zu bleiben. Polit. Corresp. II, 335 ff.; v. Weech, Karlsruhe I, 122.

108. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 11. Oktober 1795.

[Erneutes Drängen auf Rückkehr. Alle Untertanen wünschen sie, mit Ausnahme des Geheimen Rats. Alarmnachrichten Edelsheims.]

Je désire, mon bon ami, que cette lettre ne vous trouve plus à Gœppingen, mais à Pforzheim ou à Carlsruhe. Le retour de Haug que vous m'annoncez me le fait espérer. Car enfin on ne peut pas (surtout vous) rester dans cette position. Il faut se décider à quelque chose. Dieu veuil-le qu'on prenne le bon parti de se rapprocher de Carlsruhe.[1] Je ne crois réellement pas que les sujets sont bien aises d'être débarrassés de nous, bien au contraire je sais qu'ils désirent le retour de votre père, mais pour ce qui est du conseil souverain, je n'en jurerais pas. Mr d'Edelsheim écrit à Mr de Montperny avec beaucoup de détails que l'on fait des préparatifs à Seltz, c'est à dire les Français, pour passer le Rhin. Ce sera encore une nouvelle apocryphe comme celle du camp de 20000 hommes à Lauterburg, que l'on nous annonça le jour de notre départ et où il n'y avait pas 500! Cela me prouve que ces messieurs ne veulent pas de nous et comme ils n'osent le montrer, ils donnent de ces nouvelles dont la moitié suffirait pour effrayer et décider le Margrave à quitter son pays. J'ai prévu tout cela d'avance, aussi je ne m'en étonne pas . . .

Eigenhändig.

---

109. Der Landvogt von Reitzenstein an den französischen Botschafter Barthelemy.

Lörrach, 14. Oktober 1795.

[Rechtfertigung der badischen Politik gegen Frankreich. Wunsch nach Separatfrieden. Geheimhaltung der Verhandlungen.]

Monsieur l'ambassadeur,

C'est avec une satisfaction, dont l'expression surpasse beaucoup mes forces, que j'ai l'honneur de prévenir V. Exc. de la commission dont je viens d'être chargé de la part de S. A. S. le Margrave de Baden mon maître.[2]

Constamment animé du désir le plus sincère de voir cesser le plus tôt possible les cruels malheurs de la guerre actuelle, que la force des circonstances ne lui a pas permis d'éviter, le Margrave n'a vu de moyen plus sûr et plus efficace pour parvenir à un but si désirable que d'entrer à cet effet dans une négociation directe avec la République Française, en

[1] Der Markgraf kehrte, da günstigere Nachrichten eintrafen, mit dem Erbprinzen gegen Mitte Oktober über Pforzheim nach Karlsruhe zurück, wo er am 15., vorerst nur zu kurzem Besuch, wieder eintraf. Tagebuch des Geh. Rats Meier.

[2] Vergl. zum Folgenden die Instruktion für Reitzenstein vom 11. Oktober. Polit. Corresp. II, 356. Seine Berichte über die Verhandlungen, die dann nach den Erfolgen der kaiserlichen Waffen bald wieder abgebrochen werden, sind nicht mehr vorhanden.

réclamant, pour l'appuyer, les bons offices de Sa Majesté Prussienne, que la bienveillance protectrice du Roi et le contenu de l'article XI du traité de paix conclu à Bâle le 3 d'avril de la présente année lui garantissent.

D'après cette résolution, le Margrave a bien voulu m'honorer de ses ordres, en me commettant:

> «de prévenir V. Exc. de son ardent désir de voir incessamment rétablie la bonne intelligence avec la République et d'entamer ensuite et de poursuivre jusqu'à une heureuse conclusion les négociations de paix.»

Son Altesse m'a muni pour cet effet de ses pleins pouvoirs, et je m'empresse de vous en communiquer la copie ci-jointe. Le Margrave en y exprimant ses vœux de voir bientôt rétablies les relations d'amitié et de bon voisinage, qui subsistaient jadis entre la France et ses Etats ne fait que réitérer ce que, depuis les premiers commencements de la guerre présente, il n'avait pas cessé un instant de déclarer tant à la Diète de l'Empire que dans d'autres occasions qui se sont présentées.

Persuadé que la marche des affaires de la Diète a fixé de temps en temps votre attention, je pourrais me dispenser peut-être de vous détailler tout ce que le Margrave y a fait d'abord pour éviter et ensuite pour faire cesser les calamités du cruel fléau de cette guerre; mais qu'il me soit permis, Mr. l'ambassadeur, de me prévaloir seulement de quelques uns des faits les plus marquants, appuyés d'une multiplicité de titres originaux et propres à faire disparaître jusqu'aux moindres doutes à l'égard de la conformité des principes manifestés constamment de notre part avec la démarche actuelle.

Votre sensibilité, Monsieur, me persuade d'avance, que vous me permettrez de m'épargner ici des réminiscences fâcheuses; je passe donc sous silence les divers événements, qui ont entraîné pour ainsi dire involontairement l'Empire Germanique dans cette malheureuse guerre. Personne n'ignore que c'était surtout le rétablissement de plusieurs princes de l'Empire dans les droits et revenus que les suites de la révolution française leur avaient fait perdre, qui les y fit participer, et qu'à l'époque où la proposition de déclarer la guerre de l'Empire fut résolue à la Diète, le 1 septembre 1792, il était permis peut-être à des Etats peu puissants de régler leur conduite politique d'après les calculs d'une apparente probabilité. Nonobstant ces considérations, le Margrave fit déclarer par son envoyé à Ratisbonne, Mr le Comte de Goertz, qu'il ne désirait rien plus ardemment que d'éviter une guerre d'Empire avec la France et de voir arranger à l'amiable les différends qui y pourraient donner lieu. Cette déclaration fut répétée plusieurs fois, malgré la défaveur, avec laquelle de pareils principes furent reçus alors. On lui représenta dans le courant

des mois de janvier et février 1793 qu'il était presque le seul prince d'Empire qui n'avait pas encore adhéré à ladite proposition. Il y résista néanmoins encore, et ce ne fut qu'après que la déclaration d'une guerre de l'Empire eut été précédée par l'occupation d'une assez considérable partie de l'Allemagne et que par là la guerre était en effet déjà commencée, qu'il prit part à des mesures de défense indispensables, en faisant ajouter toutefois la mémorable déclaration:

> «que les Etats de l'Empire ne pouvaient pas avoir l'intention de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France, mais seulement de se défendre contre des agressions, de rentrer en jouissance de ce qu'ils avaient perdu et de s'assurer la stricte exécution des précédents traités de paix».

Il serait très superflu de prouver que le conclusum de la Diète pris peu de temps après, imposait au Margrave l'obligation péremptoire de prendre part à la guerre d'Empire, en sa qualité d'un de ses membres. Cependant les premières idées d'une pacification furent à peine annoncées par la proposition que l'archichancelier de l'Empire fit au mois d'octobre de l'année passée, que le Margrave, fidèle à ses principes, saisit avec empressement cette occasion, en faisant déclarer de nouveau:

> «que l'objet de la présente guerre n'avait nullement été de se mêler des affaires intérieures de la France, mais uniquement de récupérer les pays et les droits perdus, que lui, le Margrave, n'avait rien si fort à cœur que l'éloignement de tous les motifs de la guerre et le rétablissement de la tranquillité par une prompte pacification».

En même temps Son Altesse fit proposer d'implorer de la part de l'Empire la médiation de Sa Majesté Prussienne; Elle réclama formellement cette intervention, sous la date du 21 de mai passé[1], et depuis Elle a puissamment contribué à la faire réclamer par l'Empire en corps, dans le commun avis du 3 de juillet.[2] Le Margrave est même allé jusqu'à déclarer le premier de tous les princes de l'Empire, en substance:

> «que si la marche des délibérations de la Diète n'était pas poussée avec plus de vigueur, il pourrait se voir obligé, de recourir aux seuls moyens, qui lui resteraient pour le salut de ses Etats».

Le Margrave s'était flatté, que ses efforts pour accélérer la paix de l'Empire ne seraient pas faits en vain, et que la pacification pourrait être entamée avant l'expiration du terme trimest[riel], stipulé par l'article XI du

---

[1] Polit. Correſp. II, 321. — [2] Ebenda II, 330.

traité de Bâle. Sa position infiniment épineuse, la ruine inévitable de tout le pays dans le cas d'une démarche, qui eût pu donner lieu à de fausses interprétations, le principe incontestable que les seuls moyens de défense, qu'un Etat dépourvu de forces intrinsèques peut employer avec succès, consistent dans un attachement inviolable à la constitution de la patrie commune, l'estimable confiance enfin, qu'une grande majorité de ses Co-Etats lui témoignèrent, en le nommant membre de la députation chargée de négocier la paix: tout cela devait puissamment concourir à le persuader, qu'il ne pouvait attendre le salut de son pays que d'une pacification de l'Empire en corps, tant qu'il serait possible d'en espérer avec raison quelque succès.

Cependant, cet espoir paraissant presque s'éloigner davantage par le ralentissement des délibérations de la Diète relatives à cet objet, le Margrave s'est déterminé à réitérer ses réclamations auprès de Sa Majesté Prussienne à l'effet de le faire jouir du bénéfice de l'article XI du traité de Bâle. Mais convaincue en même temps que, d'après le sens et la lettre de cet article, la République ne s'est engagée d'en cueillir favorablement les bons offices de Sa Majesté, qu'en faveur de ceux des princes de l'Empire qui désireraient entrer avec elle en négociation directe, Son Altesse n'a pas voulu se borner à manifester seulement ce désir; Elle a cru mieux convaincre le gouvernement français de la sincérité de ses vues, en cherchant à entamer en même temps une négociation directe; sans affaiblir toutefois par là son sincère désir de coopérer autant qu'il pourra dépendre de lui, à la paix de l'Empire en corps, en sa qualité de membre de la députation, pour laquelle il a déjà nommé ses délégués. En attendant donc qu'un ouvrage aussi salutaire puisse être commencé et poursuivi avec succès, le Margrave ne veut plus tarder d'arranger tout ce qui concerne ses intérêts particuliers vis-à-vis de la République Française, et c'est l'objet des négociations dont je suis assez heureux d'être chargé.

En conformité de mes intentions, je me suis déjà précédemment adressé à S. Exc. Mr le Baron de Hardenberg, ministre plénipotentiaire de S. M. Prussienne, et j'ai éprouvé la douce satisfaction de m'en voir accueilli aussi favorablement, que je l'espère être bientôt de V. Exc. Mr le Baron de Hardenberg ne manquera pas, je me flatte, d'appuyer ma négociation conformément à la bienveillance du Roi envers un prince, aussi intimément lié à Sa Majesté par les liens du sang et de l'amitié, que l'est le Margrave.

Permettez moi, Mr. l'ambassadeur, de joindre à cet appui, une réclamation à laquelle je me plais à ne pas attribuer moins de force. Permettez-moi de réclamer les qualités généralement reconnues de votre caractère, les services que vous avez déjà rendus à l'humanité souffrante, la

satisfaction que chaque nouveau pas vers le rétablissement de la tranquillité générale doit ajouter à la jouissance inexprimable, résultat délicieux du souvenir des grandes, [des] belles et surtout des bonnes actions. Que le bon voisinage [qui] existait jadis soit renouvelé, que la bonne intelligence, qui régnait autrefois, soit de nouveau rétablie, pour n'être plus interrompue qu'il soit permis enfin aux individus des deux nations, de se livrer encore aux épanchements de l'ancienne amitié, dont, si je ne me suis pas trompé, j'ai plus d'une fois cru remarquer les souvenirs et les regrets.

Quel mélange de contentement et d'amertume ne dois-je pas goûter, en portant mes regards sur la fâcheuse nécessité de ne pouvoir préparer que dans le mystère du plus profond secret un avenir aussi heureux.

Mais V. Exc. est trop éclairée, pour ne s'être pas persuadée d'avance, que ce secret est commandé par la loi impérieuse du salut du pays. Elle n'aura jamais méconnu la position unique peut-être dans laquelle le Margrave, mon maître, se trouve, Elle aura apprécié, de combien de dangers il est environné, et je ne pense pas que le gouvernement français puisse être intéressé à une publicité, qui ne saurait lui être de la moindre utilité et dont les suites sinistres et désastreuses retomberaient infailliblement sur les habitants malheureux et innocents d'un pays, qui plus qu'aucune autre partie de l'Allemagne a souffert des calamités de cette guerre. Le Margrave se repose avec une entière confiance sur ce que vous voudrez bien accueillir la demande que je suis expressément chargé de vous faire à cet égard . . .

Il ne se permet pas même le moindre doute, que la démarche qu'il fait maintenant au milieu de tant d'écueils et d'orages, en donnant des pleins pouvoirs pour les négociations directes, sera reconnue en attendant comme suffisante, pour le faire jouir dès à présent du bénéfice de l'article XI mentionné, en ce que la partie de ses Etats, située sur la rive droite du Rhin, ne soit dans aucun cas traitée en pays ennemi, que les personnes et les propriétés y soient respectées et que des réquisitions ou autres contributions en livraisons, fournitures n'y soient pas perçues.

Etant ainsi fondé à croire que le Sérénissime Margrave vient de faire tout ce qui peut dépendre de lui dans les circonstances présentes, V. Exc. juge aisément, combien il me tarde d'être instruit par Elle, à quoi il peut en conséquence s'attendre maintenant de la part du gouvernement français et de pouvoir faire éprouver à mon Sérénissime Maître la satisfaction d'avoir, en père d'un peuple que la Providence a confié à sa garde et à ses soins paternels, rempli complètement ses devoirs les plus sacrés. Je ne vous cache point, Mr l'ambassadeur, que le Margrave par une suite naturelle de la parfaite confiance, que les principes de votre gouvernement actuel lui inspirent à si juste titre, compte avec la plus entière sécurité,

qu'on ne lui fera pas des conditions qu'il lui serait ou physiquement ou moralement impossible de remplir.

Dès que V. Exc. voudra bien m'indiquer l'heure qui Lui sera convenable, je m'empresserai de Lui présenter, avec mes devoirs, l'original des pleins pouvoirs de S. A. le Margrave, en me flattant que S. Exc. Mr le Baron de Hardenberg m'accordera la faveur de m'en procurer de tels moyens que le secret ne puisse pas transpirer.

Agréez, Mr. l'ambassadeur, que je répète la faible expression des sentiments que j'éprouve, d'être l'organe d'un prince respectable par ses vertus et généralement chéri dans ses Etats. C'est sous des auspices aussi favorables que j'ose ambitionner de présenter à V. Exc. l'hommage des sentiments qui vous sont si généralement voués par tous ceux qui savent vous apprécier et qui ont jamais eu l'avantage de vous approcher.

Paris. Arch. des Aff. Etr.

110. Barthelemy an den Wohlfahrtsausschuß.

Basel, 24 vendémiaire an 4 (16. Oktober 1795).

[Reichsgutachten vom 7. Oktober und Reichsdeputation. Empfehlende Übersendung der Denkschrift Reitzensteins. Bitte um Weisungen.]

. . . On apprend par les dernières lettres de Ratisbonne en date du 7 octobre v. st. que la veille la Diète a pris un conclusum touchant les pleins pouvoirs et les instructions à donner à la députation de l'Empire qui doit traiter avec la République Française.[1] Ce conclusum qui sera bientôt connu et dont je vous enverrai la traduction aussitôt qu'on le recevra ici, ou sera incessamment ratifié par l'Empereur, ou bien éprouvera des retards dans sa ratification de la part de ce prince, ce qui cependant n'est pas vraisemblable. Même dans ce dernier cas et dans la supposition où la cour de Vienne chercherait à retarder l'ouverture des négociations, il faut s'attendre que les Etats de l'Empire, chargés de former la députation qui doit les suivre, enverront incessamment leurs députés dans un lieu où réside un ministre français. Il est donc très apparent que sous un mois les députés de l'Empire Germanique, moins peut-être celui d'Autriche, arriveront à Bâle. Il est nécessaire que je m'empresse de vous instruire de cet état de choses, Citoyens représentants, pour que vous y avisiez comme vous le trouverez convenable et utile aux intérêts de la République.

En attendant le Margrave de Bade qui est un des Etats de l'Empire, qui fait partie de la députation, a nommé pour traiter avec le gouvernement

[1] Häuffer II, 42; Polit. Corresp. II, 353. — Der vorliegende Bericht nebst Beilage fehlt bei Kaulek, dem er wohl, da er im Fonds Bade liegt, entgangen ist.

français le Baron de Reitzenstein, lequel m'a fait remettre hier par Mr de Hardenberg une copie de ses pleins pouvoirs et une lettre en forme de mémoire. Je joins ici ces deux pièces.

Je me hâte d'expliquer pourquoi il me les a fait remettre.

La réputation du Margrave sera parvenue jusqu'à vous. Vous n'ignorez certainement pas qu'il est très recommandable par ses vertus bienfaisantes qui le rendent cher au peuple qu'il gouverne, par les sentiments qu'il a constamment manifestés pour la nation française, et qu'il a toujours régné par ses soins entre son pays et les habitants de la ci-devant Alsace la plus grande confiance et la meilleure intelligence. Les Autrichiens qui le savent très bien, en même temps qu'ils épuisent son pays dont ils sont les maîtres par la force des armes, se défient beaucoup de lui et observent toutes ses démarches. S'ils venaient à apprendre qu'il en fait pour se rapprocher de la République Française, ils ravageraient impitoyablement le Margraviat, de sorte que ce prince est obligé de s'envelopper du plus profond mystère pour nous faire connaître un vœu qui est depuis longtemps dans son cœur, et de désirer que l'autorisation qu'il a donnée à son plénipotentiaire reste secrète.

Mr de Reitzenstein est bailli de Lœrrach, dans le Margraviat, à très peu de distance d'ici. Il vient fort souvent chez Mr de Hardenberg, où je l'ai fréquemment rencontré. Il s'est fait avec beaucoup de raison peine de venir me voir, dans la crainte d'être aperçu par les espions de l'Autriche, et comme depuis quelques jours il n'a pu venir à Bâle, il a prié Mr de Hardenberg de me remettre les pièces que je vous adresse. Vous vous attendez bien que le ministre prussien y a ajouté les expressions du plus vif intérêt du Roi de Prusse, sentiment qui en effet n'est pas moins dû au caractère personnel du Margrave qu'à tous les Etats du second rang en Empire qui sont menacés d'une destruction prochaine et dont les dépouilles destinées à devenir le domaine d'un très petit nombre de grandes puissances prépareront dans l'Allemagne une composition et un ordre de choses bien moins avantageux pour la France que celui qui est prêt à s'écrouler.[1]

Paris. Arch. des Aff. Etr.

---

[1] Die Antwort des Wohlfahrtsausſchuſſes liegt nicht bei den Akten.

111. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 19. Oktober 1795.

[Wünscht sehnlichst nach Karlsruhe zurückzukehren. Tadelt die Ausweisung von Emigranten. Gegen einen Separatfrieden.]

Mille grâces, cher ami, pour votre lettre du 17 que j'ai reçue à mon réveil. Je suis enchantée de vous savoir bien portant et content et les bonnes nouvelles y ajoutent encore. Cependant ma joie ne sera parfaite que lorsque j'aurai la haute permission de retourner dans nos foyers, pourvu que Mannheim décide bientôt de mon sort tel que je le désire . . .

A propos est-il vrai que l'on ne veut plus souffrir les émigrés à Carlsruhe? que même les Moré[1] ont reçu ordre de la police de quitter la ville? Avouez, mon bon ami, que ce serait bien fort et très ridicule d'imiter le Duc de Wurtemberg que tout le monde blâme. Si cela est vrai, de grâce, intéressez-vous pour ceux qui sont établis depuis longtemps à Carlsruhe, car ce serait réellement bien injuste de les chasser. C'est sûrement encore un trait d'autorité de la part du conseil souverain . . .

Il est pourtant cruel que tout le monde retire ses troupes. Le départ de celles de Hanovre est déjà dans les gazettes. Le Margrave ne demandera pourtant pas la paix? car on m'assure qu'ils l'ont refusée au Wurtemberg. C'est une forte humiliation à laquelle ils n'auraient pas dû s'exposer . . .

Eigenhändig.

112. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 20. Oktober 1795.

[Warnt vor einer Rückkehr des Markgrafen nach Göppingen. Tadelt die schwächliche Haltung des Geheimen Rats.]

J'ai reçu ce matin votre lettre du 18 avec le même plaisir que me font toutes celles qui me viennent de vous, mon bon ami. Mais je frémis de l'idée de votre père d'aller encore à Gœppingen. Alors plus d'espoir pour un retour prochain dans le pays, car une fois niché là, il y restera longtemps. Si Dieu voulait donc délivrer Mannheim.[2] Alors il n'y a plus de raison pour ne pas revenir chez soi . . .

Si j'étais à la tête du conseil souverain, j'exercerais en cela mon pouvoir d'exiger que le Margrave et le Prince héréditaire restent dans leur

[1] Comte und Comtesse de Moré, aus der Auvergne. S. Obser, Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden I, 6. Nach dem Fall von Mannheim waren sämtliche in den unterländischen Ämtern wohnenden französischen Emigranten aufgefordert worden, die Markgrafschaft zu verlassen, da man ihnen keinen Schutz mehr gewähren könne, die Lage der Untertanen aber durch ihr Verbleiben gefährde. Geh. Ratsbeschluß vom 21. September.

[2] Die Eroberung von Mannheim durch Clerfayt erfolgt am 22. Oktober.

pays et je répondrais même de leur sûreté en m'engageant de les avertir, quand il serait temps de partir. Pour les femmes et enfants, [ils] resteraient éloignés jusqu'à ce que Mannheim soit au pouvoir des Allemands. Vous voyez que je prêche contre ma paroisse et je serai au désespoir de rester ici, si vous êtes à Carlsruhe; mais je veux dire seulement par là que, si le conseil souverain agissait comme cela, personne ne pourrait le blâmer, au lieu qu'autrement il l'est à l'excès . . .

Eigenhändig.

113. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ulm, 22. Oktober 1795.

[Ausweisung der Emigranten. Erbittet Verwendung des Erbprinzen zu ihren Gunsten.]

Kündigt ihre Rückkehr nach Karlsruhe an und wird am 26. in Pforzheim eintreffen.

. . . Mon Dieu, quelle injustice contre les pauvres émigrés! Si on n'en veut point recevoir de nouveaux, à la bonne heure! mais pour ceux établis depuis quelques années c'est une vraie cruauté. Pour les Morés on ne peut les chasser qu'en achetant leur maison, et les pauvres Broussel, que deviendront-ils? Vous n'avez pas d'idée comme tout le monde crie à l'injustice sur le Duc de Wurtemberg; et votre père imite ce bel exemple. On l'avait déjà écrit ici, même d'autre part, mais je n'y ajoutais pas foi. Cela fait croire que le Margrave a fait sa paix particulière. Il y a des Autrichiens qui n'en doutent plus depuis ce bannissement des émigrés. Je vous prie, cher ami, intéressez-vous pour les Broussel et Cie. Peut-être que si vous y marquez de l'intérêt, le conseil souverain adoucira un peu la rigueur de cet ordre . . .

Eigenhändig.

114. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 2. Dezember 1795.

[Waffenerfolge der Österreicher. Durchmarsch des Korps Condé.]

. . . Les Autrichiens ont toujours des succès. Que le ciel les assiste et ne les abandonne plus! voilà mon vœu journalier, car si le malheur voulait que les affaires tournent mal encore une fois, alors notre pauvre pays serait perdu.

L'armée de Condé et les princes vont passer ici pour aller vers Mannheim et passer le Rhin. Je serai charmée de revoir les princes, mais bien aise qu'ils ne s'arrêtent point dans nos environs, parce qu'ils gênent le Margrave et votre père . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

115. Marquis de Poterat an ? (Carnot?).[1]

Basel, 13. April 1796 (24 germinal an 4).

[Dringt auf eine Invasion in Schwaben und erbittet das Kommando der Truppen an Stelle Moreaus.]

Hat vor drei Monaten der Regierung zum erstenmal die Notwendigkeit einer Invasion in Schwaben als das einzige Mittel, den Kaiser zum Frieden zu zwingen, vorgestellt. Seitdem sind weitere Erwägungen hinzugetreten, die darauf drängen. «Pendant mon séjour à Paris je vous en ai souvent entretenu; vous avez paru m'entendre avec quelqu'intérêt, et je vous ai proposé plus d'un moyen de triompher des obstacles qui se trouvaient, soit dans l'absence de vos moyens de guerre, soit dans la situation des affaires politiques. J'avoue que quelques uns de ces moyens étaient peu réguliers, mais quand il s'agit d'atteindre un but quelconque sous peine de périr, c'est une grande faute que d'y regarder de si près. D'ailleurs le système de nos ennemis est-il plus délicat?»

Während das Direktorium unschlüssig kostbare Zeit versäumt, sind die Feinde rüstig an der Arbeit. Ein Emigrantenkorps von 12000 Mann ist bereit, jeden Augenblick bei Rheinfelden den Rhein zu überschreiten und, durch englische Subsidientruppen verstärkt, in den Departements Doubs und Jura einzufallen. Die Gefahr ist groß; es gilt unverzüglich zu handeln. Moreau hat den Zweck und Inhalt des von ihm vorgeschlagenen Unternehmens nicht erfaßt und ist nicht der Mann, dasselbe auszuführen. Eine einzige Ungeschicklichkeit kann aber alles verderben.

«D'après cela, citoyen, je vais vous parler clairement. J'ai consulté mes forces; je connais toute l'étendue de l'engagement que je contracte . . . Donnez-moi les moyens que je vous ai demandés[2], les pouvoirs nécessaires pour agir, l'autorité suffisante pour me faire obéir et la promesse du Directoire qu'il ne m'abandonnera jamais, si on me faisait un jour un crime des moyens indispensables et peut-être terribles que je mettrai en usage pour réussir, et sous un mois je suis en Souabe, l'armée des émigrés sera anéantie, dispersée» ...

Paris. A. E.

[1] Der Adressat ist nicht genannt. Für Carnot spricht manches, vor allem die militärischen Forderungen und die Wendung: «vos moyens de guerre». Ein Auszug des Schreibens geht am 29. April an Moreau ab. Über Poterats Umtriebe s. K. Obser, Der Marquis v. Poterat und die revolutionäre Propaganda am Oberrhein im Jahre 1796. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. VII, 385—413. Dazu neuerdings R. Guyot (Le directoire et la paix de l'Europe 134 ff., 208 ff.), dem wir die ersten eingehenderen Nachrichten über die Begünstigung dieser Umtriebe durch das Direktorium verdanken. Danach lag die Gefahr einer Republikanisierung des rechten Rheinufers damals allerdings sehr nahe.

[2] Am Rande: «Excellent chef de l'état-major, 3 commissaires de guerre très intelligents, 2 ingénieurs très savants sur la guerre de campagne. Quant à l'argent, je vous ai indiqué un moyen». Vergl. dazu Guyot a. a. O. 208.

116. Poterat an ?[1] (Carnot?)

Basel, 23. April 1796 (4 floréal an 4).

[Invasion in Schwaben. Alles für einen Aufstand in der Markgrafschaft und im Schwarzwald vorbereitet. Bitte um Vollmacht.]

Erwartet voll Ungeduld eine Antwort auf sein Schreiben vom 24. germinal (13. April), das der Minister des Auswärtigen doch habe vorlegen müssen. Die Gelegenheit zu einer Invasion in Schwaben ist günstig; es gilt, sie schleunigst zu nützen.

J'apercevais alors une légère espérance de forcer le passage du Rhin, à la faveur d'une insurrection dans le Margraviat et le Brisgau; aujourd'hui, je crois pouvoir vous donner la certitude du succès de cette entreprise. Nous avons déjà conféré avec quelques uns des chefs de ces contrées. Ils proposent de soulever tout le pays, c'est à dire le Margraviat et le Brisgau, excepté le district de Fribourg sur lequel ils ne comptent pas autant; aussitôt que de notre côté nous serons en mesure de les soutenir, ils peuvent rassembler 20000 hommes tous armés dans le Margraviat et 10000 dans la Forêt-Noire auxquels ils seront forcés de donner des armes, car ceux-là ont été désarmés, mais ils en ont à leur disposition assez pour leur en donner. Ils fourniront l'armée de subsistances, fourages, chevaux et de tout ce dont elle aura besoin. Enfin ils ne demandent que d'être libres, traités en amis, et pour les chefs, en cas de non-succès et de malheur, un asile en France avec un dédommagement égal aux biens qu'ils auraient été forcés d'abandonner dans leur patrie. J'ai demandé un pouvoir pour traiter avec eux sur cette base.

Hat das Rheinufer ober- und unterhalb von Hüningen erkundet und gewünscht, diese Erkundungen bis in die Gegend von Breisach auszudehnen, aber General Laborde, der dort den Befehl führt, macht Schwierigkeiten. «Il a mis à cela une importance qui a dû me surprendre et me déterminer à retirer ma demande; il a exigé que je lui mandasse que j'ai été autorisé à la former en vertu d'une mission dont j'aurais été chargé, et c'est ce que je ne pouvais, puisque cela n'est pas.»

Bittet, ihm diese Vollmacht zu geben und die Entschließung des Direktoriums mitzuteilen, und versichert aufs neue, ein Aufstand in Baden und im Schwarzwald werde den Rheinübergang und die Invasion in Schwaben zweifellos unterstützen.

Paris. A. E.

---

117. Poterat an den Minister Delacroix.

Basel, 1. Mai 1796 (12 floréal an 4).

[Separatfriedensverhandlungen wertlos. Nur ein Volksaufstand in Schwaben wird Österreich zum Frieden zwingen. Zwangsanleihe und Stimmung in Baden.]

Separatfriedensverhandlungen bieten wenig Aussicht auf Erfolg. Die Reichsstände, die dazu geneigt, sind durch die kaiserlichen Truppen eingeschüchtert; ihre Diplomaten suchen die Verhandlungen nur in die Länge zu ziehen.

---

[1] Der Adressat ist auch hier nicht genannt; vermutlich Carnot. Am Rande vom Empfänger nur der Vermerk: «pris extrait pour le général Moreau».

«Croyez-moi, citoyen ministre, la possibilité de faire éclater à volonté une insurrection générale dans le Margraviat et la Forêt-Noire produira de beaucoup plus grands avantages pour les opérations des armées de la République que tous ces traités partiels qui auraient peut-être été fort mal observés.»

Dringt aufs neue auf Beſcheid. «J'arrangerais le tout avec d'autant moins de difficulté que le Margrave vient d'exiger un emprunt forcé très considérable dont l'idée révolte ses sujets qui paraissent décidés à ne rien payer.»[1]

Paris. A. E.

---

118. Poterat an den Miniſter Delacroix.

Baſel, 27. Mai 1796 (8 prairial an 4).

[Klagt über Entziehung der Vollmacht, durch die er kompromittiert wird. Alle Vorbereitungen für den Aufſtand getroffen; man wartet nur auf das Signal. Bitte um neue Weiſung.]

Zeigt den Empfang des Direktorialerlaſſes vom 30. Floréal (19. April) an. Beklagt ſich, daß man ihm in dem Augenblicke, wo er die Frucht ſeiner Arbeit einzuernten ſich anſchicke, ſeine Vollmacht entziehe.[2] Er wolle nicht von ſich reden: «mais je vous prie d'observer dans quels termes je me trouve vis-à-vis d'un grand nombre de pères de famille et de principaux habitants du Marquisat, de la Forêt-Noire et de plusieurs contrées de la Franconie que j'ai déterminés à une insurrection générale qui est tout prête à éclater, vis-à-vis de plus de cinquante émigrés qui sont parvenus à semer la division dans l'armée de Condé, et qui se reposant absolument sur ma foi se sont mis en mesure de vous livrer la rive droite du Rhin et de ramener sous vos drapeaux la meilleure partie de cette armée, etc.

Vous sentez, citoyen ministre, combien il doit m'être pénible d'abandonner sur le bord du précipice des hommes dévoués et fidèles que je n'ai conduits que sous la promesse des avantages politiques et de l'appui que vous m'avez régulièrement autorisé à leur présenter.»

Wird vorerſt bis auf weitere Ordre von dem letzten Erlaſſe des Direktoriums nicht ſprechen und ſich abwartend verhalten. Folgen Mitteilungen über die Lage der Dinge am Oberrhein.

J'ai plus de 20 émissaires qui parcourent maintenant le Margraviat la Forêt Noire, une partie de la Souabe avec des instructions que nous avons rédigées et dont quelques uns sont porteurs de pouvoirs réguliers que je leur ai confiés et qu'ils ont exigés pour assurer une garantie aux pro-

---

[1] Von einer ſolchen Zwangsanleihe iſt nichts bekannt. Die Nachricht beruht wohl auf Erfindung. — Infolge ſeiner dringenden Vorſtellungen geht das Direktorium am 3. Mai auf ſeinen Vorſchlag «de seconder la généreuse insurrection des habitants du Margraviat et du Brisgau» ein, erteilt ihm die erbetene Vollmacht und weiſt die Generale Moreau und Delaborde an, ſich mit ihm in Verbindung zu ſetzen. Guyot a. a. O. 209. Die Vollmacht Polit. Correſp. II, 374, wo übrigens das Datum 17. April in 4. Mai zu berichtigen iſt.

[2] Wann und weshalb die eben erſt erteilte Vollmacht Poterat wieder entzogen wurde, vermag ich ohne nähere Kenntnis der Pariſer Akten nicht zu ſagen, auch nicht, ob ſie ihm infolge ſeiner Vorſtellungen erneuert wurde.

priétaires qui doivent s'insurger.[1] Tout est prêt. Le succès est certain. Les ramifications de ce complot s'étendent jusqu'à Heilbronn et Heidelberg d'une part et d'une autre vers Ulm et Augsburg, même à Nuremberg où j'ai déjà des intelligences. Ce sera un incendie général dont les progrès sont rapides et les effets terribles, s'ils sont franchement secondés par l'armée; . . . enfin ces gens-là n'attendent plus que le signal. Un plan de gouvernement provisoire est préparé par Bassal; j'allais le faire traduire et le livrer à l'impression.[2] Les membres principaux qui doivent le composer sont désignés; il n'y a plus que le signal à donner pour exécuter[3] . . .

Paris. A. E.

119. Prinz Ludwig an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Stutensee, 24. Juni 1796.

[Beschießung von Schröck.]

Kanonendonner bei Schröck hat die markgräfliche Familie in der Frühe ½3 Uhr geweckt.

Der Feind hatte nur eine Kanone, woraus er feuerte.[4] Die Einwohner von Schröck sollen in großer Angst gewesen sein, weil ein Kind erschossen wurde und einige Häuser beschädigt sein sollen. Der Graf Ysenburg[5] marschierte sogleich mit 2 Divisionen und 4 Kanonen aus seinem Lager zur Verstärkung des Schröcker Postens ab . . .

120. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Bruchsal, 2. Juli 1796.

[Abreise von Karlsruhe.]

. . . Il paraît que Carlsruhe redevient calme et tranquille. J'aurai donc encore eu raison que l'on s'est beaucoup trop pressé de me faire partir.[6] J'avoue que cela me chagrine beaucoup, mais enfin, je m'y soumets, pourvu que vous ne quittiez pas votre poste avant votre père . . .

Eigenhändig.

[1] Ihr Wortlaut mitgeteilt von Obser, Zeitschr. f. Gesch. des Oberrh., N. F. VII, 374.

[2] Ein Abdruck ist mir nicht bekannt.

[3] Unter dem Erlaß Entscheid des Direktoriums: Le citoyen Potérat donnera au général Moreau tous les renseignements et moyens de succès qui sont en son pouvoir pour qu'il en tire tout le parti possible pour le succès de ses opérations. A Paris le 14 prairial an 4. Carnot. Revellière-Lepeau. Rewbell.

[4] Es handelte sich nur um ein Scheinmanöver, während Moreau gleichzeitig bei Kehl über den Rhein ging.

[5] Generalmajor, Kommandant des pfalzbayrischen Kontingents.

[6] Infolge des Rheinüberganges der Franzosen hatte die Erbprinzessin sich am 29. Juni auf dringende Vorstellungen des Markgrafen und ihres Gemahls mit den Kindern nach Bruchsal begeben, wo sie im bischöfl. Schlosse wohnte. Polit. Corresp. II, 379.

121. Erbprinz Karl Ludwig an die Erbprinzeſſin Amalie.

Karlsruhe, 2. Juli [1796].

[Geplante Begegnung mit Erzherzog Karl in Mühlburg. Hoffnung auf baldige Rückkehr der Erbprinzeſſin.]

. . . Le général Hotze est retourné auprès de l'Archiduc, il croit que S. A. R. passera à 6 heures du matin à Graben et qu'ainsi [il sera] vers 8 heures à Mühlburg.[1] Le général Geusau part demain à trois heures pour prier l'Archiduc de passer par ici. Mon père m'a ordonné d'être habillé à 6 heures pour aller à la rencontre de l'Archiduc, soit à Mühlburg ou ailleurs. Comme il est fort pressé il ne fera probablement que déjeuner ici ou à Mühlburg et peut-être au retour s'arrêtera plus longtemps. Au reste tout cela ne sont que des on-dit et je ne vous les mande que pour tenir parole. Au reste j'espère que dans une couple de jours, non pas pour un Archiduc, mais pour ma propre satisfaction je serai à même de vous prier de revenir . . .

Riesch nous quitte cette nuit avec son corps, le général Ysenburg des Palatins le remplace. Il n'y a que la moitié du corps des Saxons avec le général Lint. Ils occupent les postes depuis Philippsburg le long du Rhin jusqu'à Eggenstein . . .

Eigenhändig.

122. Erbprinz Karl Ludwig an Erbprinzeſſin Amalie von Baden.

Karlsruhe, 3. Juli 1796.

[Dringt auf Abreiſe. Schlimme Nachrichten vom Kriegsſchauplatz.]

Je suis chargé de la part de mon père, en vous faisant ses compliments, ma chère amie, de vous prier de partir demain avec votre suite pour Heidelberg, après-demain pour Heppenheim où vous ferez séjour et de là à Wilhelmsbad en arrangeant les marches et séjours selon que les chevaux seront fatigués ou non. Le sort de ces contrées dépend d'une bataille qui doit se donner au premier jour. Quel changement depuis hier! L'Archiduc n'est pas arrivé encore. L'ennemi est déjà dans les montagnes du côté de Kniebis. Dieu veuille bénir les armes impériales et nous sauver du danger imminent qui nous menace . . .

Dans ce moment le major Woellwarth arrive pour aller au-devant de l'Archiduc lui annoncer que le Prince héréditaire de Wurtemberg et ses troupes sont battus et lui pour sa personne s'est sauvé à peine. Les Souabes de nouveau dispersés! Tout notre salut sera décidé dans les vingt-quatre heures. Kageneck passe dans ce moment avec des dépêches pour S. A. R.

[1] Über die Ereigniſſe in und um Karlsruhe in dieſen Tagen v. Weech, Karlsruhe I, 126ff.; v. Angeli, Erzherzog Carl von Öſterreich I, 1, S. 177—208.

Je ne quitterai pas mon père jusqu'à ce qu'il sera (sic!) hors de son pays. Foucquet vous conjurera à genoux en mon nom de partir aussi, il vous dira toutes mes raisons . . .

Eigenhändig.

123. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Bruchsal, 3. Juli 1796.

[Wünscht den Erzherzog Karl zu begrüßen. Kriegsnachrichten. Flucht nach Triesdorf.]

. . . Je suivrai votre conseil et ne viendrai pas pour l'Archiduc, parce qu'il n'y a pas de certitude pour son arrivée. Si votre père ne m'avait pas chassée de Carlsruhe, je ne le manquerais pas aujourd'hui. Mais je compte sur vous, mon bon ami, que pour son retour vous me ferez revenir sûrement, alors j'espère que l'on saura le moment plus positivement. Dieu veuille qu'il revienne couvert de lauriers et cela bientôt; ce serait une bonne marque. Je n'en doute pas, le cœur me dit que tout ira bien. Je me félicite tous les jours davantage de vous avoir persuadé de rester avec votre père, surtout comme le Prince héréditaire de Wurtemberg se conduit si bien dans cette occasion. Quelle comparaison, si l'un avait fui et l'autre marché en avant pour défendre son pays!

Hier au soir à dix heures le major Schwartz reçut la nouvelle que le quartier général de l'Archiduc viendrait à Wiesenthal. Il y est allé ce matin et le maréchal de Ritz est parti hier à midi par ordre de l'Evêque par estafette pour aller s'informer chez le comte de Latour, s'il y a du danger ici et faire ses arrangements en conséquence.[1] J'ai écrit hier une belle lettre au Prince de Spire à Freisingen . . .

Eigenhändig.

124. Georg List[2] an den Minister Delacroix.

Basel, 3. Juli 1796 (15 messidor an 4).

[Die revolutionäre Propaganda am Oberrhein. Peinliche Ungewißheit ihrer Führer über die Absichten der französischen Regierung.]

Nous sommes plongés dans une incertitude pénible par votre silence d'une part, et de l'autre par les opérations de l'armée qui agit sur tous

[1] Am 4. Juli, während die Erbprinzessin mit einigen Stiftsherren beim L'hombre sitzt, meldet eine Stafette des Erbprinzen die Niederlage der Österreicher bei Malsch. Noch am gleichen Tage reist Prinz Friedrich durch Bruchsal. Am 5. verläßt auch Amalie widerstrebend die Stadt und begibt sich nach Heidelberg, um dort weitere Nachrichten abzuwarten. Am 6. folgen der Markgraf und der Erbprinz und suchen mit ihren Familien in Triesdorf Zuflucht.

[2] Über List und seinen Anteil an den revolutionären Umtrieben vergl. meine Aufsätze über die revolutionäre Propaganda am Oberrhein in den Jahren 1796 und 1798 in der Zeitschrift für Gesch. des Oberrheins, N. F. 7, 390 ff.; 24, 246 ff.

les points de la rive droite, hormis celui où cependant l'insurrection devait éclater le premier (sic!), ce qui déconcerte tous les plans, met en déroute les amis de la liberté et paraît préparé pour river les chaînes d'un peuple qui était résolu à faire tous les efforts et tous les sacrifices pour recouvrir (sic!) ses droits naturels, sous la protection d'une nation généreuse et puissante.

Les soupçons fondés sur des faits qui plannent sur le Citoyen Potérat[1] ont rompu toute communication entre lui et nous. Le général Delaborde nous promet d'un jour à l'autre de tendre la main à l'insurrection sans cependant que nous en prevoyons l'exécution.

Le Citoyen Haussmann, commissaire du Pouvoir exécutif pour l'armée du Rhin, ne paraît pas être instruit du grand projet, à juger de ses discours amicales (sic!) et de la manière que l'on traite les pays conquis d'Outre-Rhin . . .

Paris. A. E.

125. Erbprinz Karl Ludwig an Erbprinzessin Amalie von Baden.

Karlsruhe, 4. Juli 1796.

[Die Franzosen im Vormarsch auf Karlsruhe. Besorgnisse.]

. . . Les choses vont si mal que je crains que jusqu'à demain mon père et nous tous quitterons le malheureux Carlsruhe pour ne pas le revoir de si tôt. L'ennemi est là-bas et probablement ce soir à Rastatt. Quel malheur! Le colonel Beck vient de mander que, comme l'ennemi pourrait tourner l'armée par le Murgthal, l'Archiduc prendra demain sa position derrière l'Alb. Je ne quitterai mon père qu'arrivé à Bruchsal, mais de là je prends la poste et fais suivre mes chevaux pour vous rejoindre le plus tôt possible comme un pauvre émigré qui a tout perdu . . .

L'Archiduc a passé sans venir ici, puisque les choses vont si mal. L'on dit qu'il est mécontent des généraux. Pensez que peut-être ce soir le château de Rastatt est une prise des flammes et la place où je vous écris ces lignes aura dans peu le même sort[2] . . .

Eigenhändig.

[1] Über Poterats Dienstentlassung und bald darauf erfolgende Verhaftung vergl. K. Obser a. a. O. 7, 481 ff.

[2] Die Befürchtungen erwiesen sich als unbegründet. Alle Nachrichten stimmen im wesentlichen darin überein, daß die Franzosen sich ordentlich betragen. „Rastatt hat allerdings durch das Hinausschießen der Kaiserlichen und das Antworten der Franzosen gelitten, allein dies war unter diesen Umständen unvermeidlich." Von Mißhandlungen hört man nirgends, während die Österreicher beim Abzug „unter den Augen ihrer Vorgesetzten" stehlen und plündern. Auch in Karlsruhe hat man nicht zu klagen. Die „neuen Gäste" halten Mannszucht und mischen sich nicht in die inneren Landesangelegenheiten; sie sind

126. Georg List an den Minister Delacroix.

Basel, 6. Juli 1796 (18 messidor an 4).

[Widerspruchsvolles Verhalten Frankreichs hinsichtlich der Revolutionierung der oberrheinischen Lande. Klagen über Bacher. Bitte um Unterstützung.]

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 15 courant; depuis lors mes prédictions ont été accomplies, l'ambassade, informée de notre projet, l'a déjoué de la manière la plus complète qu'il leur (sic!) ait été possible.

Comment est-il possible que Mr Bacher d'un côté fasse distribuer la pièce ci-jointe[1] et que de l'autre nous possédions la résolution du Directoire en extrait de registre qui nous dit que l'armée du Rhin soutiendra notre insurrection.[2] Je ne puis le croire que ce soit par ordre du même Directoire que cet avertissement ait été mis au jour qui porte l'imprunt (sic!) de la fausseté sur son front. Dans le texte français il est dit: que les propriétés seront respectées, de même que le culte et les lois du Gouvernement, et dans la traduction allemande on s'exprime ainsi: que leurs propriétés — comme leur culte et les lois de la constitution de leur pays doivent rester intacts. Comment le Gouvernement, comment Mr Bacher peut-il parler d'un ton impératif à un peuple contre les lois constitutionnelles de son pays? Mais je m'en vais vous faire le tableau de son projet. Il [y] a deux ans que la même proposition d'insurger la rive droite lui a été faite[3], il n'a pas voulu y tenter la main; aujourd'hui il voit cette insurrection organisée, il sent le reproche que l'on peut lui faire d'un côté et de l'autre, il est gagné par des insinuations réelles: l'on ôte au général Delaborde les moyens de tenter le passage sur le point où l'insurrection est organisée; l'on fait pousser en haut une colonne commandée par un général qui n'est ni instruit ni autorisé de favoriser l'insurrection; l'on jette dans le public un avertissement faussement interprêté pour décourager ce peuple qui a été prêt à s'insurger, les troupes arriveront, les chefs concertés se tiendront tranquilles, l'insurection n'aura pas lieu, et on dira au Directoire: «mais vous voyez bien que les chefs de cette prétendue insurrection vous en ont imposé, personne même n'a fait semblant de se vouloir insurger». Si les chefs et le peuple veulent se remuer, on leur dira: «mais nous ne sommes point ici pour cela, nous avons tout un

---

nicht „bei der Bürgerschaft einquartiert, sondern alle in der Müllerschen Orangerie". „Das Schloß, das die Imagination wohl oft in Flammen gesehen haben mag, ist ganz unversehrt . . . Die Generals mit ihrem Gefolge haben bisher darin logiert, haben aber nicht das Ganze eingenommen, sondern es ist der linke Flügel freigeblieben." Die Lebensmittel werden wieder billiger, „da Vieles aus dem Elsaß kommt, wo Alles wohlfeil und im Überfluß ist". Aus Briefen des Assessors Georg Groos an seine Braut vom 6.—23. Juli.

[1] Fehlt. — [2] Polit. Corresp. II, 374.

[3] Von diesem früheren Plane war bisher nichts bekannt.

autre but; n'avez-vous pas lu notre avertissement qui même vous le défend?» et les chaînes de ce peuple voisin, ami des Français et lié par mille voies de sang, seront tellement rivées que des siècles s'écouleront avant que derechef il puisse trouver une occasion de secouer son joug, et c'est l'ouvrage perfide d'une faction impie.

J'ai senti cette conséquence au moment que le citoyen Perrein me faisait l'aveu d'avoir confié le secret à l'ambassade.

Sans votre ap[p]ui, Citoyen Ministre, nous sommes hors d'état de ne (sic!) rien entreprendre; votre gloire, votre honneur, celui du Directoire est compromis, car les pouvoirs délégués à Potérat concernant l'insurrection ont été délivrés par lui plus d'une fois aux insurgés d'une manière trop légale pour que leur authenticité puisse être mise en doute. Il viendra un moment où cela sera mis au grand jour avec les pièces qui attesteront les raisons de leur annullement.

Citoyen Ministre! il y a encore un moyen de sauver cette insurrection, c'est d'autoriser le citoyen Haussmann de la favoriser dans le coeur du Margraviat et des Etats voisins; cela opéré, les peuples de ces contrées vont se lever d'eux-mêmes.

Je vous conjure, Citoyen Ministre, de ne point nous abandonner et de nous soutenir par votre autorité . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

127. Karl Friedrich an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Heidelberg, 9. Juli 1796.

[Auf der Flucht.]

Es ist sehr zu beklagen, daß es an der Lahn so übel aussiehet, und Du tust wohl, daß Du Deine Reise über Hanau so geschwind wie möglich, und sollte es auch einige Stationen mit der Post sein, wenn es möglich ist, Pferde zu bekommen, fortsetzest. Heute bleibe ich noch hier, um noch Nachricht von Karlsruhe zu bekommen, besonders weil heute die Kaiserlichen ins Gebirg vordringen werden, um den Feind daraus, mit Hilfe der Sachsen, welche von Pforzheim aus operieren, zu vertreiben und dann auch in der Ebene vorzugehen. Morgen trete ich die Reise nach Würzburg durch die Route, die wir vor einigen Jahren gemacht haben, an . . .

Eigenhändig.

128. Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Karlsruhe, 10. Juli 1796.

[Kritische Lage. Erfolge der Kaiserlichen bei Malsch. Angriffsplan. Letzte Hoffnungen.]

. . . Quant à notre position, elle est toujours bien précaire et quoique l'attaque générale qui a commencé hier après-dînée vers les 4 heures semble avoir été effectuée avec beaucoup de succès pour les armes autrichiennes[1], il faudra pourtant encore attendre la décision de la journée d'aujourd'hui avant que de pouvoir juger, en combien les avantages remportés jusqu'à ce moment nous peuvent rassurer une amélioration solide de notre position. D'après les nouvelles préalables, mais pas encore suffisamment constatées de l'affaire d'hier, la disposition générale de l'attaque portait que le général Hotze commencerait avec l'aile gauche de l'armée de l'Archiduc l'attaque de l'ennemi dans les montagnes, après que le général de Schellenberg aurait déjà fait préalablement quelques progrès avec un corps détaché depuis Pforzheim, que l'aile droite de l'armée commandée par le général de Latour (le Feldzeugmeister) et le corps principal de l'armée commandé par Msgr l'Archiduc après avoir passé l'Alb resteraient au bivouac jusqu'à ce matin, le long de la forêt d'Ettlingen, afin d'y attendre les succès des colonnes dans les montagnes et leur parfait alignement avec cette armée, qu'ensuite seulement commencerait l'attaque générale dans la plaine, et on se flattait, que si le succès répondait partout à ce qu'on en attendait, la position de l'armée pourrait jusqu'à ce soir arriver jusqu'à Stollhofen et Steinbach et gagner le même alignement dans les montagnes; mais il paraît que les circonstances ont apporté un changement essentiel à ce plan d'opération . . .

---

129. Georg List an den Minister Delacroix.

Straßburg, 11. Juli 1796 (23 messidor an 4).

[Verhandlungen mit General Delaborde und Haußmann über die Organisation des Aufstandes. Frühere Vereinbarungen mit Poterat. Bitte um Zufuhr von Lebensmitteln und Unterstützung.]

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 18 courant; je vous en confirme l'entier contenu; dès lors, après une conférence que j'ai eue avec le général Delaborde, je suis parti pour ici, muni d'une lettre de sa part pour le Citoyen Haussmann, commissaire du Pouvoir exécutif près l'armée du Rhin et de la Moselle, pour m'entretenir avec lui des moyens de mettre en activité l'insurrection qui s'est organisée en Allemagne et fondée sur

[1] Diese Erfolge im Rheintal in dem Gefechte bei Malsch wurden durch die Niederlage des kaiserlichen linken Flügels (Generalmajor Kaim) im Gebirge bei Rothensol hinfällig, die den Erzherzog zum Rückzuge nach Pforzheim zwang. v. Angeli I, 1, S. 201 ff.

l'arrêté du Directoire exécutif du 4 floréal et communiqué aux chefs des insurgés du Margraviat et du Brisgau le 25 floréal par Potérat, qui sous la même date avait transmis au Citoyen Linck de Heidelberg des pouvoirs d'organiser l'insurection dans le Palatinat sur la rive droite; lequel étant arrivé à Bâle le même jour où Potérat fut arrêté s'est rendu ici avec moi. Comme le Citoyen Haussmann ne se trouve point ici, mais bien au quartier [du] général en chef, je m'y rendrai demain matin.

Douteux que le Citoyen Haussmann, sans autorisation expresse de votre part, voudra ou pourra entrer en négociation avec nous, je vous invite, Citoyen Ministre, à lui faire passer les mêmes pouvoirs et instructions que possédait Potérat.

Avant que les intentions liberticides de ce malheureux nous fussent positivement connues, nous étions d'accord avec lui que les armées françaises qui passeraient sur la rive droite seraient entretenues et payées par nous, que l'administration civile nous serait entièrement abandonnée, que notre jeunesse serait formée en bataillons pour agir conjointement avec les troupes françaises. Mais comme les intrigues de cet homme parraissent avoir nécessité un changement dans les plans d'opération et que l'armée a passé le Rhin sur un tout autre point que l'expulsion (?) l'aurait demandé, naturellement ces conditions n'ont d'autant moins pu être remplies que l'insurrection n'a point éclaté, de là est résulté que le pays n'a non seulement été traité en pays conquis, mais que des excès inévitables ont effarouché les esprits. La contrée étant déjà évacuée de tous les moyens de subsistance soit par l'ennemi soit par l'armée française, il sera de la plus urgente nécessité de nous permettre l'exportation des Départements du Haut et Bas-Rhin des comestibles que nous serons obligés d'y acheter et payer comptant pour entretenir l'armée, jusqu'à ce qu'elle sera arrivée dans des contrées moins malheureuses.

Citoyen Ministre! le moment est arrivé où le Gouvernement actuel de la République Française pourra éterniser la liberté relative de deux nations grandes et généreuses, où il pourra s'assurer une gloire immortelle à laquelle vous ne participeriez pas le moins. La Nation Germanique et son Gouvernement futur sauront à qui ils sont redevable[s] des bienfaits de la liberté et en seront sûrement reconnaissants de toutes les manières.

Je vous invite, Citoyen Ministre, à ne point perdre d'instant pour nous mettre à même de pouvoir agir, et en vous offrant mes respects je vous prie d'agréer mes salutations fraternelles.

Paris. Arch. des aff. étr.

130. Reitzenstein an Barthelemy.

Basel, 16 thermidor an 4 (3. August 1796).

[Berichtigung der übertriebenen Vorstellungen von dem natürlichen Reichtum des Landes und des Wohlstandes seiner Bewohner. Schilderung der Notlage und Bitte um Ermäßigung der im Waffenstillstand festgesetzten Kontributionen.]

Les conditions de l'armistice que le général en chef de l'armée de Rhin et Moselle a accordé au nom de la République Française à S. A. S. le Margrave de Bade sont déjà parvenues à la connaissance de S. Exc. Mr l'ambassadeur de France à Bâle, chargé d'en suivre la négociation et de le conclure; je dois rendre aux généraux, avec lesquels j'ai eu l'honneur de traiter, la justice de dire qu'ils ont[1] pour chercher à allier les intérêts de la République avec les principes d'équité et de modération qu'un vainqueur généreux se fait toujours gloire de prendre pour guides dans les conditions qu'il impose. Aussi ne doute-je nullement que celles qui viennent d'être prescrites au Margrave de Bade n'eussent été beaucoup moins rigoureuses, si les véritables ressources du pays avaient été mieux connues du général en chef. Dans les renseignements qui lui ont été probablement fournis à cet égard, on doit avoir beaucoup trop exagéré la fertilité du sol et les facultés des habitants. Malgré la vérité de mes exposés, malgré l'intérêt avec lequel il semblait les écouter, j'ai eu la douleur de me convaincre que je ne pouvais le déprévenir entièrement de l'opinion exagérée, qui lui avait été inspirée. Mais comme le séjour que S. Exc. Mr l'ambassadeur a fait à Bâle, l'a mis à même d'acquérir une connaissance plus exacte et plus positive de l'état réel du Margraviat, je viens avec confiance lui présenter quelques considérations à cet égard, persuadé que sa justice l'engagera à vouloir bien interposer ses bons offices auprès du Directoire Exécutif et du général en chef pour en obtenir quelque tempérament aux conditions de l'armistice.

La somme totale de ces contributions, soit en numéraire soit en nature, se monte à celle d'environ quatre millions de livres de France. Cette charge que le Margraviat aurait peut-être supportée dans d'autres circonstances sans en être totalement écrasé, devient aujourd'hui un poids dont les habitants seront accablés pendant une longue suite d'années. Il est de notoriété publique que le pays produit à peine une quantité de grains suffisante à la subsistance des habitants pour l'espace de 9 ou 10 mois; qu'il ne contient pas de pâturages assez vastes pour y nourrir des troupeaux de bétail, dont le nombre excède la quantité nécessaire à la consommation intérieure; et pour surcroît de malheur il règne depuis six mois jusqu'à ce jour une épizootie, qui fait le désespoir du cultivateur et met le consommateur dans la crainte de manquer de viande. Il n'est

[1] Zweifellos Lücke im Text. Zu ergänzen etwa: tout fait.

pas moins vrai encore que le nombre des chevaux qui y sont élevés ne saurait faire un objet de commerce d'une importance fort lucrative. L'exportation du bois de construction et du vin, seuls articles qui pouvaient rétablir la balance entre le Margraviat et les pays avec lesquels il a des relations commerciales, sont des sources taries pour lui depuis le commencement de la guerre. Par la suspension de la navigation du Rhin son commerce de bois a surtout été frappé de plaies qui ne seront même cicatrisées qu'avec peine par le laps du temps, vu que la présence des armées allemandes a causé dans les forêts une consommation et des dégâts dont je ne ferai point ici la supputation, mais qu'il est facile de se figurer.

Les récoltes de vin n'ont été que médiocres ou ont entièrement manqué depuis plusieurs années. Le propriétaire qui dans des temps moins difficiles aurait encore pu se sauver en partie du dommage de cette stérilité par l'échange de ses vins contre d'autres objets, s'est vu privé de cette ressource par la prohibition de toute relation commerciale au delà du Rhin rigoureusement surveillée par ordre des généraux des armées allemandes.

Le petit nombre des fabriques établies dans le pays n'est point d'un rapport assez lucratif pour y faire affluer la richesse. La preuve incontestable de cette assertion est dans l'absence du luxe. En effet partout où règne, je ne dis pas l'opulence, mais une aisance au-dessus de la médiocrité, elle se montre par la somptuosité des édifices, par la recherche dans l'ameublement des maisons, dans la parure, enfin dans toutes les commodités de la vie, dont le riche s'empresse de jouir. Ceux qui ont parcouru le Margraviat conviendront, s'ils veulent être véridiques, que loin d'y rencontrer ces enseignes du luxe, ils n'y ont été frappés que des marques indubitables d'une modique aisance, fruit ordinaire d'un travail assidu et d'une économie rigoureuse.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore à ce tableau fidèle que le Margraviat de Bade, loin d'acquérir une portion considérable du numéraire en circulation dans cette guerre, a été obéré par la présence des armées allemandes.

Les habitants ne pouvant leur fournir que peu de chose du produit de leur sol et de leur industrie, il s'ensuit que ce petit avantage n'est pas en proportion avec les excessives dépenses auxquelles ils ont été forcés par l'exhorbitante cherté de tous les besoins de la vie. La balance du commerce n'a donc pu être défavorable qu'au Margraviat tandis que d'autres Etats riches et productifs de l'Allemagne ont accumulé chez eux les trésors des armées par la vente de leurs productions territoriales et de fabrication, sans avoir à éprouver les effets toujours funestes du séjour de troupes étrangères.

Il résulte de ce que je viens d'énoncer que le Margraviat de Bade, qui dans des temps plus heureux aurait supporté avec moins de douleur le fardeau des contributions qui lui sont imposées, doit y succomber pour une longue série d'années; mais que son sort paraîtra plus déplorable encore, lorsque d'un trait j'en aurai achevé le tableau!

La moisson de la plus grande partie du Bas-Margraviat — la plus riche qui eût été faite depuis vingt ans — est presqu'entièrement dévastée; les villages et les villes, où il s'est livré des combats, sont criblés de boulets de canon; les paysans ont été pillés; leurs maisons abbattues; leurs chevaux enlevés ou échangés; les vins bus ou prodigués en les laissant couler. Les réquisitions nécessaires, il est vrai, pour la subsistance de l'armée, mais accablantes pour l'habitant déjà épuisé ont mis le comble à son infortune. Je suis trop convaincu de l'humanité du général en chef de l'armée de Rhin et Moselle et de tous les autres généraux dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance, pour avoir jamais eu la maligne intention de porter quelque atteinte à leur gloire par le récit de ces désastres. Loin de moi une pensée aussi calomnieuse. Mais non; je connais trop bien leur générosité pour craindre qu'ils pussent seulement me supposer capable d'avoir conçu cette idée. Je ne sais d'ailleurs que trop que ce sont là les suites presque inévitables de la guerre; que partout où se porte ce fléau, il entraîne le ravage et la dévastation avec lui; qu'il est impossible malgré les ordres les plus sévères et la vigilance la plus ponctuelle de les prévenir ou de les arrêter sur-le-champ, surtout lorsqu'une armée n'entre dans un pays qu'en en conquérant pied à pied le terrain sur l'ennemi par des combats journaliers. En outre j'ajouterai avec satisfaction que, sans parler de Carlsruhe, un grand nombre d'habitants des autres lieux du Margraviat nomment avec la [re]connaissance la plus profonde les généraux et les officiers auxquels ils sont redevables de la conservation entière ou partielle de leurs propriétés. Il est en même temps vrai de dire que les malheurs que je viens d'esquisser sont en partie dûs à la retraite des armées allemandes.

Tel est le sort des particuliers du Margraviat. Qu'il me soit permis de tracer celui du Margrave. Aussi fidèle à la vérité que dans l'esquisse précédente, je ne rembrunirai point à dessein mes couleurs. Je laisse de pareils moyens à ceux dont la cause aurait besoin de s'étayer d'illusions.

Le gouvernement paternel du Margrave est trop connu pour que je croie nécessaire de rappeler ici la justice que de célèbres auteurs français lui ont rendue avant et pendant la révolution de France. Uniquement occupé de la prospérité de ses Etats, jamais il ne chercha son bonheur que dans celui de son pays. Les sacrifices volontaires qu'il a faits dans le temps en sa faveur en sont une preuve incontestable.

L'étendue et la population du Margraviat sont trop modiques pour lui avoir fourni des revenus, dont il eût pu faire des épargnes considérables. Ses moyens principaux de ressource pour subvenir aux besoins éventuels et aux charges de l'Etat étaient des greniers et des caves établis dans différents lieux. L'armée française en entrant dans le Margraviat s'en est emparée, et la totalité ou la plus grande partie des provisions, qui y étaient contenues, sont aujourd'hui ou consumées ou enlevées. Les frais de guerre que le Margrave, en conformité des lois constitutionnelles de l'Empire Germanique, a été obligé de supporter pour l'entretien de son contingent qu'il a fourni contre son vœu, se montent à des sommes énormes à proportion de ses revenus. Aussi ses finances en sont elles entièrement épuisées.

D'après l'exposé fidèle, que j'ai fait des maux dont a été frappé le Margraviat de Bade, il est facile de calculer que ses pertes et dommages équivalent à la somme des contributions imposées par la République Française. Or comment est-il possible que le Margrave avec la meilleure volonté et la diligence la plus active, puisse remplir ponctuellement les engagements de l'armistice, sans se précipiter pour de longues années dans une ruine incalculable.

Le soussigné plénipotentiaire, persuadé que ce ne saurait être là la volonté du Directoire, espère que mieux éclairé par le présent mémoire, il ne se refusera pas d'apporter quelque tempérament à la rigueur de ces conditions.

S. Exc. Mr l'ambassadeur de France à Bâle est trop juste pour ne pas vouloir appuyer de ses bons offices les réclamations que j'adresse ici au Directoire Exécutif pour en obtenir la remise d'une partie des contributions. Sa bonté ordinaire me fait encore espérer qu'il daignera aussi me rendre le même service auprès du général en chef de l'armée de Rhin et Moselle pour qu'il accorde une prolongation aux termes qu'il a fixés pour les contributions. Ce sera un nouveau motif de reconnaissance ajouté à tous ceux qui me rendront à jamais précieuses les marques de bienveillance dont il a bien voulu me combler.

Paris. Arch. des aff. étr.

---

131. Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Karlsruhe, 12. August 1796.

[Gärung im Lande. Maßregeln zur Beschwichtigung. Anerbieten der Erbprinzessin. Reorganisationsvorschläge. Arbeitslast des Geheimen Rats. Friedenswünsche.]

. . . La fermentation intérieure, soit dit bien entre nous, Monseigneur, je vous en supplie très humblement, a fait quelques progrès pendant mon

absence.[1] J'espère toutefois qu'avec une vigilante attention, des mesures prudentes et surtout appliquées à propos, les esprits pourront être ramenés et qu'on préviendra par là tout éclat illicite et condamnable. Je n'ai pas négligé de répandre dans le public tout de suite après mon retour, mais sans affectation, l'offre empressée de Mme la Princesse pour subvenir aux besoins pressants de l'Etat. Cette nouvelle a été infiniment bien accueillie partout et a fait une impression très favorable dans cette circonstance. D'autres mesures analogues pour établir une économie plus sévère à la cour conformément aux intentions de notre S^me^ Maître et pendant son absence font aussi un effet fort salutaire. S'il y a moyen de trouver maintenant des modifications convenables et proportionnées aux moyens par rapport aux rétablissement partiel du militaire, et qu'on fasse ensuite une réduction raisonnable dans les écuries, alors j'oserais espérer le maintien de la tranquillité intérieure et il serait sans doute bien à désirer qu'on n'attendît pas pour prendre à cet égard un parti dicté en soi-même par les circonstances et la sagesse, qu'il soit demandé ou exigé par des réclamations publiques. Je soumets très humblement à V. A. S. ces remarques sans réserve en La suppliant toutefois de ne pas les communiquer encore plus loin, parce que nous nous verrons incessamment obligés en conscience et par devoir d'expédier un rapport officiel au Margrave sur cette importante matière[2] . . .

V. A. S. verra par le bulletin général que nous enverrons de temps de temps au président de Gayling la succession progressive des événements les plus essentiels qui nous concernent. Il n'est guère possible de vous faire une idée, Monseigneur, du travail continuel qui nous accable. Le digne conseiller privé Seubert y succombe malgré son zèle et sa bonne volonté. Mrs Meier et Brauer font des prodiges inouïs en fait de travail et il est bien à craindre qu'à la longue ils ne puissent pas soutenir cette application consécutive et sans aucun relâche. Il faut en vérité une santé des plus robustes pour y résister. La paix! la paix! c'est le refrain des vœux publics et particuliers. Mais qu'est-ce qu'on peut espérer de l'opiniâtreté inconcevable avec laquelle on semble vouloir continuer la guerre la plus désavantageuse et la plus désastreuse qui fût jamais? . . .

[1] Vergl. die Beſchwerden der badiſchen Städte Polit. Correſp. II, 373.

[2] Der wichtige Bericht, von dem auch Polit. Correſp. II, 462 die Rede iſt, hat ſich auch bis heute leider nicht gefunden. Geh. Rat Meier beſchränkt ſich in ſeinem Tagebuch unter dem 18. Auguſt auf die Bemerkung: „Über die teils ſchon bekannte, teils weiter vermutete Landesdefideria hat man Sermo ausführliche Beiträge und gutachtliche Anträge erſtattet".

132. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Ansbach, 21. August 1796.

[Entwaffnung der badischen Truppen.]

Traurige Nachrichten aus der Heimat; hoffentlich werde es nach Ratifikation des Waffenstillstandes besser.

C'est une cruelle époque pour toute l'Allemagne! Et pensez, ma chère, notre contingent aux troupes du Cercle de Souabe qui s'est si parfaitement bien conduit pendant toute cette guerre et qui encore à cette dernière campagne a fait des prodiges de valeur, — justice que leur (sic!) a rendue même l'ennemi, eh bien, ces malheureux ont été désarmés d'une manière ignominieuse, comme toutes les troupes du Cercle, par les Autrichiens[1], et il vint encore un second ordre de prendre les sabres et les chevaux à la cavallerie „um sie auseinanderzujagen", ce qui fut exécuté. Vous sentez bien le désespoir de nos troupes et le chagrin du Margrave qui après avoir fait son devoir et resté toujours fidèlement attaché à l'Empereur se voit récompensé ainsi. Avouez que c'est bien douloureux. Pour moi j'en suis navrée et j'ose dire indignée de ce procédé . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

133. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Ansbach, 25. August 1796.

[Der Waffenstillstand und seine Folgen.]

. . . Ce malheureux armistice que nous avons été obligés de conclure nous coûte bien cher. Et malgré cette énorme contribution, ils font encore sans cesse des réquisitions, je ne vois réellement pas à quoi cela nous a servi, car nous n'y gagnons rien et d'un autre côté nous avons fâché par là l'Empereur, mais j'ose le dire, bien injustement, car il nous a mis dans cette dure nécessité, en nous abandonnant. Et si le Margrave n'avait pas fait cette trève, les sujets se seraient révoltés, car il y avait déjà de la fermentation, lorsque celle du Duc de Wurtemberg et du Cercle de Souabe était conclue, et pas la nôtre encore . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

134. Oberst von Sandberg an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Karlsruhe, 11. Oktober 1796.

[Völlige Ruhe in Karlsruhe.]

. . . In Karlsruhe ist alles ganz ruhig. Von den vielen Raisonnements höret man nicht das geringste und man bemerket von keiner Seite, daß sich nur

[1] Vergl. Polit. Corresp. II, 442; Badischer Militäralmanach VII, 90ff.

jemand erfreche, übel zu reden, viel weniger öffentlich so zu handeln, daß man unangenehme Auftritte jemals zu befürchten hätte . . .

---

135. Relation des Oberforstmeisters von Stetten über alle Kriegsvorfälle, die sich in der Gegend von Kandern zugetragen haben.

O. D. (Um den 29. Oktober 1796).

[Gefecht bei Kandern. Vorgänge auf dem linken Flügel der Kaiserlichen. Rückgang der Franzosen über den Rhein.]

Den 22. October frühe um 9 Uhr kamen einige französische Generaladjutanten hieher und kündigten mir an, daß der Divisionsgeneral Ferino[1] sein Hauptquartier in meinem Hause nehmen würde, weswegen ein großes Mittagessen für 30 bis 40 Personen zubereitet werden müsse. Gegen 12 Uhr mittags kam dann der General Ferino selbst nebst den Generalen Montrichard, Tholmé und Douseuil[2] nebst ihren Adjutanten, dem ganzen Personale des Generalstabs und einem starken Détachement Cavallerie und Husaren hier an. Nachmittags rückten mehrere Bataillons Volontairs und Infanterie hier ein und bezogen außer dem Ort, als beim Schmelzofen, auf der Schmiedenmatt, im Lohefeld und an der Erzhalden ein Lager. Das Hauptlager war aber auf dem Kanderer Feld gegen Riedlingen, wo sich solches gegen Viel bis Schliengen, Steinenstatt und Neu[en]burg hinzog. Das Hauptquartier des commandierenden Generals Moreau war auf der Kaltenherberge.

Den 23. wurden die nötigen Dispositionen von den französischen Generals genommen. Es wurde eine Chaine von Vorposten von Bürgeln an, wo 150 Mann postiert waren, über den Käsacker gegen Vogelbach, Malsburg über die Kanderer Egerten bis zum Scheideck beim Platzhof gezogen, und so ging dieser Tag ganz ruhig vorüber.

Den 24. als dem entscheidenden Tag fing [man] nach der mir gemachten mündlichen Erzählung von Sr. Exc. dem Herrn Generalen Grafen von Nauendorf damit an, daß den 23. nachts um 8 Uhr von Feldberg aus eine Colonne Infanterie nebst etwas Cavallerie und einigen Canonen detachiert wurden, um den Posten zu Bürgeln zu überfallen. Diese Colonne nahm den Weg über das Hörnlein, die Hexmatten, durch den herrschaftlichen Wald Voltel und durch den Obereggener Gemeindswald in einem Waldweg bis gegen Bürgeln fort und hatte den gemessenen Befehl, auf nichts zu antworten oder zu feuern, wann sie auf feindliche Piquets stoßen sollten, sondern sie sollten immer ihren Marsch fortsetzen.

---

[1] Führer des französischen rechten Flügels. Über das Gefecht bei Kandern, das ein Teilgefecht der Schlacht bei Schliengen bildete, vergl. v. Angeli, Erzherzog Carl I 2, S. 73 ff.

[2] Einen französischen General dieses Namens gab es damals nicht. Gemeint ist nach gütiger Mitteilung von Prof. Arthur Chuquet wohl Danzelot, General-Adjutant des Korps Ferino.

Es wurde von den französischen Piquets, welche längst dieses Colonnenmarsches einige 100 Schritt tiefer im Tal stunden, 3 mal auf die Colonne gefeueret; da aber alles ruhig und still war, so wußten die Franzosen nicht, was dieses bedeuten sollte. Nach 12 Uhr mitternachts langte die Colonne bei Bürgeln an, attaquierte mit großem Geschrei und Musqueterie die Propstei, daß die dort herum postierten Franzosen mit einem Angstgeschrei sich über den Berg hinunterflüchteten. Die Propstei wurde besetzt und 5 unter dem Heu gefundene versteckte französische Officiers zu Gefangenen gemacht. Es blieb nur 1 Franzos auf dem Platz. Auf dieses extendierten sich die Kaiserlichen den Berg gegen Sitzenkirch hinunter und dem Wässerlinhof hinauf, um dasige Anhöhe beim Häßler zu occupieren. Von dieser ganzen nächtlichen Bewegung wußte man hier in Kandern im französischen Hauptquartier frühe um 6 Uhr noch nicht das geringste, denn General Ferino lag noch ganz ruhig im Bett. Sowie der Tag graute, fing das kleine Gewehrfeuer einzeln in der Gegend des Wässerlinhofs und bei Sitzenkirch an und näherte sich immer mehr gegen Kandern. Ungefähr gegen 8 Uhr hörte man die ersten Canonenschüsse dorther, auf welches sich dann erst G. Ferino nebst G. Montrichard zu Pferde begaben, um zu recognoscieren, was eigentlich das Feuern zu bedeuten habe. Sie kamen beide in einer halben Stunde darauf zurück, äußerten, daß es nichts zu bedeuten hätte und nur ein bloßes Vorpostengefecht wäre, dem sie bald ein Ende machen würden, [und] tranken ruhig den Caffée. Nach diesem begab sich G. Ferino auf den Speicher meines Hauses, da ich ihme sagte, das kleine Gewehrfeuer fange an, sich gegen Feldberg, Ober- und Niedereggenen bis Liel und Schliengen zu extendieren; auch höre man hier und dann schon Canonenschüsse. Als er dieses selbst wahrgenommen hatte, begab er sich wieder zu Pferd, um in dasige Gegend zu recognoscieren. Gegen 10 Uhr wurde die Attaque beim Wässerlinhof und Sitzenkirch immer lebhafter, da sowohl französische Artillerie, Infanterie und Cavallerie hier durch zum Soutien kam. Hier im Hause blieb noch ein französischer Generaladjutant nebst der Gendarmerie und Husaren zurück; gegen 12 Uhr mittags erhielt aber solcher zur gänzlichen Retirade gegen Hüningen den Befehl. Nun wurde erst das Gefecht für den Ort Kandern äußerst gefährlich. Die Franzosen waren immer noch Meister von der Anhöhe der hiesigen Weinberge, dem Mohrensattel und der Geißhalden; sogar schien dem Feuer nach, als retirierten die Kaiserlichen wieder, welches auch nach Aussage des Herrn General Rauendorfs sich bestätigte, da ein Bataillon Wallachen nicht seine Schuldigkeit tat und seine Befehle befolgte, bis mit sämtlicher Cassation des Officierscorps gedrohet wurde. Und so blieb es bis gegen 3 Uhr mittags, wo auf einmal das kleine Gewehrfeuer in der Gegend des Schmelzofens, den die Kaiserlichen, da sie durch den Eichbuchwald gedeckt waren, umgangen hatten[1], jedoch wurden solche zum drittenmal repoussiert. Endlich retirierten doch die

[1] Zu ergänzen wohl: „lebhafter wurde".

Franzosen mit ihren Canonen auf den Beschetsenberg und das Steigfeld, wo sie wieder auf das Neue über das Ort Kandern gegen dem Weinberg, Heißbühl und in das Minder-Kandertal feuerten, welchen Weinberg nun die Kaiserlichen im Besitz und bei dem Häßlerfeld ebenfalls Canonen aufgepflanzt hatten. So waren wir bis abends 5 Uhr in völliger Todesangst, da die ganze Direction beiderseitiger Canonenkugeln immer über das Forsthaus wegginge, wovon es auch zum öftern getroffen worden ist, wovon redende Beweise hinlänglich vorhanden sein.[1] Auch wurde mir eine Chaise zerschmettert; auch vom kleinen Gewehrfeuer flogen viele 100 Kugeln ins Gebäude. Gegen $^1/_2$6 Uhr war das Gefecht ganz im Ort. Die Franzosen konnten aber nicht mehr darin standhalten; da sie von den Kaiserlichen bei der Deckenmatt ganz tourniert waren, auch etwas Cavallerie herbeikam, folglich den Verlust ihrer Canonen auf der Steig befürchten mußten, auch die Nacht herbeikam, so verließen sie den Ort gänzlich, welcher sogleich durch eine Division Erzherzog Ferdinand Infanterie, welche die erstern im Ort nebst einigen Ulanen waren, besetzt wurde. Gegen 8 Uhr rückten noch das Regiment Wenckheim unter Obrist Neßlinger, 1 Bat. D'Alton, 1 Bat. Slavonier, 1 Escadron Ulanen unter Commando des Grafen Trauttmansdorff, 1 Division Chevaux-légers von Kaiser, von Obristwachtmeister du Noyer, und etwas von Lobkowitz Chevaux-légers ein. Die Patrouillen wurden gleich vorwärts geschickt, um den Feind zu verfolgen, konnten aber nirgends wegen Finsternus und Anstoßen auf feindliche Piquets vorrücken, da es sich zeigte, daß der Feind noch Posto auf dem Beschetsenberg, im Heuberg und vorwärts Kandern gegen Hammerstein gefaßt hatte.

Den 25. frühe um 8 Uhr wurde das Hauptquartier für den Herrn Generalen Grafen von Nauendorf bei mir angesagt, und Dieselben kamen selbst gegen 9 Uhr hier mit den Generalmajors Graf Oreilly[2] und Merveldt nebst ihrem Generalstab an und erteilten sogleich die nötigen Ordres, um Kundschaft vom Feind einzuziehen. Gegen Mittag kam Nachricht, daß solcher sich bis gegen Rümmingen, Schallbach, Egringen und Wintersweiler zurückgezogen hatte.

Den 26. wurde das sämtliche Nauendorfische Corps vorwärts beordert und Seine Excellenz nahmen ihr Hauptquartier in Haltingen. Der Feind hatte sich gänzlich in seine Verschanzungen bei Hüningen zurückgezogen, doch wurden noch einige Gefangene gemacht. Was bei dem Centrum und auf dem rechten Flügel der kaiserlichen Armee vorgefallen ist, weiß ich nicht zuverlässig, doch wurden die Franzosen den 24. aus allen ihren Positions verdrängt, wobei sich besonders das Condéische Corps bei Steinenstatt sehr hervorgetan hat, jedoch aber großen Verlust erlitten haben soll. Auch im Centre der Armée sollen hitzige Attaquen vorgefallen sein. Der Verlust von beiden Seiten ist mir ohnbekannt, doch soll es viele Menschen gekostet haben, auch zwei kaiserliche Majors geblieben sein, wovon

[1] = sind. — [2] O'Reilly.

einer Namens Raimondi, der sehr von der Armee bedauert wird. Das Hauptquartier Sr. K. H. des Herrn Erzherzogs Carls war den 24. und 25. zu Schliengen, den 26. und 27. zu Mappach im Pfarrhaus. Wie groß der Verlust auf französischer Seite gewesen, ist mir ebenfalls unbekannt, jedoch haben die Herren Patrioten manchen Toten und Blessierten auf Schubkärchen durch Kandern hinunter geführt. Hier im Kanderer Bann wurden 7 Kaiserliche begraben. Vermutlich liegen von beiderseits noch mehrere Tote in denen Waldungen.

Der Ort Kandern ist durch Plünderungen von beiderseitigen Armeen sehr mitgenommen worden. Eine ausführlichere Relation werde ich noch die Gnade haben, über diesen Gegenstand nachzuschicken. Alle Lebensmittel sein beinahe aufgezehrt, und wir sehen den traurigsten Aussichten entgegen, wenn wir nicht gnädigste Unterstützung erhalten. Eine große Scheuer gegen dem Oberforsthaus hinüber geriet in Brand. Auch wurde ein junger, rechtschaffener Bürger, der Löwenwirt Angelin, bei der Plünderung, da er sich widersetzen wollte, durch die Franzosen totgeschossen und ein anderer Bürger im Arm blessiert. Auf dem Wässerlinhof wurde auch eine Scheuer durch französisches Haubitzenfeuer in Brand gesteckt, wobei 8 Stück Vieh verbrannten.

Den 27. und 28. hat sich der größte Teil der kaiserlichen Armee hinabwärts gegen Kehl in Marsch gesetzt, doch stehet noch ein sehr beträchtliches Truppencorps unter dem Befehle des Herrn F. M. Lt. Fürsten von Fürstenberg, der noch 4 Brigadegenerals unter sich haben soll. Der Feind stehet bis heute noch in seinem Tête de pont, der Schusterinsel, und hat vermittelst der Brücken Communication mit der Festung. Von kaiserlicherseits wird an Verschanzungen und Batterien gearbeitet. Es soll schweres Geschütz erwartet werden, um dem Feind die Communication abschneiden zu können.

Soeben erhalte ich fast aus allen vorwärts liegenden Ortschaften die traurigsten Schilderungen von Plünderungen, wovon ich die untertänigste Relation ebenfalls noch nachtragen werde . . .

136. Oberst von Sandberg an Erbprinz Karl Ludwig.[1]

Karlsruhe, 3. November 1796.

[Reorganisation des badischen Militärs. Mangel an allem Bedarf.]

. . . Höchsten Befehlen zufolge habe ich seit einigen Tagen das hochfürstliche Militär wieder neuerdings organisiert, nämlich aus 2 Bataillons Leibregiment 4 Kompagnien, jede zu 60 Mann vom Feldwebel abwärts; das Bataillon Ew. Hf. D. zu 4 Kompagnien, wie zuvor, je eine Kompagnie 23 Mann vom Feldwebel abwärts. Dieses hat sein ehemaliges Standquartier in Durlach. Das Bataillon Rastatt wieder zu 4 Kompagnien und jede derselben vom Feldwebel

[1] Vergl. zum Folgenden Badischer Militäralmanach VII, 130 ff.

abwärts zu 23 Mann stark. Bei beeden Bataillons sind die Offiziers vom Kreis, wie beim Leibregiment nach ihrer Anciennité durchgehends eingeteilt. Die supernumerären Offiziers und Unteroffiziers werden gleich den übrigen monatlich bezahlet und sind den Bataillons zugeteilet, um mit und unter solchen Dienste zu tun. Das Bataillon Rastatt hat ebenfalls sein altes Standquartier in Rastatt seit 2 Tagen bekommen. Dies ist es, was seitdem wieder in Ordnung gebracht werden konnte, indem ich alles in einem Chaos antraf.

Ein äußerst unangenehmer Umstand ist hierbei, daß es an allem, was zum Militär z. B. Gewehr, Requisiten gehört, gebricht. Man hat uns nichts als die Menschen gelassen. Nun muß man sich Mühe geben, nach und nach das Nötigste unter der größtmöglichsten Kostenersparnis wieder anzuschaffen. Dabei stehet man noch in der Gefahr, daß während diesem beispiellosen verwüstenden und abscheulichen Krieg neuerdings von dem Neuangeschafften verloren gehen wird . . .

137. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ansbach, 18. November 1796.

[Rückkehr Karl Friedrichs nach Karlsruhe. Der Herzog von Pfalz-Zweibrücken wirbt um Prinzessin Karoline.]

La nouvelle de l'heureuse arrivée du Margrave et de la manière comme il a été reçu[1], nous a fait passer hier une bien agréable soirée. Ma joie sera complète, quand je vous saurai aussi, mon bon ami, rendu à Carlsruhe, gai et content et en bonne santé.

Il faut que je vous fasse la confidence que je me suis trouvée dans un grand embarras, il y a deux jours. Le Duc de Deux-Ponts me fit l'aveu qu'il était amoureux de Caroline, qu'il se trouverait heureux, si elle pourrait se résoudre d'épouser un homme de 40 ans avec quatre enfants, mais que je ne devais lui en rien dire ni à personne, parce qu'il voulait voir par lui-même, si elle pouvait le souffrir. Cependant j'ai sondé ma fille, elle le trouve un peu vieux, trop prussien et grand amateur de mauvaises nouvelles; mais elle le croit bon, parce que tous ses gens lui sont extrêmement attachés et elle sent qu'elle aurait tort de refuser un pareil parti, surtout dans les circonstances actuelles. Parlez-en à votre père, mais d'ailleurs à personne, je vous en supplie, mon cher ami, car le Duc ne veut se décider que d'après la manière d'être (pour lui) de Caroline, et comme il est inconstant dans ses projets, un rien pourrait le faire changer, mais aussi de même le décider; c'est pourquoi je voudrais savoir les intentions du Margrave et les vôtres. J'allai oublier d'ajouter qu'il m'a dit que, trouvant nécessaire de donner une mère à ses filles, qu'il

[1] v. Weech, Karlsruhe I, 143.

voulait une femme de la religion protestante pour introduire la tolérance en Bavière, parce que les Bavarois avaient déclaré qu'ils bâtiraient une église luthérienne à feu sa femme. J'avoue que si Caroline peut s'y résoudre, cela m'allégerait d'un grand poids, que de la savoir bien établie et près de chez moi, mais cela me met souvent dans un état violent, car depuis cette conversation il profite de tous les instants pour me demander à l'oreille: «Croyez-vous que je puisse espérer quelque chose? mais ne lui dites rien!» Il compte partir le 1r décembre pour Dresde; ce sera une absence de 8 ou 10 jours . . .

Eigenhändig.

138. Erbprinz Karl Ludwig an die Erbprinzessin Amalie.

Karlsruhe, 19. November 1796.

[Peinliche Lage. Der Markgraf, übel beraten, schwankt unentschlossen zwischen Österreich und Frankreich.]

. . . J'avoue que je suis dans une situation désagréable, n'osant rien dire et n'étant pas écouté, quand je prends la liberté d'ouvrir la bouche. Je vois que l'on entraîne le maître et les sujets bien pensants dont grâce à Dieu il y en a beaucoup dans la classe du peuple, mais très peu parmi le tiers état, dans leur perte commune, puisque malgré tous les exemples que l'on a devant les yeux de la cruauté de nos prétendus amis et de la manière bien différente de l'année passée avec laquelle nos amis nous traitent, on conseille avec véhémence de rester attaché à la mauvaise cause. Cela fait saigner le cœur, mais je ne peux l'empêcher. Mon père balance quel parti prendre. En attendant le temps se passe. Il ne va pas chez l'Archiduc, n'écrit pas à Vienne, compromet Gemmingen[1] que nous connaissons et fait avec nous autant de mauvais sang qu'il peut . . .

Eigenhändig.

139. Erbprinz Karl Ludwig an die Erbprinzessin Amalie.

Karlsruhe, 22. November 1796.

[Regierungsjubiläum des Markgrafen. Besuch bei Erzherzog Karl. Beschießung von Kehl.]

J'ai commencé ma journée par complimenter mon père sur l'anniversaire de sa naissance[2] . . . Toute la matinée s'est passée en compliments. A onze heures et demi tous les collèges sont venus avec le militaire, l'église et une députation de la bourgeoisie présenter leurs compliments de

[1] Bezieht sich auf die geplante Sendung Gemmingens nach Wien. Polit. Corresp. II, 527.

[2] Carl Friedrich feierte an seinem Geburtstag (22. November) sein fünfzigjähriges Regierungsjubiläum. v. Weech a. a. O. I, 143 ff.

félicitations et pour la clôture une vingtaine de petites filles qui ont récité des couplets allemands et français, commettant (sic!) de cet institut d'une femme qui enseigne le français ici. A midi et demi Mrs de Madeweiss et Varnbüler ainsi que le prélat de Schwarzach et le père-recteur des piaristes[1] sont venus faire leurs compliments. Ils ont dîné avec nous dans la salle de musique avec le grand-veneur, Münzesheim et Sandberg. On a fait une surprise à mon père par une médaille d'or que l'on a fait frapper et graver par Bückle, je ne sais à quels dépens, mais qui est bien faite. Mon père m'en a donné une que je vous montrerai, il n'en a reçu que six. Il ira enfin demain avec le général Geusau chez l'Archiduc qu'il trouvera auprès de Kehl dont depuis ce matin le bombardement paraît commencer, car l'on entend canonner toute la journée.[2] Il compte être de retour vendredi et partir lundi pour Triesdorf . . .

Eigenhändig.

140. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Ansbach, 27. November 1796.

[Werbung des Herzogs von Pfalz-Zweibrücken.]

. . . J'avoue que je ne suis [pas] étonnée que votre père balance d'accepter la proposition du Duc. Il est si pressé que dès que le Margrave sera arrivé à Triesdorf, il ira le lendemain lui parler. Il a remis à cause de cela son départ jusqu'au vendredi. Caroline paraît avoir pris son parti, sans doute qu'il lui en a coûté un peu, mais à présent elle est gaie et naturelle. Pour tout au monde, mon cher ami, ne lui dites pas que vous trouvez que c'est une forte résolution, car une observation pareille lui donnerait des regrets d'avoir dit oui. Cependant j'ai prié le Duc de ne rien dire encore avant que je sache les intentions de votre père. Cela le met au désespoir. Il croit qu'il aura un refus. S'il tient tout ce qu'il me promet à l'égard de ma fille, elle ne sera certainement pas malheureuse . . .

Eigenhändig.

141. Oberforstmeister von Stetten an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Kandern, 2. Dezember 1796.

[Mißglückter Sturm auf den Hüninger Brückenkopf.]

. . . Den 28. November frühe um 8 Uhr ließ der Commandierende, Fürst von Fürstenberg, den Feind in seinem Tête de pont zur Übergabe auffodern, worauf gegen 1 Uhr vermutlich eine ungünstige Antwort erfolgte.[3] Gleich darauf

[1] Aus Rastatt. — [2] Über die Belagerung von Kehl s. v. Angeli, Erzherzog Carl von Österreich I, 2, S. 79—105. Die Beschießung begann erst am 27. November.

[3] Über die Belagerung des Hüninger Brückenkopfs und den verfehlten nächtlichen Angriff vom 1. Dezember, bei dem auf französischer Seite bekanntlich General Abatucci

fingen die kaiserlichen Batterien an zu spielen, welches der Feind über eine halbe Stunde fast gar nicht beantwortete, alsdann aber auf einmal ein sehr starkes Gegenfeuer machte. Um 1/2 3 Uhr war schon die ganze feindliche Schiffbrücke abgeschossen, wovon 21 Pontons ans diesseitige Ufer schwammen und in kaiserliche Hände gerieten. Abends um 4 Uhr wurde das Fort nochmals aufgefordert und im Verweigerungsfall alles zum Sturm vorbereitet. Dem ohngeachtet aber blieb es den 29. und 30. diesseits ganz ruhig, nur von französischer Seite wurde den ganzen Tag heftig herüber canoniert.

In der Nacht vom 30. auf den 1. Dezember wurde das Tête de pont gestürmet; auch waren bereits 2 Schanzen erobert, und würde auch das Hauptfort, die Schusterinsel, erobert worden sein, wenn der fatale Umstand nicht dabei gewesen wäre, daß die dazu verfertigten Sturmleiteren nicht die hinlängliche Höhe hatten. Die Kaiserlichen waren daher in ihren erstürmten Schanzen einem mörderischen Kartätschen- und Kleingewehrfeuer ausgesetzt und konnten solche nicht behaupten. Auch wegen Finsternus der Nacht soll unter den Stürmenden selbst Confusion entstanden sein. Die Kaiserlichen sprechen von einem Verlust von 400 Mann; andere behaupten, daß er weit beträchtlicher und gegen 1000 Mann gekostet haben soll. Es ist sehr schwer, das Wahre hierüber zu erfahren. Das Regt. Erzherzog Ferdinand und Bender sollen das meiste gelitten haben. Der Oberste Neßlinger vom Regt. Wenckheim wurde dabei getötet.

Nun ist alles ruhig. Indessen heißt es, es sollen noch 4 Regimenter Verstärkung ankommen und alle nötigen Praeparatorien würden zu einem nochmaligen Sturm getroffen . . .

142. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Ansbach, 8. Dezember 1796.

[Verlobung der Prinzessin Karoline mit dem Herzog Max Joseph von Pfalz-Zweibrücken].

Beiliegend ein Schreiben für die Kaiserin mit der Anzeige von Karolinens Verlobung mit dem Herzog von Zweibrücken.[1]

. . . Amélie vous en aura déjà parlé, il y a plus de 6 semaines que le Duc m'a parlé de ses intentions, me priant d'en garder le secret et de sonder ma fille, ne voulant pas qu'elle fût forcée par son grand-père et son père. Sans doute que dans le commencement elle marquait plutôt de l'éloignement, mais à force de lui parler raison et de lui faire entrevoir l'avantage de cet établissement, avec cela le peu ou point de partis convenables pour son âge, elle s'y est enfin déterminée, j'ose me flatter,

fiel, s. v. Angeli, Erzherzog Carl von Österreich I, 2, S. 105 ff. Die österreichischen Verluste werden dort auf 17 Offiziere und 539 Mann angegeben.

[1] Sie erfolgte am 3. Dezember, nach des Markgrafen Rückkehr nach Triesdorf. Vergl. v. Freystedt, Erinnerungen 17.

par amitié pour moi, et j'espère sûrement qu'elle ne s'en repentira jamais. Le Duc est le meilleur homme du monde, il est adoré de tout ce qui l'entoure. Je le crois un peu faible, mais ce n'est pas un défaut pour un mari. Il est amoureux comme un homme de 20 ans. Jusqu'à ce que cela fût décidé, il m'a tourmentée d'une manière imaginable, disant qu'il serait le plus malheureux des hommes, si elle le refusait . . .

Erſucht die Großfürſtin, ihrer Schweſter zuzureden.

Dites-lui aussi que vous trouvez le Duc bien de figure. Il n'est pas beau, il a 40 ans. Ce sont des défauts essentiels chez votre sœur, mais il est pourtant très bien fait, et il lui a dit souvent comme à moi aussi, qu'il ne saura jamais lui témoigner assez sa reconnaissance pour le sacrifice qu'elle a fait d'épouser un homme de 40 ans avec 4 enfants . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

143. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Ansbach, 18. Januar 1797.

[Einnahme von Kehl. Rückkehr des Markgrafen und Widerſtreben desſelben.]

. . . Enfin voilà Kehl rendu aux Allemands.[1] Croiriez-vous que le Margrave ne peut pas se déterminer encore de retourner à Carlsruhe? Cela me désespère. Il est vrai que les commencements seront durs, et voilà ce que craint votre grand-père. Nous ne pouvons plus faire la même dépense qu'autrefois, il faudra donc faire des réformes, etc., ce qui nous causera bien des désagréments, mais il faut pourtant en passer par là, il vaut donc mieux s'y décider bientôt . . .

Die Rückkehr des Herzogs von Zweibrücken ſteht bevor.

C'est vraiment ma malheureuse étoile qui m'a amenée ici. Car plus le moment approche et plus votre sœur montre de l'éloignement, et cependant vous m'avoue[re]z que ce parti ne pouvait être refusé raisonnablement, surtout quand on a 20 ans passés et avec cela notre position critique . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

[1] Am 9. Januar erfolgte die Kapitulation von Kehl, am 1. Februar die Übergabe des Hüninger Brückenkopfs. Damit war das rechte Rheinufer wieder von den Franzoſen geſäubert.

144. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 28. April 1797.

[Rheinübergang der Franzosen und Vorbereitungen zu erneuter Flucht. Präliminarfrieden von Leoben. Freude in Karlsruhe.]

Réjouissez-vous avec moi, chère Elise, de notre espoir fondé sur la paix. Je faisais tristement mes paquets, parce que l'ennemi avait passé le Rhin et avançait à force sur Rastatt[1], lorsque le courrier arriva avec l'heureuse nouvelle de la signature des préliminaires de la paix. Vous n'avez pas d'idée de la joie générale d'ici, on pleurait, on s'embrassait, on ne savait comment l'exprimer. Le Margrave devait partir dans quelques heures, votre père et Charles peu après et moi avec vos trois sœurs cadettes je comptais partir le lendemain, et cela aurait été trop tard, car les Français devaient passer le Rhin la nuit à une petite lieue d'ici. J'aurais donc été forcée de rester et Dieu sait ce qui en serait devenu.

Das österreichische Hauptquartier ist in Durlach, Erzherzog Karl ist gestern dort eingetroffen.

Je me fais une fête de faire la connaissance de ce jeune héros.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

145. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 4. Mai 1797.

[Friedensfreude. Üble Lage der letzten Jahre. Begeisterung für Erzherzog Karl.]

Ah! que cette paix me rend heureuse . . . Vous n'avez pas d'idée, mon enfant, de notre position depuis quatre années, toujours dans l'incertitude de ce que l'on deviendra, sans pouvoir former aucun plan, ni projet, c'est une situation cruelle. Il faut l'avoir éprouvée pour sentir le prix de la paix et de la tranquillité.

Dans ce moment Carlsruhe est très vivant à cause du quartier général qui est encore à Durlach. L'Archiduc Charles est bien intéressant, il a fait entièrement ma conquête, c'est un vrai héros, et quelle raison et sagacité pour son âge; vraiment, c'est un modèle de toutes les vertus. Il n'est pas beau, mais bien fait dans sa petite taille, et un air de bonté qui prévient tout de suite en sa faveur . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] In den Tagen vom 20.—22. April hatte Moreau bei Kehl den Übergang über den Rhein erzwungen und bedrohte die Markgrafschaft von neuem, als am Abend des 23. die Nachricht vom allgemeinen Waffenstillstand und Präliminarfriedensschlusse eintraf.

146. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 5. Mai 1797.

[Der Separatfriede mit Frankreich. Erneutes Drängen auf Ratifikation. Veränderte Situation infolge des Präliminarfriedens. Aufschub der Entscheidung.]

: Pour répondre aussi brièvement que possible au contenu de la partie chiffrée de votre lettre du 28 avril[1], je me réfère d'abord à ce que j'ai mandé en son temps à V. Exc. d'Ansbach au sujet de notre négociation. Les choses en étaient restées là depuis cette époque parce que le Directoire exécutif avait vraisemblablement fort à dessein dissimulé et n'avait pas insisté auprès de notre envoyé sur une explication définitive, malgré qu'un article de la gazette la plus en vogue à Paris eût annoncé sous l'article de Vienne que le Margrave avait fait déclarer officiellement à l'Empereur qu'il ne ratifierait pas son traité de paix avec la République Française. Ce n'est qu'ayant appris quinze jours avant le nouveau passage du Rhin qu'on a insisté derechef sur cette négociation.[2] Les circonstances et notre position présente nous ont fourni des prétextes plausibles pour éviter une explication précise. Cependant au départ projeté du Margrave il était décidé qu'on expédierait de nouveau plein pouvoir à notre envoyé à Paris pour engager une négociation inévitable alors sur les articles qui nous sont inadmissibles. Maintenant on présume que, le principe de l'intégrité de l'Empire Germanique stipulé dans les préliminaires anéantissant l'hypothèse des conditions qu'on avait prescrites, on pourrait peut-être encore se sauver par les broussailles. Cependant le général Moreau aussi bien que le Gouvernement français admettent de fait que les liens d'amitié avec nous imposent à l'armée le devoir sacré de ménager scrupuleusement notre pays ainsi que celui du Wurtemberg. Voilà où nous en sommes. Il en résulte qu'il est essentiellement de notre intérêt d'éviter encore dans ce moment de crise toute explication catégorique sur les objets envers qui que ce soit :

Gräflich Rechbergsches Archiv in Donzdorf.

147. Erbprinz Karl Ludwig an Karl Friedrich.

Erfurt, 14. August 1797.

[Begegnung mit dem König von Schweden. Seine Werbung um Prinzessin Friederike Vortrefflicher Eindruck seiner Persönlichkeit.]

Liebster Vater, der König von Schweden ist uns zuvorgekommen, denn in Gotha trafen wir einen Curier von dem Herrn von Taube[4] an, welcher meiner

[1] Fehlt. — [2] Polit. Corresp. II, 574. — [3] Polit. Corresp. II, 581ff.

[4] Baron Ebert v. Taube, schwedischer Generallentnant und Kammerherr. Auf Weisung des Königs vom 25. Juni war er am 25. Juli abends in geheimer Mission zu Karls-

Frau schrieb, daß der König unter dem Namen eines Grafen von Haga hier uns erwartete. Sobald wir ankamen, sagte uns Herr von Taube, der König wollte meine Frau und mich allein sprechen. Er kam auch sogleich zu uns, war ungemein gnädig und freundschaftlich. Nach einigen Augenblicken rief meine Frau unsere beeden Töchter, welche auf gleiche Weise empfangen wurden und hierauf präsentierte der König uns den Kammerjunker und Officier der Garde, Baron Moellerschwerdt, welcher allein ihn begleitet. Frau von Edelsheim war schon mit die (sic) Kinder gekommen, und nun wurden General Geusau und Fräulein von Staff von uns vorgestellt. Seine Majestät waren sehr gnädig gegen jedermann. Nachdem Sie wohl eine Stunde bei uns waren, gingen Sie zurück in Ihr Zimmer, wohin ich einige Zeit darauf mit Geusau mich begab . . .

S. M. bedauren unendlich, daß Sie nicht das Vergnügen haben können, Ihre Bekanntschaft, liebster Vater, zu machen. Wenn es möglich gewesen wäre, daß er hätte bis in unsere Gegenden kommen können, Sie wären gewiß von ihm zufrieden gewesen. Er trägt sich ganz wie ein junger Engländer, auch bei der ersten Visite ebenso verlegen, und scheint der beste Herr von der Welt. Was er mir alles Hochachtungsvolles und Schönes von Ihnen, liebster Vater, gesagt hat, kann ich nicht genug sagen. In einer Stunde wird der König uns den förmlichen Antrag machen, aber nur pro forma, denn Herr von Taube sagte uns, daß die Friederike ihm sehr gefiel und er ganz vor sie entschlossen seie. Er ware so ungeduldig, daß, wenn wir nicht gekommen wären, er bis Fulda entgegengekommen wäre. Wenn es Gottes Wille ist, so hoffe ich, daß meine Tochter gewiß sehr glücklich sein wird. Der König hat gestern Abend mit uns gespeist, und heute speisen wir oben bei ihm. Einen Augenblick vor Tisch kam der Herzog von Weimar hier an, welcher mir aufträgt, Ihnen, liebster Vater, recht viel Schönes von seinetwegen zu schreiben. Da der König etwas timide ist, so ist der Herzog uns sehr willkommen, denn er weiß jedermann à son aise zu setzen. Soeben war der König bei uns. Er wiederholte wörtlich, was Herr von Taube Ihnen mündlich gesagt hat, erzählte uns alles, was in Rußland vorgefallen ist, und setzte hinzu, daß er dem Kaiser von Rußland geschrieben hätte, weilen sich seiner Verbindung mit der Großfürstin Alexandrine unüberwindliche Hindernisse entgegensetzten, er entschlossen seie, bei Ihnen, liebster Vater, um eine Ihrer

ruhe erschienen, um dem Markgrafen vertraulich zu eröffnen, daß sein Herr, der König, den Plan einer russischen Heirat aufgegeben habe, da man in Petersburg einen Religionswechsel der Braut, Großfürstin Alexandra Paulowna, nicht zugebe, und sich, einem Wunsche seines Vaters entsprechend, mit einer badischen Prinzessin zu vermählen und die alten verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen den beiden Fürstenhäusern zu erneuern wünsche. Zu dem Zwecke wurde eine Begegnung in Erfurt vereinbart, wo das Erbprinzenpaar nebst den Prinzessinnen Friederike und Marie mit dem König zusammentreffen sollten. Die Abreise nach Weimar erfolgte am 9. August. (Nach den Karlsruher Vermählungsakten.) Vergl. (v. Scharnhorst) Königin Friederike von Schweden S. 28 ff.; v. Freystedt, Erinnerungen S. 18 ff.

Enkelinnen anzuhalten. Er versicherte uns auch zugleich, daß, da er noch keine Antwort hätte, man vielleicht wieder einlenken wollte, daß wir gewiß sein sollten, daß ihn nichts von der Verbindung mit unserer Tochter abhalten würde und sie in jedem Fall seine Gemahlin sein würde, [und daß] diese Umstände und andere politische Verhältnisse mehr ihn in die Notwendigkeit versetzten zu begehren, daß seine Braut schon am 1. Oktober in Stralsund einträfe und er selbst sie in Karlskrona empfangen würde. Das ist nun freilich ein sehr kurzer Termin. Alles, was der König uns und unserer Tochter Freundschaftliches, Gnädiges und wahrhaft Offenherziges und Tröstliches gesagt hat, wäre zu weitläufig, um es schriftlich zu sagen. So viel kann ich aber Ihnen versichern, liebster Vater, daß es der religiöseste, wohldenkendste, gerade denkendste junge Herr ist, der mir noch bekannt ist, die Redlichkeit und Güte selbst, gerade aus und ohne Heuchelei . . .

Eigenhändig.

148. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Weimar, 18. August 1797.

[Die schwedische Verlobung.]

Le but de mon voyage a été plus tôt décidé que je ne croyais. En arrivant à Erfurt j'y trouvai le Roi de Suède qui m'y attendait déjà depuis deux jours. Nous logeâmes dans la même auberge, soupâmes ensemble et, le lendemain matin, le Roi nous fit la demande de Frédérique. Vous jugez bien que cela s'arrange a tout de suite et la voilà donc promise, toute étonnée, frappée et très émue comme moi qui ne le suis pas moins de cet événement, que je regarde certainement comme un grand bonheur de voir encore une de mes filles si bien établie, mais j'avoue que l'idée de me séparer d'elle si tôt mêle beaucoup d'amertume à la joie que je dois en éprouver . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

149. Erbprinzessin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Stralsund, 7. Oktober 1797.

[Vermählungsfeierlichkeiten in Stralsund.]

J'espère que vous aurez reçu, mon cher ami, la lettre que je vous ai écrite avant-hier au milieu d'un tracas terrible. Voilà donc Frédérique mariée depuis hier par procuration.[1] C'était une bien belle cérémonie extrêmement touchante et vraiment imposante. Elle s'est parfaitement bien acquittée de tout ce qu'elle avait à dire et faire, et jamais je ne l'ai vue si jolie comme hier avec un habit riche, des plumes, du rouge. Elle

[1] (v. Scharnhorst) Königin Friederike von Schweden, S. 29.

était charmante et si intéressante. Elle est allée à pied depuis la maison du gouverneur où nous demeurons jusqu'à l'église avec toute la pompe imaginable et revenue de même. Alors Mr de Taube la mena, en y allant il la précéda et ce fut le gouverneur qui lui donna la main. J'étais dans une tribune vis-à-vis d'où j'ai vu tout à merveille. Au retour de l'église après avoir un peu reposé, elle reçut toutes les félicitations qui furent très longues, car il y a un monde prodigieux ici. Ensuite il y eut grand couvert; nous trois et monsieur de Taube, ce qui était fort embarrassant. Le soir feu d'artifice sur l'eau. Aujourd'hui j'espère que nous serons tranquilles, et demain le grand jour! L'amiral ne veut point absolument que j'accompagne Frédérique sur le vaisseau. Il m'assure toujours qu'il en est au désespoir, mais que c'est une chose impossible qu'il me faudrait plus d'un jour pour revenir. Je partirai lundi et je serai dans 4 jours à Berlin . . .

Eigenhändig.

150. Erbprinzeſſin Amalie an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Berlin, 13. Oktober 1797.

[Beſuch in Berlin. Übler Zuſtand des Königs.]

. . . Le Roi est bien mal à Potsdam. Il ne peut plus se lever de son fauteuil, et on lui fait de l'air factice dans la chambre pour lui alléger la respiration qu'il a extrêmement pénible. Je suis arrivée hier. J'ai trouvé tout le monde dans la tristesse, surtout ma sœur et le prince royal, de l'état du Roi. Je voulais partir demain, mais ma sœur veut absolument que je reste le 16, son anniversaire. Je partirai donc le 17. Je m'arrêterai à Weimar aussi peu que possible pour venir vous retrouver, mon bien cher ami, car je ne serai tranquille que quand je serai avec vous, mon bon ami. Frédérique s'est embarquée le 8 à 10 heures du matin. Je l'ai accompagnée jusqu'à la chaloupe. C'était un congé cruel à la face de tout le monde. Je n'oublierai jamais ce moment. Elle m'a écrit du vaisseau, où elle n'est arrivée que le lendemain à midi . . .

Eigenhändig.

151. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Berlin, 14. Oktober 1797.

[Die ſchwediſche Heirat. Charakteriſtik des Königs.]

. . . Certainement que je n'aurais pas pu vous annoncer plus tôt le mariage de votre sœur que je ne l'ai fait, car lorsque je vous en ai mandé la première nouvelle de Weimar, il n'y avait que trois jours que le Roi

de Suède l'avait demandée. J'espère que l'Impératrice en aura été convaincue après que vous lui avez fait lire ma lettre.[1] Jamais mariage ne m'est tombé du ciel comme celui-ci. Dieu sait que je n'y pensais pas . . .

Je vais répondre à toutes vos questions. Oui, le roi lui a plu, surtout par son grand air de bonté, elle a eu un peu de peine à se décider. à cause de la promptitude avec laquelle cela devait se faire, mais cependant elle a pris un parti, après que je lui ai fait toutes les observations qu'il y avait à faire pour un établissement si brillant que je regarde comme un coup de la Providence . . .

Il est bien vrai qu'il y a beaucoup de ressemblance entre votre sort et celui de Frick.[2] Dieu veuille que son ménage soit aussi heureux que le vôtre, ma chère et bonne Elise. J'ose m'en flatter par tout le bien qu'on me dit du Roi qui porte à ce qu'il me paraît son caractère sur sa physionomie. Il m'a envoyé un portrait entouré de superbes diamants, ce qui m'en (sic!) fait le plus de plaisir, c'est la ressemblance qui est frappante . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

152. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.[3]

Karlsruhe, 3. November 1797.

[Verſtimmung in Petersburg über die ſchwediſche Heirat. Unhöflichkeit des ruſſiſchen Geſandten in Berlin. Nachrichten aus Schweden.]

. . . Mon Dieu, chère enfant, que je suis peinée des désagréments que vous avez éprouvés à cause du mariage de votre sœur.[4] Je ne pouvais pas vous l'écrire plus tôt que je ne l'ai fait, car c'était deux jours après que la chose était décidée. Dieu sait que je n'ai pas fait un pas pour ce mariage, j'ose même dire que je ne l'ai pas désiré, mais aussi vous m'avouez qu'on ne refuse pas un parti pareil. La pauvre Frick! sa seule consolation était l'espoir de vous revoir plus tôt peut-être, parce qu'on lui a dit que c'est une chose facile en été de se donner un rendez-vous, mais

[1] Vergl. das Schreiben der Großfürſtin vom 8. September. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. I, 313. Ebenda I, 323.

[2] So wurde Friederike in der fürſtlichen Familie genannt.

[3] Der erſte Abſatz mitgeteilt bei Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch I, 323.

[4] Über die ſtarke Mißſtimmung in Petersburg, wo man die Aufhebung der ruſſiſchen Verlobung und die neue Familienallianz auf eine Intrigue des badiſchen Hofes zurückführen zu dürfen wähnte, ſowie über die peinliche Lage, in welche die Großfürſtin Eliſabeth dadurch geriet, vergl. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch I, 246, 311 ff. Auffallend iſt, daß die Kaiſerin Marie ſchon kurz nach der Abſage des Königs von ſeiner Abſicht auf Friederike ſpricht; danach war man in Petersburg früher darüber unterrichtet als in Karlsruhe. Ebenda I, 297; oben S. 133.

d'après ce que vous me mandez, je crains bien qu'elle n'aura pas de si tôt cette satisfaction . . .

Je suis vraiment chagrinée des inquiétudes que vous avez. Je voudrais pourtant savoir, si le ministre de Russie à Berlin a eu l'ordre de ne me faire aucune honnêteté; c'était si marquant que tout le monde en a été frappé; il a refusé un diner, parce que j'en étais, il ne m'a point fait de visites, tandis que les autres m'ont envoyé des cartes. Sa femme, la comtesse Panin, dont je connaissais beaucoup la mère, née Orlow, — que ma sœur invita à un thé pour que j'aie occasion de lui parler de ma bien aimée Elise, — eh bien! quand je lui adressais la parole elle avait l'air d'y penser deux fois, si elle me répondrait. J'avoue que cela m'a fait de la peine, à cause de vous, mon enfant . . .

Je suis ici depuis avant-hier, bien contente de me retrouver dans nos foyers et surtout que nous avons la paix dont je loue le ciel. Le congrès sera à Rastatt, ce qui rendra l'hiver brillant.

Frick me manque prodigieusement ici, j'ai eu de ses nouvelles de Carlscrona où elle a été reçue par le Roi avec toutes les cérémonies imaginables. Il m'a écrit une lettre charmante où il me parle de son désir de la rendre heureuse et de pouvoir me l'amener dans quelque temps . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

153. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 11. Dezember 1797.

[Der Raſtatter Kongreß. Zerſtückelung des Reichs. Preisgabe durch den Kaiſer.]

Der Herzog von Zweibrücken wird ſich in der Nähe aufhalten, um beſſer zu erfahren, was in Raſtatt vorgehe.

D'après tout ce que l'on en dit, je gémis du démembrement de ce pauvre Empire qui s'est sacrifié pendant cette guerre, plusieurs pays entièrement ruinés et voici leur récompense. Cela fait saigner le cœur. Et le chef de l'Empire qui devrait les protéger et les défendre, au lieu de cela les livre! On ne voit que des figures allongées et tristes qui viennent de ce Congrès. Nous avons continuellement du monde qui vient ici de Rastatt, entr'autres le comte Cobenzl dont la connaissance m'a fait le plus grand plaisir. Il vous est très attaché . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

154. Karl Friedrich an den Erbprinzen Karl Ludwig.

Müllheim, 9. März 1798.

[Reise ins Oberland. Stimmung im Volke.]

. . . Ich bin seit gestern abend hier, gehe diesen Nachmittag nach Badenweiler, morgen nach Emmendingen, sodann nach Mahlberg.[1] An beiden letzten Orten gedenke ich, an jedem einen Tag frei zu bleiben und sodann am Donnerstag abends in Karlsruhe anzukommen. In dem Oberamt Rötteln habe ich viele sehr gut gesinnte Leute angetroffen. Es gibt aber auch noch übelgesinnte, doch sind sie bei weitem der kleinste Teil. Ein mehreres deswegen mündlich . . .

Eigenhändig.

155. Edelsheim an den Erbprinzen Karl Ludwig.

3. September 1798.

[Besuch Reitzensteins im Oberlande. Ernennung zum Geheimrat.]

. . . Le Bon de Reitzenstein est arrivé à Badenweiler vendredi soir et en repartira aujourd'hui pour Lœrrach et jeudi prochain pour Paris.[2] En témoignage de la haute approbation et bienveillance de Msgr S. A. S. lui a conféré le titre de son conseiller privé, ce qui me paraît à la fois une récompense bien méritée pour ses services passés et un encouragement fort à sa place pour ceux que nous devons attendre de lui dans les circonstances présentes et à l'avenir . . .

156. Theremin[3] an Talleyrand.

O. O. u. D. (September 1798).

[Empfiehlt Republikanisierung Schwabens. Vorteile für Frankreich. Bereitwilligkeit zur Übernahme einer geheimen Mission. Vorschläge dafür.]

Dans l'hypothèse du renouvellement des hostilités, ce serait peut-être une bonne opération que de républicaniser la Souabe. Ce pays est aisé à conquérir et ne présenterait pas à beaucoup près les obstacles qu'a présentés la Suisse, il renferme déjà un foyer d'insurrection et en faisant combattre les nouveaux Helvétiens, voisins de la Souabe, pour la propagation de leurs principes, ils s'y attacheraient eux-mêmes plus fortement. Le Directoire trouverait à cette mesure deux avantages principaux: il écarterait l'Empereur du voisinage de la République en lui faisant perdre le

[1] Die Reise war veranlaßt durch die Unruhen, die im Oberland unter der Bevölkerung ausgebrochen waren. Vergl. K. Obser, Die revolutionäre Propaganda am Oberrhein im Jahre 1798. Zeitschr. f. Gesch. des Oberrheins, N. F. 24, 240 ff.

[2] Er hatte sich von Mitte Februar ab in Rastatt aufgehalten und kehrte nun wieder auf seinen Pariser Posten zurück.

[3] Französischer Agent in Basel.

Brisgau et le reste de ses possessions connues sous le nom de Souabe autrichienne, il aurait un point d'appui en Allemagne et pourrait à son gré intervenir dans les affaires de ce pays. Sous ce double rapport la frontière du Haut-Rhin serait aussi solidement garantie que celle des Alpes.

Il dépendrait du Directoire d'agrandir à volonté ce nouvel Etat, et peut-être serait-il de son intérêt d'exécuter dans cette occasion le projet de former trois grandes puissances en Allemagne au lieu de deux qui s'y trouvent actuellement.[1] Ce plan devra être presque nécessairement adopté, car, si par suite de la continuation de la guerre, la Constitution Germanique est détruite, rien ne peut garantir à la République Française sa prépondérance en Allemagne que ce balancement entre trois puissances égales en force et qu'elle sera la maîtresse de diriger avec la même facilité qu'une Diète nombreuse composée d'Etats hétérogènes.

Si le Directoire, dans l'incertitude de la paix ou de la reprise des hostilités, veut connaître d'avance les moyens et les facilités, qu'il trouverait en Souabe pour l'exécution d'un pareil projet, et que je sois chargé de cette mission, je soumettrai à votre considération les points suivants:

1. Vous savez, Citoyen Ministre, que la Souabe est composée de plus de quarante Etats dont les uns sont des principautés séculières, d'autres ecclésiastiques, d'autres enfin des villes libres impériales. Il faudrait que je parcourusse Bade, Stuttgart, Ulm, Augsburg, Kempten et peut-être Constance. C'est d'une grande ville que doit partir le mouvement à produire. J'aurais besoin de quelques lettres pour des savants de ces différentes villes. L'université de Tubingue est remplie de disciples de Kant, philosophes spéculatifs, mais qui ne seraient pas fâchés de se mêler un peu de réalités et qui peuvent être utiles en ce que la base de leurs spéculations est la liberté. Il serait fort à désirer que j'eusse quelques moyens d'approcher les Cours de Bade et de Stuttgart et même les Princes afin d'être à portée de juger de leurs intrigues avec l'Autriche et des obstacles qu'ils pourraient mettre à l'émancipation des peuples.

---

[1] In einer gleichzeitigen, recht oberflächlichen Denkschrift «Projet pour l'établissement d'une République sur la rive droite du Rhin» entwickelt Theremin seine Gedanken darüber näher. Das Interesse Frankreichs gebietet ihm «de s'entourer d'une ceinture de Républiques qui lui serve d'avant-garde» und die Gründung einer großen rechtsrheinischen Republik. Diese könnte den ganzen Schwäbischen Kreis, Tirol, die Bistümer Trient, Brixen, Salzburg, Eichstätt und Augsburg, sowie die Markgrafschaft Ansbach umfassen und als Gleichgewicht und Stütze gegen Österreich und Preußen dienen, sie würde beide Staaten von jeder Berührung mit Frankreich und der Schweiz ausschließen und ihre Macht und ihren Einfluß schwächen. Wie der Verfasser sich aber die Entschädigung von Baden und Württemberg denkt, die er als notwendig anerkennt, verrät er nicht. Paris. Arch. des aff. étr. Fonds Allemagne, vol. 698, fol. 247 ff.

2. Le Citoyen Frey de Bâle, envoyé il y a quelques mois auprès du Directoire, m'a dit dans le temps beaucoup de choses sur une insurrection prochaine en Souabe et d'un noyau qui y existait pour la formation d'une République dont il parlait avec beaucoup de plaisir. Cette insurrection a depuis été étouffée, mais s'il existait sur cet objet quelques renseignements dans votre département j'en demanderais communication, ou je passerais à Bâle pour en reparler avec le Citoyen Frey. Je pourrai au reste prendre à Bâle beaucoup de lettres de recommandation pour différentes villes de Souabe.

3. Je désirerais savoir s'il conviendra que je passe par Rastatt et que je prenne des arrangements avec les plénipotentiaires de la République pour vous faire passer mes lettres par leur canal . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

157. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 9. Februar 1799.

[Drohender Wiederausbruch des Kriegs und Republikaniſierung Deutſchlands. Vorgänge in Italien und der Schweiz.]

. . . On croit que la guerre va se rallumer, j'avoue que je frémis de cette idée. Cependant depuis hier les nouvelles du Congrès sont un peu plus rassurantes. Que dites-vous, chère enfant, du malheur de l'Italie? Ce pauvre Roi de Sardaigne qui était si soumis à la République Française, ils l'ont pourtant chassé. Je tremble pour l'Allemagne, qu'ils menacent aussi de républicaniser. Vous n'avez pas d'idée de toutes les horreurs qui se commettent dans cette pauvre Suisse. Cela fait saigner le cœur . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

158. Legationsrat von Hoffmann an Reichsſchultheiß Spinner zu Zell a. H.

Raſtatt, o. D. (16. März 1799).

[Charakteriſtik Treilhards.]

Solange Bonaparte hier war, wurden ſeine Amtsgehilfen Treilhard und Bonnier wenig bemerkt; erſt nach ſeiner Abreiſe begann ihre eigentliche Laufbahn. An Treilhard liebte man ſeine ſtete Zugänglichkeit, die mit Gaſtfreiheit ſich verband. Seine Tafel war nicht ſpartaniſch, ſondern im Geſchmack eines Römers aus den Zeiten Heliogabals. Im Genuß ihrer Freuden ging er den Gäſten mit ſo gutem Beiſpiel voran, daß man nach geendigtem Mahl gewöhnlich an ſeinen Handlungen die Beſonnenheit vermißt haben will, die dem nüchternen

Mut eigen ist.[1] Seine Manier in Behandlung und Unterhandlung der Gäste erkennt man aus folgender Anekdote: Einst entstand Aufenthalt dadurch, daß niemand der erste sein wollte, in das eben geöffnete Speisezimmer zu treten. Treilhard rief: «Messieurs, que le plus sage fasse le commencement!» Von den Gästen war keiner so ehrgeizig, die Prämie verdienen zu wollen; der Komplimentenwechsel und der Aufenthalt dauerte also fort. Nun wurde er ungeduldig, schrie: le plus fou reste en arrière! und drängte sich in aller Eile nach dem Speisezimmer, wohin ihm dann die übrigen nachfolgten. In seinen Amtsgeschäften war er unermüdet; er besaß die weitläufigen Deputationsakten nicht bloß, er hatte sie auch studiert. Die Noten, die seine Unterschrift führen, flossen meist aus seiner Feder.

Noch als Direktor nimmt er an den hiesigen Verhandlungen unmittelbaren Antheil und die Note vom 28. Oct. 1798 trug so sehr das Gepräge seines Stils und seiner Handlungsweise, daß man sie im allgemeinen [ihm] zuschrieb. Dieses Gepräge war — Mangel an Urbanität. Einst besprach er sich mit einem deutschen Gesandten über die Langsamkeit der Deputation und über ihre vielen Ausstellungen an der vorgeschlagenen ersten Basis und schloß seine Rede damit: man wird die Herren noch durch Stockschläge zurecht weisen müssen.

Gleichwohl leistete er seiner Sache so viele Dienste, als die vollendetste und feinste Staatskunst nur immer gekonnt hatte . . .

159. Theremin an Talleyrand.

O. O., 19. März 1799 (29 ventôse an 7).

[Die Republikanisierung Süddeutschlands. Vereinigung Schwabens und Frankens mit der Schweiz zu einer Helvetischen Republik. Widerlegung der dagegen bestehenden Bedenken. Gefahr einer Einigung Deutschlands, falls Frankreich nicht zugreift. Vorschläge für die Ausführung, zunächst im Breisgau und den an die Schweiz grenzenden Landesteilen. Preußen und Bayern durch Zuweisung und Aufteilung von Böhmen zu gewinnen.]

Prévoyant dès longtemps la rupture qui vient d'éclater entre la République et la Maison d'Autriche, vous avez voulu d'avance préparer au Directoire des moyens de vaincre qu'il est donné à lui seul d'employer. Il entrait dans vos calculs d'épargner le sang humain et surtout le sang français et d'assurer au Gouvernement la direction d'une révolution en Allemagne[2] qui doit être considérée dès aujourd'hui comme un des plus importants événements qui puissent se placer à la suite de celui qui a fait de la France une République, et qui plus qu'aucun autre modifie le

[1] S. Hüffer, Rastatter Congreß I, 49; Guyot, Le directoire et la paix de l'Europe 672.

[2] Über die revolutionären Umtriebe am Oberrhein im Frühjahre 1799 vergl. Polit. Corresp. III, 177 ff.

système politique de l'Europe et mérite sous ce rapport toute l'attention du Directoire. Un ministre anglais avait osé dire qu'il ne devait pas se tirer un coup de canon en Europe sans la permission de l'Angleterre; vous avez dit avec plus de vérité et de raison, qu'il ne doit pas se faire en Europe de révolution que la France ne la dirige.

C'est dans cette vue que vous avez voulu être exactement informé des dispositions des peuples de l'Allemagne limitrophes de la France et du nom des personnes qui pourraient diriger l'élan vers la liberté que depuis longtemps ils désirent de prendre. Vous m'avez chargé également de suivre de près la marche des troupes russes; ce premier événement moteur de tous les autres devait produire d'abord la guerre avec l'Empereur, puis, selon les circonstances, une République sur la droite du Rhin.

Vous avez vu par mes lettres quel est l'esprit des Allemands, peuple naturellement spéculatif et qui a poussé très loin la théorie de la liberté, mais qui ne sait point agir par lui-même et qui n'a ni dans la conception, ni dans l'exécution l'audace qui caractérise si éminemment le républicain français. J'ai recherché à Carlsruhe, à Stuttgart, à Bruchsal, à Heilbronn les chefs de l'insurrection future; j'ai trouvé en eux des hommes qui attendaient avec plus ou moins d'impatience l'entrée d'une armée française et la permission pour éclater, tenant prêts en attendant et les matériaux et les instruments qui sont dans leurs mains. Ils penchent tous pour une réunion avec la République Helvétique. C'est le même peuple que celui de la Souabe, parlant le même langage, ayant les mêmes habitudes, la même religion, mêlé et lié par d'infinis rapports de commerce, de voisinage et de parenté. Outre cela l'établissement politique de la Suisse passe en général pour trop cher, elle est pauvre et la Souabe est riche en denrées ainsi qu'en numéraire. Enfin cette réunion dont l'idée est tellement naturelle qu'elle a dû déjà s'effectuer du temps de l'Empereur Maximilien, est désirée par l'un et l'autre peuple.

Les patriotes de la Souabe désirent d'étendre de l'autre côté leur République jusqu'au Mein. Mais cette opinion est loin d'être générale. Ceux du Wurtemberg et du pays de Bade ne demandent que la réunion du Cercle de la Souabe à la Suisse; ceux de la Franconie, du Bas-Palatinat veulent que cette réunion s'étende jusqu'au Mein afin d'y être compris, tous ne veulent et ne peuvent vouloir que ce que voudra le Directoire. Ici il se présente deux questions: cette République ne serait-elle point trop puissante? et le système représentatif ayant une fois passé le Rhin (quoique déjà Schaffhouse soit sur la rive droite) ne menace-t-il pas de s'étendre sur toute l'Allemagne?

Cette République ne serait pas trop puissante, puisqu'elle ne contiendrait que 5 millions d'hommes et que la France en a 33, mais il y a

un autre objet à considérer. Elle engloberait une partie des possessions du Roi de Prusse en Franconie et le Bas-Palatinat appartenant à l'Electeur de Bavière, princes qui dans ce moment ne paraissent donner aucun sujet de plainte à la République. Par cette raison les patriotes de ces pays renonceront, mais non sans peine, à cette extension, à moins que la guerre avec l'Autriche étant déclarée, les pertes de ces princes ne leur fussent compensées par les dépouilles à conquérir sur l'Empereur tandis que la nouvelle République dédommagerait la France par des sacrifices d'un autre genre.

Quant à la crainte que le système représentatif ne s'étende sur toute l'Allemagne, elle n'est pas tout à fait sans fondement, si ce n'est pour le présent, du moins pour l'avenir. Il est certain que la France a acquis une grande supériorité sur l'Allemagne en ce qu'étant depuis longtemps un Etat indivisible elle a fait succéder un régime libre à un gouvernement oppresseur, tandis que l'Allemagne restait un Etat divisé et monarchiquement gouverné. Cependant ce n'est pas tant l'établissement du système représentatif en Allemagne qu'il faut craindre pour la France, que la réunion des provinces de cet Empire encore trop vaste, opérée par le moyen de ce système, et si l'on peut prouver qu'une République sur la droite du Rhin incorporée à la Suisse, loin de tendre à réunir l'Allemagne, tend au contraire à la diviser davantage, les craintes seront évanouies. L'Empire Germanique est aujourd'hui composé de tous les Gouvernements possibles; on y trouve à plaisir du despotisme militaire, de la monarchie absolue et limitée, des constitutions mixtes et presqu'à l'anglaise, de l'aristocratie, de la démocratie, du système héréditaire et du système représentatif. Or tous ces Gouvernements sont liés par un lien commun qui les attache à l'Empereur, chef suprême de tous. Maintenant vous détachez de ce chaos une partie de la matière qui le compose, que vous organisez en République représentative et que vous réunissez à un corps hétérogène qui est la Suisse. N'est-il pas clair qu'au lieu d'une réunion vous opérez une division ou une soustraction et qu'en donnant à la nouvelle République le nom d'Helvétique vous la rendez étrangère à l'Allemagne et affaiblissez d'autant l'Empire Germanique? C'est une conquête faite sur l'Allemagne et surtout sur l'Empereur.

Si le Directoire ne prend pas cette mesure pour soustraire à l'Allemagne quelques unes de ses plus belles et plus fertiles provinces, il est à craindre qu'il ne se réalise un événement combiné d'une manière plus vaste et que peut-être il ne sera pas le maitre de diriger. La Saxe, la Hesse, la Westphalie, le Brandebourg sont, ainsi que la Souabe et la Franconie, animées de l'esprit d'innovation et de la doctrine généralement répandue parmi les gens qui pensent et qui écrivent est qu'il faut réunir l'Al-

lemagne en un seul corps et donner aux Allemands une patrie commune. Quelque chef populaire placé à la tête des philosophes et des illuminés (ces derniers ne sont pas aussi bêtes qu'ils le paraissent), peut-être même quelque prince ambitieux et puissant peut profiter de ces dispositions au détriment de la France. L'Allemagne est prête aujourd'hui à subir un changement quelconque, il faut que ce soit la France qui le fasse; et il ne reste aujourd'hui d'autre moyen de maintenir l'Allemagne divisée que de la républicaniser partiellement en réunissant les parcelles détachées à des corps hétérogènes tels que la République Helvétique ou la Batave. La partie de l'Allemagne qui sera républicanisée sera constamment sous l'influence de la France, celle qui ne le sera pas, sera tout aussi certainement sous celle de la Russie et de l'Angleterre.

Ayant ainsi répondu aux craintes nullement absurdes de quelques patriotes, à qui une République Germanique porterait justement ombrage, je passe aux moyens d'exécution de la républicanisation partielle que je propose. J'ai suffisamment pratiqué les chefs populaires de la Souabe, j'ai successivement fait connaître dans les lettres que je vous ai adressées leurs vues, leurs espérances et leurs moyens; mais quoiqu'ils m'aient fréquemment assuré que les Suisses désiraient autant qu'eux la réunion avec la Souabe, je n'ai pu me rendre sur les confins de leur pays pour m'en assurer par moi-même et examiner en même temps les dispositions du Brisgau et du reste de la Souabe limitrophe de la Suisse; l'Autriche repoussait quiconque était porteur d'un passeport français. Aujourd'hui que la guerre est déclarée et que la Souabe autrichienne est conquise ou près de l'être, je vous soumettrai les propositions suivantes:

1. Que dès que le Brisgau, les 4 villes forestières et le Landgraviat de Nellenburg, immédiatement limitrophes de la Suisse, seront occupés par les troupes de la République, un agent du Gouvernement, après avoir examiné les dispositions de ces peuples et en avoir rendu compte, les provoque à demander leur réunion à la République Helvétique. Cette demande étant accueillie par le Directoire français, ils seraient réunis par arrêté et sortiraient à jamais des mains de l'Autriche qui serait ainsi pour toujours écartée des frontières de la République.

2. On provoquerait peu à peu la réunion volontaire des autres pays limitrophes. Enfin le Directoire accueillerait la demande qui lui serait faite par les Etats de Wurtemberg et quelques villes impériales, surtout Ulm, de déclarer la Souabe pays conquis et indépendant de l'Empire, afin que ce Cercle voisin de la République ne soit plus désormais un foyer d'intrigues russes et autrichiennes. Il serait aussitôt réuni à l'Helvétique.

Il est à croire que cette opération sera peu agréable au Roi de Prusse et à l'Electeur de Bavière; elle le sera bien moins s'il arrive que la nou-

velle République Helvétique prenne jusqu'au Mein et que le Bas-Palatinat ainsi que le pays d'Anspach y entrent. Mais il existe un moyen, non seulement de consoler très efficacement ces deux puissances, amies de la France, mais même de les dédommager d'une manière également avantageuse pour elles et pour la République et également funeste pour l'Autriche. J'ai appris à Nuremberg avec quelle impatience les Bohêmiens attendaient il y a quelques années les troupes de la République. Personne n'ignore l'horreur que leur inspirent les Autrichiens. La Maison d'Autriche doit pendant cette guerre sinon être anéantie, du moins être très affaiblie. Si la Bohême facilement conquise par l'armée de Jourdan était partagée entre le Roi de Prusse et l'Electeur de Bavière qui tous deux en sont voisins, ce puissant intérêt leur ferait sans doute prendre un parti décidé contre l'Empereur. Le partage se ferait de manière que le cours de l'Elbe servit de limite: l'un et l'autre seraient amplement dédommagés de toutes leurs pertes, la portion de l'Electeur de Bavière serait comme de raison la plus forte de beaucoup et proportionnée à ce qu'il aurait abandonné soit sur la gauche soit sur la droite du Rhin. Par cet arrangement l'Autriche affaiblie serait resserrée entre la Prusse et la Bavière qui toutes deux enrichies de ses dépouilles seraient plus encore qu'elles ne le sont aujourd'hui ses ennemis naturels, le Roi de Prusse serait rapproché de Vienne et pourrait porter la guerre dans le cœur des provinces autrichiennes, le Directoire aurait tout de suite les trois grandes puissances qu'il désire de former en Allemagne; une liaison permanente, fondée sur l'intérêt mutuel, s'établirait entre la France et les deux puissances déjà intimement liées entr'elles. La République ne prendrait pour elle que Mannheim . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

160. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 6. April 1799.

[Waffenerfolge der Öſterreicher. Rückzug der Franzoſen. Requiſitionen im Oberland.]

. . . Dieu merci! Les succès de l'Archiduc se soutiennent toujours. Nous avions un peu d'inquiétudes pendant quelques jours, parce que les Français s'étendaient prodigieusement dans nos environs pour cerner Philippsburg, mais cette nuit ils ont eu la nouvelle que les Autrichiens approchent, ce qui les a fait aller bien vite de l'autre côté du Rhin.

Dieu veuille qu'ils ne reviennent plus, car ils ont fait des réquisitions énormes, par ici encore moins [que] dans le haut Margraviat[1], entr'autres 1000 bœufs et foin, avoine, enfin toute espèce de denrées d'une qualité

[1] Polit. Correſp. III, 205 ff.

inouïe qui devrait être livrée dans six jours, si on ne voulait s'exposer à la force, à quoi on y serait obligé, car il est impossible, même au prix de l'or, de leur donner tout ce qu'ils demandent, et ces gens-là se disent nos amis! Je voudrais prendre Carlsruhe et tout le pays sur mon dos, l'éloigner autant que possible des bords du Rhin et me rapprocher de mon enfant chérie. Avec de tels voisins nous n'aurons jamais de repos . . .

Tout le monde met son espoir dans l'armée russe, et moi surtout extrêmement, elle nous délivrera peut-être de ce fléau . . .

Original Staatsarchiv Darmstadt.

161. Legationsrat von Hoffmann an Reichsschultheiß Spinner zu Zell a. H.

Rastatt, o. D. (19. April 1799).

[Charakteristik Bonniers.]

Unter den französischen Gesandten, die hier auftraten, zeichnet sich Bonnier durch nützliche und ausgebreitete Kenntnisse aus, die er einer sehr sorgfältigen Erziehung und seinem nie unterbrochenen Privatfleiß verdankt.[1] Er ist als Verfasser verschiedener kleiner Schriften vorteilhaft bekannt und besitzt eine kostbare, täglich sich erweiternde Bibliothek. Sein Äußeres vernachlässigt er so sehr, daß es, wo nicht an Cynismus grenzt, doch wenigstens weit unter den Anstandsgesetzen bleibt, die er sehr in Ehren zu halten scheint. Im sonstigen Betragen verräth er Hang zum Sonderbaren. Zu gewissen Zeiten ist er zugänglich und so gefällig und verbindlich im Umgang, daß niemand von ihm geht, ohne für den Augenblick für ihn gewonnen zu sein. In andern Perioden hingegen, die zuweilen von zwei bis drei Monaten sind, entzieht er sich aller Gesellschaft und nimmt von niemanden, höchstens von republikanischen Ministern, Besuche an. Man erzählt, daß er sich selbst vor königlichen Gesandten verläugnet habe, die bei ihm anfuhren, während er auf der Terrasse vor seiner Wohnung spazierte, und die also mit eigenen Augen sahen, daß er zu Hause war. Keine Wiederholung des Besuches, sie geschehe, so oft sie wolle, vermag alsdann ihn aus seiner Einsamkeit hervorzulocken, und man rühmt den deutschen Unterhändlern nach, daß sie durch dergleichen Abweisungen nie vom Wiederkommen abgeschreckt, sondern eher zu täglicher Erneuerung ihrer Bemühungen angespornt worden waren. Dabei hat er sich auf den Fuß gesetzt, daß er außer dem Anfangsbesuche nur selten einen erwidert.

Was im Innern seines Hauswesens vorgehe, ist nicht eigentlich bekannt. Man will wissen, daß er mit seinem Kammerdiener, über dessen Völlerei und

[1] Über Bonnier vergl. Hüffer, Rastatter Congreß I, 49ff. Auch Guyot, Le Directoire et la paix de l'Europe, p. 73ff., 672, beurteilt ihn durchaus abfällig: «triste caractère», «esprit subalterne», «une sorte de bohême médiocre».

Händelsucht allenthalben geklagt wurde, sehr vertraut und über den Tod desselben, der unlängst in einem hier vorbeifließenden Wasser erfolgte, lange Zeit trostlos gewesen sei. Da der Verstorbene unmittelbar vorher eine Schlägerei gehabt und etliche leichte Wunden davongetragen hatte, so prägte sich bei ihm der Gedanke ein, daß die Urheber der Blutrunst auch diejenigen wären, die seinen Diener ins Wasser gestürzt hatten, und daß die ganze Sache mit einem großen, tief angelegten Plane zusammenhänge, alle hiesigen Franzosen aus dem Weg zu räumen. In dieser Überzeugung drang er nicht nur auf die strengste Untersuchung, die mit dreijährigem Zuchthaus für die Teilnehmer an der Prügelei endigte, und deren voluminöse Akten er sich ins Französische übersetzen ließ, sondern er brachte es auch durch seine ernstlichen Vorstellungen bei dem Markgrafen, besonders durch Beziehung auf eine Erlaubniß, die er von der französischen Regierung habe, zu seiner Sicherheit Soldaten von Straßburg kommen zu lassen[1], soweit, daß vor seiner Thüre, die er noch besonders mit eisernen Gegittern verwahret hatte, die begehrte Wache gestellt wurde. In der Folge als seine Amtsgehilfen sich über diese Auszeichnung unzufrieden bezeigten, war er der erste, der auf den Abzug der Wache drang und, als er nicht bald genug geschahe, erklärte, daß er sich mittlerweile für einen ansehe, den man gefangen halten wolle . . .

162. Bericht aus Regensburg.[2]

1. Mai 1799.

[Der Rastatter Gesandtenmord. Mitteilungen Hügels über einen Bericht Barbaczys.]

Der Baron Hügel hat gestern aus dem Hauptquartier des Erzherzogs Karl die vorläufige Vertheidigung des Obristen Barbaczy erhalten[3] und daraus, weil er zur Communication keine Erlaubniß habe, so viel bekannt gemacht, daß der Obrist auf seine durch einen mehr denn fünfzigjährigen Dienst und seine immer bewiesenen militärischen und moralischen Eigenschaften erworbene, immer untadelhafte Reputation sich beziehe und schmerzlich das Unrecht bereue, daß er seinem braven Regiment durch die Anerkennung der Inculpation, die demselben von eilf Gesandten in ihrem Schreiben v. 29ten April gemacht worden, in seiner Antwort gethan habe Sein unbegrenzter Glauben an die Versicherung solcher angesehenen Personen, denen er eine solche Beschuldigung ohne eine vorgegangene gründliche

[1] Von einer Berufung auf eine solche Erlaubnis weiß das badische Subdelegationsdiarium nichts, sie klingt auch aus mehreren Gründen sehr unwahrscheinlich. Richtig ist dagegen, daß das Verlangen nach einer Wache gestellt wurde.

[2] Ohne Unterschrift und Adresse, mit dem Vermerk: „nach Speier d. 1. Mai 1799". Vielleicht von Steigentesch, dem speirischen Reichstagsgesandten.

[3] Es handelt sich, wenn auch das Datum nicht ganz stimmt, um den von Criste, Beiträge zur Geschichte des Rastatter Gesandtenmords, S. 238, vermißten, von Gernsbach aus an das kaiserliche Hauptquartier erstatteten Bericht des Obersten. Einige Wendungen kehren fast wörtlich in dem Verhör vom 7. Mai wieder.

überzeugende Gewißheit nicht hätte zutrauen können, habe ihn dazu gebracht; seine Antwort zeige dieses, er sei durch drei Spione avertirt worden, daß man ihn in der nämlichen Nacht überfallen werde und daß bei Selz eine ganze feindliche Division vorgerückt sei; er habe daher dem Badischen Kommandanten in Rastadt von der Notwendigkeit, Rastadt zu besetzen und seine Einwohner zu sichern, gleich Nachricht gegeben. Der Befehl, bei der Nacht Niemand aus der Stadt zu lassen, sei eine Folge der nöthigen Vorsicht und die Ausnahme der französischen Minister ein Beweis der erhaltenen Ordre, sie nicht aufzuhalten, gewesen.

Seines hohen Alters ungeachtet, das ihn schon dreimal um seine Dimission zu bitten bewogen, habe er den nämlichen Tag dreimal rekognosziert und seine Regimentsposten visitiert, er sei immer auf Patrouillen von den ehemaligen Saxe- und Perchini-Husaren und von Latour-Dragonern gestoßen und [habe] jene besonders in der Dämmerung und in der Nacht wegen der schwer zu unterscheidenden Ähnlichkeit der Uniform oft für seine Leute gehalten. Keiner von den Szekler Husaren könne ein Wort Französisch vorbringen, die wenigsten Deutsch; — er sei weit entfernt, auf die ohnehin schon genug unglücklichen Emigranten nur den mindesten Verdacht zu ziehen und dadurch ihr und der vielen dann darunter leidenden Unglücksgenossen Schicksal zu verschlimmern, aber sein Gewissen, die Ehre und das Recht forderten ihn auf die Unmöglichkeit, die er noch mit mehreren Umständen belege, zu demonstriren, daß sein Regiment von den Herren in Rastadt schimpflich und ohne Beweis und Recht angegriffen worden.

Heute erwartet Baron Hügel von dem bisherigen Erfolge der Untersuchung weitere Nachrichten aus dem Hauptquartier.

163. Erbprinzessin Amalie an Großfürstin Elisabeth.

Karlsruhe, 4. Mai 1799.

[Bestürzung über den Rastatter Gesandtenmord.]

. . . Vous savez peut-être déjà la catastrophe qui est arrivée aux ministres français, lorsqu'ils ont quitté Rastatt? Pour l'honneur de la nation allemande je n'aurais pas voulu qu'ils fussent assassinés par des hussards autrichiens, surtout les détails en sont horribles. Jugez du train et de l'alarme que cet événement a causé dans toute la contrée. Heureusement que les Français n'étaient pas en force de l'autre côté du Rhin. Sans cela ils auraient sûrement assouvi leur rage et vengeance sur notre pauvre Rastatt. L'un des trois, Jean Debry en a échappé, il n'est que légèrement blessé . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

164. Graf Axel Ferſen an König Guſtav Adolf IV. von Schweden.

Dresden, 10. Mai 1799.

[Mitteilungen über die Raſtatter Kataſtrophe. Die Schuldfrage: Direktorium und Emigranten.]

... Votre Majesté aura déjà été informée du fâcheux événement qui a terminé le congrès de Rastatt et qui aurait été évité, si au départ du ministre de l'Empereur la Députation s'était séparée, comme elle l'aurait dû. Mais quelqu'affligeant que soit cet événement pour l'humanité, V. M. pensera peut-être qu'il est plus fâcheux encore relativement à l'effet et aux suites qu'il peut produire, que par les individus qui en ont été les victimes et auxquels il semble difficile de donner des regrets. Je demande à V. M. de transcrire un détail assez exact qui m'en est revenu[1]; il est du 1er mai.

«Après le départ du Cte de Metternich les ministres français ayant reçu l'ordre du Directoire de rester à Rastatt jusqu'à ce qu'on les en fît sortir de force, semblaient vouloir s'y conformer jusqu'à ce que vers la fin de la semaine dernière l'approche des troupes autrichiennes, dont les patrouilles ne laissaient plus sortir de Rastatt personne du corps diplomatique et avaient même pénétré jusque dans la ville, détermina le Bon Albini et la plupart des ministres à partir. Les ministres de France se décidèrent alors à en faire autant, mais étant obligés de passer par les détachements des hussards de Szekler qui sont aux avant-postes entre Rastatt et le Rhin, ils demandèrent, par l'entremise de la Députation, une escorte au colonel de ces hussards, Mr Barbaczy, qui a son quartier à Gernsbach; il la refusa. Dimanche dernier, 28 avril, jour fixé pour le départ des Français, on envoya dans la matinée à Gernsbach, demander itérativement au colonel Barbaczy une escorte qu'il refusa en assurant qu'il n'en avait pas le pouvoir. Le même jour à 6 heures du soir arriva à Rastatt un officier autrichien, accompagné de deux hussards et d'un trompette, avec injonction du colonel Barbaczy aux ministres français de partir dans 24 heures. Pendant ce temps un corps de 200 hussards de Szekler avaient cerné la ville et pris possession des portes en donnant ordre de ne laisser sortir personne.

Les ministres français se décidèrent à partir le même soir avec les envoyés liguriens au nombre de huit voitures. Le corps diplomatique qui restait demanda pour eux une escorte au Bon d'Edelsheim qui fut accordée, mais que les Autrichiens refusèrent de laisser passer, sur quoi tout

[1] Nachrichten darüber gingen Ferſen auch durch Edelsheim zu. Polit. Correſp. III, 225. Die folgenden Mitteilungen ſchließen ſich im weſentlichen an den „authentiſchen Bericht" der Geſandten an.

le corps diplomatique, le Cte de Görtz à leur tête et le Bon de Rosenkrantz, se transportèrent auprès du capitaine des hussards posté à la porte par où devaient passer les ministres français pour demander à les accompagner jusqu'au Rhin, ce qu'il refusa, et ce ne fut qu'après une altercation assez vive qu'il consentit à laisser passer les ministres français. A neuf heures et quart ils partirent avec toute leur suite, les voitures étaient attelées des chevaux du Margrave et accompagnées de palefreniers portant des flambeaux. Arrivés à la porte de la ville on les arrêta, mais lorsqu'ils se furent nommés, on les laissa passer; à 200 pas plus loin ils furent de nouveau arrêtés par une troupe de hussards à pied qui éteignit les flambeaux, coupa les traits des chevaux et tombèrent sur la voiture de Bonnier dont ils cassèrent les glaces et enfoncèrent les portières à coups de sabre; Bonnier fut tiré hors de la voiture et à peine dehors que voulant tomber à genoux pour prier Dieu en joignant les mains, elles lui furent coupées toutes deux par un coup de sabre et il en reçut plusieurs autres qui l'étendirent mort sur la place. Son valet de chambre qui voulut sortir de la voiture fut repoussé dedans. Jean Debry fut de même arraché de sa voiture et reçut quelques coups de sabre qui le jetèrent à terre, ce qui fit que, le croyant mort, on le jeta dans le fossé d'où il se traîna à la faveur de l'obscurité jusque dans la forêt où il resta évanoui. Roberjot qui était dans une des dernières voitures, voyant que le train s'arrêtait, voulut retourner en ville avec sa femme, mais n'entendant plus aucun bruit il retourna pour monter en voiture et fut tiré au moment même dans les bras de sa femme qui est grosse. Rosenstiel eut le bonheur de se sauver, mais la frayeur l'a rendu presque fol. Boccardi, ministre ligurien, fut le premier qui en apporta la nouvelle au corps diplomatique qui se rendit aussitôt chez le susdit capitaine et parvint enfin à faire ramener à Rastatt les femmes et les voitures. Les hussards en avaient déjà enlevé l'argent évalué à plus de 3000 louis et les papiers qui furent envoyés au colonel à Gernsbach. Le lendemain matin Jean Debry se sauva en ville chez le Cte de Görtz et de 200 louis qu'il avait sauvés, il en donna 100 au B^on^ d'Edelsheim pour être distribués aux pauvres. Le Cte de Görtz envoya aussitôt un courrier au colonel Barbaczy qui assura être très affecté de cet événement et donna une escorte qui, jointe à une du Margrave et accompagnée de Mr Jordan qui est attaché à la légation prussienne transporta Jean Debry et les débris de la légation française à Selz. Rastatt fut cependant et est encore cernée et, excepté les membres du corps diplomatique qui en sont tous partis avant-hier et hier, personne ne peut ni y entrer ni en sortir.

Tout le corps diplomatique est à Carlsruhe et a eu hier une conférence, demain ils partent tous.

On ne peut calculer les suites de cet événement fâcheux qui est encore si embrouillé qu'on ne saurait dire si c'est par ordre ou par vengeance particulière qu'il a eu lieu. Si on osait se livrer aux conjectures, on serait presque tenté de croire que c'est le second tome du général Duphot à Rome pour faire aller la souscription.

L'ambassade prussienne semble surtout très outrée et si l'on pouvait juger d'après la manière dont elle s'exprime à ce sujet, on pourrait craindre que cet événement ne réveille l'ancienne haine entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg. Il semble que le désespoir de Mme Roberjot a fait plus d'impression qu'il n'aurait dû en faire sur les individus membres du corps diplomatique.»

J'ai cru devoir transcrire tout ce détail à V. M. pour qu'Elle fût à même de mieux juger l'événement et d'apprécier les différentes conjectures qu'on forme sur les lieux. Celle d'un projet d'insulte que le Directoire aurait imaginé pour augmenter l'animosité et compléter la réquisition, quelqu'absurde qu'il puisse paraître, n'est pas hors de probabilité, lorsqu'on connait la marche et les moyens qu'il emploie. Si cela est, je doute cependant qu'il réussisse, car ces moyens sont trop connus pour faire effet; mais peut-être V. M. craindra-t-Elle que les partisans des Français ne se servent de tout ce que cet événement a de fâcheux pour éloigner le rapprochement entre les Cours de Vienne et de Berlin et le passé autorise à craindre qu'ils n'y réussissent. Il paraît qu'en général les ministres qui étaient restés à Rastatt ont pris la chose plus vivement qu'ils n'auraient dû et que leurs discours ont été peu mesurés . . .

La lettre de l'Archiduc Charles au commandant en chef de l'armée française venant de m'être communiquée, j'ai l'honneur d'en envoyer à V. M. une copie. Elle prouve combien étaient peu fondés les soupçons qu'on avait formés d'un ordre exprès pour une violation aussi manifeste du droit des gens. Ce sont les généraux Spork et Kospoth qui président la commission nommée par l'Archiduc pour faire les recherches nécessaires, et on soupçonne des individus du régiment émigré de Saxe, hussards au service de l'Empereur, d'être les auteurs de cet attentat . . .

Original. Karlsruhe, Handſchriften des Großh. Hausfideikommiſſes.

165. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 25. Mai 1799.

[Verluſt franzöſiſcher Geſandtſchaftspapiere. Glaubt nicht an eine Ordre zur Beſchlagnahme.]

. . . D'après la gazette de Strasbourg les coffres, portefeuilles et papiers enlevés dans cette malheureuse nuit ont été rendus, mais quant aux papiers on y a observé en faisant l'inventaire à Strasbourg en présence de

Rosenstiel des pertes considérables[1] ce qui ne peut pas paraître surprenant à ceux qui savent que les hussards qui ont forcé le coffre de Rosenstiel en ont jeté une grande partie dans le canal de la Murg, preuve incontestable, ce me semble, qu'il ne subsistait pas même un ordre pour l'enlèvement des papiers, comme on a voulu le supposer ou le présumer. Toutefois il s'en faut beaucoup encore que la chose soit tirée au clair et qu'on puisse préciser d'où ce coup fatal est proprement parti . . .

Gräfl. Rechberg'sches Hausarchiv zu Donzdorf.

166. Edelsheim an den stellvertretenen Reichstagsgesandten Freiherrn Christian Albrecht von Seckendorff.

Karlsruhe, 27. Mai 1799.

[Der Gesandtenmord. Untersuchung durch das Villinger Kriegsgericht.]

. . . Les derniers temps de notre séjour à Rastatt ont été si fâcheux et la catastrophe qui l'a terminé si accablante, que j'ose réclamer votre indulgence à cet égard et me persuader que vous ne me la refuserez pas, mais que bien plutôt vous aurez vivement partagé les sollicitudes que j'ai éprouvées dans cette triste circonstance. Cependant c'est une matière où l'on se perd dans ses conjectures et qui ne sera peut-être jamais bien éclaircie, à moins que les résultats de la commission militaire que S. A. R. Msgr l'Archiduc Charles a établie à Villingen, pour percer ce voile d'iniquités par les recherches les plus rigoureuses ne remplissent entièrement ce but conformément à l'intention bien prononcée de Msgr l'Archiduc. Jusqu'à présent il ne transpire encore rien de découvertes ultérieures, mais on s'empresse néanmoins d'imprimer par-ci par-là des conjectures fort invraisemblables sur ce sujet qui sont accueillies ou rejetées du public, en raison des préjugés qu'un chacun se plait à adopter dans les circonstances présentes . . .

Folgen Mitteilungen über die Kriegsereignisse.

Freiherr von Seckendorff'sches Archiv in Wonfurt.

167. Graf Keller[2] an den Grafen Görtz.

Wien, 22. Juni 1799.

[Eine neue Flugschrift über den Gesandtenmord. Ihre Tendenz und ihr Verfasser. Gerüchte über die Urheber. Verhalten von Görtz.]

: Je n'envoie point à V. Exc. la brochure qui vient de paraître intitulée: „*Bemerkungen über das Schicksal der französischen Gesandten in Rastadt*“.

[1] Vergl. Polit. Corresp. III, 216.

[2] Preußischer Gesandter in Wien.

Il n'est pas à douter qu'elle se trouve à Ratisbonne.[1] On doit être surpris d'y voir traiter cette affaire si légèrement dans un écrit particulier qui paraît peu après le décret impérial.

D'ailleurs la sévérité extraordinaire de la censure fait supposer que l'auteur anonyme n'aura pas écrit sans aveu. On présume que c'est le conseiller Schilling qui a déjà publié un écrit sur l'affaire de Bernadotte. On a répandu différents bruits relatifs aux circonstances de cet assassinat comme l'assertion de deux soldats d'infanterie, complices de ce crime, ainsi que d'un tailleur Strasbourgeois qui aurait fait les uniformes des hussards de Szekler trouvés dans les environs-là. De nombreux défenseurs tâchent de disculper entièrement; mais on n'a rien publié jusqu'ici de l'examen officiel de l'affaire en question et le vice-chancelier d'Empire m'a dit au commencement de cette semaine n'avoir aucune connaissance du résultat de l'ouvrage de la commission militaire qui en est chargée.

Au reste j'ai vu avec peine qu'on est parvenu à faire croire au vice-chancelier le bruit malignement répandu que dans plusieurs conversations vous aviez accusé l'Autriche d'avoir eu part à cet assassinat et que vous marquiez en général beaucoup de haine contre cette puissance :

Gräfl. Rechberg'ſches Archiv zu Donzdorf.

168. Graf Görtz an den Grafen Keller.

Regensburg, 6. Juli 1799.

[Proteſt gegen die Wiener Beſchuldigungen. Sein Verhalten durch Pflicht und Wahrheitsliebe beſtimmt.]

. . . Quant au bruit . . . malignement répandu sur des propos que je devais tenir ou avoir tenus qui doivent être ramenés(?) à Mr le vice-chancelier de l'Empire, dont votre lettre fait mention, je m'en suis expliqué envers Mr le con-commissaire Baron de Hügel, en le priant de vouloir marquer à Mr le vice-chancelier, que mon âge, la réputation à laquelle je devais croire avoir droit de prétendre et la dignité dont le Roi m'avait revêtu ne me permettraient autre chose que d'avoir le plus profond mépris pour de pareilles calomnies, pouvant au besoin en appeler à lui, co-commissaire, si à qui que ce fût ici je pouvais avoir tenu de pareils propos . . .

|: On se prend pour le moins bien gauchement là où vous êtes pour cette détestable affaire qui a terminé le Congrès de Rastatt. Je sais que le Bon de Thugut a été furieux contre les ministres qui ont dressé le rap-

[1] Vergl. Helfert, Raſtatter Geſandtenmord, S. 127, 137. Richtete ſich gegen das Direktorium und Debry.

[2] Helfert, 180 ff.

port officiel. Mais nous, nous le devions à nous-mêmes et nous n'aurions pas connu notre devoir, si nous ne l'eussions pas fait et il nous suffit que nos cours nous ont approuvés. J'ai dû témoigner ma sensibilité à Mr de Hügel. Je ne puis et ne veux plus me laisser calomnier. C'est une détestable manière contre laquelle je me roidis, en arrive ce qu'il voudra. La prétention est bien forte de faire un grief que les ministres du Roi ne sont pas Autrichiens, quand les leurs n'exhalent que haine contre la Prusse. :

Concept. Gräfl. Rechberg'ſches Hausarchiv zu Donzdorf.

169. Erbprinz Karl Ludwig an den Grafen Görtz.[1]

O. D. [Nymphenburg, Herbſt 1799].

[Ratſchläge von Görtz für die Reichstagsberatungen. Bedenken und Unſchlüſſigkeit des Geheimen Rats.]

Dank für die Teilnahme an der unglücklichen Niederkunft ſeiner Tochter Karoline.[2]

. . . Recevez mes remerciments et mes regrets de ce que le ministère de mon père n'a pas voulu suivre les conseils sages et conformes aux circonstances actuelles que V. Exc. a donnés à Mr d'E[delsheim]. J'aurais désiré, Monsieur, que l'on ait accepté les propositions que vous avez faites parce qu'elles ne pouvaient offenser aucune des parties, mais je vous avoue que je m'y suis attendu connaissant l'indécision de ces Messieurs et j'ose dire les inquiétudes qu'ils ont que cela pourrait déplaire aux parties adverses. Il faut espérer que comme l'arrivée de l'Archiduc a fait disparaître les F[rançais] de nos contrées, sa présence pourra peut-être encore vous faire parvenir d'autres instructions. A dire vrai, mon père et ma famille se sont trouvés dans une position assez désagréable durant le temps que les F[rançais] étaient à Durlach et environs[3] dont heureusement les voilà délivrés. Je me flatte qu'ils se décident pour la bonne cause. L'Archiduc voudra bien aussi nous laisser assez de troupes pour être préservés d'une nouvelle visite des Français.

Ma femme et ma fille me chargent de bien des compliments pour V. Exc. Caroline se porte aussi bien que son état le permet. Mr d'E[delsheim] ne m'a rien mandé d'intéressant en fait d'affaires politiques durant ces circonstances critiques, car vous connaissez sa circonspection . . .

Eigenhändiges Bleiſtiftkonzept.

[1] Der Adreſſat iſt zwar nicht genannt, kann aber dem Zuſammenhange nach nur Graf Görtz ſein. Vergl. Polit. Correſp. III, 267 ff.

[2] Sie erfolgte am 5. September 1799. Daraus ergibt ſich annähernd die Datierung.

[3] Über die Kriegsereigniſſe in der Umgegend von Karlsruhe ſ. v. Weech, Karlsruhe 158 ff.

170. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Nymphenburg, 7. Auguſt 1799.

[Entlaſſung des Erbprinzen aus ruſſiſchen Dienſten. Eindruck.]

. . . Oh! chère Elise, que votre père est affecté d'avoir lu dans les papiers publics qu'il est congédié avec Charles du service de l'Empereur.[1] Il en est dans un état si violent qu'il en est malade, vraiment je ne sais comment faire pour le consoler. Il attachait un si grand prix à porter cet uniforme.

Ein zweites Schreiben an Eliſabeth und den Großfürſten gehen gleichzeitig durch einen ruſſiſchen Kurier ab.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

---

171. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 8. November 1799.

[Franzöſiſche Huſaren in Karlsruhe.]

. . . Nous voilà encore une fois délivrés des Français. Dieu veuille que ce soit pour toujours. J'avoue que cet aide de camp qui vient devant le château avec des hussards, les uns le pistolet, les autres le sabre nu en main, pour porter un compliment de son général au Margrave et lui demander des réquisitions[2] contre des bons me donna une frayeur mortelle. Avant de savoir le résultat de cette visite, je croyais vraiment qu'on venait nous enlever . . .

172. Edelsheim an den Grafen Görtz.

Karlsruhe, 30. Auguſt 1800.

[Moreau in Raſtatt. Krieg oder Frieden? Erkrankung Reitzenſteins.]

Die Nachricht von der Aufkündigung des Waffenſtillſtandes, die das «Journal de Francfort» gebracht, iſt falſch, zum mindeſten verfrüht. Et voici sur quoi je fonde mon opinion.

. . . Le général en chef a passé à Rastatt mardi au soir où le Margrave se trouvait précisément par la circonstance que le feu avait pris dans le voisinage des Schlaffs[3] et que S. A. S. y était venue depuis la Favorite pour accélérer les secours, on engagea le général Moreau à venir changer de chevaux au château où le Margrave l'attendit.[4] Il ne déguisa pas qu'il semblait que l'Empereur n'avait pas voulu ratifier les préliminaires

[1] Polit. Correſp. III, 333, 339.

[2] Vergl. Polit. Correſp. III, 325; v. Weech a. a. O. I, 159.

[3] Stahlfabrik der Gebrüder Schlaff in Raſtatt.

[4] Vgl. Polit. Correſp. III. 395.

et qu'en conséquence il allait rassembler son armée. On crut pénétrer cependant qu'il attendait un officier général qui le suivrait dans peu et qui lui apporterait la décision définitive de la paix ou de la guerre . . .

Notre pauvre Baron de Reitzenstein est bien malade à Paris; s'il nous venait à manquer, je ne sais en vérité comment nous le remplacerions . . .

Gräfl. Rechberg'sches Archiv zu Donzdorf.

173. Erbprinz Karl Ludwig an die Erbprinzessin Amalie.

Karlsruhe, 25. November 1800.

[Höflichkeitsbezeugungen Moreaus. Hoffestlichkeiten. Schwedische Gesandtschaft in Karlsruhe.]

. . . Le général Moreau était très poli[1]; il m'a tout de suite demandé de vos nouvelles et le jour que vous partiriez d'Amberg. Lorsqu'il apprit que ce serait le 24 de ce mois et qu'il voyait que cela me causait quelques inquiétudes, puisque c'était le second jour après l'expiration du terme de l'armistice près d'Augereau, il ordonna à son aide de camp d'envoyer sur la route que vous devez prendre les ordres aux troupes que vous pourriez rencontrer, d'éviter tout désordre et embarras à la Princesse héréditaire de Bade à son retour. Il paraît très bien pensant à l'égard de l'Electeur et très fâché d'avoir dû quitter Paris, se flattant alors encore d'une prolongation d'armistice . . .

Le soir de mon arrivée après souper Danner[2] a donné une sérénade à mon père devant les fenêtres des chambres sur le derrière du château. Le lendemain 22 Geusau annonça l'arrivée du Cte de Duben, capitaine et chambellan au service de Suède. A une heure et demie mon père décora en présence de nous trois, des deux ministres d'Etat et du grand-chambellan mon frère Frédéric de l'ordre des Séraphins. Après il y eut gala, toutes les dames à dînée dans la galerie, comédie et ballet qui réussit très bien et sera répété à votre retour, souper et feu d'artifice . . .

Hier matin grande cavalcade des paysans de Beiertheim pour se (sic!) remercier pour ce que mon père leur a aidé . . .

Eigenhändig.

---

[1] Moreau hatte auf der Rückreise zur Armee am 21. November in Pforzheim mit dem Erbprinzen und seinem Vater eine Begegnung. Polit. Corresp. III, 416.

[2] Franz Christian Danner, Hofmusikdirektor, früher in Zweibrückenschen Diensten. S. über ihn Schiedermair, Die Oper an den badischen Höfen des 17. und 18. Jahrhunderts. Leipzig 1913. S. 106.

174. Karl Friedrich an Reitzenstein.

O. O. u. D. [Ende Februar 1801].[1]

[Freut sich über Reitzensteins Genesung und erinnert an frühere Gespräche in Badenweiler. Zusammenschluß der altweltfürstlichen Häuser zur Wahrung ihrer Interessen.]

Je vous félicite bien sincèrement de votre reconvalescence à laquelle je prends autant de part que j'ai eu de regrets de votre maladie.

Je me souviens toujours des conversations que nous avons eues à Badenweiler[2] au sujet de l'intérêt qu'avait la France de donner de la consistance aux princes d'anciennes maisons (altweltfürstlichen Häuser) et qu'en ce cas comme toujours, il serait de leur intérêt d'être unis entre eux. Le moment présent me paraît être la grande époque où des souhaits aussi salutaires pour notre patrie pourraient [peut-]être se réaliser. Cette idée, monsieur, vous appartient comme à moi, nous l'avons eue simultanément et je sais que vous en avez préparé [les] voies pendant votre séjour à Paris. Je crois donc inutile de m'étendre davantage sur ce sujet, me reposant entièrement sur votre dextérité.

J'avais écrit jusqu'ici, et cette lettre devait vous parvenir, monsieur, par un courrier qu'on voulait vous envoyer pour en faire usage quand vous le jugeriez à propos; son départ fut retardé, parce que le voyage de monsieur d'Edelsheim fut jugé nécessaire sous plusieurs rapports. Il vous remettra celle-ci et je me remets à ce qu'il vous dira de bouche de ma part[3]. . .

Eigenhändig.

---

175. Memoire der Gräfin Hochberg.[4]

Karlsruhe, 7. März 1801.

[Wünscht Berücksichtigung ihrer Söhne bei den Säkularisationen und für sich die Abtei Gengenbach oder Schuttern als Wittum.]

Weist auf die unerschütterliche Treue hin, mit der der Markgraf seinen Vertragspflichten gegen Frankreich entsprechend im letzten Koalitionskriege seine Neutralität gewahrt und einen Anspruch auf Berücksichtigung seiner Interessen im Friedensschlusse durch Frankreich verdient hat.

---

[1] Das Schreiben ist nach einer unvollständigen und auch fehlerhaften Abschrift von Weech's im III. Bande der Polit. Corresp. unter Nr. 200 mitgeteilt und in den Dezember 1798 verlegt worden. Inzwischen hat sich das Original gefunden, nach dessen Eingangs- und Schlußzeilen die Abfassung zweifellos erst Ende Februar 1801 erfolgt sein kann.

[2] Anfangs September 1799. Polit. Corresp. III, 141,

[3] Edelsheim ging Ende Februar 1801 nach Paris, um Reitzenstein während seiner Krankheit und dienstlichen Behinderung bei den Entschädigungsverhandlungen zu vertreten. Polit. Corresp. IV, 38.

[4] Für Talleyrand bestimmt und diesem, wie es scheint, ohne Vorwissen des Markgrafen und mit Umgehung der badischen Gesandtschaft durch Vermittlung des Generals Moreau zugestellt. Vergl. Polit. Corresp. IV, 40.

C'est avec cette confiance intime qu'on ose soumettre à ses[1] lumières supérieures et à sa puissante protection la demande qui suit.

Son Altesse le Margrave, de son second mariage avec la Comtesse de Hochberg, a trois fils qui sont nés Comtes d'Empire, sans posséder cependant un territoire qui pût les autoriser au droit de séance à la Diète. Il sera digne de la générosité française, de leur former un tel établissement dans ce moment, où des sécularisations étendues doivent avoir lieu et où la France elle-même a un grand intérêt à ce que les biens ecclésiastiques parviennement préférablement entre les mains de ceux qui se sont constamment montrés ses amis, et qui par principe et par reconnaissance le doivent être toujours.

Mais en même temps, comme la Comtesse, d'après les lois de l'Empire ne peut jouir de ce qui pourra appartenir à ses enfants, elle ne peut qu'avoir recours à la grandeur d'âme du Premier Consul et du ministre qui est si digne d'être à côté du héros de l'Europe, pour lui assurer un établissement de veuvage qui, après sa mort, retomberait également de droit à ses enfants. On ose désigner pour ce dernier objet l'abbaye de Schuttern ou celle de Gengenbach avec leurs dépendances: dans le cas que le sort de ces deux objets fût déjà définitivement arrêté, on laisse le choix d'un autre objet à la bienveillance du ministre, auquel on s'en remet avec une entière confiance, sans charger personne de cette négociation. On lui en aura une reconnaissance éternelle et sans bornes.

Paris. Arch. des Aff. Etr.

176. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 13. März 1801.

[Prinz Karl; ſein Charakter. Erziehungsſorgen.]

. . . Il faut encore que je vous parle du caractère de Charles, il est possible que je le regarde quelquefois trop en noir, parce qu'il m'importe tant qu'il ait le cœur droit, enfin qu'il devienne un homme de mérite, car il a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour plaire, une jolie figure, de l'esprit et une facilité étonnante d'apprendre ce qu'il veut, mais il n'est pas franc et loyal, il se permet même de mentir quelquefois, sur quoi je travaille avec force pour l'en corriger, et puis il tourmente les animaux impitoyablement ce qui annonce de la dureté dans le caractère. Il faut que je lui rende la justice qu'il me témoigne de l'attachement et qu'il se soumet sans murmurer aux punitions et privations que je lui impose, pourvu que je ménage son honneur (comme il l'appelle), à quoi il tient prodigieusement. Je sens bien qu'une mère n'est pas faite pour diriger un

[1] D. h. Talleyrand.

jeune homme près de 15 ans, mais j'y suis bien obligée, car personne ne s'en occupe avec suite.[1] Le Margrave n'aime au fond que ses enfants de la gauche, quoiqu'il me gêne souvent dans l'éducation de Charles, et votre père est trop bon quand il est bien disposé, et trop rigide quand il est [de] mauvaise humeur, et Mr de Roeder est un bien honnête homme, mais pas fait du tout pour le poste du gouverneur, car son élève n'a aucune considération pour lui . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

177. Erbprinzeſſin Amalie an Großfürſtin Eliſabeth.

Karlsruhe, 9. April 1801.

[Projekt einer Vermählung der Prinzeſſin Marie mit dem Prinzen Friedrich Wilhelm von Braunſchweig.]

. . . Non, ce prétendu, dont je vous ai parlé pour Marie, n'est pas le veuf. Je vous dirai tout uniment qu'il est question du Prince Guillaume de Brunswick que l'on dit aimable et d'une assez jolie figure, mais autre fois très libertin. C'est [ce] qui m'inquiète pour ma bonne Marie qui est douce, si complaisante et qui mériterait tant d'être heureuse dans le mariage . . .

En attendant il n'y a rien arrangé encore, car il faut commencer par se voir et savoir, si l'on se convient mutuellement. Il doit venir au mois de juin . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

178. Erbprinzeſſin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth von Rußland.

Karlsruhe, 11. April 1801.

[Glückwünſche zur Thronbeſteigung. Sendung Geſandſchaft nach Petersburg. Bitte um Fürſprache für Baden bei dem Kaiſer.]

Hat die Schreiben vom 21. und 25. März[2] erhalten, ſchon zuvor aber über Berlin vom Tode des Zaren Paul Kunde empfangen.

Jugez donc avec quelle impatience et agitation j'attendais de vos nouvelles, mon excellente Elise. Ah, que le ciel exauce tous les voeux que je forme pour vous, mon enfant, et pour l'Empereur. Dites-lui bien toute la part et le vif intérêt que je prends à sa juste douleur et à son avènement au trône. Je suis sûre qu'il remplira l'attente de tout son peuple et de la noblesse par un règne doux, humain et juste. Et vous, mon enfant chérie, soyez toujours sa meilleure amie; votre esprit et votre

[1] Vgl. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch, L'impératrice Elisabeth, II, 40.
[2] Polit. Correſp. IV, 140 ff.

sagacité vous mettront quelquefois à même de l'aider de vos conseils. Il est si difficile de contenter tout le monde, surtout dans un si grand empire. Encore une prière, chère Elise, au nom de Dieu et de tout ce qui vous est cher, ne faites point d'*éclat*. Vous me comprenez?

Bedauert die arme Kaiserin, die ihren Gemahl auf so entsetzliche Weise verloren habe, Der Markgraf, der seine Teilnahme ausdrücken läßt, wird den Oberstkammerherrn von Geusau nach Petersburg senden.

Votre grand-père désire que vous recommandiez ses intérêts avec chaleur aux bontés de l'Empereur qui a tant d'influence sur les affaires politiques, c'est qu'il s'agit d'indemniser des pertes que nous avons faites sur la rive gauche du Rhin, tout le comté de Sponheim, Birkenfeld, Kirchberg etc. Si l'Empereur veut bien faire témoigner à la France et à l'Autriche qu'il souhaiterait que votre grand-père fût dédommagé amplement de ses pertes si considérables, je suis sûre que le Gouvernement français s'empressera de remplir ses désirs tout comme ils ont voulu faire pour le Wurtemberg qu'ils n'aiment pas, parce que feu l'Empereur l'avait demandé; car il est trop intéressé à rester en bonne intelligence avec la Russie. Si vous me trouvez indiscrète, ma chère enfant, de vous parler de suite de nos intérêts, croyez que je n'ai pu refuser au Margrave de vous en dire un mot, car il m'a priée les larmes aux yeux . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

179. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth von Rußland.

Karlsruhe, 30. Mai 1801.

[Dankbarkeit des Markgrafen für das Interesse, das der Kaiser an Baden nimmt. Rußland die einzige Hoffnung.]

Hat das Schreiben vom 8. Mai empfangen.

. . . Le Margrave a été touché aux larmes de ce que vous me dites pour lui de la part de l'Empereur. Il est bien sûr que si les princes d'Empire n'ont pas le soutien et la protection de l'Empereur de Russie, ils sont perdus, car l'Empereur d'Allemagne les abandonnera et même cherche à leur nuire, c'est à dire à quelqu'uns (sic!) — car il y en a d'autres qu'il protège — surtout à notre maison, parce que les malheureuses circonstances de la guerre nous ont forcés de faire la paix étant délaissé par l'armée autrichienne et tout le pays livré à la fureur des Français, il n'y avait sans doute pas d'autre parti à prendre . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Vgl. Polit. Corresp. IV, 147 ff.

180. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 12. Juni 1801.

[Verlobung der Prinzessin Marie. Abreise nach Rußland.]

Morgen Abreise nach Rußland.

J'ai été bien tracassée tous ces jours. Le Prince G[uillaume] de Brunswick m'est tombé de nues . . . et au bout de trois jours me demanda Marie en mariage. Je voulus remettre notre décision à mon retour, mais non, comme il m'a tourmentée et votre sœur de même, je fus forcée de céder, parce que Marie n'y a point de répugnance et que le Margrave le désire fort. J'avoue qu'il m'en a fort coûté . . .[1]

Das Gefolge hat sich vermehrt; teils infolge von Intriguen, teils durch Protektion sind weitere Mitglieder der Hofgesellschaft zugelassen worden.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

181. Der kgl. preußische Major von Grawert an den Prinzen Ludwig von Baden.

Potsdam, 8. November 1801.

[Anteil Grawerts an dem erfolgreichen Ausgang des Treffens bei Pirmasens. Ersucht den Prinzen um sein Zeugnis.]

Euer Durchlaucht wird der 14. September 1793 gewiß immer so remarquabel bleiben, wie er es seiner großen Begebenheit und des Namens, welchen sich Höchstdieselben dabei erwarben, nach (sic!) verdienet. Ew. D. waren auch gegen mich so gnädig, wegen meines guten Benehmens, Höchstdero Brigade die gute Direction zu geben, ohne welche wir uns der größten Gefahr ausgesetzt haben würden, nach so glorieus beendeter Execution derselben die größte Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Wenn Ew. D. sich gnädigst erinnern, welche Beredsamkeit ich anwenden mußte, um den Gen. Lieut. von Courbière zu diesem einzigen Mittel, den Feind zu schlagen und nicht von selbigem geschlagen zu werden; wenn sich Höchstdieselben gnädigst erinnern, daß ich auch von Sr. D. dem Herzoge dreimal befehliget wurde, mit dieser Brigade durch die Stadt auf jener Seite zu kommen, so werden Höchstdieselben mir Höchstdero gnädigen Beifall wegen dieser schweren Rolle, die ich hiebei übernahm, nie versagen. Ich behaupte ganz fest, daß, wenn dieses Manöver nicht gegen den Feind unter diesen Umständen, von welchen S. D. der Herzog nicht informiert sein konnte, gemacht worden, wir einen

[1] Auch in der Folge zeigt sich die Fürstin der geplanten Familienallianz wenig geneigt und gibt wiederholt dem Wunsche Ausdruck, daß die Verlobung wieder aufgehoben werde. Die Kaiserin-Mutter, die in Petersburg die junge Prinzessin kennen lernte, hätte dies gerne gesehen, da sie selbst deren Verbindung mit ihrem Neffen, dem Herzog Eugen von Württemberg wünschte. S. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch, a. a. O. III, 60.

schweren Kampf gehabt haben würden. Hatte der Feind seine Batterie auf dem Schachberge etablieren können, so stack er Pirmasens in Brand, bemeisterte sich des vorteilhaften Terrains, welches wir nun in seiner Flanque nahmen und kam dadurch sowohl der Husterhöhe als den Ketterich[1] im Rücken und, wurde diese Brigade durch das Defilé in die Stadt geführet, so wurde sie auch in selbigem vom Feinde aufgerieben. Dies sind ohngefähr die Data, wovon jetzt so oft die Rede ist, und Ew. D. werden mir aus Wahrheitsliebe und was zu meiner Ehre bei dieser Begebenheit gereicht, Höchstdero gnädiges Urteil nicht vorenthalten . . .

182. Prinz Ludwig an den Major von Grawert.

O. O., 26. November 1801.

[Bestätigung der Angaben Grawerts.]

Euer Hochwohlgeboren sehr geehrtes Schreiben von dem 8. dieses habe ich vorgestern zu erhalten das Vergnügen gehabt und verweile keinen Augenblick, Denenselben in Antwort zu erwidern, wie es mir sehr wohl erinnerlich ist und stets erinnerlich bleiben wird, daß ich den 14. September 1793 ohnfern dem Tor bei Pirmasens Euer Hochwohlgeboren antraf, daß sie mir wiederholten, wozu ich während meines Marsches schon zweimal auf Befehl des Herzogs Durchlaucht von dem Capitain von Mohilowsky und Lieutenant von Hack beauftragt wurde, nämlich durch die Stadt Pirmasens zu marschieren und mich an den linken Flügel des Corps anzuschließen. Bei dieser Entledigung Ihres Auftrags fügten Euer Hochwohlgeboren hinzu, daß sich nun aber während der Zeit die Umstände geändert hätten, daß die Besetzung des Punktes von der Ziegelhütte dem Gefecht eine günstigere Wendung geben könnte, [und] verfügten sich mit möglichster Schnelligkeit mit mir auch in diese Gegend, wodurch ich ganz von Euer Hochwohlgeboren Grundsatz überwiesen wurde. Ich übernahm, meiner Brigade die nötige Direction zu geben, um dem Feind durch Besetzung dieses Punktes zuvorzukommen, nachdem Euer Hochwohlgeboren übernommen hatten, sich zu dem Gen. Lieut. von Courbière zu begeben, um ihme die Notwendigkeit der Veränderung des Marsches zu hinterbringen und ihn zu bewegen, darein zu willigen. Er fand sich dazumal an der Queue von der Colonne, weil zu vermuten war, daß der Feind von Wenningen und Felsenbrunn her uns auf dem Fuß nachfolgen würde, um uns zu verhindern, an dem Gefecht bei Pirmasens teilzunehmen.

Inwieferne nun diese Unternehmung, zu deren Entstehung Euer Hochwohlgeboren die erste Triebfeder waren, zum Gewinst der Bataille beigetragen hat oder, um die Wahrheit zu sagen, den Ausschlag gegeben hat, hierüber glaube ich einsichtsvollere Augenzeugen urteilen lassen zu müssen, als ich bin, deren Belehrung ich mich auch sehr gerne unterziehe. Bis ich aber belehrt bin, so muß

[1] Lies „dem Ketterich in den Rücken".

ich glauben, daß ohne dieſe Unternehmung wir ſchwerlich Meiſter von dem champ de bataille geblieben wären . . .

Conzept des Sekretärs Bohm.

183. Erbprinzeſſin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Haga, 31. Dezember 1801.

[Tod des Erbprinzen. Klagen und Selbſtvorwürfe.]

Ah! mes chers enfants, plaignez votre malheureuse mère! J'ai tout perdu par la mort de votre si bon père.[1] Mon bonheur, mon existence, le repos de mes jours, tout, tout est anéanti. Je me reproche ce voyage[2], ma sécurité sur sa santé, mon trop peu de prévoyance; et cependant je croyais avoir tout si bien prévu et Dieu sait que je n'ai fait aucune démarche sans sa volonté. Les médecins veulent me persuader que l'apoplexie était inévitable aussi sans cet accident. Je ne leur en crois pas, et cette idée fera à jamais le tourment de ma vie. On me retient ici malgré moi. Ah, pourquoi nous a-t-on laissé partir alors? Si j'étais susceptible de quelque soulagement, ce seraient les regrets et l'intérêt que tout le monde me témoigne, à commencer par le Roi. Mais cet affreux malheur m'est arrivé en Suède, je n'y aurai donc plus un moment de tranquillité. Je languis après Carlsruhe; je sais bien que je n'y serai plus heureuse, que tout sera changé pour moi, mais j'y serai plus rapprochée des miens, j'y trouverai plus de monde qui pleurera avec moi et qui partagera mon malheur. Vos sœurs regrettent le meilleur des pères, mais d'une manière si calme, si froide que cela me pèse sur l'âme. Charles a beaucoup pleuré les premiers jours, mais il n'y pense plus à présent. Oh! je me trouve si délaissée, si abandonnée. Je cherche Berckheim, Mme de Hack, mes femmes de chambre, quelquefois même des étrangers pour pleurer avec eux et trouver quelqu'un qui me rassure sur mes doutes et les reproches que je me fais d'avoir pu éviter peut-être ce malheur. Ah, chère enfant, que Dieu vous préserve de pareilles agitations, c'est l'enfer sur la terre. Qu'ai-je fait pour mériter ce malheur? . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

[1] Polit. Correſp. IV, 73ff.

[2] Sie hatte die Abreiſe dem Erbprinzen und ihren Kindern gegenüber durchgeſetzt, um, ehe der Belt gefriere, ungefährdet zurückzukehren.

184. Edelsheim an Berckheim.[1]

Karlsruhe, 5. Januar 1802.

[Die Nachricht vom Tode des Erbprinzen. Wirkung auf den Markgrafen. Gefaßte Haltung.]

Vous êtes déjà prévenu, Monsieur le Baron, comment la nouvelle accablante de la mort bien inattendue de notre bon Prince héréditaire nous est parvenue par la gazette de Hamburg avant l'arrivée de l'estafette que vous m'avez expédiée de Westerrose le 19 à minuit. Je n'ai pas osé différer d'y préparer Msgr le Margrave avec toutes les précautions nécessaires, afin de ne pas être devancé à cet égard par des rapports prématurés et peut-être moins ménagés. Cependant j'ai rempli cette pénible et bien affligeante tâche sans aucunes entraves ou contrariétés et, s'il m'en a coûté indiciblement de dérober pendant quelque temps à Msgr le Margrave la profonde douleur dont j'étais pénétré, j'ai du moins eu le bonheur de lui ménager assez la gradation de cette cruelle découverte, pour qu'elle ne lui portât pas un coup plus funeste. Sa douleur est toujours bien profonde, mais sa religion et sa constante résignation dans les décrets impénétrables de la Providence Divine lui font soutenir cette amertume avec le sentiment adoucissant d'un vrai chrétien . . .

Freiherr v Berckheim'sches Archiv Rittersbach.

185. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Haga, 6. Februar 1802.

[Der Unfall von Arboga. Mitteilungen über die letzten Augenblicke des Erbprinzen.]

Hauptmann von Gayling, der den Andreasorden des Erbprinzen überbringt, wird über die näheren Umstände des Unfalls bei Arboga als Augenzeuge berichten.[2]

Der Erbprinz glaubte offenbar nicht an drohende Lebensgefahr.

Lorsque j'arrivais on le déshabillait sur le lit; il me dit: ah! vous voilà, ma chère, me serra, me baisa la main et me fit voir que sa main droite était un peu écorchée et disait encore: «cela n'est rien, mais je ne peux pas bien parler». Je croyais moi-même qu'il s'était mordu sur la langue, je demandais à la voir, mais il ne pouvait plus la sentir, il voulait s'aider avec la main, je le priais de ne pas se tourmenter, j'entendis tout d'un coup que quelqu'un disait: «c'est une apoplexie, le côté gauche est paralysé», je serrais encore bien fort (parce que je craignais qu'il l'eût aussi entendu): «non, c'est une suite de la chute». Je lui demandais de me donner la main gauche, il la prit de la main droite et me la mit dans la

[1] Über den im Gefolge des Erbprinzen befindlichen Kammerherrn Karl Christian Frhr. v. Berckheim, den späteren Minister, s. v. Weech, Badische Biographien I, 73. Er hat über diese nordische Reise Aufzeichnungen hinterlassen (Hs. 1367 des Großh. Gen.-Landesarchivs).

[2] Vergl. hierzu Polit. Corresp. IV, 173 ff.

main, en pressant bien fortement dessus; alors je fondis en larmes et je fus obligée de le quitter pour un moment, et il commençait à s'assoupir. On le tourmentait pour lui faire boire du thé, parce qu'il vomissait de temps en temps; il n'en voulait plus, je le priai donc instamment; il dit: «eh bien, oui, mais donnez-le-moi, car on me verse toujours». Je le lui donnais avec une cuillerée. Tout d'un coup il lui prend une envie de vomir, mais c'était une suffocation, il devint bleu et noir et prit des convulsions affreuses. Oh! c'est alors que je perdis tout espoir et que je jetais un cri affreux, j'étais hors de moi-même. Depuis ce moment il n'a plus repris connaissance, il dormait toujours et soufflait. Quand je l'appelais bien fort, il cherchait ma main que je lui donnais, mais il ne la serrait plus. A la fin on ne me laissait plus entrer. Quand je parvenais jusqu'au lit, on me le cachait, ce cher et meilleur des hommes.

Ah, mon Elise! Votre malheureuse mère ne se consolera jamais, on dit toujours que le temps calme la douleur, et pour moi mon désespoir augmente, si cela est possible . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

186. Edelsheim an die Erbprinzessin Amalie.

Karlsruhe, 12. März 1802.

[Der Markgraf hat gegen einen Besuch in Petersburg, wenn die Erbprinzessin es wünscht, nichts einzuwenden, besteht aber unter allen Umständen auf baldiger Rückkehr des Prinzen Karl. Hinweis auf die Finanzlage.]

Je me suis empressé de remplir les ordres de V. A. S., en rendant compte au Margrave de vos sollicitudes, Madame, relativement aux propositions que LL. MM. II. ont fait d'une manière si tendre et si pressante à V. A. pour l'engager à reprendre son retour par Pétersbourg.[1] Je ne peux pas lui déguiser que le cœur paternel de Msgr le Margrave a été sensiblement ému par l'idée de se voir frustré peut-être de l'espoir d'une réunion que l'acheminement de la bonne saison lui faisait regarder comme très prochaine, mais toujours disposé à faire des sacrifices, lorsque son devoir ne lui impose pas impérieusement la loi de n'écouter que ce que celui-ci dicte à son cœur et à sa conscience, il m'ordonne de témoigner à V. A. S. les vifs regrets que lui ferait éprouver ce nouveau retard, sans cependant vouloir la gêner le moins du monde, relativement à elle-même et à Mme la Princesse Marie — quoiqu'on ne saurait (sic!) se dissimuler que le duc de Brunswick n'attende avec la plus grande impatience de voir fixer

[1] Kaiserin Elisabeth hatte bald nach dem Tode ihres Vaters die Erbprinzessin dringend gebeten, mit ihren Kindern noch einmal nach Petersburg zu kommen. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 53.

enfin l'époque de l'union de Mme la Princesse Marie avec son fils, sur laquelle il fonde tout l'espoir du bonheur futur de sa maison.

Quant à notre jeune Prince héréditaire, Msgr le Margrave a la double responsabilité du souverain et du grand-père à son égard. Son éducation exige absolument encore quelques années d'une application suivie; la dissipation continuelle où il se trouve depuis près d'une année, devient trop dangereuse à un âge où il ne reste guères plus de temps pour réparer celui qui a été négligé. Msgr le Margrave est persuadé que, si le Prince était plus formé et s'il n'était pas si arriéré pour plusieurs études indispensables, ce serait un avantage bien précieux pour lui d'achever son éducation sous les auspices d'une cour, faite pour servir de modèle, mais il reste encore trop de choses à faire; son bonheur et celui de tout le pays dépendent de la sagesse des mesures qui seront prises actuellement. Cependant les circonstances de la mission du grand-chambellan de Geusau à Stockholm offrent un moyen fort convenable de ramener le Prince Charles à son auguste grand-père, au cas que V. A. ne pût pas se dispenser de se rendre aux vœux de LL. MM. II., mais je doute qu'elle se résoudra à se séparer de ce fils chéri. Msgr le Margrave s'attend toutefois, dans tous les cas, très positivement de le voir retourner en droiture aussitôt que la saison et le passage des mers permettront son voyage.

Msgr le Margrave n'a pas pu se dispenser de faire aussi quelques réflexions sur la dépense considérable qu'entraînerait le détour de V. A. Elle concevra sans peine que, quel que soit son désir de faire tout ce qui dépendra de lui, dans les circonstances où il s'agira d'obliger essentiellement V. A., les pertes successives que nos caisses ont essuyées depuis tant d'années — et même les dépenses occasionnées, bien inopinément, par le malheur récent qui nous accable sous tous les rapports — forcent le Margrave à restreindre autant que possible les dépenses extraordinaires, plutôt que de les augmenter sans la plus urgente nécessité, tandis qu'il demeure encore dans une grande incertitude sur les indemnités qui lui tomberont en partage lors de l'arrangement définitif des affaires d'Allemagne — dont la détermination ne dépendra néanmoins que de la protection et du gracieux appui de S. M. l'Empereur de Russie, en faveur de la maison de Bade.

Agréez etc.

187. Erbprinzessin Amalie an die Kaiserin Elisabeth.

Haga, 13. März 1802.

[Projekt einer Vermählung der Prinzessin Amalie mit dem Erzherzog Palatin. Aussichtslos.[1]]

. . . Venons sur Amélie. J'avoue que je ne crois pas à ce projet vague de mariage, les réflexions qu'elle me fait à ce sujet sont bien justes et raisonnables, je reconnais encore à cela les bontés et les excellentes intentions de l'Impératrice, mais la famille d'Autriche n'y consentira jamais, surtout si votre sœur ne veut pas changer de religion — en quoi je l'approuve fort, car elle manquerait à la mémoire de feu son père, en agissant autrement — et sera charmée de trouver ce prétexte pour s'y refuser . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

188. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Haga, 2. April 1802.

[Verzicht auf einen Besuch in Petersburg auf dem Heimwege. Gründe.]

Beiliegend ein Schreiben Edelsheims[2], das Elisabeth dem Zaren vorlegen möge. Sie muß also auf einen Besuch in Petersburg verzichten.

Je vous dirai même que Mr d'Edelsheim m'écrit dans une feuille à part qu'il me conseille d'aller en Russie pour les intérêts politiques de notre maison, que le retour de mon fils ne devrait point m'en empêcher etc. Je lui réponds que rien ne m'engagera à me séparer de Charles jusqu'à ce que je l'aie remis et confié dans des mains sûres. Pour ce qui est des intérêts de la maison de Bade, si je n'avais pas pu réussir alors conjointement avec votre bon père, que pourrais-je à présent avec ma douleur qui absorbe toutes les facultés de mon âme? Si l'Empereur veut nous accorder sa protection, il le fera sûrement sans que je l'en prie encore . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

[1] Es handelte sich um das Projekt einer Vermählung der Prinzessin Amalie, die in Petersburg zurückgeblieben war, mit dem Erzherzog Palatin Josef, das von der Kaiserin-Mutter eifrig betrieben wurde. S. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 61. Das dort mitgeteilte undatierte Schreiben der Kaiserin ist demnach in den Februar 1802 einzureihen.

[2] Oben Nr. 186.

189. Rapport sur les demandes du Margrave de Bade.[1]

O. D. [Ende April 1802].

Le ministre du Margrave de Bade, en présentant les demandes de son prince, a formé un tableau complexe dont la première colonne A[2] comprend les objets d'indemnité qui doivent faire face au minimum de l'évaluation des pertes du Margrave qu'il estime en population à 42000.

Les objets réclamés en indemnité et dont le plus grand nombre avait déjà été promis par le traité secret du 5 fructidor an 4 sont:

1—3. Les restes de Spire, de Bâle et de Strasbourg.

4. les baillages de Lichtenau et Willstätt (au Landgrave de Darmstadt).

5. la seigneurie de Lahr (au Prince de Nassau-Usingen).

6. le comté de Geroldsek (au Cte de la Leyen).

7. la seigneurie de Hausen (Prince de Fürstenberg).

8. le baillage de Bretten (à l'Electeur Palatin).

9. l'Ortenau (à l'Autriche).

10. les villes immédiates d'Offenburg, Gengenbach, Zell et la vallée d'Harmersbach.

11. l'abbaye immédiate de Gengenbach.

Tous les objets pris ensemble forment une population de 88000.

Cet excédent de population de . . . . . 46000.

couvre à peine les pertes immenses, faites en revenus par le Margrave, et celles qui sont résultées pour tout son pays des quatre années de guerre dont il a été le théâtre même après sa pacification particulière.

La colonne B du tableau de Mr de Reitzenstein suppose qu'on ajouterait au lot du Margrave le Brisgau, ce qui donnerait un surplus de population de . . . . . 110000.

La colonne C ajoute encore le comté de Bonndorf qui appartient à l'abbé de St.-Blaise . . . . . 8000.

La colonne D le Palatinat du Rhin jusqu'au Necker . . 56000.

La colonne E le reste du Palatinat . . . . . 53000.

La colonne F les baillages de Heppenheim et Bensheim . 10000.

A calculer rigoureusement les pertes du Margrave, il n'est pas douteux qu'il dût se contenter du premier lot de la colonne A, mais si on considère combien ce prince a de titres à l'inté-

[1] Ohne Unterſchrift und nähere Bezeichnung. Allem Anſchein nach der auf Grund der Note Reitzenſteins vom 17. März 1802 von Mathieu erſtattete Bericht der „deutſchen Abteilung" des Auswärtigen Amts in Paris. Vergl. Polit. Correſp. IV, 98ff.; 110ff.

[2] Vergl. zum Folgenden das Tableau progressif Reitzenſteins. A. a. O. IV, 100.

rêt de la France, combien il nous est même avantageux d'arriver à n'avoir que lui pour voisin immédiat depuis Bâle, on sera sans doute porté à lui procurer indépendamment des objets énoncés dans la colonne A et qui paraissent tous indispensables à la contiguité de ses possessions actuelles, le Brisgau et le comté de Bonndorf, ce qui donnera en résultat au Margrave un Etat de . . 381000.
Son Etat ancien était de . . . . . 217000.
Excédent . . . 164000.

Paris. Arch. des Aff. Etr.

190. Erbprinzeſſin Amalie an Kaiſer Alexander von Rußland.

Haga, 23. April 1802.

[Verzicht auf Beſuch in Petersburg. Bitte um Unterſtützung der badiſchen Intereſſen in Paris. Unzuverläſſigkeit Morkows.]

. . . Dieu sait que je fais un grand sacrifice en renonçant au bonheur de vous revoir et à me décider de revenir à Carlsruhe dont la seule idée me fait tressaillir. Mais le retour de mon fils que l'on exige absolument me fait cette loi si dure à remplir. Je croyais manquer à la mémoire de son bon père en me séparant de lui, avant de l'avoir remis dans des mains sûres.

J'ose vous avouer que j'agis contre la volonté du Margrave, en n'allant pas à Pétersbourg; il me le conseille, que mon intercession auprès de vous, mon cher fils, pour nos intérêts politiques pourrait contribuer à des résultats favorables, parce que Mr de Morkow à Paris ne remplit pas vos intentions si excellentes pour nous, en se prononçant en notre faveur au sujet des indemnités; bien au contraire, le Premier Consul croit remarquer qu'il y met de la mauvaise volonté qui ne peut que nous nuire, parce que cela lui donne des doutes sur la protection que vous nous avez accordée et qui est si nécessaire à notre Maison; car sans votre soutien, mon cher fils, nous serions perdus sans ressource. De grâce, veuillez donc (vous) déclarer pour nous d'une manière prononcée. J'y ai double intérêt à présent, parce que le Margrave ne me pardonnerait pas de n'avoir point suivi ses conseils, si son espoir n'est pas rempli à cet égard, et il m'importe d'être bien avec lui à cause de l'éducation de Charles.

N'est-ce pas, je suis bien hardie d'oser encore vous importuner à ce sujet? Mais vous savez mes raisons, et je compte si fort sur vos promesses que je ne crois devoir vous les rappeler, si je n'y étais obligée pour contenter le Margrave, et sans doute que je travaille aussi pour le bien-être futur de Charles, ce qui est certainement un grand motif pour moi . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv zu Darmſtadt.

191. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.[1]

Karlsruhe, 30. Mai 1802.

[Erörtert die Frage seiner Vermählung und stellt die Entscheidung dem Markgrafen anheim.]

Bei mehreren Veranlassungen war es Ihnen, verehrtester und geliebtester Herr Vater, gnädig gefällig, von der etwa eintretenden Notwendigkeit, mich standesgemäß zu verheiraten, sich mit mir zu unterhalten. Verschiedene Mitglieder Ihres Geheimen Rats Collegii äußerten bei Gelegenheiten ähnliche Meinung. Immer war meine Antwort, daß so sehr es von meiner frühen Jugend an mir zur Gewohnheit worden seie, der weisen Leitung eines so tief verehrten, für das Wohl seines Hauses so zärtlich besorgten Vaters willig und von Herzen zu folgen, doch bei mir solche Betrachtungen entstehen, die es mir zur Pflicht machen, für mich und die Nachkommenschaft, die mir Gott schenken kann, einen solchen bedeutenden Schritt erst alsdann zu tun, wann in Rücksicht auf meine und der Meinigen Existenz, wie es die Ehre des Hauses erfordert, und was auch die tiefe Einsicht meines gnädigen Herrn Vaters billigen wird, für jetzt und die Zukunft Vorsehung getroffen sein wird. Unter dieser Voraussetzung wäre ich bereit, dem Staat diese Aufopferung zu bringen.

Durch diese Äußerung veranlaßt, wage ich es Ihnen, geliebtester Herr Vater, in kindlicher Untertänigkeit zu bemerken, daß ich mit Anfang künftigen Jahres das 40. Jahr antrete, daß es daher dringend notwendig wird, die Frage zu bestimmen, inwiefern es denen Landesverhältnissen nach unumgänglich notwendig ist, daß ein nachgeborener Prinz bei der jetzigen Lage der Familie heiraten soll oder nicht. Da ich es mir nicht erlaube, eine Meinung über diesen Gegenstand zu hegen, mich auch Beispiele lehren, daß Sie, innigstgeliebter Herr Vater, Entscheidungen dieser Art, die den Staat betreffen, nie ohne Zuziehung Ihres Geheimen-Rats-Collegii beantworten lassen, so gehet meine devoteste Bitte dahin, diese Frage durch eine gutachtliche Beratung dieses Collegii entscheiden zu lassen. Diese Beantwortung kann nur bestimmt ausfallen, weil, wann es für notwendig erachtet werden sollte, es zu einleuchtend wird, daß keine Zeit zu verlieren seie, indem, wann es zur Aufrechthaltung des badischen Mannstammes dienen soll und dadurch zur Beruhigung der Untertanen geschieht, es keinem Zweifel unterworfen ist, daß den dadurch entstehenden Aufwand der Staat daher nehmen könnte, wo manche beträchtliche nicht aufzuschiebende Ausgabe bisher ge-

[1] Das Schreiben fand sich im Nachlasse des Großherzogs Ludwig; es ist daher, zumal auch jede Resolution darüber fehlt, zweifelhaft, ob es überhaupt dem Markgrafen jemals vorgelegt worden ist. Es scheint, daß sich der Prinz mehr gedrängt, als aus freien Stücken zu dem Schritte entschlossen hat. Jedenfalls blieb er ohne Folgen. Noch einmal, im Januar 1809, kam dann der Prinz auf den Vorschlag zurück und erklärte sich dem Erbgroßherzog gegenüber zu einer Vermählung bereit, falls sie gewünscht und für seinen standesgemäßen Unterhalt genügend gesorgt werde. Auch auf dieses Schreiben liegt eine Antwort nicht vor.

nommen wurde.[1] Ich habe dabei nicht unbemerkt gelassen, daß noch nie eine eigene entschiedene Neigung mich zu einer solchen Standesveränderung bestimmt hat, um deren gnädige Verwilligung ich auch keineswegs bitte, sondern daß ich nur meinem Pflichtgefühl nachgebe, indem ich mich in obiger Voraussetzung erbiete, zur Beruhigung meines Gewissens und Sicherung gegen alle Vorwürfe, dem Wunsche meines über alles geliebten Herrn Vaters und dem Staatswohl dieses Opfer zu bringen. Meine untertänige dringende Bitte gehet daher nur dahin, entweder mich durch eine förmliche schriftliche Fertigung von Eingehung einer Vermählung in Gnaden zu dispensieren oder, in dem anderen Fall, den von mir tief zu verehrenden väterlichen Entschluß, daß ich diesen Schritt tun soll, nach gnädigem Gutfinden in Bälde zu fassen, indem wann es auf fernere Ereignisse sollte ausgesetzt bleiben, der Zeitpunkt vorüber ginge, nach welchem ich mich ohne zu große Ungleichheit des Alters nicht mehr in die Ehe begeben könnte, da ohnehin, wann es entschieden ist, auf das kürzeste 1½ Jahr mit denen Vorkehrungen hingehen, bis die Ehe vollzogen werden kann . . .

Eigenhändig. Reinschrift.

192. Edelsheim an die Prinzessin Amalie von Baden.

O. O., 15. Juni 1802.

[Ersucht im Auftrag des Markgrafen um Unterstützung der badischen Entschädigungsansprüche in Petersburg und Ratifikation der Pariser Konvention vom 3. Juni. Klagen über Morkow.]

Votre Altesse Sérénissime reçoit un nouveau témoignage de la confiance bien méritée de Msgr son grand-père par la commission infiniment importante qu'il me charge de lui transmettre par le même courrier Gaber qui a déjà eu l'honneur de lui apporter la précédente de Msgr le Margrave. Vous vous êtes si supérieurement bien acquittée alors, Princesse, de l'objet qui vous était confié que ce serait méconnaître les éminentes qualités que V. A. possède déjà en ce genre, que de présumer seulement d'avoir à lui indiquer une marche précise dans une négociation quelconque; et son zèle pour les plus importants intérêts de sa maison ne peuvent[2] laisser aucun doute sur le succès de ses bons offices à cet égard, surtout lorsqu'ils sont secondés par l'affection de S. M. l'Impératrice Elisabeth pour ses plus proches parents.

Msgr le Margrave s'était proposé de l'en supplier de propre main, ainsi que V. A., mais la crainte de ne pas achever assez tôt toutes les écritures pour ne pas trop retarder l'expédition du courrier l'a engagé à me

[1] Der Prinz war, zumal er aus der preußischen Dienstzeit eine beträchtliche Schuldenlast hatte, finanziell verhältnismäßig nur bescheiden gestellt. Seine jährlichen Einkünfte beliefen sich 1799 bei einer Apanage von 7500 fl. auf rund 12200 fl.

[2] Sic! Lies: peut.

charger d'être l'interprète de ses vœux dans cette circonstance; et il se flatte que S. M. l'Impératrice et V. A. seront l'une et l'autre trop pénétrées de la félicité et de la splendeur prochaines de leur maison et de toute sa postérité pour ne pas employer d'elles-mêmes dans cette dernière occasion absolument décisive tous les moyens possibles pour obtenir le but désiré.

Il s'agit d'abord de remettre à l'Empereur la lettre du Margrave dont je joins ici une copie littérale[1] afin que V. A. soit parfaitement informée de son contenu et conséquemment de son objet. V. A. S. y reconnaitra sans doute que le sort de la maison de Bade, son lustre et les grands avantages qui lui sont destinés ne dépendent actuellement que de la promptitude avec laquelle S. M. l'Empereur sanctionnera complètement le projet de médiation stipulé et signé à Paris entre son ministre et celui des relations extérieures; mais les renseignements particuliers que j'ai à ajouter confidemment vous prouveront également, Princesse, tout ce que nous avons à craindre de la malveillance de Mr de Morkow et des dissuasions qu'il n'aura vraisemblablement pas manqué de présenter à notre sujet dans ses rapports à S. M. l'Empereur. Ce ministre a poussé les effets de sa mauvaise volonté et de son envie marquée contre nous au point qu'il n'a cherché véritablement pendant toute la négociation qu'à faire diminuer le lot que le gouvernement français avait proposé pour la maison de Bade et dont il est parvenu effectivement malgré les constantes représentations des ministres français à enlever la ville et le territoire de Heilbronn qui nous étaient destinés et qu'il a emportés enfin de haute lutte pour Msgr le Duc de Wurtemberg, le seul prince de l'Empire favorisé par lui. Je me bornerai à cette seule anecdote, parce qu'elle caractérise suffisamment la conduite de Mr de Morkow et sa malveillance envers une maison à laquelle l'Empereur, son maître, daigne accorder sa puissante protection d'une manière si affectueuse et si prononcée. Mais je sais que d'autre part on aura déjà porté des plaintes amères contre ce ministre; Msgr le Margrave ne veut certainement pas faire sa dénonciation, pourvu que les bienveillantes dispositions de S. M. I. ne soient pas entravées par ses insinuations défavorables et que S. M. daigne ratifier en son entier le projet de médiation dont il s'agit maintenant et dont dépend le salut de la maison de Bade, la tranquillité de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité! De si puissants motifs suffisent assurément pour encourager le zèle de V. A. S. Il ne me reste qu'à la supplier très humblement de hâter le plus que possible les démarches qu'il y aura à faire à ce sujet et de vouloir bien nous instruire de l'heureux succès de ses bons offices par le retour de Gaber..

Copie.

[1] Polit. Correſp. III, 235 Nr. 268.

193. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 30. Juni 1802.

[Rückkehr nach Karlsruhe. Russische Pension für die Erbprinzessin. Sendung des Prinzen Ludwig nach Petersburg.]

Ah! me voilà ici, chère et bonne Elise, bien reçue du Margrave et de tout le monde et pourtant malheureuse à l'excès, plus que jamais. Tout, chaque feuille me retrace de cruels souvenirs . . .

Pensez, le Margrave veut envoyer le Prince Louis à Pétersbourg pour remercier l'Empereur de ces bienfaits[1] et le supplier de nous continuer sa protection efficace. J'ai fait tout au monde pour l'empêcher, disant que cela gênerait l'Empereur et vous embarrasserait et blesserait votre délicatesse, mais il n'y a pas moyen, parce que Mr de Reitzenstein qui est ici de Paris, prétend que le Premier Consul exigeait que le Margrave envoie quelqu'un de *marque* à l'Empereur pour recommander les intérêts de la maison etc. On me jure que les projets sur Amélie n'y sont pour rien dans ce voyage . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

194. Instruktion für den Prinzen Ludwig.

O. D. [Ende Juli 1802].

[Weisungen für Petersburg. Der Einfluß Rußlands im Reiche durch eine Nichtratifikation gefährdet. Keine Erwerbung des Breisgaus.]

Sub rosa. 1. Im Fall der russische Kaiser nicht ratificieren wollte, könnte ihm vorgestellt werden, daß wenn durch Verweigerung seiner Ratification die Sache rückgängig werde, er sich die gescheiterte Hoffnung zum Frieden und die Fortdauer der bisherigen Verwirrung nebst allen daraus entstehenden und den drei mit Rußland verwandten eben so gut als allen Reichsfürsten den gänzlichen Untergang drohenden Folgen aufs bitterste vorzuwerfen habe, woferne aber, seiner Weigerung ohnerachtet, die Sache von Frankreich allein durchgesetzt werde, sich Rußland vor den Augen von ganz Europa deconsideriere, statt daß der Kaiser, wenn er gemeinschaftlich mit Frankreich den Plan zur Ausführung bringe, den Ruhm noch erhöhe, den sich die Kaiserin Katharina durch den mittelst des Teschner Friedens der russischen Monarchie verschafften direkten und legalen Einfluß in die deutschen Reichsangelegenheiten erworben habe.

2. Wenn Österreich allenfalls für Bayern gegen andere Cessionen die Rheinpfalz zu conservieren, für das badische Haus das Breisgau anbieten wollte, kräftigst dagegen zu arbeiten.[2]

[1] Der Zar hatte der Erbprinzessin eine Pension von jährlich 50000 Rubel ausgesetzt.

[2] Vergl. Polit. Corresp. IV, 214.

3. Der französischen Gesandtschaft zu Petersburg sehr vorsichtig und mündlich, jedoch bei jeder schicklichen Gelegenheit zu erkennen zu geben, daß der Wunsch des Herrn Markgrafen Hf. D., ein immer engeres Einvernehmen zwischen Rußland und Frankreich zu erzielen, hauptsächlich den Entschluß, den Prinzen nach Petersburg abzuordnen, veranlaßt habe.

Copie Vierordts, der Vermerk „sub rosa“ von Edelsheims Hand.

195. Prinz Ludwig an Karl Friedrich.

Berlin, 20. Juli 1802.

[Auszeichnender Empfang in Berlin. Ernennung zum Generalleutnant.]

. . . Der König und der Minister von Haugwitz haben sich auf das schmeichelhafteste und freundschaftlichste wegen der Vergrößerung Ihres Hauses geäußert. Der König war so gnädig, mich zum Generalleutnant der Armee zu ernennen, mit dem Befehl, die neue Armeeuniform zu tragen. Da diese Annahme zu gar keiner Dienstleistung verbindet ohne meinen Willen und mich in den Stand setzt, in Petersburg jedes Dienstanerbieten auf eine schickliche Art auszuschlagen, so habe ich keinen Anstand genommen, dieses Merkmal der königlichen Huld mit tausend Freuden anzunehmen . . .

Eigenhändiges Konzept.

196. „Notiz an Herrn Kammerrat Vierordt.“

O. D. [Ende Juli 1802].

[Verwendung in Petersburg zugunsten des Botanikers Koelreuter.]

Der Rat Koelreuter[1] hat in der gelehrten Welt einen berühmten Namen, den er verdient, für den er aber nichts kaufen kann. Er hat vier unerzogene Kinder, von Serenissimo einen Gehalt von 650 fl. und von der Petersburger Akademie 200 Rubel. Das Glück hat diesem rechtschaffenen, berühmten Gelehrten immer den Rücken gekehrt.

Er hat das Verdienst, der Höchstseligen Frau Markgräfin Hf. D., der erhabenen Großmutter J. M. der Kaiserin, in der Naturwissenschaft Unterricht gegeben und dadurch zu dem Relief beigetragen zu haben, das diese große, unvergeßliche Frau sich auch unter den Gelehrten gab. Sie starb, ehe er belohnet wurde. Nicht nur nicht geachtet, sondern beinahe verachtet lebt dieser schätzenswerte Mann und entbehrt alle Lebensannehmlichkeiten und zuweilen sogar das Nötige.

Seit ungefähr 44 Jahren ist er Mitglied der Akademie der Wissenschaften in St. Petersburg, liefert zu den Actis in jedem Jahre fleißig seine Beiträge und ist gegenwärtig das älteste aller sowohl anwesenden als korrespondierenden

[1] Über Josef Gottlieb Koelreuter, den berühmten Karlsruher Botaniker, vergl. Behrens, J. G. Koelreuter. Karlsruhe, Braun, 1914.

Mitglieder. Viele jüngere ſind unterdeſſen mit einem großen Gehalte begnadigt und Staatsräte und Ordensritter worden.

Man ſollte denken, alles dieſes dürfe nur vor Augen gelegt werden, um ihm eine Gnade zu erwirken.

Er iſt überdies ein Landsmann Ihrer Majeſtät der verwitweten Kaiſerin, ein Württemberger, und ihr als einer Kennerin der Wiſſenſchaften vielleicht dem Namen nach nicht unbekannt.[1]

197. Graf Foucquet[2] an Prinz Ludwig.

Baden, 4. Auguſt (1802).

[Gratulation. Eine Heirat des Prinzen erwünſcht.]

Freut ſich über die Ernennung des Prinzen zum preußiſchen Generalleutnant.

Je suis enchanté que vous soyez rattaché à ce service. Je l'aime mieux de cette manière que d'une autre, parce que également votre situation politique ne peut vous détacher d'ici; il faut songer au mariage, car en vérité la maison n'est pas assez étayée avec une seule branche. Ainsi il faut vous donner le temps de voir arriver les événements et à présent dans votre position vous le pouvez . . .

198. Prinz Ludwig an Graf Foucquet.

Petersburg, 13. Auguſt 1802.

[Prinzeſſin Amalie in Petersburg. Lob Hédouvilles.]

Mitteilungen über die Aufnahme in Petersburg.

La Princesse Amélie se porte parfaitement bien. Il me paraît qu'elle n'a pas envie de quitter la Russie cet automne, Tout le monde est content d'elle, et moi aussi. J'ai beaucoup lieu de m'en louer comme nièce. Elle sera une très bonne femme pour tout le monde, mais pas — —, vous connaissez mes principes sur cela[3]. . .

Le citoyen ministre général Hédouville est l'homme du monde le mieux tourné. Vous ne sauriez croire, comme il est aimé ici. J'ai l'honneur d'être fort dans ses bonnes grâces. Vous connaissez aussi sur cela

[1] Am 3./15. Auguſt reicht Prinz Ludwig auf Grund dieſer Notizen ein Memoire zugunſten Koelreuters in Petersburg ein. Über den Erfolg iſt nichts bekannt.

[2] Beim Ausbruch der Revolution Kommandant in Weißenburg, ſpäter Kammerherr der Königin Friederike von Preußen, nach deren Tod er am Karlsruher Hofe lebte, zu dem er ſchon ſeit Beginn der 90er Jahre rege Beziehungen unterhielt. S. über ihn K. v. Freyſtedt, Erinnerungen aus dem Hofleben (ed. K. Obſer), S. 28.

[3] Es ſcheint demnach, daß Foucquet in ſeinem Schreiben eine Vermählung des Prinzen mit ſeiner Nichte im Auge hatte.

ma façon de penser, que j'aime tous ceux qui ont contribué à la gloire du Premier Consul. Ni plus ni moins, j'aime à la folie l'ancien commandant de Wissembourg, lequel je prie etc.

Concept Vierordts.[1]

199. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 18. August 1802.

[Besuch im Kloster Lichtental; Bitte um Verwendung für Erhöhung ihres Deputats.]

... Je suis invitée à Lichtenthal pour voir la cérémonie de la prise de voile blanche ce qui sera véritablement le chant du cygne parce que d'après le plan des indemnisations ce couvent comme les autres sera sécularisé; cependant j'espère que le Margrave n'en agira [pas] comme l'Electeur de Bavière qui chasse ces pauvres moines et religieuses qu'ils ne savent où donner de la tête . . .

Elisabeth möge sich bei dem Markgrafen um eine Erhöhung ihres Deputats bemühen. «Le Margrave a les meilleures intentions, mais il est mal conseillé». Die Gräfin Hochberg hat zweimal Schulden, jeweils in der Höhe von 80000 und 90000 fl. gemacht.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

200. Karl Friedrich an den Prinzen Ludwig.

Favorite, 18. August 1802.

[Begegnung mit Mathieu. Hofnachrichten.]

... Vor einigen Tagen war Mathieu hier. Ich wünsche, er möge ebenso zufrieden mit mir sein, als ich es mit ihm war.[2] Für alles, was Du schon bis hieher zum Wohl der guten Sache beigetragen hast, bin [ich] Dir, mein Lieber, recht innig verbunden. Fahre nur so fort und es wird alles gut gehen.

Die Erbprinzeß und die Herzogin von Weimar haben Baden verlassen und sind nun in Karlsruhe nebst dem Prinz Christian von Darmstadt. Der Herzog von Weimar ist schon den 12. abgereist . . .

Eigenhändig.

[1] Der als Sekretär der Prinzen nach Petersburg begleitete.

[2] Übereinstimmend die Bemerkung Edelsheims Polit. Corresp. IV, 185.

201. Aufzeichnungen des Prinzen Ludwig.

O. D. (Petersburg, Auguſt 1802).

[Mitteilungen des franzöſiſchen Geſandten Hédouville. Bemühungen zugunſten einer Allianz Rußlands mit Frankreich und Preußen. Verſuche der Gegenpartei, ſie zu vereiteln. Haltung des Zaren.]

» Le général Hédouville m'a montré le traité et les articles de l'indemnisation.[1] Ce qui regarde la maison de Bade est conforme à la copie de Mrs de Reitzenstein et de Haugwitz . . .

Il serait fort à désirer d'engager la Prusse, la Russie et la France à faire une alliance. On suppose des démarches faites pour cela. On croit plus encore en supposant qu'il y a un émissaire français qui viendra de Constantinople en moins de 15 jours ici pour tâter ce cabinet et voir ce qu'il y aurait à faire. Par un malheur singulier la gazette de Hamburg en parle, et on a lieu de croire que cela donne l'alarme à l'Angleterre et à l'Autriche. Mr de Saurau[2] ridiculement inquiet donne l'alarme au ministre anglais et aux adhérents de ces deux cabinets, qui sont nommément les Woronzow et leur élève Kotschubey. On présume que surtout le général d'infanterie comte de Woronzow, ministre de l'Empereur de Russie en Angleterre, met ciel et terre en mouvement pour contrecarrer cette alliance et faire disgracier le vice-chancelier pour avoir sa place. Comme celui-là tient à l'Impératrice-mère, parce que c'est lui qui a fait ce mariage et qu'elle est infiniment autrichienne, le comte de Woronzow lui fait la cour en la (sic!) persuadant qu'il serait plus actif pour son parti que le Prince Kourakin qui n'est que beau parleur et très flegmatique. A cette fin ce parti-là fait venir des Princes anglais et autrichiens à Pétersbourg; pour être plus sûr de la réussite de ce projet, on fait entendre à l'Impératrice Elisabeth, pour que de ce côté-là on n'y mette point d'entraves, qu'un des Princes pourrait épouser sa sœur, la Princesse Amélie de Bade. L'Empereur est fermement résolu de ne rien faire de tout cela et de rester stricte à la déclaration qui va se donner à Ratisbonne, et on a raison de croire qu'il se prêterait assez volontiers à l'alliance à laquelle on pourrait l'inviter, si en tout cas sa mère et ses ministres ne l'en détournent pas en le tourmentant journellement . . .

Copie Vierordts.

[1] Auf Mitteilungen Hédouvilles geht auch das Folgende wohl zumeiſt zurück.

[2] Der öſterreichiſche Botſchafter.

201. Aufzeichnungen des Prinzen Ludwig.

Petersburg, 21. August 1802.

[Prinzessin Amalie; ihre Heiratsaussichten und Wünsche. Kein Religionswechsel. Klagen über die Kaiserin Elisabeth.]

Die Kaiserin Mutter läßt den Palatin kommen, um eine Heirath mit der Amalie zu stand zu bring[en]; er wird in dem Oktober erwartet.[1] Die Amalie versichert, daß es nicht verlangt wird, die Religion zu verändern. Sie scheint aus Liebe zu ihrem seligen Vater entschlossen zu sein, nicht katholisch zu werden. Dies scheint der einzige Beweggrund zu sein, der sie verhindert, ihren Glauben zu ändern.

Der Prinz von England, Sohn des Herzogs von Glocester[2], gefällt ihr ziemlich, doch zieht sie den ihr ohnbekannten Palatin vor. Die Ursache, die sie angiebt, ist, durch diese Verbindung ihrer Familie näher zu sein, als durch jene.

Die Elisabeth hat keinen Begriff von dem Gefühl, ihren Verwandten durch den Platz, den sie in der Welt einnimmt, nützlich zu sein und ihnen Vortheile zu verschaffen; sie begreift es nicht, wie man badischerseits unzufrieden darüber sein kann . . . Sie würde unzufrieden, wann man in ihrer Gegenwart dem (sic!) Kaiser etwas verlangt; allein bekommt man ihn nicht zu sprechen.

Eigenhändig.

202. Prinz Wilhelm von Braunschweig an den Oberstkammerherrn von Geusau.

Prenzlau, 22. August 1802.

[Plan einer Vermählung des Prinzen Ludwig mit einer englischen Prinzessin. Der englische Hof geneigt.]

Ew. Exc. äußerten mir in einer Unterredung, daß der Prinz Louis von Baden vielleicht heiraten würde, wenn derselbe eine convenable Partie fände, und da ich in Betreff dieses Gegenstandes eine englische Prinzeß in Vorschlag brachte, so nahmen wir die Abrede, um dem Prinzen unsere Ergebenheit zu beweisen, die Möglichkeit zu prüfen. Ich habe daher oberflächlich meiner Mutter geäußert, daß vielleicht der Prinz Louis von Baden auf eine Verbindung mit einer englischen Prinzeß entrieren würde, wenn derselbe vorher von denen Gesinnungen des englischen Hofes unterrichtet wäre. Meine Mutter hat diese Erkundigung eingezogen und schreibt mir: «Comme la cour est à Weymouth,

[1] Er kam erst im März 1803 nach Petersburg, zeigte sich aber, wie Kaiserin Elisabeth der Mutter schreibt, zurückhaltend und berührte die Angelegenheit, für die sich die Kaiserin-Mutter so lebhaft interessierte, nicht. Elisabeth zweifelte von vornherein an einem Erfolge, vor allem wegen der konfessionellen Schwierigkeiten. Vergl. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 83; Polit. Corresp. IV, 224, 225.

[2] Prinz Wilhelm, Sohn des Herzogs Wilhelm von Glocester, weilte seit Anfang August zu Besuch am Petersburger Hofe.

je n'ai reçu la réponse que par la dernière poste, mon cher fils. Vous pouvez conseiller que le Prince Louis écrit lui-même au Roi et à la Reine et qu'il nomme la Princesse Auguste[1]; elle est très bonne et fera une toute aussi bonne femme que la Duchesse de Wurtemberg.» Hieraus urteile ich den beſten Erfolg, wenn anders der Prinz will und mir erlaubt, ihn zu erſuchen, deſſen Briefe durch meine Mutter befördern zu laſſen. Der Erfolg kann nur gut ſein, da ja bereits der Name derjenigen beſtimmt iſt, welche von dem engliſchen Hofe ausgeſucht worden.

Gewiß werde ich mich herzlich freuen, wenn dieſer Gegenſtand die Genehmigung des regierenden Herrn Markgrafen hat und der Prinz Louis hierauf entrieret. Beiden wünſchte ich ſo herzlich meine tiefe Verehrung und Ehrerbietung zu bezeugen, daß, nur aus dieſem Geſichtspunkte dieſe Sache betrachtet, dieſes mein Handeln, wenn es keinen Beifall fände, doch wenigſtens Entſchuldigung verdiente . . .

Eigenhändig.

203. Kaiſer Alexander von Rußland an Erbprinzeſſin Amalie.

Kammenoi Oſtrow, 29. Auguſt [1802].

[Die Wünſche des Markgrafen ſind erfüllt. Weiſungen nach Paris und Wien. Die Vorwürfe gegen Morkow unbegründet; Bonaparte verdächtigt ihn, weil er ihm unbequem. Perſönliches.]

Chère maman, c'est le Prince Louis qui vous portera cette lettre et qui sera de même l'interprète de ma sincère reconnaissance pour toutes vos bontés, chère maman, qui me sont si précieuses. Je me plais à vous donner ce nom; vous me l'avez permis. Il m'est cher au delà de toute expression. Le Prince Louis a trouvé à son arrivée que l'affaire des indemnités était déjà terminée d'après les désirs que le Margrave me témoignait dans sa lettre. Je me suis empressé d'écrire à Morkow à Paris et à Razoumowsky à Vienne, pour qu'ils redoublassent de soins dans tout ce qui aura rapport à la Maison de Bade et au premier, pour qu'il tâchât d'obtenir ce que le Margrave désirait additionellement.[2] J'espère que ses efforts ne seront pas infructueux.

Mais, chère maman, permettez que je vous parle avec la même franchise dont vous voulez bien en user avec moi et qui m'est si précieuse. Je doute que l'accusation portée contre Morkow soit fondée; comment voulez-vous qu'il puisse négliger des intérêts qui me sont si chers, qui lui ont été recommandés tant de fois et avec autant de chaleur? J'ai de fortes données pour croire que le Premier Consul a essayé ce moyen pour

[1] Auguſte Sophie, geboren 1768, Tochter Georgs III. und Schweſter der Herzogin, ſpäteren Königin Charlotte Auguſte von Württemberg.

[2] Polit. Correſp. IV, 254 ff.

le dénigrer, après avoir essayé en vain de s'accrocher ouvertement à sa conduite. Il n'est pas content de voir un homme auprès de lui qui possède assez de talents et d'esprit pour juger sainement de sa conduite; il voudrait un qu'il pût mener par le nez. Voilà, chère maman, ma façon de voir la chose. Au reste veuillez chaque fois que vous croirez que Morkow aura besoin d'un stimulant, m'en dire un mot, et croyez que mon bonheur sera toujours de pouvoir vous être utile dans tout ce qui sera seulement de mon pouvoir.

Le jour d'après-demain m'est bien cruel. C'est celui où il y a un an j'ai pris congé de vous. J'espérais cependant alors être assez heureux pour vous revoir à votre retour. Dans ce moment je n'ai pas même cette consolation. Votre séjour ici ne s'effacera jamais de mon souvenir de même que les bontés dont vous m'avez comblé.

Adieu, chère maman, veuillez me les conserver. J'y mets tant de prix, et croyez à l'attachement inviolable que je vous ai voué pour la vie. Souffrez que je vous baise mille et mille fois les mains.

J'ose aussi me rappeler au souvenir de la chère Marie. J'occupe sa chambre. Elle m'est chère, parce qu'elle y a habité. J'ai crainte de l'importuner en lui écrivant. Bien mes amitiés aussi à Charles. Dès que j'aurais un portrait un peu rassemblant, je prendrai la liberté, chère maman, de vous l'offrir . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

204. Edelsheim an Prinz Ludwig.

O. O., 8. September 1802.

[Glückwünsche zu den Petersburger Erfolgen. Die Sendung Lauriſtons nach Karlsruhe und die proviſoriſche Beſitznahme der Entſchädigungslande.]

Ich möchte laut ausrufen: Vivat hoch unſer Durchlauchtigſter Botſchafter! Schade nur, daß E. Hſ. D. dieſes Handwerk nicht immer forttreiben können und mögen. Mehr war indeſſen gewiß nicht möglich in einem ſo kurzen Zeitraum zu bewirken und auszuführen. Sie dürfen ſich nicht allein des vollkommenſten Beifalls Ihres teuerſten Herrn Vaters, aber auch zuverläſſig ſeiner zärtlichſten Verbindlichkeit verſichert halten . . .

Der mit einem ſehr verbindlichen Schreiben des Oberkonſuls an Sereniſſimum eigens abgeſchickte Chef de brigade und Flügeladjutant Lauriſton kam in voriger Woche hierher, ſpeiſte nebſt Maſſias auf der Favorite[1] und reiſte den folgenden Tag nach München und Regensburg und will insbeſondere am erſten dieſer Orte die Notwendigkeit darſtellen, daß wir nach dem Verlangen ſeines

[1] Über die Sendung des Generals Lauriſton an die ſüddeutſchen Höfe vergl. Polit. Correſp. IV, 190 ff.

Prinzipals einigermaßen gleiche Schritte mit den übrigen zu entschädigenden Fürsten halten, mithin auch desfalls uns keine Hindernisse in den Weg gelegt werden dürften, ohne sich dem Mißfallen des Gewalthabers auszusetzen. Unsere Localität erheischet allerdings einige Vorsichten, deren manche andere entübriget sind, allein nichtsdestoweniger dürfen wir in mehreren Rücksichten doch auch nicht ganz zurück bleiben. Mittlerweile die Antwortschreiben von München und Darmstadt einlaufen, hoffet man auch die gutächtliche Meinung des Geh. R. M[eier] aus Regensburg[1] zu erhalten, wornach sodann alles in kurzem bestimmt und ausgeführt werden soll. Inzwischen sehe ich bei dieser Definitiventschließung, sie falle auch noch aus, wie sie immer wolle, doch noch manche Verlegenheit voraus, in die uns unsere mäßige Verhältnisse bringen können und werden, daß ich innigst wünschte, schon darüber hinaus zu sein . . .

205. Kaiserin Elisabeth von Rußland an Prinz Ludwig.

Gatschina, 5./17. September 1802.

[Empfiehlt dem Markgrafen die Interessen ihrer Mutter.]

Wünscht glückliche Heimkehr.[2]

L'Empereur me charge de mille choses pour vous et vous prie ainsi que moi de recommander de sa part les intérêts de maman à mon grandpère; nous le prions et espérons qu'il fixera son sort d'une manière avantageuse pour elle.[3] La confiance que vous avez inspirée à l'Empereur lui fait croire qu'il ne peut mieux s'adresser pour cette commission . . .

Eigenhändig.

206. Markow an Talleyrand.[4]

Paris, 5./17. September 1802.

Unterstützung der nachträglichen Entschädigungsforderungen Badens: Odenheim, Hirschhorn und das Jus de non appellando.]

Le Margrave de Bade, appréciant dans toute leur étendue les avantages que sa Maison acquiert par le plan convenu entre Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies et le Gouvernement français pour l'arrangement définitif des affaires d'Allemagne, s'est empressé d'en témoigner à Sa Majesté Impériale toute sa reconnaissance et de réclamer son intervention pour quelque addition de peu de valeur à son lot, mais que leur position lui fait rechercher pour son arrondissement.

[1] Polit. Corresp. IV, 325.

[2] Prinz Ludwig war am 12. September von Petersburg abgereist.

[3] Vergl. oben Nr. 199.

[4] Die Note ist veranlaßt durch Weisungen des Fürsten Kurakin. Vergl. Polit. Corresp. IV, 254, 196—199.

Ces objets sont la prévôté d'Odenheim et le baillage de Hirschhorn.

Le premier de ces objets ne comprend que cinq villages et devrait être une dépendance nécessaire de l'évêché de Spire; quoique par cette raison cette prévôté soit censée suivre le sort de cet évêché qui entre dans le lot du Margrave, il désire cependant que la concession en soit nominativement exprimée dans le futur arrangement, afin d'éviter les difficultés que cette commission pourrait occasionner par la suite.

Le second est encore d'une moindre valeur. Le bourg de Hirschhorn avec le couvent du même nom et deux hameaux composent la totalité de ce baillage, enclavé dans le grand-baillage de Heidelberg, qui est pareillement adjugé au Margrave et qui contribuerait par là très avantageusement à l'arrondissement du lot de ce Prince.

A ces deux demandes le Margrave de Bade a joint celle du droit de non appellando dont jouissent tous les Electeurs et qui a été accordé aux Maisons de Hesse et de Mecklembourg.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies, par l'intérêt constant qu'Elle porte à la Maison de Bade et vu la modicité des réclamations ci-dessus énoncées, a désiré connaître à leur égard l'opinion du Premier Consul et se flattant qu'elle sera conforme aux vœux d'un Prince qui a déjà éprouvé en plusieurs occasions des effets réels de sa bienveillance, Sa Majesté a chargé le soussigné de convenir avec le citoyen ministre des relations extérieures des moyens les plus propres à remplir l'attente et les désirs du Margrave de Bade.

Le soussigné, en remettant le présent office au citoyen ministre des relations extérieures, le prie de vouloir bien lui faire connaître les déterminations du Premier Consul sur son objet, afin qu'il puisse en rendre compte à l'Empereur, son maître, et en prévenir également le Baron de Bühler, son ministre à Ratisbonne . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

---

207. Graf Fouquet an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 18. September [1802].

[Veränderungen im Lande. Mahnung, sich eine andere, selbständigere Stellung zu verschaffen. Heirat.]

. . . Vous trouverez ici à votre retour bien de la besogne; un militaire à former, une organisation totale. En attendant on exerce une foule de recrues destinées à l'augmentation. J'espère que votre train de vie va changer, mais il faut que vous vous mettiez en arrivant sur un tout autre pied, sans cela vous serez plus esclave que jamais; une grande besogne à faire ne s'accorde guères avec une cour assidue, sans cela, mon

cher ami, vous y péririez avec le caractère et le tempérament que je vous connais. Prenez votre partie et calculez bien la chose. Il me tarde de vous revoir et de vous embrasser, et puis il faut songer à vous marier par ma main; quoique vous ne me disiez pas tout, vous auriez pourtant beaucoup de choses à me dire . . .

208. Edelsheim an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 22. September 1802.

[Provisorische Besitznahme der Entschädigungslande. Entgegenkommen der geistlichen Fürsten und Reichsstädte.]

Die provisorische Besitznahme der Entschädigungslande ist überall im Gange.

. . . Wie ausnehmend gefällig und bescheiden die Herren Bischöfe von Speyer, Konstanz und Straßburg, insbesondere auch der Prälat von Salmansweil sich hierbei benommen haben, und wie viele Anhänglichkeit und verbindliche Devotion die dem Herrn Markgrafen zufallende Reichsstädte zu bezeugen sich bestreben, läßt sich kaum ausdrücken. Ihr einziger Kummer dabei ist immer die Furcht, daß sie etwa wieder an andere Regenten vertauscht werden möchten . . .

209. Oberstkammerherr von Geusau an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 24. September 1802.

[Mitteilungen in einer „wichtigen" geheimen Sache.]

. . . Mir liegt sehr am Herzen, daß Ew. Durchlaucht einliegendes Schreiben[1] erhalten, bevor Höchstdieselben den Pr. Wilh[elm] von Br[aunschweig] zu Berlin sprechen. Von dieser wichtigen Sache wegen der dabei zu beobachtenden Discretion und ménagements weiß hier niemand nichts davon, als des H. Markgrafen Durchl., der keine Seele davon sprechen wird und alles dem Willen von Ew. Durchl. anheim stellt . . .

210. Markgraf Karl Friedrich an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 2. Oktober 1802.

[Glückwünsche zu den russischen Auszeichnungen. Übertritt fremder Offiziere in badische Dienste.]

Mit größter Freude habe ich gestern abend Deine beeden Briefe an mich und Edelsheim gelesen. Ich gratuliere von ganzem Herzen zu dem Andreas- und Alexander-Newsky-Orden. Der Kaiser weiß wahre Verdienste zu be-

[1] Die Beilage fehlt; auch in der Korrespondenz des Prinzen mit dem Prinzen von Braunschweig ist davon nirgends die Rede. Um welche „wichtige", geheim zu behandelnde Sache es sich dabei handelte, ist nicht mit Sicherheit festzustellen, vielleicht um das englische Heiratsprojekt.

lohnen, sowohl durch öffentliche Ehrenbezeugungen, als durch sein persönliches gnädiges und freundschaftliches Betragen . . .

Es haben sich schon mehrere Offiziere aus fremden Diensten um hiesige Anstellung gemeldet. Bis hierher sind sie mit dilatorischen Antworten vorderhand befriediget worden. Vor Deiner Ankunft wird auch nichts anderes geschehen, besonders da ich noch nicht wissen kann, wie der Finanzetat ausfallen wird . . .

Eigenhändig.

211. Edelsheim an Prinz Ludwig.

O. O., 2. Oktober 1802.

[Die Erwerbung von Hirschhorn allein das Verdienst des Prinzen. Die Okkupationen. Verhalten Hessen-Darmstadts.]

. . . Alles hat E. D. über alle Erwartung reussiert; selbst das fatale Hirschhorn werden wir aller Vermutung auf das bloße kaiserliche Verlangen, wenn auch schon mit einiger kleinen Belästigung zur mehrern Entschädigung des Grafen von Wartenberg erlangen. Die Hauptentscheidung scheint anjetzt dem Beschluß sehr nahe zu rücken und E. D. können sich gedachtes letztere Objekt zuverlässig ganz alleine zuschreiben, denn Reitzenstein hat nicht das mindeste dazu mitgewirkt noch auch wirken können, und somit sind Höchstdieselbe keineswegs dabei kompromittiert worden, sondern Sie scheiden vielmehr mit fliegenden Fahnen und mit klingendem Spiel daraus . . .

Unsere Okkupationen sind nun beinahe alle glücklich vollzogen, nur Darmstadt erschweret uns noch die Okkupation vom Hanau-Lichtenbergischen dadurch, daß man keine definitive Antwort an uns gelangen läßt, indessen aber doch die dorthin fallende pfälzische Distrikte besetzt hat. Wenn wir spätestens bis morgen Abend keine willfährige Entscheidung erlangen, so wird darauf angetragen werden, drauf los zu marschieren . . .

212. Prinz Ludwig an Prinzessin Amalie von Baden.

Karlsruhe, Oktober 1802.

[Ministerwechsel in Petersburg und seine Bedeutung für Baden. Fürsorge des Markgrafen für die Erbprinzessin.]

Dank für ihre Unterstützung in Petersburg, ohne die er nichts erreicht hätte.

. . . Wenn es Deine Güte nicht gemisbraucht ist, so wünschte ich wohl zu wissen, ob die Ministerialveränderung für uns hier nicht nachtheilig ist, ob der Graf Kotschubey, wenn man sich an ihn wendet in den auswärtigen Angelegenheiten, für hier noch nützlich sein kann oder an wen man sich in Zukunft zu wenden hat . . .[1]

[1] Prinzessin Amalie belehrt den Oheim darauf, daß man sich künftig an den Grafen Woronzow zu wenden habe, „indem Graf Kotschubey bei allem guten Willen nichts mehr

Empfehlungen an die Petersburger Gesellschaft. Der Markgraf ist für Elisabeths Bemühungen überaus dankbar. Er wird besorgt sein, der Erbprinzessin „eine so angenehme Existenz zu verschaffen, wie sie es in einem so hohen Grade unter allen Rücksichten verdient".

213. Hedouville an Prinz Ludwig.

Petersburg, 7 brumaire an 11 (29. November 1802).

[Ministerwechsel in Petersburg. Woronzow hält an der Pariser Konvention vom 3. Juni fest.]

. . . Les changements qui ont eu lieu ici dans l'organisation des ministères sont une nouvelle preuve du désir que S. M. l'Empereur a d'assurer par tous les moyens possibles le bonheur de ses peuples, et la fermeté de ses intentions en assure le succès.

Nous avions à peu près prévu le remplacement du Prince Kourakin; jusqu'à présent il n'apporte aucun changement dans l'excellente politique du cabinet de Pétersbourg. Le Cte de Woronzow m'a dit que, consulté sur la déclaration du 3 juin, il avait été d'avis que l'Empereur y accédât, et il m'a protesté qu'il ne voyait rien de plus avantageux pour la paix de l'Europe que l'union de la France et de la Russie; aussi on tient toujours ici à la déclaration du 3 juin, quoique le cabinet de Pétersbourg désire qu'on puisse convenir avec l'Autriche d'une augmentation du lot du Grand-duc qui détermine le cabinet de Vienne à ratifier sans plus de retard le conclusum de Ratisbonne . . .

214. Talleyrand an Prinz Ludwig.

Paris, 21. Dezember 1802.

[Bedauern über die Abreise des Prinzen.]

J'ai l'honneur de vous adresser le passe-port que vous avez désiré.

En vous exprimant le regret qu'on éprouve ici de ce que votre séjour y a été si peu prolongé, je me rends l'interprète de tous ceux qui ont eu le bonheur de vous y voir, et je suis particulièrement assuré d'être celui du Gouvernement[1] . . .

in diesem Fach zu sagen hat; ersterer aber scheint mir ebenso gut gesinnt und Fürst Czartoryski nicht minder". Petersburg, 25. November/7. Dezember 1802.

[1] Über die Sendung des Prinzen nach Paris s. Polit. Corresp. IV, 289—300.

215. Reitzenstein an Karl Friedrich.

Paris, 23. Dezember 1802.

[Rückkehr des Prinzen Ludwig. Erhöhung des Deputats der Erbprinzessin, falls sie die Abtretung des Breisgaus an Baden in Petersburg erwirke. Die Hochberg'sche Erbfolge; Vorsicht und Zurückhaltung.]

Rückkehr des Prinzen Ludwig. Hinweis auf das Reisejournal und die beiden Denkschriften, die er überbringt.[1]

. . . Le but de ce voyage a donc été rempli très parfaitement. Quant aux bonnes intentions du Premier Consul relativement au Brisgau et aux démarches à faire en conséquence en Russie, j'ose soumettre à V. A. S. une proposition que par plusieurs raisons il eût été impossible de faire entrer dans le précis destiné à l'usage de Mme la Princesse héréditaire. On sait assez que S. M. l'Empereur de Russie s'intéresse très vivement au sort futur de Mme la Princesse, que S. M. l'Impératrice régnante y prend également l'intérêt le plus prononcé, mais que, puisqu'à parler librement il n'y a à Pétersbourg que l'Impératrice-mère qui puisse disposer des deniers de l'Etat, les vœux du monarque et de son auguste épouse se réduisent à en faire supporter l'exécution à V. A. S. C'est de cette disposition des esprits qu'il faudrait tâcher de profiter pour suggérer à Leurs Majestés un moyen de voir remplir leurs vœux d'une manière dont les finances de la Russie ne se ressentiraient pas. Ce moyen serait de proposer sans détour à Mme la Princesse héréditaire que, si S. A. réussissait à faire intervenir S. M. l'Empereur de Russie avec une telle efficacité que le Brisgau fût cédé sans sacrifice à la Sérénissime Maison de Bade, son douaire serait augmenté de 15 ou même de 20000 florins par an.[2] Personne ne contestera, Monseigneur, que le Brisgau vaut cette proposition; le reste sera l'affaire de Mme la Princesse.

Il y a encore un point touchant lequel Msgr le Prince Louis a tâché de se conformer aux vues de V. A. S., ce sont les droits successifs de M^rs^ les Comtes de Hochberg. La première idée en a été donnée au Premier Consul; il faut maintenant la laisser germer; en y insistant plus fortement on se serait exposé à faire rejeter à l'intervention de la Russie une affaire de la dernière importance, qu'on ne parviendra jamais à faire adopter que contre le gré de cette puissance. V. A. S. a donc sans doute déjà senti qu'on ne pouvait guère aller plus loin dans ce moment et que le point de vue sous lequel elle daigna me permettre de lui présenter cette affaire, il y a peu de temps, n'était peut-être pas trop éloigné de celui sous lequel elle a pu être envisagée . . .

Abschrift.

[1] Polit. Corresp. IV, 296 ff. — [2] Der Markgraf folgt dem Rate.

216. Massias an Prinz Ludwig.

Karlsruhe, 17 nivose an 11 (7. Januar 1803).

[Ersucht den Markgrafen, sich für sein Verbleiben in Karlsruhe zu verwenden.]

. . . Ce que V. A. S. m'a fait l'honneur de me dire ce matin, m'a donné la pensée que, si Msgr votre père avait la bonté de faire directement par une lettre adressée au Premier Consul la démarche qu'il a fait faire par Mr de Reitzenstein auprès du Citoyen Talleyrand, je resterais indubitablement à Carlsruhe. Il me paraît que les papiers français annonçant qu'il doit y avoir dans la Souabe deux ministres de la République, l'un auprès de S. A. S. de Bade et l'autre auprès de la Diète du Cercle, Msgr votre père peut sans inconvénient demander que je reste auprès de sa personne. Outre le plaisir que j'aurais d'y être conservé, j'aurais un particulier de le devoir aux bons offices de V. A. S.[1] . . .

217. Morkow an Talleyrand.

Paris, 13. Januar 1803.

[Überweisung der Johannitergefälle im Breisgau an Baden.]

S. A. S. le Margrave de Bade, ayant fait connaître au soussigné qu'il s'était adressé à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies pour obtenir l'incorporation à ses domaines des revenus que les abbayes et couvents médiats du Brisgau destinés pour l'ordre de St. Jean avaient perçus jusqu'ici dans son pays[2], il s'empresse de communiquer au citoyen ministre des relations extérieures le vœu que S. A. S. le Margrave de Bade lui a fait connaître, vu l'intérêt que S. M. l'Empereur de toutes les Russies daigne prendre à cette Maison, en le priant de s'occuper des moyens qu'on pourrait trouver pour le lui faire obtenir, sans déroger toutefois au plan général des indemnités . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

218. Erbprinzessin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 5. Februar 1803.

[Verlobung der Prinzessin Wilhelmine mit dem Erbprinzen von Hessen-Darmstadt. Bedenken wegen der Kaiserin-Mutter.]

. . . Vous savez par Amélie l'engagement de Mimi.[3] Elle est toute fière d'être promise si jeune et flattée d'inspirer des sentiments à son cousin

[1] Zur Sache vergl. Polit. Corresp. IV, 218, 230.

[2] Vergl. Polit. Corresp. IV, 294 ff.

[3] Der Erbprinz Ludwig von Hessen-Darmstadt war Ende Januar nach Karlsruhe gekommen und hatte sich mit der jüngsten Tochter der Erbprinzessin Amalie — sie zählte erst 15 Jahre und war noch nicht einmal konfirmiert — verlobt. Vergl. Polit. Corresp. IV, 358; Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch II, 73.

qui le lui témoigne à sa manière. C'est un excellent garçon, d'un caractère rare pour la probité, avec cela d'une belle figure et taille, mais pas la moindre tournure ni amabilité. Mimi le trouve fort à son gré, il fait un peu l'enfant avec elle, et cela lui convient . . .

Elle est si occupée de son cousin qu'elle ne m'en parle continuellement avec une naïveté tout à fait drôle. Pourvu que l'Impératrice ne m'en veuille pas de ce mariage[1], car Dieu sait que je n'y ai pas songé et que, si j'avais pu le prévoir, je l'aurais empêché à cause d'elle. Mais les deux partis se convenant, je ne pouvais ni n'osais le refuser, j'aurais été blâmée de tout le monde. J'ai même un peu fâché le Margrave à cause de mes difficultés pour dire oui tout de suite . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

219. Kaiser Alexander von Rußland an die Erbprinzessin Amalie.

Petersburg, 27. Januar/8. Februar 1803.

[Schreiben an Karl Friedrich; Dank für Erhöhung des Deputats der Erbprinzessin. Weisungen an Morkow: neue Forderungen für Baden unzulässig.]

Je profite du départ du courrier envoyé par le Margrave pour vous remercier, chère et bonne maman, de vos chères lettres qui m'ont rendu bien heureux par toutes les bontés que vous m'y témoignez et auxquelles j'attache un si grand prix. Les mériter sera la tâche la plus agréable de ma vie, et mon attachement inviolable pour votre personne m'en allégera, j'ose le croire, les moyens. J'ai répondu à la lettre que le Margrave a bien voulu m'écrire par le même courrier[2]; je lui ai exprimé toute ma reconnaissance pour les avantages qu'il vous avait assurés; je lui ai témoigné en même temps, combien je savais que vous y étiez sensible, en le priant de vous continuer toujours les témoignages de son amitié comme la plus grande obligation qu'il pouvait me faire contracter. J'ai écrit aussi à Monsieur Morkow pour lui enjoindre de témoigner de ma part au Premier Consul toute la part que je prenais aux avantages de la Maison de Bade et le prier de lui continuer sa protection en tout temps. Je n'ai pu cependant lui exprimer le désir sur de nouveaux accroissements: sur qui les prendre, quel motif y donner? Cela serait autant de sacrifices à imposer aux autres. C'est pour cela que je me suis borné à des termes généraux. Vous sentirez vous-même, chère maman, que la justice m'a prescrit la

[1] Danach scheint es, daß die Kaiserin-Mutter von Rußland für den Erbprinzen oder auch die Prinzessin eine andere Heirat im Auge hatte. Elisabeth berührt in ihrer Antwort vom 26. Februar den Punkt merkwürdigerweise nicht.

[2] S. das Schreiben des Zaren an Karl Friedrich vom gleichen Tage Polit. Corresp. IV, 267.

conduite que j'avais à tenir, et je suis convaincu qu'elle rencontrera votre approbation.

Le départ de notre chère et aimable Marie a dû vous peiner infiniment. on ne peut la connaitre sans l'aimer. Je désire sincèrement et du fond de mon cœur qu'elle pût être heureuse et que cette certitude puisse vous consoler de sa privation.

Adieu, chère et bonne maman, conservez-vous pour le bonheur de ceux qui vous connaissent et vous aiment, et pensez quelquefois à un fils qui vous est dévoué pour sa vie. Alexandre.

Abſchrift im Freih. v. Heyliſchen Archive in Herrnsheim.

220. Erbprinzeſſin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 16. Februar 1803.

[Bitte an den Kaiſer, ſich gegen die Erbfolge der Hochberg'ſchen Linie zu verwahren.]

. . . J'ai une prière à vous faire, chère Elise, et surtout à l'Empereur. Je sais de bonne part que l'on travaille d'ici à Paris pour obtenir le titre de princes aux petits Hochberg, pour leur donner le droit de succession.[1] Quelle charge et [quel] désagrément pour votre frère à l'avenir! Or, je sais aussi que le Premier Consul ne fait pas un pas sans demander le consentement de l'Empereur. Je le supplie donc, si le cas arrive, de ne pas le donner, mais au contraire de protester contre.[2] . . .

221. Karl Friedrich an Reitzenſtein.[3]

Karlsruhe, 26. Februar 1803.

[Dankt aufs wärmſte für ſeine aufopfernde, erfolgreiche Tätigkeit. Wünſche für ſeine Geneſung und Hoffnung auf ſpätere Mitwirkung in der Staatsverwaltung.]

Au retour de mon fils Louis de Paris je me suis trouvé dans un état de santé qui m'empêchait de vous écrire, Monsieur, pour vous remercier des soins que vous avez pris, pour lui rendre son séjour aussi utile

[1] Vergl. Polit. Correſp. IV, 290. Die Erbprinzeſſin hatte, wie ſich zeigt, von den Bemühungen des Prinzen Ludwig in Paris trotz aller Geheimhaltung erfahren.

[2] Der Zar, erwidert Eliſabeth, verſpreche den Wunſch zu erfüllen, bisher ſei aber in Petersburg von der Sache noch nicht die Rede geweſen. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 76.

[3] Auszugsweiſe bei K. A. von Reichlin-Meldegg, H. E. G. Paulus und ſeine Zeit II, 17.

au but de son voyage et en même temps aussi agréable qu'il était possible. Recevez-en mes bien sincères remerciments. Ce que vous avez fait à cette occasion est une suite des services essentiels que vous m'avez rendus pendant tout le cours de vos négociations en France, dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon âme. Vous vous êtes sacrifié, Monsieur, pour l'objet qui vous occupait, et vous n'êtes maintenant pas encore entièrement rétabli d'une maladie que votre zèle vous [a] attirée et à laquelle j'ai pris beaucoup de part.

Je vois approcher avec peine l'époque que vous avez fixée pour mettre fin à votre séjour de Paris, mais je dois m'en faire une raison d'abord (sic!) que [votre] santé l'exige; puisse un climat doux et agréable ainsi qu'un éloignement des affaires raffermir votre santé! Mais j'espère que le moment où vous quitterez Paris, Monsieur, ne sera pas celui qui dissoudra les rapports qui ont existé jusqu'ici entre vous et moi, au contraire je désirerais de les voir consolidés plus étroitement, si vous pouviez vous résoudre à m'aider à gouverner un pays, à l'agrandissement duquel vos soins et vos travaux sages et judicieux ont si essentiellement contribué.

Eigenhändig.

222. Prinz Ludwig an den Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig.

O. O., 5. April 1803.

Der Erbprinz Friedrich Wilhelm von Württemberg, mit dem er seit einiger Zeit in freundschaftlichen Beziehungen steht, hat sich gestern Nacht gezwungen gesehen, Stuttgart zu verlassen und „auf seine eigene Sicherheit Bedacht zu nehmen" und „durch eine ihm ergebene Person" um die Bestellung des beifolgenden Briefes an seinen Großvater, den Herzog, gebeten.[1]

Eigenhändig. Konzept.

223. v. Phull-Rieppur an Prinz Ludwig.

Durlach, 19. April 1803.

[Gewaltmaßregeln des Herzogs von Württemberg wegen der Flucht des Erbprinzen. Sorge für die eigene Sicherheit.]

Nach langem Umwege seit dem 5. d. bin ich, mich überall nach der mir erteilten gnädigsten Weisung ganz still verhaltend, unter dem Namen Factor Hersch hier sicher angekommen. Allein Briefe, die ich diesen Morgen erhielt, überzeugen mich, daß man alles, was mit Sr. D. dem Herrn Erbprinzen umging, mit Grausamkeit verfolgt und daß man mit Unmenschlichkeit alle diejenigen be-

[1] Über diese mit Hilfe des Adjutanten von Phull-Rieppur bewerkstelligte Flucht des Erbprinzen und die damit zusammenhängenden württembergischen Zumutungen an Karl Friedrich vergl. Polit. Corresp. IV, 375.

straft, von denen man nicht die Überzeugung, sondern nur eine entfernte Mutmaßung hat, daß sie von der so übereilt beschlossenen und angetretenen Reise einen Wink gehabt hätten. Denn so bekam der Wache habende Unteroffizier 100 Hiebe und wurde auf die Festung geworfen, weil der Prinz zu Fuß aus seiner Torwache gegangen war und nicht aufgeschrieben wurde, weil es bei Fußgängern nie Sitte gewesen ist. Auch der Secretaire des Prinzen wurde auf die Festung Asperg gesetzt, weil er den Befehl seines Herrn befolgte und dem Herzog den zurückgelassenen Brief des Prinzen morgens um 8 oder 9 Uhr und nicht früher überbracht hatte. Mein armer Bruder sitzt enge gefangen, und wie ich höre, geht man mit so großen Anstalten um, mich (sic!) habhaft zu werden, als wenn ich ein bekannter Räuber wäre. Bei solchen Umständen also, wo man nur der Stimme einer überspannt leidenschaftlichen Rachgierde und nicht der kalt prüfenden Gerechtigkeit Gehör gibt, werden Ew. Hf. D. von selbst gnädigst ermessen, daß ich nur ferne von meinem Vaterlande meinen Kopf in Sicherheit bringen kann, oder daß ich zum wenigsten einer Gefangenschaft, die so lange dauern würde als das Leben des Herzogs, durch eine schleunige Entfernung entgehen muß . . .

224. Prinz Ludwig an Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig.

O. O., 27. April 1803.

[Die Angelegenheit des Erbprinzen von Württemberg. Enthält sich jeder Einmischung.]

Dankt für des Herzogs Schreiben vom 13. April; die Beilage für den Erbprinzen von Württemberg habe er diesem durch Gemmingen in Wien zustellen lassen.

. . . Die verschiedenen Personen, die der Herr Herzog von Württemberg dem Erbprinzen nachgeschickt hat, sind bereits alle wieder zurück bis auf einen Adjutanten, der aller Wahrscheinlichkeit nach bis Wien nachgereist ist. Es ist nun zu erwarten, welche Schritte dieser junge Herr ferner unternehmen wird. Alles, was er unternimmt, kann er nur selbsten beschließen, da sein Begleiter zu unerfahren mir zu sein scheint, um einsichtsvollen und bewährten Rat zu geben. Die Entfernung und hiesige Lage gestatten auch nicht, wie das Ew. Hf. D. einsichtsvollem Ermessen nicht entgehen wird, sich in diese äußerst delicaten Familienverhältnisse, ohne dazu eine günstige Veranlassung zu erhalten, weder zu mischen, noch einigen scheinbaren Anteil daran zu nehmen . . .

Eigenhändig. Konzept.

225. v. Phull-Rieppur an Markgraf Ludwig.

Saarburg, 18. Mai 1803.

[Nachrichten aus Wien über den Erbprinzen von Württemberg. Mitteilung darauf bezüglicher Schriftstücke.]

Nicht ganz ohne Interesse wird es, wie ich glaube, für Ew. Hf. D. sein, wenn ich mich unterstehe, Höchstdenenselben die durch einen Courier erhaltenen

Beilagen sub Lit. A, B, C und D hiemit abschriftlich untertänigst zuzuschicken[1], denn bis jetzt haben Höchstdieselben für des Herrn Erbprinzen Durchlaucht so viele wahre, ungeheuchelte Freundschaft und für mich so viele außerordentliche Gnade, die in den wesentlichen Unterstützungen sich äußerte, gezeigt, als daß ich nicht sollte hoffen dürfen, wie Ew. Hf. D. die Beilagen mit desto größerer Teilnahme durchgehen würden, je charakteristischer jede in ihrer Art — mir wenigstens — zu sein scheint. Indessen würde ich wohl eine sehr überflüssige Arbeit unternehmen, wenn ich von der individuellen Lage Sr. D. des Herrn Erbprinzen E. Hf. D. etwas berichten wollte, da dies ohne Zweifel der Herr von Gemmingen bereits getan haben wird. Darum beschränke ich mich auf die Bemerkung, daß Herr von Varnbüler nicht mit Diensteifer, wie es seine Schuldigkeit gewesen wäre, sondern mit wahrer Animosität sich betragen hat . . .

226. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 28. Mai 1803.

[Anerkennung und Dankbezeugungen.]

Unmöglich kann ich den H. von Dalberg von hier abreisen sehen, ohne durch ihn einige Zeilen der Dankbarkeit und Freundschaft Ew. Hochwohlgeboren zu überreichen. Wenn der Überbringer dieses nur einen Drittel von dem, was Ew. Hochwohlgeboren für Baden bewirkt haben, in der Folge erlangen wird, so wird man es für unglaublich ansehen. Den 2. Juni wird mein Vater in Mannheim ankommen und durch Abnehmung der Huldigung von der Rheinpfalz Besitz

[1] Beilage A und B. — Schreiben des Kaisers und des Erzherzogs Karl vom 11. April enthalten die Versicherung, daß der Erbprinz in Wien willkommen sein werde und geben der Hoffnung auf Aussöhnung Ausdruck; D ist eine schriftliche Erklärung des Majors von Varnbüler vom 24. April. Beilage C, eine Ordre des Herzogs Friedrich vom 5. April, hat folgenden Wortlaut:

Ich erteile andurch meinem Flügeladjutanten Major von Varnbüler den Befehl, meinem Sohn, dem Erbprinzen Friederich, zu folgen, ihn schnellmöglichst auf seiner widergesetzlich unternommenen Flucht einzuholen, alsdann mittelst Vorzeigung dieses ihm den ernstlichen Willen und Befehl seines Vaters und Regenten bekannt zu machen, sogleich von seinen verkehrten Wegen zu seiner Pflicht, schuldigem, kindlichem Gehorsam zurückzukehren, wieder nach Württemberg zu kommen und allda an der Grenze die weitere Weisung wegen seines Aufenthalts zu erwarten, indem er wohl einsehen wird, daß nach dem Vorgefallenen Ich ihn nicht in Meiner Nähe und unter Meinen Augen werde dulden können. Sollte Mein Sohn, der Erbprinz, taub für die Stimme seines Herrn und Vaters in seinem sträflichen Ungehorsam fortfahren, so hat er sich selbst die unausbleiblichen Folgen beizumessen, welche die gekränkten Rechte des Vaters und des Regenten unausbleiblich über ihn herbeiführen müssen, als auf welchen Fall der Flügeladjutant Major von Varnbüler bereits die weitern Befehle erhalten hat. Dem Hauptmann und Flügeladjutant von Gültlingen hat derselbe weiter nichts zu erklären, als daß er selbst wissen werde, was Kriegsgesetze über einen zu solchem Verbrechen als Deserteur eintretenden Offizier verhängen, welchen ich den Lauf zu lassen ganz entschlossen bin. Friedrich.

von einem Teil von demjenigen nehmen, was er Ew. Hochwohlgeboren einzig zu verdanken hat. Er fühlt es gewiß tief, ohne jedoch ganz die Kraft zu haben, es so gelten zu machen, wie es ihm geziemte . . .

Eigenhändig

---

227. Hedouville an Markgraf Ludwig.

Petersburg, 15 prairial an 11 (4. Juni 1803).

[Gesinnungen Bonapartes gegen Baden. Drohender Ausbruch eines Kriegs zwischen Frankreich und England.)

. . . J'étais bien persuadé que vous n'auriez qu'à vous louer de l'accueil du Premier Consul qui a une vénération particulière pour S. A. S. le Margrave de Bade et qui aura été d'autant plus aise de vous voir qu'il n'aura pas tardé à apprécier par lui-même les grandes qualités et la loyauté qui vous distinguent. Je ne doute pas, s'il va sur les bords du Rhin, qu'il ne s'arrange de manière à se ménager une entrevue avec S. A. S.

Je m'estimerais heureux de remplir ses intentions en contribuant ici à soutenir les intérêts de votre illustre Maison; mais vous avez un si bon et si intéressant avocat auprès de S. M. l'Empereur que je n'ose pas me flatter d'en trouver les occasions . . .

S. M. l'Empereur fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir la rupture entre la France et l'Angleterre, mais tout prouve que les Anglais veulent la guerre. Elle entraînera sans doute de grands malheurs, mais j'ai la présomption de croire qu'ils se tromperont dans leurs calculs ambitieux malgré les appuis qu'ils ont dans les cabinets de beaucoup de puissances . . .

---

228. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Paris, 27. Juni 1803.

[Neue Aussichten auf Gebietserwerb. Hoffnungen auf die Pfalz. Versäumnisse der badischen Politik. Sorge für eine tüchtige Verwaltung und Ordnung der Finanzen dringend erforderlich.]

. . . Die Stimmung ist noch immer ausgezeichnet gut. Der Plan und der Wille ist noch immer derselbe, die am gänzlichen Zusammenhang des Landes fehlenden Lücken auszufüllen. Die schon von allen Seiten, vorzüglich von Preußen, Cassel, Darmstadt, Mecklenburg-Schwerin und Oldenburg auf eine hannöverische Teilung gemacht werdenden Speculationen auf der einen Seite, und die Möglichkeit eines sich vielleicht weiter verbreitenden Continentalkriegs auf der andern bieten mannichfache Combinationen zur Realisierung jenes Planes dar.

Die Proben von Anhänglichkeit und Treue, die S^mus^ Elector von Ihro neuen pfälzischen Untertanen bereits erhalten, haben mich innigst gerührt. Aus diesem herrlichen Land läßt sich zuverlässig sehr viel machen, wenn man nicht

sozusagen vorsätzlich alle Mühe anwendet, dahin zu gelangen, es für eine Last der altbadischen Lande ausgeben zu können. Auf welche mehr als heillose Art man den wichtigen Punct der Mannheimer Kabinette verscherzt hat, ist Ew. Hf. D. aus eigener trauriger Rückerinnerung nur gar zu wohl bekannt. Ich fürchte sehr, man wird das Unmögliche tun, um es mit dem Schuldenpunkt zu einem ebenso ungünstigen Resultat zu bringen.

Haben Ew. Hf. D. die Gnade zu glauben, daß es gewiß nicht schwarze Galle ist, die mich so übel prophezeien macht, allein ich vermag an allen Feierlichkeiten und Fêten, an allen Schönheiten von Mannheim und Schwetzingen keinen recht innigen Anteil zu nehmen, solange ich nicht Symptome eines vortrefflichen Finanzplans und überhaupt den Geist eines festen, in allen seinen Zweigen zusammenhängenden Administrationssystems wahrnehme. Mit solchem kann man — Beweis das Herzogtum Braunschweig — Wunder ausrichten. Man kann es aber auch weder entbehren, noch lange aufschieben, sobald es, wie in dem gegenwärtigen Falle, auf nichts geringeres ankommt, als nach einem verderblichen Krieg, nach Beendigung kostspieliger Verhältnisse in die Erbschaft einer von Grund aus verdorbenen Staatsverwaltung, wie die pfälzische war, einzutreten und einem zwar um das Doppelte vermehrten, aber aus einer Menge heterogener Bestandteile zusammengesetzten Lande eine durchaus neue Gestalt zu geben . . .

229. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Mannheim, 20. Juli 1803.

[Der österreichische Heiratsplan gescheitert. Mißstimmung.]

. . . Voici l'Archiduc parti, et sans qu'il ait été question de rien à ce que je suppose?[1] Ce n'est pourtant pas bien de laisser tomber une chose que l'on a affichée de cette manière et imaginée toute seule. Il fallait au moins la poursuivre pour ne pas paraître trop inconséquente. Je ne conçois pas cette légèreté, surtout quand on n'est plus jeune . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

230. Denkschrift Dalbergs: Coup d'œil jeté sur l'Europe de l'observatoire de St-Pétersbourg.

C. C., Oktober 1803.

Eine Abschrift der nach Dalbergs Entwurf in Band IV, 446 auszugsweise mitgeteilten Denkschrift findet sich in Paris in den Arch. des Aff. Etr. mit dem Vermerk: «Mr de Morkow reçut ce mémoire à Paris en Octobre 1803 et le transmit à Pétersbourg et Londres. Il servit de base à la coalition en 1804 et 1805.»

Auch hier fehlt der zweite Teil.

[1] Vergl. oben S. 167, 178. Die folgenden Bemerkungen beziehen sich auf die Kaiserin-Mutter, von der die Idee einer Heirat ausging.

231. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth von Rußland.

Karlsruhe, 2. Dezember 1803.

[Abreiſe des ſchwediſchen Königspaares. Charakter des Königs. Schwierigkeiten im Verkehr. Mahnung zur Geduld und Ausdauer gegenüber Alexander.]

Das ſchwediſche Königspaar iſt nach München abgereiſt. Freut ſich, daß ſie nun etwas Ruhe hat. Die ſtete Repräſentation war zu ermüdend.

Le Roi a sûrement de belles qualités, il est parfait honnête homme et, par attachement pour sa femme, par principe, je suis convaincu, qu'il ne se permettra jamais la plus petite infidélité, vertu bien rare. Mais d'être du matin au soir dans sa société est un peu läſtig. Car toute conversation qui n'a pas rapport à lui, les siens ou son pays, ne l'intéresse pas. Jugez-donc de ma peine pour l'entretenir . . .

Je ne peux vous répéter assez, chère Elise, combien je suis peinée de ne pouvoir accepter votre offre si touchante de venir passer quelque temps avec vous, pour ce qui est l'objet de vos désirs et des miens.

Vous seule pouvez surmonter les obstacles avec de la *persévérance* et *patience*; cela ne peut pas manquer ou il faudrait que je me trompe cruellement sur le cœur et le caractère de celui qui nous intéresse.[1] Je compte faire encore une tentative par écrit si vous le jugez à propos . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

---

232. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 1. Februar 1804.

[Charakter und Weſen des Kurprinzen.]

. . . Oui, Charles, a de bons côtés, il est sensible, capable d'attachement, mais tout cela par boutade; cela n'a pas de suite encore; il est bienfaisant et l'est toujours; il a des temps où il fait des raisonnements très justes, mais d'autres aussi où il déraisonne. Il faut que je dise que cela lui arrive plus rarement à présent, il me marque souvent de la confiance, mais aussi pas toujours. Il aime extrêmement Caroline qui le lui rend bien (car elle est un peu aveugle sur son compte), mais quand elle est partie, il n'y prend plus le même intérêt; même quand je dis qu'elle est malade, il l'écoute assez froidement et [ne] me fait aucune question à ce sujet. A présent il aime Marie avec passion, je prétends qu'il a l'air d'un amant avec sa maîtresse, il voudrait avoir une femme qui lui ressemble; eh bien, je suis sûre que 15 jours après son départ et plus tôt peut-être il n'y pense plus . . . Au fond il n'a pas de caractère encore, er iſt noch unbeſtimmt. Son extérieur a pris un air extrêmement froid et réservé, parlant peu, mais

[1] Vergl. dazu die Antwort der Kaiſerin vom 12. Januar 1804. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 115, 191.

une jolie tournure. Il ne se livre à la gaieté qu'avec bien peu de personnes; il a de la religion et de l'horreur pour les traits de fourberie. Je l'ai remarqué avec plaisir dans de certaines occasions. Pour des attentions, il en a peu ou point pour moi, car au fond il a le défaut de famille d'être très égoïste; ainsi tout ce qui le gêne le moins du monde ne se fait pas. Il n'est jamais prêt que pour aller à la parade ou à la chasse qu'il aime avec passion, et d'une lenteur à sa toilette, ne pouvant jamais se lever, ni se coucher à l'heure accoutumée de manière que, si je n'y surveillais pas, il ferait du jour la nuit et ainsi du contraire. Depuis 15 jours il commence à être plus exact, mais je n'ose m'en réjouir encore . . .

Sa liaison avec son oncle dure toujours, mais il prétend qu'il observe en silence [ne] et se mêle pas de la conversation chez lui; il est très discret, j'en ai plus d'une preuve.

Voilà une longue explication sur Charles; je n'en fais point d'excuse, car il vous intéresse. Il faut que je dise encore que j'ai de l'espoir qu'il sera bon, ce que je n'avais pas du tout il y a un an . . .

Das ſchwediſche Königspaar wird morgen erwartet.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

233. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 28. März 1804.

[Die Erſchießung des Herzogs von Enghien. Empörung über die Gewalttat. Der König von Schweden.]

Mitteilung vom Tode des Herzogs von Enghien.

Votre grand-père désire que je vous envoie les notes ci-jointes qui doivent justifier les bruits qui courent, comme s'il eût été prévenu de cette violation sur son territoire. De cette manière personne n'est plus en sûreté chez nous. Ce pauvre Duc d'Enghien, j'en ai le cœur navré.

Der König von Schweden iſt wütend über den Vorfall: «l'intérêt qu'il y prend lui fait honneur. Il me semble que tous les souverains doivent penser de même, car c'est violer le droit des gens et une atrocité dans toute la force du terme.»

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

234. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 30. Mai 1804.

[Vorfall zwiſchen dem Kurprinzen und dem König von Schweden in Schwetzingen.]

Der neue ruſſiſche Geſandte Baron Maltitz iſt eingetroffen, ziemlich gealtert; gleichzeitig Baron Schall, der öſterreichiſche Geſandte: «fort aimable».

Bedauert den Schwetzinger Vorfall, der dem König in der öffentlichen Meinung ſchade.[1]

Votre frère a manqué sans doute, mais il n'est plus dans l'âge d'être

[1] Vergl. Polit. Correſp. V, 83.

traité comme un polisson, surtout publiquement; car c'était au café après le diner, sous les orangers, devant la salle à manger. Il lui a dit entr'autres: vous avez manqué à votre mère encore bien plus à moi, je ne suis pas fait pour attendre, je ne souffrirai chose pareille etc., et lui tourna le dos sans attendre la réponse. Charles dans sa fureur me disait toujours: et moi je ne souffre cela que de vous, mon grand-père et l'Empereur, parce que je porte son uniforme.

Karl hält sich nun in Schwetzingen beim Kurfürsten auf. Alle Welt lobt sein Verhalten; er hat Charakter gezeigt.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

235. Aufzeichnungen Dalbergs.

Quelques notices particulières sur le procès de Moreau, de Georges et des autres accusés de conspiration.[1]

O. D. [Juni 1804].

[Die Prozesse Moreau und Georges Cadoudal. Übler Eindruck und wachsende Mißstimmung gegen Napoleon. Tod Pichegrus. Schritte zu Moreaus Rettung. Kaiserin Josefine und Madame Moreau. Moreau weigert sich, seine Begnadigung zu erbitten. Der Spruch des Gerichtshofs.]

Différents faits précédents, la tournure que cette importante affaire a prise par la publicité des débats, la conséquence et la fermeté que les accusés et leurs avocats viennent de mettre dans leur défense, ont porté un jour sur cette conspiration qui n'est rien moins qu'avantageux à Bonaparte et son parti. Il n'y a presque plus un doute que cette réunion d'hommes opposés à son pouvoir n'ait été amenée par une suite d'intrigues et de machinations, par lesquelles on cherchait à perdre le parti des Bourbons et les individus de la famille même et à se défaire de l'homme que Bonaparte croyait avoir le plus à craindre.

Les rapports du grand-juge, les ouvrages de Montgaillard et de Méhée, les dépositions faites à la charge des accusés par des agents connus de la police de Paris, sont autant de preuves de la vérité de cette supposition. La marche de la procédure contre les prévenus offre encore des preuves évidentes de la volonté qu'on a eue de les perdre et de prononcer la peine de mort contre eux. En jugeant cette affaire avec quelque suite on voit distinctement l'agence employée pour perdre deux partis: celui de Georges et des chouans et celui de Pichegru et [de] Moreau.

Il est probable qu'ayant peint la situation de la France comme orageuse et ayant fait croire qu'un mouvement pouvait s'y opérer comme au

[1] Mit anderen Beilagen zu dem Berichte Dalbergs vom 20. Juni 1804 durch den Kurier Stillgebauer nach Karlsruhe übersandt. — Über den Fall Enghien vergl. nunmehr auch die wertvollen Veröffentlichungen des Comte Boulay de la Meurthe: Correspondance du Duc d'Enghien (1801—1804), T. I—IV. Paris 1904—1913.

18 fructidor et au 18 brumaire, les partisans des Bourbons s'y sont rendus pour réunir les éléments et pour porter le coup à l'autorité de Bonaparte, qu'ils se sont livrés par conséquent eux-mêmes à la main qui voulait les saisir . . .

Quelque pénible qu'est le sort qui attend ces malheureuses victimes du dévouement aux Bourbons et à la cause des monarchies, cette affaire et la manière dont elle fut dirigée ne laissera pas d'être de la plus haute influence pour l'opinion en France et la considération morale de Bonaparte.

On ne peut et on ne doit point ignorer la marche que le Gouvernement Français a suivie pour rendre les accusés coupables et pour perdre le général Moreau. On a employé la question et des promesses d'argent considérables là où l'on espérait réussir par la terreur ou l'avidité; il n'y a pas de moyen qu'on n'ait fait agir pour perdre dans l'opinion publique Moreau.

On se dit assez généralement que Pichegru a été étranglé par les Mamelouks et que Murat avait proposé le même expédient pour Moreau. Sur l'un et l'autre objet il existe des preuves irrécusables.

Il ne sera pas sans intérêt de réunir ici quelques faits qui concernent les dernières circonstances de ce procès et qui vinrent à ma connaissance par l'homme même qui a le plus fait pour sauver le général Moreau.

Dès l'arrestation du général on craignait pour son existence. On jugeait le caractère de Bonaparte, sa jalousie, sa haine et son désir de vengeance, et on crut devoir prendre toutes les mesures pour le salut de son adversaire. On trouva d'abord le moyen de correspondre avec lui.

Le procès ayant commencé, il prit une tournure de persécution de la part du tribunal et on y vit [si] clairement une influence supérieure qu'on craignait n'en plus être le maître.

Je sais pour sûr que plusieurs juges furent gagnés à force d'argent malgré les insinuations du gouvernement qui voulait à toute force qu'ils prononçassent la sentence de mort, pour lui laisser faire alors ce qu'il aurait jugé convenable et utile. Les amis de Moreau encore furent instruits qu'il ne pouvait et ne devait rien attendre que de la grâce de Bonaparte.

Moreau écrivit la lettre, invité par ces insinuations, qui ne produisit qu'un effet opposé à ce qu'il pouvait attendre. Il regretta plus tard de s'être prêté à cette démarche.

Les derniers jours du procès qui inspira un si grand intérêt que la plus grande fermentation en était résultée, l'incertitude sur le sort de Moreau existait encore.

Un de ses amis vint me trouver le dimanche matin, 3 de juin, pour me parler de la situation des choses. Je lui donnai le conseil de se rendre chez Mme Bonaparte et de solliciter près d'elle, de lui représenter

le tort que Bonaparte se ferait dans l'opinion et les suites que cela pouvait avoir.

Il y fut le lendemain; Mme Bonaparte l'écouta avec intérêt, jugea la circonstance, lui parla de la nécessité que Moreau et sa famille demandassent grâce et l'autorisa à lui amener Mme Moreau pour le lendemain.

Mme Moreau y fut vers le midi. Mme Bonaparte avait donné l'ordre de la traiter avec beaucoup d'égards. En se présentant à elle, Mme Bonaparte lui dit: «je suis étonnée de vous voir si tard chez moi, tandis que vous devez savoir que mes bras sont toujours ouverts aux malheureux».

Mme Moreau parla alors de l'innocence de son mari, de la justice de sa cause etc. Mme Bonaparte lui demanda, si elle désirait voir l'Empereur, ce qu'elle témoigna. Mme Bonaparte se rendit alors chez lui et y resta trois quarts d'heure. A son retour elle dit à Mme Moreau: «Bonaparte partage l'intérêt qu'inspire votre situation, il vous verra, lorsque vous lui écrirez, et il vous promet de ne pas partir pour les côtes avant la fin du procès».

Elle lui fit sentir alors qu'elle devait écrire à Bonaparte pour demander la grâce de Moreau, et même qu'il fût mis hors du jugement.

Mme Moreau le promit, retourna en ville, fit assembler ses conseils et les défenseurs de son mari et fit dresser la pétition telle qu'on la lui avait demandée.

Elle se rendit alors chez son mari pour l'instruire de ses démarches. Moreau fut indigné de ce qu'elle avait osé se prêter à la demande et déclara qu'il savait mourir, mais non se déshonorer, changea la pétition et exigea de son épouse de ne pas demander autre chose qu'une entrevue avec Bonaparte pour l'instruire des mesures et des accusations injustes portées contre Moreau.

Cette lettre fut écrite par Mr Larue, mon ami. et envoyée la nuit à 2 heures à l'Empereur.

Il fut choqué que ce qu'il désirait n'avait point réussi. Mme Bonaparte fit demander l'intermédiaire, Mr Larue, chez elle le même jour. Il s'y rendit et elle débita au commencement le rôle dont on l'avait chargée.

Elle dit que Bonaparte avait jugé la lettre de Mme Moreau une démarche qui marquait bien peu de sensibilité qu'il recevait tous les jours des lettres de Mme de Polignac[1] qui sollicitait pour un mari duquel elle avait vécu longtemps séparée, que de cette manière il ne pouvait rien faire et qu'il laissait au tribunal à juger la culpabilité de Moreau.

Mme Bonaparte dit encore qu'on devait être sûr que la sentence de mort serait prononcée et qu'elle en frémissait, qu'elle voulait alors que

[1] Vergl. Mémoires de Mme de Rémusat II, p. 3—14.

Mme Moreau vint la trouver, qu'elle lui promettait de se jeter aux pieds de l'Empereur, et qu'elle y mourrait si elle n'en obtenait la grâce.

On avait en attendant continué à insinuer aux membres du tribunal que le gouvernement s'attendait que la sentence de mort serait portée contre le général Moreau. Le grand-juge avait fait venir ses défenseurs pour leur dire qu'on ne doutait point qu'ils missent toute la décence et les égards dûs au gouvernement dans leur défense; il ordonna aux agents de change de ne point souffrir à la bourse les propos indécents qui se tenaient au sujet de ce procès et les militaires furent avertis qu'on punirait leurs démarches et leurs propos.

Les esprits en attendant s'étaient montés et se prononçaient hautement contre le gouvernement. Les amis du général Moreau avaient pris des mesures pour augmenter la fermentation, on avait même fait des dispositions pour l'enlever clandestinement avec le projet de le mener en Bretagne au milieu de ses compatriotes.

Le gouvernement de son côté ne ménagea rien pour s'assurer des événements. On répandit même des écrits anonymes, adressés à chacun des fonctionnaires publics, les troupes restèrent casernées, d'autres s'approchèrent de Paris et la famille de Moreau fut consignée dans sa maison. On exila le général Lecourbe et Macdonald, on observa Carnot etc. et on ne discontinua pas à inviter Moreau à demander sa grâce. Il s'y refusa toujours.

Les débats pour sa défense inspirèrent le plus grand intérêt; plus de 5- à 6000 personnes se trouvèrent constamment autour du palais de justice, et on se disait, deux jours avant que la sentence fût portée, qu'il n'y aurait que trois juges qui voteraient la mort contre lui.

Le discours qu'il prononça peut être regardé comme un chef d'œuvre d'une éloquence mâle et d'une défense sage et mesurée. Le discours de son défenseur produisit également le plus grand effet. La sentence eut enfin lieu et ne porta que deux années de détention.

La même nuit où elle fut portée, le conseiller d'état Réal et le général Savary se trouvèrent au tribunal et partirent pour St-Cloud pour en rendre compte à Bonaparte, qui, en recevant la nouvelle, était dans un état de fureur contre les juges, les généraux etc.

Il est connu que de 12 juges 7 voulurent l'acquitter et qu'après des débats qui durèrent[1] on parvint seulement à arracher à la majorité les deux ans de détention que Moreau jugea sur le champ amener sa perte.

Il m'a été prouvé que, si Moreau la nuit du jugement s'était montré à la troupe, en la haranguant, il aurait pu changer le gouvernement à

[1] Es fehlt die Zeitangabe. Vergl. im übrigen E. Picard, Bonaparte et Moreau, 404.

Paris et marcher sur le champ à St-Cloud. On ne s'explique pas ce qui l'a retenu.

Il n'y eut proprement que Georges et ses officiers qui montrèrent dans tout le cours du procès une intrépidité et une audace rares que rien ne sut altérer, par lesquelles aussi ils inspirèrent le plus grand intérêt. Moreau était constamment calme, mais moins audacieux en face de ses juges.[1] On cite différents propos de Georges qui sont dignes d'un plus beau sort.

Il portait habituellement le portrait du Roi sur lui; Thuriot, l'instructeur du procès, lui demanda ce qu'il en avait fait. Il lui dit: «Comment oses-tu me demander ce que j'ai fait du portrait? Qu'as-tu fait de l'original?» — Thuriot avait voté pour la mort de Louis XVI . . .

236. Legationsrat Groos an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 24. Juni 1804.

[Reitzenstein wird vom badischen Hofe gesucht. Auf Reisen in Frankreich. Vermutlich auf der Rückkehr in der Schweiz.]

. . . Dem durch Herrn Kammerrat Vierordt mir gnädigst erteilten Auftrag in Ansehung H. v. R[eitzensteins] bin ich, wie Höchstdieselben aus folgendem Auszug des von H. v. R[eitzenstein] in Erlangen[2] erhaltenen letzten Schreibens vom 27. v. M. sich zu überzeugen geruhen werden, vorderhand außer Stand nachzukommen. Es heißt darin:

«Ma sœur voyage toujours avec son mari en France. Elle m'a écrit une lettre de Tournon qui m'est entrée aujourd'hui; de là elle ira à Chambéry et à Genève. Elle n'a reçu aucune de mes lettres, ni à l'Isle ni à Marseille, et je me félicite maintenant de ne lui avoir rien écrit d'intéressant et d'avoir gardé toutes les lettres qu'on m'avait envoyées pour elle. — Dès que je la saurai sur [le] territoire allemand, je ne manquerai pas de lui faire passer toutes ses lettres.»

Meine etwas frühere Nachrichten bestimmen lediglich nichts über die Zeit der Rückkunft; dennoch bin ich geneigt zu glauben, daß H. v. R. in der Schweiz angekommen sein möchten; aber Ort und Stelle ihres dermaligen Aufenthalts hier oder auch wohl von Erlangen aus zu erfahren, dies wird, wo nicht unmöglich, doch sehr schwer sein. Es ist auch ganz begreiflich, daß, da sie nie lange an einem Orte bleiben, sie keine sichere Adresse geben können.

[1] Vergl. auch Mémoires de Mme de Rémusat II, 2.

[2] Josef Friedrich Christian Ernst Frhr. von Reitzenstein (1771—1830), Schwager und Vetter des badischen Staatsmannes; mit seinem Tode erlosch die Linie R.-Reutschau.

Da S. D. der Kurfürst und Ew. Hf. D. auf die Ausfindigmachung H. v. R. einen so großen Wert legen[1], so würde ich es mir zur Pflicht machen, die Stelle des an H. v. R. abzusendenden Kuriers zu vertreten, wenn es befohlen würde, und ich getraute mir, falls er sich wirklich schon auf Schweizer Gebiete, befände, ihn alsdann bei meinen persönlichen Connexionen in der Schweiz ausfindig zu machen . . .

237. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

Favorite, 10. Juli 1804, nachmittags 3 Uhr.

[Rücksprache mit Gayling. Finanznöte. Anleiheversuche. Warnung vor halben Maßregeln.]

Gestern abend $^1/_2$9 Uhr bin ich in Karlsruhe angekommen. Heute vormittag besuchte mich der Herr Finanzminister, sprach mir sehr viel von dem Deficit und machte mir zuletzt die vertrauliche Eröffnung, daß man noch 100 000 fl. aufnehmen müsse, daß er auch bereits an dem Sonntag Rothschild auf eine schickliche Art, um fernere 100 000 fl. Anlehen zu bekommen, geschrieben habe. Ich halte es für Pflicht, Ihnen dieses, lieber Vater, untertänig zu melden und erkühne mich, in Untertänigkeit anheimzustellen, ob es nicht sachdienlich wäre, den Finanzminister nach Schwetzingen kommen zu lassen, um mit Zuzug des Geheimen Rats Baumgärtner ihn anzuhören und hierdurch vielleicht halben Maßregeln vorzubeugen . . .

Eigenhändig.

238. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

Favorite, 19. Juli 1804.

[Militärreformen. Organisation der Artillerie. Bewilligung der nötigen Mittel unerläßlich.]

In der Anlage[2] unterstehe ich mich, Ihnen, liebster Vater, den Etat der neu zu organisierenden Artillerie nebst einem Vorschlag einiger Dienstthuer für 6 Kompagnien des Garnisonregiments untertänigst zur gnädigsten Resolutionsfassung vorzulegen.

Beide Gegenstände scheinen mir nicht mehr länger in dem Anstand belassen zu werden, wann man sich einige Brauchbarkeit von dem Kurbadischen Corps versprechen will. Ein Hauptanstand tritt aber der Aufstellung dieser vorgeschlagenen Truppen in den Weg. Die Kriegskasse ist nicht in dem Stand, die dazu erforderliche 35 000 fl. jährlich aufzubringen. Ist es notwendig, Artillerie

[1] Möglich, daß das Verlangen nach persönlicher Rücksprache mit Reitzenstein im Zusammenhang mit den Verhandlungen über den Fall Enghien steht. Näheres ist aus den Akten nicht zu ersehen.

[2] Fehlt. Der Artillerieetat ergibt sich aus der Ordre vom 4. August 1804 über die Neuformierung eines Artilleriebataillons. Ferber, Gesch. des 1. bad. Feldartillerieregiments Nr. 14. S. 14.

bei einem Corps, wie das Badische ist, zu haben und ist es ferner nicht zu vermeiden und rätlich, in den oberen Landen und dem oberen Fürstentum einige Truppen zu haben, so glaube ich, daß diese Absicht nicht besser bezweckt werden kann, als denen dasigen Garnisonkompagnien einige Dienstthuer zu bewilligen. Der Herr Finanzminister wird aber unfehlbar große Anstände finden, um diese nicht zu entbehrende 35000 fl. der Kriegskasse zuzuweisen.[1] Er ist zwar von dem Antrag und von der unmöglichen Notwendigkeit beinahe überzeugt. Nichtsdestoweniger wird es von seiner Seite starken Widerspruch finden. Ich erdreiste mich aber frei in Untertänigkeit zu bemerken, daß es ein Aufwand ist, der unter diejenigen mir zu gehören scheint, welche nicht zu vermeiden sind. Auch glaube ich mich auf den Geh. Rat Baumgärtner, daß er diesen Aufwand aus gleichem Gesichtspunkt, wie ich, beurteilet, berufen zu dürfen . . .

Eigenhändig.

239. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth von Rußland.

Karlsruhe, 11. August 1804.

[Russische Einsprache gegen die Hochberg'sche Erbfolge.]

Dankt für Elisabeths Bemühungen.[2]

Sûrement je préférerai que votre grand-père crût que cet ordre de l'Empereur à son ambassadeur à Vienne vient directement de vous, mais cependant l'Electeur n'ignore pas que j'emploierai tous les moyens pour empêcher que Mme de Hochberg soit nommée princesse. Les suites en seraient trop graves pour Charles, parce qu'elle a des enfants pour lesquels on fait déjà plus qu'ils ne peuvent prétendre . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

240. Denkschrift Dalbergs: De l'influence de la Russie sur l'Empire Germanique.[3]

1804 (September?).

[Rußland und das deutsche Reich. Schwäche des letzteren. Auflösung und Anarchie. Rußlands Interesse gebietet Erhaltung der Reichsverfassung und Beschützung der Reichsstände. Mittel und Wege. Bildung eines deutschen Fürstenbundes mit Anlehnung an Rußland.]

[1] Über die hier berührte Organisation der Militärverwaltung und ihren Einfluß auf die allgemeine Finanzlage, die W. Andreas bisher nicht erörterte, wird wohl der zweite Band seiner „Geschichte der badischen Verwaltungsorganisation" Näheres enthalten. Der Konflikt, in den Markgraf Ludwig dabei mit Gayling geriet, verrät sich schon hier.

[2] Das Schreiben der Kaiserin, auf das hier Bezug genommen wird, fehlt. Wie sich aus dem Folgenden ergibt, hatte die Markgräfin von neuem den Kaiser gebeten, sich etwaigen Bemühungen um die Anerkennung der Hochberg'schen Erbfolge zu widersetzen. Vergl. im übrigen oben S. 189.

[3] Auf beiliegendem Zettel von Dalbergs Hand: «Ce mémoire fut fait en 1804 sur

La véritable puissance d'un Etat quant à son influence sur le dehors, se constitue par ses rapports militaires et ses rapports fédératifs. La puissance fédérative est le résultat des rapports que l'intérêt a établis entre un Etat et plusieurs autres.

De ce rapport naît le besoin réciproque et de ce besoin les alliances, les garanties, le recours des plus faibles, le secours des plus forts.

Le rapport de l'Empire Germanique envers la Russie présente cette situation et nous osons d'abord avancer comme axiome, que dans aucun temps le recours des plus faibles et le secours du plus fort n'étaient plus impérieusement nécessaires que dans l'époque où nous nous trouvons.

La France exerce envers tous les Etats de l'Europe, l'Angleterre et la Russie exceptées, un despotisme outrageant; elle porte un mépris absolu à tous les principes de justice et de décence, et la postérité aura peine à concevoir qu'elle exerce ce despotisme sans que rien ne résiste, sans que rien ne s'y oppose.

Sur aucun pays ce poids ne pèse plus fortement que sur l'Allemagne, la Hollande et l'Italie; et c'est le premier Etat qui devrait pour la sûreté et la tranquillité de l'Europe entière en souffrir le moins.

L'Allemagne doit présenter à tous les grands Etats du Continent la base de leur système fédératif, et c'est en la protégeant qu'ils y trouveront leur intérêt, leur crédit, leur considération, et dans ce dernier temps même un appui.

Développons cette vérité en portant nos regards vers la Russie.

La France est devenue toute envahissante, — la Russie doit être toute protectrice! — Comment peut-elle, comment doit-elle protéger l'Allemagne?

Examinons la situation de cet Empire.

Depuis la paix de Westphalie, sa constitution a été sapée dans ses fondements, et le pouvoir exécutif paralysé par les intrigues de la France et l'opposition de la Prusse contre la Maison d'Autriche. L'affaiblissement et l'anarchie en furent le résultat.

Sans porter atteinte aux intérêts de qui que ce soit, ce résultat fut nuisible à la tranquillité de tous, à l'ordre et à l'équilibre de l'Europe.

---

la demande de Mme la Margrave de Bade. Elle l'envoya à Pétersbourg.» In dem Briefwechſel der Markgräfin mit der Kaiſerin wird indes, ſoweit ich ſehe, merkwürdigerweiſe nirgends darauf Bezug genommen. Die Denkſchrift iſt aus den bekannten Ideen und Kombinationen heraus erwachſen, die den ehrgeizigen jungen Diplomaten ſeit dem Auguſt 1803 beſchäftigten und verſchiedentlich in Niederſchriften Ausdruck fanden (vergl. Polit. Correſp. IV, 429 ff., 445 ff.). Soweit ſie ſich auf den Plan eines deutſchen Fürſtenbundes mit Anlehnung an Rußland bezieht, ſteht ſie vielleicht im Zuſammenhang mit dem kurheſſiſchen Projekte, das Dalberg im September 1804 empfiehlt. Polit. Correſp. V, 130.

L'Allemagne, placée au centre de l'Europe et séparant les grandes puissances toujours animées par la crainte, la méfiance, la jalousie et l'ambition, contribue essentiellement à arrêter ou à diminuer l'impulsion que ces puissances peuvent se donner l'une contre l'autre, et par cela même elle est un foyer d'ordre ou de trouble pour l'Europe.

Le cabinet de Pétersbourg a souvent senti cette vérité, et c'est sans doute par ce motif autant que par le besoin qu'ont tous les grands Etats d'augmenter leur pouvoir, que l'immortelle Catherine II considéra justement comme un des plus beaux fleurons de sa couronne la garantie de la paix de Westphalie qu'elle sut acquérir à la suite des négociations de la paix de Teschen.

La paix de Westphalie, quoiqu'elle affaiblît l'Allemagne en la divisant, la fortifia, parce qu'elle y établit le règne des lois, qu'elle régla des pouvoirs, qu'elle fonda et reconstruisit des tribunaux supérieurs qui peuvent toujours être envisagés comme la base de la liberté et de l'ordre en Allemagne.

La paix de Lunéville a eu dans ses résultats des effets particuliers sur l'Empire. Ils se concentrent dans ces deux points:

1. En diminuant le territoire de l'Empire, cet Etat fut affaibli; mais en concentrant ses différentes provinces sous douze à quinze gouvernements plus considérables, son poids politique a peut-être été augmenté.

2. En augmentant la force des différents Etats de l'Empire, on a diminué celle de sa constitution, parce que ces mêmes Etats portent moins d'égards aux lois et méprisent le pouvoir exécutif constitué faiblement entre les mains de l'Empereur.

La situation présente de l'Empire le prouve à l'évidence. La paix de Lunéville, l'acte de médiation, le recès de l'Empire l'ont laissé dans un état de révolution.

Différents événements survenus ont empêché qu'on ait mis la dernière main à l'exécution de l'acte de médiation.

Après avoir tracé des lois, des dispositions, des règlements, on ne s'y conforme qu'autant qu'on y voit de l'intérêt, et l'Empire se trouve dans un état d'incertitude critique.

Le véritable intérêt des princes eût été de porter un respect sacré à ce qui avait été fait, à protéger contre toute atteinte ce monument constitutionnel, à ménager habilement l'époque où on pouvait le terminer.

Au lieu de cela, des princes imprudents et quelques conseillers perfides, la Bavière en première ligne, y portent la main et en sapent les fondements.

Les puissances médiatrices, divisées par de plus grands intérêts ne peuvent pas s'entendre pour réprimer cette licence, et la France même sus-

cite sous main des troubles, parce qu'elle voit dans ce rapport un lien de plus qui doit lui ramener la Russie, [parce] qu'elle veut attendre le moment, comme disait Mr Talleyrand, qu'au lieu de conseiller elle puisse ordonner, et qu'en laissant activer à la cour de Vienne ses droits de protection et de surveillance, elle y trouve un moyen de plus de la retenir et de partager son attention.

L'anarchie la plus complète en résulte, et bientôt l'Allemagne offrira le tableau le plus hideux de violences, d'injustices et de destructions. Cet état des choses ne peut point être de l'intérêt de la Russie dont le développement intérieur se fait plus rapidement et plus sûrement, lorsque l'ordre et la tranquillité sur le Continent permettent que le commerce, les arts et les sciences fleurissent.

Ces considérations établissent peut-être la vérité que dans les derniers temps la cour de Pétersbourg n'aurait pas dû permettre à la France qu'elle amenât cet état des choses en arrachant à l'Empire les quatre départements de la rive gauche du Rhin; qu'elle aurait pu admettre la suppression des Etats ecclésiastiques en faveur des princes laïques; mais qu'elle n'aurait point dû accorder à la France, dans l'affaire des indemnisations, cette supériorité qui a fait que les princes d'Allemagne ne croient devoir qu'à elle, et non à la Russie, les avantages qui leur furent accordés.

Mais comme il est impossible de revenir sur ces dispositions, il faut arrêter ce qui dans la position présente est utile pour procurer à la Russie la plus grande influence en Allemagne et lui rendre ce pays le plus avantageux dans son système fédératif.

Comme il est essentiel à la Russie de s'opposer à cette prépondérance qu'exerce la France, elle doit d'abord dans les affaires de l'Allemagne y assurer la tranquillité, parce que les troubles sont avantageux aux vues de la France. Elle doit, pour cet effet, réprimer sévèrement ceux qui veulent les susciter. Elle doit protéger la constitution et les lois de cet Etat et appuyer à cet égard toutes les démarches régulières que ferait à cet effet l'Autriche.

Il serait important pour cet effet qu'elle appuyât fortement la proposition relative à l'établissement d'une commission exécutive de l'Empire pour l'accomplissement et le maintien du dernier recez et il n'est point contraire à ses intérêts que cette commission soit donnée aux Etats majeurs de l'Empire et véritablement intéressés au maintien de l'ordre. Tels sont les Electeurs de Salzbourg, de Wurtemberg, de Bade, l'Archichancelier; mais il serait plus que dangereux de donner plus d'influence à la Prusse, à la Bavière, au Landgrave de Darmstadt dont les ministères paraissent vouloir entraîner l'Empire dans les malheurs d'une anarchie complète.

Pour connaître chaque fois les dispositions constitutionnelles de l'Allemagne et pour être au fait de ces matières plus ou moins compliquées, on pourrait employer:

1⁰ les relations avec l'Archichancelier et demander son avis sur les différentes questions.

2⁰ On peut employer encore Mr Koch à Ratisbonne et l'ancien jurisconsulte du département des affaires étrangères à Versailles, Mr Pfeffel à Paris, l'homme le plus profondément instruit et le plus sagement pratique dans les affaires de l'Allemagne.

On y emploierait encore, lorsqu'il y aurait besoin, l'un ou l'autre des bons écrivains publicistes pour publier des mémoires, en prescrivant la base et les principes qui doivent servir à leur rédaction.

La Russie, en exerçant une garantie aussi constitutionnelle, obtiendrait un crédit, une confiance et une considération décidée aux [sic!] autres gouvernements influants sur les affaires de l'Allemagne et en retirerait des avantages réels. Elle établirait par ce moyen le recours du plus faible et le secours du plus fort.

Les avantages qu'elle peut et doit retirer de ses alliances se présenteront plus directement, si elle s'attache plus particulièrement différentes cours de l'Allemagne, comme le faisaient autrefois l'Autriche, la France et maintenant la Prusse.

Sous le règne de Marie-Thérèse, le cabinet de Vienne avait eu le talent de s'attacher particulièrement tous les Princes et Etats de l'Empire.

Le Roi de Hongrie et de Bohème protégeait constamment l'Empereur, et l'Empereur se servait de lui pour protéger l'Empire, sa constitution et ses lois.

Des ministres adroits et sages négociaient près des cours de l'Empire, et les principales étaient gagnées ou par des faveurs et des distinctions accordées aux princes, ou des pensions et des avantages procurés à leurs ministères.

L'auteur de ce mémoire, attaché plusieurs années aux bureaux d'Etat à Vienne, a eu occasion de lire les mémoires faits sur ce sujet par Mr Binder au Prince de Kaunitz, qui traçaient merveilleusement bien la conduite que la cour de Vienne devait tenir envers l'Empire.

Cet état de choses changea par l'impétueuse activité de l'Empereur Joseph, par la conduite adroite de Frédéric II. L'époque de la Ligue des Princes enleva à l'Autriche son influence et son crédit en Allemagne. La maladresse des derniers ministères de Vienne et la guerre malheureuse contre la France produisirent enfin l'effet que l'Autriche ne conserve plus un allié utile en Allemagne.

Depuis ce moment, la France s'était emparée de toute l'influence et de cette garantie constitutionnelle qu'elle avait le droit de prétendre et l'intérêt de soutenir, pour conserver l'édifice politique élevé par les traités de Westphalie.

Elle partagea cette influence avec la Prusse, et la Prusse s'en empara seule pendant la révolution française. Depuis la mort du Grand Frédéric, la Prusse ne fit cependant qu'empiéter sur ces co-états et fouler impunément leurs droits et leurs propriétés.

Cette vérité est généralement sentie en Allemagne, et elle facilitera beaucoup l'influence que la Russie voudra y prendre.

Cette influence se fondera sur les titres de la protection et de l'arbitrage.

Il en résultera l'avantage de l'augmentation de puissance fédérative contre la France, l'Autriche et la Prusse.

Les Etats d'Allemagne qu'elle doit chercher à mettre dans sa dépendance sont:

a) tous, en les protégeant l'un contre l'autre;

b) en particulier:

Les premiers:

1° la Saxe
2° la Hesse
3° le Mecklembourg

} en les protégeant contre la Prusse.

Les seconds:

4° la Bavière
5° le Wurtemberg
6° Bade

} en les protégeant contre l'Autriche.

Il serait pour cet effet peut-être utile de fixer, comme le faisait l'Autriche, la France et même la Prusse, une somme destinée aux cadeaux, des[1] pensions etc. Cent cinquante mille roubles peuvent déjà produire quelqu'effet. On y ajouterait des régiments à quelques princes, des ordres à quelques ministres. On y emploierait l'un ou l'autre gentilhomme allemand qui se distinguerait par son instruction ou ses talents, soit dans la carrière militaire ou celle de la diplomatie.

Ce serait par les légations russes en Allemagne qu'on tirerait les renseignements nécessaires sur ces différents rapports.

Dans l'époque présente où le besoin de l'Europe appelle impérieusement les secours et l'appui de la Russie contre la France, l'Empire devient particulièrement important pour le système fédératif de la Russie; et il serait peut-être temps de réunir les Etats et de former une ligue qui serait plus ou moins formidable et dont les forces seraient employées très utilement, si les circonstances amènent une guerre.

[1] Siehe aux.

L'intérêt et la crainte furent toujours les mobiles par lesquels, comme disait le Maréchal de Villars, on plaçait les princes de l'Empire dans le trou d'une aiguille. Ce principe doit servir encore:

S'il est donc possible que, dans les circonstances où nous nous trouvons, une armée russe sera forcée d'entrer en Allemagne, il est temps de tracer le plan d'une ligue des princes d'Empire qui, sans beaucoup d'efforts, peut offrir le secours de 50 à 60 mille hommes.

La Bavière	12000
La Hesse	10000
La Saxe et les Maisons Ducales . .	20000
Le Wurtemberg	4000
Brunswic	2000
Darmstadt	2000
Mecklembourg	2000
Bade	2000
Nassau	2000 etc.

Ces troupes se réuniront à l'armée russe essentiellement destinée à la protection de l'Allemagne.

On a omis les troupes de Poméranie et du Holstein qui suivraient la direction des cours de Stockholm et [de] Copenhagen.

Cette dernière idée d'une ligue soumise aux conceptions plus vastes, ne doit servir qu'à prouver que si, en temps de paix, la Russie peut trouver dans l'Empire une augmentation à sa considération et à son influence politiques, en temps de guerre, elle y trouvera un foyer d'alliés plus ou moins utiles.

Kopie. Freiherrl. v. Heyl'ſches Archiv in Herrnsheim.

241. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth von Rußland.

Baden, 4. September 1804.

[Abreiſe des Kurfürſten nach Mainz. Kummer über dieſen Schritt.

Die Gräfinnen Foucquet, drei Schweſtern, und Fräulein von Staff leiſten ihr in Baden Geſellſchaft. Karl beſucht ſie öfters, «il accompagne dans ce moment son grand-père à Mayence qui y va pour voir Bonaparte. J'ai le cœur gros de ce voyage, j'en suis tout humiliée.[1] Votre frère en est aussi peiné et embarrassé; il vient de me l'écrire de la Favorite, ne l'ayant appris que deux heures avant son départ.»

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

[1] Auch die Kaiſerin iſt erregt über dieſen Entſchluß. «Je vous jure que je voudrais me cacher le visage de honte, en y pensant seulement.» Schreiben vom 22. September. Grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch II, 136 ff.

242. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth von Rußland.

Karlsruhe, 27. September 1804.

[Eindruck der Mainzer Begegnung in Petersburg. Klagen über die üble Wirtschaft im Lande.]

. . . De grâce, dites-moi, quel effet la visite de votre grand-père à Mayence a fait chez vous. Soit dit à vous: il devient tous les jours plus machine, car il n'agit que par les autres. Et il est si mal entouré. Le prince Louis est à la tête des finances, du département des forêts, du militaire etc. et n'entend à rien, excepté à ce dernier. Aussi tout va au diable, même le crédit baisse journellement. Et l'on donne des terres qui rapportent jusqu'à 10000 fl. à Mme de Hochberg et ses enfants . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

243. Reitzenstein an Markgraf Ludwig von Baden.

Heidelberg, 7. Oktober 1804.

[Die Erbfolge der Grafen Hochberg. Neue Schritte zugunsten derselben wünschenswert; eine Rangerhöhung der Gräfin Hochberg abzulehnen. Der österreichische Sequester. Repressalien gegen Österreich durch Beschlagnahme der Gefälle der breisgauischen Klöster.]

Da auf Ew. Hf. D. gnädigsten Befehl der Geh. Referendär Wielandt gestern die Remission der Akten, Serenissimi Electoris reichsgräfliche Deszendenz betreffend, nebst meinen allenfalsigen Bemerkungen dabei von mir begehrt hat, so versäume ich nicht, jene Remission sogleich heute an denselben mit dem Beifügen zu bewerkstelligen, daß mir nach Vorliegenheit der Anstände bei der entworfenen Urkunde[1] kein weiterer erheblicher Anstand beigefallen sei. Höchstdenenselben stelle ich, jedoch nur privatim, untertänigst anheim, ob es nicht aus einer, wenngleich überflüssigen Vorsicht gut sein dürfte, auch noch von dem neu angestellten Geh. Referendär Klüber, der, soviel ich glaube, als Professor sich hauptsächlich auf das jus privatum principum gelegt hat, ein rechtliches Gutachten einzuholen. Ich habe übrigens aus diesen Akten die Bestätigung bekommen, daß bereits bei Serenissimi Vermählung mit der Frauen Reichsgräfin Exzellenz die dereinstige Successionsfähigkeit der erzielenden männlichen Deszendenz vorbehalten worden, daher es mir scheint, daß diese wichtige Angelegenheit mit erneuertem Eifer betrieben zu werden verdiente. Zu gleicher Zeit ist aber auch in Ansehung des persönlichen Titels und Rangs hochgedachter Frauen Reichsgräfin eine so bindende Clausul eingerückt worden, daß wenigstens ich meines geringen Orts nicht absehe, weder wie dieser unüberwindliche Anstand aus dem Weg geräumt, noch wie darüber auf eine Serenissimi höchstes Fürstenwort compromittierende Art hinauszugehen von einem treuen Diener je angeraten werden könne.

[1] Sie betraf wohl die Schenkung der Pfälzer Höfe. Vergl. Nr. 244.

Ew. Hf. D. erlauben mir gnädigst, bei dem gegenwärtigen Anlaß Höchstihro Aufmerksamkeit noch auf das in der österreichischen Sequestersache von Salem und Petershausen eingegangene letzte Schreiben des kaiserlichen Hofrats von Steinherr zu richten.[1] Es scheint mir ganz klar zu beweisen, daß, was ich über diese Sache in Schwetzingen zu sagen die Gnade hatte, ganz richtig, die Ansicht des Geh.-Rats-Vortrags hingegen ganz falsch war und derselbe sozusagen zur hauptsächlichsten Tendenz hatte, nicht nur die bisherige, sondern auch, so Gott will, die zukünftige Untätigkeit des Herrn von Gemmingen schon im Voraus zu rechtfertigen. Wenigstens fällt jetzt doch jeder Vorwand zu der Behauptung hinweg, als ob die Salemische Sequestersache nicht mehr concurremment mit der Konstanzischen behandelt werden könne und Ew. Hf. D., sowie Höchstihro Durchlauchtigsten Herrn Bruders eigne Schritte an diesem Unglück Schuld seien. Am wünschenswertesten schiene es mir, wie ich dem Legationsrat Groos noch im Augenblick seines Weggehens in die Feder diktiert, die längst vorgeschlagene Repressalien mit den breisgauischen Klostergefällen kraftvoll ins Werk zu setzen. Da anjetzt das französische Gouvernement damit einverstanden ist, so würde ich sehr dringend raten, mit dieser Maßregel schleunigst, nämlich noch vor dem instehenden Herbst vorzufahren, um die Weingülten, die einen beträchtlichen Teil jener Gefälle ausmachen, nicht zu verfehlen. Es könnte sogar für die Zukunft noch ein wichtiger Nebenvorteil hierdurch vorbereitet werden; denn Österreich muß sich dann wohl überzeugen, daß Baden bei einem in Handen habenden so leichten und ausgiebigen Entschädigungsmittel sich in einer ganz andern und vorteilhaftern Lage als Württemberg, Oranien und die übrigen Beteiligten befinde und eigentlich gar nicht viel gute Worte um Aufhebung des Sequesters auszuteilen brauche. Diese Macht wird also, wenn ihr an der Acquisition von Biberach, wie ich gerne glaube, viel gelegen ist, näher herantreten und vielleicht von selbst solche Vorschläge tun, die man wenigstens zur Grundlage einer Tauschunterhandlung nehmen könnte, wo mir dann freilich die Ortenau immer vorzüglich vor den Augen liegt. Kammerrat Vierordt glaubt sogar die Möglichkeit einer noch weit umfassenderen Möglichkeit wahrgenommen zu haben . . .

244. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Favorite, 13. Oktober 1804.

[Schenkungsakte für die Grafen Hochberg. Zustimmung Karl Friedrichs zu der bayrischen Heirat des Kurprinzen. Rücksprache mit Reitzenstein wegen der Sendung nach Paris.]

. . . Die Acte, welche Ew. Excellenz zur Einsicht gehabt haben wegen der Kinder zweiter Ehe des Kurfürsten[2], wurde vorgestern von meinem Vater unter-

[1] Über die Sequesterangelegenheit vergl. Polit. Corresp. IV, LV ff., 416 ff. V, 176, 190.

[2] Es handelte sich um die Schenkung der sogenannten Pfälzer Höfe zur Errichtung

zeichnet und mit der Unterschrift des Kurprinzen versehen. An diesem nämlichen Tag wurde die Vermählung des Kurprinzen mit der Prinzeß Auguste von Bayern beschlossen. Man verlangt von mir, seitdem wir wieder von Mainz zurück sind, daß ich zur Krönung nach Paris reisen solle, weil es der Kaiser Napoleon so ziemlich bestimmt verlangt hat. Da mein Vater sowohl wie ich hierüber keinen bestimmten Entschluß fassen können, ehe ich mich wegen dieser Reise mit Ew. Excellenz besprochen habe, so nehme ich mir die Freiheit, Dieselben um die Erlaubnis zu bitten, zu genehmigen, daß ich die Ehre haben darf, Ew. Excellenz Dienstag abend den 16. d. M. zwischen 6 und 7 Uhr in Heidelberg zu besuchen, um auch vorzüglich wegen dem Aufenthalt in Mainz das Nähere mitzuteilen . . .

Eigenhändig.

245. Aufzeichnung des Markgrafen Ludwig: „Fragen an Herrn von Reitzenstein".

Favorite, 16. Oktober 1804.

[Fragen, die Sendung nach Paris betreffend. Süddeutsche Fürstenbundspläne.]

1. Muß ich einen größeren Aufwand machen wie das letztemal in Paris? Werde ich als Graf von Eberstein oder als Prinz von Baden auftreten? Muß ich eine Privataudienz verlangen oder abwarten, daß man mir sagt, auf welche Art ich dem Kaiser vorgestellt werde?

2. Der Kurfürst Erzkanzler hat in Mainz dem Kaiser von einer Association der Fürsten Süddeutschlands gesprochen aus Auftrag des Kurfürsten von Hessen. Napoleon fand diesen Gedanken sehr gut und trug dem Kurfürsten Erzkanzler auf, diese Angelegenheit zu bearbeiten und vorzüglich Sachsen, Bayern, Hessen, Württemberg dazu einzuleiten[1] (sic!) mit der Äußerung, daß wann sich diese Fürsten nicht dazu verstehen würden, er gezwungen würde, diese Masse von Ländern zwischen dem Rhein und den österreichischen Landen einem Einzigen zu geben bei der ersten schicklichen Veranlassung, mit dem sich Frankreich alliieren würde, und das würde nach der Äußerung des Kurfürsten Erzkanzlers, das er glaubt, aus der Unterredung des Kaisers abnehmen zu können, der Kurfürst von Bayern sein. Der Kurfürst Erzkanzler hat von dem Kurfürsten von Baden verlangt, ihm einen Geschäftsträger in Regensburg zu benennen, dem er von Zeit zu Zeit Nachricht geben könnte, wie weit er mit dieser Unterhandlung bei den übrigen Kurfürsten gekommen sei, um die Pläne und Ideen nach Karlsruhe durch diesen Gesandten gelangen zu lassen, weil diese Sache zu Faden geschlagen sein

eines Fideikommisses für die gräflich Hochberg'sche Linie. Die Unterzeichnung durch den Kurprinzen erfolgte, nachdem die Markgräfin nach Braunschweig abgereist war, am 11. Oktober; sie war die Vorbedingung für die Einwilligung des Kurfürsten in die bayrische Heirat. Amalie an Kaiserin Elisabeth, Braunschweig, 19. Oktober. Über den Eindruck in Petersburg s. Grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch a. a. O. II, 141.

[1] Vergl. Polit. Corresp. V, 149ff., 199ff.

soll, ehe der Erzkanzler zur Krönung gehet, um dem Kaiser von den Fortschritten dieses Geschäftes Nachricht zu geben. Weil nun der Graf Görtz wegen seiner Eigenschaft als preußischer Gesandter nicht geeignet ist zu diesem Geschäft, so hat der Herr von Edelsheim den aus württembergischen Diensten getretenen Herrn von Seckendorff zum badischen Reichstagsgesandten vorgeschlagen, welches genehmigt wurde.[1] Es wird ihm demnach der Auftrag zugehen, sich wegen der Associationsangelegenheit bei dem Kurfürsten Erzkanzler vorzustellen und seine Eröffnungen zu vernehmen. Wie weit und in welchem Maße kann sich Baden in diese Angelegenheit einlassen?

3. Soll ich von Paris aus eigene Berichte erstatten oder Dalberg berichten lassen?

Fragment. Eigenhändig.

246. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

Darmstadt, 30. Oktober 1804.

[Rücksprache mit Reitzenstein in Heidelberg. Bedenken des letzteren. Sendung nach Paris.]

Ich kam gestern abend noch ziemlich beizeiten recht glücklich hier an, nachdem ich mich von 2 Uhr bis halb 4 Uhr in Heidelberg bei dem Herrn v. Reitzenstein aufhielt. Er machte von Anfang an ziemlich viele Einwendungen, sagte mir auch die wichtigen Gründe seiner Einwendungen; allein ich hoffe, daß ein einziges Wort vom Großpapa ihn doch vielleicht noch bewegen könnte, unsere Wünsche zu erfüllen[2]; wenigstens tat ich alles, was in meinen Kräften steht, um ihn dazu zu bewegen. Er glaubt, daß, da die Krönung noch verschoben ist, ich füglich Zeit hätte, vorher noch nach Karlsruhe zu kommen[3] oder wenigstens über Mainz könnte. Der Erbprinz von Darmstadt geht bestimmt nach Paris . . .

Eigenhändig.

[1] Polit. Corresp. V, XXV ff.

[2] Worauf sich die Stelle bezieht, läßt sich nicht mit Sicherheit feststellen. Auf die Hochberg'sche Erbfolgeangelegenheit schwerlich, da der Kurprinz nach Äußerungen des Markgrafen Ludwig von den geplanten Schritten nicht unterrichtet gewesen zu sein scheint. Vielleicht auf Reitzensteins Beteiligung an der Pariser Reise oder auf seine Mitwirkung in der Pfälzer Schuldenfrage. Vergl. Polit. Corresp. V, 135, 146.

[3] Der Kurprinz wünschte nach Paris zu gehen und war von der Absicht des Kurfürsten, ihn dahin zu entsenden, längst unterrichtet. „Ich bleibe — schreibt er von Braunschweig aus am 5. November dem Oheim — immer auf meinem alten Grundsatz, daß es gewiß nicht undienlich wäre, wenn ich nach Paris sollte." Die Äußerung ist für seinen Charakter bezeichnend: dem russischen Gesandten von Maltitz versichert er genau das Gegenteil (Polit. Corresp. V, 149) und auch der Mutter gegenüber beteuert er, die Weisung des Kurfürsten habe ihn in Braunschweig überrascht.

247. Reitzenstein an Groos.[1]

Heidelberg, 20. November 1804.

[Warnung vor ehrgeizigen Absichten des Kurerzkanzlers und seinem Fürstenbundsplane. Nassau-Usingen gegen die Frankfurter Kommission. Urteil des Reichshofrats und seine Wirkung.]

Ich muß Sie hiemit auf das hier nicht im Finstern, sondern ganz offenbar herumgehende Gerücht aufmerksam machen, daß der Erzkanzler zu Ausfüllung seiner Million die badische Pfalz bekommen und Baden dafür eine vermeintliche Entschädigung in der Schweiz, für die ich nicht sechs Batzen geben möchte, erhalten solle. Ich halte es für wichtig, daß Sie hierüber an betreffendem Ort ein Wörtchen fallen lassen, indem der Kollege des Herrn Cambacérès[2], der heute schon in Paris eingetroffen sein wird, zuverlässig gefährliche Pläne mit sich bringt und besonders Baden gar nicht genug aufmerksam auf ihn sein kann, da man schon in Mainz gesehen hat, wie er überall vorzuspringen und sich anzuschmiegen wisse, und man unglücklicherweise gerade niemand anders als seinen Neffen zur Verteidigung gegen dergleichen geheime Angriffe hat. Hoffentlich wird dieser Aufschluß auch dazu dienen, gegen den vorgeblichen Antrag des Kurfürsten Erzkanzlers, einen neuen Fürstenbund und zwar mit namentlichem Ausschluß von Preußen einzuleiten[3], um so mißtrauischer zu machen, da ich ihn für eine höchst gefährliche Falle ansehe, in die man sich wohl hüten muß hineinzugehen.

Noch muß ich Ihnen und zwar ebenfalls zur Kommunikation an höherem Ort mitteilen, daß, nachdem die famose Frankfurter Kommission[4], die auch von dem feinen geistlichen Herrn dirigiert wird, unter anderm auch gegen Nassau-Usingen wegen der Saarbrückischen Dienerschaft und Pensionisten gesprochen und Usingen sich dagegen an den Reichshofrat verwendet, letzterer das ganze Verfahren der Kommission kassieret und ihr alle weitere Schritte bei Strafe 200 Mark lötigen Goldes verboten hat. Dieser Schritt hat hier bei den Widersachern Badens die äußerste Bestürzung erregt; sie frohlockten schon über den auf den 26. d. angesetzten Termin [für] die angedrohte kaiserliche Exekution und vermeintlich nächstens bevorstehende kommissarische Administration des Landes. Sie wollten sich deshalb in 8 Tagen mit der Anzeige nicht geleisteter Zahlung wieder an die herrliche Kommission wenden. Das erfolgte Urteil aber hat sie ganz deroutiert. Sie haben sich Rats erholt, ob sie nun doch noch bei der Kommission anrufen sollten; man hat ihnen aber heute früh geantwortet, sie möchten es bleiben lassen, weil die Kommission vermutlich jetzt selbst stutzig geworden sei, und es werde nichts anders übrig bleiben, als bei dem Kammergericht auf ein

[1] Verfasser und Adressat sind nicht genannt, ergeben sich aber ohne weiteres aus Reitzensteins Denkschrift, Polit. Corresp. V, 146.

[2] Gemeint ist natürlich der Kurerzkanzler von Dalberg.

[3] Vergl. Polit. Corresp. V, 130 ff., 155 ff.

[4] Zur Liquidation der Pfälzer Schulden.

Mandat zu klagen. So steht die schöne Sache. Sie sehen daraus, daß mein Ihnen diktierter Rat, der Kommission durch Frankreich etwas ins Ohr[1] sagen zu lassen und, wenn die Sache früher zur Sprache kommen sollte, die Kompetenz der Kommission nicht anzuerkennen, alle ihre Verfügungen für null und nichtig zu deklarieren und ihr mit Abtreibung durch Gegengewalt zu drohen, ganz sachegemäß und ausführbar ist.

Es wäre wohl eine Schande, uns von einem kleinen Hof die Lektion lesen zu lassen. Gehet es aber doch nicht, so ist es nur um so deutlicher, daß krumme Hände im Spiel sind, und dagegen hilft kein guter Rat in der Welt, sondern bloß der Dilsberg.[2]

Von der Hand von Blerordt. Abschrift oder nach Diktat.

248. Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig an Markgraf Ludwig.

C. D., 23. November 1804.

[Schicksal der hannöverschen Lande. Interesse Braunschweigs daran. Bitte um Nachrichten.]

Mir ist die Hoffnung gegeben, daß Ew. D. es mir verzeihen würden, wenn ich ohne Unterschrift es wagte, mich an Dieselben zu wenden. Vielleicht finden Dieselben Gelegenheit, die Absichten Frankreichs mit die Hannöversche Lande zu entziffern. Verschiedene Meinungen gehen dahin, wie diese Länder geteilt, andere an Kur-Württemberg gegen wichtige Abtretungen an Bayern in Schwaben verliehen werden sollten; noch andere vermeinen, den Kurfürsten von Salzburg anhero zu translocieren, und einige wenige schmeicheln sich mit der Hoffnung, es wiederum dem Könige von England zurückgegeben zu sehen. Wie wichtig es für uns alle in hiesiger Gegend sein muß, in Zeiten die Absichten Frankreichs hierüber zu entdecken und dabei, wo tunlich, unterrichtet zu werden, wenn es ja einmal beschlossen sein sollte, den rechtmäßigen Besitzer zu depossedieren, ob sodann wenigstens die hiesige Linie des nämlichen Hauses nicht hoffen dürfte, unter zu bestimmenden Bedingungen nicht ganz ausgeschlossen und beraubt zu werden ihrer zustehenden Gerechtsame, werden Sie, gnädigster Herr, hinreichend ermessen. Hier wünscht man aufrichtigst, daß alles her[ge]stellt werde, wie es war. Nur in dem Fall einer unvermeidlichen Abänderung wünscht man die Absichten kennen zu lernen, die das französische Cabinett zu einer oder der andern Entscheidung bewegen könnten. Von Ew. D. hierüber gelegentlich belehrt zu werden, würde den lebhaftesten Dank bei mir erregen und womöglich die Denenselben gewidmete herzliche, hochachtungsvollste Freundschaft vermehren.

Eigenhändig, ohne Unterschrift.

[1] Vergl. Polit. Corresp. V, 147. — [2] D. h. das Staatsgefängnis.

249. Aufzeichnungen Reitzensteins.[1]

O. D. [Ende November 1804].

[Die Hochberg'sche Erbfolge. Frankreich durch den Hinweis auf den drohenden Anfall Badens an Österreich zu gewinnen. Geschichtliche Belege.]

S. A. E. désire que le droit éventuel de succession de la branche cadette de sa Maison soit formellement reconnu et mis hors de contestation. Il n'est pas question d'appuyer ce vœu par des mots et des mémoires. Il s'agit seulement de se pénétrer des motifs qui doivent en faire désirer l'accomplissement à la France même et de les avoir présents à la mémoire, au cas que l'occasion se présentât d'en faire le sujet d'une conversation avec l'Empereur français. Il suffira alors de lui rappeler que la presque totalité de l'Electorat de Bade est fief d'Empire et qu'à la vérité les capitulations électorales interdisent aux Empereurs d'approprier à leur Maison les fiefs dévolus qui d'après la constitution sont destinés à être réunis aux domaines de l'Empire, mais que cette institution même doit être censée comme une véritable réunion à la monarchie autrichienne, aussi longtemps que les élections impériales tomberont sur les chefs de cette Maison, et qu'en outre les Empereurs n'ont pas toujours été excessivement scrupuleux sur cet article, comme on a pu s'en convaincre par un des exemples les plus mémorables de cette nature: le comté de Hohenems, dévolu à l'Empire par l'extinction de cette famille en 1765, ayant été donné par l'Empereur Joseph II à la Maison d'Autriche, pour laquelle les Empereurs de la même Maison ont toujours eu un faible très marqué.

Il faut considérer qu'on a assez bien pourvu à la fréquence de pareilles dévolutions dans le nord de l'Allemagne par la fameuse union entre les trois Maisons de Saxe, Brandebourg et Hesse; mais dans le midi de l'Allemagne, dont le sort est si éminemment lié aux intérêts de la France et à l'équilibre de l'Europe, on n'a pas eu le même esprit de prévoyance. Seulement l'Autriche avait eu le soin de se procurer le droit de succession au duché de Wurtemberg. Après l'extinction de la maison de Habsbourg celle de Wurtemberg soutint avec raison que le droit de succession susdit était éteint; mais la nouvelle Maison Austro-Lorraine prétendait le contraire. Feu le Duc Charles se fit persuader de souscrire à cette prétention, les agnats n'y consentirent point et toute cette affaire est restée litigieuse; mais elle donnerait lieu aux alarmes les plus graves, si heureusement la Maison de Wurttemberg n'était pas aussi nombreuse qu'elle l'est. Quant à la Bavière, l'Autriche a suffisamment développé ses vues à l'extinction de la branche de Munich. La France, dont le cabinet fut encore dirigé alors par Mr de Vergennes, crut donc que la bonne politique et le soin

[1] Für den Markgrafen Ludwig bestimmt, zur Verwertung bei seinem Besuche in Paris.

du repos de l'Europe exigeaient de stipuler expressément, par la paix de Teschen, la successibilité de la branche de Birkenfeld, dont les rapports étaient les mêmes que le sont ceux de la branche de Hochberg.

La Maison de Bade est donc presque la seule dont la succession future ne soit pas encore réglée avec la prévoyance qui caractérise le soin des grands Etats de prévenir des guerres probables par tous les moyens possibles. Les Etats de Bade sont d'une grande importance à cause de leur situation géographique et militaire, la France surtout y est hautement intéressée, le traité de Teschen lui a donné un grand exemple à suivre. Pourquoi ne le suivrait-elle pas?

Eigenhändig.

250. Wielandt an Markgraf Ludwig.

O. O., 30. November 1804.

[Kummer des Kurfürsten wegen der Pfälzer Schulden. Sorge wegen der Exekutionskommission. Abdankungsgedanken.]

. . . Nach der am letztern Dienstag früh erfolgten Abreise des Kurprinzen Hf. D. waren der Kurfürst bis zu Tränen gerührt und äußerten, Sie seien jetzt völlig verlassen. Besonders kümmerlich waren Sie auch darüber, daß mit dem 26. d. M. die Frist zu Entrichtung der rückständigen Interessen aus der pfälzischen Staatsschuld abgelaufen wäre, wo Sie vermuteten, daß die Executionsmannschaft aus Hanau und Aschaffenburg ausrücken würde. Wenn dieses erfolge, würden Sie nicht in diesen Gegenden bleiben, fortziehen ins südliche Rußland, wohin Sie schon vor 8 Jahren sich hätten begeben wollen[1] oder abdiquieren und sich bloß eine gewisse Summe geben lassen. Ich erhielt den Befehl, die betreffenden Acten über die pfälzische Staatsschuld und über die Erkenntnisse der Subdelegation in Frankfurt einzusehen und war abends imstande, daraus untertänigst zu referieren, daß vor dem weitern Erkenntnis der Subdelegation auf die neueste Eingabe der Ausgleichungscommission durchaus noch nichts Unangenehmes zu erwarten und auch alsdann vorher noch immer eine Correspondenz mit dem Herrn Kurfürsten Erzkanzler und Hessen zu führen und nochmalige Termine zur Zahlung zu gewärtigen sein werden, wo man mit der Zahlung eines Viertels vom Ganzen alles Unangenehme würde sistieren können . . .

[1] Vergl. Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden, ed. Obser, I, 9.

251. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

Paris, 4. Dezember 1804.

[Unterredung mit Napoleon wegen der Hochberg'schen Erbfolge. Der Kaiser, günstig gestimmt, verlangt eine Denkschrift. Auftrag an Dalberg.]

. . . Sie werden aus meinem ersten Schreiben zu erfahren die Gnade gehabt haben, daß ich den 1. dieses die erste Audienz bei dem Kaiser haben sollte, welche ich auch gedachten Tag nachmittags um 1 Uhr bekam. Der Kaiser war sehr gnädig, erkundigte sich angelegentlich nach Ihrem Befinden, nachher sagte er mir folgendes: „Ich habe mit Ihnen wegen der Succeſſionsfähigkeit der Kinder zweiter Ehe Ihres Vaters vorsätzlich in Mainz nicht sprechen wollen, weil ich Ihren hiesigen Aufenthalt dazu abzuwarten gedachte. Nun bin ich bereit, diesen Gegenstand da proponieren zu lassen, wo es notwendig ist, um ihn der deutschen Reichsverfassung gemäß durchgehen zu machen. Ich werde es vielleicht Preußen vorschlagen lassen; da ich aber nicht weiß, ob es hinlänglich ist, so sagen Sie mir, was noch geschehen muß, um diese Sache durchzusetzen." Ich sprach von dem Nachteil, den es für Frankreich haben würde, wenn der badische Mannesstamm erlöschen sollte, von dem Beispiel der Birkenfeldischen Linie bei dem Teschener Frieden und schlug vor, ob bei einem ähnlichen Anlaß diese Angelegenheit nicht auch in einen Friedensschluß mitaufgenommen werden könnte. Der Kaiser erwiderte aber hierauf: „Alles dieses weiß ich. Man hat überhaupt gefehlt, Ihnen nicht das Breisgau gegeben zu haben. Ich werde nie den Deutschen Kaiser so nahe am Rhein dulden. Das ist aber alles nicht, was ich wissen will, sondern wo ich diese Succeſſionssache muß proponieren lassen, damit sie gesetzmäßig werde. Soll ich, fragte er mich, mit dem Kurerzkanzler sprechen; doch vielleicht tue ich es nicht, weil es besser ist, wenn er davon nichts weiß, bis die Sache richtig ist." Da der Kaiser merkte, daß ich es auch nicht wünschte, sagte er: „Wissen Sie was, geben Sie mir ein Memoire, woraus ich sehen kann, wo ich diese Angelegenheit betreiben lassen muß", und fügte hinzu: „Ich habe hier noch niemanden davon gesagt, auch dem Talleyrand nicht; solche Familiensachen muß man unter sich arrangieren und dann schnell durchsetzen; das weiß ich von meiner eigenen Familie." Nach dieser Unterredung entließ er mich aufs freundschaftlichste.

Wegen Entwerfung dieses Memoires kam ich in die schrecklichste Verlegenheit, weil mir kein anderer Ausweg übrig blieb, als Herrn von Dalberg dazu aufzufordern, mit dem Zusatz, daß ich von Ihnen Befehl hätte, ihm von dieser Angelegenheit zu sprechen, es aber ganz durchaus für Karlsruhe ein Geheimnis bleiben müsse, bis Sie es für gut finden würden, das badische auswärtige Departement damit zu beschäftigen. Er scheint mir von der Notwendigkeit der Succeſſionsfähigkeit überzeugt zu sein und versprach, ein solches Memoire zu entwerfen, das ich dem Kaiser bei einer schicklichen Gelegenheit übergeben könnte. Er erinnert sich gar wohl, daß Sie ihm die Gnade erzeigt haben, mit ihm über diesen Gegenstand zu sprechen, und er hat versprochen, solchen mit der größten

Verschwiegenheit zu behandeln. Sie würden mir aber eine große Gnade erweisen, liebster Vater, wenn Sie mir einige Zeilen von Ihnen an Herrn von Dalberg schicken wollten, wodurch er entnehmen könnte, daß Ihnen der glückliche Erfolg dieser Angelegenheit besonders angenehm sein würde. So wie das Memoire[1] fertig sein wird, werde ich eine Abschrift davon in gegenwärtiger Tinte geschrieben, Ihnen untertänigst überschicken . . .

In Geheimtinte.

252. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

Paris, 12. Dezember 1804.

[Verlegenheit wegen der Denkschrift.]

. . . Noch habe ich seit meiner ersten Audienz keine Gelegenheit gehabt, wegen dem an Ihnen einberichteten Gegenstand das Schriftliche zu übergeben. Vermutlich wird sich erst bei dem Abschied der schickliche Moment dazu darbieten, wo mich dann vorzüglich die Gegenwart von dem Karl in Verlegenheit setzt. Noch weiß ich nicht, wie ich mich aus dieser Verlegenheit ziehen werde. Ich muß mich hier ganz allein helfen, weil der Herr von Dalberg eher die Verlegenheiten herbeizuführen sucht, als sie aus dem Weg zu räumen; doch bitte ich untertänig, davon nichts zu erwähnen . . .

Eigenhändiges Konzept.

253. Karl Friedrich an Markgraf Ludwig.

O. O., 14. Dezember 1804.

[Die Denkschrift zugunsten der Hochberg'schen Erbfolge. Abänderungsvorschläge, im übrigen Billigung des Entwurfs.]

In dem Memoire, welches Du mir, geliebtester Sohn, wegen der Successionsfähigkeit meiner Kinder unterm 6. d. M. als Entwurf in Geheimschrift mitgeteilt hast[2] und wovon ich den Verfasser zu erfahren wünschte, scheinen mir notwendig folgende wesentliche Abänderungen gemacht werden zu müssen.

[1] Identisch mit der am 26. Dezember dem Kaiser überreichten «Note verbale». Polit. Corresp. V, 157 ff.

[2] Der bei den Akten befindliche Entwurf stimmt bis auf die im Folgenden bezeichneten und auf Wunsch Karl Friedrichs abgeänderten Stellen mit der endgültigen Fassung, wie sie Polit. Corresp. V, 157 ff. mitgeteilt ist, überein.

Anfangs nach den Worten: «est altérée par la considération» darf es nicht heißen: «que courbés sous la rigueur du régime féodal, ses trois fils du second lit sont exclus de la succession», sondern man könnte etwa sagen: «que d'après la rigueur du régime féodal la successibilité de ses trois fils du second lit pourrait être mise en contestation». Sodann wäre einige Zeilen weiter nach den Worten: «avec laquelle seule» einzuschalten: «d'après l'opinion de plusieurs publicistes les Electeurs» ꝛc. ꝛc. Ferner wirst Du bei der Stelle: «que S. M. I. élevât son épouse graduellement au rang des dynastes et puis à la dignité des Comtes d'Empire, par où la parité s'est trouvée établie entre les deux époux» Dich sogleich selbst erinnern, daß die Gräfin von Hochberg nicht zuerst in den Freiherrnstand und dann erst in den Reichsgrafenstand erhoben worden. Das erstere war nicht nötig, denn sie gehörte von Geburt schon zum Freiherrnstand und bloß in den Grafenstand ist sie erhoben worden. Hiernächst besteht die streitige Frage unter den Publizisten gerade darin, ob freiherrliche Personen durch die Erhebung in den neuen Grafenstand den Kurfürsten und alten Reichsgrafen ebenbürtig werden, was Pütter und Häberlin verneinen, da es nach ihnen hauptsächlich auf die Reichsstandschaft und nicht auf den Titel Fürst oder Graf ankommen soll.

(Pütter: Historische Entwickelung der Staats-Verfassung des deutschen Reichs. 3. Teil. Göttingen 1788. XI. Buch III, § VI ff. und § XII bis XVI incl.

Häberlin: Handbuch des deutschen Staatsrechts. 3. Band. Berlin 1797. XII. B. 2. Cap., p. 448.)

Aus den eben angeführten Stellen ergibt sich auch, daß der Passus, als ob es bloß auf die Anerkennung der Successionsfähigkeit vonseiten des römischen Kaisers ankomme, hinwegzulassen sein werde.

Vorzüglich scheint mir in dem entworfenen Memoire der letztere Teil zu sein von den Worten: «mais il y aurait un autre moyen ꝛc. ꝛc.», worin darauf angetragen wird, daß Frankreich die hier befragte Successionsfähigkeit bei einer allgemeinen Verhandlung mit den großen europäischen Mächten, Rußland, Österreich, Preußen, Großbritannien ꝛc. ꝛc., in Vorschlag bringen und durchsetzen möge, so wie rücksichtlich der Pfalz-Birkenfeldischen Linie bei den Friedensverhandlungen zu Teschen geschehen, und eben dieses ist in dem Aufsatz des Herrn von Reitzenstein[1] vortrefflich ausgeführt, woraus vielleicht auch einiges von demjenigen, was solcher über den künftig möglichen Heimfall der badischen Reichslehen an die österreichische Monarchie, gleich der Grafschaft Hohenembs und Württemberg, enthält, in das dem französischen Kaiser zu übergebende Memoire aufgenommen werden könnte.

Konzept von Wielandt. Abschrift von Groos.

[1] Oben Nr. 249.

254. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

O. O., 20. Dezember 1804.

[Abänderung der Denkschrift. Dalberg und Pfeffel die Verfasser.]

. . . Die mir durch Ihre Gnade zugekommenen Abänderungen in Geheimschrift des Memoire, welches in Betreff der Successionsfähigkeit dem Kaiser zu übergeben ist, hat Herr von Dalberg sofort übernommen und wird demnach das Memoire aufsetzen, welches ich wahrscheinlich entweder bei meiner Abschiedsaudienz überweisen werde, oder wenn sich dazu der Anlaß nicht ergibt, durch den General Rapp dem Kaiser einhändigen lassen werde.

Sie verlangen den Autor dieses Memoire zu wissen. Dieser ist der Herr von Dalberg, der aber den Geh. Staatsrat von Pfeffel[1] darüber zu Rat gezogen hat.

Von der Hand von Groos.

255. Note verbale sur les dettes et les charges du Palatinat du Rhin.[2]

(Dezember 1804.)

[Forderungen in der Pfälzer Schuldenfrage gegenüber Kurbayern. Übernahme der linksrheinischen Schuldenlast durch Bayern.]

Les princes copartageants le Palatinat du Rhin situé sur la rive droite réclament de S. A. S. l'Electeur Bavaro-Palatin:

«qu'il se charge des dettes lesquelles, la liquidation faite, retomberont sur la rive gauche du Palatinat, cédée à la France par un traité formel».

Cette réclamation est fondée dans les principes de l'équité et de la justice, elle est consacrée par les recez de l'Empire arrêtés par les dispositions des puissances médiatrices.

Voici les considérations qui l'appuient.

Les dettes et les charges, contractées pour les besoins du Palatinat jusqu'à l'époque de la cession de $^3/_5$ à la France, portaient sur la totalité de ce pays.

Ces dettes et ces charges étaient ou personnelles au souverain ou destinées aux besoins de l'administration.

Les dettes personnelles retombent à S. A. S. l'Electeur Bavaro-Palatin, les dettes administrativement contractées sur le total du Palatinat, dont $^3/_5$ ont été cédés à la France et $^2/_5$ à la masse des indemnisations.

L'Electeur de Bavière a été indemnisé pour le total de ses pertes, y compris la cession d'une partie du Palatinat à la masse des indemnisations.

[1] Vergl. Polit. Corresp. V, 154. — [2] Vergl. Polit. Corresp. V, 146.

Les calculs statistiques prouvent à l'évidence qu'il a gagné en population et en revenus. Il n'a pu céder en 1802 à la masse des indemnisations que la partie du Palatinat, dont il n'avait point déjà disposé deux années auparavant en faveur de la France par un traité formel et cette partie ne pouvait être chargée que de la quotité des dettes, qui ne fussent pas légalement tombées à la charge de la rive gauche du Palatinat, si le sort de la guerre l'eût rendue à la Maison de Bavière.

Les princes copartageants le Palatinat de la rive droite bornent donc leurs demandes aux points suivants:

1° que les principes du dernier recez de l'Empire soient reconnus comme dispositifs pour les affaires du Palatinat du Rhin;

2° que par la liquidation à faire entre les commissaires Bavaro-Palatins et ceux des princes copartageants le Palatinat de la rive droite, ces derniers se voient déchargés du poids des dettes qui ne portent point sur les pays acquis par l'acte de médiation.

L'injustice ouverte qu'il y aurait de faire supporter aux princes copartageants la plus grande partie des dettes que la Bavière voudrait faire tomber sur eux, se manifeste encore de la manière la plus évidente:

a) par la teneur même des obligations sur l'emprunt de six millions de florins, le débiteur y ayant déclaré cette dette comme contractée non pour le Palatinat, mais pour subvenir aux besoins de la Bavière;

b) par l'acte de hypothèque du 1er juin 1796.

Non seulement le Palatinat supérieur et le Landgraviat de Leuchtenberg y ont été constitués en hypothèque spéciale ainsi que les Duchés de Neuburg et de Sulzbach conjointement avec les deux grands-baillages Rhéno-Palatins de Heidelberg et de Mosbach, mais même les Etats Bavarois précités sont nommés avant ces deux derniers grands-baillages dans l'énumération des objets hypothéqués;

c) par suite du principe généralement établi pour base à l'égard des indemnisations, la totalité des dettes des pays cédés doit passer sur les pays donnés en indemnité.

Or, la Bavière, plus qu'amplement indemnisée de toutes ses pertes, se trouverait avantagée hors de toute mesure, si, indépendamment de l'épargne de plus de quatre millions, qui lui revient par la disposition des princes copartageants le Palatinat du Rhin, de se charger de $^2/_5$ des dettes, elle parvenait encore à se débarrasser du restant de sa dette de 5 à 6 millions aux dépens desdits princes en effectuant que cette surcharge leur fût imposée à leur immense détriment.

Ce serait donc ouvertement méconnaître les intentions bienveillantes des hautes puissances médiatrices que de supposer qu'elles voulussent sans aucun motif connu et apparent soutenir les prétentions de la Bavière, tandis

qu'il est notoire que les dettes du Palatinat sur les deux rives excèdent la totalité des revenus de ce pays situé sur la rive droite. Ce serait admettre qu'elles eussent voulu grever d'un fardeau énorme un pays donné en indemnité qui au lieu d'un dédommagement destiné aux princes copartageants ne serait à regarder que comme le don onéreux d'un déficit. Ce serait supposer aux hautes puissances médiatrices l'intention très prononcée d'indemniser encore particulièrement la Bavière pour la cession d'une province, dont elle-même, loin de la regarder comme la perte d'une possession lucrative, s'en félicite au contraire comme de l'abandon d'une propriété onéreuse.

Au reste, on a dû remarquer avec un sentiment bien pénible que la Bavière par la communication faite d'une liquidation formelle a mis de côté tous les égards et les ménagements dus non seulement aux hautes puissances médiatrices et à la France, mais aussi aux quatre princes copartageants en soutenant que c'était aux derniers à payer de leur bourse le déficit de la partie du Palatinat du Rhin sur la rive droite, évalué à peu près annuellement 180000 fl. au lieu de se voir indemnisés.

La justice de S. M. I. et sa puissante intervention peuvent seules régler cet objet sur lequel la Bavière n'écoute aucune proposition.

256. Unterthänigſte Anzeige zu anliegender Note verbale.

(Dezember 1804.)

[Mitteilung der Note wegen der Pfälzer Schulden an Mathieu.]

Es iſt dieſes die nämliche Note, welche von S. Hſ. D. Markgraf Louis an Herrn Talleyrand in Mainz übergeben worden. Der Text derſelben iſt unverrückt beibehalten; nur wurden nach den Worten «acquis par l'acte de médiation» die von Herrn Geheimerat von Reitzenſtein angegebenen weiteren ſachdienenden Erläuterungen beigefügt.

Dieſe alſo ſo vervollſtändigte Note wurde mit Genehmigung Sr. Hſ. D. Markgraf Louis dem Leiningiſchen Reſidenten in Paris, Herrn Geheimerat Greuhm, auf deſſen Anſuchen unter dem Siegel der Diskretion mit der Legitimation mitgeteilt, ſolche Herrn Mathieu zuzuſtellen.

Von der Hand von Groos.

257. Markgraf Ludwig an Karl Friedrich.

Paris, 26. Dezember 1804.

[Abschiedsaudienz bei Napoleon. Überreichung der Denkschrift zugunsten der Hochberg'schen Erbfolge.]

Gestern hatten wir unsere Abschieds-Audience, zuerst der Karl und alsdann ich allein. So wie ich hereinkam, fragte er[1] mich gleich: Wo haben Sie das, was Sie mir versprochen haben? Ich überreichte ihm den Aufsatz[2], den er mit mir durchging, zufrieden damit war und versicherte, den nötigen Gebrauch davon zu machen. Er war ungemein gnädig, versicherte, daß man bei allen Gelegenheiten auf ihn zählen könnte, er den Breisgau und alles, was zur Vergrößerung des Hauses beitragen könnte, nicht vergessen würde . . .

Eigenhändig.

258. Aufzeichnung des Markgrafen Ludwig.

Paris, 27. Dezember 1804.

[Neue Unterredung mit Napoleon. Der Kaiser wünscht Verzicht des Kurprinzen auf die bayrische Heirat.]

Ist heute unerwartet zum Kaiser ins Kabinett gerufen worden.

. . . Der Kaiser war allein. Er sagte mir: „Sie würden nicht mehr vermutet haben, zu mir zu kommen. Ich möchte mich gerne mit Ihnen über einen Gegenstand unterhalten, der Ihr Haus betrifft. Indem ich dieses zu tun gedenke, gebe ich Ihnen einen Beweis meines unumschränkten Zutrauens, das mir Ihre wiederholte Bekanntschaft eingeflößt hat. Sie müssen mir aber auch Ihr Wort geben, niemanden als Ihrem Vater davon zu sprechen. Ist es an dem, daß der Prinz Karl die Prinzeß von Bayern heiraten wird?" Ich sagte: „Ja". Er: „Ist dieses Engagement schon weit avanciert und ist er schon förmlich mit ihr versprochen?" Ich sagte, das Jawort wäre von den Eltern sowohl als auch von denjenigen (sic!) Leuten bereits sich einander gegeben worden. Er: „Sagen Sie Ihrem Vater, daß es mir sehr angenehm wäre, wenn aus dieser Heirat nichts wird. Ich kann Ihnen den Grund davon in diesem Augenblick nicht sagen. Er hängt mit andern politischen Gegenständen zusammen, die in diesem Augenblick noch nicht reif sind. Die Äußerung Ihres Vaters schreiben Sie mir, aber diesen Brief müssen Sie mir directe zuschicken, durch keinen Dritten. Ist diese Verbindung nicht zu weit vorgerückt und [sind] keine politische Verhältnisse mit im Spiel, so kann es ja Ihrem Vater einerlei sein. Eine Frau findet der Prinz Karl immer." Ich sagte darauf, daß diese jungen Leute beinahe miteinander aufgewachsen wären, es ein attachement de cœur von beiden Teilen zu sein scheine, ich aber den Auftrag pünktlich dem Kurfürsten ausrichten würde und seinem Befehl gemäß ihme dem Kaiser das Resultat davon schreiben würde.

Eigenhändig.

[1] Der Kaiser. — [2] Polit. Corresp. V, 157. Der Markgraf hat also die Denkschrift noch persönlich überreicht.

259. Napoleon an Karl Friedrich.

Paris, 8 nivôse an 13 (29. Dezember 1804).

[Dank für die Entsendung des Kurprinzen und des Prinzen Ludwig zur Krönung. Versicherung seiner Gewogenheit.]

Mon Frère, au moment où il a plu à la divine Providence de consacrer par mon couronnement l'autorité que je tenais des Constitutions de l'Empire, rien ne pouvait m'être plus agréable que le choix que vous avez fait de LL. AA. le Prince Electoral, votre petit-fils, et le Margrave Louis, votre fils, pour m'exprimer la part que vous prenez à cet événement. J'ai regardé leur voyage dans une telle circonstance et la mission dont ils étaient chargés comme une marque particulière de votre amitié. La lettre de félicitation qu'ils m'ont remise de votre part m'a fait juger, combien vos sentiments envers moi correspondent à la ferme intention où je suis de maintenir constamment les rapports de bonne intelligence qui nous unissent. J'ai recommandé à mon chargé d'affaires près de V. A. E. de vous en renouveler souvent les assurances et de saisir toutes les occasions de vous convaincre de la sincérité de mon affection pour vous et de mes vœux pour votre satisfaction personelle et pour la prospérité de votre Maison. Sur ce, je prie Dieu, mon Frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.[1]

260. Christoph Albrecht von Seckendorff an seine Gemahlin Karoline.

Karlsruhe, 1. Januar 1805.

[Übernahme des Finanzministeriums angeboten. Abneigung. Neuorganisation der Verwaltung.]

... L'on me traite ici à merveille, en me distinguant beaucoup[2]. L'on me parle souvent du poste de ministre des finances que l'on aurait dû ou voulu me donner de préférence; mais je fais le sourd à de pareilles propositions qui à mon âge ne peuvent plus convenir.

D'ailleurs on a ici trop peu de monde et l'on ne connaît que le travail de détail, avec lequel on est obligé de perdre tout son temps, sans pouvoir en donner à un travail plus analogue à un chef. Quoique l'on ait beaucoup admiré la nouvelle organisation, il en faudra cependant une toute nouvelle, si l'on veut parvenir à rendre l'ensemble moins compliqué ...

Frhr. v. Seckendorff'sches Archiv, Wonfurt.

[1] Unterschrift eigenhändig. Ungedruckt.

[2] Seckendorff (vergl. über ihn Polit. Corresp. V, S. XXV) weilte seit 25. Dezember 1804 in Karlsruhe, um sich dem Kurfürsten vor Antritt seines neuen Amtes vorzustellen; seine Abreise verzögerte sich infolge der Rückkehr der Prinzen aus Paris und eines leichten Unwohlseins Karl Friedrichs bis in die zweite Hälfte des Januars.

261. Talleyrand an Markgraf Ludwig.

Paris, 3. Januar 1805.

[Schreiben Napoleons an Karl Friedrich. Der Verzicht auf die bayrische Heirat dringend erwünscht, liegt auch im Interesse Badens.]

Monseigneur,

je désirais avoir l'honneur de remettre à V. A. S. la lettre que S. M. I. a écrite à S. A. E. Msgr l'Electeur de Bade.[1] Le départ de V. A. ayant été plus prompt que je ne le pensais et que je ne l'eusse désiré, je ne puis que lui adresser cette réponse et prier V. A. de la remettre à Msgr l'Electeur.

Je regrette de n'avoir pu vous dire assez, Monseigneur, tout le plaisir que S. M. a eu à vous voir et l'opinion qu'elle s'est faite du discernement délicat et de la franchise qui caractérisent V. A. S.

S. M. a été particulièrement satisfaite de la dernière conversation que vous avez eue seul avec elle la veille de votre départ, et il y a tout lieu de penser que dans une affaire où S. A. Msgr l'Electeur de Bade n'est pas essentiellement engagé, comme vous l'avez assuré, le résultat que désire l'Empereur et auquel il attache de l'importance ne contrarie en rien les intérêts véritables de la Maison de Bade et ne saurait être contrarié par une cour aussi sage et aussi éclairée. V. A. jugera sûrement que, si la disposition actuelle de Msgr l'Electeur, son père, sur cet objet sont exprimés (sic!) sur un prétexte quelconque à Munich, toute difficulté sera levée de la manière la plus plausible. L'intime liaison et la parfaite confiance qui unissent nos deux cours doit (sic!) nous disposer naturellement à n'avoir qu'une même manière de voir sur des objets auxquels la politique est dans l'usage de donner ses directions . . .

Eigenhändig.

262. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 4. Januar 1805.

[Einladung zu einer Beratung über wichtige Dinge.]

Le Prince Electoral et mon fils Louis sont de retour de Paris depuis le 2: ils y ont reçu un accueil très favorable. Je serais très aise, Monsieur, s'il vous était possible de venir ici pour quelques jours, désirant d'avoir avec vous une conversation sur des objets qui méritent toute notre attention . . .

Eigenhändig.

[1] Oben Nr. 259.

263. Markgraf Ludwig an Talleyrand.

L. D. [Januar 1805].

[Hinweis auf das Schreiben des Kurfürsten. Bitte um Würdigung der schwierigen Lage. Nicht der Kurfürst, nur der Kaiser kann die Initiative ergreifen.]

La lettre dont il a plu à V. Exc. m'honorer en date du 3 de courant et qui m'a été remise par M[r] le chargé d'affaires de S. M. I. près de la cour de mon père[1], a été pour moi un gage nouveau, que la sincérité de mon respect profond envers la personne sacrée de S. M. l'Empereur avait eu le bonheur d'être gracieusement remarquée par ce monarque. Nous ne sommes pas moins sensiblement flattés, l'Electeur, mon père, le Prince Electoral et moi, de ce que V. Exc. a la bonté de manifester une opinion aussi avantageuse du dévouement sans bornes de notre Cour à la Cour Impériale de France, et de ce qu'Elle veut bien rendre une justice aussi parfaite aux intentions qui ne cesseront jamais de la diriger. L'opinion d'un homme d'Etat aussi éclairé et profond que V. Exc. suffirait à elle seule pour nous faire sentir l'étroite liaison et, si je puis le dire, la connexité parfaite de nos véritables intérêts avec ceux de la France. Il en résulte de notre part la disposition naturelle, non seulement d'envisager au même point de vue les objets sur lesquels le gouvernement français pourra se trouver dans le cas d'entrer en correspondance avec le nôtre, mais encore de nous occuper constamment à faire coïncider nos vues avec celles de votre gouvernement par tous les moyens possibles. Je désire infiniment que V. Exc. fasse à toute notre Maison l'insigne faveur de jeter un coup d'œil attentif sur la lettre ci-jointe que l'Electeur, mon père, a cru devoir adresser à S. M. I. au sujet de celle qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ne saurais cacher à V. Exc. que c'est précisément en Elle que mon père met toute sa confiance, avec laquelle il ose se flatter que sa lettre sera favorablement reçue par S. M. l'Empereur.

Nous devons être véritablement au désespoir de ce que les intentions du monarque ne nous étaient pas encore connues à Mayence, lorsque nous eûmes l'honneur d'y faire notre cour à Sa Majesté. Le projet de mariage avec la Princesse de Bavière n'était encore alors que préparé de loin, et dès lors l'indication la plus éloignée des volontés de S. M. aurait été plus que suffisante, pour déterminer mon père à ne donner aucune suite à ce concert et à rompre de bonne heure les démarches faites dans ce temps seulement pour sonder les déterminations respectives. V. Exc. nous a déjà donné des preuves trop multipliées de son affection, pour qu'il ne puisse pas m'être permis d'espérer qu'Elle voudra bien porter l'attention de S. M. I. sur ce point d'autant plus important, qu'en appréciant toute

[1] Polit. Corresp. V, 232.

la candeur de nos sentiments, Elle ne pourra s'empêcher de remarquer Elle-même les difficultés de tout genre, qui s'opposent sous tant de rapports à des démarches directes de mon père pour la dissolution de l'alliance en question. V. Exc. se persuadera aisément, par l'état où cette affaire est parvenue, que les moyens d'arriver à un but qui puisse remplir les intentions de S. M. sont bien moins dans les mains de mon père que dans celles de l'Empereur même. Il n'y a que cette seule réflexion qui ait pu suspendre les effets de son entière condescendance à tout ce qui plaira à S. M. de lui faire connaître. Il n'en peut désirer que plus vivement qu'Elle veuille lui fournir toutes les occasions qui pourront mettre à l'épreuve l'étendue de son respectueux attachement à l'illustre Chef de l'Empire . . .[1]

Konzept Reitzensteins.

264. Markgraf Ludwig an den Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig.

O. O. u. D. [Januar 1805].

Antwort auf die Anfrage vom 23. November 1804[2] nach der Rückkehr aus Paris. „Das Schicksal dieses in Frage stehenden Landes ist noch nicht entschieden. Napoleon soll zu jemand von meiner Bekanntschaft[3] gesagt haben: Dieser Gegenstand ist noch nicht reif, und ich habe noch nicht daran gedacht, solche Veränderung zu proponieren ...

Es scheint sehr wahrscheinlich, daß, wenn eine Veränderung diesem Land bevorstehen sollte, vorzüglich Rücksicht auf die sich in Deutschland befindende Linie genommen wird."

Konzept.

265. Christoph Albrecht von Seckendorff an seine Gemahlin Karoline.

Karlsruhe, 5. Januar 1805.

[Üble Finanzlage. Baden braucht nur so viel Militär, als zur Ausübung der Polizei erforderlich, alles weitere überflüssig. Das Schicksal Lothringens steht auch Baden bevor.]

Der Karlsruher Geschäftsgang äußerst schleppend; es fehlt zudem überall an Geld. Die Gesandtschaftsposten in Wien und Paris verschlingen zu hohe Summen. Das Militär, das ständig vermehrt wird, ist eine unnütze Last für das Land.

Il ne faudrait dans ce pays-ci que précisément le nombre de soldats [nécessaires] pour faire la police dans le pays. Il ne faut ni songer à le défendre ni se laisser envelopper dans une guerre. L'un serait peine inutile et coûteuse, l'autre de plus grand danger. Tôt ou tard ce pays-ci se trouvera en rapport avec la France, comme l'a été ci-devant la Lorraine. Il faudra bien de la conduite, pour ne pas du moins accélérer tout ce qu'il y aura de fâcheux dans cette situation . . .

Frhr. v. Seckendorff'sches Archiv in Wonsiedel.

[1] In ähnlichem Sinn schreibt der Prinz auch an Napoleon.

[2] Oben Nr. 248. — [3] General von Knobelsdorff.

266. Seckendorff an seine Gemahlin.

Karlsruhe, 7. Januar 1805.

[Urteil über den Kurprinzen. Ungünstige Einflüsse.]

. . . Je désire vivement que le vieil Electeur de Bade puisse vivre encore une dizaine d'années. Je n'ai — entre nous dit — pas grande confiance dans le Prince Electoral, s'il arrivait de trop bonne heure à la régence. Il pourra se développer encore, mais ou je me trompe, ou il donnera dans le genre du Duc de Weimar, s'abandonnant d'abord à de mauvais conseils qui chercheront à l'aliéner des affaires, lui fourniront des amusements frivoles, dont il se dégoûtera plus tard sans jamais reprendre des goûts solides . . .

Frhr. v. Seckendorff'sches Archiv, Wonfurt.

267. Dalberg an Markgraf Ludwig.

Paris, 10. Januar 1805.

[Bietet seine Dienste an. Pfeffel.]

. . . V. A. aura lu depuis Son départ d'ici les offices (sic!) que j'ai eu l'honneur d'adresser au ministère. Je ne doute point que l'époque dans laquelle nous nous trouvons sera de plus en plus intéressante. Je prie V. A. de m'adresser toujours le plus directement possible les ordres qui peuvent concerner les intérêts dont Elle m'a fait l'honneur de me parler, et de Se confier à mon zèle et au désir que j'ai de Lui prouver mon dévouement. M^rs les maréchaux Murat et Kellermann m'ont chargé de leur respect pour V. A. et M^r le Prince Electoral. Je dois répéter ici, combien ce jeune Prince a obtenu tous les suffrages . . .

Le papa Pfeffel veut également être nommé près des Altesses de la Maison de Bade. Il leur est entièrement dévoué, et malgré son âge cette acquisition nous eut été bien importante . . .

268. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 16. Januar 1805.

[Mitteilungen über die Schritte des Prinzen Ludwig zugunsten der Hochberg'schen Erbfolge.]

. . . Le Prince Louis a travaillé aussi à Paris pour faire obtenir aux Hochberg le titre de princes et le droit de succession. Quoique ce soit un secret, je vous en préviens, chère Elise, pour qu'en temps et lieu vous y mettiez obstacle, en rappelant à l'Empereur sa promesse à ce sujet. Peut-être que, si vous vouliez bien lui en parler préalablement, cela serait mieux encore. Tout ce que j'en sais, c'est que votre oncle a présenté un mémoire pour faire cette demande ridicule, mais j'en ignore encore la ré-

ponse. Votre grand-père se porte bien au physique, mais le moral baisse visiblement. C'est bien malheureux dans notre position d'être gouverné par le Prince Louis et Mme. de Hochberg . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

269. Karl Friedrich an Napoleon.

O. D. [Januar 1805].

[Die bayrische Heirat in jeder Hinsicht wünschenswert. Es ist für den Kurfürsten mit seiner Ehre und den eingegangenen Verpflichtungen unverträglich, einen direkten Schritt zur Aufhebung der Verlobung zu tun. Mehr als Fügung in das Unvermeidliche, wenn Napoleon anders bestimmt, kann von dem Kurprinzen nicht erwartet werden.]

Sire,

le Margrave Louis, mon fils, n'a rien eu de plus pressé dès son retour d'auprès la personne de V. M. I. que de m'exposer, d'après l'autorisation expresse qu'Elle a daigné lui en donner, qu'il Lui paraissait convenable de ne donner aucune suite au projet de mariage concerté entre mon petit-fils le Prince Electoral et la Princesse Auguste de Bavière. La lettre de votre ministre des relations extérieures, qui suivit presqu'immédiatement cette communication, fortifia puissamment, comme elle le devait, Sire, l'impression que la relation de mon fils avait déjà faite sur moi. C'est par une suite non interrompue de marques d'une bienveillance toute particulière, dont moi et ma Maison resterons à jamais redevables à V. M. I., qu'Elle s'est plu à manifester envers moi sa magnanimité et la générosité par laquelle les grands hommes se font reconnaître. La confiance inappréciable dont V. M. I. m'honore par la commission, que mon fils m'a rendue de sa part, ajoute encore aux hommages d'une reconnaissance qui trouve sans cesse de nouveaux motifs [pour remplir] le devoir non moins important de m'ouvrir à Elle sur cet objet avec la plus grande franchise et sans la moindre réserve. Ma qualité de grand-père, celle de chef de ma Maison et de prince allié déjà antérieurement par les liens du sang à l'Electeur de Bavière m'en imposent l'obligation; ma confiance aussi illimitée que respectueuse dans l'élévation d'âme de V. M. I. me donne le courage de le faire et d'oser même espérer qu'Elle ne me saura aucun mauvais gré d'une explication dans laquelle Elle reconnaîtra la volonté fortement prononcée d'aller au-devant de ses grandes vues et de ne mettre d'autres bornes à cette volonté que celles que je ne saurais dépasser sans me rendre indigne du précieux suffrage de V. M. I. Elle-même, accoutumée depuis longtemps à marquer par ses traces le chemin de l'honneur.

Je passe sous silence les raisons de politique qui me faisaient ardemment désirer l'accomplissement de ce mariage, parmi lesquelles les belles qualités de la Princesse Auguste, le véritable attachement que le Prince Electoral lui porte, l'espoir si doux à mon cœur d'une union de famille inaltérable et celui non moins consolant de m'attacher par là plus étroitement mes nouveaux sujets du Palatinat, ne paraîtront cependant nullement insignifiantes à V. M. I. J'aime à m'arrêter uniquement à ce qui peut nous être permis de faire à moi et à mon petit-fils, sans nous blesser dans l'endroit le plus sensible. D'après cela vous jugerez, Sire, ce qui doit surtout me faire de la peine, c'est la difficulté de concilier avec mes sentiments d'honneur et de délicatesse toute démarche directe que je ferais de mon propre mouvement à Munich pour retirer la promesse d'une alliance consentie des deux côtés.

Mon fils, il est vrai, avait l'honneur d'assurer à V. M. I. que l'alliance en question n'avait point encore été publiquement déclarée et le retard de cette déclaration publique a sans doute fait juger que je pouvais n'être pas encore essentiellement engagé. Mais, Sire, ce que mon fils ne pouvait pas encore savoir au moment où V. M. I. lui fit la grâce de l'admettre à une audience particulière, c'est que dans le même temps l'Electeur de Bavière me fit prévenir, qu'il s'était écoulé maintenant un temps suffisant depuis la rupture du mariage précédemment convenu entre la Princesse Auguste et le Prince de Mecklembourg; pour que rien ne s'opposât davantage à ce que celui-ci, arrangé avec mon petit-fils, ne fût publié au printemps. Il m'a paru, Sire, que cette ouverture de l'Electeur fortifiait infiniment l'obligation résultant déjà de mon consentement antérieur annoncé officiellement à la Cour de Munich, qui y avait répondu dès lors avec les démonstrations les moins équivoques de satisfaction et de contentement.

Je ne sais, Sire, si V. M. I. a été encore prévenue d'une autre circonstance, faite pour flétrir ma mémoire et celle de mon petit-fils d'une tache ineffaçable, si l'occasion d'une rupture venait de notre part en premier lieu. C'est que l'Electeur de Bavière, pour favoriser l'alliance de sa fille avec le Prince Electoral, a non seulement rompu celle déjà très avancée avec le Prince de Mecklembourg, mais qu'il a encore décliné les propositions de deux grandes cours, que la discrétion que je lui dois me défend de nommer, et qui [re]cherchèrent toutes les deux la Princesse Auguste. Je me sentirais infiniment soulagé, Sire, s'il pouvait m'être permis de réclamer à cet égard l'arbitrage de V. M. I. Elle-même. Pourrait-Elle me croire digne encore de ce qui doit faire ma plus grande gloire, d'une place dans son estime, si, après avoir accepté en faveur de mon petit-fils le sacrifice de ces trois compétiteurs, je pourrais [m']oublier au point de repousser, pour ainsi

dire, la Princesse qui m'aurait fait ce sacrifice? Je ne parle pas même du préjugé défavorable que le monde prendrait du caractère de mon petit-fils, s'il pouvait le faire lui-même.

Il serait superflu d'après cela d'en faire conclure à V. M. I., que quelque vifs que seront toujours mes regrets de ne pas voir s'accomplir un mariage qui présentait la plus heureuse alliance des vues de politique et des inclinations mutuelles, j'éprouverais cependant une peine moins sensible à mon cœur, si ce ne serait pas de ma part même que devraient partir les démarches pour la dissolution de cette alliance convenue positivement de part et d'autre.

Ce qui doit en effet redoubler mon embarras et la difficulté de trouver des motifs honorables auprès de la Cour de Munich, c'est que des raisons majeures ont paru empêcher V. M. I. de nous confier, à moi et à mon fils, celles sans doute infiniment importantes de la volonté qu'Elle a manifestée. Je ne sais, si je me trompe, Sire, en partant de la supposition qu'une Princesse aussi accomplie que celle de Bavière paraît à V. M. I. digne d'un sort plus brillant et qu'Elle s'occupe dans sa sagesse à le lui préparer. V. M. I. remplira en ceci, comme en tout ce qu'Elle fait de grand et de glorieux, les décrets de la Providence qui vous a donné, Sire, au monde.

Il est à désirer que dans ce cas mon petit-fils puisse trouver dans son âme le courage et la constance nécessaires pour s'y soumettre. V. M. I. pardonnera à son âge et à la force d'un premier amour l'aveu de sa douleur et la difficulté du combat auquel il devrait alors se préparer. Son inclination envers la Princesse Auguste ne serait cependant pas aussi pure qu'elle l'est, elle ne serait pas alliée avec tout le respect qu'il lui porte, s'il voudrait mériter le reproche cruel d'avoir été pour elle l'unique obstacle d'un plus grand bonheur auquel ses excellentes qualités lui donnent en effet le droit d'aspirer.

C'est cette pensée seule de ne sacrifier que lui-même à la destinée de la Princesse, qui pourrait le soutenir, surtout s'il lui était permis en même temps de se flatter que sa résignation dans la volonté de S. M. I. puisse attirer sur lui les regards d'approbation d'un héros, dans lequel l'Europe admire le plus parfait modèle que puissent jamais se proposer des hommes destinés à en gouverner d'autres. Vous voulez, Sire, l'accoutumer de bonne heure à se vaincre lui-même. Ce sera un nouvel (!) bienfait qu'il devra à V. M. I.; Elle y ajoutera encore celui de vouloir, qu'après les éclaircissements que j'ai eu l'honneur de donner plus haut, il ne fasse rien qui puisse lui faire perdre le plus haut prix qu'on puisse mériter, la seule récompense vraiment digne de tous les efforts, le suffrage de V. M. I.

Il me reste encore à La prier d'avoir quelque indulgence de la longueur d'une lettre qui Lui dérobe de ses moments précieux. Mais, Sire,

j'ai cru devoir ouvrir tout mon cœur à V. M. I. J'ai eu soin de m'exprimer envers Elle d'une manière qui ne puisse laisser aucune incertitude sur mes sentiments ni sur ceux de mon petit-fils. L'équité de V. M. I. La porte naturellement à ne juger que les intentions. Je serai tranquille, si je puis me flatter qu'Elle voudra bien peser les miennes. Elles sont en tout conformes aux principes que j'ai professés depuis l'avènement de V. M. I. et aux sentiments qui m'animeront jusqu'au dernier instant de ma vie. Ce sont ceux du dévouement inviolable et du profond respect avec lequel, en osant me recommander ainsi que le Prince Electoral et toute ma Maison dans les bonnes grâces et la puissante protection de V. M. I., je suis[1] . . .

Konzept Reitzenſteins mit dem Placet des Kurfürſten und Kurprinzen.

270. Dalberg an Markgraf Ludwig.

Paris, 20. März 1805.

[Abreiſe des kaiſerlichen Hofes nach Italien. Korreſpondenz mit dem Kaiſer.]

. . . La Cour Impériale part dans le courant de la semaine prochaine pour l'Italie. Les ministres suivront en 15 jours, S. M. l'Empereur se rendant à Dijon avant de passer les Alpes. On ignore encore, si des personnes du corps diplomatique suivront à Milan. L'horizon politique me paraît bien obscurci. V. A. a-t-Elle profité de l'invitation pour la correspondance[2] et ne voudrait-Elle pas user de ce moyen pour recommander secrètement les objets de nos désirs? . . .

271. Markgraf Ludwig an Dalberg.

Karlsruhe, 2. April 1805.

[Wird zu gelegenerer Zeit dem Kaiſer ſchreiben.]

. . . Très reconnaissant à (sic!) l'avis que vous voulez bien m'y donner, je vous avoue franchement que je n'ai pas le courage de me prévaloir dans ce moment-ci de certaine permission, de peur d'importuner. Je pense qu'il vaudrait peut-être mieux d'en réserver l'usage à une autre époque plus propre à faire prévoir quelque succès. En attendant je profite de cette occasion pour vous prier de vouloir bien à l'avenir m'éclairer sur les démarches que vous jugerez nécessaires . . .

Wird Dalberg 50 Flaſchen Johannisberger für Papa Pfeffel zugehen laſſen.

Konzept von Groos.

[1] Napoleon ließ das Schreiben unbeantwortet, ohne deshalb ſeine Pläne aufzugeben. Vergl. Nr. 276.

[2] Mit dem Kaiſer. Der Zweck des Schreibens, Näheres über den Stand der Angelegenheit zu erfahren, iſt leicht erkennbar.

272. Dalberg an Markgraf Ludwig.

Paris, 29. April 1805.

[Pfeffel. Die deutschen Angelegenheiten bei La Besnardière in guten Händen.]

. . . J'ai fait part au bon Pfeffel de la généreuse attention de S. A. E. à son égard.[1] Il en a été pénétré de sensibilité et m'a prié de le mettre aux pieds d'un souverain qu'il respecte et chérit, [et] d'offrir à V. A. ses plus profonds hommages et ses sincères remerciments. Il m'a dit qu'il désirerait employer les moments d'une existence prolongée que lui donnera le Johannisberg à être utile à la Maison de Bade. Le compère Mathieu étant définitivement rayé de tout travail depuis le départ de D[urant], le vieux est ramené à de fréquentes consultations, et les affaires de notre patrie [sont] entre les mains d'un employé des plus respectables, Mr La Besnardière qui travaille sous Mr Hauterive, un homme par excellence . . .

273. Geh. Finanzrat Baumgärtner an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 21. Mai 1805.

[Abfällige Kritik der Anlehenspolitik Gaylings.]

. . . In der vorigen Session, am Samstag, erschien wieder eine beängstigende Anzeige von der Generalkasse, wornach, wenn kein Anlehen geschieht, bis den 23. Juli die Zahlungen stocken und ein Defizit von 180000 fl. erscheinen werde. Das Artige dabei ist, daß bis dahin nur 70000 fl. eingehen sollten, und noch artiger war es, daß in den paar Tagen, während dem der obgedachte Bericht sich unterwegs befand, schon 30000 fl. bar Geld von jenen 70000 fl. eingegangen waren. In der Tat, es läßt sich kaum ertragen, wie man so blind nur immer auf Anlehen losarbeitet.[2] Von 1200000 fl., die jetzt im Jahr 1805—1806 laufend sind, von 500000 fl., die von dem eben zurückgelegten Rechnungsjahr noch ausstehen, und von 700000—800000 alten Ausständen sollen in Zeit von beinahe 3 Monaten nicht mehr als 70000 fl. eingehen!

E. Hf. D. werden Sich gnädigst zu erinnern geruhen, daß schon vor geraumer Zeit eine nicht viel größere Summe angenommen wurde, wo der Erfolg das Gegenteil sehr auffallend bewies. Es ist in der Tat hohe Zeit, diesen Machinationen ein Ende zu machen, denn das Übel, das daraus auf allen Seiten entsteht, ist nicht zu berechnen. Inzwischen hat man doch die Sache so ge-

[1] Markgraf Ludwig hatte ihm 50 Flaschen Johannisberger schicken lassen.

[2] Über diesen Angriff Baumgärtners gegen den Finanzminister von Gayling und seine Bemühungen, ihn zu verdrängen, vergl. Andreas, Geschichte der badischen Verwaltungsorganisation und Verfassung I, 88 ff.

nommen, daß, wenn auch selbst der supponierte Fall einträte, man dennoch gehörig gefaßt sein würde. Man wird nämlich auf diesen Fall, wenn das Anspacher oder Rothschildsche Anlehen so geschwind nicht zustand kommen sollte, auf ein einstweiliges Anlehen auf kurze Zeit bei den Banquiers Goll seine Zuflucht nehmen. Auch wird die Contributionskasse mit einem Teil aushelfen . . .

274. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 8. Juli 1805.

[Elisabeths Ehe. Resignation. Das bayrische Heiratsprojekt. Max Josef drängt auf Abschluß. Verlegenheit Karl Friedrichs. Gefahr eines Bruchs. Verhalten des Kurprinzen]

Nowosilzow hat ihr durch Kurier von Berlin ein Schreiben Elisabeths gesandt.

Je suis bien aise jusqu'à un certain point de votre résignation, ma chère enfant, mais pourtant pas trop, je vous en prie, car cette espèce d'apathie où vous êtes pourrait vous faire négliger encore quelques moyens de rapprochement, car vraiment c'est le bien public qui en dépend, que vous ayez des enfants, et le vôtre, ma chère . . . Ah, cette Providence si impénétrable ne [sc] lassera-t-elle pas de vous éprouver et d'ouvrir enfin les yeux à l'Empereur d'ailleurs si bon et si bien intentionné pour ses peuples . . .

J'ai bien du tracas pour le mariage de Charles. L'Electeur de Bavière m'écrit lettre sur lettre pour presser qu'on déclare l'engagement de nos enfants et qu'on songe à dresser les articles du contrat de mariage et votre grand-père a été très disposé pour cela, et voilà ses alentours qui lui font peur du courroux de S. M. Napoléon . . . et l'engagent à rétrograder pour éloigner encore ce moment. Je prévois avec peine que l'Electeur de Bavière finira par être très piqué, comme de raison, et rompra.

J'en serais doublement peinée, parce que j'aime la jeune personne et qu'elle parait être vraiment attachée à Charles. Celui-ci le parait aussi, quand il croit la perdre; mais quand il s'imaginera en être sûr, celui-ci a l'air de n'y plus songer, et croit tout au pied de la lettre, quand on lui dit que cela ne peut pas lui manquer . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

275. Baumgärtner an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 25. Juli 1805.

[Rücktritt Gaylings von der Finanzverwaltung. Beschuldigungen.]

Am letztvergangenen Montag schickte der Herr Minister von Gayling mir den Kurfürstl. Befehl wegen seines Austritts in Abwesenheit des Geheimrats

Herzog zu. Vorgestern war er noch in der Forst- und gestern in der Finanzsession, da er noch einigemal beiwohnen will, um seine Sache vollends vorzutragen und dabei noch so viel möglich zu hindern. — Sichtbar geht nun seine und [seiner] Consorten Hoffnung, die er auch laut und ausdrücklich zu erklären sich gar nicht scheuet, dahin, daß wir nächstens mit vollen Segeln auf den Grund laufen werden. Wenn dies geschähe, so hätte es nicht besser als durch ihn und Consorten vorbereitet werden können, und es ist in der Tat eben keine so leichte Sache, das Schiff aus der Mitte der Klippen und Sandbänke wieder herauszusteuern, worin es, wenn nicht mit vorsätzlicher Bosheit, doch, welches man gewiß behaupten kann, mit crasser Unwissenheit gebracht wurde. Und dennoch soll dieses mit Gottes Hilfe ganz zuverlässig geschehen, wenn nur S. Kf. D., wie ich gar nicht zweifele, in den gefaßten Vorsätzen ausdauern und E. Hf. D. das Ruder mit Kraft und Festigkeit führen . . .

276. Observations sur l'alliance projetée entre S. A. S. le Prince Electoral de Bade et Madame la Princesse Auguste de Bavière[1].

Favorite, 5. August 1805.

[Ratschläge, die bayrische Heirat betreffend. Gemeinsame Schritte der beiden Kurfürsten in Paris zur Erforschung der Willensmeinung Napoleons und Kundgebung ihrer Wünsche.]

Cette alliance paraît répondre à tous les intérêts et à toutes les convenances, elle paraît devoir offrir la satisfaction la plus parfaite.

S. A. S. l'Electeur de Bavière, m'assure-t-on, a dit plusieurs fois qu'elle comblait tous ses vœux; elle répond aux désirs de l'auguste chef de la Maison de Bade, qui en même temps ne peut et ne doit se cacher que la Bavière est devenue une Maison protectrice en Allemagne et que son alliance vaut celle des plus grandes puissances.

La Princesse de Bavière, ne fût-elle déjà une femme accomplie par ses qualités et sa beauté, est celle qui compromettrait le moins les intérêts de la Maison de Bade, qui est digne par son rang de devenir l'épouse de son chef futur et qui en fera assurément la gloire et le bonheur. On ne pourrait donc que désirer que cette alliance se réalise et écarte le plus promptement les difficultés subalternes qui naissent souvent lors de la rédaction des contrats de mariage, s'il ne s'agissait pas de peser la prétention que forme l'Empereur Napoléon d'allier son beau-fils à la Princesse Auguste de Bavière et de s'apparenter ainsi à toutes les familles souveraines de l'Europe. Cette circonstance place ce rapport au milieu des grands intérêts politiques. Lié aux vues ambitieuses d'un homme tout-puissant

[1] Nach einem Randvermerk von Dalberg.

auquel rien encore ne résiste, qui ne cède sur rien, ne pardonne et n'oublie jamais, il n'est point indifférent de conclure ce mariage avec son consentement ou contre son gré ou lorsqu'il voit la chose avec indifférence.

Il s'agit ici du bonheur des deux époux, des intérêts de leurs Maisons, du bien-être de leurs Etats. Cette affaire se règle sur d'autres proportions, les rapports philanthropes (sic!) de deux familles indépendantes n'en déterminent pas seuls le rapport; le plus ou le moins de facilité donnée par l'Empereur Napoléon en donne de biens différents. On m'honore de me demander mon avis de cette affaire délicate.

Fidèle à mon devoir, indépendant dans mes opinions, désirant vivement le bonheur et la tranquillité du souverain et du pays que j'ai l'honneur de servir, j'oserai l'exposer sans détour et, ne portant aucun égard à tout ce qu'il y a peut-être de personnel ou d'arrière-pensée dans son ensemble, je soumets mes observations à la délibération de ceux qui par leurs droits, par leurs expériences et la profondeur de leurs vues y sont appelés. Les deux augustes Maisons s'étaient formellement engagées à cette alliance, lorsque l'Empereur Bonaparte témoigna le désir que l'Electeur de Bavière donnât sa fille à Mr Beauharnais qui pour lors n'était ou ne paraissait point encore appelé au trône d'Italie.

On assura à S. A. E. des avantages particuliers pour cette condescendance, qui malgré cela les déclina, en opposant l'engagement pris avec la Maison de Bade.

L'Empereur Napoléon, sensible sans doute à ce refus fait vers le milieu de décembre 1804, ne parut point y renoncer, puisqu'il parla de l'objet avec S. A. S. Msgr le Margrave Louis lors de son séjour à Paris, et qu'en résultat de ce qui doit s'être dit alors, il crut qu'aucun engagement formel [n']avait été pris et que peu après il forma une nouvelle combinaison, en faisant écrire le 3 de janvier 1805 dans ce sens à Msgr le Margrave Louis par l'organe de Mr Talleyrand. Il jugea fort adroitement qu'en insinuant à la Maison de Bade, que sa malheureuse position rend esclave de ses caprices, qu'il ne voulait pas de cette alliance, cette Maison hésiterait à faire des démarches ultérieures, et que Mme la Princesse Auguste pour lors ne serait pas donnée si vite à un autre prince, que l'alliance avec Mr Beauharnais, son fils, pourrait encore avoir lieu.

Il se borna à cette démarche comme suffisante et n'en fit plus faire près de l'Electeur de Bavière, plus indépendant par sa position et par les égards que la France a pour lui. Il ne répondit point à la lettre de S. A. E. de Bade, parce qu'il voulait être entendu à demi-voix et ne dire ni oui ni non sur cette affaire qu'il désirait laisser en suspens.

S. A. E. de Bavière croit que l'Empereur Napoléon y a renoncé, il presse une décision, et S. A. E. de Bade lui a écrit dans une dernière

lettre «qu'il se croit toujours lié par sa parole, qu'il en fera faire la communication à Paris et qu'il l'invite à différer jusqu'à cette époque».

Si cette communication à Paris doit se borner à annoncer que le mariage aura lieu, il eût été à désirer que S. A. E. de Bade eût engagé S. A. E. de Bavière à faire faire de son côté la même communication. Les démarches combinées des deux ministres à Paris auraient plus facilement amené une explication de la part de l'Empereur Napoléon, si on la croit nécessaire pour connaître ses intentions, et si on ne veut point y avoir égard, il vaudrait mieux que cette communication se fasse par une seconde lettre de S. A. E. de Bade que son ministre à Paris serait chargé de remettre, ou dans une audience particulière ou, si on la refusait, par l'organe de Mr Talleyrand. D'une simple ouverture de la part du ministre de Bade à Paris il résultera infailliblement de deux choses l'une ou que Mr Talleyrand, en haussant les épaules, fera sentir que l'Empereur ne veut pas donner de réponse, ou qu'en effet il déclare qu'on s'attend que le mariage soit suspendu. L'embarras en sera augmenté.

Le ressentiment de l'Empereur Bonaparte n'est point à mépriser, et il doit importer autant à la Maison de Bade qu'à l'auguste père de la Princesse de Bavière que leurs intérêts ne soient pas compromis. S. A. E. de Bavière doit donc désirer également des éclaircissements sur les sentiments de l'Empereur Napoléon, et c'est par son ministre qu'il doit les demander. Il paraît que ces considérations devraient être exposées à S. A. E. de Bavière et qu'on demandât son avis; il peut encore mieux que S. A. E. de Bade faire connaître à Paris «que des engagements formels ayant été pris à l'égard de cette union, il désire qu'elle se réalise comme essentiellement utile aux deux Maisons, que l'Empereur Napoléon, ne cessant d'exprimer aux deux Maisons les sentiments de son amitié et de son intérêt, ne peut qu'approuver une union qui réunit tous les avantages, et que, n'ayant pas lieu, il se trouverait embarrassé par les demandes antérieures de l'Autriche en faveur de l'Archiduc Palatin».

Cette dernière insinuation ne peut guère convenir à la France.

Kopie.

---

277. Thiard an Markgraf Ludwig.

2me complémentaire an 13 (19. September 1805).

[Übermittlung einer neuen Note. Bitte um beschleunigte Erledigung. Zuweisung ortskundiger, mit dem Schwarzwald vertrauter Leute.]

J'ai l'honneur de soumettre à V. A. la note[1] qu'Elle a bien voulu me permettre de Lui remettre. Je sens l'inconvenance que je m'adresse

[1] S. Nr. 278. Die Note ist veranlaßt durch Talleyrands Weisungen vom 15. September (Polit. Corresp. V, 314). Über den Rheinübergang Napoleons und die Rüstungen

directement à Elle pour un objet de cette nature, mais V. A. sent la nécessité de presser une mesure qui perdrait tout son effet, si elle n'était pas réalisée avant le passage de l'armée et dont le retard priverait les sujets de S. A. E. du soulagement que l'Empereur veut leur procurer. Elle seule peut donner par son rang et son caractère à cette transaction l'activité nécessaire, et je La supplie d'en accélérer l'exécution le plus possible.

V. A. ayant bien voulu me permettre de Lui exposer en outre le service que S. M. attend de l'attachement qu'Elle lui a toujours témoigné, j'ai l'honneur de La prier de m'indiquer trois individus sûrs, soit officiers, ingénieurs ou même simples chasseurs, assez intelligents, pour répondre aux questions qui leur seront faites sur les localités du pays, qui aient eux-mêmes parcouru autant que possible les défilés des Montagnes Noires et même les communications avec le Danube et qui en connaissent parfaitement tous les passages . . .

278. Note Thiards.

2me complémentaire an 13 (19. September 1805).

[Wünscht gegen Kostenersatz umgehende Lieferung von 100 bespannten Wagen zum Transport von Munition und Proviant.]

La Maison d'Autriche se refusant constamment aux ouvertures de paix de S. M. l'Empereur et Roi et ne répondant que par des réponses dilatoires aux explications franches qu'Elle a provoquées d'elle et dont Elle n'a cessé de donner l'exemple, les armées françaises se voient forcées d'aller chercher un ennemi deux fois terrassé et toujours constant dans sa haine et, pour le joindre, de traverser les Etats de S. A. S. l'Electeur de Bade.

Les fardeaux qui accompagnent toujours la marche d'une armée même alliée, sont trop connus de S. M., pour qu'Elle n'ait pas cherché le plus qu'il lui sera possible à en alléger le poids aux sujets de S. A., et le transport des vivres et des munitions étant surtout un des objets qui fatiguait le plus les habitants des campagnes par les réquisitions de chariots qu'il exige, le seul moyen de parer autant que possible à cet inconvénient est d'en entretenir une quantité suffisante ou du moins approchant des besoins de l'armée et quelque dispendieuse que cette détermination puisse être, S. M. voulant donner à ses alliés une nouvelle preuve de sa sollicitude, n'a pas hésité à s'y arrêter; mais la brièveté du temps que l'attaque inopinée à laquelle Elle est exposée lui laisse, ne lui permettant pas de trouver sur-le-champ dans la partie de ses Etats qui avoisine le théâtre de la guerre le nombre d'attelages nécessaire pour parvenir à ce

Badens vergl. nunmehr die vorzügliche Veröffentlichung von Alombert-Colin, La campagne de 1805, Bd. I und II.

but, elle a pensé que S. A. E., convaincue de l'avantage qui résultera pour ses sujets de cette détermination, se prêterait de tout son pouvoir à en assurer l'exécution.

En conséquence S. M., sachant que le militaire de l'Electorat de Bade est sous la direction particulière de S. A. S. Msgr le Margrave Louis et connaissant l'intérêt qu'Elle porte à l'avantage de la France, m'a ordonné de m'adresser personnellement à Elle pour obtenir de S. A. E. qu'il soit fourni dans ses Etats au Gouvernement français cinquante chariots couverts attelés de quatre chevaux pour le transport des munitions, et cinquante autres également attelés de quatre chevaux pour les subsistances, avec chacun un conducteur engagé. Les frais d'achat, de réparations préalables, d'équipement etc. seront supportés par S. M. et acquittés à Strasbourg à l'époque qui sera déterminée et aussi courte qu'on le désirera, et du moment où ils seront reçus, les chevaux et les hommes recevront leur subsistance des magasins de S. M.

S. A. E. sentira aisément qu'en s'adressant à son ministère à cet égard, S. M. a pensé que c'était le moyen le plus efficace pour tenir la chose secrète et éloigner les soupçons que l'ennemi aurait naturellement si des commissaires français se fussent eux-mêmes rendus dans les Etats de S. A. pour procéder à ces achats.

En conséquence j'ai l'honneur de prier S. A. S. de vouloir bien employer ses soins particuliers, pour que les intentions bienveillantes de S. M. puissent avoir une exécution prompte, dont il est inutile de Lui faire sentir la nécessité,

d'ordonner qu'il me soit remis un état approximatif de la somme à laquelle pourront s'élever les frais réunis de cette levée,

et enfin d'engager S. A. E. à désigner une personne, avec laquelle je puisse, d'après l'autorisation que j'en ai reçue de mon souverain, passer tel marché qu'il sera nécessaire . . .

---

279. Oberſt Götz an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 22. September 1805.

[Stimmung in Karlsruhe.]

. . . Als ich nach Hauſe kam, fand ich alles ganz ruhig und ſtille, hörte auch nicht, daß man von weiterem Vorrücken der Öſterreicher ſprach. Hier hat aber das Einberufen der Beurlaubten, das Abführen der Kanonen, der Fournitures der Kaſernen ꝛc. erſtaunenden Schrecken verbreitet. Vorgeſtern Abend und noch geſtern Mittag ſoll die Beſtürzung außerordentlich geweſen ſein. Es liefen ſchon viele Menſchen in das Schloß, um zu ſehen, ob man auch Meubles

einpacke. Nun ist man aber wiederum stille. Was das mehreste Aufsehen machte, war, daß alles nach Mannheim geführt wurde, dann dieses machet Viele aufmerksam . . .

---

280. Oberst Götz an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 28. September 1805.

[Österreichische Truppen in Pforzheim und Durlach. Einmarsch der Franzosen unter Ney in Karlsruhe.]

. . . Daß das Vorrücken der Österreicher nach Pforzheim[1] vorgestern einige Bestürzung gemacht hat, dies ist gewiß. Der General von Bohlen kam zu mir geloffen. Er war ganz außer sich, weil er keine Verhaltungsbefehle hatte, dann jedermann glaubte die Österreicher viel stärker, als es sich nachher fand. Sie kamen des Nachts schon bis an die Post in Durlach mit ihren Patrouillen, die Franzosen-Patrouillen hier durch die Stadt. Als sie hinter Durlach zusammen trafen, haben sie miteinander gefoffen. Bei uns war die ganze Nacht sehr unruhig. Das Militär wurde bestellt, parat zu sein. Dann kam noch die Nachricht, der Kaiser Napoleon würde als (sic!) gestern in Rastatt zu Mittag speisen. Bei Hof wurden Wagens und Menschen gepackt, um recht früh in Rastatt zu sein. Aus E. D. Schreiben kann ich aber nicht sehen, daß dem so war.

Gestern nachmittag 1/2 3 Uhr kamen die ersten Franzosen hier durch. Abends 5 Uhr kam abermals eine Kolonne von ungefähr 3000 Mann. Diese sind hier einquartiert und haben heute Rasttag. Es können durch Karlsruhe ungefähr 8000 Mann marschiert sein, ruhig und in Ordnung, sehr schöne Leute. Ich sahe sie von dem Garten aus. Der Feldmarschall Ney hat sein Hauptquartier hier. Noch logiert er in der Post; ich höre aber, daß ihme das Seldeneckische Haus eingericht[et] wird. Sein Quartiermacher war etwas ziemlich grob, weil er absolument kein Wirtshaus vor ihn wollte. Dies verursachte einige Dummheiten, weil das Oberamt glaubte, Maltitz seie schon abgereist. So wollten sie ihn in selbiges Quartier weisen, es wurde aber nichts daraus. Schall, welcher dies erfahren hat, war furios und nimmt es als die größte Beleidigung für Maltitz auf. Schall reiset heute ab nach Stuttgart. Die Fran Markgräfin kommen heute hier an. Ich bin begierig, ob wir das Hauptquartier lange hier behalten. Die Stadt ist übel daran; es mußte alles Einquartierung annehmen . . .

[1] Es handelte sich um ein Streifkommando österreichischer Ulanen und Dragoner. S. v. Weech, Geschichte von Karlsruhe I, 192; Alombert-Colin, La campagne de 1805, II, 414, 473.

281. Thiard an Markgraf Ludwig.

(Karlsruhe), 6 vendémiaire (28. September 1805).

[Napoleon wünscht Nachrichten über die feindlichen Operationen. Bitte um Pferde.]

J'ai l'honneur de prévenir V. A. que l'Empereur vient de me faire appeler. Il m'a demandé si j'avais reçu de vos nouvelles. Il m'a ordonné de vous écrire pour vous prier de m'en donner le plus souvent possible, où est l'armée ennemie; où est la sienne; ce que l'on dit; ce que vous pouvez avoir appris etc. Ecrivez-moi donc par estafette et le plus souvent que vous pouvez.

Je vais faire auprès de S. M. le service d'aide de camp. Il m'est bien essentiel, Monseigneur, d'avoir le plus tôt possible les chevaux que j'ai pris la liberté de demander à V. A. Je La supplie de me les envoyer le plus tôt possible. Elle m'a si accoutumé à compter sur Ses bontés que, si Elle connaissait quelques-uns de Ses officiers qui voulut[1] en vendre encore un ou deux, je La prierais d'en faire l'acquisition et de me les envoyer. Je les payerai ce que l'on voudra. Si le lieutenant-colonel Vierordt dans ses chevaux de réquisition en trouvait un bon pour un domestique, je lui serais bien obligé de me l'envoyer; je le payerai ce qu'il croira convenable.

Il est midi et je n'ai encore personne de V. A. J'ai mes instructions, et tout sera bientôt fini . . .

282. Markgraf Ludwig an Thiard.

Baden, 28. September 1805.

[Kriegsnachrichten. Soult auf dem Vormarsch gegen Bretten, Ney gegen Pforzheim, Lannes im Albtal.]

La lettre que votre courrier vient de m'apporter s'est croisée avec celle que j'ai eu soin de vous expédier ce matin. Je ne vous y ai pas parlé de nouvelles, parce que, ayant été dans le cas d'avoir à écrire hier au général Rapp, aide de camp de l'Empereur, je lui ai communiqué celles qui me paraissaient à peu près assez intéressantes pour pouvoir être mises sous les yeux de Sa Majesté. Les mouvements qui se font aux avant-postes étant de trop peu d'importance, j'ai envoyé les deux lieutenants Schach et de Seutter sur les derrières de l'avant-garde autrichienne. Voilà maintenant 6 jours que je suis sans nouvelles de l'un et de l'autre. Cela m'inquiète beaucoup, craignant qu'ils ne soient coupés par les ennemis. On ne doit pas compter sur des lettres, parce que tous les courriers ont manqué hier et aujourd'hui. On m'assure que les Autrichiens ont réellement quitté Freudenstadt et la position du Kniebis, où vos troupes commençaient déjà à remuer la terre. J'en attends la confirmation ce soir.

[1] Sic! Lies voulussent.

Hier Mr le maréchal de l'Empire Soult a passé par Bruchsal avec une colonne de 8000 hommes d'infanterie, 300 de cavalerie et 16 pièces de canon. Cette colonne s'est avancée jusque vers Bretten. Les Autrichiens ayant été ce matin encore à Pforzheim, nous attendons d'un moment à l'autre la nouvelle qu'ils en auront été chassés d'un côté par la colonne venant de Bretten et de l'autre par la brigade du corps d'armée du maréchal Ney, qui a poussé hier jusqu'à Wilferdingen entre Durlach et Pforzheim. Un corps de cavalerie de l'avant-garde du maréchal Lannes a remonté cette nuit la vallée de l'Alb du côté de Herrenalb, de manière que nous présumons que demain tout le revers des Montagnes Noires depuis Pforzheim jusqu'au Kniebis sera occupé ou tourné . . .

Concept.

283. Thiard an Markgraf Ludwig.

7 vendémiaire (29. September 1805).

[Der Kaiser ungehalten. Anweisung von Geldern. Ratschläge zur Beseitigung der Verstimmung. Veröffentlichung des Allianzvertrags in der Karlsruher Zeitung.]

V. A. jugera bien que la lettre que j'ai eu l'honneur de Lui écrire ce matin[1] venait d'une autre source que de la mienne, et elle ne Lui fera que plus d'effet du moment où le chargé de pouvoirs est arrivé. Je suis retourné chez S. M. qui a ordonné que sur-le-champ il soit compté au ministère de S. A. 150000 frs. demain dans la journée, si vous voulez. Une telle manière d'acquitter ses engagements ou, pour mieux dire, ses offres, fait, Monseigneur, aux autres un devoir d'être encore plus strict à remplir les siens[2]. Je ne crois pas que l'Empereur part demain, je crois que cela ne sera que mardi. Il ira coucher à Bruchsal. Je crois, Msgr, qu'il serait bien fait que V. A. s'y rendît — nous ne passons pas par Carlsruhe — et qu'Elle pût lui donner en arrivant l'assurance que ses désirs sont exécutés ou, pour les 1200 hommes, vont l'être; car je ne vous cache pas que ce matin S. M. n'était pas satisfaite, et je me réserve de tout dire à cet égard à V. A.

Quant à la proclamation, V. A. pourra dire que les semestriers sont déjà rappelés; mais si j'avais un conseil à Lui donner, je L'engagerais à offrir à S. M., pour lui donner une preuve bien convainquante du dévouement de S. A. E., de faire sur-le-champ insérer le traité dans la gazette de Carlsruhe. Je me réserve de développer cette idée à V. A. Elle voit que Bade n'est pas seul, et que je ne l'ai trompé ni dans mes assurances ni dans mes probabilités . . .

[1] Polit. Corresp. V, 344. — [2] Sic! Lies: leurs.

284. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 2. Oktober 1805.

[Empörung über das Bündnis mit Frankreich und den Prinzen Ludwig. Geheimhaltung der Vorverhandlungen. Verhalten des Kurprinzen. Bitte um Nachsicht und Schonung. Wird unter allen Umständen in Karlsruhe bleiben. Die Ettlinger Zusammenkunft.]

Ah! ma chère Elise, j'ai le cœur navré de tout ce qui se passe. L'Electeur donne sa petite troupe à la France. Hier une partie est marchée, et l'autre doit être prête au premier ordre. On fait croire à votre grand-père, qui baisse visiblement pour le moral, que l'Empereur d'Allemagne veut s'emparer des Etats de tous les princes d'Empire, qu'il les écrasera, enfin qu'il ne doit plus exister un Empire Germanique etc. Enfin votre pauvre grand-père, dans un état violent, s'est décidé à cette fausse démarche. C'est le Prince Louis qui a tout concerté avec Bonaparte, et voilà l'énigme expliquée de tous ces émissaires français qui venaient chez lui et de ses allées et venues à Strasbourg depuis que l'armée française est en mouvement. On m'en a fait un tel mystère qu'il y a quelques jours qu'apprenant par la voix publique ce qui devait se passer, je fis quelques représentations; et l'on me répondit qu'il n'était donc question de rien etc. Votre frère, qu'on n'instruisit de rien, excepté les derniers trois jours, n'a pas le courage de s'opposer aux volontés de son grand-père ou plutôt à celles de son vilain oncle. Sans doute qu'il est bien jeune pour avoir une opinion prononcée . . .

Veuillez dire ou écrire à l'Empereur que je le supplie de n'en pas vouloir à mon fils de tout ce qui se passe, qu'il ait la bonté de protéger notre pays, ce dont vraiment je ne doute pas, mais surtout d'intercéder pour nous auprès de l'Empereur d'Allemagne, pour que ses troupes ne traitent pas trop le pays en ennemi et que l'on respecte au moins les propriétés personnelles . . .

Was der Kurfürst tun wird, falls die Franzosen unterliegen, weiß sie nicht, da man ihr aus allem ein Geheimnis macht. Im Publikum heißt es, er werde nach Mannheim gehen und bei einer Gefahr nach Frankreich flüchten. Sie selbst wird unter allen Umständen in Karlsruhe bleiben; es könne ein Augenblick kommen, wo ihr Sohn eines Rates bedürfe.

Les habitants d'ici disent unanimement que, si je reste avec eux, ils se flattent d'être préservés des malheurs; cette marque de confiance de leur part m'y détermine en grande partie. Ah! comme tout crie contre le Prince Louis et Mme de Hochberg, c'est vraiment inouï, mais aussi ils sont cause de toute manière de notre ruine et malheur.

Der Kurfürst hat Napoleon gestern in Ettlingen begrüßt.

Celui-ci lui a dit tant de belles choses sur ce qu'il s'est prononcé pour lui, qu'il était de l'intérêt de la France de soutenir l'Empire Ger-

manique etc. que votre grand-père en est revenu tout radieux, ce qu'il n'était pas auparavant.

Erſucht Eliſabeth, den Inhalt des Schreibens, das auf ſicherem Wege durch den Prinzen von Deſſau nach Weimar befördert werde, dem Zaren ſofort zur Kenntnis zu bringen, «car ma tranquillité et mon repos en dépendent d'être assurée de ses intentions pour moi, mon fils et mon pauvre pays!»

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmſtadt.

285. Kurprinz Karl an Thiard.[1]

O. O. (Oktober 1805).

[Lehnt die Teilnahme am Feldzuge ab. Rückſicht auf Familienwünſche und auf Rußland.]

Je me trouve, Monsieur le Chambellan, pour la première fois de ma vie peut-être, dans la pénible position d'avoir été sur un objet d'une nature importante divisé d'opinion avec toute ma famille, et ce sentiment n'a pu être adouci que par la conviction de devoir porter un sacrifice au vœu de mon grand-père et à la volonté prononcée de ma mère.[1] L'un et l'autre, péniblement affectés de la situation des choses, ne consentent point à me voir éloigné d'eux et, quel qu'eût été mon zèle pour être témoin des nouveaux lauriers que S. M. l'Empereur va cueillir, je dois y renoncer par un sentiment de dévouement et d'obéissance, qui prévaut sur mon ardeur de servir la cause pour laquelle les armées françaises combattent.

Vous jugez, Monsieur, que les considérations qui dirigent les uns et les autres se nuancent d'après leurs positions, et que je dois respecter des idées qui se fondent sur le sentiment et les convenances mêmes, et il me serait impossible de me rendre, dans ce moment au moins, au quartier-général. En voici une, Monsieur, qui nous paraît à tous de la plus haute importance. Ayant un régiment en service de Russie, portant les ordres de mes beaux frères, le devoir et l'honneur me prescriraient de les renvoyer et de blesser les sentiments d'affection et de reconnaissance que je leur dois. Il en résulterait même que ma mère se trouverait dans l'impossibilité peut-être de continuer des relations qui peuvent un jour être généralement utiles et dont S. M. l'Empereur dispose.

Je ne puis toucher que superficiellement un tel objet, que je vous prie, Monsieur, de porter plus particulièrement à la connaissance de S. M. l'Empereur, auquel j'ai voué l'hommage d'un dévouement sans bornes, comme je lui porte celui de l'admiration. Mon grand-père se réserve de les soumettre avec plus de détail à S. M. Agréez etc. . . .

Abſchrift im Nachlaß Dalbergs, Frh. v. Heyl'ſches Archiv zu Herrnsheim.

[1] Vergl. zu der Angelegenheit Polit. Correſp. V, 324, 423, 473, ſowie den im Folgenden mitgeteilten Brief der Markgräfin vom 30. November. Danach hat Dalberg das Schreiben, deſſen Abſchrift ſich in ſeinem Nachlaß findet, wohl auch entworfen.

286. Aufzeichnung des Kabinettsekretärs Geh. Referendärs Wielandt.

Karlsruhe, 8. Oktober 1805.

[Zusicherung des Privilegium electionis fori im künftigen Frieden.]

Der Kurfürst hielt es für rätlich, sich „wegen der gegenwärtigen politischen Verhältnisse und der daraus besorglichen bleibenden Abneigung des kaiserl. österreichischen Hofes" bei den künftigen Friedensverhandlungen nach dem einstigen Vorgange von Schweden (Art. 10 und 12 des Westfäl. Friedens) „um das Privilegium electionis fori, d. i. um das Recht zu bewerben, sich, auch als beklagter Teil, den Gerichtsstand selbst zu wählen", um zu verhüten, daß badische Streitsachen vor dem Reichshofrat verhandelt werden. Auf seinen Befehl wird das Nötige „zur Erinnerung notiert", um bei Eröffnung der Friedensverhandlungen darauf zurückzukommen.[1]

287. Geh. Referendär Oehl an Markgraf Ludwig.

München, 31. Oktober 1805.

[Wichtige Verhandlungen über die Neugestaltung der deutschen Verhältnisse in München.]

. . . Le ministre des affaires étrangères Talleyrand travaille avec les conseillers d'état Petiet et Daru; le ministre de France Otto est ordinairement du nombre; il se prépare des changements importants dans la face [des choses] et au profit de notre constitution germanique dont l'ébauche paraît se faire dans ce moment-ci . . .

Graf Degenfeld, der heute nach Karlsruhe abgereist, wird mündlich Näheres mitteilen.

288. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 11. November 1805.

[Hauber. Bemühungen, der Hochberg'schen Linie, den Fürstentitel und die Erbfolge zu sichern.]

Hauber, Elisabeths alter Lehrer[2], läßt für die Unterstützung, die ihm abermals zuteil geworden, danken. Der Lehrer der jungen Grafen Hochberg bezieht das Doppelte des Gehalts, den Hauber bezogen.

Cela passe toute description comme cette femme et ses enfants occasionnent de la dépense en tout genre. On se flatte de nouveau de leur obtenir la dignité de princes et le droit de succession; c'est au fond la base et le but de toutes les démarches de votre grand-père, sans doute appuyé ou plutôt conseillé avec vigueur par son digne fils Louis. Ah! j'aurais tant à vous dire sur tout cela! . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Reitzenstein erhält in der Folge am 24. Oktober Auftrag, einen kleinen Aufsatz darüber nebst dem Entwurf einer Note vorzulegen, rät aber davon ab, „diesen einzelnen Gegenstand, abgerissen von anderen Punkten, die uns noch mehr am Herzen liegen", zur Sprache zu bringen, womit der Kurfürst sich dann einverstanden erklärt. An Wielandt, Heidelberg, 3. November.

[2] Professor Christoph Emanuel Hauber († 1827), Erzieher der Kinder des Erbprinzen Karl Ludwig. Die Kaiserin hatte ihm, der sich in mißlicher Lage befand, 500 Rubel geschickt. S. Grand-duc Nicolas-Mikhaïlowitch a. a. O. II, 169.

289. Groos an Markgraf Ludwig.

Heidelberg, 18. November 1805.

[Reitzenstein bereit, die Interessen Badens beim Friedensschluß zu vertreten.]

Ein Schreiben Edelsheims mit Auszügen aus Schreiben Thiards und Oehls ist heute früh eingelaufen. Wird übermorgen die vorläufigen Vorschläge Reitzensteins „über die jetzt sogleich einzuleitenden Schritte" überbringen. Dieser hat sich auf wiederholt an ihn gestellte Anfrage bereit erklärt, „die auf Sr. Kf. D. höchsten Befehl durch mich ihm angetragene Mission zum Friedenskongreß aus unterthänigster tiefer Devotion zu übernehmen".

290. Erklärung des Markgrafen Ludwig.

Karlsruhe, 29. November 1805.

[Geldopfer für einen Gebietszuwachs. Genehmigung eines Aufwandes von 400000 Gulden im Fall der Erfüllung der badischen Wünsche.]

Le soussigné, chef du conseil intime des finances, déclare par autorisation expresse de S. A. l'Electeur de Bade, son Sérénissime père, qu'au cas où dans la pacification prochaine l'agrandissement de la Maison de Bade pût être étendu au point de comprendre[1] «tous les pays et territoires situés entre le Rhin depuis Mayence jusqu'à Constance et une ligne qui, en commençant à l'embouchure de la petite rivière d'Aach dans le lac de Constance, la suivra jusqu'à Aach, se portera de là par le chemin le plus court par Möhringen sur Mühlhausen près des sources du Neckar, d'où elle suivra le cours de ce fleuve jusqu'au-dessous de Horb, de là aux sources de la Nagold pour suivre cette rivière jusqu'au-dessus de Liebenzell, d'où elle se dirigera sur la Würm et se prolongera le plus directement possible sur Unter-Riexingen sur l'Enz, de là le long de l'Enz jusqu'au-dessus de Heilbronn, enfin de là, en coupant le Neckar, le Kocher et la Jaxt, elle passera directement aux sources de la Tauber, le long de la Tauber jusqu'à son embouchure dans le Mein, enfin le long du Mein jusqu'à son confluent avec le Rhin», le présent diplomatique ordinaire sera porté, exclusivement de celui destiné au ministère des relations extérieures et à ses bureaux, à la somme de quatre cent mille florins d'empire, uniquement en faveur de celui ou de ceux qui, par leurs bons offices, auront coopéré audit résultat et se trouveront par conséquence (sic!) porteurs de cette obligation, ladite somme de quatre cent mille florins devant être payable en argent comptant ou en bonnes lettres de change acceptées dans les quinze jours qui suivront l'échange des ratifications du traité qui aura assuré à la Maison de Bade les avantages ci-dessus.

Il est convenu en outre, qu'au cas où l'exécution de ce projet dût rencontrer trop de difficultés à cause des cessions considérables à faire dans

[1] Die im Folgenden vorgezeichnete Linie entspricht genau dem von Reitzenstein entworfenen „Projet de pacification lit. A.». Polit. Corresp. V, 375.

cette supposition par l'Electorat de Wurtemberg à celui de Bade, le même présent sans aucune déduction sera encore accordé à celui ou à ceux qui auront fait assurer à cette Maison les pays et territoires compris «entre le Rhin depuis Mayence jusqu'au-dessus de Feldkirch et une ligne qui, en commençant par l'embouchure dans le Rhin de la petite rivière qui s'y jette au-dessus de Maienfeld, se portera directement aux sources de l'Iller, le long de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Danube, le long du Danube jusqu'à Don[au]eschingen, puis le long des frontières du Wurtemberg jusqu'à Möckmühl, de là aux sources de la Tauber et ensuite comme ci-dessus».[1] L'engagement actuel sera enfin augmenté ou diminué en proportion de l'augmentation ou de la diminution des avantages énoncés ici. En foi de quoi les présentes ont été signées de notre propre main et scellées du sceau de nos armes.

Fait à Carlsruhe, le 29 novembre 1805.

Placet

C. F. Kurfürſt.

Das Placet eigenhändig.

291. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 30. November 1805.

[Kaiſerin Joſephine in Karlsruhe. Die Teilnahme des Kurprinzen am Feldzuge wird durch die Einſprache der Markgräfin vereitelt. Aufreibende Kämpfe.]

Beſuch der Kaiſerin Joſephine in Karlsruhe.

Elle paraît bonne femme, avoir un grand désir de plaire et, même aimable, les premiers moments d'embarras passés; car elle me semble être très forte de sa dignité et l'extrême étiquette de toute sa cour paraît ridicule. Elle n'est pas grande, bien faite, mais a l'air très passé, comme si elle avait mis autrefois du blanc. Elle est habillée comme une personne de quinze ans, la gorge et les bras assez nus, mais très magnifiquement. Elle a fait deux toilettes hier, l'une plus belle que l'autre.

Die Kaiſerin hat ihr einen Spitzenſhawl, den ſie arglos lobte, zu ihrer großen Verlegenheit geſchenkt. In ihrem Reiſekleide von weißer Seide mit Goldſtickereien ſah ſie bei der Ankunft aus «comme une princesse de théâtre». Die ganze Etikette lächerlich, «c'est bien au delà des prétentions du Roi de Suède ici».

Vous savez donc à présent que Charles a dû et voulu faire campagne avec Napoléon, c'est à dire à sa suite. Il faut que je dise que votre frère a déclaré qu'il ne le ferait pas sans mon consentement, pour lequel il a sans doute tout employé. Vous sentez bien que j'ai tenu ferme, et cela toute seule, excepté Mr de Dalberg le jeune [qui] était de mon côté, les autres par timidité ne parlaient pas, et les uns par bassesse cherchaient à m'y

[1] Vergl. das «Projet de pacification lit. B.» a. a. O. V, 376 ff.

persuader. Et voilà comme j'ai passé 15 jours dans ces anxiétés. Vraiment on ne meurt pas de peines, d'inquiétudes et de soucis, sans cela je n'existerais plus . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

292. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Heidelberg, 7. Dezember 1805.

[Abreise nach München. Bayerns Absichten auf Rückgewinnung der Pfalz. Gegenmaßregeln.]

Durch die Erledigung einiger kleiner Geschäfte in Heidelberg zurückgehalten, wird er erst am Mittwoch, spätestens, falls Reisen zur Nacht unmöglich sein sollten, am Freitag in München eintreffen. Hofft, das Gerücht, Napoleon wolle bald nach Wien zurückkehren, werde sich nicht bestätigen; denn für die künftigen Unterhandlungen «nos plus grands soutiens sont précisément auprès de l'Empereur».

Plusieurs données paraissent confirmer la supposition que la Bavière travaille à la récupération du Palatinat, et j'ai tout lieu de croire que c'est surtout Mr de Zentner qui pousse cette affaire par ancien attachement à ce pays. Il sera nécessaire de s'opposer de toutes forces à ce projet, dont l'exécution ne ferait pas moins que de détruire de fond en comble toutes nos belles espérances, mais, pour avoir de quoi pouvoir du moins faire un bon compte dans le cas le plus triste, il me faudra une désignation exacte de tout ce que le Palatinat a jusqu'ici coûté aux finances électorales, y compris les intérêts et capitaux payés ou acquis d'autre manière. J'ose prier V. A. S. de me faire tenir le plus tôt possible cette désignation . . .

293. Groos an Prinz Ludwig.

München, 13. Dezember 1805.

[Denkschriften Reitzensteins und Herzogs. Absichten auf das Erztruchsessenamt und auf die Stadt Frankfurt. Indiskretionen.]

Euer Hochfürstlichen Durchlaucht soll ich aus Auftrag des Herrn Ministers von Reitzenstein, welchem die dringende Eile zur Fortsetzung der Reise es unmöglich macht, jetzo schon die in dem Schreiben an S. Kurfürstl. Durchlaucht[1] bereits untertänigst annoncierte Pièce zu entwerfen, devotest zu melden die Gnade haben, daß diese Arbeit, welche in einigen Considérations über den Aufsatz des Herrn Geheimrats Herzog[2] bestehet, von Wien aus nachgeholet werden solle. Die zwei Hauptpuncte dieses Aufsatzes bestunden aber darin, daß, des Herrn Ministers Vermutung nach, die Erzkanzlerwürde wohl für Kurbayern unter Überlassung des Truchsessenamts an Baden bestimmt sein werde und daß nach einer

[1] Fehlt.

[2] Über den Inhalt dieser Denkschrift vom 8. Dezember, die wohl gemeint ist, vergl. K. Obser, Frankfurt und Baden 1805—1806. Archiv f. Geschichte Frankfurts, dritte Folge, VII, 318.

aus Frankfurt selbst kommenden, wenn gleich vielleicht nicht ganz sichern Quelle, diese Stadt einen Schuldenlast von mehr als 20 Millionen Gulden haben solle, es aber doch gut sein dörfte, durch eine vertraute, geschickte und verschwiegene Person nur insoweit sondieren zu lassen, ob im Fall man die Unmittelbarkeit nicht erhalten könne, man nicht selbst lieber wünsche, Baden als irgend einem andern Fürsten anzugehören.

Übrigens habe es den Herrn Minister sehr beunruhiget, daß jenem Aufsatz zufolge das Gerücht, die badischen Lande würden bis an [den] Main erstrecket, in Karlsruhe herumgehe. Der Herr Minister bitte äußerst, diesem Gerücht ernstlich auf die Spur zu gehen, um zu erfahren, von wem solche unerhörte Indiscretion herrühre . . .

294. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

München, 13. Dezember 1805.

[Abneigung der Kurfürstin Karoline gegen Frankreich und die französische Allianz. Einfluß der Mutter. Haynaus Verwendung in der Diplomatie.]

Wird heute Nacht »entre crainte et espérance« die Fahrt nach Wien fortsetzen.

. . . J'ai encore appris que Mme l'Electrice ne peut toujours [pas] se résoudre à pardonner à son époux d'avoir pris le parti de la France. Dès le commencement elle l'avait conjuré les larmes aux yeux de s'allier avec la Russie et l'Autriche, et l'on prétend même que c'est dans un moment de faiblesse qu'elle [lui] a arraché le fameux billet au Prince de Schwarzenberg[1] et qu'on ne doit qu'à la fermeté de Mr de Montgelas le parti plus sage que l'Electeur a eu enfin la résolution de prendre. Elle ne sort pas de sa froideur envers l'Impératrice. Tout cela viendra encore à notre charge, puisque nos voisins ne manqueront pas de dire que son aversion contre les Français est une suite de l'éducation qu'elle a reçue et des sentiments qu'on lui a inculqués à Carlsruhe . . .

Haynau est encore revenu à la charge dans une lettre à Groos. Il parait croire que S. Exc. Mme la Comtesse de Hochberg m'avait parlé à cet égard. V. A. S. sait cependant que cela a eu lieu tout aussi peu de sa part que de celle de l'Electeur lui-même. Elle sait encore que je ne suis nullement contraire aux vœux de Mr de Haynau, que je les trouve même très à leur place et qu'il pourrait se présenter des occasions où il pût se faire employer utilement. Ce n'est que par raison d'économie que

[1] Vergl. Bitterauf, Geschichte des Rheinbundes I, 173; Montgelas, Denkwürdigkeiten 103 ff.

[2] Kammerjunker Ludwig von Haynau, ein natürlicher Sohn des Kurfürsten von Hessen, seit 1803 in badischen Diensten. Dank der Verwendung seiner Gönnerin, der Gräfin Hochberg, wird er im Frühjahr 1806 Reitzenstein bei seiner Sendung nach Paris beigegeben, wo er sich durch allerlei Intriguen unliebsam bemerkbar macht. Vergl. über ihn Polit. Corresp. V passim, insbesondere S. 481, 566.

j'ai cru devoir m'abstenir de le proposer à Monseigneur. Peut-être pourrait-on concilier toutes ces considérations, en l'envoyant, au lieu de Gerstlacher, en courrier pour m'apporter les papiers de Paris. Cela ne coûterait pas un sou de plus. Si les affaires ne rendent sa présence d'aucune utilité pour moi, je le renverrai comme un autre courrier; dans le cas contraire je pourrai m'en servir aussi longtemps qu'il sera nécessaire . . .

295. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.[1]

München, 13. Dezember 1805.

[Unliebsame Nachrichten über die günstige Gesinnung Napoleons gegen Württemberg. Beschleunigung der Reise nach Wien infolge der neuesten Ereignisse, um nicht zu spät zu kommen. Das Glückwunschschreiben an den Kaiser.]

Au moment même où j'allais quitter Heidelberg dimanche passé, on m'y communiqua encore des nouvelles de Vienne, d'après lesquelles les négociations de paix étaient en pleine activité entre Mrs de Talleyrand et de Haugwitz. Cette nouvelle fit une sensation très désagréable sur moi, en ce qu'elle vint fortifier mes appréhensions que ma mission était trop tardive. Arrivé à Heilbronn, cette inquiétude perdit beaucoup de sa force par la première nouvelle que j'y reçus de la bataille d'Austerlitz. J'aurais seulement désiré de ne pas voir annoncé officiellement dans la gazette de Stuttgart que l'Empereur Français avait dépêché du champ de bataille un courrier à l'Electeur de Wurtemberg pour lui faire part de cette éclatante victoire. Le fait est certainement sûr, puisque dans le cas contraire on se serait bien gardé à Stuttgart de l'annoncer dans un «Hofbericht». Si donc le même courrier n'a pas été chargé de la même commission pour Carlsruhe, c'est une marque de plus que l'Electeur de Wurtemberg a su gagner dans l'esprit de l'Empereur Napoléon, ce qui ne serait pas d'un bon augure pour la facilité de mes opérations. J'espère néanmoins que dans tous les cas cette marque de défaveur aura été la dernière, et que les bons témoignages que l'Impératrice a assuré avoir donnés, depuis Carlsruhe, de la satisfaction de[2] l'accueil, qu'elle y avait eu, lui a dû inspirer, commenceront à raccommoder tout ce qui ne sera pas dérangé sans remède. A Cannstatt et à Gœppingen on a débité que les chasseurs wurtembergeois, qui faisaient la campagne conjointement avec la garde impériale, s'étaient non seulement particulièrement distingués dans cette bataille, mais que même l'Empereur Napoléon, s'étant trouvé dans un danger imminent d'être pris, les Wurtembergeois l'avaient tiré d'embarras par leur

[1] Ohne Aufschrift und Unterschrift, wohl an den Markgrafen gerichtet, unter dessen Papieren sich der Bericht auch fand.

[2] Sic! Zu lesen ist statt de wohl que, sonst gibt der Satz keinen Sinn.

intrépidité, que l'Empereur avait décoré sur le champ de bataille du cordon de la légion d'honneur le colonel Roman qui commande ces chasseurs et qu'il venait d'être promu au grade de général par l'Electeur.[1] Je n'ai pas lu depuis la gazette de Stuttgart; ainsi je ne puis rien dire sur la véracité ou l'exagération de cette assertion. Je tâcherai néanmoins de m'éclaircir là-dessus, puisque ce serait encore un événement archi-antibadois, si je puis m'exprimer ainsi . . .

Gerüchtweiſe hört man ſchon von Friedenspräliminarien, glücklicherweiſe handelt es ſich vorerſt nach einem Augsburger Zeitungsbericht nur um einen Waffenſtillſtand.

Cet événement est par conséquent sous tous les rapports de nature à m'obliger à hâter le plus que je pourrai mon voyage ultérieur. Je partirai encore ce soir, et je ferai l'impossible pour être rendu mardi prochain à Vienne. Ce n'est que sur les lieux mêmes que je pourrai voir un peu clair sur les probabilités plus ou moins favorables de toute ma négociation. Je ferai sans doute tout ce qui sera humainement possible pour la faire réussir. Mais si à mon arrivée je dusse éprouver la mortification de trouver les affaires des autres déjà tout arrangées, des promesses précises et irrévocables faites, comme[nt] y remédier? Très probablement je me verrai forcé d'aller jusqu'en Moravie, à moins que jusque là la paix définitive ne soit déjà conclue avec l'Autriche . . .

La minute de la lettre de félicitation à S. M. l'Empereur Français[2] ne m'a paru exiger que le changement de quelques mots, et je crois de mon devoir de la joindre à la présente avec les changements très peu considérables que j'y ai faits.

Il m'a paru extrêmement convenable qu'il n'y soit fait aucune mention particulière de ma principale commission, puisque Mr de Talleyrand ne pourra être que bien plus flatté, s'il peut se convaincre que ce n'est [qu']à lui exclusivement que je [me] suis adressé pour la négociation. J'ai reçu là-dessus déjà à Carlsruhe des avertissements confidentiels dont je ne m'écarterai qu'en cas de nécessité. Au reste il me paraît très heureux qu'il se soit présenté une occasion de me munir d'une lettre directement adressée à l'Empereur, puisque cela me met dans le cas de pouvoir l'approcher, ne fût-ce que pour deux mots, ce que je n'aurais pas pu d'une bonne manière, si Mr de Talleyrand se fût trouvé par hasard ailleurs que l'Empereur . . .

Von der Hand von Groß.

[1] Das Gerücht entbehrte bezeichnenderweiſe jeder Begründung. Mit Ausnahme eines leichten Gefechts kamen die württembergiſchen Truppen gleich den badiſchen in dem Feldzuge überhaupt nicht an den Feind.

[2] Polit. Correſp. V, Nr. 404.

296. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 17. Dezember 1805.

[Fürsorge für die kriegsgefangenen Russen und Österreicher. Feier des Sieges von Austerlitz in Karlsruhe. Verhalten des Kurprinzen gegen seine bayrische Braut.]

. . . Ah! mon âme a tant souffert tout ce temps et encore. Cette triste époque qui me rappelle de si cruels souvenirs[1] y ajoute encore; et les récits que l'on me fait de l'état affreux des prisonniers russes et autrichiens qui passent par Ettlingen, sans vêtements ni souliers, mourant de faim et de froid, plusieurs blessés qui tombent morts etc., enfin cela me déchire le cœur. J'envoie autant de secours que je peux pour leur procurer un peu de soulagement, et je dois rendre la justice aux habitants d'Ettlingen, Durlach, Rastatt et aussi Bruchsal qu'ils font l'impossible pour leur procurer au moins le nécessaire[2] . . .

Samedi dernier on chanta ici un Te Deum, accompagné de 100 coups de canons, plantés tous près de mes fenêtres. Jugez quel effet cela fit sur ma pauvre tête . . .

Mitteilungen über den Stuttgarter und Münchener Hof und Prinzessin Auguste von Bayern.

Elle montre tant d'attachement à Charles, et celui-ci vraiment n'en est pas digne. Je suis fâchée d'être obligée de le dire, quoiqu'il prétend qu'il serait très malheureux de ne pas l'obtenir, mais il le dit avec tant de sang-froid et n'emploie aucun moyen pour se l'assurer que je ne peux y croire . . . Je le trouve un heureux mortel avec son insouciance; ce n'est qu'avec un caractère pareil qu'on peut jouir de la vie dans les temps où nous vivons . . .

Original Staatsarchiv Darmstadt.

297. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.[3]

Karlsruhe, 19. Dezember 1805.

[Mitteilungen Oehls über den Brünner Vertrag vom 12. Dezember. Eindruck auf den Kurfürsten. Weisung, Oehl zu desavouieren. Unbeschränkte Vollmacht zu neuen Verhandlungen.]

Ein württembergischer Feldjäger überbrachte in der Frühe eine Depesche des Geh. Referendärs Oehl und ein Schreiben Wintzingerodes an Edelsheim, worin dieser vertraulich mitteilte, daß die Kurfürsten von Bayern und Württemberg die Königswürde annehmen würden.

[1] An den Tod des Erbprinzen, ihres Gemahls.

[2] Die Bauern vom Lande bringen ganze Wagenladungen von Kleidern, vor allem Ettlingen zeichnet sich aus. Der Kurfürst sieht dem Durchzug der Gefangenen zu; der Markgräfin fehlt die Kraft dazu. An Elisabeth, 12. Dezember.

[3] Konzept, bezw. Abschrift Vierordts, der als Kurier mit dem Schreiben abging.

... Mit vieler Begierde eröffnete der Kurfürst, mein Herr Vater, die Depesche des Geh. Ref. Oehl[1]; aber wie sehr war seine Hoffnung getäuscht, als er darin eine abgeschlossene Convention zwischen dem Minister Talleyrand und dem Geh. Referendär Oehl erblickte, wodurch ihm nichts zugeschieden wird, als die Ortenau, der Breisgau (mit Ausschluß der enclavierten Gegenstände desselben in dem Württembergischen und der Herrschaft Bonndorf), Konstanz und die Mainau, wogegen keine Rede von den pfälzischen Schulden und den in Wien stehenden Kapitalien ist, auch durch einen geheimen Artikel man Verzicht auf alle Lieferungen und Kriegsaufwand tun solle. Euer Excellenz werden bereits in Kenntnis dieses Traktats durch den Geh. Referendär Oehl gesetzt sein, so wie Ihnen die Äußerung des Ministers Talleyrand bekannt sein wird, daß man französischerseits dem Kurfürsten anheim gibt, ob er die Königliche Würde verlangen will oder nicht. Der Kurfürst ist über alle diese heute eingegangenen Nachrichten in einer solchen Gemütsbekümmernis, die alle Beschreibung übertrifft. Er faßt daher den Entschluß, den heute früh aus dem obern Kurfürstentum angekommenen Kammerrat Vierordt noch diese Nacht an Euer Excellenz abzuschicken, mit einem eigenhändigen Schreiben von ihm[2] und einer Depesche von dem Geh. Referendär Klüber aufgesetzt.[3] Das Resultat aller dieser Aufsätze geht nach dem Willen des Kurfürsten dahin, Euer Excellenz eine unumschränkte Vollmacht zu erteilen, auf der Stelle zu handeln und sich zu benehmen, wie es Dero einsichtsvolle Sachkenntnis Denenselben vorschreibt, den Geh. Referendär Oehl, da derselbe schlechterdings keine Vollmacht hatte zu unterhandeln, zu desavouieren und überhaupt nach Gutfinden zu handlen, wie es Dero Eifer für den Kurfürsten und dessen Kurfürstentum Denenselben eingeben wird. Zu dem Ende erhalten Euer Excellenz mehrere Cartes blanches, das Petschaft des Kurfürsten und die mir früher verlangte Fertigung als Vorstand des Geh. Finanzrats.[4] Ich kann es nicht genug wiederholen, wie sehr auch in dieser Angelegenheit der Kurfürst auf Euer Excellenz Tätigkeit und Attachement zählt. Würde ihm diese Hoffnung nicht übrig bleiben, so glaube ich, daß es wesentlich auf das Ziel seiner Tage wirken würde ...

298. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 19. Dezember 1805.

[Der Brünner Vertrag vom 12. Dezember. Oehl ohne Vollmacht zum Abschluß. Hoffnung auf Abänderung mit Reitzensteins Hilfe.]

Vous n'aurez pas de peine à vous représenter, Monsieur, l'étonnement que m'a causé le traité conclu le 12 de ce mois à Brünn entre Son Excellence M[r] le ministre Talleyrand et mon référendaire intime Oehl, dont celui-ci vient de me transmettre ce matin une copie, accompagnée d'un

[1] Vom 14. Dezember. Polit. Corresp. V, Nr. 408.
[2] Nr. 298. — [3] Polit. Corresp. V, Nr. 413. — [4] S. oben Nr. 290.

rapport daté de Vienne le lendemain de cette signature hasardée, à laquelle il n'a jamais été autorisé le moins du monde.

Il vous aura communiqué maintenant l'original de ce prétendu traité, ainsi que la minute de sa dépêche mentionnée.

Vous trouvant déjà muni de mes pleins pouvoirs, et la confiance sans bornes que je vous ai vouée à si justes titres ne pouvant pas admettre la moindre réserve, il s'entend de soi-même que je m'en rapporte aussi dans cette importante circonstance au parti que vous jugerez le plus convenable à prendre sous tous les rapports. J'espère que vous saurez réparer, autant qu'il sera possible, le préjudice qui a été porté aux intérêts de ma Maison par l'indiscrétion d'un agent sans doute bien intentionné, mais qui s'est pourtant arrogé une négociation à laquelle je ne l'ai jamais autorisé par aucun pouvoir.

Mr le ministre Comte de Wintzingerode, en expédiant par un courrier extraordinaire la dépêche de Mr Oehl à Mr le Baron d'Edelsheim, l'a accompagnée d'un billet dont vous trouverez la copie ci-jointe.

Enfin je remets tout à vos soins et à votre zèle, Monsieur, et vous pouvez compter que je ne prendrai aucune résolution définitive ni ne ferai de démarche ultérieure avant votre réponse, mais que je m'en tiendrai uniquement à ce que vous aurez déterminé et conclu . . .

Eigenhändig.

299. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Wien, 20. Dezember 1805.

[Napoleon abgereist, ohne Reitzenstein in Audienz zu empfangen. Vermutungen über die Ursache.]

Berichtet über seine vergeblichen Bemühungen, das Glückwunschschreiben des Kurfürsten vom 10. Dezember dem Kaiser zu übergeben. Duroc, bei dem er sich nach seiner Ankunft gemeldet, habe ihn an Talleyrand gewiesen, dieser wiederum an den diensttuenden Kammerherrn Barole. Letzterer aber habe, wie er zu seinem Erstaunen nach langem vergeblichem Harren erfahren, es unterlassen, dem Kaiser Meldung zu erstatten. Baron Remusat habe sich darauf erboten, dies zu übernehmen.

Quelle fut donc ma surprise d'apprendre hier matin que l'Empereur venait de partir! Il n'y a que deux suppositions qui puissent éclaircir cette affaire: ou l'Empereur, de mauvaise humeur contre le ministère de Carlsruhe, n'a pas voulu me recevoir; ou Mr de Talleyrand, craignant que je ne fisse des plaintes sur la diminution du Brisgau, sur laquelle il me paraît toujours que l'Empereur a été trompé, a su empêcher mon admission à l'audience. Je ne doute pas de l'existence de l'un ou de l'autre de ces deux cas, parce qu'à cette cour tout le monde est si bien dressé à l'exercice qu'aucun chambellan n'oserait prendre sur lui de ne pas s'ac-

quitter d'une commission qu'il a reçue. Dans tous les cas il est important que V. A. S. E. soit prévenue de cet accident.[1]

300. Reitzenſtein an Talleyrand.

O. D. (20. Dezember 1805).

[Klage über Zurückſetzung der badiſchen Intereſſen. Abtretung von Kehl. Bitte um Zuweiſung der Grafſchaft Bonndorf und der Landgrafſchaft Nellenburg.]

Votre Excellence ayant bien voulu me permettre que je lui communiquasse mes réserves qui ne sont pas celles du Maréchal de Saxe, je hasarde de l'importuner par les pièces ci-jointes.[2] Vous aurez peut-être la bonté de les parcourir avec quelque indulgence et de coopérer un peu à faire envisager à l'Empereur la cause de la Maison de Bade sous un jour favorable. Je ne saurais vous déguiser que, par suite d'un traité dont la signature a déjà eu lieu, les avantages accordés à cette Maison se bornent à l'Ortenau et au Brisgau dont même une petite partie a été retranchée, puis à la ville de Constance et à la commanderie de Mainau. En outre, ce qui doit rester secret, j'ai dû consentir ce matin par ordre exprès de l'Empereur à la cession de Kehl. Cette dernière cession si importante pour la France, si souverainement désagréable pour nous, ne pourrait-elle pas être un motif de nous accorder quelque chose de plus? Je sais que, si l'on veut se borner dans ce moment au partage des possessions autrichiennes en Souabe, tous mes efforts ne peuvent qu'être inutiles, puisque tout est déjà distribué; mais en augmentant cette masse, en y ajoutant les trois villes Impériales du Midi de l'Allemagne, celle d'Augsburg et de Nuremberg feraient bien consentir l'Electeur de Bavière à céder à celui de Wurtemberg Ulm et son territoire, sous la condition de nous abandonner la partie retranchée du Brisgau, le comté de Bonndorf et ce désagréable Landgraviat de Nellenburg, et alors nous aurions du moins quelque contiguité avec notre Principauté sur le lac de Constance. Tout dépend de la volonté seule de l'Empereur. Un mot suffira pour cela.

Je prie Votre Excellence de me pardonner mon horrible griffonnage, et d'agréer l'expression de mon dévouement inviolable.

Paris. Arch. des Aff. Etr.

[1] Thiard klärt Reitzenſtein ſpäter, anſcheinend in offiziellem Auftrage, dahin auf, es habe ſich um keine «défaveur», ſondern lediglich um ein Verſehen des Kammerherrn gehandelt, der den Miniſter nicht richtig gemeldet, ſo daß Napoleon angenommen habe, es ſei bloß von Oehl die Rede. Groos an Markgraf Ludwig, München, 7. Januar 1806.

[2] Fehlen.

301. Karl Friedrich an Reitzenstein.[1]

Karlsruhe, 26. Dezember 1805.

[Ankunft Thiards. Zweck seiner Sendung. Einwilligung in die vorgeschlagene Heirat des Kurprinzen mit Stephanie Beauharnais. Vollmacht für Werbung. Erwartung politischer Vorteile.]

Mr de Thiard, chambellan de l'Empereur et Roi, venant ces jours-ci directement de Vienne, a été chargé par Sa Majesté de m'assurer que le mariage de la Princesse Auguste de Bavière avec le Prince Eugène Beauharnais, Vice-Roi d'Italie, allait être conclu incessamment, l'Electeur, son père, ayant donné sa parole positive à cet égard à Sa Majesté pendant son séjour à Linz. En même temps il m'a laissé entrevoir que mes engagements et ceux de mon petit-fils, le Prince Electoral, se trouvant ainsi tout à fait annulés, conformément aux principes convenus éventuellement à ce sujet avec Mr de Thiard, lors de sa mission à la Favorite, vers la fin d'août de cette année, Sa Majesté verrait avec plaisir que le Prince Electoral recherchât le mariage avec Mlle de Beauharnais, fille du sénateur, que S. M. élèverait auparavant au rang de Princesse du sang de France.

Je me suis déterminé en conséquence à vous confier entièrement cette négociation, afin que, lorsque vous vous serez procuré la certitude parfaite de la conclusion du mariage de Mlle la Princesse Auguste avec le Prince Eugène, vous fassiez les démarches convenables pour faire agréer à Sa Majesté Impériale et Royale la demande formelle de la Princesse Beauharnais pour mon petit-fils le Prince Electoral.

Sa Majesté daignera reconnaître, dans cet empressement à saisir la première occasion qui a pu se présenter pour unir étroitement ma Maison à la Sienne, un nouvel hommage du dévouement et de l'attachement inaltérables que nous Lui avons consacrés.

Après que Sa Majesté aura accordé cette demande, vous traiterez, lorsqu'Elle l'ordonnera, du contrat de mariage avec la personne qu'Elle daignera vous faire désigner à cet effet. Je vous ferai parvenir par le premier courrier un précis des points que les constitutions de ma Maison rendent particulièrement indispensables à l'égard du maintien de la religion luthérienne, objet sur lequel les explications préalables avec l'Electeur de Bavière, lorsqu'il s'agissait de l'union avec la Princesse, sa fille, donnèrent d'avance les assurances les plus satisfaisantes.

Je ne puis pas douter d'ailleurs que S. M. ne voudra rendre le sort de la Princesse qu'Elle alliera à ma Maison le plus heureux possible et sous tous les rapports digne de Sa puissante protection; mais quelque pé-

[1] Im vollen Wortlaut auch Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard, S. 256 ff.

nétré de reconnaissance que je sois de l'accroissement que Sa Majesté destine à mes Etats dans les arrangements de la pacification actuelle, cette disposition répondrait cependant trop peu aux nouveaux motifs de Sa bienveillance et de Son affection particulières, pour ne pas me permettre d'espérer que les représentations dont vous étiez déjà chargé précédemment ne soient accueillies favorablement de Sa Majesté par l'entremise de S. Exc. M[r] le ministre de Talleyrand, et qu'en justifiant entièrement mes sollicitudes sur l'insuffisance du Brisgau et de l'Ortenau, surtout après les retranchements considérables qui doivent en être faits en faveur du Wurtemberg, Sa Majesté n'en soit d'autant plus portée maintenant à accorder un meilleur partage à la Maison de Bade.

Thiard wird das Schreiben überbringen, von dessen Inhalt er unterrichtet ist. — Setzt sein volles Vertrauen in Reitzenstein und sieht seinen Berichten «avec un véritable empressement» entgegen.

Original und Konzept Edelsheims.

302. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 26. Dezember 1805.

[Thiard in Karlsruhe. Eröffnungen im Auftrage Napoleons. Der Kaiser wünscht Vermählung des Kurprinzen mit Stephanie Beauharnais. Einwilligung des Kurprinzen, dem die Entscheidung überlassen wird. Bedingungen. Entrüstung der Markgräfin. Erbfolge der Hochberg'schen Linie.]

Den 21. d. M. gegen 9 Uhr abends trat der französische Kammerherr Thiard in mein Zimmer. Nicht wenig über seine Erscheinung betroffen, suchte ich die Ursache seiner Hierherkunft zu erforschen.[1] Es kostete keine große Mühe. Nachdem er mir die Beträchtlichkeit derjenigen Besitzungen, welche uns in der Convention, die Oehl so ganz gegen die Absicht des Kurfürsten abgeschlossen hatte, sehr herausstreichen wollte, das ich ihm schlechterdings nicht gelten ließ, sowie ihre Gültigkeit, so rückte er mit seinem eigentlichen Auftrag hervor, der darinnen bestehet, daß der französische Kaiser will, daß der Kurprinz die Tochter des Sénateur Beauharnais, die er durch den Senat zur Princesse d'Empire ernennen lassen wird, heiraten soll. Ihr Vater ist derselbe, von dem man von Anfang vermutete, daß er zum hiesigen Gesandten bestimmt sei. Zugleich versicherte er, daß diese Heirat erst alsdann zustande kommen soll, wann diejenige der Prinzeß von Bayern mit dem Vicekönig von Italien vollzogen sein wird. Daß diese aber nicht mehr rückgängig gemacht werden könne, dafür bürge die Parole des Kurfürsten von Bayern, dem französischen Kaiser in Linz gegeben. Thiard unterstützte das Verlangen des Kaisers mit mehreren Drohungen, wann

[1] Zum Folgenden vergl. die von L. Lex herausgegebenen Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard, S. 253 ff.

er eine abschlägliche Antwort erhalten würde, und mit verschiedenen Versprechungen, wann dem Willen des Kaisers nachgelebt würde.

Noch den nämlichen Abend hinterbrachte ich dem Kurfürsten, meinem Herrn Vater, sowohl als dem Kurprinzen den Auftrag des französischen Negociateur[s]. Die Verlegenheit war beiderseits groß. Thiard hatte den folgenden Tag eine Privataudienz bei dem Kurfürsten. Es wurde ihm geäußert, daß der Herr v. Edelsheim den Auftrag erhalten würde, ihme die definitive Antwort des Kurfürsten bekannt zu machen. Der Kurfürst überließ dem Kurprinzen, diese Frage zu entscheiden als ein[en] Gegenstand, wovon der Vorteil oder der Nachteil auf ihn am genauesten Einfluß haben wird und in den Lauf seiner Regierung. Nach einigen Stunden Bedenkzeit eröffnete der Kurprinz seinem Herrn Großvater, daß er bereit wäre, dem Land dieses Opfer zu bringen, vorausgesetzt erstens, daß er durch den Vollzug der Heirat des Prinzen Eugen mit der Prinzeß von Bayern seiner älteren Verbindungen enthoben sein, zweitens die Kinder aus der Ehe mit der Prinzeß Beauharnais ohne Unterschied des Geschlechtes lutherisch erzogen würden, drittens, daß diese seine Bereitwilligkeit den französischen Kaiser bewegen würde, besonders auf die Vergrößerung des badischen Landes Rücksicht zu nehmen, und viertens man ihn für die Vorwürfe seiner Frau Mutter soviel als möglich schützen möchte, vorzüglich dadurch, daß man ihr sagte, daß es sein Großvater befohlen habe.

Nach dieser Äußerung bekam der Herr von Edelsheim den Auftrag, mit Thiard zu unterhandlen. Er wird einen Brief an Ew. Excellenz[1] mitbekommen, worinnen Sie den Auftrag erhalten, diese Angelegenheiten ferner zu unterhandlen, worinnen die Bedingungen und Grundsätze festgesetzt sind. Diesen Brief wird man ihm lesen lassen, um daß er dadurch die Bereitwilligkeit des Kurfürsten gegen den Kaiser sieht und ihm solche hinterbringen kann.

Damit ist soeben der Herr von Edelsheim beschäftigt, welcher sich gerne durch diese Angelegenheit gegen den Kaiser wieder weiß brennen möchte.

Der Markgräfin hat ihr Sohn von dieser Heirat gesprochen. Diese ist wütend. Der arme Karl stehet schrecklich aus. Wie ihn aber Ew. Excellenz kennen, wann er einmal sich zu etwas entschlossen hat, so stehet er fest.

Einen Gegenstand, den Thiard dem Kurfürsten bestimmt versprochen hat, ist die Successionsfähigkeit seiner Kinder zweiter Ehe[2], worüber mein Herr Vater Ew. Exc. selbsten schreiben wird, weil Thiard wünscht, daß Sie diesfalls bestimmte Weisung erhalten möchten und man es nicht gerne in den Brief, den Edelsheim aufzusetzen hat, hat hereinsetzen wollen.

Eigenhändiges Konzept.

[1] Polit. Corresp. V, Nr. 422.

[2] Auch hier wird, wie man sieht, der Wunsch Karl Friedrichs, seinen Söhnen aus zweiter Ehe die Erbfolge zu sichern, im französischen Interesse geschickt verwertet und dazu benutzt, etwaige Bedenken gegen die geplante Heirat zu beseitigen.

303. Thiard an Markgraf Ludwig.

Karlsruhe, 5 nivôse an 14 (26. Dezember 1805).

[Französische Zusicherungen wegen der Erbfolge der Grafen Hochberg.]

La lettre officielle que S. A. E. écrit à son ministre, Mr de Reitzenstein, devant être considérée comme un engagement qu'Elle prend relativement à l'ouverture que j'ai été chargé de faire de la part de l'Empereur, mon maître, et contenant les bases sur lequelles on doit traiter, — des considérations fâcheuses ayant empêché Son Altesse d'y faire entrer la promesse, que j'ai été chargé de faire de la part de S. M., qu'Elle emploierait ses bons offices pour faire reconnaître les enfants du second lit de l'Electeur habiles à succéder au défaut de la première ligne, je ne fais aucune difficulté d'en donner l'assurance positive à V. A. dans la supposition que la chose proposée aura son exécution.

J'ai l'honneur . . .

Kopie.

---

304. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 27. Dezember 1805.

[Aufhebung aller auf badischem Besitz ruhenden Nellenburg'schen Hoheitsrechte und Ansprüche bei Anfall Nellenburgs an Württemberg.]

Da ich vernehme, daß Kurwürttemberg in seinem kürzlich abgeschlossenen geheimen Vertrag mit des Französischen Kaisers Majestät sich unter andern Objekten auch die Landgrafschaft Nellenburg stipulirt habe, das Österreichische Kaiserhaus aber vermöge der auf dieses Land radizirten Rechte, hauptsächlich den auf so manche Teile des obern Fürstentums und der Grafschaften Salem und Petershausen gelegten Sequester, das sogenannte Heimfallsrecht und so manche andere beschwerliche Staatsdienstbarkeiten zu begründen gewußt hat, so ersuche Ich Sie recht angelegentlich, wann dann doch die Landgrafschaft Nellenburg für Mein Kurhaus unwiderbringlich verloren sein sollte, bei Ihren weitern Negociationen alles anzuwenden, damit wenigstens alle und jede auf bisherig Österreichischen Besitzungen, welche nicht Mir zufallen, haftende Rechte und Befugnisse über Meine alte und neue Lande und über die Besitzungen der Prinzen, Meiner Söhne, wie solches mit der auch Meinem Kurhause von des Französischen Kaisers Majestät zugedachten Souveraineté ohnehin nicht anders verträglich ist, in den zu errichtenden Friedensinstrumenten ausdrücklich für erloschen erklärt werden . . .[2]

---

[1] Vergl. Polit. Corresp. V, 431.

[2] Um die Sache vor Edelsheim geheim zu halten, von dem man wohl Mitteilungen an die Markgräfin befürchtete. Vergl. Nr. 302.

305. Edelsheim an Reitzenstein.

Karlsruhe, 27. Dezember 1805.

[Die Sendung Thiards und seine Aufträge. Eingehende Schilderung der Vorgänge und Verhandlungen in Karlsruhe. Weisungen für Reitzenstein.]

Conformément aux ordres de l'Electeur, notre très gracieux maître, je dois suppléer à la dépêche immédiate, qui a été expédiée hier à V. Exc., par Mr de Thiard, un récit historique plus détaillé des circonstances qui ont accompagné les ouvertures de ce dernier. — Arrivé samedi au soir, il s'est rendu tout de suite chez Msgr le Margrave Louis et lui a fait part de la commission verbale dont il était chargé, comme elle se trouve énoncée dans la dépêche mentionnée; mais V. Exc. connaît assez sa manière de négocier, pour juger du genre des moyens de persuasion qu'il a employés comme de coutume, pour appuyer ses propositions. Des menaces accablantes à côté d'espérances vagues, l'anéantissement total de la Maison et du pays ou des faveurs inappréciables: voilà le précis des alternatives de son texte.

Le Prince Louis, accompagné du Prince Electoral qu'il avait rencontré, en allant au château, rendit compte à l'Electeur, encore avant le souper, de toute sa conversation avec Mr Thiard, en attendant que celui-ci, toujours également occupé à ménager ses plaisirs à côté de ses devoirs, fut souper en famille chez Mme de Venningen, où il resta jusqu'après minuit. La surprise que causa à Msgr l'Electeur une proposition, à laquelle on était si peu préparé fut aussi grande que l'embarras qu'elle ne pouvait manquer de produire; cependant Mr Thiard ayant demandé une audience particulière, elle lui fut accordée le lendemain dimanche avant le diner.

Il vint me voir dans la matinée, mais ne me parla que du mariage de la Princesse Auguste avec le Prince Eugène Beauharnais, qu'il disait devoir se faire incessamment; des gaucheries de Mr Oehl, de la surprise que V. Exc. avait eue de la conclusion du traité dont il lui avait appris la première nouvelle, lorsqu'il l'avait rencontrée sur la route de Vienne; de la nécessité d'annuler ce traité auquel Mr Oehl n'avait pas été autorisé; que Mr de Talleyrand aurait vraisemblablement l'obligeance d'en faire tout de suite un autre avec V. Exc., sans doute sur les mêmes bases, mais où on pourrait pourtant réparer un peu les inadvertances et tâcher d'obtenir encore quelques avantages essentiels. Il me laissa toutefois entièrement ignorer le véritable objet de sa mission.

Ce ne fut qu'après son audience que Msgr l'Electeur et le Margrave Louis me firent l'honneur de m'en donner connaissance préalablement; une conférence particulière sur cet important objet, à laquelle le Prince Electoral assista, eut lieu vers le soir. — On ne saurait assez rendre justice au caractère que le Prince Electoral déploya à cette occasion. Ne se

déguisant pas les objections fondées que le mariage proposé offrait sous divers rapports, il exprima d'une manière aussi ferme que vraiment touchante, combien il était pénétré de ce qu'il devait aux intérêts de sa Maison et du pays, lorsque la prospérité et peut-être même l'existence future de l'un et l'autre pouvait exiger des sacrifices — quelque pénibles qu'ils pussent lui paraître. Cependant l'amour filial, profondément gravé dans son cœur, lui traçait d'avance l'image de la vive douleur qu'il causerait à Mme sa mère, seulement en la prévenant de cette proposition, et il ne se faisait aucun espoir de parvenir à lui faire envisager cet objet d'une manière différente à ses principes et à ses opinions suffisamment connus. Il fut question de me charger, de la part de l'Electeur, de représenter à Mme la Margrave le véritable état des choses et la perspective des imminents dangers dont on était menacé si, par une résistance aussi inutile peut-être que difficile on excitait le courroux et la haine implacable d'un homme tout-puissant, que ses succès et ses victoires avaient accoutumé à voir plier à ses volontés et à ses dispositions ses plus fiers ennemis!

Mme la Margrave que je n'ai pas eu l'honneur d'approcher depuis près de 3 semaines, à cause d'une indisposition qui la tient encore aujourd'hui en retraite, déclara au Prince Electoral qu'elle ne voulait pas me voir, qu'elle n'avait rien à me dire et savait d'avance tout ce que je pourrais être chargé de lui expliquer, que je ne ferais que l'aigrir sans lui faire envisager autrement une chose qui lui resterait toujours odieuse. Son conseil au Prince Electoral se réduisit à ce qu'il serait infiniment simple et naturel de dire: «qu'après le grand sacrifice qu'il faisait d'un engagement si cher à son cœur, il lui était impossible de songer encore à de nouveaux liens».

Cependant les circonstances paraissant à l'Electeur et à Messeigneurs les Princes trop urgentes et trop impérieuses, pour pouvoir différer une réponse catégorique que Mr Thiard pressait avec ardeur, on m'ordonna de l'informer des résolutions rapportées dans la dépêche immédiate d'hier; mais ayant eu occasion de s'entretenir avec le Margrave Louis et ensuite aussi avec le Prince Electoral, avant que j'eusse pu lui parler à ce sujet, il me prévint, en me témoignant qu'il était entièrement satisfait des résultats dont il se trouvait déjà instruit, que, conformément aux intentions de l'Empereur, il devait rapporter quelque chose par écrit de la part de l'Electeur; qu'en conséquence il serait nécessaire qu'on lui remît une copie de l'expédition qui serait adressée à V. Exc. Je lui fis sentir l'incohérence de cette prétention avec les formes de sa mission, en ajoutant que j'aurais même honte du ridicule que me donnerait aux yeux de Mr de Talleyrand une condescendance si déplacée, et qui marquerait de ma part une ignorance impardonnable des bienséances diplomatiques généralement usitées

en pareilles circonstances; que cependant l'Electeur me permettait de communiquer avec lui sur le contenu de ladite dépêche et de lui en faire ensuite la lecture, avant de la cacheter. C'est à quoi nous nous en (sic!) sommes exactement tenus et c'est ainsi qu'elle lui a été remise hier au matin.

D'après ses observations, il y a été inséré le passage qui rappelle l'engagement éventuel, convenu avec lui à la Favorite, sur des propositions qu'il avait présentées par écrit et qui furent certifiées par la signature de Msgr le Margrave Louis et du Baron Dalberg. Comme V. Exc. en a eu connaissance dans le temps, il serait assez superflu de s'y arrêter maintenant. Cependant cette circonstance confirmerait, s'il en pouvait encore être besoin, que la renonciation à l'engagement envers l'Electeur de Bavière à l'égard de la Princesse Auguste tient expressément à la certitude de son mariage avec le Prince Eugène Beauharnais. J'ai lieu de juger néanmoins par quelques propos échappés au négociateur, que la prétendue parole de l'Electeur de Bavière sur ce point n'est pas encore tout à fait aussi positive qu'il l'avait avancé. Mais tout comme il nous a menacé qu'on ne traiterait pas avec V. Exc. avant son retour et qu'on ne se prêterait à aucune modification de ce qu'on était convenu avec Mr Oehl, à moins qu'il ne rapportât l'acquiescement au mariage proposé avec Mlle Beauharnais, il nous a également assuré que les indemnités accordées à l'Electeur de Bavière et sa royauté ne seraient pas confirmées, avant que le mariage avec le Prince Eugène ne fût irrévocablement conclu.

Mr de Thiard a insisté au reste à ce qu'on dépêchât le plus tôt possible à V. Exc. les renseignements ultérieurs pour le contrat de mariage. Msgr l'Electeur croit que la pièce ci-jointe, qu'il vient de m'envoyer à onze heures et demie ce soir, fournirait les matériaux nécessaires. Ne l'ayant jamais lue et n'ayant pas seulement le temps de la parcourir furtivement, je ne puis pas en juger, mais je doute infiniment qu'elle puisse remplir ce but. Cependant je ne dois pas différer davantage le départ du Feldjäger Stillgebauer selon ses ordres. Je pense donc qu'il se trouvera encore d'autres occasions, où on sera dans le cas de vous envoyer les résolutions ultérieures sur plus d'un article qui dépendra des ouvertures et propositions qu'on vous fera, et alors on sera bien mieux à même de vous procurer des informations précises. Je me borne donc actuellement à réitérer à V. Exc. l'hommage de ma haute considération et parfait attachement.

306 Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 27. Dezember 1805.

[Rückreise Thiards. Aufzeichnungen über die Heiratsverhandlungen. Zusicherungen wegen der Hochberg'schen Erbfolge. Allgemeine Wünsche. Entschädigung des Markgrafen für Rentenverluste.]

Ew. Excellenz

werden durch das Schreiben des Kurfürsten, welches Denenselben durch den gestern Nacht von hier abgegangenen französischen Kammerherrn Thiard überbracht wird, mit seiner Sendung und dem Entschluß, den der Kurfürst und der Kurprinz darauf gefaßt haben, bereits bekannt geworden sein, sowie durch ein Schreiben von mir Denenselben die Abschickung des gegenwärtigen Couriers angekündigt ist. Da 1. derselbe Ew. Excellenz eine genaue Beschreibung, von dem H. v. Edelsheim aufgesetzt, von der Negotiation des Mr. Thiard, da selbiger die Unterhandlung mit ihme zu leiten hatte, überbringen wird, 2. das hierbeigeschlossene Schreiben meines Herrn Vaters die Wünsche ausdrückt, welche er durch die bedingnißweise neue einzugehende Verbindung des Kurprinzen zu erzielen hofft, von welchen Wünschen man auch zum großen Teil Thiard gesprochen hat, so bleibt mir Ew. Excellenz zu berichten nichts übrig als noch eine Abschrift eines Briefes des Mr Thiard an mich[1] wegen der Successionsfähigkeit der Kinder zweiter Ehe meines Herrn Vaters hier beizufügen auf Befehl des Kurfürsten.

Als allgemein annehmliche Punkte, der eigentlichen Entschädigung unbeschadet, habe ich ganz privative folgende drei Punkte Thiard ans Herz gelegt und von ihm die mündliche Versicherung erhalten, daß er es dem Kaiser so vortragen werde, daß die Erfüllung keinem Zweifel ausgesetzt sei:

1. die französischen Ordens,
2. eine nicht unbeträchtliche Anzahl Kanonen und Gewehre und
3. eine Entschädigung für mich für den Verlust der Renten von denen von Österreich in Sequester gelegten Herrschaften und Gefälle sowie, wann durch ein allgemeines Arrangement diese Objekte an andere Herrn gegeben würden, der Kaiser solche mit andern mir ersetzen würde.

Schließlich erhalten Ew. Excellenz ein offenes Empfehlungsschreiben des Maréchal Lannes an den Prinzen Murat, das Massias verschafft hat, der sich vielmals empfiehlt, sowie die verlangte Berechnung, was bisher in die Pfalz von hier aus verwendet wurde.

Eigenhändiges Konzept.

---

[1] Oben Nr. 303.

307. Reitzenſtein an Markgraf Ludwig.

Wien, 27. Dezember 1805.

Abfertigung eines Kuriers mit zahlreichen Schriftſtücken. Klagen über Edelsheim und die Markgräfin, die an der ſchlechten Behandlung Badens beim Friedensſchluß Schuld tragen. Kluge Politik Württembergs. Bitte um energiſche Unterſtützung ſeiner Vorſchläge gegenüber dem Geheimen Rat. Sofortige Aufſtellung eines ſoliden Finanzplans unerläßlich; vorher kein neuer Aufwand für das Militär. Abſichten auf Aſchaffenburg und Frankfurt.

Le chasseur Montanus, chargé de mes dépêches actuelles, délivrera à V. A. S.:

1. mon rapport principal[1] avec deux feuilles y jointes;

2. un second rapport inscrit «Untertänigster Beibericht».[2] Ce second rapport est encore destiné à être communiqué à Mr Edelsheim, afin qu'il se doute d'autant moins qu'il y a encore des dépêches plus secrètes;

3. un troisième inscrit «Ganz geheimer Beibericht»[3] et destiné à n'être communiqué qu'à Mr Klüber et, si on le juge à propos, à Mr Herzog;

4. l'original du traité de Mr Oehl;

5. l'original du mien;

6. la copie d'une note que je me propose de faire passer à Mr de Talleyrand[4];

7. le précis d'une lettre destinée à être m'envoyée en même temps avec les ratifications;

8. un rapport adressé à S. A. E. en réponse à la dépêche minutée par Mr Klüber;

9. une lettre particulière que j'ose adresser à Monseigneur que V. A. S. vaudra bien avoir la grâce de présenter avec mes hommages les plus respectueux[5]; enfin

10. la carte de Kohlleffel qui a servi à Mr de Normann, sur laquelle se trouve le Mohlbach et où j'ai tracé tant la circonférence du baillage de Triberg que le coin de territoire qu'il faudrait céder de plus et qui comprend Elzach.

Ce serait inutilement fatiguer V. A. S. que de répéter encore des choses qu'Elle trouvera avec tant de détails dans mes rapports. J'ai dû m'appliquer en honnête homme à disculper Mr Oehl, et je remplis ce devoir avec satisfaction.

Un second devoir que je ne remplis qu'avec regret, c'est de ne pas vous cacher, Monseigneur, que ceux qui ont à se reprocher le dénouement actuel sont en premier lieu Mr d'Edelsheim et en second lieu Mme la Mar-

[1] Polit. Correſp. V, Nr. 417. — [2] Ebenda V, Nr. 420. — [3] Fehlt.

[4] Identiſch mit Polit. Correſp. V, Nr. 427?

[5] Die unter Ziffer 7 bis 9 bezeichneten Schriftſtücke fehlen; das von Klüber entworfene Schreiben ſ. Polit. Correſp. V, Nr. 413.

grave. D'après ce que Oehl m'a dit et dont une partie se trouve dans mon rapport secret, la conduite du premier n'est point excusable pour un ministre des affaires étrangères. Il n'y a rien de plus funeste qu'une apathie qui provient en grande partie du propre sentiment d'incapacité. Mr de Normann lui-même a dit, il n'y a que peu de jours, à une personne qui lui fit comprendre que la Maison de Bade pourrait s'opposer à une partie de ses entreprises, qu'il se fiait beaucoup dans l'inactivité connue du cabinet de Carlsruhe. Il est impossible que les affaires puissent aller de cette manière avec des ministres qui sont bons plutôt pour toute autre chose que pour la place qu'ils occupent sans la remplir.

Quant à Mme la Margrave, V. A. S. se rappelle que, sans sa résistance extrême, Msgr le Prince Electoral eût eu la satisfaction de faire la campagne avec l'Empereur, et le Prince Murat m'a dit en termes bien précis qu'alors on n'aurait eu qu'à demander qu'on aurait tout obtenu. Voilà donc les intérêts du pays et du Prince Electoral sacrifiés à de malheureuses passions. Je me suis parfaitement bien aperçu, lorsque j'eus l'honneur de parler là-dessus à Mme la Margrave, que ma manière d'envisager cette proposition me mit dans sa plus complète disgrâce; ma conscience m'en consolerait aisément, si les événements ne me justifiaient pas bien au-delà de ce que je voudrais. S. A. avait de même dit en 1796, au sujet du traité de paix que j'avais conclu alors à Paris qu'un traité pareil qui faisait le déshonneur de la Maison de Bade ne serait jamais ratifié. L'année d'après il fallut se féliciter de ce que le Gouvernement Français voulût encore accepter la ratification.

L'Electeur de Wurtemberg a été supérieur en tout point dans sa conduite depuis le 2 octobre, et il est bien autrement servi. La seule faute que sa vanité lui ait fait faire, c'est cette loyauté qui approche un peu de la plaisanterie, et dont il m'a déjà paru que les Français eux-mêmes s'amusent ici. C'est pour cela que je n'en ai point écrit à Monseigneur, parce qu'il aurait fallu y ajouter qu'on a voulu m'inviter de même à cette fête des rois pour rendre l'épiphanie complète.

Ce qui est bien plus important dans le moment actuel, c'est de prendre les mesures les plus justes pour tirer le meilleur parti du lot déjà assuré, sauf ce qui pourra venir dans la suite. J'ai indiqué dans les rapports tant ostensibles que secrets celles qui me paraissent nécessaires, et je ne saurais assez supplier V. A. S. de déployer la fermeté nécessaire pour vaincre la résistance à laquelle on devra s'attendre encore de la part du cher conseil intime. Nous nous ferons entièrement mésestimer, si nous agissons sans énergie et avec pusillanimité. Je désire fort que pas une seule des propositions que j'ai faites ne soit négligée.

Quant à celle de ne pas encore introduire la conscription dans le Brisgau et de retarder toute augmentation de l'état militaire, seulement jusqu'à ce qu'on ait pu rédiger et consolider un plan de finances qui puisse inspirer de la confiance, je sens, Monseigneur, que je déplairai. Mais j'ose me flatter que, tout en blâmant mon opinion, V. A. S. ne blâmera point mes intentions. Je ne puis que m'effrayer à l'idée qu'on pourrait être tenté de faire telle chose qu'on veuille, avant d'avoir établi sur des bases bien sûres un système financier exempt de défaut. C'est ce que j'avais déjà représenté, il y a 3 ans, à l'occasion des premières indemnités; il serait superflu de dérouler le triste tableau des funestes conséquences qui ont résulté d'une marche diamétralement opposée. Maintenant l'occasion se présente de nouveau. J'ose vous conjurer, Monseigneur, par tout ce qui peut être cher à V. A. S., de faire en sorte qu'elle ne s'échappe [pas] une seconde fois. On me fait tort, en croyant que je sois ennemi du militaire; au contraire, je désire que non seulement on puisse l'établir, mais aussi le conserver et qu'on ne soit pas réduit au funeste expédient d'une réduction comme le Duc Charles de Wurtemberg l'a été 2 ou 3 fois. Presque tous, les membres de ma nombreuse famille sont soldats; comment pourrais-je avoir de l'aversion pour cet état? et quels peuvent être mes motifs, sinon l'amour du bien public, de la tranquillité de l'Electeur et de sa plus grande gloire?

On est toujours encore à attendre la conclusion de la paix. Je ne serais pas fâché de la voir se retarder encore assez de temps, pour que je puisse avoir mis en jeu les ressorts que je compte employer. Je tâcherai aussi d'attaquer l'Archichancelier. Aschaffenburg serait un excellent morceau avec Francfort. Enfin je ne me donnerai ni repos ni relâche, et il ne tiendra pas à moi que l'Electeur ne retire pas encore de plus grands avantages de la crise actuelle que nos adversaires l'espèrent . . .

---

308. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 31. Dezember à une heure 1805.

[Kummer über den französischen Heiratsplan. Verhalten des Kurprinzen und seines Oheims Ludwig. Der Kurfürst Gegenvorstellungen unzugänglich. Drohungen Napoleons. Entschluß, sich vom Hofe zurückzuziehen. Dalberg ihre einzige Stütze.]

Plaignez-moi, chère Elise! de nouvelles peines m'accablent. Napoléon veut marier votre frère à une demoiselle de Beauharnais, nièce du premier mari de sa femme. Et l'on a répondu, malgré mes vives représentations, que si l'Electeur de Bavière rendait sa parole — ce qui n'est pas jusqu'ici — on ferait les démarches qu'il exige pour cette indigne union. Je voulais que Charles dise que s'il avait le malheur de perdre sa promise,

il le serait trop[1] pour se résoudre tout de suite à reprendre un nouvel engagement. Mais il n'y a pas suivi mon conseil, il est subjugué par la peur et aussi par l'admiration pour le tyran qui nous écrase à volonté, parce qu'il sait qu'on n'ose lui résister et que le Prince Louis lui est vendu, ce dont j'ai la certitude. Il a su si bien tourner son père sur ce projet qui le révoltait le (sic!) premier moment, en lui faisant entrevoir, combien cela faciliterait l'élévation de Mme Hochberg et de ses enfants, qu'à présent il en paraît content et m'a refusé impitoyablement un entretien que je lui fis demander — étant malade encore — en disant que cela ne servirait à rien, son parti étant pris. Il voulut m'envoyer Mr Edelsheim pour me persuader. Je l'ai refusé aussi, et je lui ai écrit qu'il ne ferait que m'aigrir sans me faire changer de sentiment. Charles, tout en se disant malheureux, avec un air très calme, me déclare . . . [être] décidé à faire ce sacrifice à son pays, si on lui rend sa parole. La pauvre Auguste se défend encore, mais elle sera bien obligée de céder, car ce tyran a déclaré à l'Electeur qu'il ne ratifierait [pas] son traité et ne le ferait pas Roi, s'il n'accordait la main de sa fille à Beauharnais . . .

A 5 heures.

La victime est sacrifiée! Je l'apprends dans ce moment par une voie indiscrète avec tant de détails que je ne peux plus en douter. Je n'ai point encore de nouvelles de Caroline. Voilà donc aussi notre sort décidé et le mien, car je demanderai à me retirer de la cour. Car si je ne peux plus réussir à détourner Charles de cet indigne mariage, je ne peux plus compter sur aucune influence sur lui. Et comment le détourner? car je viens d'apprendre aussi que M^r^ d'Edelsheim a été chargé d'écrire à Mr de Reitzenstein, qui est au quartier général de Bonaparte, que, dès qu'il apprendrait l'engagement d'Auguste avec Eugène Beauharnais, qu'il (sic!) devait faire des démarches pour cette odieuse union!

Quelle indignité, n'est-ce pas, chère Elise? Je combats toute seule. L'unique honnête homme qui osât parler comme il pense, — c'est le jeune Dalberg, — a été si dégoûté par les procédés qu'on a eus envers lui, qu'il est retourné à Mannheim, et aurait demandé son congé, si je ne l'avais retenu jusqu'ici. Il y a des moments où je pense, si l'Empereur écrivait à votre grand-père et à Charles pour déclarer qu'il s'oppose au déshonneur de la Maison par une alliance pareille, mais, réflexion faite, cela ne servirait à rien. Car on ne craint et n'estime plus ici que Bonaparte . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

[1] Zu lesen ist wohl: il serait trop triste.

309. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Wien, 1. Januar 1806.

[Oehl ohne Schuld an dem ungünstigen Ergebnisse der Verhandlungen. Absichten auf die Erzkanzlerwürde. Aschaffenburg und Frankfurt.]

Kommt soeben aus einer Konferenz mit den französischen Bevollmächtigten.

... Par ce que j'ai déjà réussi d'obtenir, je vois maintenant bien que j'aurais pu faire bonne besogne, si j'étais arrivé 15 jours plus tôt; mais de grâce que cela ne soit pas rejeté sur la faute du Sr Oehl; il a fait ce qu'il pouvait, dépourvu de tous les renseignements, sans lesquels il lui était impossible de lutter contre l'impudence de Mr de Normann. Si la Bavière obtient quelque chose en Franconie, nous pourrons porter nos vues, selon ce que j'ai remarqué, sur le duché de Berg; en attendant j'ai lancé mes considérations, en appuyant particulièrement sur la charge d'Archichancelier avec le pays d'Aschaffenburg et Francfort. Il me reste encore d'autres choses importantes à rapporter, mais je dois les renvoyer à mon retour très prochain ...

---

310. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 4. Januar 1806.

Erledigung der Berichte Reitzensteins vom 27. Dezember. Schreiben Napoleons. Diplomatische Geschenke. Verhandlungen in München. Differenzen mit Württemberg.]

Hat dem Kurfürsten den Inhalt der von Montanus überbrachten Depeschen vom 27. Dezember vorgetragen.[1]

... Der große Rapport wurde dem Geheimen Ratscollegio mit seinen zwei Beilagen durch den Herrn Minister von Edelsheim mit dem Auftrag übergeben, die nötige Anwendungen zur Aufstellung einer Instruktion für die Kommissarien zur Besitzergreifung des Herzogtums Zähringen und der Landgrafschaft Breisgau daraus aufzustellen und alle sonstige von Ew. Exc. darin bemerkte Gegenstände in ihre Erfüllung übergehen zu lassen. Noch ist dieses hohe Collegium mit Ausfertigung dieser Gegenstände beschäftigt. Der von Ew. Exc. vorgeschlagene Titel wurde zwar nicht ohne einige Widerrede angenommen, nur hat es mir nicht geglückt, das Herzogtum Rheinfranken darinnen zu erhalten. Ich wurde durch unsern Freund Brauer soeben abgestimmt, und die Pfalzgrafschaft ist stehen geblieben.

Der zweite Bericht unter der Benennung „untertänigster Beibericht" wurde dem Herrn von Edelsheim mitgeteilt.

Der dritte Bericht, „ganz geheim" genannt, ist außer dem Kurfürsten niemanden als dem Geheimen Referendär Klüber mitgeteilt worden.

Der vierte und fünfte, der abgeschlossene Tractat des geheimen Referendär Oehls und der Originaltractat von Ew. Exc. wurden den (sic!) nötigen Fer-

---

[1] In der Denkschrift vom Ende Dezember. Polit. Corresp. V, Nr. 427.

tigungen wegen auch dem Herrn von Edelsheim zugestellt, welcher aber wohl schwerlich vor dem 8. oder 10. dieses damit fertig werden wird, indem es an einer anständigen Kapsel fehlt, die er von Mannheim kommen lassen wird.

Die Note, die Ew. Exc. sich vorgenommen haben, an den Herrn Minister von Talleyrand zu geben, ist bei den geheimen Acten aufbewahrt.

Der Aufsatz eines Schreibens, das Ew. Exc. erhalten sollen, wann Sie die Ratification bekommen, ist in den Händen des Herrn von Edelsheim, welcher, wie ich nicht zweifle, dafür Sorge tragen wird, daß Ew. Exc. mundiert und unterzeichnet zugehet.

Den 2. dieses morgens langte hier der Divisionsgeneral Lemarrois mit einem Schreiben des Kaisers Napoleon an den Kurfürsten an[1], worinnen der Kaiser in wenigen Zeilen und allgemeinen Ausdrücken die Abschließung des Friedens und die Zuscheidung des Breisgau und der Ortenau ihm ankündigte, mit dem Zusatz, daß es nun das zweitemal wäre, daß er die angenehme Gelegenheit hätte, ihm sein Land zu vergrößern, wodurch er, Kurfürst, nun gleich allen übrigen großen Mächten gesetzt seie, daß er, der Kaiser, aber auch hoffe, daß der Kurfürst und seine Kinder Frankreich ergeben bleiben wie bisher. Es wurde in möglichster Eile ein ziemlich mittelmäßiges Antwortschreiben verfertigt. Da aber nochmals der französische General versicherte, daß er den Kaiser nicht eher als bis bei seiner Durchreise durch Straßburg zu sehen bekäme, wo er zu warten Ordre hätte, so wird dieses Schreiben heute Ew. Exc. zugeschickt, um es dem Kaiser in einer Privataudienz zu überreichen.

Für den General Lemarrois als den Überbringer der angenehmen Nachricht ist ein Geschenk im Wert von 500 Louisdor in Aussicht genommen; für Talleyrand und sein Bureau werden Reitzenstein etwa 200000 fl. zugehen.

Ich kann nicht zweifeln, daß bereits der Feldjäger Stillgebauer bei Denenselben angelangt wird, so wie ich fast vor bestimmt annehmen kann, daß der französische Kammerherr Thiard schon einige nicht unwichtige Unterredungen mit Ew. Exc. gehabt haben wird, die gewiß Denenselben die vorige Kälte und die jetzige Begierde zu unterhandlen aufgeklärt hat. Dieses läßt mich kaum zweiflen, daß Dieselben sich länger in München verweilen werden, als es vielleicht vorher Ihre Absicht mochte gewesen sein. Dieser längere Aufenthalt gewährt mir die schöne Hoffnung, nun bald von Denenselben sehr interessante Depeschen zu erhalten, wo ich mir schmeichle, daß Frankfurt, die Grafschaft Katzenellenbogen, nicht minder von dem Leiningischen könnte die Rede werden.[2]

Auch wir sind hier von der nahen Durchreise des Kaisers und der Kaiserin Majestät durch Bestellung der Postpferde benachrichtigt. Der neue König von

---

[1] Polit. Corresp. V, Nr. 424.

[2] Sic! Der Satz fällt aus der Konstruktion. Zu lesen: von Frankfurt, von der Grafschaft .... könnte die Rede werden.

Württemberg laßt uns schon seine Königswürde fühlen, indem er schon an verschiedenen altbadischen Lehenorden von der Ritterschaft Besitz ergreifen will. Es sind mehrere Truppenabteilungen, um sich diesfalls zu widersetzen, an diese Orte gerückt. Der Geheime Referendär Hofer ist soeben im Begriff, nach Stuttgart abzureisen, um Gegenvorstellungen zu machen . . .

Reinschrift Vierordts mit Unterschrift des Markgrafen.

311. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 4. Januar 1806.

[Verlobung der Prinzessin Auguste von Bayern mit Eugen Beauharnais.]

Fürsorge für die gefangenen und verwundeten Russen, die das Land passieren.

Auguste de Bavière est donc promise au Vice-Roi d'Italie. Elle a eu bien de la peine, dit-on, à se décider, car elle aimait Charles de bonne foi, mais son *oui* était le prix d'une couronne pour son père, qui s'est dit malade, lui a écrit de son lit et a chargé son fils aîné de porter cette lettre et de l'appuyer aussi de sa prière. Il n'y avait donc plus moyen de résister.

Die Krönung hat in München an Neujahr stattgefunden; Napoleon wird in Stuttgart und Karlsruhe erwartet.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

312. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Donauwörth, 8. Januar 1806.

[Wünscht Entsendung von Herzog und Klüber zu den bevorstehenden wichtigen Verhandlungen in München. Württemberg. Zusammenkunft mit dem Markgrafen in Pforzheim.]

En me référant en entier au contenu de la lettre ci-jointe à M[r] d'Edelsheim[1], il me reste seulement à y ajouter que je ne connais absolument que Mrs Herzog et Klüber de capables d'assister avec utilité à la conférence, sans laquelle je ne saurais me déterminer à être chargé d'une négociation plus importante que toutes celles jusqu'ici, et à laquelle une responsabilité éternelle envers la Maison et le pays est indissolublement attachée. Je désire que ces deux messieurs ou au *moins* Mr Klüber y assiste et que ce dernier puisse m'accompagner à Munich. Il ne faut pas, selon ce que je crois, donner les mains, sans qu'on ait des assurances *positives* touchant un agrandissement qui, quand même il ne nous mettrait pas de *niveau* avec Wurtemberg, rétablirait du moins l'équilibre renversé par le dernier traité et par l'entière liberté qu'on a laissée à Mr de Normann de faire ce qui

[1] Fehlt, wie denn überhaupt die Korrespondenz Reitzensteins aus dem Januar 1806 nur lückenhaft erhalten ist. Zum Folgenden vergl. Polit. Corresp. V, 508 Anm. 1.

bon lui semblait. Si Monseigneur fut empêché de faire le voyage de Pforzheim, V. A. S. sentira cependant qu'outre *Sa* présence celle de Msgr le Prince Electoral est de toute nécessité. J'ai encore bien d'autres choses à dire . . .

313. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 9. Januar 1806.

[Widerstand der Markgräfin gegen die französische Heirat. Bemühungen, durch die Kurfürstin von Bayern Napoleon umzustimmen. Empfehlung der Privatinteressen Ludwigs.]

Hofft, Reitzenstein werde durch die von Edelsheim redigierte Depesche[1] von der Ankunft des französischen Kammerherrn Barol und den Umtrieben der Königin von Bayern und der Markgräfin Witwe Kenntnis erhalten haben.

Ich erlaube mir nur, noch einige Erläuterungen beizufügen. Der Kurprinz ist ganz mit dem Auftrag, welchen Ew. Exc. durch den Kammerherrn Thiard erhalten haben, einverstanden. Seine Mutter aber hat versichert, unter keinen Umständen ihre Einwilligung dazu zu geben. Dahero haben es der Großvater und der Enkel über sich gewonnen, ohne die Einwilligung der Mutter diese Verbindung mit den gehörigen Modificationen einzugehen. Die Markgräfin, davon unterrichtet, unternahm, die Königin, ihre Tochter, zu veranlassen, dem Napoleon zu versichern, daß ihr Bruder dazu gezwungen werde und dadurch gegen seine Neigung hätte handlen müssen. Dieser Auftrag wurde der Königin von Bayern gegeben, ohne daß der Kurfürst noch der Kronprinz davon Kenntnis hatte. Erst alsdann, nachdem die Tochter der Mutter den Erfolg ihrer Unterredung mit dem Kaiser berichtete, so wurde der Kurfürst und der Sohn davon benachrichtigt, gleichsam als wie ein Sieg, den die Markgräfin dadurch erhalten hätte.

Mitteilungen über den Inhalt des zweiten Schreibens des Kaisers (Polit. Corresp. V, Nr. 516), von dem Reitzenstein wohl Abschrift erhalten habe.

Die Absicht desselben geht eigentlich dahin, daß der Kurfürst mich vor meinen Teil wegen seiner Landesvergrößerung vor den verlornen Ertrag der sequestrierten Gegenstände durch Östreich, als wie durch die Übernahme meiner Privatschulden entschädigen möge. Sind Ew. Exc. geneigt, diese gnädigen Gesinnungen des Kaisers bei dem Kurfürsten durch Ihre Depeschen zu unterstützen, so ist mir auf immer geholfen. Fänden Dieselben einiges Bedenken dabei, so bitte ich, mich davon nur durch einen Wink zu benachrichtigen, weil ich alsdann mir, der Zusicherung des Kaisers nach, zu vertrösten habe, daß der französische Bevollmächtigte, welcher mit Ew. Exc. zu unterhandlen beauftragt ist, den Auftrag erhalte, als eine Conditio sine qua non es zu verlangen. Nur Bescheidenheit hat mir, Bonndorf ausgenommen, St. Blasien entzogen . . .

[1] Identisch mit der Polit. Corresp. V, 510 Anm. 4 erwähnten fehlenden Depesche. — Der Kammerherr Tancrède de Falette-Barol — so nennt er sich auf seiner Visitenkarte — hatte die beiden Schreiben Napoleons vom 4. Januar (ebenda V, 508 ff.) nach Karlsruhe überbracht.

314. Markgraf Ludwig an Thiard.

Karlsruhe, 13. Januar 1806.

[Bitte um Vertretung seiner Privatinteressen bei den Heiratsverhandlungen.]

Ist überzeugt, daß die auf ihn bezügliche Stelle des kaiserlichen Schreibens vom 4. Januar veranlaßt wurde durch den günstigen Bericht, den Thiard bei seiner Rückkehr Napoleon erstattet. Spricht dafür seinen Dank aus und ersucht den Kammerherrn, er möge dahin wirken, daß bei den Verhandlungen über den Ehevertrag dem Kurfürsten die Übernahme seiner Schulden auferlegt werde. Falls Baden eine weitere Vergrößerung zugedacht werde, könnte dem Kurfürsten auch zur Bedingung gemacht werden, daß er ihn für die Verluste entschädige, die er durch die Sequestrierung seiner auf österreichischem Boden gelegenen Salemischen Besitzungen erlitten. «La chose sera extrêmement facile, en faisant ordonner à Mr de Reitzenstein de demander cet agrément pour moi à mon père.»

Hat mit Niemand darüber gesprochen: «vous savez bien que j'ai beaucoup d'ennemis ici».

Konzept Vierordts.

315. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 24. Januar 1806.

[Unterredung mit Napoleon. Seine Haltung. Urteile und Äußerungen über den russischen und den bayerischen Hof. Die französische Heirat. Verwendung Napoleons für Erhöhung ihres Witwendeputats. Das Opfer der Heirat ohne persönliche Vorteile für Karl Friedrich und den Prinzen Ludwig.]

Napoleon hat am Mittwoch Karlsruhe verlassen.

Il a surpassé mon attente par sa prévenance et son amabilité pour moi.[1] Il a parlé de l'Empereur avec égards et rend justice à ses belles qualités, il regrette fort de ne l'avoir pas vu, enfin il paraît désirer beaucoup de se raccommoder avec la Russie. Mais le Prince Dolgoroucky et d'autres officiers de la suite n'ont pas son suffrage, il prétend que ce sont des fréluquets . . . Il me demanda, pourquoi vous n'aviez aucune influence en Russie; que l'Impératrice-mère en avait beaucoup plus; qu'elle seule avait fait donner à son frère le chapeau électoral et de grands dédommagements; que celui de votre grand-père avait été donné par *lui*; que la Russie n'y avait aucune part, au contraire qu'elle avait consenti avec peine à cette élévation et de même aux indemnités; qu'au commencement de cette guerre le Roi de Wurtemberg lui avait parlé de la note de l'Empereur, en lui disant qu'il était décidé de ne pas suivre ce conseil etc., surtout comme sa sœur lui avait écrit en même temps: *tirez-vous-en, comme vous pourrez* etc., ce que Napoléon approuva fort et me dit à ce sujet que les femmes de Wurtemberg avaient plus d'énergie que les femmes de Bade. —

[1] Über die denkwürdige Unterredung vergl. im folgenden Nr. 324, sowie Polit. Corresp. V, Nr. 484 und 529; K. v. Freystedt, Erinnerungen aus dem Hofleben, S. 41ff.

Je n'en finirais [pas], si je voulais vous rendre toutes nos conversations; j'en eus une tête-à-tête dans la matinée qui dura plus d'une heure sur *certain sujet*. Il m'a écoutée avec complaisance et [a] répondu de même, enfin si j'eusse été secondée après cela par ceux et surtout par celui que cela regarde de plus près, il aurait eu égard à mes représentations, et j'aurais réussi. Mais non, j'ai combattu toute seule. Enfin tout ce que je peux en dire, c'est que je songe à me retirer de la cour et [à] faire mon établissement de veuve . . . Je le dis aussi à Napoléon; il me demanda: combien avez-vous de douaire? — Je répondis: 30000 fl. et rien de plus, pas même les denrées en nature, comme fourrages, bois, vin etc. — Il dit alors: vous ne pouvez pas vivre avec cela; il vous faut au moins 100000 fl., un château et une belle terre.[1] Je le dirai à l'Electeur. — Il me dit le soir: «je lui en ai parlé, et il en est content . . .»

Napoléon m'a dit aussi: votre gendre est entouré de Polonais; son ministre et sa maîtresse sont de cette nation, et la dernière est une méchante femme. Il me parla aussi de Caroline en faisant son éloge, il la trouve jolie, intéressante, de l'esprit, mais un peu romanesque et il appuya beaucoup sur ce qu'elle aimait tant la parure (?), ce qui m'étonna, car le goût de la toilette ne doit pas le surprendre. Il me semble que sa femme l'a au plus haut degré. Pour l'Electeur ou Roi à présent, il le juge parfaitement. Il prétend qu'il lui avait promis sa fille formellement à Linz, c'était le premier jour de novembre, mais que le Roi n'en avait rien dit à Auguste!

Votre grand-père n'a pas gagné ce qu'il croyait, en donnant son consentement avec tant de facilité, car Napoléon ne paraît pas disposé à favoriser l'élévation des Hochberg, et l'indigne Prince Louis n'y trouve aussi pas [non plus] son compte, comme il le croyait. Pour Charles, il le loue extrêmement et paraît avoir une vraie amitié pour lui; aussi cela tourne la tête à votre frère.

J'ai un poids sur le cœur qui ajoute à mes peines, je crois que l'Empereur[2] est fâché contre [moi]; il ne m'a pas répondu, pas même fait dire un mot par vous sur ma lettre que la Grande-Duchesse Marie lui a envoyée. Enfin je crois qu'il ne me veut plus de bien. Et vraiment je ne saurais pourquoi. Je n'ai rien à me reprocher; ma conduite dans tout ce qui s'est passé a été toujours droite . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

[1] Die Markgräfin bezog in Anerkennung ihrer Bemühungen für einen Gebietszuwachs seit 1802 als Wittum jährlich 30000 fl., außerdem 12000 fl. Nadelgelder; infolge der Intervention Napoleons wurde die Summe mit Wirkung vom 23. Oktober 1806 auf 120000 fl. erhöht.

[2] Kaiser Alexander.

316. Markgräfin Amalie an Dalberg.

Karlsruhe, 28. Januar 1806.

[Unterredung mit Napoleon. Die Heirat des Kurprinzen. Napoleon und Prinz Ludwig. Schreiben an Napoleon.]

Vous avez deviné, Monsieur, et que (sic!) trop juste! Charles a été à Augsburg pour assurer lui-même Napoléon de son consentement, parce que sa sœur de Bavière avait dit que cette union serait un malheur; qu'une seule crainte le retenait encore, c'est la peine que j'en éprouve, et il pria l'Empereur de m'y persuader. Le lendemain de l'arrivée j'eus un entretien de plus d'une heure; j'ai parlé avec plus de franchise que je ne me l'étais proposé, parce qu'il m'écoutait avec complaisance, et même j'ai cru [m']apercevoir qu'il avait aussi un air d'approbation. Il me demandait: «mais qui voudriez-vous faire épouser à votre fils? car il doit se marier au plus tôt.» Je parlais de Charlotte; que j'avais formé ce désir, dès que j'ai pu prévoir qu'il n'y avait plus rien à espérer pour Auguste; il me dit: «mais cela se laisse entendre, soeur de la princesse Eugène; parlez-en à votre fils; je vous promets que, s'il y consent, je n'y serai pas contraire et que mes intentions pour lui resteront les mêmes.» Je le priais de lui en dire aussi un mot, en ajoutant que mon fils lui est si dévoué, que s'il lui disait de se précipiter du haut d'une tour, il le ferait aveuglément plutôt que de lui déplaire. «Oh, dit-il, je vous dois aussi de la franchise, je ne peux l'y persuader, mais je vous promets encore que je n'y serai pas contraire.»

Je parlai donc à Charles; après quelques objections il me dit se décider; eh bien, dis-je, *ce sera Charlotte*. Il me quitte, revient au bout d'une demi heure, me prie, me conjure de ne pas l'y obliger et de ne plus être contraire à l'autre union. Je réponds à cela: je rendrai compte à l'Empereur de notre conversation; il n'attend pas que j'en parle et va porter mon consentiment à Napoléon. Celui-ci dit le soir au bal: «eh bien, vous avez consenti, et j'espère, sans peine». „C'est ce que je ne peux pas dire, Sire, car il m'en coûte beaucoup, mais il faut bien céder." «Oui, votre fils paraît content de cet arrangement, mais je ne voudrais pas un oui forcé de votre part»; il me fit un petit compliment. Je ne répondis pas, il fit une mine sérieuse pendant quelques minutes et puis fut très aimable pour moi, comme auparavant dans notre conversation du matin, où je parlais de mon projet de me retirer de la Cour. Il l'approuva fort, me demanda ce qu'était mon douaire et décida qu'il me fallait par an 120000 fl. et un château à ma disposition, qu'il en parlerait à l'Electeur, ce qu'il a fait.

Le Prince Louis, qui avait fait ses conditions pour arranger ce mariage, qui sont l'élévation de la famille Hochberg, l'abbaye de St-Blaise pour lui

avec ses dépendances, le cordon rouge et certaine quantité de fusils et canons, il n'a rien obtenu. Mais Napoléon lui a donné entr'autres le conseil de remettre les finances à un ministre qui sache les mieux diriger que lui.[1] Charles doit s'établir à Mannheim; cela dérange mes projets au moins pour les premiers temps.

31 [janvier]. Vous serez bien étonnée des craquelins que je vous envoie. Charles reviendra au mois de mars, son oncle ne l'y accompagnera pas. Il me dit aussi avoir demandé que son mariage soit remis au mois de mai; je suppose que c'est pour prolonger son séjour à Paris. Oh! que je suis une malheureuse mère!

Adieu, Monsieur, continuez-moi votre intérêt et croyez à mon amitié bien sincère. Si vous avez un moyen sûr, veuillez me donner quelquefois des nouvelles sur cette affaire. Mr de Reitzenstein m'engage d'écrire à l'Empereur pour recommander les intérêts de mon fils et de la Maison. Il m'en coûte, mais je ne veux pas m'y refuser; elle sera comme (sic!) de manière à ne pas me compromettre. Brûlez ma lettre!

Eigenhändig. Freiherrl. v. Heyl'sches Archiv in Herrnsheim.

317. Dalberg an Karl Friedrich.[2]

Januar (en Janvier) 1806.

[Bitte um Abberufung von Paris und Übertragung des Wiener Gesandtschaftspostens. Gründe.]

Il y a 3 ans que Mr le Baron d'Edelsheim m'offrit au nom de V. A. E. la place de Son ministre à Paris. Habitué à une vie retirée et

[1] Die Äußerung verdient Beachtung. Ferner steht wohl fest, daß der Kaiser schon, ehe er nach Karlsruhe kam, darüber unterrichtet war, daß die badischen Finanzen sich nicht in Ordnung befanden, und an einen Wechsel in ihrer Leitung dachte. In diesem Zusammenhange gewinnt die Vermutung Reitzensteins, daß Münchener Kreise dabei die Hand im Spiele hätten (Polit. Corresp. V, 654 und Bericht von Groos vom 24. Mai, unten Nr. 346), stark an Wahrscheinlichkeit; man war am dortigen Hofe, in der Umgebung der Kurfürstin, über die badischen Verhältnisse gut informiert und gegen den Prinzen Ludwig, dem man die Schuld an der Vereitelung der badisch-bayrischen Familienallianz beimaß, erbittert. Wie weit Napoleon damals schon in Einzelheiten eingeweiht war, steht dahin: jedenfalls war sein Argwohn gegen die badische Finanzleitung geweckt. Die Familienbeziehungen, die er mit dem badischen Fürstenhause anknüpfte, gaben ihm dann wohl Anlaß, sich näher um die Sache zu kümmern, und sein Mißtrauen wurde durch Mitteilungen von Massias und wohl auch andern, bis jetzt mit Sicherheit nicht feststellbaren Persönlichkeiten (Dalberg? Haynau?) in der Folge genährt, bis sein Groll anfangs Mai zu dem bekannten Ausbruch kam. Danach die Bemerkungen von Andreas, a. a. O. I, 98 ff. zu ergänzen.

[2] Das Schreiben liegt nur im Entwurf vor. Ob es wirklich abgegangen ist, steht nicht fest. Jedenfalls blieb es ohne Folge. Daß die eigentlichen Beweggründe, die Dalberg zu dem Schritte veranlaßten, andere waren als die hier angeführten, bedarf wohl keines besonderen Hinweises.

tranquille, j'osai refuser. Quelques mois après, Mr le Baron de Geusau vint à Mannheim et me renouvela de la manière la plus instante la même proposition. Je prévoyais déjà alors qu'en peu d'années le séjour de Paris ne conviendrait plus à mes rapports de famille et que je serais obligé de quitter ou d'obtenir un autre emploi.

Mr le Baron de Geusau et plus tard Mr le Baron d'Edelsheim me répétèrent qu'on verrait avec plaisir que j'acceptasse pour le moment ce poste; qu'on devait remplacer Mr le Baron de Reitzenstein qui ne voulait plus y rester et qu'on s'occuperait après quelques années de service à m'employer d'une manière différente. L'un et l'autre peuvent rendre témoignage de ces faits.

J'acceptai le poste malgré la certitude de ne pas y rester longtemps; j'y ai formé un établissement de ménage complet; je cherchai à remplir mes devoirs le mieux que je pouvais.

Trois ans vont être écoulés. Je retourne à Paris, parce qu'on pourrait être embarassé de me remplacer dans le moment.

Il est de mon devoir cependant de prévenir que, vers le printemps, des affaires indispensables me forcent de m'absenter pour deux ou trois mois. Je ne voudrais point abuser alors de la généreuse bienveillance de V. A. E., en demandant un nouveau congé. J'observe d'ailleurs que l'état de santé de mon père, le désir prononcé de toute ma famille me déterminent à chercher à me marier et à m'établir. J'en ai pris l'engagement.

La dépense progressive du séjour de Paris, le luxe et le faste qu'étale la Cour de France y rendent pour lors mon existence plus difficile. Je remplis par conséquent le devoir que m'imposent les circonstances, en demandant que V. A. E. veuille me remplacer.

Je ne sais si j'ose me flatter que mes services soient encore agréables à V. A. E., mais s'ils le fussent, le poste de Vienne paraissant être vacant, je pourrais plutôt le remplir que celui de Paris. Quel que soit le résultat de ma demande respectueuse, je serai heureux d'avoir compté parmi les serviteurs de V. A. E. et je ne cesserai de former des vœux pour Son bonheur et celui de Ses Etats.

Konzept. Freiherrl. v. Heyl'sches Archiv in Herrnsheim.

318. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 4. Februar 1806.

[Eifrige Vorbereitungen des Kurprinzen für seine Einrichtung in Mannheim. Zweifel an seiner Offenheit.]

. . . Ah! vous ne diriez plus que Charles est inactif et indolent, si vous pouviez voir avec quelle activité il s'occupe des arrangements de son

futur établissement à Mannheim, et comme en tout il accélère la chose. Eût-il employé la moitié de ce zèle pour Auguste, nous n'en serions pas là où nous sommes. Je commence à croire qu'il ne s'en est jamais soucié, malgré qu'il m'assure encore l'avoir aimée uniquement et qu'il la regrettera [à] jamais. Mais il m'a donné sujet de douter de sa franchise. Enfin il ne me reste qu'à faire des vœux qu'il ne s'en repente jamais...

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

319. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth von Rußland.

Karlsruhe, 12. Februar 1806.

[Unsicherheit der Korrespondenz mit Petersburg. Öffnung von Briefen. Die Karlsruher Einwohnerschaft bittet sie, ihren Wohnsitz beizubehalten.]

Bittet, ihr nicht mehr über München zu schreiben, da dieser Weg der unsicherste sei, «car toute notre correspondance depuis près d'une année a été lue et même copiée; je le sais positivement».

«Je suis tourmentée d'une telle manière par les habitants de Carlsruhe pour rester avec eux que, quoique cela me touche et doit me flatter, j'en suis excessivement tracassée. Ils veulent me bâtir ou acheter une maison, chose que je ne peux accepter de toute manière.[1] Sans doute que Bruchsal ne m'est pas une perspective agréable, mais au moins j'y serai tranquille et indépendante.»

In Karlsruhe kann sie nach allem, was vorgefallen, nicht mehr bleiben.

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

320. Groos an Markgraf Ludwig.

Paris, 14. Februar 1806.

[Der Markgraf wird in Paris mit Rücksicht auf den Kurfürsten nicht erwartet.]

... Herr Minister von Reitzenstein, durch dringende Geschäfte und unausgesetzte Verhinderungen abgehalten, selbst zu schreiben, hat mir aufgetragen, unter seiner desfallsigen devotesten Abbitte E. Hf. D. untertänigst zu melden, beide, er und Herr Oberkammerherr von Geusau, hätten sondiert, ob man hier erwarte, daß E. Hf. D. S. Hf. D. den Kurprinzen hieher begleiten würden, und vom Herrn General Duroc erfahren, daß, da man hier voraussetze, wie traurig [es] für S. Kf. D. sein müßte, in dem gegenwärtigen Augenblick zugleich von des Kurprinzen Durchlaucht und der Person E. Hf. D. verlassen zu werden, Höchstdenenselben daher die Nichthierherkunft mit dem Kurprinzen im mindesten nicht übel aufgenommen werde ...

[1] Die Räume im Schloß, die sie seit 31 Jahren bewohnte, konnte sie nicht beibehalten; eine Wohnung im Küchenbau lehnte sie ab. Schließlich entschloß sie sich, der Bürgerschaft zulieb, das Haus der Frau von Freystedt als Absteigequartier zu mieten. An Elisabeth, 19. Februar 1806.

321. Graos an Markgraf Ludwig.

Paris, 18. Februar 1806.

[Reitzenstein dringt auf unveränderte Annahme seiner Vorschläge.]

. . . Herr von Reitzenstein, erschöpft von anhaltendem Arbeiten, findet sich noch über dieses durch einen Besuch beim Erzkanzler Cambacérès an dem gehabten Vorhaben verhindert, E. Hf. D. selbst untertänigst zu schreiben, und muß sich für diesmal begnügen, sich auf seine Depeschen zu beziehen. Er äußerte, daß man sich in manchen Stücken gut dabei befunden haben würde und aus mancher dermaligen Verlegenheit gerissen wäre, wenn seine von Wien aus gemachten Vorschläge seinerzeit angenommen worden wären. Er müsse sehnlich wünschen, daß es mit seinen dermaligen Vorschlägen nicht wieder ebenso gehen möge, sondern all dasjenige, was er in seinen geheimen Berichten in der Überzeugung der äußersten Notwendigkeit angeraten habe, ohne Ausnahme angenommen werden möchte. Geschähe dieses nicht, so wisse er bei dem besten Willen von der Welt nicht mehr zu helfen und er müsse alles, was er tue, als in den Wind geschlagen ansehen. Er gebe zu bedenken, daß, um zu ernten, man aussäen müsse und sich nicht abschrecken lassen dörfe, wenn auch gleich die Aussaat sehr teuer sei . . .

---

322. Reitzenstein an Kurprinz Karl.

Paris, 18. Februar 1806.

[Wichtige Verhandlungen stehen bevor. Erwartet den Kurprinzen bis spätestens 1. März. Eindringliche Vorstellungen.]

Ein Exemplar des gestern unterzeichneten Ehevertrags ist nach Karlsruhe abgegangen.

. . . J'en profite pour vous adresser deux mots dont la franchise pourrait vous offenser, si je ne comptais pas que vous daignerez en apprécier les motifs. L'existence du pays et celle de V. A. S. comme futur souverain est actuellement en jeu; il ne dépend plus que d'Elle-même si la mise doit Lui profiter ou non. Sous très peu de jours d'importantes négociations vont s'ouvrir ici. Mr de Luchesini est parti hier pour Berlin pour presser la détermination de cette Cour; Mr de Wintzingerode arrivera aujourd'hui, et V. A. S. ne saurait ignorer les projets de sa Cour qui ne tendent à rien moins qu'à détruire tout à fait l'existence politique de Votre maison; on attend d'un moment à l'autre l'arrivée de Mr de Bernstorff; enfin l'instant d'agir avec vigueur va arriver. Que voudrait-on que je fasse sous ces circonstances pour vos intérêts, si vous me manquez, Monseigneur? On vous attend; le contrat est signé; V. A. S. m'a donné à mon départ de Carlsruhe *sa parole* qu'Elle serait ici au 1er de mars; permettez, Monseigneur, que je compte sans faute sur cette parole. Je ne saurais rien m'imaginer qui puisse vous retenir, mais je connais les lenteurs interminables

de Carlsruhe; on n'y dort bien que lorsqu'on a remis au lendemain l'affaire qu'on aurait dû finir la veille. Je dois donc déclarer à V. A. S. le plus respectueusement possible, mais en même temps de la manière la plus décidée que vos intérêts les plus chers courront risque d'être compromis, si vous tardez d'un *seul jour*! . . . Votre mariage, Monseigneur, est résolu, dans ce moment il est connu de toute l'Europe, c'est donc votre gloire même qui vous commande d'y mettre un caractère déterminé et respectable et de ne pas faire dire à l'Europe qu'un Prince Electoral de Bade ait pu être obligé à faire quoique ce soit malgré lui . . .

323. Reitzenstein an Karl Friedrich.

Paris, 18. Februar 1806.

[Französische Zusicherung wegen der Hochbergischen Erbfolge. Vertröstungen auf günstigere Gelegenheit.]

Unserm untertänigsten Bericht[1] haben wir das in dem Commentar über die Ehepacten erwähnte Billet des Herrn General Duroc[2] deswegen nicht beischließen können, weil in solchem auch wegen des Punkts der Successionsfähigkeitserklärung der Grafen von Hochberg Erwähnung geschiehet. Wir hatten nämlich bei den desfalls von Sereniſſimo erhaltenen bestimmten Befehlen es für unsere Pflicht gehalten, diesen Punkt bei Gelegenheit der dermaligen Alliance in ohnmittelbare und dringende Erinnerung zu bringen und darauf anzutragen, daß bei demjenigen Artikel, der in unserm Projekt von der Verzichtungsverbindlichkeit der Prinzessinnen sprach, von dem ihnen auf den Abgang des Mannstammes zustehenden Vorbehalt der Anlaß zu der Bestimmung genommen werden möchte, daß derselbe erst alsdann eintreten könne, wenn nicht nur die männliche Descendenz der regierenden Branche, sondern auch jene des gräflich Hochbergischen Stammes ausgestorben sein würde. Der französische Herr Commissär versprach uns, diesen Wunsch dem Kaiser vorzutragen, schrieb uns aber darauf zurück, daß wir mit Einschaltung dieses Punkts in die Ehepacten so lang zurückhalten möchten, bis er selbst erst mündlich mit uns darüber gesprochen haben würde. Wir sahen voraus, daß er uns eine Erklärung abgeben würde, über die man nicht gern etwas Schriftliches würde äußern wollen. Inzwischen ist doch dieselbe keineswegs abschlägig gewesen, sondern blos dahin gegangen, daß des Kaisers Majestät sehr geneigt wäre, diesem Wunsch zu entsprechen, solchem auch zuverlässig entsprechen

[1] Vom gleichen Tag über die Verhandlungen mit Duroc wegen des Ehevertrags, dessen Unterzeichnung durch die beiderseitigen Bevollmächtigten am 17. Februar erfolgte.

[2] d. d. 18. Februar. Duroc bittet darin, der Kurprinzessin für den Fall des Ablebens ihres Gemahls ein Schloß bei Freiburg als Witwensitz zuzuweisen und bezüglich der Grafen von Hochberg nichts einzufügen («de ne rien mettre pour les Comtes de Hochberg»), bis er mit Reitzenstein gesprochen habe.

würden, allein der dermalige Augenblick ſeie nicht günſtig dazu, und werde man daher wohl tun, ihn mit voller Beruhigung abzuwarten.[1] Die Urſache, warum der gegenwärtige Augenblick für nicht günſtig dazu angeſehen wird, haben wir um ſo weniger nötig, beſtimmt anzugeben, je gewiſſer wir vorausſetzen dürfen, daß man ſie höchſten Orts ohne unſer Zutun von ſelbſt erraten wird. Wir begnügen uns daher mit dem hierdurch vorliegenden Beweis, daß wir bemüht geweſen ſind, die höchſte Intention Sereniſſimi gleich bei dieſer erſten Gelegenheit zu erfüllen, nur noch die devoteſte Verſicherung zu verbinden, daß wir auch in der Folge der Unterhandlungen keinen Anlaß verſäumen werden, den günſtigen Augenblick, auf den man uns verwieſen hat, herbeizuführen, oder ſobald er herbeigekommen zu ſein ſcheint, zu benutzen . . .

324. Markgräfin Amalie an Kaiſerin Eliſabeth.

Karlsruhe, 26. Februar 1806.

[Die Heirat des Kurprinzen und ihre Vorgeſchichte.]

Berichtet im Zuſammenhang, wie ſchon lange beabſichtigt, über die Vorfälle während des letzten Jahres, damit Eliſabeth gelegentlich den Zaren davon unterrichten könne.

Il y a plus d'un an, lorsque mon fils et le Prince Louis étaient à Paris, que ce dernier eut des conférences secrètes avec Napoléon pour rompre l'engagement de Charles et [d']Auguste. Quinze jours après leur retour arrive une lettre de Talleyrand qui découvre toute cette perfidie, en demandant que l'Electeur confirme ce que son fils avait avancé. Celui-ci fut malade de frayeur, mais finit par s'en tirer de manière que son père et [son] neveu ne le crurent plus si coupable, surtout l'Electeur, qui n'avait pas consenti volontiers à ce mariage et qui l'a fait acheter si cher à Charles . . .[2] On écrivit à Napoléon que le Prince Louis avait ignoré que cette négociation était si avancée, mais [que] cependant, pour prouver l'entière déférence à ses volontés, on s'en désisterait malgré la tendresse mutuelle des jeunes gens, si l'Electeur de Bavière voulait s'y prêter etc.

Sur cela j'arrangeai mon voyage de Munich, au mois de mars, et j'eus une peine infinie d'obtenir la permission que Charles m'accompagnât; on exigea qu'il ne se promettrait pas avec Auguste. Je pensais que cela pourrait s'arranger en particulier et, si alors Caroline eût voulu, cela se serait effectivé, mais elle n'a pas mis la facilité à leur procurer des entrevues tête-à-tête, qui ne pouvaient avoir lieu que dans son appartement, Mme de Wurmb, la gouvernante, ne le voulant pas autrement, en quoi elle avait raison, parce que rien n'était déclaré encore. Enfin ce ne fut que les trois derniers jours qu'ils se virent quelquefois en particulier, et

[1] Polit. Correſp. V, 562 Anm. 1.

[2] Durch Karls Einwilligung in die Schenkung der Pfälzer Höfe. Vergl. oben Nr. 244.

la bonne Auguste avait l'air plus épris que son futur. J'arrangeai avec l'Electeur que, dans le courant de l'été, Mr d'Edelsheim serait envoyé à Munich pour le contrat de mariage. J'en fis cette proposition à l'Electeur qui en paraissait content, — enfin comme le temps approcha, l'Electeur de Bavière m'en écrivit pour presser la déclaration de ce mariage. J'eus toujours ici des réponses vagues, et Charles, au lieu d'y mettre du sien, restait toujours passif, ce qui, j'avoue, m'impatienta beaucoup.

Au mois d'août arriva un certain Mr de Thiard — un indigne homme sous tous les rapports — qui prétexta vouloir prendre les bains à Bade et qui renouvela la proposition de rompre ce mariage. On fit à peu près la même réponse. J'étais à Rohrbach et j'appris la chose et le résultat en même temps.

Depuis ce moment l'Electeur de Bavière commença à vaciller. On lui avait fait la même proposition avec de belles promesses, comme ici aussi. Cependant il faisait semblant (dans ses lettres à moi) de vouloir rester ferme, se plaignant des procédés de l'Electeur et de Charles, en quoi je ne pouvais lui donner tort. Depuis ce moment Caroline prit à cœur — et cela chaudement — les intérêts de son frère et [d']Auguste. Et Charles, qui voyant que la chose prenait une tournure sérieuse, en écrivit à sa sœur pour recommander son affaire. Mais quoiqu'elle l'en ait prié, il n'a jamais voulu se résoudre d'écrire une lettre à Auguste, qui le désirait tant et qui en faisait ses complaintes à sa bonne amie Mimi.

Peu après cela, ce même vilain Thiard négocia l'affaire des troupes. Je savais qu'il en était question — l'Electeur était à Bade — je me presse de revenir ici et le lendemain matin je vois les soldats rassemblés, l'on me dit qu'ils marchent pour se joindre à l'armée française. Jugez de ma surprise et de ma peine!

Quelques jours après, lorsque l'Electeur fut revenu de Baden, Charles me dit qu'il avait à me parler. Je voulais l'écouter tout de suite, mais il disait le temps trop court, parce qu'il souhaita pouvoir me persuader d'une chose, où il voyait des avantages, et qu'il en croyait une inspiration divine etc. Cela m'occupa pendant la nuit, et je crus qu'il allait me proposer de consentir d'aller joindre l'armée russe, pour faire la guerre avec eux. Autant que cette idée me plaisait, autant avais-je peur des dangers pour sa vie, auxquels l'exposait la guerre. Je me déterminais de ne pas y être contraire, mais d'écrire à l'Empereur pour le supplier de le préserver autant que possible de courir de trop grands risques. Je le reçus le matin dans ces dispositions, mais quel fut mon étonnement et mon indignation, lorsqu'il me parla de faire la guerre avec *Napoléon*! Non, je ne peux le dépeindre! Il me disait cela (sic!) qu'il me demandait ma bénédiction pour l'entreprendre. Je m'y refusai absolument et, pendant 10 jours,

il me persécuta souvent jusqu'à une heure de la nuit, il employa tous les moyens, et même des détours qui m'ont prouvé sa finesse — pour m'engager à y consentir. Son grand-père, dirigé par l'indigne oncle, n'y avait mis aucun obstacle, et l'infâme Thiard était encore le négociateur de cette affaire. Enfin j'y ai résisté; on en écrivit à Napoléon qui trouva la chose toute simple, et il n'en fut plus question.

Le 21 décembre de l'année dernière j'étais malade. Charles qui a l'habitude de venir me dire le bonsoir dans ma chambre avant de se coucher, arriva vers une heure, tout effaré me dire que le diable de Thiard — vous rirez de mes interprétations, mais c'est dans toute la force du terme un homme infernal — venait [d']arriver avec la proposition de ce mariage, qui lui paraissait être une chose concertée entre son oncle et Thiard; que son grand-père en était aussi frappé et qu'on avait résolu de me le laisser ignorer.

J'en pris un violent accès de fièvre pendant la nuit. On était embarrassé de la réponse; le mariage d'Auguste n'était pas déclaré encore, quoique Thiard l'assurait comme une chose positive; je conseillais à Charles de répondre — je le mis même par écrit — qu'il se croyait engagé avec Auguste, tant qu'on ne lui rendait pas sa parole, mais que, si la chose était telle qu'il (sic!) la disait, il serait trop affligé de cette perte pour se résoudre dans le même instant à un nouvel engagement. Il me quitta dans l'intention de répondre de cette manière.

Mais son grand-père fut le lendemain dans d'autres dispositions, parce que le Prince Louis lui avait fait entrevoir l'espoir que cela mènerait à l'élévation des Hochberg. Enfin on décida qu'on dirait que, si l'Electeur de Bavière rendait sa parole, on se trouverait trop heureux de marquer par ce consentement son dévouement à Napoléon. Je devais ignorer tout cela; alors je déclarai à Charles que s'il ne disait m'en avoir instruite et demander (sic!)[1] de ma part un entretien à son grand-père, je me ferais mener chez l'Electeur pour lui parler. Celui-ci refusa de m'entendre et m'envoya Mr d'Edelsheim pour me persuader. Je lui refuse aussi ma porte et lui écris un billet: «qu'il ne ferait que m'aigrir sans me persuader, mais que, si l'honneur de la Maison lui était encore chère, il devait employer tous les moyens pour empêcher cet opprobre, et si cela ne se pouvait, du moins chercher à gagner du temps». Il me répondit dans des termes mielleux sur ce que le cœur du Prince Electoral était déchiré entre ce qu'il devait à sa tendre mère et à son pays, mais qu'il fallait céder aux circonstances impérieuses, que c'était une chose irrévocable etc.

Sur cela je descends chez l'Electeur sans me faire annoncer. Il

[1] Lies: demandait.

commença par se sauver dans une autre chambre, me fit dire qu'il allait revenir, mais cela dans une demi-heure, pendant laquelle il fit chercher le Prince Louis qui se plaça derrière la porte pour nous écouter et, je crois surtout, pour que son père n'en dise pas plus qu'il ne voulait. Enfin je lui représentais tout ce que je crus capable de lui faire changer de sentiment et j'allais toujours plus loin, parce qu'il ne me répondit que deux fois: «j'en suis fâché, cela ne peut être autrement, et cet homme me ferait beaucoup de mal, si je m'y refusais».

Je me retirai au désespoir et bien plus encore, lorsque Charles m'avoua n'avoir pas dit un mot de ma réponse, mais bien au contraire il a rejeté[1] celle que son grand-père a donnée. Comme il me vit si affligée, il me proposa d'écrire à Caroline, pour la prier de faire en sorte qu'Auguste tienne ferme. J'accompagnais sa lettre d'une autre de ma part et je fis partir ce paquet secrètement par un courrier. Sa lettre était très pressante et touchante.

Entre-deux le mariage d'Auguste fut décidé; — il faut que j'y ajoute encore que l'Electeur avait promis sa fille, à Linz deux mois auparavant, à Napoléon et l'avait laissé ignorer à sa femme et à sa fille jusqu'au moment de l'arrivée de Mr Duroc pour en faire la demande. — Caroline, comme de raison au désespoir, demanda un entretien à Napoléon, disant que son frère lui avait écrit que cette union ferait son malheur etc., enfin fit si bien que Napoléon promît de s'en désister et qu'il n'en arriverait aucun tort à Charles ni à son grand-père.

Comme je reçus cette bonne nouvelle, je m'empressai de la communiquer. Voilà l'Electeur furibond contre Caroline; le Prince Louis voulait aller sur-le-champ à Munich pour redresser la chose: on envoya tout de suite un courrier à Mr de Reitzenstein pour faire la demande formelle, enfin on fit des horreurs, et Charles n'eut pas le courage de s'y opposer. Il alla jusqu'à Augsburg lors du départ de Napoléon de Munich, pour lui parler seul, me disait-il, avant son oncle et son grand-père, pour tâcher de gagner au moins du temps, s'il ne pouvait l'empêcher tout à fait. Je lui mis encore par écrit ce qu'il devait dire. Je croyais bonnement que cette résolution était le résultat d'une scène terrible que j'eus avec votre frère où, j'avoue, je le menaçais de ma malédiction, parce qu'il me disait ne plus pouvoir me faire un second sacrifice, exposer le pays etc., comme il avait fait, en renonçant de faire la guerre, et me menaça alors de renoncer à la succession et de l'abandonner aux Hochberg. Non, je n'oublierai jamais cette nuit. J'en étais au point qu'entendant un ouragan très fort, je souhaitais un tremblement de terre qui nous engloutisse (!) tous en-

[1] ? Durch Tintenfleck unleserlich. Dem Sinne nach erwartet man adopté.

semble. Enfin le lendemain ou plutôt le même soir nous nous raccommodâmes par l'assurance qu'il me donna ci-dessus.

Il partit donc, désavoua ce que sa sœur Caroline avait dit, parla un peu de ses regrets sur la perte d'Auguste, assura que cet engagement ne lui était pas du tout contraire et pria Napoléon de m'engager à y consentir. Il arriva douze heures avant lui, m'avoua à peu près cela, mais Napoléon m'a dit le reste.

Enfin, plus morte que vive, j'attends cette arrivée. Je priais Dieu de m'assister et de me donner les forces nécessaires pour résister. Je crois vous avoir rendu compte de ma conversation du lendemain et, j'ose dire, du courage de ma résistance. Napoléon avait l'air si bon et si sincère que je lui parlais avec une franchise qui m'étonne encore, quand j'y pense. Je ne pus me déterminer à dire oui; et comme il me demanda, quel autre mariage je voudrais, je répondis Charlotte de Bavière qui est une bonne personne, plus spirituelle que sa sœur et, sans être jolie, pas désagréable. Il avait l'air de l'approuver, mais je crois que je me répète; je dirai donc encore que Charles ne me seconda pas et porta le soir mon consentement à Napoléon, sans que je l'avais donné. Napoléon, lorsque je désapprouvais la chose, me dit: «eh bien! si l'Electeur et votre fils sont contents de cette alliance avec moi, vous ne pouvez l'empêcher». Je dis: ««c'est vrai, je ne le peux, mais ce sera un consentement forcé de ma part»». Il me dit: «Oh non, cela ne doit pas être», — mais je réponds: ««d'après cela (sic!) ce que je vous ai dit ce matin, vous ne m'en croiriez pas, si j'avais l'air d'y consentir volontiers»». «Oui,» dit-il, «mais enfin c'est un mariage politique; votre fils que j'aime pour lui-même ne s'en repentira pas, il agrandira son pays» etc. — J'avoue que je ne pus cacher mon désespoir, et il employa tout au monde pour me tranquilliser. Il voulait m'en parler encore en présence de l'Electeur, à quoi je me suis refusée. J'avoue que j'étais trop indignée contre la conduite de l'Electeur.

Der Kurfürſt gebraucht, als ſie neulich bei ihm anfrägt, ob er nach Napoleons Zuſage geneigt ſei, ihr Deputat auf jährlich 120000 fl. zu erhöhen, allerlei Ausflüchte. An Napoleon mag ſie ſich aber deshalb nicht wenden.

Pour Charles, je l'ai boudé pendant 15 jours, j'étais furieuse et désolée, mais ma faiblesse pour lui m'a fait céder à ses prières, et ses excuses [ont fait] que je le lui ai pardonné, sans cependant le lui avoir dit, et à force d'instances il m'a engagée à écrire: je ferai la copie de cette lettre sur la dernière page.

Dites-moi, chère Elise, si j'aurais pu me conduire autrement? Caroline dit qu'à ma place elle serait partie pour ne plus revenir.

In der Tat hat ſie auch daran gedacht, nach Rußland zu gehen, aber ſie will dem Zaren und dem Volke nicht zur Laſt fallen und vermag ſich auch, ſo ſehr ſie über Karl empört iſt, in ihrer Schwäche von ihm nicht zu trennen.

Il part ce soir, j'en éprouve un serrement de cœur inexprimable, surtout comme il est depuis huit jours pensif et rêveur, me demandant pardon à tout instant; je crois qu'il se repent trop tard de ne m'avoir pas suivie et de sa trop grande facilité d'un autre côté. Si la petite personne est telle qu'on la dépeint, elle est un ange de bonté, d'esprit et de beauté; cela ne peut pas être autrement. Je me sens si humiliée par ce mariage, que je n'en parle à personne. Je cherche d'en prendre mon parti, mais Dieu sait ce qu'il m'en coûte! . . .

Avant de fermer ma lettre, je ne peux pas m'empêcher de faire une question. Est-ce que l'Empereur trouve la conduite du Roi de Prusse bien loyale dans cette guerre? Il me semble que ce cabinet est d'une fausseté rare. Napoléon me disait que pendant les préparatifs de la guerre, il lui faisait dire en secret que ce n'était pas leur sérieux, qu'ils ne songeaient pas à lui faire la guerre. Quelle indignité!

* * *

Copie de ma lettre à Napoléon.

L'Electeur et mon fils expriment dans ce moment leurs sentiments à V. M. et Lui demandent formellement de contracter une alliance avec Sa Maison. Enhardie par la confiance que vous m'avez inspirée, j'ose espérer de ne pas vous déplaire, en renouvelant mes instances pour mon fils unique, sur lequel se concentrent toutes mes espérances et aussi toutes mes sollicitudes. Sans votre protection pourra-t-il se soutenir, isolé, comme il sera par cette union, des alliances de sa famille? Veuillez donc, Sire, le protéger, comme vous me l'avez fait espérer, et donner des avantages politiques qui mettront notre Maison au niveau de ce qu'elle doit être pour se soutenir entre les autres puissances etc.

* * *

Le reste n'est que compliment d'usage, que la place ne permet pas d'y ajouter. Je n'en puis plus de fatigue! —

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

---

325. Reitzenstein an Karl Friedrich.

Paris, 1. März 1806.

[Napoleon in der Erbfolgefrage günstig gestimmt, wünscht aber aus Rücksicht auf die Markgräfin und Rußland im Augenblick keinen Schritt zu tun.]

Pour obéir sans délai aux ordres de V. A. E., je m'empresse d'ajouter à mon dernier rapport secret que le général Duroc ne nous a point dit les raisons, pourquoi l'Empereur ne croyait pas le moment actuel favorable à la déclaration de successibilité, et que très certainement le général Duroc

ne les sait pas lui-même. Mais on ne saurait douter un moment que c'est parce qu'on veut ménager dans ce moment Mme la Margrave tant à cause du mariage que parce qu'on renouvellera peut-être les propositions de coopérer au rétablissement de la bonne harmonie avec la Russie. Mais l'Empereur est *décidément pour la chose*, et je puis même ajouter secrètement qu'il se propose d'en parler à Monseigneur le Prince Electoral. Je conjure V. A. E. de trouver bon que cette communication, qu'on m'a faite de confidence reste, entièrement secrète.

---

326. Markgräfin Amalie an Dalberg.

Karlsruhe, le 3 mars 1806.

[Bitte um Nachrichten aus Paris. Verhältnis Reitzenſteins zu Dalberg. Vorſicht in der Korreſpondenz. Üble Erfahrungen. Trübe Ausſichten in die Zukunft.]

Je ne vous ai pas remercié encore, Monsieur, pour votre lettre, qui m'a été remise par Mme de Venningen; je ne peux assez vous répéter, combien je suis flattée de l'intérêt que vous me témoignez; vraiment, je le mérite par le prix que j'y attache. C'est à présent par vous, Monsieur, qui êtes à la scène, que j'espère d'apprendre des détails sur ce qui m'intéresse.

Le peu ou point de confiance de la part de Mr de Reitzenstein envers vous, Monsieur, ne peut s'expliquer; mon fils le désapprouve fort et rend bien justice à votre mérite; nous eûmes une conversation à votre sujet; je crois que vous auriez été satisfait de la manière, dont mon fils s'est prononcé sur vous, mais il a une haute opinion de Mr de Reitzenstein et une entière confiance dans son savoir, sa politique et sa probité.

Je veille sur ma correspondance tant que possible, excepté pour ce qui me vient de Russie, je ne peux l'empêcher. Ma fille Elisabeth a écrit une lettre terrible[1] à son frère sur son mariage; il en a été affecté, et c'est beaucoup dire. Il l'était aussi infiniment, en me quittant; ce moment m'a fait oublier ses torts. Mais cependant je ne voudrais pas me mêler de ce jeune ménage. Je crains trop les alentours de cette nation qui gouverneront impérieusement. Pour en revenir à ma correspondance, je devrais me méfier de la droiture du vice-président de Fribourg, M^r^ d'Andlaw, qui était chargé de la seule lettre de ma fille de Bavière où il y avait une critique sur les partants[2]; je crois que cela vient du vilain Thiard qui a su par le Prince Louis que j'avais reçu une lettre pareille, auquel

[1] Fehlt.

[2] Danach handelt es ſich wohl um Bemerkungen über das franzöſiſche Kaiſerpaar nach der Abreiſe von München.

il en était revenu quelque chose par mon fils. Je me rappelle qu'il en parla à Mme de Venningen, comme il avait lu la lettre.

Je donnerais tout au monde, pour que les Princes de Bavière et de Wurtemberg fassent une aussi belle alliance que la nôtre. Le premier a dit à sa belle-mère, qu'il quitterait la France pieds nus, mendiant son pain, plutôt que de consentir à un mariage pareil; pour moi, je suis convaincue qu'il y donnera tête baissée à la première proposition.

D'après tous les rapports, la future est un ange, cela ne peut être autrement, mais je le souhaite pour le bonheur de mon fils. Vous serez étonné du choix de sa suite.[1] On a refusé Mr de Edelsheim et de Berckheim qui y auraient mieux figuré. Mon Dieu, quel bouleversement dans cette pauvre Allemagne! Je travaille sur moi pour envisager tous ces événements avec calme et résignation, étant persuadée que cela ira de mal en pis.

Adieu, Monsieur, conservez-moi votre amitié et croyez aux sentiments distingués que je vous ai voués.

Eigenhändig. Frhr. v. Heyl'sches Archiv in Herrnsheim.

327. Markgräfin Amalie an Napoleon.

Darmstadt, 11. März 1806.

[Dank für das Schreiben vom 1. März.]

Mr d'Aubuisson vient de remettre la réponse si bienveillante de V. M. I. pour moi et mon fils.[2] Il m'est difficile de vous exprimer, Sire, toute la reconnaissance dont je suis pénétrée. Daignez en agréer ce faible hommage, nous conserver vos bontés et croire à mon désir de contribuer au bonheur de Mme la Princesse, votre fille . . .

Paris. Arch. des aff. étr.

328. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 16. März 1806.

[Kummer über die Verzögerung der Lösung der Erbfolgefrage.]

Je ne saurais vous dissimuler que j'ai été profondément affligé de voir par votre lettre du 1 de mars la tournure que prend l'affaire qui me tient tant à cœur et qui est si importante pour mon pays, savoir la successibilité de mes fils du second lit. Si elle peut être traînée en longueur, ceux qui s'y opposent auront beau jeu.

[1] Über das Gefolge des Kurprinzen s. Polit. Corresp. V, 565ff. Baron Berckheim, der spätere Minister, ging dann als Privatmann, ohne amtlichen Auftrag, nach Paris.

[2] Correspondance de Napoléon XII, 81, Nr. 9862.

Mon petit-fils pense très bien à cet égard, et je serais bien aise, si l'Empereur lui en parlait et qu'il eût eu une conversation instructive sur cette matière avec vous, Monsieur.

Je ne doute pas que vous ferez tout ce qui est possible de faire réussir cette affaire qui est si importante pour le pays et manquerais de mourir tranquillement, si les vœux que [je] fais à cet égard n'étaient pas accomplis . . .

Eigenhändig.

329. Markgräfin Amalie an Dalberg.

Karlsruhe, 2. April 1806.

[Will dem Empfang des jungen Paares in Karlsruhe aus dem Wege gehen. Friedenshoffnungen. Erbitterung über Preußen. Haynau. Berckheim und Klüber.]

J'ai reçu ce matin votre lettre du 25 mars[1], Mr le Baron, et je profite avec empressement du départ de Mr Collini pour vous faire mes remerciments et vous parler de la satisfaction que j'éprouve chaque fois en recevant de vos nouvelles. Elle est augmentée par ce que vous me dites des succès de mon fils et de l'espoir que donneront les bonnes qualités de sa future. Etant aussi avancé, je voudrais que nous le fussions déjà de quelques années, car les premiers temps seront pénibles. Je ne crois pas que je serai ici au début, ayant promis à ma fille de Darmstadt d'assister à ses couches. J'avoue n'être pas fâchée de cet incident, parce que j'ai lieu de supposer que le Prince Louis et compagnie insinueront à l'Electeur de me faire éprouver quelque désagrément à cette occasion. Je préfère donc de faire la connaissance de la jeune personne chez moi à Rohrbach et d'aller voir le nouveau ménage à Mannheim. J'ai prévenu mon fils de ce projet, qui l'approuve par les mêmes raisons que je lui ai observées.

D'après mes nouvelles de Russie, il me semble que l'Empereur est plus disposé à la paix que son ministre. En attendant les papiers publics annoncent cette nouvelle, qui fait l'objet de mes vœux depuis que notre sort est décidé et qu'il faut baisser la tête sous le couteau. Sans doute que l'indigne conduite de la Prusse excuse pleinement celle des princes du midi de l'Allemagne; j'avoue que de voir cette puissance humiliée me ferait un vrai plaisir. J'ai lu une brochure de Mr d'Antraigues qui peint bien le Roi et ses alentours.

Vos mille et un Badois rendent notre cour déserte. D'après tout ce que j'entends de Mr de Haynau, il me semble marcher à grands pas vers les petites maisons; est-ce que Mrs de Haynau et de Reitzenstein sont en-

[1] Fehlt.

core bons amis? cela me paraît impossible. Je souhaite que l'affaire de Mr de Berckheim se termine avantageusement et je voudrais le voir revenir bientôt. J'espère que l'arrogance de Mr Klüber lui fera essuyer quelques petites humiliations. L'heure sonne où j'ai promis d'envoyer ma lettre, ce qui m'oblige de finir, mais pas sans vous réitérer, Monsieur, toute ma reconnaissance et mon désir que vous continuiez à ne pas me laisser ignorer tout ce qui peut m'intéresser. Recevez l'assurance bien vraie et sincère de mes sentiments les plus distingués.

Eigenhändig. Freiherr v. Heyl'sches Archiv in Herrnsheim.

330. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 6. April 1806.

[Abbé Bauchetet.]

Ersucht um Mitteilung des Termins der Vermählungsfeier und Bezeichnung des Gefolges der künftigen Kurprinzessin.

Und da ich hiernächst vernehme, daß ein dahier sich aufhaltender emigrierter Abbé, namens Bauchetet[1], als zweiter Aumonier der Gemahlin des Kurprinzen angestellt werden solle, so wünsche ich von dem Herrn Kabinetsminister auch über den Grund oder Ungrund dieser Sage Nachricht zu erhalten . . .

(Eigenhändige Nachschrift):

On dit que Bauchetet est un intriguant.

331. Groos an Vierordt.[2]

Paris, 8. April 1806.

[Schilderung der Pariser Hochzeitsfeierlichkeiten.]

. . . Gestern hatten wir einen sehr wichtigen Abend. Das Verlöbnis gieng in größter Ceremonie vor. Die Prinzeß war schön wie ein Engel und machte bei Erklärung ihrer Einwilligung in die Vergebung ihrer Hand dem Kaiser und der Kaiserin zwei so anstandvolle Verbeugungen, daß in meinem Leben von der Art nichts so sehr auf mich gewirkt hat; es war aber nicht bloße Empfindung bei mir, sondern alle Anwesenden hatten ein gleiches Gefühl. Alles war im größten Costume; wir hatten das Glück so gestellt zu sein, daß wir nur ein paar Schuhe von der Hauptstelle entfernt waren. Der Kurprinz benahm sich bei der Ceremonie

[1] Abbé François Bauchetet, aus Dijon gebürtig, lebte seit acht Jahren als französischer Sprachlehrer in Karlsruhe. Durch Verwendung des Staatssekretärs Maret, eines Jugendfreundes, erhielt er die erbetene Stelle eines Almoseniers.

[2] Kammerrat Heinrich Vierordt, Schwager von Groos. Vergl. zum Folgenden die Schilderung eines Augenzeugen, des Freiherrn Christian von Berckheim in dessen anonym erschienenen «Lettres sur Paris». Heidelberg 1809, S. 205ff.

mit dem vollkommensten Anstand, und sichtbare Munterkeit begleitete seinen Eintritt in die Ehe. Die ganze Handlung war sehr feierlich und dauerte wohl eine Stunde, indem die zweimalige Unterschrift der Zeugen, worunter auf Seiten des Kurprinzen auch der Kronprinz von Bayern gewesen, wegen der dabei beobachteten Formalitäten lange dauerte. Der Staatsminister Maret las den Eingang und den ersten Akt des Heiratcontracts vor; hierauf nahm der franz. Erzkanzler dem Brautpaar die Erklärung ihres wechselseitigen Einverständnisses ab und sprach im Namen des Kaisers und des Gesetzes die Sanktion aus; sodann folgte die zweite Unterschrift der desfalls hier bleibenden Documente, alsdann trat der Cardinal-Legat auf, welcher dem Brautpaar die Ringe gab, die jedes sogleich an den Finger steckte und Hand in Hand eingesegnet worden. Hiermit beschloß sich diese Feierlichkeit.

Den 9ten.

Gestern Abend nach 8 Uhr gieng die Vermählung vor sich. Wir versammelten uns um $^1/_2$7 beim Kurprinzen; Collini, als zur Badischen Mission gehörig, war ebenfalls dabei, ohnerachtet Personen von ansehnlichem Rang, die gebeten hatten der Ceremonie beiwohnen zu dürfen, nicht reussirten. Um 8 Uhr ging der Zug an. Die Pagen mit Fackeln voraus, [dann] kam die badische Suite und wir, nach uns die Herren von der bayrischen Suite, alsdann die kaiserl. Kammerherrn, die Conseillers d'Etat, die Senateurs, die Obersten Hof-Chargen, endlich der Kaiser, die Kaiserin, das Brautpaar und die kaiserl. Prinzen und Prinzessinnen. Dieser wirklich prachtvolle Zug gieng 4 große lange Säle zwischen den Grenadiers, die Spalier machten und das Gewehr präsentirten, unter militärischer Musik, in die kaiserl. Hof-Kapelle, wo sich der rührendste Gesang unter vollständiger Begleitung hören lies. Hier wurde nun das Brautpaar durch den Cardinal Caprara getraut, nach vollendeter Ceremonie ging das Cortege in der nämlichen Ordnung wieder zurück und machte im Vorzimmer des Kaisers Spalier, um den ganzen kaiserl. Hof zwischen sich durchgehen zu lassen. Bald darauf kamen die kaiserl. Majestäten und übrige zur Familie gehörigen Personen wieder zurück; nun versammelte man sich auf der Plattform in den Tuilerien, um die Beleuchtung des Gartens und das Feuerwerk anzusehen, das auf der place de Concorde abgebrannt wurde. Als dieses vorbei war, war Cercle, wozu auch das diplomatische Corps geladen ward, das bei der Vermählung nicht erschien. Nach dem Cercle war Concert, wobei unter andern Crescentini sang und Kreutzer[1] sich hören ließ. Nach dem Concert war Ballet, wo ich das Vergnügen hatte, so manche Tänzer und Tänzerin von großem Namen, die ich nur mit bewaffnetem Auge auf dem Theater erkennen konnte, ganz in der Nähe zu sehen. Als dieses vorbei war, gieng das neuvermählte

[1] Konradin Kreutzer, der aus Meßkirch gebürtige bekannte Komponist.

Paar unter Begleitung Ihro Majestäten und der zur kaiserl. Familie gehörigen Personen in ihr appartement et puis tout s'en alla coucher . . .

Groos'sches Familienarchiv.

332. Grolman[1] an Markgraf Ludwig.

Malmaison, 9. April 1806.

[Schilderung des Aufenthalts in Paris und der Vermählungsfeierlichkeiten.]

. . . Ungeachtet bis zum gestrigen Vermählungstag nichts besonders Wichtiges vorfiel, so bietet Paris doch dem, der sich daselbst aufhält, so manches Sehenswürdige dar, daß der Kurprinz den wichtigsten Tag Ihres Lebens schnell erreichten. Den 31. März waren Sie im Kabinett der Medaillen. Als Sie an die Münze kamen, wurden Sie auf eine artige Art überrascht, in dem Gold- und Silbermünzen zum Gedächtnis des hohen Besuchs geprägt und durch den Akademiker Denon dem Prinz überreicht wurden. Die eine hat vorn das wohlgetroffene Brustbild des Kaisers von Droz mit der Umschrift: Napoléon Empereur et Roi und auf der Kehrseite die lieblichen Figuren eines griechischen Jünglings und Mädchens, die sich traulich die Hände reichen. Über ihnen scheint die Sonne N. Zur Rechten steht: C. F. Louis de Bade, zur Linken: Stéphanie Napoléon und unten: Alliance MDCCCVI. Dasselbe Gepräge macht bei der zweiten Medaille die Vorderseite aus, und auf der Kehrseite steht: En mars 1806 le Prince Electoral de Bade a visité la monnaie des médailles. Überhaupt hat man sich überall, wo der Prinz waren, beeifert, Ihnen die Werke, die der Beschreibung und Abbildung der hiesigen Institute gewidmet sind, zu Füßen zu legen. Einige Tage nach dem Besuch in den Invaliden brachte der Marschall Serrurier in Person die Prachtausgabe der Beschreibung dieses Hotels von Perau mit 110 Kupfern in Safian mit dem badischen Wappen in Gold und der Staatsrat Daru präsentierte kurz nach dem Besuch in den Gobelins ein allerliebstes Blumenstück aus dieser in ihrer Art einzigen Fabrik.

Die kaiserliche Familie begab sich den 31. März nach Malmaison und blieb daselbst bis zum 5. Während dieser Zeit machten der Prinz dort täglich Ihren Besuch beim Déjeuner. Den 3. hatte ich die Gnade, Sie auf einer großen Hirschjagd zu begleiten, welche von da in dem schönen Forêt de St.-Germain vorgenommen wurde und den ganzen Tag wegnahm.

Den 6. bekamen der Prinz vom Kaiser ein niedliches Döschen mit dem schön gemalten, aber nicht geschmeichelten Bildnis der Prinzeß von Isabey zum Geschenk. Ein Medaillon mit einem Miniaturgemälde des Prinzen von derselben Hand wurde dagegen für die Prinzeß verfertigt.

[1] Stabskapitän Ludwig v. Grolman, Adjutant des Kurprinzen, im russischen Feldzug von 1812 Chef des badischen Generalstabs. Vergl. über ihn Esselborn, Ludwig v. Grolman. Ein Lebensbild. Darmstadt 1910.

Den 7. Abends ging die Civiltrauung in der während der Abwesenheit des Kaisers geschmackvoll eingerichteten Galerie der Diana vor sich. Da E. Hf. D. bereits aus dem Programm von Ségur von allen Feierlichkeiten des 7. und 8. unterrichtet sind, so begnüge ich mich, nur noch einige besondere Umstände anzugeben. Die Zahl der gebetenen Zuschauer belief sich schon den 7. auf mehr als 500 Personen, wovon ein Dritteil Frauenzimmer waren. Alle waren in der großen Amts- oder Hofkleidung, die Herren à la Henri IV., die Damen in langen, reichgestickten Kaftans. Diese Kleidungen, ohne Juwelen und andern willkürlichen Schmuck kosteten nach einer leichten Berechnung allein über 3 000 000 Livres, machen aber auch im ganzen einen Eindruck von Würde und Majestät. Merkwürdig war es, unter dieser großen Versammlung, die wegen der Schmalheit der Galerie notwendig eine erstickende Hitze hervorbringen mußte, den ehrwürdigen 98jährigen Erzbischof von Paris zu erblicken, der in seinen Kardinalspurpur gehüllt und von zwei Geistlichen halb getragen, der erhabenen Handlung bis zum Ende beiwohnte. Die Prinzeß wurde vom Kaiser herein- und herausgeführt, und der Moniteur rühmt zwar mit Recht die Grazie, womit sie sich benahm, hätte aber mit gleicher Billigkeit das würdevolle Benehmen des Prinzen an beiden Tagen rühmlich erwähnen können.

Den 7. nach geendigter Ceremonie begaben sich der Kurprinz zur Kaiserin und von da zur Prinzeß, die soeben mit sichtbarer Freude neben den reichen Geschenken der Kaiserin unser corbeille de mariage erhalten hatte. Dieses ist in der Tat sowohl wegen seines ausgesuchten Inhalts als auch in Rücksicht der äußeren Form sehr schön. Es hat die Gestalt des Blumenkorbs der Pasiphaë, ist mit blendend weißem Samt überzogen und ruht auf zwei goldenen Schwanen. Ein geneigtes Schild zeigt die verschlungenen Namen CS. Ein abgespannter Bogen, eine Sternkugel und ein lieblicher Rosenkranz schweben über dem Deckel, bei dessen Eröffnung sogleich der geschmackvoll gefaßte Schmuck in die Augen fällt.

Den 8. Abends nach 8 Uhr ging der prachtvolle Zug in die Kapelle an. Erst ein Heer von Huissiers und Waffenherolden, dann sämtliche Pagen, zwei und zwei mit brennenden Fackeln, dann das Gefolge des Kurprinzen ꝛc. ꝛc. Ein reicher Thronhimmel wurde über dem Monarchen getragen. Die Prinzeß erschien im Schmuck des Kurprinzen zum erstenmal im vollen Glanz einer Fürstin und fand viele Bewunderer. Die langen Gänge, durch welche der Zug ging, waren mit Teppichen belegt, und die Garden standen darin Arm an Arm zum doppelten Spalier. Eine angenehme kriegerische Musik ertönte in diesen Gängen, und in der Kapelle empfing uns das Hoforchester. Nach der Vermählung ging der Zug auf ähnliche Art zurück, und bald darauf begab man sich auf die Balkons, um die Illumination und das Feuerwerk zu sehen. Die Tuilerien, der große Garten, die Hotels von sämtlichen Prinzen der Familie, vom Erzkanzler, vom Seeminister, Polizeiminister, der Palast des gesetzgebenden Körpers u. s. w. waren mehr oder weniger kostbar erleuchtet. Am schönsten nahm sich das Kreuz der Ehrenlegion

aus, welches in brennendem Gold und Email über dem Palast der Ehrenlegion in den Wolken zu schweben schien. Auch die Wohnungen unserer beiden Gesandten waren recht artig illuminiert. Nichts war indessen sehenswürdiger als die unendliche Volksmenge, welche den Garten der Tuilerien und den Concordienplatz Kopf an Kopf anfüllte. Man rechnet ihre Zahl auf 300 000. Alle waren nach dem Balkon gekehrt und, als der Kaiser und das neuvermählte Paar erschienen, ertönte ein lauter, oft wiederholter Jubel aus diesem magisch beleuchteten Kopfmeer. Nach Abbrennung eines kleinen Feuerwerks ging der Hof wieder in den Marschallsaal, wo ein schönes Konzert und ein allerliebstes Ballett gegeben wurde. Hierauf wurde von den höchsten Personen und von den Damen in der Galerie der Diana soupiert und bald darauf, noch vor Mitternacht, das neuvermählte Paar vom Kaiser und der Kaiserin selbst in das Schlafgemach begleitet. Der Kaiser gingen hierauf zurück und der Prinz in ihr Zimmer. Die Kaiserin blieben beim Auskleiden der Prinzeß, und dann wurden die hohen Vermählten sich überlassen, und nur unsre stillen Segenswünsche blieben bei ihnen...

333. Kurprinzessin Stephanie an Markgräfin Amalie.

O. D. (Mitte April 1806).

[Beteuerung ihrer Verehrung.]

Madame. Mon premier sentiment après la célébration de mon mariage me porte vers vous, et je remplis un devoir bien doux et bien cher à mon cœur, en vous assurant du respect que j'aurai toute ma vie pour ma mère. Vous avez en moi une fille bien tendre et qui n'a d'autre désir que celui de vous plaire et de vous donner dans toutes les circonstances des preuves de son amour.

Je suis avec respect . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

334. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

St. Cloud, 16. April 1806.

[Unzufriedenheit Napoleons mit der badischen Finanzverwaltung. Klagen über Reitzenstein.]

Meldet den Vollzug der Heirat.

... Deine Besorglichkeit, liebster Onkel, ist nur, glaube ich, in der Hinsicht gegründet, was die Finanzen anbelanget, wo mich der Kaiser fragte, ob Du keinen andern Mann dazu employiert hättest, und dabei sagte ich immer, so viel ich wüßte, so wäre in dem jetzigen Augenblick keine Rede davon, womit er mir nicht zufrieden schien[1], allein außerdem habe ich nichts bemerkt ...

[1] Vergl. oben an Dalberg, 28. Januar; dazu W. Andreas a. a. O. I, 101.

Klagen über Reitzenſtein, der ihn „mit lauter Kleinlichkeiten" viel plage, „einer von denen, die meinen, jedermann müßte immer ſchlechterdings ihrer Meinung ſein".

Eigenhändig.

335. Haynau an Markgraf Ludwig.

Paris, 19. April 1806.

[Günſtige Geſinnung Napoleons gegen den Markgrafen. Mitteilungen über Thiard; ſchlechte Behandlung desſelben durch den Karlsruher Hof. Die Finanzverwaltung des Markgrafen.]

. . . Si le dénoûment de la demande, que l'Empereur avait faite à V. A. S. par Mr de Thiard pour savoir ce qui pourrait Lui être agréable ne s'est pas encore effectué, je crois qu'on pourrait l'attribuer à une intrigue qui cependant pour l'essentiel ne produira [pas] le moindre effet sur l'esprit de l'Empereur; au contraire je sais pour sûr que l'Empereur est dans les intentions les plus favorables pour V. A. S.

Mr de Thiard a été mandé dernièrement à St.-Cloud; je crois que les ordres que l'Empereur lui a donnés sont en rapport avec une nouvelle guerre qui pourrait éclater sur le continent. Il lui a parlé ensuite des intrigues de la cour de Munich et de différentes personnes de la cour de Carlsruhe, et en s'exprimant de la manière la plus favorable pour V. A. S., il ajouta: Le Prince Louis peut être tranquille, il sera content de moi. Mr de Thiard a ensuite cherché de savoir, si l'Empereur avait les mêmes intentions pour Mme la Comtesse de Hochberg; mais il ne s'est point exprimé aussi positivement sans de (sic!) rejeter cependant ce qu'il disait à cet égard.

Je ne crois pas, Monseigneur, que Mr de Thiard écrira à V. A. S., l'Empereur lui ayant demandé, s'il était en correspondance avec Elle, et qu'il a répondu: non; peut-être qu'il croit de pouvoir être plus utile par là à V. A. S., surtout parce qu'on l'accuse d'avoir été vendu à V. A. Il est constant que cet homme est personnellement attaché à V. A. S. et il le sera toujours, malgré qu'on le maltraite ici de la part de Bade et qu'il n'a pas même reçu un cadeau pour le mariage du Prince Electoral, qui cependant, comme tout le monde sait, est en grande partie son ouvrage, et malgré que tout le monde en ayant[1] reçu ou en reçoit. Mr de Dalberg qui avait répandu ici le bruit de la disgrâce de Mr de Thiard, rampe maintenant à ses pieds, parce qu'il voit qu'il n'a pas perdu la confiance de son souverain; mais l'autre se moque de lui.

J'ai l'honneur de dire à Monseigneur qu'il n'y a pas de prince qui jouit d'une plus grande considération à Paris que V. A. S. et qu'Elle a emporté l'année dernière les suffrages de toute la cour en retournant à Carlsruhe. J'ai eu dernièrement une longue conversation avec le maréchal Duroc, dans laquelle je lui ai prouvé que l'Electorat de Bade a été ad-

[1] Sic! lies: en a reçu.

ministré autrefois comme une ferme, et que ce n'est que depuis que V. A. S. était à la tête de plusieurs branches de gouvernement qu'on pourrait dire que ce pays avait plutôt embrassé les maximes d'un Etat et que la grande machine ne pourrait jamais aller d'après les intentions de la France sans V. A. S.

L'Impératrice avait désiré l'arrivée de V. A. pour le mariage; elle a même dit que l'Empereur Lui donnerait sûrement des marques éclatantes de son estime, cependant Mr Talleyrand a cru que V. A. ferait mieux de rester à Carlsruhe si Elle n'avait pas reçu d'invitation formelle . . .

336. Markgraf Ludwig an Kurprinz Karl.

Karlsruhe, 27. April 1806.

[Bitte, Napoleon wegen der Finanzverwaltung zu beruhigen. Notwendigkeit einer neuen Organisation.]

. . . Ich ersuche Dich, lieber Karl, in Betreff der Leitung der Finanzen dem Kaiser, wann er ferner davon sprechen sollte, zu erkennen zu geben, daß ich verschiedentlich mit dem Kurfürsten wegen diesem Gegenstand gesprochen habe, daß auch mehrere Vorschläge diesfalls geschehen sind. So geneigt auch mein Herr Vater zu sein scheint, Maßregeln diesfalls zu ergreifen, so glaube ich jedoch, daß er Deine Zurückkunft abzuwarten wünscht und die vielleicht damit verbundene Vergrößerung, welche eine wahrscheinlich neue Organisation notwendig macht, worinnen auch nach dem Anrath des Kaisers die Finanzen die ihrige erhalten werden . . .

Eigenhändiges Konzept.

337. Gensau an Markgraf Ludwig.

Paris, 4. Mai 1806 (prs. 14. Mai).

[Aufforderung, nach Paris zu kommen, zur Beseitigung der Mißstimmung des Kaisers.]

. . . Schon vor einiger Zeit hatte H. von Reitzenstein eine Privataudienz beim Kaiser zu St. Cloud, wo niemand zugegen war als der Kurprinz. Der Kaiser soll sich geäußert haben, daß er wolle, daß Ew. Durchlaucht hierher kämen. Ew. Durchlaucht wird die offizielle Einladung wohl schon zugegangen sein. Der Zweck meines Schreibens geht nur dahin, daß, wenn diese offizielle Einladung erfolgt, Ew. Durchlaucht sie nicht von sich ablehnen. Denn es ist notwendig, daß Ew. Durchlaucht den Kaiser auf andere Gedanken zu bringen suchen, denn er hat eine üble Meinung von den meisten Leuten bei uns[1] . . .

[1] Am 7. Mai dringt Gensau aufs neue in den Markgrafen, nach Paris zu kommen: „Das Wohl und die Ehre von Ew. Durchlaucht und unserem würdigen Kurfürsten hängt davon ab. Mehr kann ich nicht sagen."

338. Haynau an Markgraf Ludwig.

Paris, 8. Mai 1806.

[Anwesenheit des Prinzen in Paris zur Zurückweisung der Verdächtigungen dringend erforderlich.]

Depuis que j'ai eu l'honneur de mander à V. A. S. les dispositions favorables de S. M. l'Empereur, on a de nouveau cherché à calomnier V. A., mais, Monseigneur, Sa seule présence suffira pour faire taire ces calomniateurs et, s'il m'est permis de le dire, je crois qu'elle est dans ce moment absolument nécessaire; en outre on voit bien qu'on craigne l'arrivée de V. A. S., sans cela on aurait d'abord expédié un courrier pour informer V. A. que l'Empereur avait demandé Sa présence à Paris.

Je suis convaincu que S. M. l'Empereur ne croit pas un mot de toutes ces intrigues, et je sais pour sûr que V. A. S. aura le grand cordon, quand Elle viendra à Paris, mais Mr de Reitzenstein l'ignore et ne s'en doute sûrement pas . . .

339. Markgraf Ludwig an Geusau.

Karlsruhe, 16. Mai 1806.

[Unabkömmlich. Lehnt Reise nach Paris ab. Gründe.]

Dankt für die vertraulichen Mitteilungen vom 4. und 7. d. M. Das Verlangen des Kaisers war ihm bisher unverständlich, erst das Schreiben Reitzensteins vom 4. Mai an die Gräfin Hochberg[1], das der Kurfürst ihm zu lesen gab, hat ihn über die Lage der Dinge aufgeklärt. Angesichts der schweren Beschuldigungen, die gegen ihn gerichtet seien, müsse er bei der bevorstehenden Untersuchung der Finanzverwaltung zugegen sein; es sei ihm daher unmöglich, ehe er vollkommen gerechtfertigt sei, nach Paris zu reisen.

Eigenhändig. Konzept.

340. Markgraf Ludwig an Kurprinz Karl.

Karlsruhe, 16. Mai 1806.

[Das Schreiben an die Gräfin Hochberg und seine Wirkungen. Berufung Seckendorffs. Reise nach Paris unmöglich.]

Mitteilungen über das Schreiben Reitzensteins an die Gräfin Hochberg.

Die Gräfin legte dieses Schreiben dem Kurfürsten vor, und durch diesen bekam ich es zu lesen. Der Kurfürst beantwortet solches soeben dem Herrn von Reitzenstein und wird ihm eröffnen, daß der Herr von Seckendorff aus Regensburg per Estaffette einberufen wird. Sowie er ankommt, erhaltet er den Auftrag, die Unternehmungen des Finanzrates von seiner Entstehung an bis auf diesen Augenblick pflichtmäßig zu untersuchen. Wann er von allem in Kenntnis gesetzt ist, so wird er nach Paris zu dem Herrn von Reitzenstein abgehen, um

[1] Polit. Corresp. V, 634ff., wo als Datum demnach der 4. Mai zu setzen ist.

durch diesen dem Kaiser einen förmlichen Bericht zu erstatten. Ich habe mir den Austritt aus dem Finanzrat bei meinem lieben Vater erbeten und erhalten, werde aber noch bei allen Verhandlungen und Unternehmungen des Herrn von Seckendorff gegenwärtig sein, um zu zeigen, daß ich kein Betrüger war, welches einen ehrlichen Mann tief kränkt, beweisen zu müssen. Nach der Wendung, die diese Angelegenheit nimmt, siehst Du gewiß, mein lieber Carl, daß ich unmöglich nach Paris kommen kann, bis der Herr von Seckendorff diese Untersuchung beendiget hat, welche notwendigerweise einige Wochen dauern kann. Ich ersuche Dich liebevoll, ja zu verhüten, daß ich nicht verlangt werde, weil ich ohne die Mitglieder des Finanzrats ohnmöglich imstand bin, mich gegen den Kaiser zu rechtfertigen . . .

Eigenhändiges Konzept.

341. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 17. Mai 1806.

[Bitte um Ratschläge zur Beruhigung Napoleons.]

P. S. — Auch ersuche Ich den Herrn Kabinetsminister, Mir durch den ohnehin sehnlichst zurückerwarteten Courier gutachtlich vorzuschlagen, was Sie nach der Lage der Umstände für thunlich und räthlich erachten, daß in der Angelegenheit, welche den Gegenstand Ihres Schreibens an meine Gemahlinn, die Reichsgräfin von Hochberg, ausmacht, etwa hiesigerseits noch geschehen sollte, um den beabsichtigten höchst wichtigen Zweck aufs baldigste und aufs sicherste zu erreichen . . .

342. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 23. Mai 1806.

[Wünscht baldige Rückkehr des Kurprinzen.]

Der Aufenthalt des Kurprinzen zu Paris zieht sich so sehr in die Länge und der den angekündigten Militärfesten gegebene unbestimmte Aufschub läßt den Zeitpunkt der Rücklunft desselben so wenig vorhersehen, daß Ich solche mit jedem Tage sehnlicher wünschen muß.

Ich ersuche daher den Herrn Kabinetsminister, Mir aufs baldigste gutachtlich zu berichten, ob allenfalls der Zurückberufung des Kurprinzen irgend etwas im Wege stehe, wie solche Meinerseits am schicklichsten einzurichten und welcher Zeitpunkt hierzu zu wählen sein möchte[1] . . .

[1] Nachschrift zu dem Polit. Corresp. V, 644 nach einer Abschrift mitgeteilten Schreiben des Kurfürsten vom 16. Mai, dessen Original sich inzwischen gefunden hat.

343. Instruktion für Seckendorff.

23. Mai 1806.

[Auftrag zur Prüfung der bisherigen Finanzverwaltung.]

S^mus Elector lassen Dero anher berufenem wirklichem adeligem Geheimenrate und Reichstagsgesandten Freiherrn von Seckendorff den Zweck seiner Berufung dahin gnädigst eröffnen:

Es haben der Durchlauchtigste Herr Markgraf Ludwig, Höchstwelche bloß aus Verehrung der Wünsche Ihres Durchlauchtigsten Herrn Vaters des Kurfürsten in dem Maimonate 1804 unter dem höchsten Praesidio Sr. Kf. D. Höchstselbst die Leitung des bis dahin in dem Geheimen Rate und dessen dritten Sektion behandelten Finanzwesens in einem eigens constituierten Geheimen Finanzrats-Collegio übernommen und seither teils unter Mitbeizug des als Finanzminister bestellt gewesenen Freiherrn von Gayling, teils nach gedachten Ministers Abtritt aus dem Geheimen Finanzrate ohne desselben Hinzuwirkung geführt haben, den Entschluß gefaßt, jenen Höchstihnen gewordenen Auftrag ebenso wie das schon früher übernommene Vicepraesidium der General-Forstkommission in die Höchsten Hände Sr. Kf. D., Höchstwelche auch dem desfallsigen Verlangen gnädigst nachgegeben haben, wieder zurückzulegen.[1]

Es ist aber der angelegentliche Wunsch Höchstgedachten Herrn Markgrafen, noch vor dem Vollzug dieses Entschlusses zu offener Beurteilung dargelegt zu sehen, wie in Bekleidung beider wichtiger Staatsämter Sie Ihrem Gewissen und Ihren Pflichten gegen den Durchlauchtigsten Landesherrn in der Verbindung mit der Sorge für das gemeine Beste Genüge geleistet haben, welche Beurteilung nur aus einer zu nehmenden genauen Übersicht und Erforschung der Art und des Werts der Geschäftspflege beider betreffenden Departements in ihrem Ganzen und in ihren wesentlichsten Teilen resultieren kann, bei welcher Übersicht die Prüfung besonders die Zeitstadien vor Augen haben soll, wie die Verwaltung und der finanzielle Zustand vor Errichtung beider dermaligen Stellen bis zu deren Gründung gewesen, wie solche von da an bis zum Abtritt des Finanzministers von Gayling aus beiden Departements erschienen, und dann, wie sie sich von solcher Zeit an bis jetzo gezeigt haben, wobei besonders rücksichtlich der auszuhebenden einzelnen Geschäftsbranchen bei dem Geheimen Finanzrate auf den S^mo Electori angeratenen und von Höchstdemselben gebilligten Verkauf minder beträchtlicher und sich unverhältnismäßig gering rentierender herrschaftlicher Güter, sowie bei der General-Forstkommission auf die vorgegangenen oder erst in Vorschlag gebrachten Holzverkäufe die Aufmerksamkeit mit gerichtet werden soll.

Diese von Höchstvorgedachtem Herrn Markgrafen gewünschte Übersicht und Beurteilung tragen nun hierdurch J. Kf. D. Ihrem Geheimenrate Freiherrn von Seckendorff nach der Ihnen beiwohnenden Überzeugung, daß er als ein in

[1] Über die Finanzverwaltung Gaylings und des Markgrafen Ludwig vergl. W. Andreas a. a. O. I, 85 ff.

diesem Fache erprobter Kenner Ihrer Höchsten Absicht entsprechen werde, und nach dem vollen Zutrauen auf, welches Höchstdieselbe ihm gewidmet haben, überlassen ihm, nach eigener Einsicht hierin zu Werke zu gehen, und erwarten von ihm hernach die pflichtmäßige Vorlage und Beleuchtung des Erfunds.

Zugleich weisen Höchstdieselbe Ihren Geheimen Finanzrat und ihre General-Forstkommission an, gedachtem Freiherrn von Seckendorff mit allen von ihm aus ihren Registraturen verlangt werdenden Akten, Rechnungen, Etats ꝛc. ꝛc. und sonstiger Auskunft unaufgehalten an die Hand zu gehen.

Konzept von der Hand Gerstlachers.

344. Albrecht von Seckendorff an Karoline von Seckendorff.

Karlsruhe, 23. Mai 1806.

[Ankunft in Karlsruhe. Auftrag des Kurfürsten. Peinliche Lage.]

Ist heute früh 4 Uhr in Karlsruhe eingetroffen.

Je viens de voir le B^on^ d'Edelsheim. Je crains fortement qu'il ne soit question de finances.[1] Je vous prie cependant de n'en pas parler encore. Cela me rend et me rendra bien malheureux. Me voilà près de 20 ans hors de cette carrière, sans avoir jamais pensé d'y rentrer; car Dieu sait que je n'accepterais jamais une place pareille ailleurs . . . Enfin, je vois que, de quelque manière [que] l'affaire s'entame, je n'aurai ni repos ni trève et j'en deviendrai nécessairement le sacrifice.

Je viens de l'Electeur qui m'a entretenu avant le dîner sur cet objet en présence du Prince Louis, me remettant une note qui renferme ses désirs. J'en trouve le contenu infiniment difficile et d'une entreprise dangereuse, même incompatible avec les rapports de quiconque se trouve en service. Telle qu'est la charge que l'on m'impose, je me trouve nécessairement dans le cas de la décliner. Cette situation me paraît infiniment délicate; il sera rare d'en trouver une plus difficile. Il est d'autant plus nécessaire de s'en tirer avec prudence . . . Cela me rend malheureux; vouloir d'un côté diminuer l'embarras du bon Electeur, et ne pouvoir de l'autre remplir la tâche que l'on m'impose, sans me mettre dans un labyrinthe d'embarras majeurs pour ma personne . . .

Frh. v. Seckendorff'sches Archiv in Wonfurt.

---

[1] Zum Folgenden s. Andreas a. a. O. I, 108 ff.

345. Gensau an Markgraf Ludwig.

Paris, 24. Mai 1806.

[Dringt erneut auf persönliche Rechtfertigung des Markgrafen in Paris.]

Ew. Durchlaucht erlauben mir gnädigst, nach meiner Überzeugung darauf zu bestehen, daß Höchstdieselben hierher kommen möchten, wenn auch gleich die Einladung so abgefaßt worden ist, daß sie vielleicht gar keiner Einladung gleich sieht. Kommen aber Ew. D. bald mit dem Herrn von Seckendorff, so wie dieser vom Finanzetat genau unterrichtet sein wird, bleiben Ew. D. bei demselben hier, auch bei der Audienz, die er beim Kaiser haben soll, damit die Wahrheit vorgelegt wird! Geben Ew. D. das Finanzwesen ab, um nicht länger calomniert zu werden! Legitimieren sich Hochdieselben beim Kaiser, ich bin überzeugt, daß Ew. D. sich mit Ehren aus diesem Kampf ziehen und mit der Gnade des Kaisers und dem französischen Orden zurückkehren werden. Kommen Ew. D. nicht und verantworten sich nicht, so wird noch mehr Schuld Hochdenenselben zur Last gelegt werden. Ich kann hier lediglich nichts machen und, wenn ich dieses Avertissement gebe, so geschieht es, weil mir die Reputation, das Wohl und die Ehre des Kurfürsten und von Ew. D. am Herzen liegt, immer mit der untertänigsten Bitte, daß ich nicht genannt werde und dieser Wisch verbrannt wird.

Sollte die Schuldenangabe von sechsmalhunderttausend Gulden von der Frau Gräfin von Hochberg wahr sein, so gehört freilich ein guter Advokat dazu, diese Sache zu verteidigen. Man muß nur suchen, daß die Successionsfähigkeit der jungen Grafen, wozu der Kaiser nicht abgeneigt sein soll, nicht darunter leidet . . .

---

346. Groos an Vierordt.

Paris, 24. Mai 1806.

[Bemerkungen Reitzensteins über die Audienz bei Napoleon. Sein Verhalten in der Angelegenheit. Warnungen und Anfeindungen. Markgraf Ludwig.]

Reitzenstein hat ihm von der Unterredung mit Napoleon und dessen Weisungen Mitteilung gemacht, die Schreiben aber selbst konzipiert und mundiert, damit Groos aus dem Spiel bleibe, da dieser sonst sicherlich in Karlsruhe in Ungnade gefallen wäre.

. . . Er, Herr von Reitzenstein, allein habe dieses auf sich nehmen können, weil er fest entschlossen seie, nie mehr in Dienstaktivität zu treten, wie er solches auch erst neulich wieder des Kurprinzen Durchlaucht erkläret habe und nur auf einen Wink warte, daß ihm der Fortbezug seiner Pension auch im Ausland zugesichert werde, um sogleich abzutreten und mit seiner Frau nach Frankreich zu gehen. Übrigens sei alles, was er nach Karlsruhe geschrieben, ohne das geringste Zutun oder Veranlassung von seiner Seite und bloß auf ausdrücklichen gemessenen mündlichen Befehl des Kaisers geschehen. Es seie vorherzusehen gewesen, daß der Kaiser bei nunmehr eingetretener Familienverbindung lebhaftern Anteil als je am Badischen nehme und auf alles aufmerksam seie, was hierauf Bezug habe. Auch nicht einen einzigen Umstand habe Herr von Reitzenstein dem Kaiser sug-

geriert, sondern Seine Majestät hätten alles zur Sprache gebracht und sich noch viel stärker geäußert, als Herr von Reitzenstein nach Karlsruhe geschrieben habe. Als er dem Kaiser habe bemerklich machen wollen, daß S^mus Elector doch auch manche redliche und sehr getreue Personen und Diener um sich hätten, habe der Kaiser ihm mit bedeutendem Lächeln erwidert: „Er wisse gar wohl, was er von diesen Personen zu denken habe". Herr von Reitzenstein habe, um ja recht sicher zu gehen und um sich die Überzeugung zu verschaffen, nicht zu viel nach Karlsruhe zu schreiben, seine schriftlichen Aufsätze dem Kaiser verschlossen zur höchsten Einsicht zugefertiget, worauf S. M. nach der Durchsehung sich geäußert, „der Brief seie der eines Courtisans", also ein Beweis, daß der Brief lang nicht stark genug gefunden worden. J. D. S^mus Ludovicus möchten doch ja nicht glauben, daß Herr von Reitzenstein gegen Höchstdieselben agierten. Alles, was der Kaiser wisse und weit mehr noch, als man unsrerseits wissen könne, habe der Kaiser von München und Stuttgart mitgebracht.

Im Gegenteil glaube Herr von Reitzenstein einen Beweis seiner Aufrichtigkeit und seiner treuen Ergebenheit dadurch an den Tag zu legen, daß er sich einem so äußerst unangenehmen Auftrag ohne alle Furcht vor den Folgen unterzogen habe, den jeder andre würde abgelehnt und dadurch einen eclatantern Ausbruch veranlaßt haben. Indessen seie vor Jahr und Tag vorauszusehen gewesen, daß die Sachen so kommen würden; mehrmals habe er Ihro Durchlaucht seine Besorgnisse zu erkennen gegeben, die leider jetzo eingetroffen seien, und noch den letzten Tag vor seiner Abreise hieher habe er sich lebhaft über das Finanzwesen gegen H. Geh. Ref. Baumgärtner expliciert. Seine bisherige Ansicht hierüber könne Herr von Reitzenstein nicht ändern, und es bleibe ihm nichts als das innigste Bedauern, bei Sr. Durchlaucht, Höchstwelche sich nun gut dabei befinden würden, keinen Eingang mit seinem Rat gefunden zu haben, welches freilich eine sonderbare Behauptung seie, wenn sie von einem Mann komme, den man, wie Herr von Reitzenstein sehr genau von Mannheim[1] aus wisse, des Wahnwitzes bei Sr. Kf. D. zu zeihen suche. Diese niederschlagende Entdeckung jedoch wie so manches andere, was er von der Art wisse, werde seinen bisherigen Eifer keineswegs erkälten.

In Ansehung der Hieherkunft des Prinzen werde sich Herr von Reitzenstein bemühen, der erhaltenen Weisung zufolge in der jeden Tag erwarteten Particularaudienz es dahin einzuleiten, daß die Hierherkunft Sr. D. nicht früher verlangt werde, als bis Herr Minister von Seckendorff, der einzige Mann, von dem er glaube, daß er der Sache gewachsen seie, hier gewesen und dem Kaiser den Erfund über die Finanzen werde vorgelegt haben . . .

[1] Die Stelle zielt, wie sich aus einigen der folgenden Schriftstücke ergibt, zweifellos auf den Markgrafen Ludwig. Wer der Mannheimer Gewährsmann ist, vermag ich nicht zu sagen; an Dalberg und seinen Mannheimer Anhang ist bei seinen gespannten Beziehungen zu Reitzenstein jedenfalls nicht zu denken.

347. Haynau an Markgraf Ludwig.

Paris, 25. Mai 1806.

[Das Fernbleiben des Markgrafen wird in Paris zu seinen Ungunsten ausgebeutet.]

. . . Es scheint mir, wenn ich als ehrlicher Mann es wagen darf zu sagen, daß der gefaßte Entschluß Ew. Hf. D., nicht hierher kommen zu wollen, den Plan dieser ganzen Intrigue sehr begünstiget, zum wenigsten ist man seit dieser Zeit viel ruhiger als nach dem Abgang des Baudirektors Weinbrenner, wo dieses gar nicht der Fall war. Die Langsamkeit und noch mehr die Art, wie man Höchstdenenselben die Äußerungen des Kaisers vorgetragen hat, ist wirklich ganz unbegreiflich, sie entziffert aber nun ganz die Plane des Referenten: denn kommen Ew. Hf. D. nicht, so wird 1) der Lieblingswunsch Sr. Kf. D. nie erfüllt, nämlich die Anerkennung der gräflich Hochbergschen Kinder in der Successionsfolge, woran ohne Höchstdero Anwesenheit gar nicht zu denken ist, denn der Kurfürst ist in den siebenziger Jahren und daher ziehet man mit Fleiß, der schönen Worte ohngeachtet, diese Sache in die Länge, um sich bei dem Kurprinzen und der Frau Markgräfin ein Verdienst zu machen[1], und 2) haben diese erbärmlichen Verleumder alsdann freie Hände zu sagen und zu schreiben, was sie wollen.

Man streut jetzt schon aus, daß Ew. Hf. D. nicht kommen, und ich unterstehe mich, Höchstdenenselben als ein ehrlicher, Ew. Hf. D. attachierter Mann zu sagen, man fällt darüber kein günstiges Urteil . . .

348. Karl Friedrich an Seckendorff.

Karlsruhe, 29. Mai 1806.

[Ersuchen um Übernahme des Finanzministeriums. Bitte um Bedenkzeit.]

Nehmen Sie es als eine weitere Folge meiner vollsten Überzeugung von Ihren ganz bedeutenden Einsichten und erprobten Erfahrungen im Finanzfach und als einen öffentlichen Beweis meines unbeschränkten Vertrauens in Ihre Rechtschaffenheit auf, daß ich den H. Geh. Rath andurch ersuche, die erledigte Finanzministersstelle zu übernehmen und sich von nun an der Direktion dieses höchstwichtigen Zweigs der Staatsverwaltung ununterbrochen zu widmen. Ich bedaure, daß Sie unter diesen veränderten Umständen von dem Ihrer Gesundheit wegen erbetenen Urlaub noch nicht werden Gebrauch machen können, und erneuere Ihnen zugleich mit Vergnügen die Versicherung jener ausgezeichneten Achtung, womit ich unausgesetzt sein werde u. s. w.[2] . . .

Abschrift Seckendorffs.

[1] Die Stelle weist allem Anschein nach auf Dalberg hin.

[2] Seckendorff bittet zunächst um Aufschub der höchsten Entschließung und Gewährung von Bedenkzeit. An Karl Friedrich, 30./31. Mai.

349. Reitzenstein an Karl Friedrich.

St.-Cloud, 29. Mai 1806.

[Mittel und Wege, die Anerkennung des Erbfolgerechts der Grafen von Hochberg zu bewirken und zu beschleunigen. Haus- und Staatsschuldenpragmatik.]

Une apostille de V. A. E.[1] m'ordonne de Lui proposer les mesures qui me paraîtraient les plus convenables pour accélérer la réalisation du vœu qui Lui tient justement à cœur, savoir la déclaration du droit de succession de M^rs^ les Comtes de Hochberg. Comme il paraît, Monseigneur, que l'Empereur demande, pour ainsi dire, une espèce de gage que Mme la Comtesse s'efforcera de concourir de sa part au maintien du bon ordre des finances, il me semble qu'il n'y a que l'alternative entre deux moyens, dont l'un sera nécessairement lent dans ses effets, tandis que l'autre doit les produire presque instantanément.

Le premier moyen se bornerait donc à organiser tout de nouveau un système financier, à appeler pour sa direction un ministre suffisamment versé dans cette partie, comme V. A. E. vient de le faire par le choix du Baron de Seckendorff, et à démontrer par l'expérience d'au moins 1 ou 2 ans l'utilité des efforts qu'on aurait faits pour rétablir l'équilibre entre la recette et la dépense et la vigueur des mesures prises pour prévenir l'accumulation des dettes. Mais ce moyen, Monseigneur, paraîtra trop lent à V. A., pour qu'il puisse répondre à la juste impatience qu'Elle éprouve.

Il reste donc à en choisir un autre qui, donnant tout de suite un gage indubitable pour l'avenir, puisse déterminer l'Empereur à accélérer la déclaration du droit de succession. Ce moyen me paraît consister en ce qu'on établirait, par une sanction pragmatique et comme loi d'Etat pour la Maison de V. A. E., qu'aucun membre de la Maison sans exception quelconque puisse être autorisé à contracter des dettes et que, dans le cas contraire, elles ne soient jamais payées, aucune plainte des prêteurs ne soit recevable en justice et que ces derniers puissent même être recherchés pour leurs prêts.

Il existe des sanctions à peu près semblables dans d'autres pays et, si je ne me trompe, il n'y a que 15 mois environ qu'en Bavière on a fait une loi fondamentale et générale concernant les dettes futures de l'Etat des souverains et des princes de la Maison, où il pourra se trouver quelques dispositions analogues à ce que j'ose proposer ici. Il me paraît que cela devra être enveloppé de même dans une loi générale pour sauver les apparences et ne s'écarter en rien de la bienséance à l'égard de ce que Mme la Comtesse de Hochberg est en droit d'exiger sous ce rapport. Ayant tâché de sonder préalablement l'opinion de l'Empereur à cet égard, S. M. a également eu la délicatesse de m'exprimer qu'Elle désirait que les mesures

[1] Oben Nr. 351. Zur Vorgeschichte der Schuldenpragmatik vergl. außer Polit. Corresp. V, 665 nunmehr Andreas I, 116 ff.

à prendre le fussent d'une manière à ne choquer personne et à ne point troubler le bonheur domestique et la sérénité de V. A. E. Au cas donc que cette idée Lui parût de nature à pouvoir être suivie, je crois que la marche la plus naturelle serait de charger de la rédaction d'un projet de sanction le Conseil intime, qui pourrait tirer pour ce travail de grands avantages de l'ordonnance bavaroise susmentionnée, qui m'a semblé être bien rédigée . . .

350. Haynau an Markgraf Ludwig.

Paris, 30. Mai 1806.

[Angebliche Umtriebe Reitzenſteins gegen den Markgrafen. Mahnung, den Intriguen durch ſchleunige Abreiſe nach Paris zuvorzukommen.]

. . . L'Empereur, ayant appris que V. A. S. avait résolu de ne point venir, a dit: «Je remarque fort bien qu'on ne veut pas que le Prince Louis arrive, mais il doit venir.» Sur cela Mr de Reitzenstein, tremblant de peur, parce qu'il sait fort bien que son plan est détruit, aussitôt que V. A. arrive, a fait son possible pour obtenir de nouveau une audience particulière de l'Empereur; il l'a reçue malheureusement hier à dix heures du matin, elle a été très longue.[1] V. A. S. se convaincra aisément que ce n'est que sur Ses dépens qu'il aura obtenu une autre résolution de l'Empereur; j'ignore encore les motifs qu'il a allégués à cet effet, mais, s'il m'est permis de dire et si V. A. daignera gracieusement me pardonner une franchise qui me paraît dans le moment actuel absolument nécessaire pour Lui tracer l'état actuel des choses, — il aura dit: que l'Electeur était profondément affligé de tous ces faits parvenus jusqu'au trône de S. M. et qu'en faisant venir Msgr le Prince Louis on terminait les jours de ce respectable prince. Mais, V. A. S., si mes soupçons sont fondés, on a de nouveau flétri Son honneur et ce n'est que par une prompte résolution qu'Elle pourra la (!) sauver. Depuis la première fois que j'ai eu le bonheur d'écrire à V. A. les choses ne sont plus les mêmes.

V. A. me permettra gracieusement que j'ose entrer maintenant dans quelques détails sur le caractère de cette cabale, sur ses motifs et sur le résultat.

La jalousie et ensuite le désespoir enfantèrent cette intrigue à Munich, elle a encore été couronnée de plusieurs succès à Carlsruhe; mais pour achever ce chef-d'œuvre de haine et de jalousie, il a fallu d'un grand scélérat, qui, en foulant à ses pieds les bienfaits de V. A. S., écraserait en même temps les intérêts personnels de son maître. En conséquence Mme

[1] Über ihr Ergebnis ſ. die Berichte Reitzenſteins vom 29. und 30. Mai. Polit. Correſp. V, 650 ff. Vom Markgrafen Ludwig iſt darin nicht die Rede.

la Margrave s'est réconciliée avec Mr de Reitzenstein trois jours avant son départ pour Paris. Mr de Berckheim a été détaché pour espionner, et on lui fait écrire tout ce que Madame veut savoir.[1] C'est Mr de Reitzenstein qui est la cause qu'on l'a logé aux Tuileries et à St-Cloud.

L'Empereur en grand homme ne pouvait pas oublier l'attachement et le zèle que V. A. S. lui a montrés si souvent; il a donc fallu goutte à goutte verser ce venin dans le cœur de l'Empereur qui à la fin sera forcé de croire à toutes ces horreurs, parce qu'il n'entend que ces calomniateurs et que personne [ne] se trouve autorisé à plaider la cause de la justice et de l'innocence

V. A. S. a fait faire un examen dans le Conseil des finances, et Mr de Seckendorff sera chargé à porter tous ces détails à Paris. Monseigneur, considérez que Mr de Reitzenstein et Mr de Seckendorff sont deux amis intimes et que, si même Mr de Seckendorff arrive avec les meilleures intentions du monde, l'autre le détourne dans 24 heures, et il lui souffle ensuite tout ce qu'il doit dire; ainsi Monseigneur, précédez de quelques jours au moins cet homme et permettez-moi de toucher actuellement la corde qui doit principalement intéresser V. A. S.

Le cri de ralliement de tous ces conspirateurs, on peut bien les nommer ainsi, est: «Au nom du ciel que le Prince Louis ne vienne point à Paris; sans cela tout est perdu.» Mr de Reitzenstein, sûr du succès de son intrigue, en a donné la garantie, mais, Monseigneur, de grâce, extirpez cette abominable intrigue par votre présence; ne souffrez point que ces calomniateurs gagnent le dessus et, s'il m'est permis d'ajouter, par l'irrésolution de V. A. S.! Je peux le dire sans flatterie, tout le continent sait que V. A. est renommée par Ses talents militaires et par Ses derniers exploits comme homme d'Etat. Elle a été calomniée dans le nord[2]; et actuellement, parce qu'on est trop faible pour tâter le chef du continent, on en veut aux personnes qui lui ont rendu des services éminents. V. A. ne sacrifiera pas tout ce qu'Elle a de plus cher à la seule idée de croire à Mr de Reitzenstein? On enfilera V. A. de manière que dans deux mois Elle ne pourra plus venir, parce qu'à la fin on tournera la feuille pour dire que V. A. n'a pas voulu, n'a pas pu venir, malgré que l'on fait actuellement le possible pour empêcher Son arrivée . . .

Dans le cas que V. A. S. daignera gracieusement approuver ma très humble prière de venir le plus tôt possible, il ne me reste qu'une seule remarque encore à faire. Mr de Reitzenstein dans son rapport prouvera probablement par l'éloquence de son style que le voyage de V. A. est su-

[1] Auch für dieſe niedrige Verdächtigung fehlt es in den Akten an jedem Beweiſe.
[2] Am ruſſiſchen Hofe.

perflu ou peut-être que l'Empereur ne le veut plus, ou il embrouillera cette affaire, de manière qu'Elle ne saura pas à quoi se tenir. Le seul moyen pour en venir à bout me paraît: d'autoriser Mr de Geusau, qui est très attaché à V. A.[1] à demander une audience à l'Empereur, dans laquelle il dirait que l'Electeur et V. A. avaient appris avec la plus profonde douleur qu'on avait calomnié V. A., mais qu'Elle ne désirait rien de plus qu'à se justifier devant S. M. Mr de Geusau lui parlerait ensuite en honnête homme, et V. A. aurait beau jeu. Il est aussi bien de l'intérêt de l'Electeur et de Mme de Hochberg que V. A. vienne, surtout à cause des dettes de Mme la Comtesse. Mais je crains d'ennuyer V. A., en entrant dans tous ces détails . . .

351. Geuſau an Markgraf Ludwig.

Paris, 30. Mai 1806.

[Erneute Mahnung, ſich nach Paris zu begeben. Umtriebe der Gegner.]

Euer Durchlaucht bitte ich nochmalen untertänigſt, mit dem Herrn von Seckendorff hierher zu kommen, wenn gleich Hochdenenſelben nun inſinuiert wird, daß der Kaiſer nicht mehr darauf beſtehe, aus der Urſache, den würdigen Kurfürſten nicht zu beunruhigen und nicht am Abend ſeines Lebens ihn vor Kummer krank zu machen. Eine ſchöne Wendung! Die Wahrheit iſt, daß diejenigen, ſo das Tableau chargirt haben und ſchon von München her ſich datiert (sic!), nicht wollen, daß Ew. D. gegen den Kaiſer ſich explicieren, weil ſie befürchten, wie es geſchehen wird, daß Hochdieſelben gerechtfertigt werden. Mehr läßt ſich nicht ſchreiben . . .

352. Seckendorff an ſeine Gemahlin.

Karlsruhe, 30. Mai 1806.

[Vorläufige Übernahme der Finanzleitung. Wirrwarr in den Geſchäften.]

Wird morgen den Kurfürſten ſprechen, wo ſein Schickſal ſich entſcheiden wird[2]: «en tout cas je m'estime malheureux de redevenir d'homme un peu libre esclave».

. . . Je ne commencerai qu'en tâtonnant. Je travaille depuis le matin à 5 h. jusqu'à 2 ou 3 h. et ensuite jusqu'à 9 h. du soir. La nouvelle organisation a tout mis en[3] dessus dessous. L'on ne peut avoir ce que

[1] Die warme Empfehlung Geuſaus zeigt, daß er und Haynau in der Angelegenheit gegen Reitzenſtein im ſtillen zuſammenarbeiteten.

[2] Am 6. Juni ſchreibt S., er habe ſich bereit erklärt, das Finanzminiſterium vorläufig bis zum 23. April zu übernehmen, wo er ſich dann endgültig entſchließen werde. Um ſich zu erholen, begibt er ſich dann am 7. über Frankfurt nach Bad Selters, von wo er Mitte Juli wieder nach Karlsruhe zurückkehrt.

[3] Sic! lies: sens.

l'on demande et [l'on] retrouve, après avoir achevé à peu près son ouvrage, les pièces indispensables pour le commencer et ne pas le défaire . . .

Frhr. v. Seckendorff'sches Archiv in Wonfurt.

353. Albrecht von Seckendorff an seinen Bruder Alexander.

Karlsruhe, 30. Mai 1806.

[Abneigung gegen Übernahme des ihm zugedachten mühe- und verantwortungsvollen Amtes. Bedingungen.]

. . . Je suis dans la désolation de devoir vous faire part aussi de la manière pressante, comme l'on insiste sur ce que je me charge du ministère des finances qui, quoiqu'infiniment flatteuse, ne laisse pas que de me rendre bien malheureux. Je vous communique à cet égard la lettre que je viens de recevoir de l'Electeur. Je lui ai demandé une audience pour pouvoir avant toute chose et, avant de lui faire ma déclaration, m'expliquer avec lui de bouche. C'en est fait de toute mon existence, de mon bonheur et de mon repos, si j'accepte; et dans les circonstances actuelles je me couvrirai peut-être de mépris, si je refuse. Quelle cruelle alternative! Ce ne seront pas des conditions marquant mon intérêt personnel que je pense y ajouter; mais je voudrais m'assurer au moins d'une existence plus heureuse relativement à Leo[1] et à Benzel qui désire aussi changer son existence. Voici les motifs qui pourront me faire accepter, si on m'accorde ces conditions, comme je n'ai pas lieu d'en douter, mais je fais de grands sacrifices dont rien au monde ne pourra me dédommager. — Je pensais plutôt quitter les affaires que d'en prendre sur moi un nouveau fardeau . . .

Frhr. v. Seckendorff'sches Archiv, Wonfurt.

354. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

St.-Cloud, 31. Mai 1806.

Stimmung des Kaisers. Reise des Prinzen nach Paris nicht mehr erforderlich. Rückkehr des Kurprinzen.]

. . . Ich wußte die ganze Zeit nichts anderes, als was ich Dir vor einigen Wochen schrieb, nämlich daß mich der Kaiser fragte, ob noch kein neuer Finanzminister in Karlsruhe sei. Allein in der bewußten Audienz, wo die Rede von der Succession der Grafen Hochberg war, ließ sich der Kaiser äußerst stark über die Gräfin heraus. Ich kann mir es aber kaum erklären, daß der Oskar[2]

[1] Ältester Sohn S's. S. über ihn K. Obser, Aus dem Briefwechsel des Freiherrn Leo v. Seckendorff. Neue Heidelberger Jahrbücher 18, 1 ff.; über den Grafen Benzel-Sternau, den Schwiegersohn S's., v. Weech, Bad. Biographien I, 72; Andreas a. a. O I, 157 ff.

[2] Zweifellos nur ein fingierter Name. Nach Lage der Dinge kann nur Reitzenstein gemeint sein.

viele Schuld daran hat, obwohl er selbsten mir nicht immer zu Gefallen lebte. Übrigens sprach ich noch erst gestern mit dem Kaiser, welcher es gar nicht verlanget, daß Du jetzt kommen sollst, indem ich ihm vorstellte, wie sehr Du dem lieben Großvater nötig wärest. Der Kaiser hätte sehr gewünschet, daß derselbe von dem Brief an die Gräfin nichts erfahren hätte, und war ganz erstaunt darüber, indem er sich leicht dessen Empfindungen vorstellte. Stillgebauer wird einen Brief von ihm mitbekommen, sowie auch eine Depesche von Herrn von Reitzenstein, worinne er glaubet, ich sollte nur nach Karlsruhe, um die Prinzeß dem Kurfürsten vorzustellen und nachher wieder hierher kommen. Dieses, muß ich gestehen, würde mir nicht angenehm sein, denn wenn ich wieder zurückkomme, möchte ich auch dableiben . . .

Eigenhändig.

355. Hauptmann von Grolmann an Markgraf Ludwig.

St.-Cloud, 1. Juni 1806.

[Wunsch, daß der Prinz die Leitung des Militärwesens behandle. Anpassung des badischen Reglements an das französische. Oberst Friederich als Instruktor des Kurprinzen.]

Freut sich, daß der Markgraf sich von den „undankbaren Geschäften des Finanz- und Forstfaches nun völlig losgesagt" habe und seine ganze Kraft künftig der Militärverwaltung widmen könne, und wünscht dringend, daß er an der Spitze der letzteren verbleibe.

. . . Es ist gewiß keine Schmeichelei, wenn ich behaupte, daß hierüber im ganzen Corps nur eine Stimme herrscht und daß die Offiziere ebenso gewiß die ungeteilteste Verehrung und Liebe für Sie hegen, als vielleicht nicht zu leugnen ist, daß der Haß von Einzelnen in andern Ständen Sie kränkte. Hoffentlich ist nun der glückliche Augenblick gekommen, wo durch die gnädige Fürsorge von Höchstdenselben bei Entwerfung des neuen Finanzplans eine bestimmte und unwandelbare jährliche Summe zur Sustentation eines der Würde des Höchsten Hauses angemessenen Militärs festgesetzt wird. Und ist dieses einmal geschehen, so können Höchstdieselben nachher, von Undank und Kabalen ungekränkt, einzig dem Hange, uns wohlzutun, Ihre schönen Stunden weihen.

Wir bedürfen um so mehr eines Generals von den Kräften, Erfahrungen und Einsichten von Ew. Hf. D., da unsere genaue Verbindung mit Frankreich und die nicht zweideutige Meinung des Kaisers mit der Zeit wohl hier und da einige Veränderungen in unserem Reglement notwendig machen möchten. Es gibt vorzüglich im ausübenden Dienst und der Disziplin einige Gebräuche, die zu sehr von den französischen abweichen, um beim Zusammentreffen mit dem alliierten Heere nicht entweder Unordnung oder Spott und Ärgernis zu erregen. Sind diese gegen andre vertauscht, die den jetzigen Zeitumständen angemessener sind, so würden die Veränderungen im Exerzieren und Manövrieren vielleicht nicht so groß zu sein brauchen. Die Hauptgrundsätze des französischen Reglements sind im ganzen mit allen deutschen Reglements übereinstimmend. Nur bei der Be-

stimmung der Details hat der Genius der verschiedenen Nationen Verschiedenheiten hervorgebracht. Auf jeder Seite sind hierdurch Vorzüge und Nachteile gefallen, die unparteiischen Augen nicht entgehen können. Nehmen wir die wenigen anerkannten Vorzüge des französischen Reglements auf, so könnten wir gewiß unsre mannigfachen Vorzüge und die dem Geiste unseres Volkes angemessenen Gebräuche behalten, ohne jemals mit Frankreich in Kollision zu kommen. Wer sollte aber in einer so schwierigen Sache entscheiden, wenn es nicht Ew. Hf. D. wären?

Wo ich nicht irre, so sind der Kurprinz noch immer unsern bisherigen Dienstgrundsätzen sehr ergeben, wenn gleich Ihrem Verstande die Notwendigkeit einer Annäherung zum französischen Dienst nicht entgeht. Der Oberst Friederich[1] war wenigstens keineswegs dazu geeignet, das französische Reglement bei Ihnen sehr beliebt zu machen. Sein Vater war ein Deutscher, er aber versteht weder unsre Sprache, noch weiß er von Deutschland viel mehr, als daß es überm Rhein liegt. Er ist ein schöner, durchaus braver Mann, der Wunden und Ehrenzeichen aufzuweisen hat, sein Regiment ordentlich zu kommandieren und Disziplin dabei zu erhalten versteht. Wissenschaftlich ist er aber ungebildet und weiß von den Militärgebräuchen anderer Staaten kein Wort. Das Einzige, wodurch er dem Kurprinzen vielleicht nützte, ist, daß er seine schönen Garden einigemal vor Ihnen exerzieren ließ und Ihnen zugleich ihre Ökonomie und ganze innere Einrichtung zeigte. Friederich ist nun seit einigen Tagen als kommandierender Oberst zum neuerrichteten Velitenregiment der Garde nach Fontainebleau versetzt und hat vom Prinzen beim Abschied eine prächtige Dose geschenkt bekommen . . .

356. Markgraf Ludwig an Kurprinz Karl.

Karlsruhe, 5. Juni 1806.

[Kummer über die Ungnade Napoleons. Stellung zur Gräfin Hochberg. Bitte um Rat.]

. . . Lieber, bester Freund, den ich auf dieser Welt besitze, rathe mir, was ich thun soll, um die (sic!) Gnade des Kaisers nicht ganz verlustig zu werden. Die Finanzen und die Forstkommission habe ich niedergelegt. Was kann ich nun noch weiters machen? Was mich tief beugt, ist, daß ich angesehen werde, als ob ich die Parthie von der Gräfin nehme, da Du doch oft mich hast gegen sie handeln sehen und Zeuge warst, wie sie mich behandelte. Den Brief und das Précis, wovon der Kurfürst nichts hat wissen sollen, habe ich auf meine Ehre nicht eher gesehen, als wie mir ihn der Kurfürst zu lesen gab. Ich beschwöre Dich, lieber Freund, mir nur einen Wink zu geben, was (sic!) man mich dann eigentlich beschuldigt; wenn es nicht untreue Leitung der Finanzen ist, so kann

[1] Französischer Gardeoberst, der von Napoleon beauftragt war, den Kurprinzen mit den militärischen Einrichtungen bekannt zu machen.

ich es nicht begreifen. Suche doch nur begreiflich zu machen, daß ich wahrlich keinen Einfluß bei der Gräfin habe, wovon Du Dich ja oft genug überzeugtest ...

Herr von Seckendorff behauptet, erst in einigen Wochen nach Paris kommen zu können, weil er erst alsdann genugsam von allem unterrichtet sein würde ...

Concept.

357. Markgraf Ludwig an Gensau.

Karlsruhe, 7. Juni 1806.

[Peinliche Lage. Trägt keine Verantwortung für die Zerrüttung der Finanzen und die Schulden der Gräfin Hochberg. Schreiben an Napoleon.]

Dank für die Mitteilungen vom 24. und 30. Mai.

Gott weiß es, daß meine Verlegenheit nicht gering ist ...; nirgends her kann ich erfahren, was man mir eigentlich zur Last legt.[1] Ist es der zerrüttete Finanzzustand, so kann ich beweisen, daß ich ihn zerrüttet angetreten habe und, solange ich Anteil an diesem Zweig der Staatsverwaltung genommen habe, solcher sich nicht verschlimmert hat; sind es die Schulden von der Gräfin, so liegt es in den Akten, daß ich oder der Finanzrat keinen Teil daran haben, daß so wie wir offiziell durch eine Kabinettsnote in Kenntnis davon gesetzt wurden, wir die Mittel vorgeschlagen haben, wodurch 25 % davon abgezogen wurden, daß solche liquidiert werden, daß ein Hausgesetz und öffentlicher Aufruf an die Gläubigen ergehe, daß ferner nichts gezahlt werde, und über alles Dieses sind kaum 40000 fl. bis heute zu zahlen übernommen. Daß, da aber der Kurfürst die Gräfin nicht zwingen kann, es außer meiner und eines jeden andern ehrlichen Mannes Macht liegt, sie zu einem vernünftigen Betragen zu bringen, daran wird wohl niemand zweifeln können, der die Lage der Umstände kennt. Wann mir das, was die Gräfin angibt und mit Gewalt ausführt, zur Last gelegt werden soll, so bleibt mir keine andre Wahl übrig als das Badische zu verlassen und dadurch meinen ehrlichen, alten, aber etwas unschlüssigen Vater seinem Schicksal zu überlassen, und das schmerzt ein treues Kind ...

Mitteilungen über den Inhalt der letzten Pariser Depeschen, die beruhigender lauten. Seckendorff will vor Ende des Monats nicht nach Paris gehen, da er vorher mit der Prüfung der Finanzverwaltung und Ausarbeitung eines neuen Finanzplanes nicht fertig werde. Vorher könne er selbst aber auch unmöglich vor dem Kaiser erscheinen, er werde diesem indes vorläufig sein Herz ausschütten und schreiben, daß er die Finanzen längst schon niedergelegt hätte, wenn ihn die Unentschlossenheit des Kurfürsten nicht stets wieder daran verhindert hätte.

Eigenhändiges Konzept.

[1] Vergl. zum Folgenden Andreas I, 98 ff.

358. Kurprinz Karl an die Markgräfin Amalie.

St.-Cloud, 13. Juni 1806.

[Aussicht auf Einverleibung der Schweiz. Urteil über Kaiserin Josefine.]

Mitteilungen über den Inhalt des Schreibens, das Reitzenstein im Auftrage Napoleons an die Gräfin Hochberg gerichtet.

Nos intérêts politiques vont maintenant aussi beaucoup mieux qu'au commencement, et j'ose vous dire confidentiellement que nous avons l'espérance de recevoir la Suisse comme royaume.[1] J'ai trouvé dans le temps que j'ai passé ici que vous avez très bien jugé l'Impératrice qui me paraît fausse aussi pour ses plus proches parents . . .

Eigenhändig.

359. Karl Friedrich an Reitzenstein.

Karlsruhe, 15. Juni 1806.

[Antwort auf die Berichte vom 29. und 30. Mai. Rechtfertigung des Markgrafen Ludwig bei Napoleon. Finanzreformen. Entwurf der Schuldenpragmatik. Einteilung des Landes in Kreise. Neuorganisation des Ministeriums. Gefahr französischer Einmischung.]

Ich habe Ihre aus St.-Cloud datierten verschiedenen Berichte vom 29. und 30. v. M. wohl erhalten und daraus zu meiner Beruhigung das kluge Benehmen und die Bemühungen entnommen, wodurch der Herr Kabinettsminister in Bezug auf den durch das bewußte Schreiben an Meine Gemahlin und durch das beigefügte Précis bei mir entstandenen Kummer die gnädige Teilnahme des französischen Kaisers Majestät an Meiner Person rege zu machen gewußt haben.[2]

Gerade dieses veranlaßt Mich, noch fernere Ansprüche auf Ihre Bemühungen zu machen und Sie andurch zu ersuchen, Mir auch zu dem weiteren sehr dringenden Wunsche behilflich zu sein, welchen Ich hege, daß nämlich Mein Sohn, der Markgraf Louis, die Gnade des Kaisers wieder erlangen möge; da derselbe es niemals gesucht, sondern allein auf Mein Verlangen sich dazu verstanden hat, Anteil an den Finanzgeschäften und an der Forstadministration zu nehmen, wie dann ersagt Mein Sohn auch gleich nach der Rückreise des Kaisers nach Frankreich Mich mehrmals dringend gebeten hat, ihn der Teilnahme an den Geschäften des Geheimen Finanzrats zu entheben, wozu Ich jedoch Meine Genehmigung erst bei der bevorgestandenen endlichen Organisation zu erteilen gedachte. Inzwischen ist nach dem Wunsche des Kaisers der Abtritt Meines Sohnes von der Finanz-

[1] Vergl. hierüber die im fünften Band der Polit. Corresp. mitgeteilten Aktenstücke und den darauf beruhenden Aufsatz von Emile Couvreu, Projet d'un royaume d'Helvétie en 1806 (Revue Suisse, Tome XXIV, 364—376).

[2] Der Inhalt des Schreibens entspricht im wesentlichen den vom 10. Juni datierten „Unmaßgeblichen Bemerkungen derer Gegenstände, welche einen Teil der Antwort des Kurfürsten an den Herrn Kabinettsminister von Reitzenstein ausmachen würden auf seine Depeschen aus St.-Cloud, von dem 29. und 30. d. M.", als deren Verfasser wohl Edelsheim anzusehen ist, keinesfalls, wie Andreas I, 104 annimmt, Markgraf Ludwig.

verwaltung und von der Oberdirektion des Forstwesens bereits wirklich erfolgt, und Mein bisheriger Reichstagsgesandter Baron von Seckendorff hat sich erklärt, daß er die Leitung der Finanzgeschäfte zu übernehmen gedenke; ob derselbe gleich nicht so schleunig wird nach Paris kommen können, als Ich gewünscht hätte, indem er teils noch zu Selters in einer Bronnenkur begriffen ist, teils aber auch dort aus vielen mitgenommenen Akten sich vorerst noch unterrichtet, um des Kaisers Majestät über die verschiedenen Finanzgegenstände möglichst genaue Auskunft erteilen zu können.

Es ist übrigens Mein fester und ernster Wille, durch möglichste Einschränkung in allen Teilen der Staatswirtschaft und durch Abschaffung der Mißbräuche zu einem soliden Finanzsystem zu gelangen; aber auch mit dem Hausgesetz gegen Schuldenaufnahmen und Veräußerungen bin Ich bereits seit dem September v. J. beschäftigt, welches der Herr Kabinettsminister in Ihrer weiteren Depesche vom 29. v. M. als das zu jenem höchsterwünschlichen und höchstwichtigen Zweck schneller führende Mittel vorschlagen, der mit Meiner Ruhe so innig verwebt ist.

Sie erhalten im Anschluß den von Mir vorläufig genehmigten Entwurf dieses Hausgesetzes mit dem Ersuchen, solchem vordersamst auch Ihre gutachtlichen Bemerkungen beizufügen und sodann den Kurprinzen in Meinem Namen anzugehen, daß derselbe unter Eröffnung seiner allenfallsigen Erinnerungen demselben beitreten zu wollen sich erkläre, indem Ich Ihrem Ermessen anheimstelle, ob, in welchem Zeitpunkt und in welchem Maße Sie auch des französischen Kaisers Majestät in einer zu erbittenden Audienz von diesem weiteren in Allerhöchstdero Intentionen liegenden Schritt die geziemende Anzeige zu machen zweckmäßig finden. Hernachmals aber belieben der Herr Kabinettsminister das Ganze, wovon dahier um der Eile willen keine Abschrift zurückbehalten worden ist, baldmöglichst zurückzusenden, damit auch noch der Beitritt meiner Söhne, der Markgrafen Friedrich und Ludwig, beigebracht und die solenne Ausfertigung auf das schleunigste besorgt werden könne.

Was sodann die von dem Herrn Kabinettsminister vorgeschlagene Einteilung des ganzen Landes in Kreise und die Ernennung von Kreishauptleuten oder Landvögten betrifft, so sind sowohl über diesen Gegenstand als über das Benehmen gegen die ehemalige Reichsritterschaft die weiter hier beigeschlossenen vier Gutachten[1] erstattet worden, welche Ich Mir in Meinem Zimmer privatim habe vorlesen lassen, ohne jedoch zur Zeit noch eine Resolution darüber zu fassen.

Ein ferneres Privatgutachten des Geheimen Rats Brauer über die neue Organisation überhaupt, insbesondere nach Ministerialdepartements enthält die weitere Anlage.[2]

[1] Fehlen. Im übrigen vergl. Polit. Corresp. V, 651.

[2] Fehlt ebenfalls. Einen Gegenentwurf Reitzensteins vom 7. August 1806 habe ich in der Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrh., N. F. 18, 331 ff. mitgeteilt. Vergl. dazu Andreas I, 149.

Über alle diese Gegenstände ersuche Ich den Herrn Kabinettsminister, Mir auch Ihre Ansichten und Vorschläge zukommen zu lassen, indem Ich zugleich näher zu vernehmen wünschte, in welchem Sinn, aus welchen Gründen und auf wie lange Sie bis daher immer abgemahnt haben, mit der Organisation den Anfang zu machen, damit Meine hiesigen Räte in ihren desfallsigen Vorschlägen sich darnach bemessen können. Ich gestehe auch, daß Ich bei allzulangem Zuwarten mit diesen Einrichtungen französische Einmischung besorge, wie dieses rücksichtlich des Postwesens im Bergischen bereits der Fall gewesen ist. Doch sehe Ich über alles dieses vordersamst den weiteren Aufschlüssen des Herrn Kabinettsministers entgegen . . .

Abschrift.

360. Markgraf Ludwig an Kurprinz Karl.

Karlsruhe, 15. Juni 1806.

[Sendung Vierordts nach Paris. Vertrauliche Mitteilungen. Schreiben an Napoleon. Gräfin Hochberg.]

Die Sendung des Kammerrats Vierordt[1], der im Auftrag des Kurfürsten dem Kurprinzen den Entwurf des Hausgesetzes über die Schulden vorlegen soll, bietet erwünschten Anlaß, dem Kurprinzen manches mündlich mitteilen zu lassen. Wünscht vor allem, „die kaiserliche Gnade . . . wieder zu erlangen" und ersucht den Kurprinzen, zu dem Zweck beifolgendes Schreiben[2], falls er es billige, Napoleon zu übergeben.

Empfindet die Enthebung von den Geschäften als große Erleichterung. „Mit der Gräfin thut es in die Länge doch kein gut": sie beherrscht den Kurfürsten vollkommen und was sie will, geschieht, „aller Einreden und Vorstellungen ehrlicher Leute ohnerachtet".

Eigenhändiges Konzept.

361 Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 16. Juni 1806.

[Frühere Abgabe der Finanzleitung nur durch den Kurfürsten verzögert. Ablehnung jeder Verantwortung für die Schulden der Gräfin Hochberg. Berufung auf das Zeugnis Seckendorffs. Beteuerung freundschaftlicher Gesinnung. Bitte um Verwendung bei Napoleon. Auf Wunsch auch zum Rücktritt von der Leitung des Militärs bereit.]

Ew. Exc. von meinen Angelegenheiten zu unterhalten und Dieselben zu ersuchen, einen Blick meiner Lage zu widmen, dies glaubte ich nicht eher unter-

[1] Vierordt geht im Auftrage des Markgrafen mit Schreiben an den Kaiser, den Kurprinzen und Reitzenstein, sowie Aufzeichnungen über die Schulden der Gräfin Hochberg, den Vermögensstand des Prinzen und den jährlichen Aufwand für das Militär am 16. Juni nach Paris ab. Die geheime Instruktion, die ihm mitgegeben wird, fehlt; nur eine Skizzierung ihrer Grundzüge von der Hand Ludwigs ist vorhanden. Beachtenswert ist darin die Versicherung: „Die Nachricht von Mannheim, der Beschuldigung des Wahnsinns, ist auf Ehre ungegründet." Sie soll Reitzenstein offenbar überzeugen, daß der Markgraf an den gegen ihn gerichteten Verdächtigungen keinen Anteil habe. Vergl. oben S. 292.

[2] S. Nr. 362.

nehmen zu können, bis ich einen Beweis abgelegt hätte, daß das, was ich mehrmalen erwähnte, auch mit der That bestätiget sei. Nun da ich die Geschäfte des Finanzraths und der Forstkommission in die Hände des Kurfürsten, meines Herrn Vaters, zurückgelegt habe, kann ich hoffen, daß man glauben wird, daß ich gleich nach der Abreise von hier den kaiserlichen Rath mit Vergnügen befolgt haben würde, wenn es in meiner Macht gestanden hätte. Auch nun noch würde ich es nicht haben bezwecken können, wann nicht der von dem Kaiser veranlaßte Brief den Kurfürsten überzeugte, daß das, was ich mir zur Pflicht machte, ihm alle Wochen zum wenigsten einmal zu wiederholen, begründet war und rasch und unverzüglich zum Entschluß geschritten werden müßte. Obgleich der Kurfürst früher als ich in Kenntnis von dem Brief an die Frau Gräfin von Hochberg gesetzt wurde, weil ich erst durch ihn von seinem Inhalt Nachricht bekam, so war es doch unumgänglich notwendig, daß mein Herr Vater davon Wissenschaft erhielt, da sonsten es unmöglich gewesen wäre, den Nutzen daraus zu ziehen, den er nun schon bewirkt und hoffentlich noch ferner bewirken wird.

Äußerst unglücklich würde meine hiesige Lage auch für die Zukunft sein, wenn alles, was die Frau Gräfin durch ihren grenzenlosen Einfluß auf den Kurfürsten durch denselben veranlaßt, mir zur Last gelegt würde. Des Sohnes Pflicht ist, dem Vater Vorstellungen, dringende Vorstellungen zu machen. Finden diese keinen Eingang, so muß er sich damit begnügen, was ihm seine Pflicht gebietet, getan zu haben, ohne jedoch seine fruchtlosen Unternehmungen dem Publicum mitzuteilen. Dieses verbietet ihm seine kindliche Liebe.

Die Schulden der Gräfin waren, als ich den Finanzrath verließ, noch nicht übernommen, außer etlich und 30000 fl. von einem Straßburger Gläubiger. Erst seit dem September vorigen Jahres wurde der Finanzrath durch eine Cabinetordre von ihrem Dasein und von der Geneigtheit des Kurfürsten, solche zu übernehmen, in Kenntnis gesetzt. Daß dieses Collegium dem Kurfürsten angerathen habe, solche vordersamst durch eine Commission liquidieren zu lassen, 25 % davon abzuziehen, durch das Regierungsblatt bekannt zu machen, daß binnen einem gewissen Zeitraum alle Schuldner sich melden sollen, nach welchem keiner mehr würde angehört werden, und daß endlich der Kurfürst eine schriftliche Versicherung, von ihm unterzeichnet, bei dem Geheimen Rat möchte niederlegen lassen, wodurch er sich selbst binden würde, keine Schulden von der Gräfin mehr zu zahlen: von der Wahrheit, daß dieses angerathen werde, hat der Herr von Seckendorff durch die Akten sich überzeugt.

Den Domänen- und Holzverkauf hat Herr von Seckendorff bereits untersucht und beleuchtet. Dieses Resultat wird Ew. Exc. demnächst mitgeteilt werden.[1] Ich enthalte mich vordersamst jeder Betrachtung hierüber, da die Akten sprechen.

Der Kammerrat Vierordt wird die Ehre haben, Ew. Exc. diese Zeilen zu

[1] S. Andreas I, 110.

überreichen. Er erzeigt mir hierdurch einen wesentlichen Freundschaftsdienst. Weil er von Ew. Exc. als ein gerader, ehrlicher und unparteiischer Mann gekannt ist, so wage ich die Bitte, ihm ein geneigtes Gehör zu schenken. Sollte die mir von Ew. Exc. so häufig bewiesene Gewogenheit und Freundschaft durch so mannigfaltige Bemühungen von Leuten, die es sich zum Geschäft machen, üblen Samen auszustreuen[1], erkaltet sein, so beschwöre ich Dieselben, diesen Bemühungen keine Folge zu geben, sondern Sich von der Reinheit meiner aufrichtigen Gesinnungen und ungeheuchelten Freundschaft gegen Dieselben fernerhin zu überzeugen.

Es ist nun der Augenblick erschienen, wo man zusammenhalten muß, um allen hingeworfenen Fallstricken zu entgehen und alle fernere Verläumder zu beschämen. Von den freundschaftlichen Gesinnungen Ew. Exc. innig überzeugt, ersuche ich Dieselben um Ihren Rat, was ich noch ferner tun kann, die kaiserliche Gnade wieder zu erlangen. Ich werde alle meine Bemühungen nach diesem gütigen Rat einrichten.

Der Kammerrat Vierordt wird Ew. Exc. die Abschrift eines Briefs an den Kaiser vorlegen, den ich den Kurprinzen ersuche, ihm zu überreichen. Finden ihn Ew. Exc. zweckmäßig, so wird Vierordt diesen Brief meinem Neveu einhändigen; im entgegengesetzten Fall habe ich den Kammerrat gebeten, mir solchen abgeändert hierher zu schicken, wo ich ihn umschreiben und schleunig wieder zurückschicken werde. Ich glaube diesen Schritt nothwendig unternehmen zu müssen, da es mich innig schmerzt, dieser Gnade vielleicht verlustig zu sein. Seit 1803 war es mein lebhaftes Bestreben, dem Kaiser unzweideutige Beweise meiner Anhänglichkeit nach dem Maße meines Wirkungskreises zu geben. Erlauben Ew. Exc., daß ich Sie freundschaftsvoll ersuche, mir diesen Wunsch erfüllen zu helfen.

Sollte für ratsam gefunden werden, daß ich auch die Leitung des Badischen Militaire abgebe, so erwarte ich nur einen Wink, und es wird unverzüglich geschehen. Nur müßte dazu die Beistimmung des Kurprinzen eingeholt werden, weil ich diesem das feierliche Versprechen abgelegt habe, nie als mit seiner Genehmigung das Militaire zu verlassen. Kurz, ich versichere Ew. Exc. auf meine Ehre, ich sehne mich nach Ruhe. Diese zu erlangen, ist mir kein Mittel zu schwer zu unternehmen . .

Eigenhändig.

362. Markgraf Ludwig an Napoleon.[2]

Karlsruhe, 16. Juni 1806.

[Versicherung seiner Ergebenheit. Bereitwilligkeit, dem Wunsch des Kaisers zu entsprechen. Bitte um ein Zeichen seiner Gunst.]

. . . Pénétré d'admiration et du plus profond respect pour la personne sacrée de V. M. I. et R., je mettais ma gloire et mon bonheur à

[1] Oben S. 314 Anm. 1.

[2] Konzept ohne Datum; eine Abschrift von Groos ist vom 16. Juni datiert.

mériter la continuation de Sa haute bienveillance, dont Elle avait daigné me donner des marques si précieuses à mon cœur. Le sentiment de la plus vive reconnaissance, dont je ne cesserai jamais d'être animé pour Ses gracieuses bontés m'en rappelait chaque jour le flatteur souvenir, lorsque j'ai eu le malheur d'apprendre que je les ai peut-être perdues. Plus le prix que j'y attache m'est cher et glorieux, plus je dois désirer et m'efforcer de m'en montrer digne. C'est cette noble ambition qui me persuade que V. M. me fera la grâce d'accueillir avec bonté cette lettre, que je prends la liberté de Lui faire présenter par le Prince Electoral.

V. M. I. et R., voulant bien continuer à notre Maison l'intérêt dont Elle l'a honorée jusqu'ici, a manifesté à Mr de Reitzenstein l'opinion où Elle est que, pour l'avantage de l'Electorat, il faut y introduire un nouveau mode d'administration.

Empressé de me conformer au conseil que V. M. voulut bien me donner ici, je me serais aussitôt démis de la direction des finances et de l'administration forestière, si l'Electeur, mon père, n'avait exigé que je continuasse jusqu'à l'acquisition définitive du Brisgau, époque à laquelle il serait fait, me dit-il, de nouveaux arrangements. Aujourd'hui Mr de Seckendorff, désigné par Mr de Reitzenstein comme l'homme le plus capable de gérer cette place, y a été appelé et il s'occupe de la confection du tableau général ou résumé des finances. Dans des circonstances difficiles ma gestion n'a peut-être pas été exempte d'erreurs dans les mesures financières, mais elles ont été du moins involontaires, et j'ose me flatter que V. M. ne doutera pas de la droiture de mes intentions et de mon attachement à l'Electorat. Si V. M. avait quelque autre conseil à me donner, je La supplierais très humblement de me le faire connaître, afin que je puisse Lui prouver par mon respectueux dévoûment, combien je désire d'obtenir Sa gracieuse approbation.[1] Elle mettrait enfin le comble à mon bonheur, si Elle daignait m'accorder quelque marque de cette haute bienveillance à laquelle j'attache toute ma félicité . . .

Konzept.

[1] In der Ausfertigung wird nach Vermerk Wielandts dieser Satz auf Wunsch des Kurfürsten gestrichen. Der Schluß des Schreibens lautet dort: Mon vœu le plus ardent serait qu'Elle voulût bien s'en convaincre et qu'Elle daignât m'accorder quelque marque de cette haute bienveillance à laquelle j'attache toute ma félicité.

Je suis avec etc.

363. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 20. Juni 1806.

[Besprechung mit dem Kurprinzen und Reitzenstein. Billigung des Schreibens an Napoleon. Sein Rücktritt von der Militärleitung. Verhältnis Reitzensteins zu dem Markgrafen. Mißtrauen.]

Ist gestern in Paris eingetroffen und war heute morgen beim Kurprinzen.

Sie [Seine Durchlaucht] lasen die Briefe und auch die Abschrift des Briefes an den Kaiser las der Herr von Reitzenstein vor, an dessen Ende letzterer freudig ausrief: „Das ist ganz fürtrefflich und einer der schönsten und passendsten Aufsätze!" Der Kurprinz übernahm es mit Vergnügen, ihn heute noch dem Kaiser zu überreichen. Auch der Auszug wegen der von Hochbergischen Schulden wurde verlesen, dabei aber der dringende Wunsch geäußert, daß sie vorderhand nicht bezahlt oder garantiert würden. Sowohl der Kurprinz als Herr von Reitzenstein versichern, daß Ew. Hf. D. unmittelbares Individuum nicht so stark beim Kaiser gesunken seien, als daß der Brief an S. M. nicht alles Gute hervorbringen sollte. Der Kurprinz sind noch immer der gute Freund von Ew. Hf. D. und wünschen sehr, daß Sie ja das Militaire nicht abgeben. Morgen oder übermorgen werden der Kurprinz mich nach St.-Cloud rufen lassen, um sich über allerlei, besonders auch über Ihre eigene Angelegenheiten mit mir zu unterhalten, in specie wegen Ihrer neu angenommenen Leute dahier und zu Karlsruhe. Herr von Reitzenstein läßt sich dem Durchlauchtigsten Herrn Kurfürsten und Ew. Hf. D. zu Füßen legen und versichern, daß er gerührt seie über das Zutrauen in ihn, aber hoffen dörfe, Ew. Hf. D. werden sein Fürsprecher sein, wann er die Gründe darlege, den Posten nicht annehmen zu können.[1] Es seien überdies weit geschicktere und tauglichere Leute dazu zu haben, und er würde einen vorzüglichen dazu vorschlagen . . .

Besonders stark ist noch immer mein Kampf wegen des Artikels vom Wahnsinn[2], indem der Mann behauptet, daß Ew. Hf. D. es gar nicht leugnen können, diesen Glauben dem Kurfürsten haben beibringen zu wollen, und der letzte Nachhall war noch der, daß ich doch nur versichern möchte, es werde in Karlsruhe gar kein Wort gesprochen, das man nicht sogleich zu Mannheim und hier wisse. Ich wiederhole meine dringendste devoteste Bitte um strenge Vorsicht. Die Welt ist arg und scheut sich nicht, Dinge zu verbreiten, denen ich auf die Spur zu kommen hoffe, um das Übel aus der Wurzel zu heben . . .

---

[1] Die ihm von dem Kurfürsten angetragene Stelle eines Ministers des Innern, für die er dann seinen fränkischen Landsmann, den preußischen Geh. Obersinanzrat und späteren Finanzminister Frhr. Karl von Stein zum Altenstein, empfahl. Polit. Corresp. V, 662; Andreas I, 149.

[2] Siehe oben S. 302.

364. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 22. Juni 1806.

[Reitzenstein wünscht Aufhebung der Klöster und der Kirchenkommission. Schulden der Gräfin Hochberg.]

. . . Daß doch nur den Klostergeistlichen zu St. Blasien und St. Peter keine Rechte zu Beibehaltung ihrer Existenz eingeräumt werden, sonst wird H. v. Reitzenstein toben! Auch die von H. v. Reitzenstein längst vorgeschlagene Aufhebung der Kirchenkommission ist nöthig.[1] Über die Menge der Schulden der Frau Gräfin von Hochberg macht man sehr große Augen und auch über die Zahlungsbereitwilligkeit . . .

Das Schreiben an den Kaiser hat noch nicht übergeben werden können.

365. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 23. Juni 1806.

[Üble Laune und Klagen Reitzensteins. Beschuldigungen und Ränke gegen den Markgrafen. Artikel des «Publiciste».]

. . . Herr von Reitzenstein ist böse über den Kurprinzen, daß er das Schreiben gestern noch nicht übergeben hatte. Überhaupt beschwert er sich über seine Unthätigkeit und Schüchternheit. Auch beschweren sich die Leute darüber, daß die Briefe, die an den Kurprinzen eingeschlossen werden, ihnen selten zukommen. Herr von Reitzenstein ist über die ganze Karlsruher Welt böse und behauptet, es werde nie etwas Gutes erzielt werden können, weil man allem entgegen arbeite. Er habe schon so manches gerathen, und nichts seie geschehen. Dinge, die er zu Heidelberg, die Polizei betreffend, schon mit dem dortigen Militär-Vorstand ganz abgeredt hatte, seien von Ew. Hf. D. nicht genehmigt worden, und so werde es auch bleiben, bis wir ganz in französischen Händen uns befinden werden. Kurz, heute ist er wieder gar übel zu sprechen, und ich habe Mühe, mit ihm auszukommen, weil ich ihm doch nicht so gerade alles zugeben kann . . .

Ich setze meinen Hals immer zum Unterpfand, daß alles, was Veruntreuungen seien, nicht wahr seie ꝛc. ꝛc. Die, die es mir sagen, glauben es auch, sagen aber, Ew. Hf. D. müssen schlechterdings hieher kommen, um sich mit dem Kaiser zu explicieren, der es mehr oder weniger glaube. Man spricht von Kabalen, Intriguen u. s. w. gegen Höchstdieselben, und immer weiß niemand, wer sie beim Kaiser angesponnen habe. Herr v. G[enfau] muß es wissen, woher alles dieses kommt, und wann Höchstdieselben ihm recht zu Leib gehen, wird er doch

[1] Der Markgraf bemerkt dazu in seiner Antwort vom 26. d. M., er könne wegen St. Blasien, St. Peter und der Kirchenkommission nichts tun, da er „aus allen Geschäftsverhältnissen vollkommen heraus" sei, und bitte, dies Reitzenstein begreiflich zu machen.

hoffentlich herausrücken, ohngeachtet ich auch ihm anmerke, daß er sich hie und da in der Behandlungsart beleidigt gefunden hat . . .

Unter anderm sagt man auch, Ew. Hf. D. hätten zu Bruchsal für 70000 fl. Holz verkauft, ohne daß das Geld in die Staatskasse gekommen seie. Welche horreurs!

Soeben zeigt man mir einen Artikel im «Publiciste», der mich halb rasend macht.[1] Ach Gott! Es scheint freilich, daß man die Abdication des Kurfürsten und die Entfernung Ew. Hf. D. von Karlsruhe verlange, und der Artikel im «Publiciste» deutet stark dahin. Ich kann nicht erwarten, bis ich mit dem Kurprinzen gesprochen habe . . .

366. Napoleon an Markgraf Ludwig.[2]

St.-Cloud, 23. Juni 1806.

[Verleihung des Großkreuzes der Ehrenlegion. Befriedigung über die Verwaltungsreformen in Baden.]

Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 16 juin. Je désire que vous receviez la grande décoration de la Légion d'honneur qui vous sera envoyée de ma part, comme une preuve d'estime que je vous porte. J'ai appris avec plaisir que l'Electeur s'occupe de l'organisation du gouvernement de ses Etats et veut mettre dans l'administration de ses affaires de l'ensemble et de l'uniformité. Cela est bien important, pour que le pays puisse lui fournir tous les moyens nécessaires . . .

Ungedruckt.

367. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 24. Juni 1806.[3]

[Günstigere Stimmung in Paris für den Prinzen. Artikel im «Publiciste». Kammerdiener Weiß.]

Der Kurprinz hat am 23. das Schreiben des Markgrafen an den Kaiser diesem übergeben. Geusau teilt mit, wie die Kaiserin ihm versichert, sei Napoleon beruhigt „und werde Euer Hf. D. demnächst einen Beweis seiner hergestellten Gnade geben". Falls die Gesundheit des Kurfürsten es erlaubte, wäre es erwünscht, wenn der Markgraf nach Paris käme, um sich zu bedanken und die Intriguen aufdecken zu helfen, die ihm die kaiserliche Ungnade zugezogen. Auch auf Talleyrand habe sein Rücktritt von den Geschäften den günstigsten Eindruck gemacht. Reitzenstein hat versprochen, wegen des Artikels im «Publiciste» Vorstellungen zu erheben. Man denkt nicht daran, die Abdikation des Kurfürsten zu fordern, sondern verlangt bloß „Anstalten, welche die Sicherheit gewähren, daß der Kurprinz das Land in keinem schlechtern Zustand erhalte, als es jetzo ist".

[1] Über den Inhalt dieses Artikels im «Publiciste» vom 23. Juni s. Polit. Corresp. V, 667 Anm. 2.

[2] Durch Grolman Ende Juni überbracht.

[3] Überbracht durch Montanus am 28. Juni.

„Meine Unterredung mit Weiß[1], die ich am Sonntag zwei Stunden lang mit ihm gehabt, war auch recht an seinem (sic!) Platz und zur rechten Zeit. Die Feinde mögen sich ihres Sieges wohl wenig freuen."

368. General Rapp an Markgraf Ludwig.

Paris, 24. Juni 1806.

[Empfiehlt persönliche Zurückweisung der Verdächtigungen in Paris.]

. . . Mr de Geusau m'a fait part, Monseigneur, des chagrins que la calomnie vous fait éprouver. V. A. connaît l'Empereur; il est juste et bon, et je suis persuadé qu'une seule entrevue avec lui mettrait fin à tout. Je prends une part bien vive à votre bonheur, Monseigneur; il ne tient qu'à V. A. de le voir renaître dans son cœur; il faudrait pour cela huit jours de séjour à Paris. Personne, Monseigneur, [n']aura plus de plaisir à vous y voir que moi . . .

369. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

St.-Cloud, 24. Juni 1806.

[Entrüstung über den Artikel des «Publiciste». Sorge, daß er in falschen Verdacht gerate, und Beschwerde bei Napoleon. Übergabe des Schreibens des Markgrafen.]

Ich überschicke Dir dieses Schreiben mit einem Kurier, um Dir den abscheulichen Artikel aus dem Publizisten zugleich lesen zu lassen, aus Furcht, er möchte Dir so zukommen und Eindruck in Karlsruhe machen. Ich muß es gestehn, daß nur noch diese Sache fehlte, um mich ganz und gar zu beugen, vorzüglich nach allem dem, was vorher geschehen ist. Ich kann es Dir nicht leugnen, daß ich schon seit geraumer Zeit in Angst lebe, die Gnade meines lieben Großvaters verloren zu haben, indem er leicht nach dem Brief von dem Herrn v. Reitzenstein an die Gräfin Hochberg hätte Verdacht auf mich werfen können, als hätte ich an dieser Sache gearbeitet, und ich war ebenso bekümmert über dieses Schreiben, als ich es durch diesen mich sehr beleidigenden Artikel bin. Ich werde heute noch mich bei dem Kaiser beschweren und bitten, ihn ernstlich zu widerrufen. Dein Schreiben an den Kaiser habe ich ihm vorgestern überreicht und dabei gesagt, wie sehr Du bekümmert wärest, glauben zu müssen, sein Wohlwollen verloren zu haben. Ich glaubte Dir nicht entgegen zu handeln, indem ich den Kaiser bat, Dir einen auffallenden Beweis zu geben, daß er Dich schätzet, und er sagte mir, daß er mit der nächsten Gelegenheit Dir seinen Orden geben würde . . .

Eigenhändig.

[1] Kammerdiener und Leibchirurg des Kurprinzen, auf den er einen gewissen, nicht immer günstigen Einfluß ausübte.

370. Markgraf Ludwig an Vierordt.

Karlsruhe, 25. Juni 1806.

[Die Schulden der Gräfin Hochberg. Bitte um strengste Verschwiegenheit über darauf bezügliche Mitteilungen. Rechtfertigung gegenüber Reitzenstein und Wunsch nach Aussöhnung.]

. . . Wann die Hochbergischen Schulden nicht übernommen werden sollen, so veranlassen Sie ja, lieber Herr Kammerrat, daß diesfalls etwas hierher, entweder an den Herrn von Edelsheim oder Wielandt, geschrieben wird, weil ich außer stand bin, es zu bewirken, ich auch, da ich aus allen Geschäften bin, das wenigste mehr erfahre, oft erst alsdann, wann es zu spät ist, dem Übel abzuhelfen. Außerdem ist mit meinem Vater wegen seiner Unpäßlichkeit von Geschäftsgegenständen dieser Art nicht zu sprechen. Ich getraue mir beinahe nicht, ihm zu sagen, daß ich Nachricht von Ihnen bekommen habe.

Noch muß ich Sie bitten, Sorge zu tragen, daß man sich nicht merken läßt, daß Sie den Aufsatz der Hochbergischen Schulden haben einsehen lassen, weil man hier nicht einmal ahndet, daß ich ihn besitze, noch daß ich ihn Ihnen mitgegeben habe, sonsten würde ich hier in neue Verlegenheiten kommen.

Mit banger Erwartung sehe ich dem Augenblick entgegen, wo ich vernehmen werde, welchen Eindruck der Brief an den Kaiser bewirkt. Es ist schon glücklich, daß der Inhalt Beifall gefunden hat. Der Übergeber ist mein Freund. Ihre Bestätigung erquickt mich ungemein.

Wann Ihr Aufenthalt nur 8 Tage, von heute an gerechnet, dauert, so bin ich vollkommen beruhigt; wann es nur nicht länger ist.

Die Beschuldigung des Wahnsinns betreffend[1], glaube ich keinen besseren Beweis der Unschuld geben zu können, als wann mein lieber, aber sehr kranker Vater noch so lange lebt, bis der Mann hierher kommt, von dem es ihm hat beigebracht werden sollen, ihn unterthänig zu bitten, ihm selber zu sagen, ob ich je ihme eine solche Äußerung getan habe. Der Kurfürst ist zu rechtschaffen und hat zu viel Religion, als eine Sache leugnen zu wollen, die er gehört hätte.

Ich beschwöre Sie, liebster Freund, sich alle Mühe zu geben, um denen Dingen auf die Spur zu kommen, welche gegen mich verbreitet werden, und versichere Sie auf meine Ehre, daß man nicht vorsichtiger sein kann, als ich bin. Ich bitte Sie auf das angelegentlichste, mich mit dem Mann, der des Wahnsinns beschuldigt sein soll, wieder auszusöhnen. Sie allein können es. Empfehlen Sie mich auf das freundschaftlichste dem Herrn von Reitzenstein und grüßen Sie Groos . . .

Eigenhändiges Konzept.

[1] S. oben S. 318.

371. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

Paris, 26. Juni 1806.

[Napoleon mit Rückkehr nach Karlsruhe einverstanden.]

Der Kaiser ließ am 25. Juni spät abends den Kurprinzen rufen und gab ihm einen Brief des Oberhofmarschalls von Montperny zu lesen, den dieser durch Massias hatte befördern lassen.

Als ich ihn gelesen hatte, sagte mir der Kaiser: „il paraît que, comme la santé de l'Electeur s'affaiblit d'une telle manière, qu'il sera bien aise de vous voir à Carlsruhe, et je vous conseille de partir avec votre femme vers lundi prochain." Auf die Bemerkung des Kurprinzen, daß eine so eilige Abreise den Kurfürsten hinsichtlich seines Gesundheitszustandes mit Besorgnis erfüllen könnte, rät Napoleon, der Prinz möge seinem Großvater schreiben, der Kaiser habe ihm die Erlaubnis zur Rückkehr gerne erteilt, damit er auch mündlich die Versicherung abgeben könne, „wie sehr der Kaiser bewegt wäre, erfahren zu haben, daß er gekränkt durch das vom Kaiser veranlaßte Schreiben an die Gräfin Hochberg geworden sei".

372. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 26. Juni 1806.

[Der Kurprinz nicht unbedingt für Erscheinen des Markgrafen in Paris. Verdacht gegen ihn.]

: Der Kurprinz ist nicht ganz bestimmt dafür, daß Ew. Durchlaucht hierher kommen. Dieses und andere Bemerkungen machen mich glauben, daß er sich habe verleiten lassen, ein und das andere dem Kaiser zu sagen, was ihn jetzo nach meiner Versicherung gereuet. Das Einverständniß mit der G[räfin] erzeugt den Glauben, daß Ew. D. ihr nicht entgegen sein können, nicht dörfen. Der Prinz sagt, er habe es gleich von Anfang gar nicht gern gesehen, daß Ew. D. die Finanzen und das Forstwesen übernommen. Daher vielleicht der Verdacht einer Pacatelle, der aber jetzo aufhört. Ich muß wünschen, daß Ew. D. je eher je lieber nur auf 8 Tage hierher kommen, unter dem Vorwand sich für den Orden zu bedanken. Wann und wie aber dieser geschickt werde, weiß ich nicht. :

373. Seckendorff an Karl Friedrich.[1]

Selters, 27. Juni 1806.

[Bereitwilligkeit zur Übernahme des Ministeriums trotz Bedenken. Wünsche.]

Weist auf die verschiedenen Vorteile hin, die mit seiner bisherigen Stellung in Regensburg verknüpft waren. Dem Wunsche des Kurfürsten entsprechend ist er dennoch bereit, die ihm angetragene Finanzministerstelle zu übernehmen, wenngleich sie zweifellos einen „hohen Grad der Abhängigkeit" und der „Entsagung" mit einem „Übermaß von mehrenteils verdrießlicher, zum Theile auch Verfolgung und Kummer erregender Geschäfte" verbinde und nicht zu erwarten stehe, daß es einem mit den inneren Verhältnissen des Landes noch so wenig Vertrauten so leicht werden könne, etwas Ersprießliches zu leisten.

[1] Das von Andreas I, 113 vermißte und auf Mitte Juli verlegte „Angebot" bei den Dienstakten befindlich.

Bittet nur, seine Wünsche vortragen zu dürfen. Sie bestehen in Folgendem: „Geduld und Nachsicht bei dem eintretenden Geschäftsumfange, beifällige Unterstützung und höchste Genehmigung bei einer allenfalls bedürfenden zweckmäßigeren Organisierung des Finanzdepartements und der demselben untergeordneten Behörden, sowie bei vorzunehmender Vereinfachung des Geschäftsgangs; — gnädigste Autorisierung und Festhaltung solcher Maßregeln, welche die Finanzadministration nach ihren Zwecken und Mitteln zu einer planmäßig-unverrückt fortschreitenden Behörde bilden muß, wenn solche [dem] Regenten und Staat nützlich werden und die Erhaltung des letzteren sichern soll."

Nicht minder bittet er um vollen „Ersatz für das Verlierende" und „billige Vergütung mühe- und sorgenvoller, mit größerer Verantwortlichkeit verbundener Dienstverpflichtung".

374. Markgraf Ludwig an Vierordt.

Karlsruhe, 28. Juni 1806.

[Der französische Orden. Verzicht auf Reise nach Paris. Zurückweisung von Verdächtigungen.]

Hat durch Massias heute den Orden der Ehrenlegion erhalten und dankt Vierordt und Reitzenstein für ihre Bemühungen. Die Rücksicht auf den Gesundheitszustand des Vaters hält ihn davon zurück, seinen Dank in Paris persönlich auszusprechen; scheine dem Kurprinzen dies aber doch geboten, so werde er dahin abreisen.

Die Haare stehen mir zu Berg, wann ich Ihren Brief vom 23. durchlese. Es ist, um wahnsinnig zu werden, was man alles von mir ausgesprengt hat. Das Geld für das Holz von Bruchsal ist wie natürlich alles in die Forstkasse geflossen und von da in die Generalkasse. So was kann bei Gott niemand glauben, der nur einigermaßen weiß, wie der hiesige Geschäftsgang geleitet wird . . .[1]

Eigenhändiges Konzept.

375. Kurprinz Karl an Markgraf Ludwig.

Châlons-sur-Marne, 1. Juli 1806.

[Veränderung der politischen Lage zu Ungunsten Badens. Rücksichten auf die Kurprinzessin.]

. . . Seit meinem letzten Schreiben haben sich unsere politischen Verhältnisse in verschiedenen Sachen sehr verändert und das zwar nicht auf eine gute Art, welches ich Dir mündlich genauer auseinander legen werde.[2] Wenigstens soviel ist gewiß, daß wir so viel wie möglich suchen müssen, die Prinzessin zu festieren, um daß der Kaiser nicht in der Meinung gestärkt wird, ich wendete nicht genug an, sie respectieren zu machen. Ach Gott, in welche Zeiten sind wir verwickelt! Ich schreibe Dir diesen Brief wieder im Geheimen, um daß der Kurfürst nichts davon erfahret . . .

Eigenhändig.

[1] S. Andreas I, 106.

[2] Über die Wendung in der politischen Lage und die Sorge vor einer Bevorzugung der Nachbarstaaten s. Polit. Corresp. V, 670ff.

376. Haynau an Markgraf Ludwig.

O. D. (prs. 3. Juli 1806).

[Der Artikel im «Publiciste». Hinweis auf mündliche Aufklärung durch Geusau. Umtriebe Reitzensteins und Dalbergs gegen den Markgrafen. Abreise nach Paris notwendig.]

. . . C'est à la hâte que je m'empresse de mander à V. A. S. que cet article, qu'Elle aura trouvé dans le Publiciste, est dénué de tout fondement. Ce n'est que la suite de la perfidie dont j'avais informé V. A. dans ma dernière dépêche, mais heureusement on a triomphé sur tous les ennemis de V. A., et cet article a encore contribué à les faire succomber; ils ont tous actuellement une peur affreuse. Mr de Geusau, qui s'est conduit avec une honnêteté intacte envers V. A. et une fidélité sans nom envers son maître, vous informera, Monseigneur, de tout ce qui s'est passé; mais, Monseigneur, si V. A. S. croit que je suis honnête homme et fidèle sujet de mon maître, ne tardez pas un moment pour venir à Paris. Elle a triomphé sur Ses ennemis, ce n'est que Sa présence seule qui suffit pour y mettre le comble. Je sais que ce perfide assassin de l'honneur de V. A. S. a demandé mon rappel aussi bien que Mr de Dalberg, lesquels(!) tous les deux ennemis, l'un et l'autre, ont fait cependant leur possible pour noircir V. A., se sont empressés de demander mon rappel; mais je ne partirai pas, quand même l'ordre arrive de Carlsrouhe, avant d'avoir mis V. A. au fait des démarches mesurées que j'ai prises depuis le départ de Mr de Geusau, et des renseignements que Mr de Thiard m'a chargé de faire et donner à V. A. à Son arrivée à Paris . . .

---

377. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 5. Juli 1806.

[Reitzenstein; Stimmung und Gesinnung gegen den Markgrafen. Ablehnung jeder amtlichen Stellung. Unterstützung des Markgrafen. Rege politische Tätigkeit.]

Ew. Hf. D. werden hoffentlich in diesem Augenblick schon sich von dem freundschaftlichen Benehmen des Kurprinzen aus dem Munde selbst überzeugt, übrigens aber die nähere Umstände von Herrn von Geusau erfahren haben. Ob Herr von Reitzenstein aktive Schuld habe[1], zweifle ich; aber ich glaube auch, daß er den Fürsprecher nicht gemacht habe, indem er gar zu viel auszusetzen hat und kaum der stärksten Verteidigung etwas einräumt. Ich bin soweit gegangen, ihm wegen des Wahnsinns meine Vermutung, wer eigentlich selbst davon möge gesprochen haben[2], zu äußern. Er wurde nachdenkend, sagte aber hernach, daß schon in Baden dergleichen Reden gegen ihn geschehen seien. Um keinen Preis will er irgend eine Stelle annehmen und will seine Gründe schriftlich darlegen.

[1] An der Verstimmung Napoleons gegen Ludwig.

[2] Die Gräfin Hochberg? Zur Sache vergl. oben S. 318, 322.

Er klagt, daß gar nichts geschehen seie, was er noch geraten habe, ohngeachtet der Kurfürst seiner vollen Meinung gewesen seie, so daß ich dergleichen Discours zu meiden suchen werde. Übrigens hat er mir sein Ehrenwort gegeben, daß er meinem gnädigsten Herren in nichts schädlich, sondern überall beförderlich sein wolle, wo es seine Pflicht fürs Kurhaus erlauben werde. Mein Haupttanz wird freilich erst recht anfangen, wann die Grenzlinien mit Württemberg und Baiern werden gezogen sein, woran ich Tag und Nacht arbeiten helfe. Ich habe dem Herrn von Reitzenstein eine Note gegeben, daß er selbst an Herrn von Edelsheim schreibe wegen der Schulden der Frau von Hochberg, wegen St. Blasien und St. Peter, wegen der Kirchenkommission und wegen neuen Rimessen hieher, weil ich außer den Creditbriefen dem Kurprinzen noch 12000 Fr. bar habe müssen auf die Reise geben lassen. Er sagte mir, er wolle mir den Bericht diktieren, es werde aber nichts nützen, was wenigstens die drei ersten Punkte betreffe.

Ew. Hf. D. werden einsehen, daß ich hier eine üble Lage habe, daß es aber unumgänglich nötig seie, daß ich hier bleibe und Höchstdero Interesse im Obern Fürstentum besorge. Da der Kurprinz jetzo in Karlsruhe ist und der Kaiser und die Kaiserin beruhiget sind, so ist meine Anwesenheit in Karlsruhe so wesentlich nicht nötig, daß ich die wichtigsten Dinge hier versäume, und ich bitte devotest, daß ich nicht vor der Zeit nach Hause getrieben werde. Herr von Reitzenstein hat mir das Bekenntnis abgezwungen, daß es nicht gut wäre, wann er bei seinen Ansichten eine aktive Stelle annähme. Hier ist er inzwischen ganz außerordentlich tätig[1], weil er gar zu gerne wieder fort ginge. Demohngeachtet hat er gestern eine französischerseits proponierte Linie zum Teil verworfen, weil sie ihm nicht vollkommen gut für Baden geschienen hat, und arbeitet stark an einer besseren, um sie zu proponieren . . .

378. Dalberg an Klüber.

Paris, 7. Juli 1806.

[Sorge um den Kurfürsten. Die deutschen Angelegenheiten; Zertrümmerung des alten Reichs. Gespanntes Verhältnis zu Reitzenstein, der alles vor ihm verheimlicht. Bevorstehende Heirat und Wunsch nach Verbesserung seiner materiellen Lage.]

Herr Gottesleben hat mir Gruß und Andenken von Ew. Wohlgeboren mitgetheilt. Ich bitte Sie dafür meinen herzlichsten Dank zu empfangen. Es ist und bleibt mir eines meiner angenehmsten Gefühle, mit Ihnen während Ihrem Aufenthalt hier näher bekannt worden zu sein, und es war mir mitten in dem vielen Unangenehmen, welches der badische Dienst für mich in letzter Zeit haben mußte, eine mildernde Empfindung zu sehen, daß, je gerader und redlicher man handelt, man am wenigsten auf Dank Rechnung zu machen habe.

[1] Bei den Verhandlungen über den Abschluß des Rheinbunds. Polit. Corresp. V, 674 ff.; 693 ff.

Ich war bis zu den letzten Nachrichten aus Karlsruhe, so selten und eingezwängt man mir dieselben mittheilt, doch höchst beunruhigt. Der Verlust unseres Kurfürsten wäre in diesem Augenblick ein zu empfindlicher Schlag für Land und Unterthanen, als daß man ihn leicht unter die Begebenheiten rechnen könne, über welche man mit einer gewißen Dosis Apathie und Stoicism hinausgleiten muß; wenn er auch an und für sich nicht der Würdigste unter den Würdigen wäre, wie er doch die Blume der Regenten bleibt, so ist die Zukunft nicht tröstend. Ich habe leider bis zu dem letzten Augenblick nicht den Trieb und die Tendenz finden können, welche nothwendig wäre, fest und thätig mitten in dem Sturm stehen bleiben zu können.

Unsere deutsche Angelegenheiten sind beendigt. Es war ein Deutschland! es war ein Reich! Schnell war der Entschluß, schneller noch und unbearbeiteter ist die Ausführung. Nachrichten, welche vom 22. auf den 24. Juni einliefen, zeigten hier das starke Einverständniß Englands und Rußlands; man sprach vom Kontinent und seiner Lage, das große Compensationssystem wurde hervorgesucht, man wollte also schnell einen Schritt weiter thun; kam es zum Einverständniß, so war es geschehen; bricht man ab, so vertheidigt man ein Verhältniß mit dem andern . . . Der Große zeichnete selbst die Hauptmaße und ihre Eintheilungen und gab Befehl, daß innerhalb 8 Tagen alles gemacht sein müsse. Das Band des Vaterlands ist nun zerrissen und aus den Trümmern wird ein Gebäude errichtet, aus dem man nach Bedürfniß Geld und Mannschaft haben kann!

Der Minister Talleyrand sprach mir den Tag nach dem gegebenen Befehl von Allem; ich äußerte ihm, ich kenne auch nicht eine Idee des Hofes; der alte Schulmeister[1], wie er ihn nenne, spreche mir über nichts! Das ist doch stark! sagte er und schwieg. Ew. Wohlgeboren wissen indes so gut wie ich, welche Mittheilungen in Geschäften von Hrn. v. Reitzenstein zu erwarten sind, und wie man glücklich ist mit einem Mann, der voll Laune und Leidenschaft ist und alles seinem despotischen Willen unterwerfen will, nichts zu thun zu haben. Seit Ihrer Abreise weiß ich von seinen Bewegungen nichts, da er mir schon im Anfang seines Hierseins die Äußerung that, er habe keine Instruktion, ihm sei alles untergeben, so glaubte ich, mir und der Sache schuldig, auch den entferntesten Contakt mit ihm zu vermeiden, und ich wünsche dem Mann von Ehre und Charakter Glück, der mit einem solchen Kollegen auskommen mag.

Der Kaiser hat indes die badischen Verhältnisse wohl bedacht, und die Äußerungen der Frau des Ministers Talleyrand vor 2 Monaten, welche ich nach Karlsruhe berichtete[2], sind wahr geworden: 300 000 Menschen Vergrößerung, die Königswürde, Theil am Bund, dessen Sitz Frankfurt wird und dessen formelles Wesen noch näher bearbeitet werden soll, sind Resultate des Ganzen. Hr. v. Reitzen-

[1] D. h. Reitzenstein.

[2] Der letzte Bericht aus dem Mai d. J. fehlt.

stein hat mir weder den Traktat mitgetheilt, welchen ich indes gelesen hatte, noch erfahr' ich durch ihn Nachrichten der Gesundheit unseres Kurfürsten. Ew. Wohlgeboren würden mir eine große Freude machen, mir einigermaßen über seinen Zustand etwas zu sagen. Seine Jahre, so manches Bittere, was man ihm in der letzten Zeit zubereitete, befestigen keinen Körper.

Der Gang der Dinge erklärt mir nun, warum Hr. Talleyrand mich zurückgehalten hat. Er äußerte mir vor einigen Tagen, Herr Oubril komme jetzt; es sei ihm lieb, mich, da er mich mit demselben besonders in Verbindung kenne, gebrauchen zu können. Was ich zur Herbeiführung von Mäßigung zu wirken im Stande bin, soll gewiß geschehen. Ich werde dieses Verhältniß und seine Entscheidung noch abwarten und dann sehen, was mir mein guter Genius in Italien vorbehält.

Über den Posten Wiens ist wohl nichts entschieden; ich glaube daß bei der jetzigen Lage der Dinge dort eine Gesandtschaft mit der Gemmingischen Besoldung nicht aufgestellt werden wird. Der hiesige Posten wird stets kostbarer, die neuen Verhältnisse erfordern einen noch beträchtlicheren Aufwand, ohne Vermehrung kann ich nicht, und zumal verheiratet, bleiben; meine Familienverhältnisse, mein Name, die Menge meiner Relations, der allgemeine Anstand erlauben mir nicht, eine übertriebene Oekonomie eintreten zu lassen. Wenn meine Heirat zu stande kömmt, so werde ich darüber dem Hof meine Bemerkungen vorlegen und seine Entscheidung abwarten.

Als man mich in Dienst berief, engagierte ich mich, zwei Jahre auf dem Posten hier zu bleiben; ich hätte weniger die Wirkung der Kabale empfunden, wenn ich nach zwei Jahren mich zurückgezogen und eine andere Anstellung begehrt hätte.

Was macht der junge Hof? Die Prinzeß Stephanie wird wohl oft die Vergleichung Deutschlands zu ihrem Vaterland aufstellen, und da mag das erstere wohl nichts gewinnen . . .

Archiv der Familie v. Klüber in Baden.

379. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 10. Juli 1806.

[Schreiben Napoleons. Rückkehr seiner Gunst. Rentenvermehrung der beiden Markgrafen. Zusicherungen Reitzensteins.]

Dankt für abschriftliche Mitteilung des kaiserlichen Schreibens vom 23. Juni

Es leuchtet daraus die Wiederkehr der Gnade hervor, zugleich aber läßt sich daraus wahrnehmen, daß es gut ist, sich in die Veränderung der Administration gar nicht zu mischen. Es ist nun bei Hofe hier wieder alles so gut im Geleise, daß von einem Unwillen nichts mehr gespürt wird. Inzwischen will von einer Rentenvermehrung fürs Kurhaus nichts heraus, und deswegen ist mir's für

die Zukunft nicht ganz gut zu Mute. Wenn auch die Influenzbezirke noch so groß werden, so werden zwar Fürstenberg und Leiningen ꝛc. ꝛc. zum Unterhalt des Militaire beitragen müssen, auf der andern Seite aber wird der größere Glanz des Hofs und die Vermehrung, oder wenigstens die Unmöglichkeit einer Verminderung des Civilpersonalis wenig Einschränkungen gestatten, und so wird es dann immer an hinlänglichen Renten fehlen, so daß ich selbst politisch nicht rätlich finde, mehr zu verlangen, als was Herr von Reitzenstein mir mit Handschlag zugestanden hat, nämlich daß meine durchlauchtigste Herren zusammen 6000 fl. mehr Rentenersatz erhalten sollen, als Sie abgeben, wobei dann die sämtliche sequestrierte Objecte wieder teils flüssig, teils ersetzt werden sollen. Damit wird es sich alsdann wohl hausen lassen. Die Objecte, welche zum Ersatz dienen sollen, habe ich zwar vorgeschlagen, nämlich das Obervogteiamt Reichenau; es kommt aber drauf an, ob es nicht weit mehr ertrage, als daß man erfordern könne . . .

380. Reitzenstein an Karl Friedrich.

Paris, 16. Juli 1806.

[Legt Rechenschaft ab über die Erledigung der ihm erteilten Aufträge. Aussöhnung Napoleons mit dem Markgrafen Ludwig. Gedanken über die Schuldenpragmatik. Vorschläge für die Neuorganisation der Verwaltung. Gründe, weshalb ein Aufschub wünschenswert erschien.]

La dépêche très gracieuse de V. A. E. en date du 15 du mois passé contient les ordres suivants dont je m'empresse de Lui marquer très humblement l'exécution:

1° de faire les démarches nécessaires pour ramener l'Empereur à ses dispositions amicales envers Msgr le Margrave Louis. Cette intention s'est trouvée remplie sur le champ, et la lettre de S. A. à l'Empereur était si supérieurement rédigée que son effet devait être immanquable comme réellement il a été. La transmission du grand cordon de l'aigle d'or en a été une première preuve. Je ne doute pas qu'une lettre de l'Empereur, que j'expédie dans ce moment à Msgr le Margrave, ne contienne la confirmation de ces sentiments et que V. A. E. Elle-même ne trouve également les mêmes dispositions dans une autre lettre de l'Empereur que j'ai l'honneur de joindre ci-près.[2]

2° Une seconde injonction de V. A. E. était relative au projet d'une sanction pragmatique pour empêcher l'accumulation des dettes. Je fais passer aujourd'hui au B^{on} d'Edelsheim le résumé des réflexions que j'ai faites là-dessus[3], et comme maintenant il n'y a plus rien qui empêche de le mettre à exécution avec l'accession de tous les membres de la Maison

[1] Oben Nr. 359. — [2] Polit. Corresp. V, 687. — [3] Fehlt.

Electorale, je ne manquerai pas de prévenir l'Empereur avant mon départ que cette mesure a été définitivement prise. Je suis presque certain du bon effet que cela produira, et je mettrai un zèle infatigable à en profiter pour terminer l'affaire qui tient si justement à cœur à V. A. E.

Elle m'ordonne en outre

3° de Lui soumettre mes idées touchant la nouvelle organisation du pays et quelques autres objets accessoires. Ayant été retenu jusqu'ici par une négociation extrêmement vive dans les affaires de l'Allemagne de m'en occuper, je prendrai à tâche d'y travailler dès à présent pour pouvoir vous le soumettre, Monseigneur, ou par le prochain courrier ou à mon départ d'ici qui, vu l'état des affaires, pourra avoir lieu très incessamment. Si V. A. E. m'ordonne particulièrement de Lui mander dans quel sens, pourquoi et jusqu'où j'avais conseillé jusqu'ici de retarder l'organisation, j'y dois très humblement répondre que c'était d'un côté, parce que je prévoyais que la circonscription du pays éprouverait nécessairement des changements, et d'un autre côté parce que l'organisation faite il y a 3 ans m'avait toujours paru susceptible d'améliorations essentielles, ce qui me faisait craindre qu'en se précipitant trop d'organiser de nouveau on pourrait fort bien tomber dans les mêmes inconvénients. Ce délai ne sera plus de longue durée, et je m'estimerai infiniment heureux si, en contribuant de mes faibles moyens à un objet aussi important, je pouvais donner à V. A. E. une preuve de la soumission respectueuse et du profond dévouement avec lequel je ne cesserai d'être . . .

381. Reitzenstein an Karl Friedrich.

Paris, 16. Juli 1806.

[Lehnt mit Rücksicht auf seine erschütterte Gesundheit die Übernahme des Ministeriums des Innern ab.]

Il n'y a aucune circonstance de ma vie où l'état délabré de ma santé m'ait aussi profondément affligé que le moment où V. A. E. daigne m'adresser la vocation à une place à laquelle, au lieu de forces et de moyens suffisants, je ne pourrais apporter que la droiture de mes intentions et la pureté de mon respectueux et éternel attachement à Sa personne. Pendant près de 6 mois que je me trouve ici, je n'ai rien négligé pour donner de nouvelles preuves de mon zèle, et j'espère avoir rempli mon devoir autant qu'il était possible de le faire dans les circonstances difficiles et rebutantes où je me suis trouvé.

J'emploierai encore toutes mes forces, Monseigneur, pour réaliser le plus important des vœux personnels de V. A. E. et j'ose me flatter que peut-être j'y réussirai. Ma satisfaction en serait double en pouvant con-

vaincre V. A. E. que, si j'ose Lui demander la permission de Lui proposer pour la place d'un ministre de l'intérieur des personnes infiniment plus dignes et plus capables que moi, ce n'est ni par manque de dévouement à Sa personne, ni enfin par une idée exagérée des difficultés à surmonter, mais uniquement par un sentiment pénible que la comparaison entre mes moyens et mes devoirs futurs doit nécessairement faire naître. Il n'y a aucune place, à ce que je crois, où l'on puisse faire autant de bien, mais c'est une raison de plus, Monseigneur, pour ne pas y apporter un corps et une tête usés.

Si j'avais encore le même physique comme il y a 12 ans, j'aurais peut-être la témérité de me croire capable d'une charge aussi importante; mais il se passe malheureusement bien peu de jours où je ne reçoive des avertissements douloureux sur mon incapacité pour une place, qui demande un travail assidu de tous les jours et soutenu avec une vigueur toujours la même. V. A. E. aura certainement la grâce de Se persuader qu'il me faut du courage pour m'apprécier tel que je suis, mais je croirais manquer essentiellement à mes devoirs les plus sacrés, si, en empêchant un autre choix, j'eusse la présomption de me mettre à la tête d'un département où je resterais bien au-dessous de l'attente que vous avez, Monseigneur, la trop grande bonté de me marquer.

J'ose obtenir votre permission de soumettre à V. A. E. ce qui me paraîtra à cet égard le plus utile au bien de Son service.

Dans toutes les autres occasions je m'estimerai de même toujours heureux, si je pourrai y contribuer de ma personne et offrir à V. A. E. l'hommage respectueux de ma plus profonde soumission à Ses ordres et de l'éternel attachement avec lequel je serai jusqu'au dernier moment de ma vie . . .

Abschrift.

382. Reitzenstein an Markgraf Ludwig.

Paris, 16. Juli 1806.

[Napoleons Gesinnung gegen den Markgrafen und die Gräfin Hochberg. Bemühungen zugunsten der Erbfolge der Grafen Hochberg. Scharfe Mißbilligung der Schuldenwirtschaft der Gräfin Hochberg und des Verhaltens des Finanzrats. Kritik des Domänen- und Holzverkaufs. Mahnung zur Aufhebung des Konskriptionssystems und zur Einschränkung des Militäraufwands.]

. . . In der Anlage erhalten Höchstdieselben ein weiteres Schreiben des Kaisers[1], und ich glaube mit voller Überzeugung versichern zu können, daß es

[1] Von den vier Schreiben Napoleons vom 13. Juli an Karl Friedrich, Ludwig, den Kurprinzen und die Kurprinzessin, mit denen der Feldjäger Montanus am 17. Juli abgefertigt wurde, fehlt das an den Markgrafen gerichtete; die übrigen s. Polit. Corresp. V, 687 und Corresp. de Napoléon I. 12, 540ff.

demselben wirklich nur um eine seines Erachtens vorteilhaftere Organisation des Ministeriums, hauptsächlich des Finanzdepartements zu tun war und daß übrigens S. M. gegen Höchstdero Person durchaus keine widrige Gesinnungen hegten oder, wenn ja dergleichen durch Insinuationen von Stuttgart und noch weit mehr von München aus hervorgebracht worden wären, sie nunmehr ganz gewiß verschwunden sind. Es ist sehr möglich, daß der Kaiser gegen Ende des nächsten Monats nach Frankfurt kommen, und bei dieser Gelegenheit werden Höchstdieselben sich von der vollkommensten Rückkehr seiner ehemaligen Gesinnungen selbsten weit besser überzeugen können, als ich imstande wäre, es auszudrücken. Auch mit der Frau Gräfin von Hochberg Exc., an welche ich anliegenden Brief[1] einzuschließen mir untertänigst erlaube, scheinen S. M. zum teil wenigstens wieder ausgesöhnt zu sein; doch wird dieses vorzüglich von einer künftigen guten Ökonomie abhangen. Gegen die Herren Grafen aber bemerke ich eine desto bessere Gesinnung, und da ich den Punkt der Successionsfähigkeit, der Sr. Kf. D. so sehr am Herzen liegt, nie aus dem Gesicht verliere, so habe ich anliegende Garantie als geheimen Artikel[2] zu dem vor 3 Tagen unterschriebenen Traktat in Vorschlag gebracht. Ich werde mich aufs möglichste bemühen, ihn gleich jetzt durchzusetzen, sollte dieses aber auch noch Anstand finden, so bin ich jedoch vollkommen überzeugt, daß es bei der bevorstehenden Anwesenheit des Kaisers in Frankfurt gewiß durchgehen wird. Nur muß ich dabei die hauptsächliche Bemerkung machen, daß, wenn ich die Intention des Kaisers recht gefaßt habe, er für nötig hält, daß bloß J. Kf. D. zu Höchstihro persönlichen Beruhigung in Kenntnis davon kommen, die Frau Gräfin aber gar nichts davon erfahre, damit Denenselben immer noch ein Motiv übrig bleibe, den wohlgemeinten Rat des Kaisers nicht aus dem Gesicht zu verlieren.

Soviel nunmehr die übrigen Punkte Höchstihro gnädigsten Zuschrift betrifft, so würde ich mich in der Tat unaussprechlich unglücklich fühlen, wenn Ew. Hf. D. in derjenigen Freimütigkeit, mit der ich mir manchmal erlaubte, mich über die Finanzadministration und überhaupt die inn- und äußere Lage des Staats gegen Höchstdieselbe zu äußern, eine Verletzung des schuldigen untertänigsten Respekts oder ehrgeizige und unlautere Absichten wahrzunehmen hätten glauben können. Ew. Hf. D. erstrecken sich vorzüglich über die 4 Punkte:

1. die Schulden der Frau Gräfin Exc.,
2. des Domänenverkaufs,
3. des Holzverkaufs und
4. des Militärs.

Woferne Höchstdieselben die Gnade haben wollen, meine Gedanken über diese Punkte einer strengen Prüfung zu würdigen, so darf ich mir schmeicheln, daß Höchstsie mich wiederum wie ehemals als einen dem Kurfürsten, dem Haus

---

[1] Fehlt.

[2] Identisch mit dem Polit. Corresp. V, 692 mitgeteilten Geheimartikel.

und dem Land eifrig ergebenen Diener finden werden, der sehr häufig, teils aus Mangel an hinreichender Kenntnis, teils aus Übereilung oder vorgefaßter Meinung fehlen konnte, aber wenigstens nie andere als die reinsten Absichten hatte.

Aus der Durchsicht der Aktenstücke habe ich, soviel 1. die Schulden der Frau Gräfin anlangt, mit wahrer Bestürzung ersehen, daß diese Schulden dem Geheimen Finanzratsprotokollauszug vom 15. März gemäß von S^mo bereits übernommen worden, daß auch schon die Summe von 254 000 fl. gegen 25 % Nachlaß eingehandelt worden, daß in Ansehung einer weiteren Summe pp. 164 000 fl. die Schritte wegen einer ähnlichen Einlösung bereits zu weit gediehen, als daß sie so leicht wieder zurückzunehmen sein dürften, daß endlich mehrere andere teils schon größtenteils bezahlt worden, teils S^mi Befehl gemäß ohne Abkürzung bezahlt werden sollen.[1] Wenn man nun erwägt, daß bereits vor mehreren Jahren 80 000 fl. bezahlt worden, daß sich anno 1803 eine weitere Schuldenlast von beinahe 226 000 fl. gezeigt und dann in weniger als 2 Jahren die ungeheure Summe von 666 000 fl. dazugekommen, so ist es freilich nicht zu verwundern, wenn dem französischen Kaiser solche Details, die er genauer zu kennen scheint, als man vielleicht ahndet, äußerst auffallen, wann er von der allerdings sehr viel für sich habenden Vermutung, daß in einem so kurzen Zeitraum unmöglich soviel Schulden wirklich contrahiert worden sein können, ausgehend, sich eine andere, noch weit traurigere Erklärung davon macht, und überhaupt von dem Ganzen der badischen Verfassung die nachteiligsten Eindrücke zurückbleiben. Freilich hat der Geheime Finanzrat in seinem Antrag gesagt, daß bei dem Entschluß S^mi, diese Schulden zu übernehmen, ihm etwas weiteres nicht übrig bleibe, allein selbst mit diesem Entschluß würde die so notwendige Untersuchung in keinem Widerspruch gestanden sein, wie noch von ao. 1803 bis Ende 1804 mehr als 600 000 fl., deren Verwendung doch einigermaßen hätte documentiert werden müssen, verbraucht werden konnten und wo eine so große Geldsumme hingekommen. Denn daß auf diese Art das blühendste Land in kurzem notwendig zugrund gerichtet werden müsse, vorzüglich wenn solche Depensen bei schon zerrütteten Finanzen und unmittelbar nach einem verheerenden Krieg gemacht werden, fällt in die Augen, und es ist eine harte, eine traurige, aber auch leider nicht zu verkennende Wahrheit, daß dergleichen Geschichten in einem Augenblick, wo am Hungertuch nagende Pensionnairs wegen ausbleibender Bezahlung bei Reichsgerichten und Exekutionscommissionen klagbar auftreten, Schatten auf die Administration werfen.

2. Den Domänenverkauf betreffend, so hat sich denn doch aus den Akten soviel ergeben, daß für die Summe von 771 000 fl. und zwar, wie es scheint,

[1] Danach bedürfen meine Bemerkungen zu den Angaben von Massias (Polit. Corresp. V, 588) allerdings der Berichtigung; die Schulden der Gräfin, bezw. die auf Grund ihrer Mitteilungen erfolgten Zahlungen erreichten in der Tat eine erschreckende Höhe, die zu mancherlei Bedenken und Zweifeln Anlaß geben mußte.

bloß in dem letzten halben Jahr für mehr als 400000 fl. verkauft worden. Wieviel an den Kaufschillingen noch rückständig, also noch nicht verbraucht sei, kann ich nicht ermessen, allein das wirklich Erhobene ist denn doch zu den Currentausgaben des Staats verbraucht, mithin der Kapitalwert des Landes um so viel verringert worden.

3. Den Holzverkauf betreffend, so würde der Plan des Geheimerats Baumgärtner wegen Abstockung angeblich überflüssiger Waldungen allein schon hinreichen, um ihn als gänzlich unfähig zu einer soliden Finanzadministration darzustellen. Herr von Seckendorff hat in seinem Gutachten die äußerste Schonung beobachtet; man darf aber nur diejenigen Momente ausheben, die er berührt hat, um sich von der Hinfälligkeit seines Plans zu überzeugen. Von diesen beiden Umständen, dem Domänen- und dem Holzverkauf, wußte ich nichts, als der Kaiser darüber sprach, und ich habe nunmehr mit Erstaunen gesehen, welche zuverlässige Nachrichten er über alles bekommen muß, was das badische Land angeht. Dies hat bei mir die Überzeugung erweckt, daß er vertraute Correspondenten an mehreren Orten des Landes haben muß[1], und dieser Umstand allein dürfte schon mehr als hinreichen, künftig die Benutzung der von dem Kaiser gegebenen Ratschläge sich um so ernstlicher angelegen sein zu lassen. Erst kürzlich habe ich vernommen, daß unmittelbar vor der Einberufung des Herrn von Seckendorff der Geheimerat Baumgärtner ein beträchtliches Darlehen so geschickt negociert habe, daß die Zinse auf 13% gekommen sein würden. Durch nichts kann wohl der Kredit schneller zerstört werden, als durch dergleichen Operationen. In Ansehung

4. des Militärs werden Höchstdieselben bereits von des Kurprinzen Hf. D. Höchstdessen äußerste Abneigung gegen die Abgabe dessen Direktion vernommen haben. Ich kann mich daher, soviel diesen Punkt betrifft, bloß auf die Äußerung eines ehrerbietigsten Wunsches beschränken, welcher darin besteht, daß Ew. Hf. D. Serenissimum dahin zu bewegen geruhen möchten, bei der jetzt so sehr zugenommenen Bevölkerung und nicht vorhandenen Notwendigkeit, den effectiven Militärstand beträchtlich zu erhöhen, folglich bei der ausnehmenden Leichtigkeit, die benötigten Recruten aus völlig entbehrlichen jungen Leuten herbeizuschaffen, das seit kurzem bestehende Conscriptionssystem[2] wieder aufzuheben. Zwar wird jetzt das diesseitige Contingent für Kriegszeiten auf 8000 Mann erhöht, allein wie bestimmt sich der französische Kaiser darüber erklärt hat, daß dies gar nicht so ernstlich gemeint sei, ist Höchstdenselben aus meinem vor einigen Monaten eingeschickten Précis[3] noch in höchster Erinnerung. Das Conscriptionssystem ist das einzige, was Mißvergnügen im Land erregt, allein es erregt auch allgemein, und

[1] In den Pariser Archiven haben sich solche Geheimberichte bisher nicht gefunden.

[2] Über die Einführung des Konskriptionssystems im März 1804 und den Widerstand, auf den es in den neuangefallenen Landesteilen, insbesondere im Fürstenbergischen stieß, vergl. Badischer Militäralmanach J. 1862, S. 30ff.; J. 1863, S. 18.

[3] Polit. Corresp. V, 615ff.

man kann nicht leugnen, daß so, wie es dermalen existiert, die unübersehbarsten Bedrückungen und Mißbräuche das ganz unvermeidliche Resultat davon sein müssen. Vielleicht lassen sich hiebei auch noch beträchtliche Ersparnisse anbringen; wenigstens ist es nicht zu leugnen, daß der Militäretat, mit dem vielleicht etwas zu frühe vorangegangen wurde, einen vorzüglichen Anteil an den finanziellen Verlegenheiten hatte; daß auf der einen Seite ein eingeschränkteres Militär zur Erlangung der erhaltenen Territorialvergrößerungen auch hingereicht haben würde, so wie auf der andern Seite Kurhessen durch seine unverhältnismäßige Militärmacht sich nicht den geringsten Vorteil verschafft hat. Was ich hierüber im Juli 1802 S^mo schriftlich untertänigst anzuraten mir erlaubt, ist bekannt; niederschlagende Eindrücke mußte es mir daher freilich machen, wenn ich die kaum ein Jahr darauf, nämlich unterm 17. Mai 1803, genommene Resolution mit der gerade ein Vierteljahr später, nämlich den 17. August 1803, von dem Kurerzkanzler gemachten Organisation verglich, nach welcher derselbe, ohne seiner Consideration als erster Kurfürst des Reichs etwas zu vergeben und ohnerachtet er an der Bevölkerung ungefähr ein Viertel der damaligen badischen Lande und an Revenuen beinahe die Hälfte hatte, sein Militär auf 326 Mann, nämlich 180 Füseliers, 60 Grenadiers, 30 Jäger, 30 Husaren und 26 Artilleristen bestimmte, dabei aber auch die heilsamsten Schritte zur Tilgung seiner übernommenen Schulden machen konnte.

In dieser ganzen Darlegung, gnädigster Herr, bin ich vollkommen unparteiisch; ich wünsche nichts als den sonst unvermeidlichen Untergang eines schönen Landes nicht mit ansehen zu müssen und nicht bloß von S^mo, sondern selbst von Ew. Hf. D. Unruhe, Kummer und später nachfolgende Reue zu entfernen. Durch Vorsteckung dieses Zwecks schmeichle ich mir eine weit gegründetere Ansprache auf das Bewußtsein zu erwerben, Höchstdenselben treu devotest ergeben zu sein, als wenn ich aus sogenannter Wohldienerei, der sich ein ehrlicher Mann nie beschuldigen lassen darf, die Wahrheit zu verschleiern und gefährliche Wunden dem Blick Ew. Hf. D. zu entziehen mich bemühte. So wie jenes mein einziges Ziel ist, so soll auch die Erreichung desselben meine einzige Belohnung bleiben . . .

383. Markgräfin Amalie an Dalberg.

Darmstadt, 17. Juli 1806.

[Ein Brief an die Kurprinzessin ging verloren. Befremden Napoleons. Bitte um Übermittlung eines aufklärenden Schreibens.]

J'ai reçu, Monsieur, avec bien de la reconnaissance vos deux lettres du 2 et 3 du courant[1], je ne peux assez vous répéter, combien je suis sensible aux marques d'intérêt que vous me donnez en toute occasion.

[1] Fehlen. Zum Folgenden vergl. Polit. Corresp. V, 688.

En voici encore une où j'ai recours à votre amitié pour remettre l'incluse à l'Empereur. Il s'est prononcé vis-à-vis de mon fils d'une manière, qui me fait croire qu'il doute encore que j'ai écrit dans le temps à la Princesse Stéphanie; c'est ce qui m'a engagée à le supplier de faire faire des recherches sur mon paquet perdu; c'est comme vous dites, Monsieur, une noirceur insigne de vouloir élever des germes de méfiance entre la Princesse et moi, et vraiment il m'importe que la chose soit approfondie. Je suis à la veille de rejoindre mon fils et sa femme à Mannheim, où ils comptent passer quelques jours. J'ai été retenue ici bien plus longtemps que je ne le croyais par la maladie de ma fille et par une forte fièvre qui me prit à la suite de ces inquiétudes et dont je suis à peine convalescente. L'espoir que vous donnez pour la Maison d'ici a causé une joie sensible à mon bon frère, et ma satisfaction en est redoublée . . .

Eigenhändig. Frh. v. Heyl'sches Archiv zu Herrnsheim.

384. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 20. Juli 1806.

[Energisches Auftreten Reitzensteins bei den Rheinbundsverhandlungen. Hervorragende Stellung unter den deutschen Gesandten. Befolgung seiner Ratschläge durch den Markgrafen.]

. . . Dem Herrn von Reitzenstein muß ich nachsagen, daß er gefochten, gedroht und so lange getobt hat, bis er fast alles erreicht, was er verlangt hat. Die sämtlichen deutschen Ministres waren dieser Tagen bei ihm hier im Hause versammelt, und ich habe den Platz von Groos dabei versehen. Alle provocieren auf seine Kenntnis, Erfahrung und Gewicht, und er hat auf ihr Ansuchen die Erklärung an den Reichstag[1] mir in ihrer Gegenwart dictiert und übernommen, sie dem Kaiser vorzulegen. Dieses ist durch Talleyrand geschehen und nicht ein Buchstabe geändert worden. Durch diese Superiorität vor allen übrigen Gesandten wird er vermutlich in mehreren Desiderien, die er noch für Baden eingegeben hat, ziemlich Gehör finden. Cetto und Pappenheim, beede geschickte Négociateurs, räumen dem Herrn von Reitzenstein das Feld, davon habe ich mich selbst überzeugt. Er hat mir das Schreiben zu lesen gegeben, das er an Ew. Hf. D. durch Groos abgeschickt hat[2], und ließ sich dabei ganz vertraulich mit dem Wunsch heraus, wann Höchstdieselben nur jetzo seinen Rat befolgen, so wolle er alles gerne vergessen, was geschehen seie, und frug mich, ob ich glaube, daß es geschehen werde. Ich antwortete, daß ich nicht daran zweifle, soferne es in Höchstdero Macht allein stehe. Ja, sagte er, wer wird dann das Wohl der Untertanen und des Hauses selbsten nicht wollen? — Damit brach er ab . . .

[1] Polit. Corresp. V, 706, 712.

[2] Oben Nr. 382.

385. Markgräfin Amalie an Kaiserin Elisabeth.

Karlsruhe, 23. Juli 1806.

[Erste Begegnung mit der Kurprinzessin. Eindrücke. Veränderungen in Karlsruhe. Der Hofstaat Stephanies.]

Erste Begegnung mit der Schwiegertochter in Mannheim.[1]

Je trouve la Princesse Stéphanie mieux que je ne le croyais; elle a de jolis regards, les cheveux cendrés, pas blonds du tout, le nez assez grand, mais bien formé, la bouche pas petite, mais de belles dents. Cette tête irait mieux sur une taille plus élevée, car elle est petite et se tient mal, le dos un peu rond. L'ensemble est agréable, je ne lui trouve pas l'air d'avoir 16 ans, je lui en donnerais plutôt 20 malgré sa petite taille. Elle m'a reçue avec embarras, mais aussi avec le désir de me plaire. Elle paraît avoir beaucoup de vivacité, mais pas fort douce. Charles est bien avec elle, mais point amoureux du tout.

Der Kurfürst wird zur völligen Erholung nach Baden gehen, der Kurprinz sich mit seiner Gemahlin nach der Favorite begeben.

«J'ai trouvé beaucoup de changement ici, entr'autres tous les hommes ont le Titus sans poudre[2]; bien des personnes me paraissent méconnaissables depuis cette métamorphose, on dîne à 5 heures, ce qui me convient assez. Mme de Walsh, la grande-maîtresse, me paraît une femme d'esprit, mais trop déterminée; il y a encore une jeune demoiselle[3], compagne et amie de pension, qui est bien élevée et plus douce, à ce que je crois, que sa maîtresse» . . .

Eigenhändig. Staatsarchiv Darmstadt.

386. Reitzenstein an Edelsheim.

Paris, 23. Juli 1806.[4]

[Entsendung Hofers nach Regensburg. Zweck. Zusammenkunft von Vertretern der Hauptstaaten des Rheinbunds zur möglichsten Wahrung ihrer Unabhängigkeit. Ausarbeitung einer neuen Organisation für Baden unter Heranziehung fürstenbergischer und leiningenscher Beamten. Präliminarfriede mit Rußland. Politische Lage Preußens. Neue wichtige Veränderungen stehen bevor. Clarke.]

Herr v. Haynau überbringt den Entwurf der am Reichstage abzugebenden Erklärung, die durch Kurier sofort nach Regensburg weiter befördert werden muß.

[1] Vergl. K. v. Freystedt, Erinnerungen aus dem Hofleben. Herausgegeben von K. Obser. S. 44 ff.

[2] Mit Ausnahme von Edelsheim, Gayling und Geusau; sie allein «ont conservé la queue et de la poudre». An Elisabeth, 6. September 1806.

[3] Mlle de Bourjolly. Vergl. Denkwürdigkeiten des Markgrafen Wilhelm von Baden, ed. K. Obser I, 275.

[4] Der erste Teil gedruckt Polit. Corresp. V, 715 ff.; der fehlende Schluß hat sich nachträglich bei der Korrespondenz Edelsheim-Dalberg aus dem Jahre 1807 gefunden. Ich teile daher den ganzen Text im Zusammenhange nochmals mit.

. . . Il serait inutile au reste de répéter ce qui se trouve déjà dans mes rapports allemands; je me borne donc à y ajouter:

1° qu'il me paraît très urgent d'envoyer quelqu'un auprès de l'Electeur Archichancelier à Ratisbonne pour le surveiller, le contrôler dans ce qu'il fera par rapport au statut fondamental[1], et pour empêcher autant que possible tout ce qu'on pourrait vouloir y glisser de contraire à notre souveraineté et de trop approchant d'une sujétion dangereuse à l'Empire Français. Mr de Wintzingerode donnera absolument le même conseil à son maître, et je crois qu'à Munich et à Darmstadt on n'en sentira pas moins la nécessité. Comme Mr Hofer est presque sur les lieux et que d'ailleurs il me paraît le plus propre à cette besogne, je crois qu'on ferait fort bien de la lui confier. Il sera bon encore

2° de préparer une conférence secrète entre les députés de ces quatre cours pour se concerter, non seulement sur ce qui resterait encore à arranger touchant l'extension de la souveraineté sur les petits Etats, mais surtout sur le contenu du futur statut fondamental, sur les points qui pourront être accordés, sur ceux auxquels il faudra opposer une résistance, sur le concordat futur, l'Electeur Archichancelier ayant cessé dès ce moment d'être archevêque métropolitain etc. Mr Hofer sera à même de sonder à cet égard les dispositions des autres cours, comme je le ferai ici de mon côté. Ensuite il faudra se réunir avec le moins d'apparence possible sous le prétexte de prendre les eaux, p. ex. à Baden, Wildbad, Schlangenbad etc. ou autres endroits pareils. Il ne s'agit de rien que de nous conserver une ombre d'indépendance.

3° Ce n'est que maintenant qu'on pourra s'occuper d'une nouvelle organisation. Je comptais envoyer par Mr de Haynau un petit travail là-dessus que S. A. E. m'a ordonné de préparer; mais le temps en a été trop court, et je dois me le réserver pour mon retour. Dès que Mr Groos sera revenu, je compte prendre mon audience de congé et m'acheminer ensuite si tôt que je pourrai. Arrivé à Carlsruhe, je prévois bien qu'il me faudra m'y arrêter quelques jours, pour donner les éclaircissements ultérieurs qu'on me demandera sans doute, et je compte profiter de ce séjour forcé pour présenter mes vues sur l'organisation nouvelle. Il sera

[1] Das Fundamentalſtatut des Rheinbundes, deſſen Entwurf der Fürſtprimas binnen Monatsfriſt vorlegen ſollte. Der Entwurf iſt von Dalberg ohne jede Verſtändigung mit den übrigen Bundesfürſten ausgearbeitet und am 4. Auguſt an Napoleon überſandt worden. Reitzenſtein bemerkt, derſelbe beſtehe zum Teil aus ſchönen Phraſen zum Lobe des Kaiſers, zum Teil aus Beſtimmungen zugunſten Dalbergs und ſeiner Familie und zerſtöre auch jeden Schein von Unabhängigkeit, ſo daß er ſelbſt in Paris nicht gebilligt werde. (An Edelsheim, 24. Auguſt.) Vergl. dagegen v. Beaulieu-Marconnay, Karl v. Dalberg, II, 88, 105. — Der Entwurf iſt bekanntlich in den Pariſer Akten begraben geblieben; wie ſo manche andere Beſtimmung der Rheinbundsakte iſt auch dieſe niemals durchgeführt worden.

très utile de pouvoir consulter pendant ce travail quelques individus des pays les plus considérables qui tombent sous notre domination, savoir Furstenberg et Linange. Quant au premier, Mr de Kleiser, qui repart demain pour Donaueschingen par Carlsruhe, s'est déjà offert de se rendre pour cet effet à Carlsruhe, dès qu'on lui enverra l'ordre; et, quant à Linange, Mr de Dawans pourra certainement indiquer la personne la plus propre et qui connaisse le mieux le pays. J'ai fait entrevoir à Mr de Kleiser qu'il serait reçu avec plaisir dans notre service, et il me paraît de la plus haute importance de donner de pareilles espérances et de les réaliser aussi, d'autant plus qu'il ne faudra point laisser aux princes dépossédés des *Regierungen*, mais simplement des *Hofkammern* . . .

Quant aux nouvelles politiques, la signature de la paix avec la Russie absorbe toute l'attention.[1] Quoiqu'on m'ait assuré que ce n'est pas encore un traité formel, mais seulement des articles préliminaires . . ., sa signature, faite deux jours après l'arrangement des affaires de l'Allemagne, est la preuve la plus complète que la Russie ne veut plus entendre parler de ces affaires, et qu'ainsi il n'y avait plus de moyen de songer à autre chose sinon à signer ce qu'on nous présentait. Cet événement est notre justification à nous tous, et je me félicite maintenant d'autant plus de ce que par une espèce d'instinct pour ainsi dire, j'ai signé au moment où je me convainquis que j'étais à peu près arrivé au maximum de ce qu'on pouvait nous concéder. Ceci est d'autant plus heureux que nous aurions couru grand risque d'une diminution considérable des autres lots en faveur de celui de Wurtemberg, Mr de Wintzingerode s'étant donné l'air, comme si la pacification avec la Russie et son rapprochement à la France avaient été particulièrement amenés par les bons offices du Roi de Wurtemberg et l'influence de l'Impératrice mère.

Que V. Exc. mette en parallèle ce que je Lui ai mandé dernièrement relativement à l'Impératrice soi-disant régnante et aux prétendus mauvais offices de Mme la Margrave, et Elle se figurera sans peine à quel point je suis aise d'avoir signé et d'être échappé à ce qu'il y aurait eu à craindre.

Mr de Lucchesini ignorait profondément cette signature jusqu'au lendemain; jamais je ne l'ai trouvé aussi abattu qu'hier où je me suis rencontré avec lui chez Mr de Talleyrand. A l'exception d'un article qui regarde la République des Sept Iles, on ne sait rien encore du reste de son contenu; mais Mr de Lucchesini ne paraît nullement rassuré sur la crainte qu'il pourrait bien s'y trouver quelque chose de fâcheux touchant

[1] Am 20. Juli unterzeichnete Oubril die Friedenspräliminarien mit Frankreich, denen das Petersburger Kabinett dann freilich die Ratifikation versagte.

le Hanovre. On est très curieux maintenant d'apprendre la détermination de l'Electeur de Hesse. Avec de l'adresse il aura non seulement Waldeck, mais encore, pour donner à la Prusse un soufflet de plus, Fulda. Mr Roux a été envoyé avec toutes ces belles nouvelles à Berlin; avant son départ on a fait courir le bruit que la Prusse ne se contenterait pas des pays de Anhalt et Lippe, ni même de Brunswick et Mecklembourg, mais qu'elle s'emparerait jusqu'à la Saxe. Bref, les mois d'août et de septembre seront plus importants pour l'Allemagne que les événements des trois siècles passés. Il se confirme au reste de plus en plus que l'Empereur viendra à Francfort avant le 1[r] septembre. Il faudra — soit dit entre nous — bien cajoler notre petite Princesse et la disposer à soutenir avec vigueur les démarches qu'on devra renouveler alors pour rappeler le souvenir de la Suisse . . .

Bei der wichtigen Rolle, die General Clarke bei den Verhandlungen mit Rußland und England gespielt, war es doppelt erfreulich und wertvoll, daß der Kurfürst ihm das Großkreuz seines Hausordens verliehen.

---

387. Markgraf Ludwig an Reitzenstein.

Karlsruhe, 23. Juli 1806.

[Bemerkungen zu dem Schreiben Reitzensteins vom 16. Juli. Zurückziehung von allen Geschäften.]

. . . Für die gütige Übermachung des Schreibens des Französischen Kaisers Majestät kann ich nicht minder unterlassen, Ew. Exc. den ergebensten Dank zu sagen. Es hat mich dessen Inhalt über manche Ereignisse, welche sich mit mir seit einiger Zeit zugetragen haben, sehr beruhigt und aufgeklärt, im ganzen aber bestätigt, was Ew. Exc. gefällig war, mir in Dero Zuschrift Tröstliches wegen der Rückkehr der Kaiserlichen Gnade zu eröffnen . . .

Den geheimen Artikel wegen der Successionsfähigkeit der Kinder zweiter Ehe des Kurfürsten nebst einem Auszug Dero Schreibens in diesem Betreff wegen denen Gesinnungen des französischen Kaisers habe ich dem Kurfürsten, meinem Herrn Vater, zu überreichen nicht verfehlt. Er hat es so aufbewahrt, daß ich nicht zweifeln darf, daß es für die Frau Gräfin ein Geheimnis bleiben wird.

Da mir Ew. Exc. die frohe Hoffnung geben, spätestens binnen 14 Tagen das Vergnügen zu haben, Dieselben persönlich verehren zu können, so erlaube ich mir nur noch, Denenselben für Dero Ansicht der vier Punkte, Schulden der Frau Gräfin, Domänenverkauf, Holzverkauf und das Militär betreffend, zu danken. Wegen letzterem erkenne ich den wohlgemeinten Wink mit voller Erkenntlichkeit. Nur der Kurprinz stehet mir im Weg, sonsten würde der Entschluß ebenso schnell als der der Ablegung des Finanzrats und der Forstcommission heute noch ausgeführt worden sein . . .

Da ich nun seit einigen Monaten nicht den mindesten Anteil mehr an den badischen Staatsangelegenheiten nehme, mein Herr Vater es sich zum Gesetz zu machen scheint, mit mir schlechterdings von nichts, was dahin einschlagt, zu sprechen, noch von mir Gegenstände, die dahin einschlagen, anzuhören, außer was etwa das Militär betrifft, so fange ich nun an, auf meine Gesundheit einige Aufmerksamkeit zu legen, welche das vorige Frühjahr einen nicht unbeträchtlichen Stoß erlitten hat. Demgemäß werde ich in Baden, wo der Kurfürst demnächst hingehen wird, eine Kur gebrauchen, welche mir die Ärzte angeraten haben . . .

Eigenhändig.

388. Markgraf Ludwig an Vierordt.

Karlsruhe, 25. Juli 1806.

[Stellung zu den Ratschlägen Reitzensteins, das Militärwesen betreffend. Entschluß zum Rücktritt von seiner Leitung. Will den Hof für einige Zeit verlassen. Grund.]

. . . Den Brief des Herrn von Reitzenstein habe ich mehrmalen durchlesen. Er enthaltet aber, soviel ich fähig bin, daraus zu entnehmen, für die Zukunft keinen anderen Rat, als rücksichtlich des badischen Militaire ein anderes Cantonreglement einzuführen und die Truppen nicht zu vermehren. Die Conscription betreffend ist es meinem Erachten notwendig, die Meinung des Herrn von Reitzenstein mündlich und ausführlicher zu erhalten, um ihr nachleben zu können. Die Vermehrung der Truppen liegt mir gewiß nicht am Herzen, insoferne man mich bei dem Kaiser vertreten will, wann dieser verlangt, daß 8000 Mann marschieren sollen und man alsdann nur 3000 kann ausrücken lassen. Um aber allem diesem beizeiten aus dem Wege zu gehen, so ist mein ungeheuchelter Wunsch, gegen Ende September das Militaire abzugeben, wo alsdann es so eingerichtet werden kann, wie es das Wohl des Staates erheischt. Ich ersuche Sie angelegentlich, nicht müde zu werden, zu beweisen und zu versicheren, daß ich aus keinem Anlaß und bei keiner Gelegenheit Anteil an Beratschlagungen noch Deliberationen nehme, weder directe noch indirecte . . .

Ich sehe zum Voraus ein, um ruhig leben zu können, muß ich meinen alten Vater auf einige Zeit verlassen. Dies macht seine Gesundheit nicht besser und betrübt mich tief, und doch wird es nicht anders zu machen sein. Der Kurfürst und der Herr von Seckendorff sind nicht immer gleicher Ansicht. Dies wird unfehlbar auf meine Rechnung geschrieben . . .

Konzept.

389. Seckendorff an Karl Friedrich.

Karlsruhe, 27. Juli 1806.

[Endgültige Ablehnung des Finanzministeriums. Bitte um anderweitige Anstellung.]

In Folge der beabsichtigten Erklärung am Reichstage wird die badische Komitialgesandtschaft künftig in Wegfall kommen. Seckendorff hofft auf eine „angemessene" Wiederverwendung, glaubt aber auf die ihm angetragene Stelle eines Finanzministers verzichten zu müssen. „Nie würde ich mich derselben mit aller damit verbundenen Verantwortlichkeit unterziehen dürfen, als wenn mir die Organisation des Finanzdepartements und die Auswahl der dabei beschäftigten Personen auf Überzeugung für das Beste des höchsten Dienstes, auf Pflicht und Gewissen überlassen werden könnte. Mir sind indessen die hierbei verbundenen Schwierigkeiten nicht unverborgen, und auch der Schein der Zudringlichkeit würde meine Gefühle empören."

Abschrift.

390. Dalberg an Klüber.

Paris, 28. Juli 1806.

[Gehässige Bemerkungen über Reitzenstein. Die Briefaffäre Reitzensteins und die Erklärung am Reichstag. Zukunftspläne. Bitte um Informierung über die Vorgänge in Karlsruhe.]

. . . Unerklärbar bleibt mir stets das Betragen des Herrn v. Reitzenstein, und ich erlaube mir um so weniger ein freies Urteil darüber zu fällen, als ich diesen Mann persönlich zu achten eben keine Ursache finde. Der H. v. Beaumont[1], der von Karlsruhe die genaueste Rechenschaft ablegte, nannte ihn vor wenigen Tagen «un archi-menteur» und versicherte mich, der Kaiser und die Kaiserin seien über das Unterschlagen des Briefes der Frau Markgräfin sehr ungehalten. Der Kurprinz scheint seiner Mutter alles geschrieben zu haben; sie schickte mir wirklich einen Brief an die Prinzeß und einen an den Kaiser und bat mich beide zu besorgen. Da die Prinzeß bereits abwesend war, so übergab ich beide an den Mr Talleyrand und dieser an den Kaiser, und der erstere sagte mir abends beim Spiel: «ce sont de véritables infamies!» Talleyrand mag Reitzenstein ohnedies nicht, und sein Äußeres wird ihm in der großen Welt stets sehr entgegen sein. Man ist übrigens hier mit der Art der Behandlung der Prinzeß in Karlsruhe sehr zufrieden, und sie selbst äußert in ihren Briefen viel Gutes und Artiges über ihren Aufenthalt u. s. w. Ich wünsche herzlich, daß das gute Einverständnis sich erhalten möge.

Unsere deutschen Angelegenheiten haben nun, wie Sie es werden gelesen haben, die entschiedenste Wendung genommen. Vieles, würdiger Freund, liegt noch im Hinterhalt. Ich habe in meiner letzten Depesche den Inhalt des russischen Friedens, allen noch unbekannt, mitgeteilt, und da die französische Armee noch drei Monate in Deutschland verweilt, so mag wohl manches bis dahin an das

[1] Französischer Kammerherr, der eben aus Karlsruhe zurückkehrte.

Tageslicht kommen. Die wohltätigere Absicht bleibt immer diese: man will Deutschland mit Anschluß Österreichs und Preußens und in der Form einer Confédération unter Frankreichs Oberleitung bringen, man wird zu dem Ende hier vielleicht ein deutsches Ministerium, eine deutsche Justizstelle oder, wie gestern ein Vertrauter sagte, eine Austrägalinstanz errichten und so, wie die neuen droits réunis einen Impost bildeten, der nach und nach jeden andern erzeugen kann, so wird auch der Frankfurter Reichstag eine Constitutionsmaschine werden; man wird sehen, ob die kaiserliche Machtvollkommenheit schwächer aus Paris hervorgehen wird, als sie in Wien sich zeigte.

Bei diesem Geschäft zeigte sich H. v. Reitzenstein in seinem vollen Licht. Als Talleyrand begehrte, daß die Conföderierten den Entwurf der in Regensburg zu machenden Deklaration ihm vorlegten, so hatte H. v. Reitzenstein ihn zu fertigen übernommen; Talleyrand wollte ihn nach dem Geist der seinigen, die sehr schön, sehr einfach und sehr mäßig ist, gemodelt wissen. Reitzenstein brachte seinen Entwurf und verlas ihn in der Versammlung. Es war eine vier Bogen starke Kriegserklärung gegen Österreich und Preußen. Talleyrand bemerkte sogleich, das sei ganz gegen seine Meinung, und Cetto, der heftige Cetto, sagte: das Gefühl unserer empfangenen Beleidigungen ist im Tirol versenkt. Talleyrand gab andere Materialien zur Hand, und so wurde eine bessere entworfen.[1] Ein Geschäftsmann, der in Alles Leidenschaft, Gift und Heftigkeit legt, kann nie das wahre Gute erwirken wollen . . .

Ich hoffte, daß nach beendigtem deutschen Geschäft ich Gebrauch meines Urlaubes zu machen im stande sein würde, und leider sagte man mir von neuem: Sie können noch nicht hinweggehen, warten Sie noch etwas! So deutlich auch dieser gute Rath ist, so wenig Aufklärung kann ich über den Grund dieser wohlmeinenden Gesinnung erhalten, glaube aber, daß ich so wenig Willen zu haben berechtigt bin als jeder andere. Erst nach meiner Heirat, wenn sie zu stande kömmt, kann ich mich über den verlängerten Aufenthalt, den ich hier zu machen im Stande sein werde, entscheiden. Sie erlauben mir alsdann, würdiger Mann, mit Ihnen vorher zu Rathe zu gehen, was ich dem Kurfürsten begehren oder über meine Verhältnisse vorzutragen berechtigt sein werde. Als ehemaliger Pfälzer bin ich allem, was in Karlsruhe lebt, ein Dorn im Auge. Wenn H. v. Reitzenstein den Posten als Minister der Auswärtigen Geschäfte übernimmt, so wird es schwer sein, in diesem Verhältniß zu bleiben.

Ich ersuche Ew. Wohlgebohren mich einigermaßen von den bevorstehenden Veränderungen der Administration zu unterrichten, indem ich nichts erfahre und man nie eine von allen Interessen entblößtere Correspondenz gesehen hat, als jene, welche man mit der hiesigen Legation führt . . .

Freiherr v. Heyl'sches Archiv zu Herrnsheim.

[1] Vergl. damit übereinstimmend Bitterauf, Geschichte des Rheinbunds I, 408. Danach bedarf die Darstellung Vierordts (oben Nr. 384) stark der Berichtigung.

391. Edelsheim an Montgelas.[1]

Karlsruhe, 28. Juli 1806.

[Vorschlag einer Konferenz zu Paris zur Verständigung über das Bundesstatut des Rheinbunds.]

Nach Art. 11 der Rheinbundsakte soll der Fürstprimas den Entwurf eines Bundesstatuts am 1. September d. J. auf dem Bundestage zu Frankfurt vorlegen. Bei der großen Wichtigkeit der Sache, bei der im Gegensatz zu den anderen Bundesstaaten Bayern, Württemberg, Hessen-Darmstadt und Baden gemeinsame Interessen haben, empfiehlt sich eine vorläufige gemeinsame Verständigung „über das, was etwa dem Bundesstatut inhaltlich einzurücken oder daraus entfernt zu halten" sei, am besten und unauffälligsten in Paris durch die dort anwesenden diplomatischen Vertreter der genannten vier Staaten. Reitzenstein ist hierzu schon ermächtigt.

Konzept Gerstlachers.

392. Kurprinz Karl an Reitzenstein.

Karlsruhe, 29. Juli 1806.

[Verworrene Lage in Karlsruhe. Intriguen gegen Seckendorff. Reitzensteins Rückkunft notwendig. Schreiben Napoleons vom 13. Juli.]

. . . J'ai trouvé que les affaires sont très en désordre chez nous, car par exemple Mr de Seckendorff, qu'on avait appelé ici pour être ministre des finances, ne l'est pas encore, et même il me paraît qu'il y a bien des cabales contre lui. L'Electeur va, Dieu merci, beaucoup mieux, et j'espère que l'air de Baden lui fera du bien.

Je désire extrêmement de vous voir bientôt ici, car il me paraît que votre présence serait fort utile.

L'Empereur m'a écrit en des termes très obligeants, mais il ajouta qu'il vous soupçonnait d'avoir été la cause que la première lettre de ma mère n'est pas parvenue à la Princesse.[2] Je vous en avertis, afin que vous puissiez prendre vos précautions là-dessus . . .

Eigenhändig.

393. Seckendorff an seine Gemahlin.

Baden, 31. Juli 1806.

[Unsichere Lage. Unterredung mit dem Kurprinzen. Ränke des Markgrafen Ludwig.]

Je suis ici depuis avant-hier soir, ayant eu dans la matinée une longue conversation avec le Prince Electoral, qui m'a empêché de partir avant 11 h. — Mon sort futur reste toujours incertain, quoique porté par la démarche que je viens de faire à une plus prochaine détermination. Notre beau-fils B[enzel] pourra vous en informer. Il s'agira maintenant.

[1] Schreiben gleichen Inhalts gehen nach Stuttgart und Darmstadt ab. Zur Sache vergl. Polit. Corresp. V, 715 ff.

[2] Polit. Corresp. V, 688.

si le parti du Prince Electoral triomphera ou non de celui du Prince Louis.[1] Malheureusement le dernier a presque la seule confiance de l'Electeur. Ceci reste entre nous. Quant à moi, ne voulant pas servir pour être payé, mais pour rendre service, j'ai lieu d'être fort indifférent à tout ceci. L'on verra comment on s'arrangera . . .

Frhr. v. Seckendorff'ſches Archiv, Wonfurt.

394. Reitzenſtein an Edelsheim.

Paris, 2. Auguſt 1806.

[Der Titel „Königliche Hoheit" und die Königswürde. Der künftige Titel des Kurprinzen. Das Fundamentalſtatut des Rheinbunds. Demarkationslinie gegen Württemberg. Rechte der Mediatiſierten. Beſteuerung der Souveräne. Art. 34 und 38.]

Groos iſt in der Nacht zurückgekehrt und hat die Weiſungen des Geheimen Rats vom 28. Juni überbracht. Reitzenſtein antwortet vorläufig ſummariſch auf einige Punkte.

. . . 1° Quant au titre d'Altesse Royale, je l'avais déjà proposé ici, et je suis persuadé qu'il aurait été de suite adopté dans le traité même, si l'on n'avait pas cru ici au commencement que mon observation que les Grand-Ducs de Toscane avaient eu ce titre reposait sur une erreur, en ce qu'ils ne l'avaient porté qu'en leur qualité d'Archiducs d'Autriche; mais ayant prié ces messieurs de prendre là-dessus de meilleures informations qui leur feraient voir que les Grand-Ducs de la Maison de Medici l'avaient déjà porté, j'ai remarqué que cette proposition a été mieux goûtée, et je crois même que l'Altesse Royale est définitivement adoptée pour le protocole des correspondances françaises. Je regarde donc ceci comme hors de doute et comme entièrement réglé et me réserve de donner dans ma prochaine des renseignements officiels là-dessus. Quant au titre de Monseigneur le Prince Electoral, on pourra fort convenablement substituer en allemand au *Groß-Prinz*, qui en effet ne sonne pas bien, le *Großfürst*. Au reste si Msgr le Grand-Duc actuel aurait été, comme il paraît, réellement affligé de n'avoir pas obtenu la dignité royale, comme cela devait avoir lieu primitivement, j'en concevrais une peine infinie pour la gloire même de Son Altesse. Il me paraît inconcevable qu'on veuille s'exposer au blâme de tout ce qu'il y a de personnes sensées en Europe et accepter le titre de roi avec un pays de 5—6 lieues de largeur, avec une capitale de 9—10 mille âmes de population et avec des finances qui, loin de supporter la magnificence royale, demandent partout des retranchements. D'ailleurs la politique même demande de ne rien faire de contraire à l'argument que

[1] Schon am 27. Juli hatte Seckendorff auf die Intriguen hingewieſen, die gegen ihn ins Werk geſetzt worden: «Je m'aperçois que l'on a changé d'opinion à mon égard, et que le Prince Louis a tramé contre moi». Vergl. auch Polit. Correſp. V, 721ff.

nous devons sans cesse soutenir: c'est à dire que, si l'Empereur veut que sa fille soit reine, il doit donner un royaume.

2° A l'égard des principaux points qui mériteront notre attention quant à ce dangereux statut fondamental, nous nous en occupons avec beaucoup de zèle, et je viens de viser un projet y relatif que j'envoie dans ce moment à Mr de Wintzingerode, de sorte qu'à peu près dans 2 jours nous pourrons le soumettre à nos cours respectives.

3° A l'égard d'une ligne de démarcation avec Wurtemberg j'ai reçu avant-hier de Mr de Talleyrand la confirmation officielle que l'Empereur est décidé à agréer cette proposition et, comme il est aisé à prévoir qu'on [n']y entrera pour aucun prix de la part de Wurtemberg, j'ai demandé et l'on m'a promis qu'elle serait garantie par la France, quand même ce voisin se refuserait d'y accéder.

4° Quant aux droits réciproques des souverains et des petits princes, notre travail se trouve ci-joint dans le paquet au conseil intime. Les princes ne devront avoir que des *Hofkammern* et point de *Regierungen*, parce que ce n'est point *die mittlere Obrigkeit*, comme le conseil intime le suppose, mais seulement die *mittlere Jurisdiction* qui leur est laissée, et que cette dernière peut très bien être exercée par un *Justiztribunal*; mais tout ce qui tient au gouvernement doit appartenir au souverain.

5° Quant à l'imposition des domaines il n'est plus temps d'en parler, parce qu'on a point voulu adopter mes vues; je crois qu'on y perdra très considérablement et que les autres n'en agiront pas de même.

6° Pour ce qui est des observations à l'article 34, j'y répondrai plus en détail au conseil privé; je ferai aussi les démarches ordonnées pour obtenir une diminution du contingent . . .

---

395. Reitzenſtein an den Kurprinzen Karl.

Paris, 3. Auguſt 1806.

[Die Briefaffäre. Stolze Zurückweiſung aller Verdächtigungen. Rücktrittsgedanken. Seckendorff.]

Dankt für das Schreiben vom 29. Juli, das neue Beweiſe ſeines Vertrauens enthalte.

C'est de plusieurs côtés à la fois que j'ai été averti non seulement du soupçon que l'Empereur a marqué à mon égard, mais encore de la conviction où il paraît être, que j'ai été capable de commettre une infamie bête et ridicule.

Des personnes qui s'intéressent à moi ont cru dans la première ardeur de leur zèle et de leur indignation, que je devais faire des démarches pour détromper l'Empereur et démasquer d'aussi vils calomniateurs. Mais, Monseigneur, après avoir servi deux pays pendant 22 ans sans tache et

sans reproche, après les services que j'ai rendus depuis 10 ans à votre grand-père et au pays, après l'avoir deux fois préservé d'une ruine complète, après avoir concouru à l'agrandir du quadruple, après tout cela, la calomnie ne peut plus m'atteindre; elle ne peut plus m'inspirer que le plus profond mépris, et il serait trop au dessous de moi de prononcer seulement le mot de justification et de prétendre me laver d'un reproche dont l'auteur n'osera jamais paraître au grand jour. Je dédaigne même de chercher à le découvrir; il ne faut pas remuer les ordures; peut-être se découvrira-t-il quelque jour, et dès lors il sera livré à l'opprobre public. On ne peut pas prétendre à la bonne opinion de tout le monde; ceux qui me connaissent n'ont pas besoin d'être détrompés; quant à ceux dont je ne suis pas connu, ils peuvent penser sur mon compte tout ce qui leur plaira; cela m'est souverainement indifférent.

Il sera d'ailleurs bien aisé de s'informer auprès du jeune Meier, s'il ne se souvient plus que ce n'étaient pas plusieurs lettres qu'il m'a apportées, mais un paquet sous une seule enveloppe cachetée. Dès lors il faudrait que toutes les lettres y contenues eussent manqué; cela ne pouvant pas être, puisqu'il n'y a pas d'autre réclamation, il est clair que j'ai remis le paquet à Votre Altesse, à moins de me supposer la prescience qu'une lettre de Mme votre mère à Mme votre épouse y fût, que j'eusse par conséquent ouvert le paquet et retenu cette lettre. Tout cela est véritablement trop dépourvu de bon sens pour s'y arrêter. Il n'est donc pas difficile de se convaincre de la calomnie. Mais je dois désirer d'autant plus que cette information n'ait pas, même de loin, l'air d'être dirigée pour s'assurer si je suis coupable ou non.

En avoir seulement la moindre idée serait combler la mesure de la plus noire ingratitude et me porterait enfin à des démarches qui pourraient bien n'être pas agréables à tout le monde. Déjà dans ce moment je regarde la manière dont l'Empereur a manifesté son opinion comme suffisante pour me déterminer à la retraite la plus absolue, et j'ai la petite présomtion de croire que ce ne sera pas moi qui y perdra.[1]

J'ose prier Votre Altesse de ne pas cacher cette lettre à Mme la Margrave. Si vous me permettez encore, Monseigneur, de vous donner un conseil utile, ayez la grâce de demander à Mr de Seckendorff un tableau de l'état des finances et de le soutenir contre les personnes qui éloigneront constamment tous les honnêtes gens. Je crains qu'il ne soit déjà tout à fait dégoûté et rebuté . . .

[1] Den Entſchluß hatte Reitzenſtein, aus anderen Gründen, ſchon früher gefaßt; er hielt auch an ihm feſt. „Er will — berichtet Vierordt — ein für allemal außer Landes gehen und nur bitten, daß ihm ſeine 3000 fl. Penſion fortbezahlt werden. Auf niemand als den Großherzog wird er hören, für den er die größte Verehrung hat.“ An Markgraf Ludwig, 15. Auguſt.

396. Haynau an Markgraf Ludwig.

Baden, 4. August 1806.

[Vertrauliche Mitteilungen über Pariser Intriguen gegen den Prinzen.]

L'impossibilité de tenir à Paris un journal de toutes les intrigues, qui ont été tramées contre V. A. S., m'avait mis hors d'état de fournir à V. A. à la première audience qu'Elle a daigné m'accorder les détails qu'Elle a le droit de me demander et que mon attachement personnel envers V. A. me dicte de Lui transmettre. Ayant organisé mes idées et retrouvé dans mes papiers beaucoup de remarques faites à Paris, je serais actuellement à même de donner à V. A. S. un aperçu succinct et exact de tout ce qu'Elle désire peut-être de savoir, si V. A. voudrait gracieusement m'accorder un quart d'heure d'audience. Si V. A. ordonne que ce serait à un autre endroit qu'au château, peut-être à une promenade qu'Elle daignera m'indiquer, ce serait toujours avec le plus vif empressement que j'exécuterais Ses ordres . . .

---

397. Vierordt an Markgraf Ludwig.

Paris, 4. August 1806.

[Reitzensteins Schritte zugunsten der Markgrafen erfolglos. Ablehnende Haltung des Geheimen Rats. Lage der Mediatisierten.]

. . . Ich hatte mich so herzlich gefreut, bei Herrn von Reitzenstein die Sache wegen der Entschädigung so gut eingeleitet zu haben, und nun geht's in Karlsruhe nicht.[1] Herrn von Reitzenstein selbst ist es aufgefallen, da man ihm aber schon die größten Sottisen wegen Beförderung oder, besser gesagt, billiger Darstellung der Angelegenheiten Ew. Hf. D. zu Karlsruhe gemacht hat, so besorge ich, er werde deswegen nicht neue Spektakels anfangen wollen und es bei dem, was er einmal in der Sache geschrieben hat, bewenden lassen . . .

Das Ministerium tut gewiß nichts, ohngeachtet durch seine Schuld Schemmerberg für Ew. Hf. D. verloren gegangen. Die Minen werden springen, so lange es möglich ist. Freilich sagt das Ministerium, dem Kurfürsten bleibe selbst nichts übrig wegen der Menge von Staatsausgaben; er könne also nichts geben. Herr von Reitzenstein glaubt dies, ja er glaubt, daß Herr von Seckendorff gar nicht aufkommen und die Finanzen in den traurigsten Zustand geraten, daß das Mi-

[1] Reitzenstein hatte an Stelle der durch die Demarkationslinie in Wegfall kommenden Besitzungen eine gleichwertige Entschädigung in Liegenschaften, als Ersatz für die Besteuerung der Domanialgüter in Salem und Petershausen eine jährliche Rente von 6000 fl. und als Entschädigung für die beim württembergischen und österreichischen Sequester erlittenen Verluste eine jährliche Rente in gleicher Höhe für die Markgrafen Ludwig und Friedrich in Vorschlag gebracht.

litaire gewiß eher mehr als weniger kosten werde ꝛc. ꝛc., daß er mit all seiner Mühe und Sorge, worüber hier nur eine Stimme ist, keinen Dank aufhebe und vielleicht gar risquiere, Vorwürfe zu erhalten, nicht mehr getan zu haben. Er wird deswegen in Karlsruhe nur 24 Stund bleiben, seine Gedanken über die neue Organisation aber nach höchstem Auftrag mitteilen. Ich muß ihm nachsagen, daß er nicht unbillig gegen Höchstdieselben und Serenissimum Fridericum denkt und handelt. Das Geheime Rats-Collegium wird wohl die Besteuerung der Mediat-Fürsten nicht wollen[1]; also fällt auch die diesfallsige Entschädigung weg. Diese werden künftig wohl schwerlich mehr Regierungen haben, noch sich regierend schreiben dürfen. Kammern oder Hofkammern werden wohl ihr einziger Ressort sein und dann etwa Hofgericht für die zwei ersten Instanzen in Justizsachen. Aus diesem Grunde wird regierender Graf zu Salem u. s. w. auch ebensowenig mehr gehen als eine Regierung. Vielleicht wollen die Mediat-Fürsten auch die zwei Justizinstanzen nicht behalten, weil diese Stellen bloß Geld kosten. Wenigstens hat der Fürstenbergische Präsident Herr von Kleiser es schon gegen mich geäußert . . .[2]

---

398. Reitzenstein an den Geheimen Rat.

Paris, 5. August 1806.

[Gemeinsame Vorschläge der Gesandten von Bayern, Württemberg, Baden und Hessen-Darmstadt für das Rheinbundsstatut. Ihre Tendenz.]

Benützt eine sichere Gelegenheit, um in der Anlage[3] eine Zusammenstellung der Punkte vorzulegen, die ihm und den bevollmächtigten Vertretern von Bayern, Württemberg und Hessen-Darmstadt am nötigsten erschienen, um „das Fundamentalstatut, dessen Entwurf dem Fürst-Primas übertragen ist, so unschädlich als möglich für die Freiheit und Selbständigkeit der deutschen Souveräne zu machen und welche daher bei der höchsten Orts bereits eingeleiteten näheren Konferenz hauptsächlich zu berichtigen sein dörften". Cetto und die beiden anderen Gesandten berichten gleichzeitig in gleichem Sinne an ihre Höfe.

---

[1] Vergl. die Bemerkung Brauers Polit. Corresp. V, 718.

[2] Der Geheime Rat weist Reitzenstein an, sich, was die Anliegen der beiden Markgrafen betreffe, vorerst auf nichts einzulassen. Angesichts der Lage der Dinge müßten sich die Prinzen Gebietsverluste und, genau wie Fürstenberg und Leiningen, auch die Besteuerung gefallen lassen. Vonseiten der letzteren wird dann Einsprache dagegen erhoben, daß der Geheime Rat in einer Familienangelegenheit dem Gesandten Instruktionen zu erteilen sich anmaße. Gegen die Besteuerung wird erneut Verwahrung eingelegt; die Rentenforderung wird auf 6000 fl. im ganzen beschränkt. Auch dies ohne Erfolg. Schreiben vom 9. August.

[3] Nr. 399.

399. Vorſchläge für das Fundamentalſtatut des Rheinbundes.[1]

(Paris, Anfang Auguſt 1806.)

Les deux collèges, qui forment la Diète de la Confédération, s'assemblent, soit collectivement, soit séparément, chaque fois qu'ils seront convoqués.

La convocation se fera par le Prince Primat moyennant une circulaire adressée à chacun des membres d'un collège ou de la Confédération, et seulement dans un des cas déterminés ci-après.

Les objets, sur lesquels les deux collèges de la Diète pourront être convoqués et auront à délibérer, sont:

1° Les contestations qui s'élèveront entre deux ou plusieurs membres de la Confédération, à l'occasion de quelques prétentions à la souveraineté ou propriété sur une partie de la totalité d'un territoire, ou à l'occasion des limites, ou au sujet de l'interprétation d'un traité.

2° Les intérêts communs des Etats confédérés, particulièrement ceux concernant l'armement des contingents.

En cas de litige entre deux ou plusieurs membres de la Confédération, l'affaire sera portée par devant le collège auquel appartiennent les partis, lorsque l'un et l'autre sont membres du même collège.

S'il arrivait que l'un fût du collège des rois et l'autre du collège des princes, l'affaire sera portée au collège des rois, auquel alors la partie qui n'en est pas aura entrée pour assister et prendre part à la délibération.

La convocation et délibération du collège, qui aura à s'occuper de la contestation, ne pourra se faire qu'à la demande formelle que l'une des parties en litige aura adressée à cet effet au Prince Primat, elle se fera dans les trois mois qui suivront cette demande.

Les affaires qui concernent les intérêts communs des Etats confédérés, autres que celles d'un armement, seront traitées dans chaque collège séparément, et il dépendra de chacun d'eux de communiquer à l'autre les résolutions qu'il aura prises.

La convocation pour de pareilles affaires concernant les intérêts communs ne pourra se faire de même qu'à la demande d'un des membres et l'objet de la délibération y sera exprimé.

Si le collège des rois trouve bon que la Diète délibère en corps sur une de ces résolutions, le Prince Primat adressera une convocation aux membres du collège des Princes.

La Diète en corps délibère sur la question d'un armement demandé dans les formes prescrites par l'art. 36 de l'acte de Confédération.

---

[1] Ohne Aufſchrift, Datum und Ortsangabe; Beilage zu Reitzenſteins Bericht vom 5. Auguſt 1806, von der Hand Golls.

Toutes les résolutions seront prises au nom collectif d'un collège ou de la Confédération à la majorité absolue des membres délibérants.

Quand il s'agira d'un armement, le collège des princes n'aura collectivement qu'une voix.

Quant à la manière de faire exécuter les résolutions d'un collège ou de la Diète, les Etats confédérés collectivement et individuellement s'engagent à reconnaître comme obligatoire ce qui aura été décidé à la majorité des voix et à considérer comme en état de guerre avec la Confédération celui entre lesdits Etats qui s'y refuserait.

En conséquence de quoi les contingents seront armés dans la proportion nécessaire pour le contraindre par la force.

Abſchrift.

400. Projet:
Württembergiſcher Entwurf des Fundamentalſtatuts des Rheinbundes.[1]

O. D. (Auguſt 1806).

1. La Diète de la Confédération ne sera jamais et sous aucun prétexte permanente; elle ne restera assemblée que pendant le temps nécessaire pour terminer les affaires qui ont motivé la convocation.

2. Elle s'assemblera soit collectivement soit séparément selon que les affaires à traiter l'exigeront, et toujours seulement si la convocation a été faite en règle et d'après la forme prescrite.

3. Cette convocation — s'il s'agit de convoquer ou toute la Diète ou le collège des rois — se fera par le Prince Primat. Celui-ci cependant adressera avant la convocation même par une circulaire à chacun des membres du collège des rois, les raisons, les motifs qui l'engagent à convoquer ou la Diète en totalité, ou le collège des rois séparément, pour demander leurs avis sur la nécessité de cette convocation, à laquelle il ne procédera qu'après avoir réuni les suffrages des membres du collège des rois.

Le cas d'urgence est seul excepté; c'est alors que le Prince Primat, pourra convoquer la Diète ou le collège des rois sans observer d'autres formalités que d'alléguer dans les circulaires le cas d'urgence qui exige une réunion. (Quant à la convocation du collège des Princes, ils pourront en déterminer le mode et la forme.)

4. Les objets, sur lesquels les deux collèges de la Diète pourront être convoqués et auront à délibérer, sont: tous ceux qui se rapportent aux intérêts communs des Etats confédérés, à leurs relations entre eux-

[1] Durch den neuernannten württembergiſchen Geſandten Grafen Taube in Karlsruhe zur Kenntnisnahme und Gegenäußerung überreicht. Polit. Correſp. V, 725 Anm. 1.

mêmes et aux relations de la Confédération avec les puissances étrangères; et particulièrement ceux qui se rapportent à l'armement des contingents, le casus foederis.

5. Les objets de délibération sont portés à la Diète entière ou à un de ses collèges, selon qu'ils concernent les intérêts communs à tous les membres fédérés ou à ceux d'un collège; et dans le dernier cas il dépendra du collège délibérant, s'il veut faire part de ses délibérations et des résolutions prises à l'autre collège. Si cependant le collège des rois trouve bon que la Diète délibère en corps sur une de ces résolutions, le Prince Primat adressera une convocation aux membres du collège des princes.

6. La convocation pour les affaires qui concernent les intérêts communs ne pourra se faire qu'à la demande d'un des membres, qui exprimera en même temps l'objet sur lequel il désire qu'on délibère. Il portera cette demande au Prince Primat qui, avant d'expédier des lettres de convocation, soumettra, ainsi qu'il est dit au § 3, le tout aux suffrages des membres du collège des rois.

7. La Diète en corps délibérera sur la question d'un armement demandé dans les formes prescrites par l'art. 36 de l'acte de Confédération ainsi que sur les négociations de paix.

8. A des délibérations pareilles le Prince Primat prendra aucune part et n'y aura aucune voix, vu qu'il ne fournit aucun contingent. Les autres membres votants prendront part à ces délibérations et y auront droit de suffrage d'après la proportion établie dans l'article 10 ci-après.

9. Toutes les résolutions relatives à d'autres objets, mais concernant les intérêts communs, seront prises au nom collectif d'un collège ou de la Confédération à la majorité absolue des membres délibérants.

10. Cette majorité sera constituée de manière que:

1° Dans chaque collège, qui ne délibérera que sur les affaires qui le concernent particulièrement, chaque membre qui le compose aura une voix décisive qui sera comptée comme telle.

2° Si la Diète se trouve assemblée en corps et qu'elle délibère sur des objets non relatifs à un armement ou à la conclusion d'un traité de paix, mais concernant d'autres intérêts communs de la Confédération, on a jugé nécessaire de rendre le droit de suffrage, le plus que faire se pourra, conforme à l'étendue et à la réalité de la force de chaque membre votant, ainsi qu'à l'influence qu'il doit avoir, en vertu de cette force interne, aux résolutions prises par la Diète de la Confédération.

On est donc convenu que dans des cas pareils serait compté:

a) La Bavière avec . . . . . 4 voix
b) Le Wurtemberg avec . . . . . 3 „
c) Le Grand-Duc de Bade avec . . . 2 „
d) Les Grand-Ducs de Clèves et de Darmstadt, chacun avec une voix . . . 2 „
e) Le collège des Princes collectivement 1 „
f) Prince Primat avec . . . . . 1 „

Totalité 13 voix.

La majorité des voix se constituerait de manière que 7 voix sur 6 feraient la majorité.

11. Toutes les affaires, qui ne se rapportent [pas] aux intérêts communs de la fédération et qui concernent les intérêts et relations internes et particulières d'un des Etats fédérés, sont par leur nature étrangères à la fédération, ne pourront donc jamais et sous aucun rapport être soumises à la délibération de la Diète ou à celle d'un de ses collèges.

12. Il est de même hors de la compétence de la Diète ou d'un de ses collèges de délibérer ou décider sur des contestations, qui pourraient s'élever entre deux ou plusieurs membres de la Confédération à l'occasion des limites ou au sujet de l'interprétation d'un traité conclu entre eux. Les Etats litigants ayant un même intérêt de terminer de pareilles discussions entre eux le plus tôt que pourra se faire et d'après leur convenance, ils parviendront à ce but sans une influence étrangère et sans la concurrence des Etats confédérés.

13. Si néanmoins les Etats en litige ou en discussion trouveraient bon et de leur convenance réciproque de soumettre l'objet de leurs contestations à la décision de la Diète ou d'un des collèges et de choisir ainsi leurs confédérés comme arbitres, ils pourront le faire de commun accord et de manière que la décision de pareilles contestations par arbitrage ne pourra être portée qu'au collège des rois, si les souverains des deux Etats litigants se trouvent être membres de ce collège, ou si l'un d'eux en est membre et l'autre membre du collège des princes, dans quel cas ce dernier sera invité par le collège des rois d'assister et de prendre part à la délibération; si au contraire les deux souverains en contestation se trouvent être membres du collège des princes, ils pourront selon leur convenance soumettre l'objet de leurs contestations à l'arbitrage ou du collège des princes séparément ou de la Diète entière.

14. Quant à la manière de faire exécuter les résolutions prises en forme et en règle par un collège ou par la Diète dans des affaires qui sont de sa compétence, les Etats confédérés collectivement et individuellement s'engagent à reconnaître comme obligatoire ce qui aura été décidé à la

majorité des voix et à considérer comme en état de guerre avec la Confédération celui entre lesdits Etats qui s'y refuserait. En conséquence de quoi les contingents seraient armés dans la proportion nécessaire pour le contraindre par la force.

15. Dès que toutes les affaires qui avaient donné lieu à la convocation de la Diète sont terminées, la Diète sera dissoute, et le Prince Primat la dissolvera incessamment sur la demande faite à lui à cet égard par le collège des rois.[1]

Abſchrift.

401. Albrecht von Seckendorff an ſeine Gemahlin.

Baden, 6. Auguſt 1806.

[Krankheit und Unentſchloſſenheit des Kurfürſten. Der Kurprinz dringt auf Übernahme des Finanzminiſteriums.]

Der Kurfürſt leidet an Bruſtwaſſerſucht; nach Anſicht ſeines Leibarztes wird er den Herbſt ſchwerlich überleben.

. . . Le Prince Electoral veut absolument que je reste et accepte la place de ministre des finances, mais dans ce moment-ci le parti contraire empêchera toujours l'Electeur à se décider, qui d'ailleurs est d'une irrésolution difficile . . .

Freiherr von Seckendorff'ſches Archiv zu Wonfurt.

402. Reitzenſtein an Talleyrand.

Paris, 6. Auguſt 1806.

[Titel: Königliche Hoheit. Notwendigkeit einer Demarkationslinie. Bedenken gegen Art. 34 wegen der früheren Tauſchverhandlungen mit Württemberg. Der württembergiſche Proteſt gegen die Abtretung von Tuttlingen. Bereitwilligkeit zu einem Vergleich. Herabſetzung des militäriſchen Kontingents.]

Les instructions, que le soussigné ministre de Bade a reçues de sa Cour au sujet du traité du 12 du mois passé[2], se rapportent aux points suivants:

[1] Beide Entwürfe werden dem Geh. Rat Brauer zur Begutachtung zugeſtellt. Er bekennt, daß der württembergiſche an Präziſion und Umfaſſung des Gegenſtands den Vorzug verdiene, meint aber, daß auch er der Verbeſſerung bedürfe, und ſchlägt zu den Art. 1, 3, 4, 5, 8, 10, 12, 13 eine Reihe von Abänderungen vor (16. Auguſt). Seine „Betrachtungen" werden dem Grafen Taube ohne Begleitwort als Antwort mitgeteilt, und Geh. Rat Herzog, der neuernannte Geſandte beim Frankfurter Bundestag, wird entſprechend inſtruiert. All dieſe Verhandlungen, auf die ich hier nicht eingehen kann, verlaufen ſchließlich, wie bekannt, im Sande; ein Bundesſtatut iſt niemals zuſtande gekommen.

[2] Polit. Correſp. V, 724 ff.

1° Qu'en prenant le titre de Grand-duc Son Altesse prendra en même temps celui d'Altesse Royale, non seulement d'après les dispositions de l'article 5 du traité, mais encore d'après l'usage établi dans la seule Maison qui avait autrefois ce titre, savoir les Grands-ducs de Toscane, qui jouissaient sans aucune dispute et déjà du temps des Médicis de la qualification d'Altesse Royale, comme appartenante à la dignité de Grand-duc. Le soussigné ne doute donc pas que le Gouvernement de France voudra reconnaître le même titre et s'en servir dans son protocole. Les autres Cours royales n'attendront probablement que cet exemple pour s'y conformer.

2° La nécessité urgente du tracement d'une ligne de démarcation avec les Etats voisins, surtout avec le Royaume de Wurtemberg, se manifestant des plus en plus, les ordres, dont le soussigné a déjà eu l'honneur de faire plusieurs fois mention, lui ont été très expressément renouvelés, et il lui a été ordonné de terminer ce point important avant son départ. Les démarches nécessaires ont été faites en même temps pour faire sentir la nécessité de cette mesure à S. Exc. Msgr le Prince de Neufchâtel.

3° L'article 34 du traité a surtout très désagréablement frappé le ministère de Carlsruhe, non seulement parce qu'à moins d'une rédaction bien plus précise, cet article, loin de prévenir des disputes, en fera naître une foule de nouvelles, mais encore puisqu'il n'y a peut-être pas une seule Maison à laquelle la renonciation y exprimée ferait éprouver des pertes aussi importantes qu'à celle de Bade; enfin parce qu'un traité d'échange avec la Maison de Wurtemberg, auquel on travaille depuis 3 ans, touchait au moment de sa conclusion, et que dans ce traité d'échange on avait fait réciproquement entrer en ligne de compte plusieurs droits et prétentions de la Maison de Bade sur les possessions du Roi de Wurtemberg, de sorte que les intérêts de Son Altesse se trouveraient singulièrement lésés, si Elle devait maintenant renoncer sans équivalent à des prétentions, auxquelles il était déjà convenu de faire droit par un traité qui devait être signé au moment de la paix de Pressburg. Le soussigné se flatte qu'on voudra bien accueillir les observations et les propositions, qu'il aura l'honneur de faire à cet égard, quand on se livrera à la discussion de la ligne de démarcation. Ce sera aussi le moment de séparer avec précision les droits réciproques des deux Maisons relativement à leurs possessions du côté du lac de Constance. Il serait d'autant plus pénible de voir rejetée cette demande, qu'on peut prédire sans se tromper qu'avec le peu de peine que coûtera un travail de deux heures au plus on préviendra des altercations et des désagréments infinis.

4° D'après les rapports du ministre du Grand-Duc à Munich, S. M. le Roi de Wurtemberg a pris le parti de faire ajouter à chaque exemplaire

de ratification du traité du 12 une protestation en forme contre la cession de la ville et d'une partie du baillage de Tuttlingen. Le soussigné, en ayant l'honneur de joindre ci-près une copie de cette protestation, ne saurait se dispenser d'observer à cet égard, que c'est peut-être le premier exemple d'une protestation admise contre la disposition formelle et textuelle d'un traité ratifié. Comme ce serait une contradiction manifeste d'admettre un pareil système et que dès lors il vaudrait tout aussi bien ne pas conclure du tout de traités, on doit supposer qu'il y a seulement une erreur dans les expressions et que S. M. le Roi de Wurtemberg, en offrant un équivalent complet pour la valeur de Tuttlingen, a seulement eu l'intention de donner plus de poids aux motifs qui lui font désirer un échange de gré à gré. Dans cette supposition le soussigné s'abstient d'examiner de plus près les raisons mises en avant dans la protestation wurtembergeoise, auxquelles on pourrait opposer: d'un côté qu'il ne s'agit nullement d'une aliénation onéreuse, mais d'un échange extrêmement profitable, vu que le Cabinet de Stuttgart ne voudra certainement pas mettre en comparaison avec les cessions faites à la Maison de Bade les acquisitions importantes de Biberach, Waldsee, Wiesensteig, Kapfenburg, Wieblingen et Alschhausen; d'un autre côté la suppression des états provinciaux dont l'existence reposait tout aussi bien que l'intégrité du pays sur les engagements constitutionnels que les Ducs de Wurtemberg étaient accoutumés de faire à leur avènement au règne. Le soussigné se borne donc à réitérer ce qu'il a déjà pris sur sa responsabilité de déclarer préalablement à M^r^ le Cte de Wintzingerode, c'est-à-dire qu'au cas où le Gouvernement Français croirait que la rétrocession de Tuttlingen au Roi de Wurtemberg fût compatible, avec les grandes vues qui ont présidé aux bases du traité de Confédération il sera prêt de s'entendre avec M^r^ le ministre de Wurtemberg sur un équivalent convenable, bien entendu que le résultat en soit pris sous la garantie du Gouvernement Français et avec la réserve expresse de s'en tenir strictement au contenu de l'article 14, si l'on ne pouvait pas convenir de l'équivalent.

5^0^ Enfin S. A. le Grand-Duc a fait exprimer au soussigné qu'Elle avait vu avec beaucoup de peine que son contingent à fournir avait été élevé de 5000 à 8000 hommes, malgré que l'agrandissement des Etats Badois ait été proportionnellement moindre que celui de Bavière et de Wurtemberg. La conscience du Grand-Duc ne lui permet pas de contracter un engagement dont il prévoit l'impossibilité de l'exécution, et l'état de ses finances oppose du moins pour le moment des obstacles insurmontables à l'entretien d'un état militaire tel qu'il faudrait le supposer pour fournir un contingent de 8000 hommes. En conséquence le soussigné a été chargé de solliciter un article additionnel, portant que, jusqu'au moment

où la situation des affaires permettrait une augmentation de l'état militaire, jusqu'à cette concurrence S. M. l'Empereur et Roi se contentera d'un contingent moindre[1] . . .

Paris. Arch. des Aff. Etr.

403. Reitzenſtein an Karl Friedrich.

Paris, 14. Auguſt 1806.

[Abſchiedsaudienz bei Napoleon. Vorſtellungen wegen der Erbfolge der Grafen von Hochberg und ihrer Erhebung in den Fürſtenſtand. Zuſtimmung des Kaiſers zu einer kraft eigener Souveränität erfolgenden Erklärung des Großherzogs im Fall der Einwilligung der Agnaten. Zweifel an letzterer.]

Ayant obtenu avant-hier mon audience de congé de S. M. l'Empereur, je n'ai pas manqué d'en profiter pour remplir les ordres de V. A. R. au sujet du droit de succession de la branche cadette de Sa Maison. Mes représentations à cet égard ont été, pour ainsi dire, la traduction textuelle de la dépêche qui contenait ces ordres.[2] Après quelques moments d'hésitation et d'incertitude Sa Majesté s'est déclaré qu'avant que la paix de Pressburg eût assuré à V. A. R. la plénitude de la souveraineté, il y aurait eu des difficultés à élever de Son propre mouvement Sa descendance du second lit à la dignité princière, mais que depuis cette époque V. A. R. en avait le droit indubitable, ainsi que d'y faire ajouter en même temps l'assurance de la succession éventuelle, et que Sa Majesté agréerait ces dispositions, pourvu qu'elles se fissent du plein consentement de L. L. A. A. Messeigneurs le Grand-Duc Héréditaire et le Margrave Louis. Voilà les propres expressions de l'Empereur qui apparemment, ayant voulu parler du consentement des agnats, n'a pas pensé à Msgr le Margrave Frédéric. Comme donc maintenant cette importante affaire dépend uniquement d'un arrangement intérieur de famille, je m'empresse d'autant plus, Monseigneur, à profiter du retour d'un courrier envoyé ici par S. A. le Grand-Duc Héréditaire, pour que le présent rapport parvienne plus promptement à V. A. Royale[3] . . .

[1] Talleyrand berichtet über den Inhalt der Note am 12. Auguſt an Napoleon, der bezüglich der Titelfrage, der Demarkationslinie und der vorläufigen Reduktion des Kontingents den badiſchen Wünſchen zuſtimmt, es dagegen ablehnt, Baden ſeiner Verpflichtung zur Zahlung der biſchöflich Lüttich- und Baſelſchen Schulden zu entheben. Pariſer Archiv.

[2] Vom 27. Juli. Vergl. zum Folgenden Polit. Corresp. V, 722 ff.

[3] Ergänzend berichtet Groos im tiefſten Vertrauen an den Erbgroßherzog, der Kaiſer habe Reitzenſtein verſichert, „daß er nach den eigenen Äußerungen Eurer Hoheit gegen ihn nicht anders glauben könne, als daß Höchſtdieſelben die Sache in keinem Fall, ſelbſt nicht unter obiger Bedingung des Geheimniſſes [d. h. der Geheimhaltung vor Jedermann, insbeſondere vor der Gräfin Hochberg] zu genehmigen geneigt ſein würden. Übrigens ſei es natürlich, daß der Großherzog und Frau Gräfin Hochberg es wünſchten; ebenſo natürlich

404. Reitzenstein an den Geheimen Rat.

Paris, 15. August 1806.

[Französische Zusicherungen wegen des Titels, des Kontingents, der Demarkationslinie, der Domänenbesteuerung und der Art. 27 und 34 der Bundesakte. Geringe Aussicht auf Beibehaltung von Kehl.]

Hat hinsichtlich der Weisungen des Geheimen Rats vom 28. Juli nach der „vorgestern bei des Französischen Kaisers Majestät gehabten Abschiedsaudienz“ noch Folgendes zu berichten:

1. Ist das Prädikat der Königlichen Hoheit von dem Kaiser ohnbedingt angenommen; es ist auch solches bereits den hiesigen Büreaus bekannt gemacht und wird sich in dem französischen Titularbuch darnach gerichtet werden. Hiemit ist also alles dasjenige erreicht, was die Dignität des Großherzoglichen Hauses erforderte.

2. Haben Se. Majestät genehmigt, daß das diesseitige Kontingent in so lang, bis die Kräfte des Landes einen stärkeren Militäretat zulassen, von 8000 auf 6000 Mann herabgesetzt werde. Auch dieser Entschluß ist, so viel ich bemerke, nicht nur von dem Kaiser dem Ministerium zu erkennen gegeben worden, sondern ebenfalls in den Büreaus bereits bekannt; so daß, wenn auch bei den außerordentlich vielen Geschäften, mit denen das Departement der auswärtigen Angelegenheiten in dem gegenwärtigen Augenblick überladen ist, die förmliche Ausfertigung eines additionellen Artikels deshalb in den wenigen Tagen, die ich noch hier zubringen werde, nicht mehr sollte erfolgen können, dieser Punkt demohnerachtet als ganz ausgemacht und berichtigt angesehen werden kann.

Da nun die Besteuerung der der Landeshoheit unterworfen werdenden, Lande und Ritterorte nach einem ganz mäßigen Überschlag die Unterhaltung von 2500 Mann sichern wird, so bleiben sonach für die übrigen Großherzoglichen Lande nicht mehr als 3500 Mann zu erhalten übrig, welches ein äußerst geringer Militäretat ist. Baden hat sodann, selbst bei dem Tarif von 6000 Mann, verhältnismäßig weniger als alle andern verbündete Staaten zu unterhalten, wessen man sich bei Berechnung der Bevölkerung eines jeden leicht überzeugen kann.

3. In Ansehung des 34. Artikels ist mir wiederholt zu erkennen gegeben worden, daß darunter blos der wechselseitige Verzicht auf die Landeshoheit und lehensherrlichen Rechte verstanden sei, und man diesseits gar nicht begreifen könne, wie ich darüber einen Zweifel zu erheben vermöchte. Man hat mir versprochen, mir darüber eine schriftliche Note zukommen zu lassen; ob dies geschehen wird, kann ich nicht verbürgen, inzwischen ist doch so viel sicher, daß man sich bei der Applikation nach diesen Grundsätzen richten wird.

---

aber auch, daß die Frau Markgräfin es nicht wünschten.“ Reitzenstein habe in seinem Schreiben an Karl Friedrich hiervon nicht gesprochen, da diese Bemerkungen „dem Großherzog nicht nur sensible fallen müßten, sondern auch Ew. Hoheit vielleicht in besondere Verlegenheit setzen könnten“. An Karl, Paris, 15. August.

4. Die Demarkationslinie endlich betreffend, so habe ich heute ebenfalls die wiederholte Zusicherung bekommen, daß man noch vor meiner auf nächsten Mittwoch bestimmten Abreise einen Zusammentritt mit dem Grafen von Wintzingerode veranlassen, bei solchem die von mir projektierte Demarkationslinie examinieren und darnach eine förmliche Convention zwischen Baden und Württemberg mit dem Beisatz, daß solche unter französischer Vermittelung geschlossen worden, veranlassen, falls sich aber der württembergische Minister dazu nicht verstehe, sie geradezu bestimmen und die nötigen Instruktionen darnach an den Herrn Marschall Berthier erlassen wolle. Es bleibt mir daher nichts mehr übrig, als die Erfüllung dieses Versprechens, das ich noch aufs möglichste zu betreiben suchen werde, abzuwarten.[1]

5. In Ansehung der Domänenbesteuerung der anfallenden Lande muß ich noch nachholen, daß erhaltener Auskunft zu Folge diese Maßregel von sämtlichen neuen Souveräns in der Maße in Ausübung gebracht werden wird, daß man auf den Grund der übernehmenden mancherlei Schuldenlasten die Notwendigkeit einer allgemeinen Besteuerung, von der selbst die eigenen Domänen der Souveräns nicht auszunehmen seien, bauen werde . . .

6. Der höchsten Orts erhobene Zweifel, wie es mit dem 27. Artikel der Convention zu vereinbaren sein dürfte, daß den mediatisierten Fürsten und Grafen nur Hofkammern, und keine Regierungskanzleien bleiben sollten, da ihnen doch mittlere Jurisdiktion und Obrigkeit gelassen worden sei, ist vielleicht bereits durch die nähere Zusammenstellung desjenigen Systems erledigt worden, dessen Aufstellung die hier versammelten Gesandten der conförderierten Höfe ohne Ausnahme für höchst nötig gehalten haben. Zu noch mehrer Entfernung dieses Zweifels aber muß ich mir noch eine gedoppelte devoteste Bemerkung erlauben. Einmal nämlich, daß die mediatisierten Fürsten zwar die niedere und mittlere *Gerichtsbarkeit*, welche durch Justizbeamten in erster und durch Justiztribunale, Hofgerichte oder wie man sie nennen will, in zweiter Instanz besorgt werden kann, behalten, keineswegs aber die mittlere *Obrigkeit*, wie solches ein hohes Geheime Ratskollegium zu unterstellen scheint, und zu deren Ausübung Regierungskollegien erforderlich wären; und fürs andere, daß der 32. Artikul die hierüber gehegte Absicht deutlich zu erkennen gibt, indem er verordnet, daß die bei der Administration der unter die Landeshoheit fallenden Lande bisher angestellt gewesenen Individuen, welche der neue Souverän nicht mehr in ihrem Dienst fortbehalten wolle, eine verfassungsmäßige Pension bekommen sollen. Ich bezweifle daher keineswegs, daß man sich höchsten Orts hierunter nicht von selbst in ein ungünstigeres Verhältnis werde setzen wollen, als man nötig hat, oder als andere sich in gleichem Fall befindende Souverains tun werden.

[1] Eine Regelung der Angelegenheit ist erst durch die Staatsverträge mit Württemberg vom 17. Oktober und 13. November 1806 und 16. April 1807 erfolgt.

7. Was endlich diejenige Hoffnung betrifft, die man wegen allenfallsiger Wiedererlangung von Kehl aus dem Passu der französischen Erklärung, „dem Versprechen die französischen Grenzen nie über den Rhein hinaus zu erstrecken getreu geblieben zu sein", schöpfen zu können glaubt[1], so steht dieser Punkt mit dem von mir noch ohne schuldigen Bericht gebliebenen verehrlichsten Protokoll-Extrakt vom 27. Februar nup. Geh. R. R. 772[2] im genauesten Zusammenhang. Ich hatte damals nicht versäumt, die erste Gelegenheit zu benutzen, um über diesen Gegenstand mit Herrn Minister Talleyrand zu sprechen. Allein die Antwort, die ich von ihm erhielt, war so beschaffen, daß sie mir keinen Stoff zu einer genügenden Berichterstattung darbot. Er sagte mir nämlich, die Abtretung von Kehl solle freilich noch geheim bleiben, es sei also nichts besser zu tun, als bei dergleichen Anlässen zu ignorieren und suspensiv zu handeln; es werde aber bald ein Zeitpunkt herbeikommen, wo man es ohne Anstand öffentlich bekannt machen könne. Damit hatte derselbe ohnstreitig schon damalen die gegenwärtig vollbrachte Auflösung des deutschen Reichs gemeint, und kürzlich sagte er mir, gelegentlich anderer Besprechungen über die jetzige Convention, daß die Cession Kehls publici juris gemacht werden könne. Ohnerachtet nun bei dieser Bewandtnus die Hoffnung Kehl zurückzuerhalten wohl verschwinden dürfte, so werde ich doch nicht versäumen, noch vor meinem Abgang diesen Gegenstand, jedoch mit der mir anbefohlenen Modifikation, wiederholt in Bewegung zu bringen und das Resultat davon schriftlich aufzusetzen . . .

---

405. Edelsheim an Reitzenstein.

Karlsruhe, 17. August 1806.

[Der Großherzog ist bekümmert über die Versagung der Königswürde. Erneute dringende Weisungen, sich um diese zu bemühen.]

Gerüchtweise verlautet, der Kurfürst von Hessen werde die Königswürde annehmen.

V. Exc. comprendra aisément que cette circonstance ne fait qu'augmenter la peine, que notre maître ressent, d'avoir été frustré d'une dignité que l'Empereur et Roi avait daigné lui faire entrevoir déjà lors de son passage par ici et que S. M., d'après les propres rapports de V. Exc., paraissait encore lui destiner peu avant la signature définitive du traité de la Confédération Rhénane.[3] Msgr le Grand-Duc en est vivement affecté; sa sensibilité à cet égard semble même influer sur son physique et je ne saurais dissimuler à V. Exc. qu'on paraît chercher à inspirer à S. A. R. que je n'avais peut-être pas employé tout le zèle qu'Elle devrait attendre

[1] Vergl. Polit. Corresp. V, 728 Anm. 2; ebenda S. 399, 408, 436.

[2] Fehlt.

[3] Vergl. Polit. Corresp. V, 719.

de mon dévouement pour vous intéresser, Monsieur, à faire agréer à S. M. I. et R. les représentations convenables à ce sujet. En conséquence on vient de me commettre itérativement de vous faire les instances les plus pressantes de tâcher de faire parvenir aux pieds de S. M. les vœux du Grand-Duc de lui devoir, à côté de tant de motifs de la plus profonde gratitude, encore celle de la prompte réparation de ce chagrin.

S'il vous était possible d'obtenir encore cette satisfaction à l'occasion de votre audience de congé, V. Exc. peut compter qu'Elle comblera les sentiments de reconnaissance que S. A. R. Lui porte sous tant de rapports . . .

Konzept.

406. Reitzenstein an Edelsheim.

Paris, 18. August 1806.

[Bemühungen von Leiningen und Löwenstein um Erhaltung ihrer Selbständigkeit. Warnung vor Zugeständnissen.]

Sicheren Nachrichten zufolge soll sich Geheimrat Schmitz, früher Professor in Heidelberg, im Auftrage des Fürsten von Leiningen mit einem Wertheimischen Bevollmächtigten in Karlsruhe aufhalten, «pour y négocier la conservation de leur immédiatité, moyennant quelques cessions offertes en propriété à notre Cour». Schmitz soll sogar einem seiner Vertrauten in Paris geschrieben haben, er rechne auf Entgegenkommen und hoffe, sein Ziel zu erreichen. Weit entfernt von der Annahme, daß das Karlsruher Ministerium sich auf ein so unverständliches, törichtes Projekt je einlassen könne, glaubt Reitzenstein doch darauf hinweisen zu müssen, damit man derlei Schritte überwachen könne. «Il est clair que, si Mr Schmitz et ses collègues de Wertheim parvenaient à nous induire à cet égard, les choses n'en resteraient pas même là, que la Maison de Fürstenberg suivrait le même exemple et que nous nous exposerions à la risée générale.»[1]

Weist «pour connaître les dispositions du Gouvernement Français à l'égard des prises de possession» auf die Verfügungen hinsichtlich des Großherzogtums Berg hin. Es könne den Kaiser nur verstimmen, wenn man sich nicht an den Rheinbundsvertrag halte. «Mon avis est qu'on tienne ferme aux principes établis; on sera toujours le maître de faire entrer par la suite des modifications en faveur de l'un ou de l'autre des princes médiatisés qui en auraient mérité . . .

[1] Die Nachrichten waren in der Tat nicht unbegründet. Der leiningensche Abgeordnete, Geh. Regierungsrat Fischer — in der Person irrt sich Reitzenstein —, der zu Anfang August in Karlsruhe eintraf, schlug als Basis der Verhandlungen vor, dem Fürsten gegen Abtretung eines Teils seiner Besitzungen „jenseits Neckars" seine Immediatät und die volle Regierung zu belassen, und rühmte sich, der Großherzog habe sich in einer Privataudienz, die er sich zu verschaffen wußte, in günstigem Sinne darauf geäußert. Sowohl Geh. Rat Brauer wie der Präsident Frhr. v. Marschall als Referent verhielten sich aber, indem sie sich Reitzenstein anschlossen, durchaus ablehnend, und Karl Friedrich billigte ausdrücklich ihre Stellungnahme, mit dem Bemerken, daß er Fischer, ohne jede verbindliche Zusage, lediglich im allgemeinen zu erkennen gegeben habe, daß er, „soviel es die Umstände verstatteten", die Lage des Fürsten zu erleichtern wünsche. Anzeige Marschalls vom 26. und G. R. Pr. vom 28. August.

407. Reitzenſtein an Edelsheim.

Paris, 24. Auguſt 1806.

[Beſcheid des Kaiſers, wegen Tuttlingen und der Demarkationslinie. Dalbergs Entwurf eines Fundamentalſtatuts des Rheinbunds und ſeine Aufnahme in Paris; einmütige Ablehnung durch die übrigen Bundesſtaaten notwendig. Scharfe Kritik der badiſchen Beſtrebungen wegen Erlangung der Königswürde. Tiefe, perſönliche Verſtimmung Reitzenſteins.]

Talleyrand hat ihm geſtern die Entſchließungen des Kaiſers über einige ſeiner Wünſche mitgeteilt. Was Tuttlingen angehe, ſei Napoleon mit Tauſchverhandlungen einverſtanden.

Enfin ce qui m'est le plus agréable, c'est que l'Empereur a enfin décidé qu'une ligne de démarcation doit être convenue avec Mr de Wintzingerode et moi, et que si le premier ne veut pas y accéder, comme il m'en a déjà prévenu hier au soir, n'ayant, à ce qu'il dit, aucune autorisation de le faire, que cette ligne doit être directement déterminée avec moi. Mr de Talleyrand m'a promis qu'il me recevrait demain et qu'il y travaillerait lui-même avec moi . . .

Le nouveau Prince Primat a parfaitement répondu à ce que nous redoutions de lui dès le premier moment. Au lieu d'entrer dans des explications confidentielles sur un sujet aussi important avec les principales parties intéressées, il a déjà envoyé ici son projet de statut fondamental.[1] Ce projet est dans ses principes tellement subversif de toute ombre d'indépendance pour les princes allemands, qu'on m'a assuré de plusieurs côtés que même ici on en est très mécontent, et qu'on a déjà fait marquer au Cte de Beust que ce n'était pas cela qu'on avait voulu et ce qui était dans les intentions de la France. Autant que j'ai pu apprendre, la moitié consiste dans de belles phrases à l'éloge de l'Empereur et pour la nécessité d'affermir son pouvoir sur l'Allemagne, et l'autre moitié comprend des avantages qu'il stipule pour sa charge, pour sa personne, sa famille et tous ses parents. Ce serait donc là le véritable *Pfaff*. Malgré cela je regarde comme une chose très aisée de s'opposer à ces tentatives, si au moins dans un objet aussi évidemment d'un intérêt commun on veut suivre la même marche, et déclarer nettement qu'on n'entrerait jamais dans rien qui excédât les stipulations du traité conclu ou qui pût préjudicier à la souveraineté plénière et absolue garantie à tous les membres de la confédération. Je suis assuré qu'avec un langage pareil et surtout dans le cas d'une guerre imminente ou résolue avec le Nord on fera ici patte de velours. Mais une circonstance qui prouve jusqu'où pourraient bien aller les arrière-pensées, c'est qu'on a l'idée d'établir ici un secrétariat d'état particulier pour les affaires d'Allemagne, et il m'a été assuré de la meil-

[1] Am 4. Auguſt. Vergl. v. Beaulieu-Marconnay, Karl v. Dalberg II, 105; Polit. Correſp. V, 715.

leure source qu'un ministre allemand se remuait beaucoup pour obtenir cette place. Dans ce cas ce ne pourrait être que Cetto ou Dalberg, plus probablement cependant le dernier; je le répète cependant encore une fois: fermeté et union, et l'Allemagne pourra se sauver.

J'arrive[1] maintenant à un point qui m'est extrêmement sensible et auquel je voudrais bien n'avoir pas du tout à répondre, savoir au contenu du n° 40 de V. Exc. Puisque je le regarde maintenant comme un ordre bien exprès et bien positif, je ne manquerai certainement pas de l'exécuter, bien convaincu comme je le suis que, si pour comble de malheur je devais y réussir, les honnêtes gens auront du moins une assez bonne idée de moi pour se persuader que je n'ai pas fait de mon propre mouvement une demande dont l'accomplissement ne saurait être regardé que comme tout à fait préjudiciable à la gloire et à la réputation du Grand-Duc. Je proteste d'abord que je ne regarde la dépêche de V. Exc. nullement comme l'expression de Ses véritables sentiments, mais qu'on Lui a positivement ordonné de m'écrire en conséquence. D'après cela je ne puis que plaindre du fond de mon cœur S. A. R. de ce que Ses alentours abusent d'Elle aussi indignement. Un royaume avec 2 ailes assez étendues, mais dont le corps de logis n'a que 4 à 5 lieues de largeur, la capitale d'un royaume dont la seule grande rue se compose pour la plus grande partie de huttes, la nécessité d'avoir *dû demander* en même temps la réduction du contingent de 8 m. à 6 m. hommes, un état des finances qui fait dresser les cheveux et qui présente l'avenir très prochain d'une dissolution totale de toute la machine, et avec tout cela la triste ambition d'un titre qui nous exposera à la risée de toute l'Europe, quelle pitié!!! Le nom seul de Roi de Bade serait trouvé trop singulier. Ajoutons à cela le Roi de Darmstadt, le Roi de Berg — car c'était le Prince Murat qui avait fait naître cette idée — et maintenant le Roi de Wurzburg, et l'on croira être à la foire. Je sais fort bien, que si j'étais revenu, portant en poche le titre royal et pour Mme la Comtesse celui de Reine, j'aurais été parfaitement accueilli, mais j'en dus préférer le sentiment de mon devoir. V. Exc. se rappelle qu'il y a 5 ans que je formai le projet de l'élévation de la Maison de Bade à la dignité électorale dans un moment où Elle-même parut le croire inexécutable; j'ai donc suffisamment prouvé que la gloire de la Maison me tenait à cœur aussi bien qu'à tout autre; mais cette fois-ci le soin de conserver cette gloire aurait dû nous faire regarder avec effroi une élévation qui, aux yeux de toutes les personnes sensées, nous abaissera plutôt. Je sais bien que l'Empereur a promis la dignité royale; mais c'est pour cela même qu'il ne faut pas cesser de lui répéter qu'il n'a pas encore donné de royaume, et qu'il faut qu'il commence par nous en pro-

[1] Bis hierher von der Hand von Groos. Das Folgende eigenhändig.

curer un, s'il veut qu'on en prenne le titre, comme effectivement on ne doit point douter que son ambition ne le lui fasse désirer à cause de sa fille.

Wenn Württemberg die Königswürde annehme, ſo beſitzt es doch 50 Quadratmeilen und gegen 300000 Einwohner mehr, und ſein Hofhalt wurde ſeit 60 Jahren mit königlichem Prunk geführt. Wenn der Kurfürſt von Heſſen danach ſtrebt, ſo kann er ſich mit ſeiner Hauptſtadt Caſſel, ſeinem Prachtſchloſſe Wilhelmshöhe und vor allem mit ſeinem Schatze von 60 Millionen dies ungeſtraft leiſten, während Baden im erſten Jahre unter der Laſt des Titels erliegen würde. Warum will man nur ſchlechten Beiſpielen folgen, ſtatt ſich nach guten zu richten und ſich das kluge Verhalten Sachſens in ähnlicher Lage vor Augen zu führen. So wäre es in jeder Hinſicht rühmlicher, zu warten, bis bei der nächſten Gelegenheit eine weitere beträchtliche Gebietsvermehrung den Großherzog in die Lage verſetze, «de prendre le titre, non pas de Roi de Bade, mais d'Helvétie ou d'Alemannie».

«On ne peut pas se faire d'idée à quel point je suis indifférent sur la manière dont la Cour jugera ma conduite; d'autres circonstances me déterminent même sans cela de demander l'agrément de S. A. R. de manger ma pension hors du pays. J'aurai alors du moins l'avantage de n'être pas témoin oculaire de sa chute qui me paraît immanquable et qui me présente la perspective guère plus riante que dans 2 ans d'ici on ne sera pas même en état de me continuer cette pension. Je me réserve le reste à l'honneur d'un entretien prochain . . .

409. L'Allemagne vue de l'observatoire des Tuileries en août 1806.[1]

Auguſt 1806.

[Geſchichtlicher Rückblick. Gegenwärtige Lage des Reichs. Notwendigkeit eines engen, verfaſſungsmäßigen Anſchluſſes der deutſchen Staaten an Frankreich. Errichtung eines franzöſiſchen Erbkaiſertums über Deutſchland. Napoleon als Kaiſer des Okzidents. Umgeſtaltung der Reichsverfaſſung.]

La force des événements, le mauvais esprit qui anime depuis si longtemps les chefs de la nation allemande, les malheurs et l'incapacité des

[1] In Emmerich v. Dalbergs Nachlaß mit dem Vermerk: «Mémoire fait pour le ministère des affaires étrangères, après que l'Autriche avait déposé la couronne d'Allemagne, par Mr de Dalberg». Ob der Verfaſſer in dem Kurerzkanzler oder in ſeinem Neffen, dem badiſchen Geſandten, zu ſuchen iſt, läßt ſich vorerſt nicht mit Sicherheit entſcheiden. Daß die folgenden Darlegungen ganz in den politiſchen Ideenkreis des Kurerzkanzlers paſſen, ergibt ſich ohne weiteres. (Vergl. v. Beaulieu-Marconnay, Karl v. Dalberg II, 46ff.; 89.) Aber auch dem jungen Dalberg lagen derlei Gedanken keineswegs fern; auch er wünſcht, wie wir ſehen, gelegentlich die Übertragung der deutſchen Kaiſerwürde auf Napoleon und eine Neugeſtaltung der deutſchen Verfaſſung durch den franzöſiſchen Imperator, wenn er auch ſpäter wiederum mit Beſorgnis von einem drohenden Kaiſertum des Okzidents ſpricht (Polit. Correſp. V, 587ff.; 663). Selbſtverſtändlich könnte die Denkſchrift in dem Falle nur als eine private Leiſtung angeſehen werden, aber wir wiſſen, daß der ehrgeizige junge Diplomat hin und wieder auch Politik auf eigene Fauſt betrieb und es ihm bei ſeinen nahen Beziehungen zu Talleyrand auch an Gelegenheit nicht fehlte, dieſem etwa eine aus eigener Initiative entſprungene Denkſchrift zu unterbreiten.

monarques autrichiens à soutenir et à défendre des droits qui, sous une main habile, pouvaient être une source inépuisable de gloire, de puissance et d'honneur, ont ramené la nation allemande à une époque très malheureuse de son histoire.

Plusieurs faits pareils se présentent dans ses annales, et souvent elle offrit le tableau de l'anarchie et du disordre amené par la lutte des pouvoirs. Après l'extinction de la Dynastie Carlovingienne, l'archevêque Hatton de Mayence prévit que le corps solide de cette monarchie pouvait être déchiré en lambeaux. Il eut la crainte que les différents peuples qui composaient la monarchie germanique ne rompissent sous leurs chefs les liens mal affermis qui les avaient tenus réunis, et qu'ils n'entreprissent à s'ériger en nations indépendantes.

On préféra d'élever un enfant sur le trône plutôt que d'ôter le simulacre d'un chef, et la patrie fut sauvée.

La mort de ce même enfant replongea la Germanie dans les désordres de l'anarchie; les deux nations principales qui composèrent sa monarchie, les Saxons et les Francs, se réunirent pour choisir un nouveau chef. A l'extinction des empereurs de la maison de Saxe, on porta les ducs de Franconie sur le trône. Ils furent suivis par ceux de la maison de Souabe.

Plus tard, après une longue époque de guerre civile et un interrègne, les chefs et les Etats allemands, fatigués du désordre qui détruisit tout le bien-être de leur patrie, sentirent le besoin de se donner un nouveau chef. Ils élurent celui qui fut le plus capable de rétablir la paix et la tranquillité intérieure, de faire respecter l'Empire dans tous ses droits près de toutes les nations étrangères et de contenir le système germanique qui par ses bases offrit un mélange heureux de lois et de dispositions qui, en accordant aux nations un grand degré de liberté civile, assurait une existence brillante à leurs magistrats souverains. Rodolphe de Habsbourg fut proclamé empereur. Ce fut à cette époque que l'évêque d'Ollmutz écrivit au Pape Grégoire: Volunt imperatorem, sed potentiam abhorrent.

Un même esprit règne encore, et une assez longue expérience n'éclaire point les Etats d'Allemagne sur leur intérêt et leur besoin.

L'Allemagne de nouveau est plongée dans l'anarchie, composée de territoires trop faibles pour se contenir par eux-mêmes, présentant le tableau hideux d'un édifice politique écroulé et laissant les différentes parties sans lois, sans ordre, et prêtes à devenir la proie de dissensions longues et pénibles.

Cependant des changements essentiels ont eu lieu dans cet empire et d'Etats faibles, quelques princes d'Allemagne sont devenus des puissances de 3e et 4e rang. Mais leur existence tient toujours à l'appui qu'ils

reçoivent de l'union de l'autre grande masse politique qui les avoisine. Séparés, ils ne pourront se soutenir; et des confédérations partielles paraissent devoir remplacer dans le premier moment l'édifice constitutionnel que les derniers événements ont détruit.

La France doit se placer où était l'Autriche. Il se présente donc une première question: Est-il plus dans l'intérêt de la France de laisser déchirer le corps de la nation en différentes parties, ou lui importe-t-il de le lui faire éviter et de rattacher, comme à l'époque de Charlemagne, cet empire aux vastes pays qui y tiennent? Il paraît que, si la possibilité existe à contenir l'Allemagne sous le même faisceau, rien ne doit y faire renoncer.

Il est de l'intérêt de la France, de sa gloire plus encore, de ramener le lien constitutionnel qui unissait les Etats de l'empire sous une même direction, et il est de l'intérêt de tous les Allemands que l'Empereur Napoléon devienne leur chef, et l'empire français la masse politique qui leur sert d'appui et de protection.

Pourquoi les noms d'Allemagne, d'Allemands seraient-ils effacés de la terre pour changer en Bavarois, Hessois? et pourquoi l'Allemagne, cette contrée de l'Europe si belle, si riche, si fertile, habitée par une nation si généreuse, si brave, aussi pleine de moyens et de talents devrait-elle avoir un sort moins favorable que l'Italie?

Que l'on conserve à cette nation son système constitutionnel, ce lien commun d'une patrie à laquelle tous les Allemands se rattacheront!

La prospérité de la France d'ailleurs a pour un des plus puissants éléments celle de tous les Etats qui l'avoisinent; son industrie, son commerce, son bien-être gagnent, si elle est entourée de pays tranquilles, influés par elle, absorbant et consommant le plus possible ses produits en tout genre. Les princes d'Allemagne, sous quelque forme, sous quelque dénomination qu'ils se présentent, ne peuvent être pour elle que les rois de Pergame, de Bythinie, de Cappadoce, devant la république romaine. Mais doit-elle les contenir par le lien fédératif? ou doit-elle les unir par une forme constitutionnelle?

Voilà, il me semble, la seconde question importante. On ose présenter quelques idées qui y ont rapport.

La division des Etats de l'Empire Germanique a été utile à la tranquillité de l'Europe. Les grandes masses qui l'entourent n'avaient point de contact; les négociations, passant souvent par cette filière de petits cabinets, perdirent cet esprit d'aigreur, de violence et de passions qui animent trop souvent les discussions, des grandes puissances pénétrées du sentiment de leur force et de leur pouvoir. Il est donc nécessaire que les masses qu'on dispose en Allemagne ne soient pas trop fortes par elles-mêmes, mais plus par leur réunion, et il paraît que la Bavière, avec une popu-

lation de cinq millions, est déjà devenue un Etat qu'il faudra caresser plus qu'on ne l'influera un jour. Des Etats de 5 à 6 millions de revenus, de 10 à 15000 hommes de troupes, voilà la mesure, parce qu'ils offrent un secours intéressant qu'on maintient sans difficulté.

Cependant ces différentes masses qui doivent servir à séparer la France des grandes masses politiques formées vers l'Orient de l'Europe, doivent être contenues pour offrir un appui solide, non par le simple lien de confédération, dont au gré de ses passions chacun se détâche, mais par le lien plus fort de constitution, qui admet et règle des droits au chef et des devoirs pour ceux qui en font partie.

Pour y parvenir, il eût mieux valu disposer l'Autriche à céder la couronne impériale qu'à la déposer après qu'elle n'eut plus le moindre éclat. Elle ne sera donc plus pour l'Empereur des Français une conquête intéressante; mais on pourra lier à sa couronne l'Allemagne constituée en corps de nation.

Le nouvel acte de la confédération est peut-être tracé dans ce sens; s'il n'était pas, il peut y servir; et il ne s'agit que de porter l'activité nécessaire à développer rapidement les dispositions qui, par elles-mêmes régleront les rapports de l'Allemagne sur le pied où elles doivent à l'égard de la France.

La constitution qui avait existé est dissoute. Une confédération partielle sous le protectorat de l'Empereur Français est formée. La première mesure à prendre est celle d'y réunir la Hesse et la Saxe et les autres états du Nord de l'Allemagne qui n'y ont point acquiescé.

Le maréchal Villars prétendait que l'intérêt et la peur servaient de moyens à disposer les princes de l'Allemagne à tout faire: cet esprit n'a point changé.

Lorsque cette réunion sera établie, quelques Etats mêmes, soit le Grand-Duc de Bade, soit celui de Clèves ou le Duc de Nassau, y peuvent donner l'initiative à l'idée de remplacer par des formes plus sévères et plus réglées les obligations des différentes parties à l'ensemble de la Confédération, et le protecteur demandera qu'une commission de deux ou trois membres, le Prince Primat à la tête, soit nommée pour refondre le système germanique et sa législation politique, civile et judiciaire.

Quatre principes doivent servir de base à ce travail:

1° L'Empereur des Français est le chef héréditaire des Etats d'Allemagne réunis en diète ordinaire ou extraordinaire selon les circonstances.

2° L'Empereur des Français est le juge suprême des Etats et, pour des cas réservés, pour les[1] sujets mêmes des Etats.

[1] Sic! Statt pour les lies: des.

3° L'Empereur des Français est le généralissime des forces réunies des Etats. Il est remplacé par ses lieutenants.

4° En laissant subsister la grande féodalité de l'empire, il en est le seigneur direct: il dispose des fiefs ou bénéfices vacants, accorde titres et honneurs pour des services rendus au corps germanique.

Comme Empereur des Français et d'Allemagne, il pourrait prendre le titre d'Empereur d'Occident et lier dans une diète les chefs des nations fédérées sous lui.

Comme juge suprême des cours souveraines s'établissant en Allemagne pour les cas réservés, il fait l'exécution des sentences.

Comme généralissime, il organise l'état-major et l'ensemble de l'armée des Etats d'Allemagne, la matricule pour les contributions nécessaires.

Comme tel, il a près de lui une garde allemande de 5 à 6000 h., tirée des différents corps de troupes.

Les affaires relatives à l'Allemagne, constituée sous l'Empereur en état séparé des autres masses politiques de l'empire d'Occident, se dirigent par un ministère et un secrétaire d'Etat allemand.

L'exécution de ces différentes mesures présentera quelques difficultés, parce que les princes de l'Allemagne, flattés d'une indépendance imaginaire et de droits de souveraineté illimitée, ne voudront pas s'y soumettre. Le plus simple raisonnement, accompagné d'une mesure de force cependant, devra les disposer à en reconnaître le besoin et l'utilité pour eux-mêmes.

Ils doivent sentir que le sort de la Confédération allemande, placée entre de très grandes masses politiques, ne peut être que celui de la Pologne, si ces masses peuvent s'entendre à l'engloutir. Il lui importe donc de tenir isolément à celle qui lui offre une existence nationale et qui a moins intérêt que toute autre à la détruire.

Les Etats composant la Confédération doivent sentir que ce ne peut être que la France, et que pour obtenir ce degré de sûreté et de protection, ils doivent lui être de quelqu'avantage et de quelque secours.

La Bavière sera peut-être la plus difficile à se soumettre à ce nouvel ordre de choses; mais en lui présentant l'alternative de recéder une partie de ses Etats à l'Autriche, à quoi ne sera-t-elle pas prête à acquiescer? Il en sera des autres comme de la Bavière, et en les menaçant il sera facile de les mener à l'ordre de choses qui promet le plus de stabilité et de résistance. L'exécution de ces différentes mesures doit nécessairement se faire pendant que les armées françaises se trouvent encore en Allemagne.

Abſchrift. Frhr. v. Heyl'ſches Archiv zu Herrnsheim.

Perſonenverzeichnis.

Bearbeitet von Dr. Franz Schnabel.

A.

Abbatucci, Jacques Pierre, franz. General 128.

Albini, Franz Joſeph, Freiherr von, kurmainz. Direktorialgeſandter in Raſtatt 149.

Altenſtein, Freiherr Karl von Stein zum, preuß. Geh. Oberfinanzrat, ſp. Finanzminiſter 318.

Andlaw-Birſek, Konrad Karl Friedrich, Reichsfreiherr von, Regierungspräſident im Breisgau 287.

Angelin, Löwenwirt zu Kandern 125.

Anhalt-Deſſau, Friedrich, Erbprinz von 46, 48, 55, 245.

—, Leopold Friedrich Franz, Fürſt von 5, 6, 46, 48.

Arter, Johann Paul von, Landvogt der Ortenau 14.

Antraigues, Emanuel Louis Henri Delaunay, Comte d', franz. Publiziſt u. Diplomat 289.

Arnay, Louiſe d', Gouvernantin der bad. Prinzeſſinnen 94.

Artois, Charles-Philippe, Comte d' 29—33, 37—41, 45.

d'Aubuiſſon, Pierre Raymond Hector, Comte de la Feuillade, franz. Kammerherr 288.

Augereau, Pierre François, franz. General 156.

B.

Bacher, Theobald, franz. Geſandtſchaftsſekretär in Baſel, ſpäter Regensburg 85, 112.

Baden, Amalie, Erbprinzeſſin, bzw. Markgräfin von 6—8, 46, 55, 56, 62, 64, 65, 73, 74, 77, 78, 81, 84—86, 90, 92, 94—96, 103, 104, 108—111, 120, 121, 126—131, 133—137, 140, 145, 148, 151—156, 158—161, 163—165, 167, 169, 171—173, 176, 179, 184, 186—189, 194—196, 203, 204, 209, 210, 212, 229, 235, 244—246, 248, 253, 259, 260, 262, 265—267, 271—275, 277, 278, 281—289, 294, 303, 306, 312, 335, 337, 339, 342, 344, 347, 358.

Baden, Amalie, Prinzeſſin von 167, 173, 175, 177, 178, 187.

—, Chriſtine Luiſe, Prinzeſſin von 85, 86.

—, Friederike, Prinzeſſin von, ſp. Königin von Schweden (ſ. auch Schweden) 62—64, 133—137.

—, Friedrich, Prinz von 64, 80, 85, 86, 91, 95, 110, 156, 313, 348, 357.

—, Karl, Erbprinz, bzw. Kurprinz von 93, 131, 155, 158, 163, 165—167, 169, 170, 180, 195—197, 203, 212, 213, 217, 219, 224—227, 229, 230—233, 235—237, 244, 245, 248, 253, 257—259, 261—264, 266—268, 271, 272, 274—279, 281—285, 287—290, 292—298, 301, 303, 308, 310, 312—314, 316—321, 323—326, 331, 334, 336, 337, 342, 344—346, 354, 357, 358.

—, Karl Friedrich, Markgraf, ſp. Kurfürſt u. Großherzog von, passim.

—, Karl Ludwig, Erbprinz von 6, 7, 13, 23, 25, 33, 45, 46, 57, 59, 60, 63—65, 67, 73, 76, 79, 80, 84—86, 89, 95, 96, 103, 104, 108—111, 113, 114, 119, 121, 125—128, 131—135, 138, 154—156, 163—165, 253.

Baden, Karoline, Prinzessin von (sp. Königin von Bayern) 45, 46, 48, 55, 56, 62, 73, 84, 90, 126—129, 154, 195; Fortsetzung s. Pfalz-Bayern.
—, Karoline Luise, Markgräfin von 5, 174.
—, Ludwig, Prinz u. Markgraf von 8, 10, 13, 19, 23, 24, 45, 47—50, 53—56, 59—63, 67, 68, 72, 74—86, 90, 91, 108, 161, 162, 170, 173—187, 189—193, 201—203, 210—213, 215—219, 221, 223—235, 237, 238, 240—244, 246, 247, 249—251, 253, 255, 256, 258, 260—265, 268, 269, 271—276, 278, 279, 281, 283, 284, 287, 289, 292, 294—303, 305—314, 316, 318—326, 328, 329, 331, 336, 340, 341, 345, 347, 348, 357.
—, Luise (Elisabeth), Prinzessin von, sp. Kaiserin von Rußland (s. auch Rußland) 62—64, 67, 73.
—, Marie, Prinzessin von, sp. Herzogin von Braunschweig 133, 159, 161, 165, 166, 180, 189, 195.
—, Stephanie, Kurprinzessin von, geb. Marquise de Beauharnais 257—259, 263, 267, 288—290, 292—294, 309, 328, 331, 336, 337, 342, 344, 347.
—, Wilhelmine, Prinzessin von, sp. Großherzogin von Hessen-Darmstadt 187, 188.
Baden-Durlach, Christoph, Prinz von 19.
Bamberg, von, preuß. Oberst 60.
Barbaczy, Josef von, k. k. Oberst 147, 149, 150.
Barker, Amtskeller zu Bühl 14.
Barole, Tancrède de, franz. Kammerherr 255, 272.
Barthélemy, François, franz. Gesandter in der Schweiz 93, 96, 101, 116.
Bassal, franz. Emissär 108.
Bauchetet, François, Abbé, Almosenier der Kurprinzessin Stephanie 290.
Baumgärtner, Johann Friedrich, bad. Geh. Rat 202, 203, 234, 235, 302, 334.
Bayern s. Pfalz-Bayern.
Beauharnais, Claude, Vicomte de, franz. Senator 258.
—, Eugen 237, 257—259, 261, 263, 268, 271.
—, Josephine s. Bonaparte.
Beauharnais, Stephanie, Tochter Claudes de B. s. Baden.
Beaumont, de, franz. Kammerherr 342.
Beck, Georg Ludwig von, bad. Oberstleutnant 19, 50, 111.
Benzel-Sternau, Karl Christian, Graf von, kurmainz., seit 1806 kurbad. Staatsmann 308, 344.
Berckheim, Karl Christian, Freiherr von, Kammerherr und Oberhofmeister der Markgräfin Amalie, sp. Staatsminister 163, 164, 288, 290, 306.
Bernadotte, Jean Bapt., franz. Gesandter in Wien 153.
Bernstorff, Christian Günther, Graf von, preuß. Legationsrat 279.
Beroldingen, Jos. Anton von, Stiftpropst 66.
Berthier, Alexandre, Fürst von Neuschâtel, Marschall von Frankreich 355, 359.
Berwick, Duc de, franz. Heerführer 50.
Beust, Karl, Graf von, kurmainz. Gesandter in Paris 362.
Beyerlé, franz. Offizier 28.
Binder, Friedrich, Freiherr von, österr. Staatsrat 207.
Biron, Armand Louis, Duc de, franz. General 66.
Bischoffswerder, Joh. Rudolf von, preuß. General 8, 31, 47—49, 55, 56, 77.
Blittersdorff, Jos. Wilh., Freiherr von, Landvogt zu Mahlberg 14, 16, 18, 20.
Blücher, Gebhard Lebrecht von, preuß. Oberst, sp. Feldmarschall 89.
Boccardi, Gesandter der ligur. Republik in Rastatt 150.
Bodman, v. (Bothmer?), bad. Leutnant 15.
Bohlen, Friedrich Wilhelm von, bad. Generalmajor, Kommandant zu Karlsruhe 241.
Bonaparte, Josephine 198, 199, 248, 250, 251, 296, 312, 320, 342.
—, Napoleon, Erster Konsul, sp. Kaiser von Frankreich 140, 158, 169, 173, 176, 179, 180, 182, 186—189, 193, 197—200, 209, 212, 218, 219, 224—233, 235—239, 241—245, 248, 249, 251, 252, 255—260, 262, 264, 266, 268—276, 280—286, 288, 290—292, 294—298, 301—326, 328, 329, 331, 332, 334, 336, 338—344, 346, 347, 357, 358, 360—364, 367.

Bonnier d'Arco, Louis Antoine, franz. Gesandter beim Rastatter Kongreß 140, 146, 150.
Borck, v., preuß. Bataillonschef 70.
Bonillé, François Claude, Marquis de, franz. Emigrant 45.
Bourbon s. Condé.
Bourjolly, Mlle de, Hofdame der Kurprinzessin Stephanie 337.
Brauer, Joh. Nikol. Friedrich, bad. Geh. Rat 11, 46, 73, 87, 88, 120, 269, 313, 349, 354, 361.
Braunschweig-Wolfenbüttel, Friedrich Wilhelm, Prinz von 159, 161, 166, 178, 183.
—, Karl Wilhelm Ferdinand, Herzog von 57, 58, 68—70, 76—79, 165, 190, 191, 215, 228.
—, Marie, Prinzessin von, s. Baden.
Broglie, Victor, franz. Oberst 27.
Broussel, franz. Emigrantenfamilie in Karlsruhe 104.
Bruder, von, bischöfl. straßburg. Oberamtmann in Ettenheim 18.
Brückner, Josef, bad. Leutnant 15.
Bückle, Joh. Martin, bad. Hofmedailleur 128.
Bühler, Karl von, russ. Gesandter in München und Regensburg 182.

C.

Cadondal, Georges 197, 201.
Calonne, Charles Alexandre de, franz. Finanzminister 32, 33, 37, 39, 45.
Cambacérès, Jean Jacques, franz. Erzkanzler 214, 279.
Caprara, Giovanni Battista, Conte, Kardinalpriester, Erzbischof von Mailand 291.
Carnot, Lazare Nicolas, Mitglied des Pariser Direktoriums 105, 106, 108, 200.
Castelnau, Marquis de 32.
Caylus, Herzogin von, franz. Ehrendame 90.
Cetto, Anton, Freiherr von, bayr. Gesandter in Paris 336, 343, 349, 363.
Clarence, Wilhelm, Herzog von, sp. als Wilhelm IV. König von England 55.
Clarke, Henri Jacques Guillaume, franz. Diplomat, Staatsrat und Divisionsgeneral 340.
Clerfayt, Franz Sebastian Karl Jos. de Croix, Graf von, österr. General 61, 103.
Cobenzl, Joh. Philipp, Graf von, k. k. Staatsvizekanzler 49, 137.
Collini, Karl v., bad. Legationsrat in Paris 289, 291.
Colloredo, Wenzeslaus, Fürst v., österr. General 80, 87.
Condé, Louis Antoine Henri, Duc d'Enghien, Prince de 81, 87, 90, 196, 202.
—, Louis Henri de Bourbon, Prince de, Vater des Vorigen 32, 87, 90.
—, Louis Joseph, Duc de Bourbon, Prince de, Vater des Vorigen 28, 30, 32, 50, 53, 64, 80, 81, 87, 90, 104.
Condenhoven, Frau von 36, 42.
Courbière, Guillaume René, Baron de l'Homme de, preuß. Generalleutnant 78, 161, 162.
Crescentini, Girolamo, Opernsänger 291.
Custine, Adam Philippe, franz. General 57, 65, 68.
Czartoryski, Adam, Fürst, russ. Staatsmann 185.

D.

Dalberg, Emmerich Joseph, Freiherr von, bad. Gesandter in Paris 192, 194, 197, 203, 204, 212—214, 218, 219, 221, 229, 233, 234, 236, 245, 248, 263, 268, 275, 276, 287, 289, 295, 302, 303, 325, 326, 335, 337, 342, 364.
—, Karl Theodor, Freiherr von, Kurerzkanzler 207, 212—214, 217, 218, 338, 344, 349, 362—364.
—, Wolfgang Heribert, Freiherr von, kurf. bad. Geh. Rat 277.
Danner, Franz Christian, bad. Hofmusikdirektor 156.
Danzelot, franz. General 122.
Darn, Pierre Antoine, franz. Staatsmann und Staatsrat 246, 292.
Dawans, Sigmund von, Hofratsdirektor in Mannheim 339.
Debry, Jean, franz. Gesandter in Rastatt 148, 150, 153.
Degenfeld-Schonburg-Schomberg, Hans Philipp Christoph, Graf von, bad. Gesandter in München 246.
De Laborde, René Francois, Comte de, franz. General 106, 107, 111, 112, 114.

Delacroix, Charles, franz. Minister des Auswärtigen 106, 107, 110, 112, 114, 115.
Denon, Dominique Vivant, Baron, Generalinspektor der franz. Museen 292.
Diede, Wilhelm Christoph, Freiherr von, dän. Reichstagsgesandter 8.
Dolgorucky, Michael Petrowitsch, Fürst, russ. Flügeladjutant 273.
Droz, Jean Pierre, franz. Medailleur 292.
Duben, Graf v., schwed. Hauptmann und Kammerherr 156.
Durant de Marenil, franz. Staatsmann 234.
Duroc, Michel, Marschall von Frankreich 255, 280, 284, 286, 295.
Dürrfeld, v., österr. Oberamtsrat 14.

E.

Edelsheim, Georg Ludwig, Freiherr von, bad. Gesandter beim Schwäb. Kreis, sp. Staatsminister 8, 9, 29, 33, 34, 39, 42, 47, 57, 73, 81, 91, 114, 119, 131, 138, 149—152, 154, 155, 157, 164, 165, 167, 171, 174, 176, 180, 183, 184, 213, 247, 253, 255, 258—261, 264, 265, 268—272, 276, 277, 283, 288, 300, 313, 322, 326, 329, 337, 344, 345, 360—362.
—, Wilhelm, Freiherr von, bad. Minister 5—7, 9, 22, 23, 25, 34, 39, 42, 46, 48, 49, 66, 70—72, 80, 87, 94—96.
—, Adelheid, Freifrau v. 133.
Eichrodt, Karl Friedrich, Assessor 15.
—, Karl Friedrich, bad. Hauptmann 15.
Enghien s. Condé.
England s. Großbritannien.
Escart, Comte d', franz. Gardekapitän im Emigrantenkorps 32.

F.

Falette-Barol, Tancrède de, s. Barole.
Ferino, franz. Divisionsgeneral 122, 123.
Fersen, Axel, Graf, schwed. Diplomat 149.
Fischer, leiningischer Geh. Rat 361.
Forstenburg, Graf v., preuß. Adjutant 89.
Foucquet, Graf, franz. Emigrant, preuß. Kammerherr 95, 110, 175, 182.
—, Gräfinnen 209.
Frauenalb, Maria Antonie (v. Beroldingen), Äbtissin von 16.
Frey, franz. Agent in Basel 140.
Freystedt, Karl Friedrich von, bad. Oberst 11—13, 15, 53, 54.
—, Frau von 278.
Friederich, franz. Gardeoberst 310.
Fürstenberg, Karl Egon, Fürst von 339, 349.
—, Karl Joseph Aloys, Fürst von, k. k. Generalmajor 125, 128.
—, Graf, natürl. Sohn des Herzogs von Braunschweig 69.

G.

Gaber, Jakob, bad. Kurier 171, 172.
Gayling v. Altheim; Christian Heinrich Freiherr, bad. Kammerpräsident u. Finanzminister 11, 12, 16, 18, 20, 27, 46, 50, 53, 54, 86, 87, 120, 202, 203, 234, 235, 299, 337.
—, Friedrich, Freiherr v., russ. Hauptmann 164.
Gemmingen, Eberhard von, kaiserl. Geh. Rat 127.
Gemmingen-Hornberg-Hoffenheim, Otto Heinrich, Freiherr von, bad. Gesandter in Wien 191, 211, 328.
Geneye, Karl Wilhelm, Stallmeister 86.
Gerstlacher, Christian Friedrich, bad. Geh. Sekretär 250, 300, 344.
Gerwig, Sekretär 87.
Gensau, Karl, Freiherr von, bad. Oberstkammerherr und General 33, 109, 128, 133, 156, 160, 166, 178, 183, 277, 278, 296, 297, 301, 307, 311, 319—321, 325, 337.
Gever v. Geversberg s. Hochberg.
Giulay, Ignaz, Graf, k. k. Oberst 65, 72.
Glocester s. Großbritannien.
Gmelin, Georg Adam, Generalmajor im Dienste der ober- u. kurrhein. Kreise 34.
Gockel, Christian Bernhard, Stadtpfarrer in Emmendingen 18.
Göler v. Ravensburg, Karl Friedrich, Freiherr v., bad. Hauptmann 15.
Goll, Joseph, bad. Hofratssekretär 350.
—, Bankhaus in Frankfurt 235.
Görtz, Joh. Eust., Graf von Schlitz, gen., bad. und preuß. Reichstagsges. 25, 70, 72, 81, 91, 94, 97, 131, 150—155, 213.

Götz, Theodor Friedrich, bad. Hauptmann, sp. General 59, 60, 63, 75, 76, 79, 80, 86, 89, 240, 241.
Grawert, v., preuß. Major 161, 162.
Greiffenegg, von, österr. Regierungsrat 16—18, 20.
Grenhm, Geh. Rat, fürstl. leining. Agent in Paris 223.
Griesbach, Joh. Christoph, bad. Hofrat und Geh. Kabinettssekretär 88.
Grolman, Ludwig von, Stabskapitän und Adjutant des Kurprinzen 292, 309, 320.
Groos, Georg, bad. Legationsrat 112, 201, 211, 214, 220, 221, 223, 233, 247, 249, 250, 252, 256, 276, 278, 279, 290, 301, 316, 322, 336, 338, 345, 357, 363.
Großbritannien, Auguste Sophie, Prinzessin von 179.
—, Georg III., König von, und Kurfürst von Hannover 38, 179.
—, Wilhelm, Prinz und Herzog von Gloucester 178.
—, Wilhelm, Prinz von, Sohn des Herzogs Wilhelm von Gloucester 178.
Gualtieri, preuß. Hofbeamter 77.
Gültlingen, von, württ. Hauptmann und Flügeladjutant 192.
Günzer, Frau von (Straßburg) 28.

H.

Hack, Karoline Philippine von, geb. v. Rathsamhausen, bad. Oberhofmeisterin 163.
—, von, Leutnant 162.
Hahn, Joh. Aug., Freiherr von, bad. Kammerpräsident 10.
Hannover s. Großbritannien.
Hardenberg, Karl August Freiherr von, preuß. Minister 92, 94, 99, 101, 102.
Harrant, August von, bad. Hofrat 16.
—, Valentin von, bad. Hauptmann 15.
Hauber, Christoph Emanuel, Professor, Erzieher der Kinder des Erbprinzen Karl Ludwig 246.
Haug, Kammerdiener 96.
Haugwitz, Christ. Heinr. Karl, Graf von, preuß. Staatsminister 174, 177, 251.
Haußmann, franz. Kriegskommissar 111, 113—115.
Hauterive, Alexandre Maurice d', franz. Diplomat 234.
Haynau, Ludwig von, bad. Kammerjunker 250, 276, 289, 295, 297, 303, 305, 307, 325, 337, 338, 348.
Häberlin, Karl Friedrich, Staatsrechtslehrer 220.
Hédouville, Gabr. Théodore, General, franz. Botschafter in Petersburg, 175, 177, 185, 193.
Hertzberg, Eleonore, Kammerfrau 86.
Herwarth, Wilh. Karl von, bad. Hauptmann 15.
Herzberg, Joh. Gerh., bad. Hofrat 87, 88.
—, Ernst Siegmund, bad. Geh. Rat 236, 249, 265, 271, 354.
Hessen-Darmstadt, Christian Prinz von 176.
—, Ludwig X., Landgraf von 36, 40, 41, 44, 53.
—, Ludwig, Erbprinz, sp. Landgraf von 187, 213.
—, Marie Luise Albertine, Prinzessin von, Gemahlin des Prinzen Georg 73.
Hessen-Kassel, Friedrich II., Landgraf von 2, 33, 36, 39—41, 44, 91.
—, Wilhelm IX., Kurfürst von 340, 360, 364.
Hessen-Philippsthal, Prinz von 66.
Hirschfeld, von, Oberst 79.
Hochberg, Luise Karoline, Reichsgräfin von, geb. Geyer v. Geyersberg, Gemahlin Karl Friedrichs 8, 33, 64, 85, 157, 158, 176, 203, 210, 220, 230, 244, 246, 250, 268, 295, 297, 298, 301, 304, 307—312, 314, 315, 319, 321—323, 325, 326, 332, 333, 337, 340.
—, Grafen von 186, 189, 210, 211, 216, 218, 219, 229, 246, 259, 260, 264, 268, 274, 275, 280, 283, 284, 301, 303, 304, 308, 332, 340, 357.
Hofer, Joh. Baptist, bad. Geh. Referendär 271, 338.
Hoffmann, von, Legationsrat 140, 146.
Hofmann, preuß. Kammerdirektor 48.
Hohenlohe-Ingelfingen, Friedrich Ludwig, Erbprinz von, preuß. General 45, 59, 67, 69, 70, 76, 80, 83, 89.
Hotze, Friedrich Freiherr von, österr. General 109, 114.
Houchard, franz. General 68.

Hügel, Joh. Aloys, Freiherr von, k. k. Kommissar am Reichstag 147, 148, 153, 154.

J.

Jacobi-Kloest, J. K. von, preuß. Gesandter in Wien 45.
Jordan, Joh. Ludw. von, preuß. Legationssekretär 150.
Jourdan, Jean Baptiste, franz. General 145.
Isabey, Jean Baptiste, franz. Maler 292.
Isnard, Michael d', franz. Architekt 33.

K.

Kageneck, Karl Freiherr von, österr. Offizier, sp. bad. Kammerherr und Geh. Rat 109.
Kaim, Konrad Valentin Ritter von, k. k. Generalmajor 114.
Kalckreuth, Friedrich Adolf, Graf von, preuß. Generalleutnant 68.
Kameke, von, preuß. Oberst 78.
Kant, Immanuel 139.
Kaunitz, Wenzel Anton, Fürst, k. k. Staatskanzler 42, 53, 207.
Kayser, Joh. Friedrich, Kammerdiener 86.
Keller, D. L. C., Graf von, preuß. Gesandter in Wien 152, 153.
Kellermann, François Christophe, franz. General 28, 229.
Kleinbrod, v., vorderösterr. Oberamtsrat 14, 18.
Kleiser, Joseph von, fürstenberg. Regierungspräsident 339, 349.
Kleist, von, preuß. Generalleutnant 82.
Klüber, Johann Ludwig, Geh. Referendär 210, 254, 265, 269, 271, 290, 326, 342.
Knobelsdorff, Friedrich Wilhelm von, preuß. Oberst, sp. General 70, 228.
Knobloch, preuß. Offizier 47.
Koch, Christ. Wilhelm, franz. Publizist und Mitglied des Tribunates 207.
Koelreuter, Josef Gottlieb, bad. Hofrat, Botaniker 174, 175.
Kohlleffel, Johann Lambert von, Kartenstecher 265.
Kospoth, Siegfried Freiherr von, k. k. F.-M.-Lt. 65, 72, 151.
—, Freiherr von, hessischer General 72.
Kotschubey, Victor Pawlowitsch, Graf von, russ. Minister des Auswärtigen 177, 184.
Krauth, Friedrich Jakob, bad. Geh. Kanzleirat 85, 87, 88.
Kreußler, Dietr. Wilhelm, bad. Hauptmann 15.
Kreutzer, Konradin, Komponist 291.
Kunitzki, von, preuß. Generalmajor 82.
Kurakin, Alexander, Fürst, russ. Vizekanzler 177, 181, 185.

L.

La Besnardière, Jean Baptiste de, franz. Diplomat 234.
Laborde s. De Laborde.
Lacy, Franz Moritz Graf v., österr. Feldmarschall 45.
Lafayette, Jean Paul Marquis de, franz. General 61.
Laharpe, Frédéric César 92, 94.
Lannes, Jean, franz. General 243, 264.
La Revellière-Lepeaux, Louis de, franz. Staatsmann, Mitglied des Direktoriums 108.
Larue 129.
Latour, Maximilian Baillet de, Graf, österr. Feldzeugmeister 110, 114.
Lauriston, Jacques Alexandre Bernard, franz. Brigadegeneral 180.
Lavater, Joh. Kaspar 6.
Lecourbe, Claude Joseph, franz. General 200.
Lehrbach, Ludwig Konrad, Graf von, österr. Gesandter beim Schwäb. Kreis 29, 32.
Leiningen, Karl Friedrich Wilhelm, Fürst von, 339, 349, 361.
Lemarrois, franz. Divisionsgeneral 270.
Leuchsenring, Franz Michael, Literat 73.
—, Ludwig, markgräfl. Leibarzt 73, 74.
Linck, Heidelberg 115.
Lindenau, Karl Heinr. August, Graf, preuß. Oberstallmeister 77.
List, Georg, revolut. Agitator 110, 112, 113, 114.
Lucchesini, Girolamo Marquis de, preuß. Gesandter in Paris 77, 279, 339.
Luckner, Nicolas, Baron de, franz. Marschall 46, 50—52, 56.

M.

Macdonald, Etienne Jacques Joseph Alexandre, franz. General 200.

Mackau, Armand-Louis, franz. Gesandter beim Schwäb. Kreis 8.
Madeweiß, v., preuß. Gesandter beim Schwäb. Kreis 128.
Mainz, Friedrich Karl, Kurfürst von, Kurerzkanzler 31, 32, 34—42, 98.
Maisonneuve, franz. Gesandter beim Schwäb. Kreis 56.
Maltitz, Peter, Freiherr von, russ. Gesandter in Karlsruhe 196, 213, 241.
Maret, Hugues Bernard, franz. Staatsmann, Staatssekretär Napoleons 290, 291.
Marschall, August Wilhelm Freiherr von, bad. Major 15.
—, Karl Wilhelm, Freiherr, Hofratspräsident in Karlsruhe 361.
Marsens, de, Waadtländer Familie 8.
Martini, preuß. Major 70.
Massenbach, Christian von, preuß. Major, sp. Generalquartiermeister 47.
Massias, Nicolas, franz. Geschäftsträger in Karlsruhe 180, 187, 264, 276, 323, 324, 333.
Mathieu, Jacques, franz. Diplomat, 168, 176, 223, 234.
Mecklenburg-Strelitz, Friederike, Prinzessin von, sp. Prinzessin Ludwig von Preußen 73.
—, Georg Friedrich Karl, Erbprinz von 231.
—, Luise, Prinzessin von, sp. Königin von Preußen 73.
Medicus, Heinrich, bad. Rittmeister 51, 52.
Méhée de la Touche, franz. Agent 197.
Meier, Emanuel, bad. Geh. Rat 46, 87, 88, 96, 120, 181.
—, Wilhelm, Sohn des Vorigen, sp. bad. Generalstabsarzt 347.
Melas, Michael von, österr. General 93.
Merveldt, Maximilian Graf v., österr. Generalmajor 124.
Metternich, Franz Georg Karl, Graf von, kaiserl. Bevollmächtigter in Rastatt 149.
Mirabeau, André Boniface Riquetti, Marquis de, franz. Emigrantenführer 50, 53, 64.
Moellerschwerdt, Baron, schwed. Kammerjunker und Gardeoffizier 133.
Mohilowsky, von, preuß. Kapitän 162.
Möllendorf, Joach. Heinr. von, preuß. Feldmarschall 83.
Montanus, Karl, bad. Kurier 265, 269, 320, 331.
Montgaillard, Roques de 197.
Montgelas, Maximilian Joseph, Graf v., bayr. Staatsminister 250, 344.
Montjoye, Comte de 21.
Montpernis, Friedrich Kamill Magnus, Marquis de, bad. Kammerherr, dann Oberhofmarschall 96, 323.
Montrichard, Joseph, franz. General 122, 123.
Moré, Comte und Comtesse, franz. Emigranten in Karlsruhe 103, 104.
Moreau, Jean Victor, franz. General 105—107, 122, 132, 155—157, 197—201.
—, Madame, Gemahlin des Vorigen 199, 200.
Morkow, Arkadi, Graf von, russ. Botschafter in Paris 169, 172, 179—181, 187, 188, 194.
Murat, Joachim, Marschall von Frankreich 229, 264, 266, 363.
Mühl, Christoph Christian von, kurhannover. Gesandter und bad. Resident in Wien 49.
Müller, Johannes von, kurmainz. Staatsrat 36, 38.
Münzesheim, Karl Wilhelm Freiherr von, bad. Geh. Rat 94, 128.
Mylius, von, Oberst und Generalmajor beim Schwäb. Kreis 70—72.

N.

Napoleon I., Kaiser, s. Bonaparte.
Nauendorf, Friedrich August, Graf, österr. General 122—124.
Neßlinger, k. k. Oberst 124, 129.
Neufchâtel, Fürst von, s. Berthier.
Ney, Michel, Marschall von Frankreich 241, 243.
Normann-Ehrenfels, Philipp Christian, Freiherr, sp. Graf von, württ. Geh. Rat 265, 266, 269, 271.
Nostitz, Graf von, k. k. Major 74.
Nowosiltzow, Nikolaus von, russ. Staatsmann 235.
Noyer, du, österr. Oberstwachtmeister 124.

O.

Obermeyer, David, bad. Kammerdiener 88.

Oehl, Karl Joseph, bad. Geh. Referendär 246, 247, 253—256, 261, 263, 265, 266, 269.
Österreich, Franz II., deutscher Kaiser 55—58, 91, 105, 132, 160, 192.
—, Josef II., deutscher Kaiser 1, 4, 10, 17, 207, 216.
—, Karl, Erzherzog von 109—111, 114, 125, 127, 128, 131, 145, 147, 151, 152, 154, 192.
—, Leopold II., deutscher Kaiser 25, 30, 31, 33, 37, 38, 40, 42—45, 50, 51, 55.
—, Maria Theresia, Kaiserin 207.
—, Josef, Erzherzog von, Palatin von Ungarn 167, 178, 191, 238.
Olizy, Franz Dom. von, bad. Leutnant 15.
O'Reilly, Graf, österr. Generalmajor 124.
Orléans, Philippe Egalité, Herzog von 28.
Otto, Louis Guillaume, franz. Gesandter in München 246.
Oubril, Baron, russ. Geschäftsträger in Paris 328, 339.
Oxenstjerna, Baron, schwed. Diplomat 42.

P.

Panin, Graf Nikita Petrowitsch, russ. Gesandter in Berlin 137.
Pappenheim, August Wilhelm Freiherr von, hessen-darmstädt. Gesandter in Paris 336.
Peran, franz. Literat 292.
Perrein, franz. Emissär 113.
Petersen, Carl Ludwig, franz. Kommissär und Maire zu Speyer 66.
Petiet, Claude, franz. Staatsrat, Generalintendant der Armee 246.
Pfalz-Bayern, Auguste, Prinzessin von 212, 224, 226, 227, 230—232, 235—238, 253, 257—259, 261, 263, 268, 271, 274, 275, 281—285.
—, Charlotte, Prinzessin von 275, 285.
—, Karl Theodor, Kurfürst von 2.
—, Karoline, Kurfürstin von (s. auch Baden) 250, 268, 272, 274—276, 281, 282, 284, 285, 287.
—, Ludwig, Kronprinz von, sp. König Ludwig I., 291.
Pfalz-Bayern, Maxim. Joseph, Herzog von s. von 126, 128—130, 137, 145, 221, 230, 231, 235—238, 253, 256—258, 263, 267, 268, 274, 281—284.
Pfalz-Zweibrücken, Karl II., Herzog von 2, 7, 43.
—, Maximilian Joseph, Herzog von, s. Pfalz-Bayern.
Pfau, von, preuß. Generalmajor 82.
Pfeffel, Christian Friedrich, franz. Staatsmann 207, 221, 229, 233, 234.
Phull-Nieppur, Ernst Freiherr von, württembergischer Offizier 190, 191.
Pichegru, Charles, franz. General 197, 198.
Pigage, Nicolas de, kurpfälz. Architekt 33.
Platon, griech. Abt des 8. Jahrhunderts 62.
Pleß, Prinz v., preuß. Offizier 70.
Polignac, Madame de 199.
Posch, Joh. Adam von, vorderösterr. Regierungspräsident 17.
Posselt, Peter, bad. Hofrat, Geh. Sekretär 87, 88.
Poterat, Marquis de, franz. Emissär 105—107, 111, 113—115.
Preußen, Friederike Luise, Königin von (Gemahlin Friedrich Wilhelms II.) 23, 46, 135, 137, 175.
—, Friedrich II., König von 1, 2, 4, 7, 207.
—, Friedrich Wilhelm II., König von 9, 10, 23, 24, 31, 33, 37, 45, 48, 54, 56, 57, 60, 61, 63, 73, 77, 91, 92, 97—99, 102, 135.
—, Friedrich Wilhelm, Kronprinz, sp. König Friedrich Wilhelm III. von 45, 48, 49, 55, 56, 73, 135, 145, 174, 286.
—, Heinrich, Prinz von 7, 8.
—, Ludwig, Prinz von 73.
Pütter, Johann Stephan, Staatsrechtslehrer 220.

R.

Raimondi, k. k. Major 125.
Rapp, Jean, franz. General 221, 242, 321.
Rasumowsky (Razoumowsky) Andreas Cyrillowitsch, Graf von, russ. Botschafter in Wien 179.
Rauner, preuß. Kapitän 68.
Réal, Pierre François, franz. Staatsrat 200.
Reitzenstein, Josef Friedrich Christian Ernst Freiherr von 201.

Reitzenstein, Sigismund, Joh von, bad. Hofrat und Landvogt, dann Gesandter in Paris 96, 102, 116, 138, 156, 157, 168, 173, 177, 184, 186, 187, 189, 192, 193, 201, 202, 210—214, 216, 220, 223, 226, 228, 233, 246, 247, 249—251, 253—258, 260, 261, 264, 265, 268—273, 276—280, 284, 286—290, 295—298, 301, 302, 304—309, 312—314, 317, 318—322, 324—327, 329—331, 336—338, 340—350, 354, 357, 358, 360—364.
Remusat, Baron 255.
Revellière-Lepeaux s. La Revellière-Lepeaux.
Rewbell, Jean Baptiste, Mitglied des Pariser Direktoriums 108.
Riesch, Graf von, k. k. Generalleutnant 109.
Ritz, Freiherr v., speyerischer Hofmarschall 110.
Roberjot, Claude, franz. Gesandter in Rastatt 150.
—, Madame, Gattin des Vorigen 151.
Roeder von Diersburg, Georg Friedrich Frei herr von, bad. Major 159.
Roman, von, württemberg. Oberst 252.
Romanzow, Nikolaus, Graf, russ. Gesandter im Reich 62.
Rosenkrantz, Niels, Freiherr von, dänischer Gesandter in Rastatt 150.
Rosenstiel, Charles Henri, franz. Legationssekretär in Rastatt 150, 152.
Rothschild, Bankier 202, 235.
Roussillon, Caroline Frau von, bad. Hofdame 86.
Roux de Rochelle, franz. Diplomat 340.
Rußland, Alexander, Großfürst, sp. Alexander I., Kaiser von 62, 67, 78, 92, 159, 160, 166, 167, 169, 172, 173, 177—179, 181, 182, 185, 186, 188, 189, 193, 203, 235, 244, 245, 273, 274, 281, 285.
—, Alexandra Paulowna, Großfürstin von 133.
—, Elisabeth (Luise Marie), geb. Prinzessin von Baden, Großfürstin, dann Kaiserin von 77, 78, 81, 84, 90, 94, 104, 121, 129—131, 134—137, 140, 145, 148, 155, 158—161, 163—165, 167, 171—173, 176—178, 181, 185—189, 194—196, 203, 204, 209, 210, 212, 229, 235, 244—246, 248, 253, 267, 271, 273, 277, 278, 281, 285, 287, 337, 339.
—, Katharina II., Kaiserin von 1—3, 41, 62, 67, 173, 205.
—, Marie Feodorowna, Kaiserin von 136, 160, 161, 167, 175, 177, 178, 186, 188, 194, 273, 339.
—, Marie Paulowna, Großfürstin von 274.
—, Paul I., Kaiser von 65, 133, 159.

S.

Sachsen, Friedrich August III., Kurfürst von 37.
Sachsen-Weimar, Karl August, Herzog von 9—11, 73, 133, 176, 229.
—, Luise, Herzogin von, geb. Prinzessin von Hessen-Darmstadt, Gemahlin Karl Augusts 55, 176.
Saint-Simon, Marquis de, franz. Marschall 31, 40.
Sandberg, Wilhelm Moritz von, bad. Oberst 121, 125, 128.
St. Blasien, Gerbert, Fürstabt von 33.
Sardinien, Karl Emanuel II., König von 140.
Saurau, Franz, Graf von, k. k. Gesandter in Petersburg 177.
Savary, Anne Jean Marie René, Herzog von Rovigo, franz. General 200.
Schach, Joseph, bad. Leutnant 242.
Schall, Clemens August Freiherr von, österr. Gesandter in Karlsruhe 196, 241.
Schellenberg, Josef Freiherr von, österr. General 114.
Schilling, k. k. Rat 153.
Schipp, preuß. Leutnant 80.
Schlaff, Gebr., Stahlfabrikanten in Rastatt 155.
Schlick, Josef Graf von, österr. Gesandter in Mainz 43, 44.
Schlosser, Joh. Georg, bad. Hofrat, sp. Geh. Rat 34, 35.
Schmidt von Wellenburg, Joh. Nepomuk, vorderösterr. Oberamtsrat 14.
Schmitz, Kaspar, Prof. der Theologie zu Heidelberg, sp. Fürstl. Leiningenscher Geh. Rat 361.
Schönfeld, von, hessischer General 68.
Schuwalow, Gräfin 62, 64.
Schwartz, Nicolaus, bischöfl. speyrischer Major 110.

Schwarzach, Hieronymus Krieg, Abt von 128.
Schwarzenberg, Karl Philipp, Fürst zu, k. k. Generalleutnant und Vizepräsident des Hofkriegsrats 250.
Schweden, Friederike, Königin von s. Baden.
—, Gustav III., König von 41.
—, Gustav IV. Adolf, König von 132—136, 149, 195, 196, 248.
Seckendorff, Alexander Freiherr von, österr. F.-M.-Lt. 308.
—, Christoph Albrecht Freiherr von, württ. sp. bad. Komitialgesandter 152, 213, 225, 228, 229, 297—304, 306—308, 311, 313, 315, 317, 323, 334, 341, 342, 344, 345, 347, 348, 354.
—, Karoline von, Gemahlin des Vorigen 225, 228, 229, 300, 307, 344, 354.
—, Leo Freiherr von, Sohn des Vorigen 308
Ségur d'Agnessean, Louis Philippe, Graf von, franz. Staatsrat 49, 293.
Serrurier, Jean Mathieu Philibert, Graf, Marschall von Frankreich 292.
Seubert, Karl Friedrich, bad. Geh. Rat 120.
Seutter, Theodor August Freiherr von, bad. Leutnant 242.
Soult, Nicolas Jean de Dieu, Marschall von Frankreich 243.
Sparre, Graf von, schwed. Offizier 41.
Speier, August, Graf von Limburg-Stirum, Fürstbischof von 38, 64, 110.
Spielmann, Anton Freiherr von, k. k. Hofrat 49.
Spinner, Reichsschultheiß zu Zell a. H. 140, 146.
Spork, Johann, Graf von, k. k. F.-M.-Lt. 251.
Staff, Christiane Albertine von, bad. Hofdame 133, 209.
Steigentesch, Andreas Freiherr von speyerischer Reichstagsgesandter 147.
Stein, Johannes Friedrich von, preuß. Gesandter in Mainz 10, 42.
Steinherr, von, k. k. Hofrat 211.
Sternenfels, Karoline Auguste Friederike von, bad. Hofdame 86.
Stetten, Friedrich August von, bad. Leutnant 15.
—, Karl von, bad. Oberforstmeister 122, 128.
Stillgebauer, Ludwig, bad. Feldjäger 197, 263, 270, 309.
Strantz, von, preuß. Oberst 89.
Straßburg, Ludwig Renatus, Fürst von Rohan, Kardinal und Bischof von 18, 20, 47.
Strekalow, russ. Staatsrat 62, 64.
Summeran(aw), Thad. Freiherr von, vorderösterr. Regierungspräsident 47, 53, 57.

T.

Talleyrand-Perigord, Charles Maurice, Prince de, franz. Minister des Auswärtigen 138, 141, 157, 158, 181, 185, 187, 206, 218, 223, 226, 227, 237, 238, 246, 251, 252, 254—256, 258, 261, 262, 265, 270, 281, 296, 320, 327, 328, 336, 339, 342, 343, 346, 354, 357, 360, 362, 364.
Taube, Ebert, Baron von, schwed. Generalleutnant und Kammerherr 132, 133, 135, 354.
—, Karl August Ludwig, Graf von, württemberg. Gesandter in Paris und Karlsruhe 351.
Tempelhoff, österr. Oberst 61.
Ternant, Chevalier de, a.-o. franz. Gesandter 24.
Tettenborn, Karl Freiherr von, bad. Oberforstmeister 15, 16.
Theremin, Charles, franz. Agent 138, 139, 141.
Thiard, Auxonne Théodose de, franz. Kammerherr 238, 239, 242, 243, 245, 247, 256—264, 270, 272, 273, 282, 283, 287, 295, 325.
Tholmé, franz. General 122.
Thugut, Johannes Amadeus Franz von, k. k. Minister des Äußern 153.
Thuriot, franz. Richter 201.
Trauttmansdorff, Graf, österr. Oberst 124
Treilhard, Jean Baptiste, franz. Gesandter beim Rastatter Kongreß 140, 141.
Trier, Max Josef, Kurfürst von 32, 51.

V.

Varnbüler, Freiherr von, württemberg. Major 128, 192.
Venningen, Maria Anna Freifrau von, geb. von Dalberg 261, 287, 288.

Vergennes, Charles Gravier, Graf von, franz. Minister des Äußeren 216.
Vierordt, Heinrich, bad. Kammerrat 174, 176, 201, 211, 215, 253, 254, 271, 273, 290, 301, 314—316, 318—320, 322—325, 328, 336, 341, 343, 347, 348.
—, Karl Christian, bad. Oberst 242.
Vietinghoff, franz. General 28.
Villars, Claude Louis Hector, Herzog von, franz. Marschall 209.
Voß, von, preuß. Offizier 89.

W.

Wächter, Karl Eberhard von, dän. Gesandter beim Schwäb. und. Oberrhein. Kreis 39, 40—42.
Wagner, Mlle. 86.
Waldeck, Prinz von 79.
Wallis, Graf, k. k. Feldmarschallleutnant 55, 71.
Walsh, Agathe, Gräfin von, Oberhofmeisterin der Kurprinzessin Stephanie 337.
Walz, Johann Leonhard d. Ältere, bad. Oberhofprediger 62.
—, Johann Leonhard d. Jüngere, bad. Kirchenrat 62.
Wartenberg, Ludwig, Graf von 184.
Wartensleben, Wilhelm, Graf von, Oberst, sp. k. k. Feldzeugmeister 79.
Weinbrenner, Friedrich, bad. Baudirektor 303.
Weiß, Christian Gottlieb, bad. Kammerdiener 321.
Weißinger, Jakob, bad. Rechnungsrat, sp. Ministerialrat 85, 88.
Wellenburg s. Schmidt v. Wellenburg.
Welsch, Freiherr von, k. k. General 50.
Wielandt, Friedrich August, bad. Hofrat und Kabinettssekretär 87, 88, 210, 217, 220, 246, 317, 322.
Wielandt, Georg Wilhelm, bad. Leutnant 16.
Wintzingerode, Georg Ernst Levin, Graf von, württemberg. Staatsminister 253, 255, 279, 338, 339, 346, 356, 359, 362.
Wolfradt, von, preuß. General 69, 70, 89.
Wöllwarth, Karl Freiherr von, Geh. Rat. 87.
—, Ludwig Freiherr von, Geh. Rat und zweiter Gesandter am Schwäb. Kreistag 30, 46, 64.
—, Wilhelm Freiherr von, bad. Major 109.
Woronzow, Alexander, Graf, russ. Reichskanzler 177, 184, 185.
—, Simon, Graf, russ. General und Botschafter in London 177.
Wurmb, Friederike von, bayr. Hofmeisterin 281.
Wurmser, Dagobert Siegmund, Graf von, österr. General 73, 74, 76, 79.
Württemberg, Charlotte Auguste, Herzogin, sp. Königin von 179.
—, Eugen, Herzog von 161.
—, Franziska, Herzogin von 8, 42.
—, Friedrich, Prinz, sp. Herzog, Kurfürst und König von 84, 109, 110, 172, 191, 192, 251, 253, 256, 266, 270, 273, 339, 355, 356.
—, Friedrich Wilhelm, Erbprinz von 190—192.
—, Karl Eugen, Herzog von 3, 8, 10, 31, 32, 42, 50, 66, 70, 71, 216, 267.
—, Ludwig Eugen, Herzog von 91, 92, 103, 104, 121.

Y.

Ysenburg, Christian Moritz, Graf von, kurpfälz. General 108, 109.

Z.

Zentner, Georg Friedrich, bayr. Geh. Rat 249.

C. F. Wintersche Buchdruckerei.

HG.C
K 186p
289401
Author Karl Friedrich, Grossherzog von Baden
Title Politische Correspondenz. vol.6.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

28 1935
JUN 14 1935

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU